Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque électronique suisse

LE

DEVXIESME VOLVME

DES OEVVRES MORALES ET MESLEES DE SENECQVE.

Contenant ſes CENT VINGT-QVATRE LETTRES, *ou diuers diſcours Philoſophiques,* A LVCILIVS.

QVATRIESME EDITION.



POVR IEAN ARNAVLD.

M. D C. V I.

AV LECTEVR.

AYANT essayé és traittez precedens les difficultez qu'il y a de bien representer en François les discours d'vn si seuere & sententieux autheur Latin, qu'est Senecque, i'estoy' comme delibe-
ré de laisser la piece entiere à quelque autre. Mais
venant à ietter l'œil sur les lettres à Lucilius, i'y ay
trouué tant d'erudition & d'instruction pour tou-
tes sortes de personnes, & sur tout en ce dernier
temps; que ie n'ay peu me retenir, ains poursui-
uant l'œuure encommencé me suis essayé d'expri-
mer le plus proprement & familierement qu'il m'a
esté possible, les conceptions de ce grand Philoso-
phe. Ie ne veux excuser ni accuser ma version, car ce
seroit tomber en des extremitez vicieuses: mais ie
vous en laisse le iugement & la censure equitable.
Mais puis qu'il en a laissé plus de deux tiers, &
que parfois il a retranché des clauses entieres, &
presenté seulement ce qu'il estimoit le plus con-
uenable, c'eust esté lui faire tort si i'eusse meslé
mon labeur parmi le mien. Qu'il iouisse de l'hon-

neur acquis par ſes peines. De moy i'ay commencé par vn bout, & pourſuiui tout d'vn train iuſques à l'autre, auec l'ordre & l'enrichiſſement que i'ay penſé eſtre requis pour rendre la lecture moins ennuyeuſe. Ie deſire que mon petit effort vous ſoit autant agreable & profitable, que i'y ay prins de peine & de plaiſir pour voſtre cõtentement.

* *
*

TABLE

TABLE CONTENANT LES SOMMAIRES DES LETTRES DE SENECQVE.

Lettre I.

1. EXHORTATION à bien employer le temps.
2. Qui se contente n'est pas pauure. Page 6.

II.

1 Contre la lecture de diuers liures.
2. De la pauureté & des richesses. 7.

III.

1. Du moyen qu'il conuient tenir à faire & garder vn ami.
2. Du danger où l'on tombe pour trop se fier, ou trop se desfier. 9.

IIII.

1. Exhottation à s'auancer de plus en plus en l'estude de la Philosophie.
2. Dont le fruit est de s'acoustumer au mespris de la mort & des superfluitez de ceste vie. 10.

V.

1. En taxant certains hypocrites, qui sous vne vaine apparence exterieure presumoyent estre plus excellens que les autres hommes, il monstre quelle doit estre la conuersation & & façon du Philosophe.
2. Puis il adiouste vne sentence d'Hecaton, touchant la conionction de crainte & d'esperance. 11.

VI.

1. Il declare à Lucilius le contentement qu'il a de son auancement en vertu.
2. Puis il monstre par raisons & exemples que l'on aprend beaucoup plus en hantant les doctes & vertueux, qu'en lisant & meditant à part soy.
3. Pour conclusion, il marque ce qu'il auoit recuilli ce iour là des liures du Philosophe Hecaton. 13.

VII.

1. Qu'il faut euiter les grandes compagnies.
2. Sepecialement les theatres & spectacles.
3. Et sur tout ne nous approcher d'autres que de ceux qui nous peuuent, ou que nous pouuons rendre meilleurs.
4. Notable traits à ce propos. 16.

VIII.

1. Il prefere la vie contemplatiue bien reiglee à l'actiue tumultueuse.
2. Monstre quel soin l'on doit auoir de soy.
3. Sentences touchant la Philosophie, la liberté & les biens. 19.

IX.

1. Du contentemẽt que le sage a de soymesme, & quels profits sa vertu lui apporte.
2. De la vraye & fausse amitié.
3. Cõment se doit entẽdre que le sage a besoin de beaucoup de choses, desquelles neantmoins il se peut passer. 21.22.

X.

1. Du profit que la solitude apporte à ceux qui desirent s'auancer, & ont besoin d'estre confermez.
2. Enseignement notable touchant ce que nous deuons demander à Dieu. 26.

XI.

1. De la bonne esperãce que l'on doit conceuoir des personnes qui se monstrent modestes & honnestemẽt honteuses.
2. Enseignement notable pour ceux qui desirent se retirer de toute corruption. 28.

XII.

1. Plaisant discours de ce qu'il a aprins en sa maison champestre touchant sa vieillesse.
2. Des commoditez d'icelle, & de la depraüation à la mort.
3. Paradoxe des Stoiques touchant les moyens de se desfaire des necessitez & difficultez de ceste vie. 30.

XIII.

Discours notable proposant plusieurs beaux remedes contre l'apprehension des choses redoutées plus par opinion que par raison & qui souuent n'aduiendront pas, voire mesme lors qu'õ pése qu'elles aduiendront infailliblement. Pour la fin il depeint d'vn beau trait la vanité du monde. 31.

XIIII.

1. Quel soin nous deuons auoir de nostre corps.
2. Qu'il faut fuir toutes occasions qui peuuent nuire.
3. Que celui est le plus riche qui a moins de besoin de richesses. 37.

XV.

1. Des exercices du corps.
2. De la moderation des exercices de l'esprit.
3. Que la vie humaine est fascheuse & miserable. 41.

XVI.

1. Qu'il est necessaire de philosopher à bon escient.
2. Responsе à la subtilité de certains qui maintienent l'estude de Philosophie estre inutile.
3. Pour viure content il faut suyure Nature, non point l'opinion. 44.

XVII.

1. L'apprehension de la pauureté ne doit destourner l'homme de l'estude & amour de sageſſe.
2. Tant s'en faut que la pauureté puisse donner empeschement à l'ami de sageſſe, qu'au contraire bien souuent elle lui aide & sert.
3. Sentence touchant les richesses. 46.

XVIII.

1. Du cõportement de l'homme adonné à l'estude de Philosophie, tãdis que les autres se desbauchẽt & perdẽt le repos.
2. Du chois de certains iours pour essayer comment nous pourrons supporter la pauureté.
3. De la conuenance qu'il y a entre la cholere excessiue & la fureur. 49.

XIX.

1. Il exhorte Lucilius de quiter les solicitudes & fumees de la vie humaine, pour viure en honneste repos.
2. Brief discours de la misere des ambitieux.
3. Du chois des amis. 52.

XX.

1. La vraye Philosophie ne consiſte pas tãt en paroles qu'e effect.
2. Qui veut philosopher à bon escient doit mespriser la pauureté. 55.

XXI.

1. Ceux qui s'adonnent à l'estude de vertu ne doiuent se soucier si l'on tient conte d'eux, ou si on les mespriſe.

2. Que c'eſt vn grand heur de pouuoir plãter quelque borne à ſes deſirs. §8.

XXII.

1. Qui veut auancer en l'eſtude de vertu, ſe doit deſpeſtrer des affaires du monde.
2. Par quel moyen on ſe peut tirer arriere de tels affaires & occupations.
3. Que l'homme ſort du monde en pire eſtat qu'il n'y eſt entré. 62.

XXIII.

1. Le ſeul ſage iouit d'vne vraye & ſolide ioye.
2. La pluſpart des hommes meurẽt auant qu'auoir ſceu que c'eſt de viure. 64.

XXIIII.

1. C'eſt folie de redouter l'euenement d'vn accident que l'õne peut preuoir quel il pourra eſtre.
2. Remede contre tous les inconueniens dons l'apprehenſion eſtonne les hommes.
3. Sentences contre le deſir & la peur de la mort. 67.

XXV.

1. Il faut manier les eſprits des hommes ſelon leur aage.
2. Nature requiert que l'on s'acouſtume à ſe contenter de peu.
3. Qui ſe veut auancer en vertu, doit ſe propoſer touſiours deuant les yeux quelque illuſtre perſonnage. 72.

XXVI.

1. Quelle inſtruction le ſage doit receuoir de ſa vieilleſſe.
2. La principale eſt qu'il aprene à mourir. 74.

XXVII.

1. Comment les reprehenſions & viues remonſtrances doyuent eſtre moderees.
2. Plaiſante hiſtoire de Caluiſius Sabinus.
3. Quelles ſont les vrayes richeſſes. 76.

XXVIII.

1. Le changement d'air & de pays ne rend pas plus ſages les hommes qui portent leurs vices.
2. Du moyen de nous trouuer bien, quelque part où nous ſoyons.
3. Du fondement de noſtre repos. 78.

XXIX.

1. Il faut ſe hayr s'employer à reformer les mœurs d'vn perſonnage.

nage assez facheux à manier.
2. L'homme vertueux ne s'estudie point à cõplaire au peuple, ni ne le craint. 80. 81.

XXX.

1. Description d'vn vieillard qui n'apprehende point la mort.
2. Discours sur le mespris de la mort, & comment chascun s'y doit disposer. 83.

XXXI.

1. Qu'il faut mespriser les auis & applaudissemens du mõde.
2. Que la seule vertu est le souuerain bien. 78.

XXXII.

1. Louange de la solitude, & de la briefueté de nos iours.
2. Exhortation à paracheuer vistemẽt le cours de ceste vie: & pour quoy plusieurs s'y plaisent tant. 89.

XXXIII.

1. Que les discours des Stoiques sont graues & sententieux.
2. Que c'est œuure honteuse, de n'aprendre rien qu'à l'aide des liures, 90. 91.

XXXIV.

1. Il s'esgaye d'auoir vn si braue disciple qu'est Lucilius.
2. L'exhorte à estre bon, c'est à dire tousiours egal à soy. 93.

XXXV.

1. De la vraye & fausse amitié.
2. De la constance requise en l'homme sage & vertueux 94.

XXXVI.

1. Aduertissemens, à vn ami de Lucilius, pour l'entretenir en l'estude de la Philosophie.
2. Le sommaire d'icelle est, mespriser la mort. 95.

XXXVII.

1. Des deux sortes de Magnanimité.
2. Comment la Philosophie nous guide à vne vraye liberté. 98.

XXXVIII.

1. Du profit qu'apporte vn repos familier, court & non elabouré. 99.

XXXIX.

1. Difference entre vn propos continué & abbregé.
2. Du naturel d'vn esprit genereux.
3. Si la superfluité nuist, & comment. 100.

XL.

1. Deſcription, ſous la perſonne d'vn certain Philoſophaſtre de la façon de faire des Sophiſtes & bauars harangueurs.
2. Que parler poſément eſt vne choſe bien ſeante & requiſe en tout homme d'honneur : ce qui eſt confermé par exemples. 101

XLI.

1. Qu'il y a quelque choſe de diuin en tous les gens de bien.
2. Qu'il ne faut priſer l'hõme à cauſe de ſes richeſſes terriénes ou autres biens periſſables : mais ſelon qu'il eſt riche de biens interieurs & propres à lui. 104

XLII.

1. C'eſt choſe difficile à croire, que tel ou tel ſoit homme de bien.
2. Qu'il faut prendre garde à la commodité ou incommodité des choſes, deuant que nous y arreſter. 106

XLIII.

1. Quel profit nous deuons recueillir de la commune renommee.
2. De la regle de nos actions. 108

XLIV.

1. De la faulſe & vraye Nobleſſe.
2. De l'erreur de pluſieurs au fait de la vie heureuſe. 109

XLV.

1. C'eſt aſſez d'auoir peu de liures, pourueu qu'il ſoyét bons.
2. En eſtudiant fuyons les ſubtilitez, & nous arreſtons à ce qui eſt vtile. 111

XLVI.

1. Du plaiſir qu'il y a de lire les bons liures, & quelle matiere il conuient choiſir pour en faire de tels. 112

XLVII.

1. Il taxe l'orgueil de quelques vns trop inſolés enuers leurs ſeruiteurs.
2. Et loue Lucilius de ce qu'il ſe monſtre familier aux ſiens.

XLVIII.

1. De la regle de l'amitié.
2. Difference entre la Sophiſterie & la Philoſophie. 113

XLIX.

1. Puis que la vie eſt ſi courte, il faut laiſſer les occupations inutiles, & employer tout le temps à choſes ſerieuſes

profitables. 122

L.

1. De la faulſe excuſe de ceux qui ſont mal.
2. Moyen de corriger vne perverſité enuieilie.
3. Que les vertus ſont preſque biens naturels. 125

L I.

1. Il monſtre par raiſons & par exemples que les lieux plaiſans & bien accommodez, ſont genereux, & comment.
2. Que l'homme vertueux doit prendre plaiſir au trauail & aux incommoditez de la vie, pour reſiſter tant plus aiſément aux vices que les delices engendrent. 127

L II.

1. De trois ſortes d'hommes approchans de la Philoſophie.
2. Quelle aide il faut choiſir en ceſte vie. 130

L III.

1. Des commoditez, & incommoditez de la nauigation.
2. Des maladies & des remedes à celles de l'ame.
3. De l'excellence du ſage des Stoiques. 132

L IV.

1. Meditation de la mort en maladie.
2. Comment le ſage ſort du monde. 135

L V.

1. De la maiſon champeſtre de Vatia.
2. Du plaiſir que la vie ſolitaire apporte à vn hõme ſage. 137

L VI.

1. De l'acouſtumance à eſtudier parmi les bruits.
2. La vertu trouue repos par tout: le vice nulle part. 139

L VII.

1. A l'occaſion d'vn faſcheux voyage il traitte de l'apprehenſion que le ſage peut auoir.
2. Que l'ame de l'hõme ne peut eſtre retenue, quãd le corps eſt accablé. 142

L VIII.

1. Pauureté de la langue Latine.
2. De l'ineptie de ceux qui veulent acourcir vn langage pauure de ſoy, au lieu de l'amplifier.
3. L'occaſion d'vne telle plainte auec l'explication de quelques mots de la Philoſophie Platonique, qui monſtre la neceſſité de forger mots nouueaux, ſi l'on veut eſcrire de la Philoſophie en termes Latins.
4. Quel profit l'on peut & doit tirer de ces diſputes pour

l'instruction de la vie. 144

LIX.

1. Difference que les Stoiques mettent entre ioye & volupté, ou plaisir.
2. Du contentemẽt receu de la lettre enuoyee par Lucilius.
3. Quelle est la vie du sage, & combien chascun de nous doit soigneusement fuir les flatteurs, & estre iuge seuere de soy-mesme. 151

LX.

Contre la gourmandise. 155

LXI.

Meditation de la mort, necessaire à tous. 156

LXII.

Du repos dont iouist le sage en tous afaires. 157

LXIII.

Consolations en la mort d'vn ami. 158

LXIV.

1. De l'efficace des enseignemens que les sages proposent de viue voix & par escrit.
2. Le moyen de s'en bien seruir.
3. L'honneur & respect qu'il leur faut porter. 161

LXV.

1. Opinions de Platon, d'Aristote, & des Stoiques touchant les causes des choses.
2. Que l'entendement humain ne s'y doit point arrester, ains aux choses diuines. 163

LXVI.

1. Par l'exemple prins de Claranus il monstre que la vertu, belle de soy mesme, n'acroist, ni ne descroit pour la beauté ou laideur du corps.
2. Discours auec Claranus de la triple distinction de biens, encore que tous biens soyent pareils.
3. Que les biens que le vulgaire estime moins souhaitables le sont le plus: s'il falloit considerer entre iceux quelque difference du plus ou du moins.

LXVII.

1. Apres vne briefue preface de l'imbellicité de sa vieillesse il respond à la question, si tous biens sont desirables,
2. Puis il conclud que ceux qui ne semblent pas tels, le sont toutesfois. 17

LXVIII. LIVRE

LXVIII.

1. De la solitude.
2. Comment on s'y doit comporter.
3. Difference de la vie solitaire & descouuerte. 182

LXIX.

1. Il faut fuir changement d'habitation.
2. Et racheter le temps qui est si court. 184

LXX.

1. La vie s'escoule sans que nous en aperceuions.
2. Cest folie de se plaindre, qu'elle est trop courte.
3. Il faut attendre, d'esprit paisible, la mort, se la procurer en cas de necessité, & en choisir la plus douce sorte. 185

LXXI.

1. Reigle pour conoistre en toutes choses ce qu'il faut fuir & suiure.
2. Que la mort est chose honnorable, & comment. Item de la constance & magnanimité.
3. Que toutes les vertus & actions vertueuses sont pareilles, esgalement louables, & esgalement desirables. 191

LXXII.

1. L'estude de la vraye philosophie doit estre continué, & comment.
2. Des trois sortes de sages, & de leur contentemẽt. 198. 199

LXXIII.

1. Les Philosophes: autant & plus que tous autres hommes, doiuent estre respectez des Princes.
2. De l'excellente puissance de l'homme vertueux. 201

LXXIV.

1. De la crainte vicieuse & vaine: de quelles causes elle procede: ses remedes.
2. Que les biens ainsi appellez de la plus part des hommes ne sont pas biens.
3. De la constante resolution du sage. 204. 205

LXXV.

1. Quel doit estre le langage d'vn Philosophe.
2. De trois sortes d'hommes qui profitent en l'estude de la Philosophie. 212

LXXVI.

1. Que c'est chose bien seante à vn vieil homme d'aprendre choses bonnes.
2. Quel bien il faut aprendre: & en quoy l'homme differe

d'auec les beſtes.
3. Contre ceux qui eſtimét qu'il y ait autre biẽ que la vertu.
4. De la vanité des biens du monde. 216

LXXVII.

Il monſtre par raiſons & par exemples qu'il ne faut point ſe ſoucier de la mort. 223

LXXVIII.

1. La preſence des amis, l'eſtude agreable, & vn exercice moderé aident beaucoup à la ſanté du corps.
2. Trois incommoditez es maladies, & leurs remedes. 127

LXXIX.

1. De Scylla, de Charybde & du mont Ætna.
2. Que cela qui rend les hommes heureux eſt eſgal en tous. 234

LXXX.

1. De l'exercice de l'eſprit en l'eſtude de Philoſophie.
2. Par quel moyen s'acquiert la vraye liberté. 237.238

LXXXI.

1. L'ingratitude ne nous doit pas empeſcher de bien faire.
2. De la compenſation de l'iniure & du bienfait.
3. Que nul fors le ſage, ne ſçauroit reconoiſtre vn biẽfait. 240

LXXXII.

1. De l'oiſiueté & faineantiſe.
2. Encores que la mort ait aparence de mal, toutesfois il la faut mettre au rang des choſes indifferentes. 247

LXXXIII.

1. De l'eſtat de la vieilleſſe.
2. De ſa frugale conuerſation & maniere de viure.
3. Auis de pluſieurs, & de Senecque auſſi, touchant l'yurongnerie. 253

LXXXIV.

1. Comment ſe doiuent comporter les gens d'eſtude.
2. Du moyen d'appliquer à noſtre vſage ce qui a eſté dict par les autres. 259

LXXXV.

1. Recueil de pluſieurs raiſons par leſquelles les Stoiques pretendoyent prouuer que la vertu ſeule ſuffit à bien & heureuſement viure, & aboliſſoyent les paſſions en l'homme ſage.
2. Leur reſponſe aux auis contraires.
3. Perfection de la vie heureuſe. 262

LXXXVI.

1. Apres auoir loué Scipion l'Africain il censure les excessiues dissolutions de son temps.
2. Exercices de la vie rustique, sur tout en vn vieillard. 270

LXXXVII.

1. Il propose son exemple & celui de Caton pour induire chacun à frugalité.
2. Puis il adiouste contre les Peripateticiens vne dispute touchant les choses fortuites. 274

LXXXVIII.

1. Ample discours sur les sciences liberales.
2. Il prouue par la particuliere consideration de chacune d'icelles que ce ne sont que preparatifs à la vertu.
3. De l'excellence de la Philosophie morale. 282.283

LXXXIX.

1. Division de la Philosophie, & quel profit cela apporte.
2. Differẽce entre Sageſſe & Philosophie, & leur cõtestatiõ.
3. Des parties de la Philosophie. 292

XC.

1. Excellence de la Philosophie morale.
2. Du premier siecle d'or, & de celui qui est suruenu depuis.
3. Dispute contre Posidonius touchant l'inuention des arts mechaniques.
4. Ce qu'on peut iuger des hommes de ce premier siecle d'or. 297

XCI.

1. A l'occasiõ de l'embrasement de la ville de Lyon, il traitte de la resolution qu'on doit prendre contre tous sinistres euenemens.
2. Ses raisons principales sont, que tout ce que contient le monde, est perissable.
3. Item, qu'il ne faut point despiter contre le destin, mais le supporter d'entendement rassis. 308.309

XCII.

1. Dispute contre ceux qui tienent que la vertu ne peut bienheurer l'homme sans les commoditez du monde: ou que si elle le rend heureux, ce n'est pas parfaictemẽt.
2. Que les biens qu'on appelle de fortune, ne sont biens ni maux, ains choses indifferentes.
3. De l'excellence de l'esprit. 314

XCIII.

1. La vie ne laisse d'estre parfaite, quoy qu'elle ne soit lõgue.
2. Qui a peu deuenir sage, a vescu bien longuement. 322

XCIV.

1. Longue dispute sur les enseignemens & preceptes de la Philosophie.
2. De l'vsage de ses preceptes & enseignemens. 325

XCV.

1. Ample repetion & addition à la lettre precedente, où il mõstre que ni les maximes ni les preceptes particuliers de la Philosophie, ne suffisent d'eux-mesmes pour rendre l'homme sage, ains doyuent estre ioints ensemble.
2. Il monstre cependant l'vtilité de ces preceptes, & des descriptions ou characteres dont il discourt au long. 340

XCVI.

1. Du deuoir de l'homme vertueux es incommoditez de ceste vie. 357

XCVII.

1. La pluspart des vices estoyent tels iadis qu'auiourd'huy.
2. Les hommes ensuyuent plus aisement les vices, que les ver us.
3. Les meschans ne sont iamais asseurez. 358

XCVIII.

1. Instructions contre diuerses afflictions,
2. Exemples notables pour confirmation. 362

XCIX.

1. Consolation à vn ami touchant la mort de son fils. 366

C.

1. Quel doit estre le langage d'vn Philosophe.

CI.

1. Discours de la mort inopinee.
2. Reprehension de ceux qui aiment mieux vne vie heureuse & douloureuse que la mort.

CII.

1. Dispute touchant la louange attribuee aux hommes.
2. De l'excellence de l'entendement humain.

CIII.

1. L'homme n'a point de plus grand ennemi que l'homme
2. Remede à vn tel desordre.

CIV.

1. Du profit & dommage que peut aporter vne vie solitaire & re

& retiree.
2. De l'exellence & magnanimité de l'entredement humain, confermee par exemples. 388

CV.

11. Des cauſes de la ruine de l'homme, & des moyens de les euiter
12. Enquoy conſiſte la pluſpart du repos de l'homme. 395

CVI.

Diſpute, ſi ce qu'on appelle Bien eſt corps ou non. 397

CVII.

11. Des dangers qu'il faut que l'homme trauerſe durãt ſa courſe, & du moyen de les adoucir.
12. De la conſtance requiſe en l'homme pour ſupporter l'inconſtance des choſes & la neceſſité du deſtin. 399

CVIII.

De la meſure qu'il faut tenir en aprenant.
Du profit que peuuent faire ceux qui oyent ſouuent vn homme docte.
Que les ieunes ſont ordinairement plus eſchauffez apres l'eſtude de Philoſophie que les vieux.
Contre ceux qui penſẽt que l'honneur de la Philoſophie ne conſiſte point en la vie, ains en diſputes. 402

CIX.

I monſtre par diuerſes raiſons que l'homme ſage peut encores beaucoup aprendre d'vn autre qui ſera ſage; & reſpõd à diuerſes obiections & conſiderations contraires. 410

CX.

Du plus grand mal qui puiſſe auenir à l'homme.
Que la Philoſophie fournit à l'homme l'eſprit de vraye diſcretion.
Que la vie heureuſe ne conſiſte point en choſes indifferentes. 414

CXI.

Difference du Sophiſte & du Philoſophe. 418

CXII.

Qu'il eſt malaiſé de redreſſer vn eſprit tortu & deſbauché. 419

CXIII.

Refutation de l'ineptie des Stoiques, eſtimans que les vertus & autres choſes iuſques meſmes à des accidens ſans ſuiet & ſans forme, fuſſent des animaux & des corps.

2. Que le temps ne doit estre employé en recerche de telles niaiseries. 420

CXIV.

1. De la corruption du langage.
2. Impertinence de ceux qui s'accommodent à vn langage corrompu ou trop affecté.
3. Brief discours contre la dissolution. 426

CXV.

1. Contre ceux qui sont plus soigneux de l'ornement du langage que de la vie.
2. De la beauté de l'ame vertueuse.
3. De la laideur & vanité de l'ame vicieuse.
4. Contre la vanité des richesses acompagnees de conuoitise & de dissolution. 432

CXVI.

Dispute cõtre les Peripateticiés touchant les affectiõs. 436

CXVII.

1. Examen de quelques paradoxes ou inepties des Stoiques.
2. Apres auoir condamné les dispute precedentes il propose des enseignemés notables, puisez de la Philosophie. 438 439

CXVIII.

1. De la solitude des mondains, & de l'asseurance du sage.
2. Du vrai bien, & la difference qu'il y a entre ce qui est honneste & bon. 445.446

CXIX.

1. Du moyen de deuenir bien tost riche.
2. De la vanité des richesses du monde.
3. Heureuse cõmodité de l'homme content de peu. 449.

CXX.

1. Dispute touchant ce qui est honneste & bon.
2. Comment se peut voir la vertu.
3. Contre ceux qui ne sont iamais contens de leur condition & qui s'attachent à la vie presente.

CXXI.

Dispute touchant l'apprehension & sentiment que les animaux ont de leur naturel.

CXXII.

1. Contre les dissolus qui confondent les exercices du iour & de la nuict.
2. Que toutes choses sõt aisees à ceux qui suiuẽt nature.

1. De l'abſtinence & attrempance requiſe en l'homme vertueux.
2. Qu'il faut haïr flaterie.
3. De deux ſortes de choſes qui nous attirent ou dechaſſent 469

CXXIV.

1. Par quel moyen le vray bien eſt compris.
2. En qui ce vrai bien ſe trouue.
3. Profit à recueillir de ceſte diſpute. 472.473

En ce deuxieſme volume ſont comprinſes les cent vint-quatre lettres ou diuers Diſcours Philoſophiques de Senecque à Lucilius. On void au commẽcement de ce 2. volume l'endroit & le ſommaire du contenu en chaſcune lettre.

POVR REMPLIR CESTE fueille il nous a semblé bon de representer ce qui se trouue touchant Senecque en quelques Autheurs notables entre les anciens.

COncluons donc ici que toutes choses naturelles à l'ame, sont en elle comme sa substãce, s'auancent & croissent quant & elle, qui est estimee auec la cause d'icelles. Auquel propos nostre Senecque dit « souuent, Que les semences de tous arts & « de tous aages sont entees en nous, & que Dieu nostre mai- « stre produit & tire des esprits hors de leur cacheres: asçauoir des semences plantees & cachees par l'enfance, qui sont de l'intelligence. *Tertullian au 20. chap. du traité de l'ame.*

L'eschole d'Epicurus dit qu'il n'y a riẽ apres la mort. Senecque dit aussi qu'apres la mort toutes choses prenent fin, voire la mort mesme. *Tertul. au traité de la resur. de la chair, & au 24. c. de l'ame.*

Senecque, le plus vehement d'entre les Stoiques Latins magnifie souuentesfois le grand & souuerain Dieu. Car discourant de la mort hastiue, Ne comptens-tu point (dit-il) « l'authorité & maiesté de ton iuge? C'est le gouuerneur du « monde, le Dieu du ciel & de tous les dieux, de qui descendent « toutes ces deitez que nous adorons & seruons. En son œuure « appellé Les exhortations, Quand ce Dieu (dit-il) posoit les « premiers fondemens d'vn tres grand & tresbel edifice, & cõ « mẽcoit vne chose la meilleure & la plus ample que nature « voye, asçauoir que tout marchast sous sa conduite, encores « que lui fust estendu & diffus par tout l'vniuers, toutesfois il « a engendre les dieux, administrateurs de son royaume, Com bien Senecque a-il dit d'autres choses de Dieu qui se raportent à nostre doctrine? ausquelles ie ne touche point pour

le preſẽt, pource qu'elles ſerõt pl⁹ cõmodémẽt repreſẽtees en autre endroit. *Lactance au 1.li. de ſes Inſtitutiõs Diuines. c. 4.*

Cela n'a point eſté ignoré par Senecque, hõme de vif eſprit, lequel dit en ſes exhortations, Nous deſpendons d'ailleurs: car nous tournons l'œil vers quelqu'vn, auquel nous deuons tout ce qu'il y a de bon en nous. Vn autre nous a eſleuez, & enſeignez: Dieu s'eſt fait lui meſme. *En ce 1. liu. c. 7.*

Nous entẽdons Senecque, es liures de la philoſophie morale, diſant, d'où vient que Iupiter deſcrit par les poetes ſi adõné aux femmes, ceſſe d'auoir des enfans? Eſt-il deuenu ſexagenaire, & la loy Papia l'a elle acroché? A-il obtenu le droit des peres q ont trois enfans? Mais ſe ſeroit-il point ſouuenu du prouerbe, Attẽd'vn autre ce q̃ tu auras fait à quelqu'vn? il craint qu'õ lui face ce qu'il a fait à Saturne. *En ce 1. liu. c. 16.*

A bon droit donques Senecque ſe moque de la ſottiſe des vieilles gens. Nous ne ſommes pas (dit-il) deux fois. ains touſiours, enfans. Mais il y a ceſte difference, que noſtre enfantillage eſt de plus grande importance, & que nous ſommes ſots tout outre. *Au 2. liu. chapit. 4.*

Le plus ſubtil de tous les Stoiques, Senecque a mieux cõprins les choſes, qui a veu que Nature n'eſtoit autre choſe que Dieu meſme. Quoy donques, dit-il, ne benirons nous point Dieu, auquel la vertu eſt naturelle? Car il ne l'a apriſe de perſonne. Si ferons, vrayement: car encores qu'elle lui ſoit naturelle, il ſe l'eſt donné, d'autant que Dieu meſme eſt Nature. *En ce meſme liure, chap. 9.*

Senecque guidé de meſme erreur (& qui des philoſophes tiendroit le droit chemin, Cicerõ ſe fouruoyant) Diſoit que la philoſophie n'eſt autre choſe que la droite raiſõ de viure, ou la ſcience de viure honneſtement, ou l'adreſſe de regler la vie ainſi qu'il apartient. Nous n'extrauaguerons point, ſi nous diſons que la philoſophie eſt ce qui nous ordonne de bien & honneſtement viure. Et qui l'appellera Reigle de la vie, lui donnera ſon vrai nom. *Au 3. liure chapitre 15.*

Le meſme Senecque en ſes exhortatiõs, La pluſpart des philoſophes, dit-il, ſont eloquens à ſe deſcrier eux-meſmes. Si tu les eſcoutes en leurs harangues contre l'auarice, la paillardiſe, l'ambitiõ, tu penſeras que voila leur droite profeſſiõ, tant ils regorgent d'inuectiues contre chaſcun. Or faut il les conſiderer comme on fait les apothicaires, dont les boites ont de beaux eſcriteaux, mais il n'y a dedans que des poiſons

poiſons. *En ce meſme liu. & chap.*

Le ſage ſera (dit le meſme Senecque) ce qu'il n'aprouuera point, pour ſe faire paſſage à choſes plus grandes, & ne laira le train de vertu, mais l'accommodera au temps. Il employera pour le bien de ſes afaires les choſes dont les autres abuſent en pompes & diſſolutions. *Vn peu apres:* Le ſage fera tout ce que font les deſbauchez & ignorans, mais non de meſme ſorte, ni à meſme fin & intention. *Là meſme.*

Il n'y a pas encor mille ans (dit Senecque) que les cõmencemens & rudimens de Sageſſe ſont conus. A ce compte le genre humain a veſcu en beſte l'eſpace de pluſieurs ſiecles. *Au 16. ch. de ce 3. liu.*

Entre les philoſophes Stoiques s'ẽ eſt trouué vn au rapport de Senecque, lequel deliberoit s'il attribueroit au Soleil certains peuples viuans ſous lui. Ceſt hõme ſe mõſtroit inepte en diſputant & doutant de cela. *Chap. 23.*

On dit qu'vn nommé Aniceris racheta pour huit ſeſterces, qui valent enuiron vn demi frãc, Platon lors priſonnier. Senecque ſe courrouce à bon eſcient contre ceſt Aniceris, & lui dit des iniures, pour auoir ſi peu eſtimé ce grand philoſophe. *Chap. 25.*

A bon droit doncques Senecque reprochant aux hommes leur impertinence, diſoit, Ils tiennent qu'vn grand courage eſt vne ſouueraine vertu. Cependãt ils reputẽt furieux celui qui meſpriſe la mort. Ce qui eſt vne extreme peruerſité. *Au 5. liu. chap. 14.*

Le dire de Senecque es liures de la philoſophie morale eſt veritable, que celui-là eſt honneſte homme, qui n'emprunte point ſon luſtre de grandeur humaine, de haultes dignitez & charges publiques, mais qui eſt au deſſus de toutes choſes: & qui voyant la mort le toucher ne s'en eſtonne cõme de choſe nouuelle: que ſoit qu'il lui faille endurer des tourmens en toutes les parties de ſon corps, ſoit qu'il ait à ouurir la bouche pour aualer la flamme ardante, ſoit que ſes mains doyuent eſtre eſtendues en croix, ne s'enquiert ni ne ſe ſoucie du tourment, mais s'il le ſouffrira en homme vertueux. Or qui ſert Dieu ſouffre ces choſes, & ne les craind point. *Au 6 liu. 17. ch.*

Que perſonne ne s'eſtime auantagé pour dire que le crime qu'il a commis n'eſt conu ni ſceu d'aucune ai celui deuant les yeux duquel nous viuons, ſçait toutes ces choſes.

Quand elles seroyent cachees à tous les hommes du mõde, nous ne pouuons les couurir deuãt celui a qui tout est descouuert, & riẽ ne peut estre inconu. A ce propos Senecque a terminé ses exhortations par vne sentence admirable, „ Dieu, dit-il, est ie ne scai quoy de grand & plus grand qu'on „ ne sçauroit penser. Faisons que celui auquel nous seruons, „ durant nostre vie, nous approuue. Rien ne sert de porter „ vne conscięce close. Nous sommes descouuerts à Dieu. Que pourroit dire de plus veritable vn Chrestiẽ que ce qui a esté auancé par vn Payen qui ne sçait que c'est de vraye religion? *En ce mesmes liu. ch.* 24.

Le mesme au premier liure de ses exhortations dit ces „ mots, Que fais-tu? que complottes tu? pourquoy te caches-„ tu? Celui qui te garde, te regarde. Les courses & voyages t'õt „ osté l'vn de tes amis, la mort en a emporté vn autre, la mala„ die detient celui ci, & cest autre, de qui tu ne peux iamais „ te passer, demeure court. Que te sert chercher vne cachette, „ & chasser arriere tous tesmoins? Pẽses tu obtenir ce pri ilege „ de n'estre veu de personne? Malauise que tu es! que te sert „ n'auoir autour de toy personne qui sache ce que tu fais, ayãt ta conciẽce? *Là mesme.*

Ce n'est point hors de propos que Senecque distribue les temps de la ville de Rome en aages. Son enfance fut sous le Roy Romulus, pere & nourrissier de Rome. L'enfance d'icelle se considere du temps des autres rois, qui l'ont acreuë & façonnee à l'aide de leurs ordonnances & instructions diuerses. Estant cõme en aage du tẽps de Tarquinius, elle ne voulut souffrir d'estre asseruie, ains secouant le ioug d'vne superbe domination, aima mieux obeir aux loix qu'aux Rois. Son adolescence terminee au bout de la guerre d'Afrique, estãt deuenue plus robuste, elle entra en fleur d'aage. Car la ville de Carthage, qui lui faisoit contrecarre pour l'Empire ayant esté destruite, elle estendit les mains sur tout le monde, tant par mer que par terre, iusques à ce qu'ayant subiugé tous les peuples & rois, ne sachant plus contre qui se battre, elle abusa de ses forces, les tournant contre soymesme, pour se desfaire de ses propres armees. Sa premiere vieillesse fut lors que deschiree de guerres ciuiles, & acablee de seditions, elle retomba comme en enfance, sous le gouuernement monarchique. Car ayant perdu la liberté maintenue sous la conduite & authorité de Bru-

tus

tus, elle deuint si caduque, que ne pouuant plus se soustenir toute seule, force lui fut de s'apuyer sur les Empereurs qui la gouuernerent. *Au 7. li. ch. 5.*

Claudia, vierge Vestale, soupçonnee de paillardise, pour preuue de sa chasteté, voyant le basteau qui portoit l'image de Cybele arresté sur le sable du Tibre, y attacha sa ceinture, ce dit le compte, & tira seule ce basteau que plusieurs milliers d'hommes n'auoyent sceu arracher de là. « Mais il alloit mieux pour elle (dit Senecque, oncle du poete Lucain) si ceste auanture eust esté plustost l'ornement « d'vne pudicité biẽ conue, que la defense d'vn honneur douteux. *S. Ieroſme au 1. li. contre Iouinian.*

Aristote, Plutarque, & nostre Senecque ont escrit des liures touchant le mariage, desquels nous auons extrait aucunes des choses susmentionnees, & ce qui s'ensuit. L'amour « de Beauté exterieure est vne stupidité & fureur. Ce vilain vice si mal conuenant à l'ame vigoureuse, trouble les discours « de la raison, rompt le esprits sublimes & genereux, esteint « les hautes pensees, en produit qui sont abiectes & indignes, « rend les hommes chagrins, choleres, estourdis, rigoureux « maistres, flatteurs esclaues, inutiles à tous, voire finalement « à l'amour mesme. Car l'amoureux, bruslant d'vn insatiable « desir de iouissance, perd la plus part du temps en pleurs, sou- « pçons, larmes, complaintes, il se rend insupportable à tous, & « pour le dernier ne peut supporter soymesme. *En ce meſme l.* «

Senecque raconte aussi qu'il a conu vn braue homme, qui voulant sortir en rue, enuelopoit d'vne longue bande la poictrine de sa femme, & ne pouuoit demeurer vne heure arriere d'elle. Ce mari & ceste femme ne beuuoyẽt que quelqu'vn n'eust fait premieremẽt l'essay de ce qu'ils deuoyent aualer: faisans tout plein d'autres sottises ausquelles l'indiscretion d'vne amour violente les poussoit. *Là meſme.*

Senecque, qui a esté du temps des Apostres, & duquel on lit des lettres à S. Paul, auoit raison de dire, Que celui hait tous hommes qui hait les mauuais. *S. Auguſtin en la 54. epiſtre à Macedonius.*

Certainement la liberté que Varro n'a point euë pour oser reprendre & taxer ouuertement la theologie politique semblable à celle des theatres, n'a point defailli en par si ce n'a esté en tout & par tout, à Senecque q̃ nous trouuons par quelques coniectures auoir flori du temps de nos

Apoſtres. Mais ceſte liberté eſtoit en ſa plume, non pas en ſa vie. Car au liure qu'il a eſcrit contre les ſuperſtitions il cenſure plus au long & auec trop plus grande vehemence la theologie politique, que Varro ne fait la poetiq̃. Parlãt des
" images, Ils dedient (ce ſont ſes mots) en vne matiere treſvti-
" le & lourde les dieux immortels & inuiolables. On leur dõ-
" ne forme d'hommes, de beſtes & de poiſſons : aucuns l'ont
" meſlee de diuers corps. Il les appellent Dieux: & ſi ces ima-
" ges auoyent ame & vie, & qu'on les rencontraſt par les che-
" mins, on penſeroit que ce fut des monſtres. Quelque peu a-
" pres, magnifiant la theologie naturelle, apres auoir mis par
" ordre les opinions de quelques philoſophes, le meſme Se-
" necque ſe propoſe vne queſtion, & dit, Ici quelqu'vn demã-
" dera: Croiray-ie que le ciel & la terre ſont dieux, & qu'il y
" en a deſſus la lune, & d'autres deſſous? Supporterai-ie Pla-
" ton, ou Straton le Peripateticien, l'vn deſquels a fait Dieu
" ſans corps, & l'autre ſans ame? Il reſpond là deſſus. Et quoy?
" penſes-tu que les ſonges de T. Tatius, ou de Romulus, ou
" de Tullius Hoſtilius, ſoyent plus veritables? Tatius mit en
" reputation la deeſſe Cluacina, Romule auança Picus & Ti-
" berinus, la Frayeur & la Paſleur affections terribles entre
" toutes les humaines, l'vne mouuement de l'ame eſtonnee;
" l'autre, couleur & non pas maladie du corps: furent deifiees
" par Hoſtilius. Croiras-tu que ces choſes ſoyent deitez, & ſe
" les logeras-tu dedãs le ciel? *Au 6. li. de la cité de Dieu, c. 10.*
" Combien librement le meſme Senecque a-il eſcrit des
" ceremonies cruellement vilaines des payens? L'vn d'iceux
" (dit-il) ſe coupe les parties viriles, l'autre ſe fait des inci-
" ſions es bras. Comment doyuẽt craindre les dieux courrou-
" cez ceux qui taſchent les auoir propices par façons de faire
" ſi eſtranges? Si les dieux veulent eſtre ainſi ſeruis, ils ſont in-
" dignes de l'eſtre. C'eſt vne fureur & pure rage de pẽſer que
" les dieux ſoyent apaiſez par moyens que les hommes en-
" gés n'aprouueroyent point. Les plus ſanguinaires tyrans
" la cruauté deſquels a reſonné ſur les theatres, ont bien de-
" chiré quelques particuliers, mais n'ont iamais comman-
" qu'on les deſpeçaſt eux meſmes. Aucuns ont eſté mutilez
" de leurs membres, pour ſeruir aux plaiſirs infames des Ro-
" mais nul ne s'eſt chaſtré ſoy meſme, encore que ſon Sei-
" gneur le lui commandaſt. Ils ſe tuent eux meſmes de-
" les temples, font des deuotions par leur ſang & auec le-

playe, plaiſ

playes. Si quelqu'vn prend loisir de voir ce qu'ils font & " souffrent, il y trouuera tant de vilenie, d'indignité, de corru- " ption, contraire aux choses requises de gens honnestes, li- " bres & de bonne façon que nul ne doute ceux-là estre in- " sensez qui feroyent les fols auec trois ou quatre autres, & " cependant on les estime sages, sous pretexte qu'ils sont les " enragez en foule auec infinis autres. *Au mesme liure & ch.*

Quant aux ceremonies que Senecque raconte estre fai- " tes coustumierement au Capitole, & qu'il condamne libre- " ment, qui croira qu'elles soyent pratiquees par autres gẽs " que par des mocqueurs ou furieux; Apres s'estre gaussé de " ceux qui es ceremonies Ægyptiennes pleuroyent Osiris " perdu, & tout soudain demenoyent grand' ioye de ce qu'il " estoit retrouué: tout cela n'estant qu'vne feinte à plaisir, " neantmoins le pleur & le ris estant à bon escient exprimé " par les superstitieux; voici ce que Senecque en dit. Tant y a " que telle fureur a certain temps assigné: & c'est chose sup- " portee, de follastrer & rager à toutes restes vne fois l'an. E- " stant paruenu au Capitole, i'auray hõte de voir la folie fai- " re ses monstres, & c'est la charge qu'vne vaine fureur s'at- " tribue. L'vn assuiettit les petis dieux au grand, l'autre fait " entendre à Iupiter quelle heure il est: cestui ci est sergent, " cestui-la par vn branle de bras contrefait vn qui oinct les " autres. Il y a des atournereresses qui acommodẽt les cheueux " à Iunon & à Minerue, qui loin du temple & des images tout " debout remuent les doigts, comme si de fait elles attifoyẽt " ces images. On en void qui tienent les miroirs. Aucuns re- " commandent leurs proces aux dieux: il s'en trouue qui leur " presentent des requestes, & leur deschifrent le merite de " leurs causes. Vn vieillard decrepit, qui auoit esté l'vn des " plus habiles ioueurs de comedies de son temps, en repreſẽ- " toit de ses contenances tous les iours quelque piece dedans " le Capitole, comme si les dieux prenoyent plaisir à voir ai- " mer celui que les hommes auoyent quitté. Là se voyent " toutes sortes d'artisans qui taschent de donner du passe- " temps aux dieux. *Là mesme.*

Ces gẽs ne disent pas qu'ils feront quelque vilenie ou cas " infame: & cependant ne s'adonnent à chose qui soit de loua- " ble vsage. Des fẽmes sont assises au Capitole, presomptueu- " ses iusques là de penser que Iupiter soit amoureux d'elles: " sans estre effrayees du respect de Iunon, la plus cholere de

toutes les deesses, si tu veux croire ce que les poëtes en di-
sent. Varro n'a pas eu telle liberté : seulement a-il osé re-
prendre la theologie poetique, & s'est bien gardé de tou-
cher à la politique, que Senecque a deschiree. Mais si nous
y prenons garde, les temples où ces choses se font sont pi-
res, que les theatres où elles se contrefont. De là vient qu'au
regard de ces ceremonies de la theologie politique Senec-
que est d'auis que le Sage ne se mette en peine d'en rien
croire, mais que seulemẽt il feigne d'en faire beaucoup d'e-
» stat. Car il dit: Le sage obseruera toutes ces choses, comme
» ordonnees par les loix, non point comme agreables aux
» dieux. Et vn peu apres: Quoy? nous acceptons qu'õ die que
» les dieux ont espousé des deesses leurs sœurs: & nous appel-
» lerions meschans & incestueux vn frere & vne sœur qui au-
» royent contracté mariage ensemble au monde? Nous don-
» nons Bellone pour femme à Mars, Venus à Vulcan, Salacie
» à Neptune: nous en laissons quelques vns à marier, comme
» s'ils n'eussent point trouué parti: sur tout quelques vnes e-
» stans vefues, comme Populonia, ou Fulgora, & Rumina:
» mais ie ne m'esbahi pas si nul ne s'est presenté qui les de-
» mandast. Or nous adorerons tellement toute ceste mesee
» de petits dieux ramassez de longue main & dedans la pou
» siere de plusieurs siecles par vne vieille superstition, qu'il
» nous souuiendra aussi que tout le seruice que nous leur ré
» drõs apartiẽt plus à la coustume qu'à la chose. Ce n'ot dõ
» ques esté ni les loix ni les coustumes en la theologie poli
» tique, q ont mis cela dessus, cõme agreable aux dieux, q
» se rapportant à la chose. mais ceste-ci que les Philosophes
» ont estimé cõme libre, neãtmoins estãt vn illustre Senate
» du peuple Romain seruoit ce qu'il cẽsuroit, faisoit ce qu
redarguoit, & adoroit ce qu'il condãnoit. *Au mesme li.* &

Entre les superstitions de la theologie politique, Sen
que taxe aussi les ceremonies des Iuifs, nommement le
Sabats: en ce que chõmãt de sept iours l'vn, ils perdẽt p
ques la septiesme partie de leur vie à riẽ faire, & sont en
magez ne mettãt pas la main à beaucoup d'afaires qu
deuoit expedier sans delay. Toutesfois il n'a osé faire m
tion, ni en bonne ni en mauuaise part, des Chrestiens
mal voulus des Iuifs en ces temps-là, craignant de faire
tre l'ancienne coustume du pays, s'il louoit les ennemis
l'idolatrie Payenne: ou parler peut-estre contre sa con

Le meſme parlant encore des Iuifs diſoit, La maniere de « faire de ceſte gent meſchante s'eſt tellement auancee, qu'à « preſent elle eſt receuë par tout le monde: & les vaincus ont « fait & donné la loy aux vainqueurs. Senecque eſcriuoit ces mots auec eſbahiſſement, & ignoroit l'œuure de Dieu. Puis apres il adiouſte vn trait, monſtrant ce qu'il eſtimoit de la ſignification des ceremonies Iudaiques. Ces gens, dit-il, ſca- « uent ſurquoy leurs façons de faire ſont fondees: & la plus- « part de la populace fait ce dont elle ignore la raiſon. *Au meſme liu. & chap.*

Quant aux autres fragmens de Senecque es autheurs profanes, ce n'eſt choſe de conſequence, ni dont le lecteur puiſſe tirer inſtruction. L'on n'y trouue que quelques mots, & des traits de Grammatique. Les teſmoignages rendus par les anciens à ce Philoſophe, ſont comprins en ſa vie, adiouſtee ſur la fin du troiſieſme volume: & qui voudra en voir les ſources dont le tout eſt puiſé, liſe Tacitus es II. XII. XIII. XIIII. & XV. liures de ſes annales, Dion au dernier liure, Suetone & Xiphilin en la vie de Neron. L'eſtime que les anciens en ont faite ſe rencontre çà & là: mais la lecture de ſes eſcrits reſpond pour lui. Ie me contenterai pour le preſent de repreſenter ce que Quintilian en eſcrit au commencement du dixieſme liure. Senecque (dit-il) a eſté doué de pluſieurs treſbelles parties, ayant eu vn eſprit aiſé, copieux, orné de grand ſtude, & rempli de la conoiſſance de pluſieurs choſes; en la recerche deſquelles toutesfois il a eſté de fois à autre mal ſerui par ceux qu'il y employoit. Il a auſſi traité preſque toute ſorte de literature. Car on void encore de ſes harangues, poëmes, epiſtres, & dialogues. En la Philoſophie il n'eſt pas exact; combien qu'il ſoit excellẽt cenſeur des vices. On rencontre en ſes eſcrits force notables ſentences: & y peut on aprendre beaucoup pour les mœurs. Il y a beaucoup de choſes mal couchees en ſon langage, dangereuſes en ce qu'elles ſont couuertes d'attraits vicieux. Il ſeroit à deſirer que ce perſonnage euſt parlé ſelõ l'aduis des autres, & exprimé leur conceptions par l'adreſſe de ſon eſprit. Car s'il euſt meſpriſé certaines choſes, & peu conuoité: s'il n'euſt aimé tout ce qui eſtoit ſien, s'il n'euſt renuerſé par ſes fortes paroles le poids des choſes, il ſeroit pluſtoſt aprouué par le conſentement des doctes, que par l'affection des ieunes gens. Mais encores les plus ſçauans en doyuent faire cas & le fueilletter, pource

qu'il peut exercer le iugement. Car il y a beaucoup de choſes dignes d'aprobation en ceſt auteur, admirable en pluſieurs endroits, prouueu qu'on ſache bien trier & choiſir ce qu'il ſeroit à deſirer que lui meſmes euſt fait. Ce naturel meritoit vne volonte de mieux faire: ayant fait ce qu'il a voulu. Mais Iean de Sariſbery Anglois, docte perſonnage. Eueſque de Chartres, lequel viuoit l'an mil cent quarante, en ſon docte œuure intitulé Polycraticus au 13. chapitre du huictieſme liure, s'oppoſe à la cenſure de Quintilian, maintient Senecque, lequel il ſurnomme fidele conſeruateur de vertu, ennemi des vices, & tel que Fronto, neueu de Plutarque, ſelon aucuns, diſoit d'icelui, qu'il exterminoit tous erreurs, tellement qu'il ſembloit ramener le ſiecle d'or, & auoit tãt fait que les dieux, parauãt bannis de la ſocieté humaine, s'y eſtoyẽt venus reioindre par l'étremiſe de ce grand philoſophe. Et cela ſuffira pour le preſent.



I LESCENT VINGT-QVATRE LETTRES OV DIuers discours philosophiques de Senecque,

A LVCILIVS.

SOMMAIRE.

LA principale intention de Senecque en ses 124. lettres qui nous restent de celles qu'il a escrites à son ami Lucilius, personnage de grande autorité, est de mettre l'esprit en quelque assiette ferme au milieu de tant de tempestes & de trauerses de ceste vie. Il se sert de toutes les aides que fournit la Philosophie morale, pour façonner vn siege propre pour ceste effect: & n'y a rié de notable es enseignemens des Stoiques, ou des autres qui ont fait profession de telle doctrine, qui ne soit mis ici en auát auec des mots & sentences d'eslite, qui ont du taillant & de la pointe, si on les considere arriere des preceptes de la Sageste Diuine: mais estans raportez aupres d'vne telle clairté, ce ne sont que con-

ſeils pueriles & miſerables. Entre diuers fondemẽs & apuis que noſtre philoſophe donne à ce repos d'eſprit, i'y en remarque deux, deſquels tous les autres dependent. Le premier eſt, le contentement que l'homme vertueux doit & peut trouuer en ſon cœur, qui meſpriſe toutes choſes humaines. Le ſecond eſt, la mort qu'il peut aiſement trouuer, & qu'il doit cercher & preuenir, ſi elle ne vient aſſez toſt: afin que deſpeſtré de tous liens, proches & eſlongnez, il ſoit lors du tout à ſoymeſme. Quant au premier, cela eſt tres-vray, qu'il n'y a rien de ferme au monde: tout ce que void le Soleil eſt vain, caduque & periſſable. D'auantage, tant plus l'homme ſe tourne, moins trouue il d'arreſt & de repos. Mais que pourtant il puiſſe recouurer ce bien en ſoy-meſme, & ſe donner ce qu'il n'a point, & dont il eſt coniuré ennemi, s'il eſt deſpouillé de la pure conoiſſance & crainte du vray Dieu, c'eſt cercher le ciel en la terre, & meſler le ſouuerain bien auec le malheur exreme. Tout cela dont que Senecque & les autres diſent du contentement que la vertu aporte, eſt receuable: ſi par ce mot de vertu nous entendons la droite pieté, hors laquelle la condition de l'homme mortel eſt plus miſerable que c'elle des creatures deſtituees de raiſon de ſentiment. C'eſt vne grande vertu voiremẽt d'eſtre libre au milieu de cent chaines, d'eſtre content de peu, de viure ioyeuſement & vertueuſement par tout où l'on ſe trouue, d'eſtre coy parmy les gers, de monſtrer vn cœur inuincible & inexgnable à la bonne & mauuaiſe fortune. Mais

mere

mere des vertus, la vraye religion, ne domine par dessus tous ces biens-la, ce seront autant de masques & de faux apuis. Cependant il faut confesser que Senecque fouille bien auant es cõsciẽces les plus endormies, & fait des leçons excellentes à ceux qui se glorifiẽt de la vraye sagesse: n'estãt possible qu'vn homme de cœur hõneste, & qui a quelque sens, ne se sente atteint au vif, s'il daigne lire des deux yeux ou prester attentiuement l'oreille à celui qui lira ses discours qui lui sont ici presentez. Toutesfois, souuenons nous que c'est vn Stoïque qui parle en ces epistres ici, non pas vn Theologien, afin de laisser touſiours les Philosophes de ceste secte en leur rang, sans les esleuer ou abaisser plus qu'il ne conuient. Au regard du deuxiesme fondement il y a double mesconte. L'vn en ce que Senecque pense que la mort soit la fin des maux de ceste vie, en lieu qu'il faloit vser d'vne distinction, laquelle il a obmise, dont ie ne m'estõne pas: car il l'ignoroit. C'est à sauoir, quant aux hommes conoissans & honorans Dieu, vrayement la mort est le commencement de vie aux profanes & vicieux, c'est l'entree à misere & punition eternelle. Et combien que leurs corps semblent estre deliures, la mort, leur est seulement vn delai, lequel expiré leur condition sera d'autant plus malheureuse que la patience du iuste iuge aura esté longue. L'autre mesconte est, en ce qu'il veut que le sage s'affranchisse & deliure soy mesme quand il voudra, sans attendre le mandement & congé du souuerain: en quoy se descouure la vanité de la discipline des

Stoiques, refutez & condamnez tant par l'expreſ- -
ſe defenſe de l'auteur de vie, que par les loix hu- -
maines, voire par les teſmoignages d'vne conſcié- -
ce qui ne ſera pas du tout ſtupide ou furieuſe. Or
ayant diſcouru ailleurs amplement ſur ce point,
notamment en la vie de Senecque, il n'eſt pas be- -
ſoin d'en parler plus au long. Seulement i'ad- -
iouſteray quelque mot de l'vſage & du fruit qu'on
peut recueillir des diſcours philoſophiques que
contient ce volume. C'eſt par vne ſinguliere pro-
uidence que le Tout puiſſant a voulu que tant de
beaux eſcrits des Payés, ſur tout de Senecque nous
ſoyent demeurez. Ils peuuent beaucoup ſeruir à
ceux qui ont vrayement au cœur l'amour de vertu
& qui en font bonne preuue en leurs vocations.
Nous aprendrons en ce volume (autant que la
ſageſſe des Stoiques ſe peut eſtendre) à porter paiſi-
blement le tracas & meſpris du monde, à ne tenir
conte des choſes periſſables, & à ne faire eſtat d'aut-
cuns biens ſinon de ceux que la mort meſme ne
nous ſcauroit piller. Ce nous ſera vne grande hon-
te, ſi quelque iour il nous eſt reproché deuant les
Anges & les hommes que les pauures incredules
ont eſté plus ſages que nous. Sur tout qui regarde
cõbien ſoigneuſement ils ſe ſont efforcez de te-
leurs paſſions en bride & à couuert, quelle a e-
leur droiture, moderatiõ prudẽce & haut courag-
cõbiẽ ils ont eſté reſolus en tous dangers; cõbiẽ
tenus & craintifs quãd tout leur rioit: venãt puis
pres à baiſſer la veuë ſur nos iniuſtices, diſſoluti-
ſottiſes, laſchetez & arrogances, il void que les
yens ſont plus hauts par deſſus beaucoup d'ho-
mes qui ſe diſent faits à l'image de Dieu, que no-
n'auo-

n'auons de prerogatiue & d'auantage par deſſus les beſtes brutes. Et quant à ce meſpris de la mort: accompagné d'vne ioyeuſe attente, & d'vn ardant deſir d'icelle qui ne confeſſera que les exhortations de Senecque ſont infiniement neceſſaires auiourd'hui? veu que nous ſommes ſpectateurs de la miſere de toutes ſortes d'hommes, qui pour euiter ce qui eſt ineuitable barguignent honteuſemẽt apres ie ne ſcay quel reſte de vie langoureuſe ou acablee de folles delices, pour demeurer enlacez en toutes les difficultez qu'il eſt poſſible de penſer, & mourir cent fois le iour, afin de ne mourir pas ſi toſt. Ie n'approuue nullemẽt les extremitez des Stoiques: mais ie di que celles de tout tant que nous ſommes (ou de la pluſpart) ſont ſans comparaiſon plus vicieuſes, par conſequent plus dangereuſes. Ie ne diſpute point ici de la vie ni de la mort de Senecque, ni ne veux curieuſement recercher s'il a ratifié par effect ſes beaux enſeignemens touchant le meſpris du monde. Quelquefois il rend aſſez la raiſon pourquoy poſſedant de grands biens, il louoit neantmoins la pauureté. Ie ne le preſente pas afin qu'il ſerue de patron que l'homme vertueux ſoit tenu de ſuyure: car ie ſcay bien qu'il y a eu autant ou plus de defaut en ſes actions, qu'en ſes preceptes. Mais ie di que ſes diſcours ſont receuables, pour les raiſons que le lecteur diſcernera aiſément. Autant en di-ie de quelques ſentences qu'il emprunte d'Epicurus: pource qu'en matiere de doctrine qui redreſſe & forme l'eſprit, l'homme vertueux ne s'arreſte gueres à l'auteur de qui elle procede. Il y a au reſte quelques autres ſuiets & argumens de ces lettres, comme auſſi i'ay taſché de les marquer au com-

mencement de chacune, adiouſtãt outreplus quelques annotations plus ſpeciales, afin d'eſclaircir de plus en plus ceſt autheur, qui ne s'eſt pas ſoucié de parler ſubtilement, ou auec methode fort exacte: mais a viſé à ce but de picquer & reſueiller les ames pour les induire à bon eſcient à l'amour de la vertu.

PREMIERE LETTRE.

1. *Exhortation à bien employer le temps.*
2. *Qui ſe contente, n'eſt pas pauure.*

1. *Miſere de la pluſpart des hommes peu ſoucieux de leur vie.*

CE que ie veux que tu faces, ami Lucilius, eſt que tu t'entres en poſſeſſion de toy-meſme, & que tu recueilles & gardes le temps qui iuſques à ce iour t'eſtoit enleué, ou rauy, ou que tu as laiſſé eſcouler. Perſuade toy qu'il en va ainſi, comme ie le te mande. On nous arrache des mains vne partie de noſtre vie, vne autre nous eſt finement oſtée, le reſte s'enuole. La perte que nous en faiſons par nonchalance eſt treshonteuſe: &, ſi tu y veux prendre garde, nous laiſſons aller vne grande portion de nos iours à malfaire, vne autre à rien faire, & vne autre à faire choſes qui ne nous conuienent pas. Me pourras-tu monſtrer vn homme qui ait quelque peur de perdre le temps? qui face cas d'vn iour? qui ſache qu'il meurt tous les iours? Car c'eſt en ceci que nous nous abuſons, aſçauoir que nous regardons de loin la mort. Or vne grand' partie d'icelle eſt deſia paſſée: la mort tient en ſa main tout le temps que nous auons veſcu. Fai donc, ami Lucilius, cõme tu me mãdes; qu'il n'y ait heure en ta vie tant au regard du paſſé que de l'auenir, que tu n'embraſſes ce faiſant, & ayant le iourd'hui en ta puiſſance, tu dependras moins du iour de demain. En delayant, la vie ſe paſſe. Il n'y a choſe aucune qui ſoit noſtre, que le temps. Nature nous a mis en poſſeſſion de ce ſeul bien qui s'eſcoule & s'enfuit: encores nous en laiſſons nous chaſſer arriere par quiconque l'entreprend. Mais la ſottiſe des hommes eſt grande, qu'ayant obtenu des choſes viles & les moindres

du monde, brief fort aisées à rendre, ils veulent qu'on sache qu'ils s'en sentent obligez : & cependant de tous ceux qui ont receu vne chose si precieuse qu'est le temps, nul n'estime en estre redeuable, combien toutesfois que ce soit la seule chose qu'vn homme de bonne volonté ne sçauroit rendre. Peut estre, demanderas-tu, à quoy ie m'occupe, moy qui te commande ce que dessus ? Ie confesserai franchement, qu'il m'ẽ prẽd comme à vn bon mesnager qui depend beaucoup. Ie sçai quelle dépẽse ie fai. Ie ne puis pas dire que ie ne perds rien: oui biẽ ce que ie perds, pourquoy, & comment ie rendrai compte de ma pauureté. Il m'auient comme à plusieurs deuenus pauures, non point par leur faute : chascun en a pitié, mais personne ne leur tend la main. Que s'ẽ- *2. Celui est riche qui se contente.*
suit-il de cela? C'est que ie n'estime pas pauure celui à qui suffit ce peu qui lui reste. Toutesfois i'aime mieux que tu gardes ce que tu as, & que tu commences de bonne heure. Car, comme disoyent nos ancestres, Il est bien tard pour espargner quand on void le fond. La raison est, qu'outre ce qu'il ne reste gueres, ce n'est que lie & chose de nulle valeur.

II.

1. *Contre le changement de demeure.*
2. *Contre la lecture de diuers liures.*
3. *De la pauureté & des richesses.*

CE que tu m'escris, ce que i'oy dire de toy, fait que ie commence à t'auoir en bonne estime. Tu ne tracasses point, ni ne t'agites en changeant de lieu. C'est à faire à vn esprit malade de se demener ainsi. Ie tien que la premiere marque d'vn cerueau rassis est de pouuoir s'arrester & demeurer auecques soy. Pren garde au reste, que ceste lecture de beaucoup d'auteurs, & de toutes sortes de liures, ne sente ie ne sçay quoy de volage & mal arresté. Il faut se tenir à certains escrits & se nourrir aupres, si tu veux tirer quelque suc qui demeure long temps en l'esprit. Celui qui voltige & veut estre par tout n'est

1. Ne tracasser, marque d'esprit rassis.

2. Il tient que la lecture de plusieurs diuers auteurs nuist au iugemẽt & à la memoire.

n'eſt en aucun lieu. Voila qui auient à ceux qui paſſent leur vie a voyager: c'eſt qu'ils logent en beaucoup de maiſons mais il n'acquierent point d'amis. Il faut que le meſme auienne à ceux qui ne s'adonnent à pas vn auteur; ains liſent en courant & en paſſant toutes ſortes de liures. Vne viande vomie auſſi toſt qu'on l'a auallée ne profite pas, ni ne ſe tourne en aliment. Rien n'empeſche tant la ſanté que le frequent changement de medecine. Vne playe ne ſe ſoulde pas, ſi l'on y applique diuers emplaſtres. Vne plante trop ſouuent tranſplantée ne prend pas volontiers racine. Il n'y a choſe tant profitable ſoit elle, qui profite, ſi on ne s'y arreſte qu'vn moment. La multitude de liures d'iſtrait l'eſprit. Pourtant, puis que tu ne peux lire tous ceux que tu pourrois auoir, c'eſt aſſez d'en auoir autant qu'il faudra que tu en liſes. Mais ie veux, diras-tu, fueilleter ores ce liure-ci, tantoſt celui la. C'eſt ſigne d'eſtomach deſgouſté de deſirer diuerſité de viandes: s'il y en a de beaucoup de ſorte differentes, elles gaſtent le corps au lieu de le nourrir. Li donques touſiours les meilleurs: & ſi quelquesfois il te plait faire vne courſe vers les autres, reuié touſiours aux premiers. Fai tous les iours quelque prouiſion contre la pauureté, contre la mort, & contre les autres ſiniſtres euenemens. Apres auoir beaucoup fueilleté, cueille quelque morceau que tu puiſſes digerer le meſme iour. Voila comme ie fai de beaucoup de choſes que ie lis, i'en remarque & retien quelqu'vne. Comme auiourd'hui i'ai aprins dedans les œuures d'Epicurus ce trait (car ma couſtume eſt d'entrer au camp de l'ennemi, non pas pour me rendre, mais pour eſpier ce qu'on y fait) La ioyeuſe pauureté, dit il, eſt vne choſe honneſte. Mais ce n'eſt point pauureté, ſi elle eſt ioyeuſe Car celui-la eſt riche qui s'accorde bien auec la pauureté. Pauure eſt celui lequel deſire plus qu'il n'a & non celui qui a peu. Car qu'importe combien le riche a d'argent au coffre, ou de monceaux de grain es granges, ou de troupeaux de peaux es paſturages, ou de deniers à intereſt, s'il eſpie l'autrui, & ne conte point les biens, qu'il a, ains ceux qu'il pretend auoir? Veux tu ſçauoir qu'elle eſt la meſure des richeſſes? La premiere eſt, d'auoir ce qui eſt neceſſaire: la ſeconde ce qui ſuffit.

Preuue par diuerſes ſimilitudes.

Reſponſe à l'obiectiõ commune.

Comment il faut lire.

2. Examen du dire d'Epicurus touchant la pauureté à l'occaſion de quoy il mõſtre que c'eſt de vrayes richeſſes.

III.

1. *Du moyen qu'il conuient tenir a faire & garder vn ami.*
2. *Du danger ou l'on tombe pour trop se fier, ou trop se desfier.*



VAs, ce m'escris-tu, baillé à vn tien ami des lettres qu'il me doit rendre : puis tu m'auertis que ie ne lui descouure pas tout ce qui te concerne, d'autant que toy mesme n'a pas acoustumé de le faire. Par ainsi en vne mesme lettre tu auouës & desauouës vn tel pour ami. A ce conte tu t'aides de ce nom au premier sens, comme d'vn mot commun, & l'as appellé ami, de mesme sorte que nous auons acoustumé d'appeller gens de bien ceux qui pourchassent d'estre esleus aux charges publiques, ou comme nous appellons Monsieur, celui que nous rencontrons en chemin, s'il ne nous souuient pas de son nom. Soit ainsi. Mais si tu estimes ami vn en qui tu ne te fies pas autant qu'en toy mesme, tu t'abuses bien fort, & ne conois pas assez la vertu de la vraye amitié. Celui se trompe aussi qui cerche vn ami en la salle des plaids, & trouue bon d'en faire à table. Le plus grand mal qui puisse auenir à vn homme afairé & assiegé de ses richesses, est, de penser que ceux qu'il n'aime point lui soyent amis. Quant à toy, communique tous tes secrets à ton ami: mais premierement considere qui tu dois receuoir pour ami. Apres l'amitié, il se faut fier, deuant il conuient iuger. Or ceux-la renuersent tout, qui, mespriſans l'enseignement de Theophraſtus, iugent apres auoir mis leur affection en quelqu'vn, & l'aiment point apres auoir iugé. Pense long temps, si tu dois receuoir quelqu'vn en ton amitié, ayant fait ta resolution, embrasse le de tout ton cœur, & deuise aussi hardiment auec luy qu'auec toy mesme. Reigle ta vie en telle sorte, que tu n'ayes aucune pensée en ton cœur, que tu ne puisses descouurir mesmes à ton ennemi: mais pource que quelques choses entreuiennent, que la coustume nomme secrets, dont tu ne dois faire part de toutes tes sollicitudes & pensees à ton ami. Si tu l'estimes fidele, tu le rendras tel. Car plusieurs craignans d'estre trompez ont aprins à tromper, & ont induit à pecher ceux de qui ils se desfioyēt. Pourquoy donc me contiendray-ie de parler en presence de mon ami? Quelle occasion ay-ie

1. Faute de la plus part des hommes, en matiere d'amitié, bien remarquee.

Deuoir d'vn vrai ami.

Moyen de maintenir l'amitié

2. Extremitez vicieuses où iombent ceux qui ne sçauent pas bien que c'est de la vraye amitié.

d'estimer que lui & moy soyons deux? Il y en a qui content aux premier-rencontrez ce qui ne deuroit estre descouuert qu'aux amis, & qui deschargent ce qui leur pese au cœur en toutes oreilles: d'autres au contraire, qui se desfient de la conscience de ceux qu'ils aiment le plus, & qui cachent au plus profond d'eux leur secret, voire si auant que, s'il estoit possible, ils voudroyent se desfier d'eux mesmes. Ils ne faut faire ni l'vn ni l'autre : car il y a de la faute & à se fier en tous, & à ne se fier en personne : mais ie diray que l'vne est moins deshonneste & l'autre moins exposée à peril. Ainsi donc, repren & ceux qui ne se donnent iamais repos ni relasche, & ceux qui se reposent touſiours. La vie tumultueuse ne merite point le nom de prudence, c'est vn tracas d'esprit agité: l'autre qui cuide que tout mouuement soit fascheux. n'est pas vn vrai repos, ains faineantise & paresse. Retien donc ce que i'ai aprins en lisant Pomponius: aucũs, dit-il, se sont fourrez si auant en des cachettes, qu'ils pensent que toutes choses paisibles soyent en trouble. Il faut temperer cela: tellement que celui qui se repose doit trauailler & qui trauaille doit se reposer. Prens en l'auis de Nature: elle te dira qu'elle a fait le iour & la nuict.

IIII.

1. *Exhortation a s'anancer de plus en plus en l'estude de philosophie.*

2. *Dont le fruit est de s'acoustumer au mespris de la mort & des superfluitez de ceste vie.*

3. Perseuerance requise en l'estude de vertu.

CONTINVE, comme tu as commencé: te haste de tout ton pouuoir, à ce que puisses plus long temps iouir d'vn esprit reformé & bien rassis. Tu en iouis de le reiglant & reformant: mais autre beaucoup plus grand est le plaisir de la contemplation d'vne pensée pure & nette de toute dure. Il te souuient combien grand' ioye tu sentis lors yant quité la robe d'adolescence, tu vestis la virile, & fus duit en la Cour. Atten quelque plus grand bien, lors qu auras despouillé l'esprit enfãtile, & que la philosophie ra enroollé auec les hommes. Car il n'y a pas encore se ment de l'enfance en nous: mais l'enfantillage y demeu qui est le pis, nous auons vne graue contenãce de vieill

Misere des hommes.

& viuons aussi sottement que font les ieunes garçons, voire comme les petis enfans. Les vns s'estonnent de choses de neant, les autres redoutent les fantosmes: & nous auõs peur des vnes & des autres. Prens-y vn peu garde, & tu verras qu'il y a des choses qu'il faut moins craindre plus elles donnent de crainte. Vn mal extreme ne dure point. La mort vient à toy: il en faudroit auoir peur si elle pouuoit estre auec toy. Force est, ou qu'elle ne viene pas iusques à toy, ou qu'elle passe outre. Tu diras, qu'il est malaisé de se resoudre à mespriser la mort. Mais ne vois-tu point pour combien d'occasions friuoles on la mespriſe? L'vn s'est estranglé d'vn licol deuant la porte de sa dame: l'autre s'est ietté du haut d'vn toict en terre pour n'auoir plus les oreilles rõpues des crieries de son maistre: l'autre s'estant enfui, de peur d'estre r'atrapé, s'est donné des coups de poignard à trauers le corps. Penses-tu qne la vertu ne puisse en faire autant que quelque profonde crainte? Celui qui pense trop à alonger sa vie, & qui conte entre ses plus grands biens qu'il a veu & verra beaucoup de consuls, ne sçauroit viure à son aise. Rumine tous les iours comment tu pourras de franche volonté laisser ceste vie, laquelle plusieurs embrassent & empoignẽt comme ceux qu'vn torrent emporte s'attachent aux espines & ronces qu'ils rencontrent. La pluspart flotent miserablement entre l'aprehension de la mort & les tourmens de la vie: ils ne veulent pas viure & ne sçauroyent mourir. Ainsi donc, ren toy ioyeuse la vie, en mettant bas tout le souci que tu en pourrois auoir. Nul bien ne sert à celui qui le possede, si l'esprit n'est disposé à le perdre: & n'y a perte de quelque chose que ce soit plus aisée à porter que celle qu'õ ne regrette point. Par ainsi fortifie & endurci toy contre tous les accidens qui peuuent auenir voire aux plus grands du monde. Vn enfant & vn eunuque ordonnerent que Põpeius seroit mis à mort. Le Parthe insolent & cruel s'est ioué de la teste de Crassus. L'Empereur Caligula fit decapiter Lepidus par le Capitaine Decius: & puis lui meſme fut tué par Cheræa capitaine de ses gardes. La fortune n'eut onc aucun, qu'elle ne l'ait menacé de le precipiter autant bas comme elle l'auoit fait monter haut. Ne te fie point à ceste bonasse, la mer s'enfle & s'esmeut en vn instant: vn meſme iour à veu couler en fond des vaisseaux à droit meſme où ils auoyent eu le vent à souhait. Souuié

2. *Contre les apprehẽsions de la mort.*

Belle similitude.

Comment nous deuõs posseder ceste vie.

Plutarque es vies de Pompeius & Crassus. Suetone en la vie de Caligula.

Comparaisons propres pour monstrer l'incon stance de nostre vie.

toy qu'vn brigand, vn ennemi, te peut esgorger: & sans toucher à ceux qui ont tout moyen de te nuire, il n'y a esclaue qui ne te puisse sauuer ou oster la vie. Ie di que quiconque ne tient conte de sa vie il a puissance sur la tienne. Remarque ceux qui ont esté saccagez par la violence ouuerte ou par les trahisons de leurs domestiques, & tu verras qu'aussi grand est le nombre des maistres tuez par leurs seruiteurs, que des suiets mis à mort par leurs Princes. Que te chaut-il donc, si celui que tu redoutes est prou ou peu puissant, puis que chascũ ne peut executer sur toy cela qui te donne ainsi l'alarme? Mais si d'auanture tu tombes es mains des ennemis, le victorieux t'enuoyera au supplice. Ce sera lors qu'on t'y menera. Pourquoy te trompes tu toymesme, & ne penses sinon alors à ce que tu auois aprehendé si long temps au parauãt? Ie veux dire, que des iour de ta naissance on te meine à la mort. Il faut rouler en son entendement telles & sẽblables pensees, si nous voulons attendre en repos ceste derniere heure, l'aprehension de laquelle trouble toutes les heures de nostre vie. Mais pour clorre ma lettre voy ce que i'ay prins plaisir d'aprendre auiourd'hui, & que i'ay cueilli es iardins d'autrui. La pauureté reiglee selon la loy de Nature est vn riche threſor. Mais ſçais tu biẽ quelle borne ceste loy nous a plantee? N'auoir ni faim, ni soif, ni froid. Pour te rassasier & desalterer il n'est pas besoin de nacqueter à la porte des grands Seigneurs, ni d'endurer les bra uades où les traits de risee de quelqu'vn. Tu n'es pas contraint de t'embarquer & courir fortune, ni de suyure vne armee. Ce que nature desire est aisé à apreſter, & se trouue à la main: c'est apres les choses superflues que nous nous tourmentons. Voila ce qui vse nos robes, qui nous contraint de vieillir sous les pauillõs, qui no⁹ fait eschouër en quelq rtage & port estrãge. No⁹ auõs tout aupres de nous ce qui peut suffire. Celui est riche qui se sçait acõmoder à la pauureté

Obiection & responſe.

Contre l'amour des superfluitez de la vie humaine.

V.

1. *En taxant certains hypocrites, qui sous vne vaine apparence exterieure presumoyent estre plus excellens que les autres hommes, il monstre quelle doit estre la conuersation & façon du philosophe.*
2. *Puis il adiouste vne sentence d'Hecaton, touchant la conionction de crainte & d'esperance.*

1. La vie de l'hõme vertueux ne cõsiste point en mines, ains en effect hõneste & biẽ seant à sa vocation.

IE te sçay bon gré, & m'esioui de ce que tu estudies sans relasche, & laissant tous autres afaires en arriere, t'apliques seulement à ce poinct de te rendre plus vertueux de iour à autre. Non seulement ie t'exhorte de continuer, mais aussi ie t'en prie. Or specialement ie te conseille qu'es choses les plus remarquables en ton acoustrement, ou en ta façon de viure, tu te gardes d'ensuyure ceux qui ne cerchent pas de deuenir meilleurs, mais qui desirent d'estre veus. Fui toutes ces mines qui sentent l'ambition, & lui vont au deuant par derriere, comme de porter les cheueux trop longs, heriſſez & crasseux, la barbe mal peignee, faire profession de ne point toucher d'argent, & de coucher sur la dure. Encores qu'on manie honnestement la philosophie, le nom d'icelle est desia odieux. Que sera-ce donc si nous commençons à nous retrancher de la compagnie des autres hommes? Ne leur ressemblons en rien au dedans: mais quant au dehors faisons comme eux. Nos habits n'ayent pas trop de lustre, & ne soyent sales aussi. N'ayons point de magnifique vaisselle d'argent doré: mais n'estimons non plus, que ce soit marque de bon mesnagé d'estre sans or & sans argent. Donnons ordre de viure plus vertueusement que les autres, non pas plus au rebours. Autrement nous chassons & destournons de nous ceux que nous voudrions voir en bon train: & sommes cause aussi que nos adherans ne nous veullent en rien ensuyure, craignãs d'estre contrains de faire tout ce que nous faisons. Les premiers presens de la philosophie sont vn sens cõmũ, la douceur, la hautise & frequẽtatiõ: dõt nous ne pourriõs nous aider en viuãt au contraire des autres. Puisons que cela par lè moyen dequoy nous pretendons nous faire valoir, ne soit odieux & ridicule. Nostre intention est de viure selon Nature. Geiner son corps, hayr vne netteté qui ne couste pas beaucoup, pourchasser d'estre crasseux, manger des viandes mal aprestees, & nuisibles, cela est contre Nature. Comme il y a de la dissolution & de l'excés à desirer des friandises: aussi est-ce vne grande folie de desdaigner les viandes communes & qui sont à bon marché. La philosophie requiert que nous soyons sobres, & que nous ne cerchions pas d'auoir grosse cuisine. Or la

Comment nostre vie doit estre reiglee.

frugalité peut estre acompagnee d'entregent & de bonne grace. Ceste mesure-la me plait. Que la vie balance entre les façons de faire vertueuses & communes. Que tous prisent nostre maniere de viure, & sachent comment nous nous gouuernons. Ferons nous donc comme les autres? Y aura-il point de difference entre eux & nous? Oui, & bien grande, laquelle sera conuë par tout homme qui nous considerera de pres: & quiconque entrera en nostre logis nous ait en estime au lieu de s'amuser à faire cas de nos meubles. Grand est celui qui se sert de vaisselle de terre comme de vaisselle d'argent: & qui s'aide de plats d'argent, comme si c'estoyent plats de terre, il n'est pas moins à priser que l'autre. Vn esprit flouët ne sçait supporter les richesses. Au reste, pour te faire part du gain que i'ay fait auiourd'hui, i'ay leu dedans Hecaton philosophe Stoique que mettre fin aux conuoitises aide aux remedes contre la peur. Tu cesseras, dit-il, de craindre, si tu cesses d'esperer. Demãdes-tu comment ces choses tant diuerses peuuẽt subsister ensemble? Ie t'asseure, ami Lucilius, qu'elles sont coniointes, quoy qu'on les estime differẽtes. Comme vne mesme chaine acouple le prisonnier & le soldat qui le garde, ainsi ces choses (qui sont si differentes) marchẽt de compagnie. La crainte suit l'esperãce, dont ie ne m'esbahi pas: car c'est à faire à vn cœur soucieux, & qui attend auec peine ce qui doit auenir, de craindre & d'esperer. Or la principale cause de mal est que nous ne sçauons nous acommoder aux choses presentes, ains iettons aux chãps nos pẽsees apres ce qui est encores bien loin de nous: qui fait que la preuoyance, l'vn des plus excellens dons ottroyé à l'homme en ce monde, en lieu de lui aider ne sert qu'à le troubler & molester. Les bestes sauuages fuyent les dangers qu'elles voyent: estans eschapees elles se monstrent asseurees comme deuant: mais le mal auenir & passé nous tourmente. Nous auons beaucoup de biens qui nous font beaucoup de maux: comme, la memoire nous ramentoit la peine qu'vne peur nous a donnee, & la preuoyance va au deuant du mal. Brief, il n'y a homme qui se contente simplement d'estre miserable, quand le mal est venu.

2. L'esperãce humaine acõpagnee de crainte fait beaucoup de maux à l'homme.

Cause de ce mal.

VI.

1. *Il declaire a Lucilius le contentement qu'il a de son auancement en vertu.*

2. *Puis il monstre par raisons & exemples, que l'on apprend beaucoup plus en hantant les doctes & vertueux qu'en lisant & meditant a par soy.*

3. *Pour conclusion il marque ce qu'il auoit recueilli ce iour la des liures du philosophe Hecaton.*



E sens en moy, ami Lucilius, & vn amendement & vn changement; sans que pour cela ie vueille t'asseurer, ou que ie pense qu'il n'y ait plus rien à changer en moy. Il y reste encores beaucoup de choses à reformer, à amoindrir & à hausser. Quād vne conscience commence à descourir en soy les vices qu'elle n'y auoit point encores remarquez, c'est signe qu'elle est en meilleure assiete qu'au parauant. On sçait bon gré à certains malades, & leur donne-on bonne esperance, quand ils commécét à sentir qu'ils sont malades. Ie desirerois donc te faire entendre ce mien changement si soudain: alors ie commencerois à cueillir plus certaine confiance de nostre amitié, de ceste vraye amitié, dis-ie, que ni l'esperāce, ni la crainte, ni le soin de son profit particulier ne peut dissouldre, auec laquelle & pour laquelle les hōmes meurēt. Ie te pourrois nommer beaucoup de personnes qui n'ont pas eu faute d'amis, mais d'amitié: ce qui ne peut auenir quand vne mesme volonté attire les cœurs à vne affection reciproque de desirer choses honnestes. Pourquoy cela ne peut-il auenir? C'est d'autant que les amis sçauent que toutes choses sont communes entre eux, & principalement les aduersitez. Ie ne sçaurois penser, combien d'auancement il me semble que ie fay de iour en iour. Fay nous part, diras-tu, de ces soudains remedes que tu as esprouuez. Quāt à moy, ie desire te verser entierement en ton cœur, ie pren plaisir d'apprendre quelque chose pour en faire part à d'autres: & n'y a chose tant excellente & profitable soit elle, qui me donne contentement, si personne n'y communique que moy. Si l'on me faisoit present de sagesse, à condition de la tenir enclose & n'en dire mot à personne, ie n'en voudroy point. Il n'y

1. Les moins imparfaits sont ceux qui conoissent mieux leurs imperfections & qui s'approchent le plus de la perfection: mais de iour en iour

Et qui desirent faire part de leurs dons aux autres

a bien aucũn dont la garde & poſſeſſion ſoit plaiſante, ſi quelque autre que nous n'y a part. Ainſi donc ie t'enuoyeray mes liures, & afin que tu n'ayes la peine de fueilleter beaucoup, en cerchant de tous coſtez ce que tu eſtimeras profitable, ie marqueray les endroits, afin que du premier coup tu puiſſes toucher ce que i'aprouue & admire. Ce neãt moins la viue voix & la hantiſe te ſeruira beaucoup plus que la lecture. Il faut que tu viennes ſur le lieu premieremẽt pource que les hommes croyent bien mieux leurs yeux que leurs oreilles: en apres d'autãt que le chemin des preceptes eſt long, celui des exemples eſt court & perſuaſif. Cleãthes n'euſt pas ſi bien enſuiui Zenon, s'il ſe fuſt contenté d'ouir ſimplement ſes leçons. Il a veu ſa maniere de viure, conſideré de pres ſes plus familiers deportemens, & a ſoigneuſemẽt prins garde s'il taiſoit ce qu'il diſoit. Platon, Ariſtote, & tous les autres ſages, qui depuis ſe ſont diuiſez en diuerſes bandes ont plus apris des mœurs que des paroles de Socrates. Ce n'a pas eſté l'eſchole d'Epicurus, ains ſa frequentation, qui a mis en credit Metrodorus, Hermacus, & Polyænus. Auſſi ie ne t'appelle pas ſeulement, afin que tu aprenes de moy, mais à ce que i'aprene de toy: car nous aiderons grandemẽt l'vn à l'autre. Cependant pour m'acquiter de la rente que ie te dois tous les iours, voici ce que i'ay apris & aprouué maintenant en Hecaton. Demandes-tu, dit-il, que i'ay gaigné? I'ay commencé d'eſtre ami à moymeſme. Celui a beaucoup profité qui n'eſt iamais ſeul. Sçaches qu'vn tel eſt ami à tous.

2. Il n'y a inſtruction plus ſolide que celle qu'on acquiert en frequentant les doctes & vertueux.

Exemples.

3. Le vertueux aprẽt tous les iours quelque choſe.

VII.

1. *Qu'il faut euiter les grandes compagnies.*
2. *Specialement les Theatres & ſpectacles.*
3. *Et ſur tout ne nous aprocher d'autres que de ceux qui nous peuuent ou que nous pouuons rendre meilleurs.*
4. *Notables traits à ce propos.*

1. Il eſt mal aiſé de s'amender & biẽ aiſé de s'empirer en hantant beaucoup

V demandes ce que i'eſtime que tu doibs principalemẽt fuir? La multitude. Tu t'y ſçaurois fier, que tu ne te mettes en hazard. De moy ie reconoy ma foibleſſe, n'en raporte iamais les mœurs que i'y portees. Vne partie de ce qui eſtoit b

reiglé en moy se desreigle : ce que i'auois chassé au loin re- *de personnes indifferent.*
uient en quelque sorte. Il en prend aux hommes, dont les
esprits sont infectez par longue hantise auec les autres com
me aux malades, qu'vne longue maladie a tellement afoib-
lis, qu'on ne les sçauroit iamais remuer ni toucher qu'ils ne
crient. Brief, c'est chose dangereuse de conuerser auec plu-
sieurs. Cestui-ci imprime en nous quelque vice, cest autre-
la nous en preste des siens, ou nous emplastre & souille, sans
coup que nous y pensions, Et plus le populas, parmi lequel nous
nous messons, est en grand nombre, plus y a-il de danger.
Mais il n'y a peril plus grand pour les bonnes mœurs, que *2. Les choses que nous voyons & oyons remuent & changent nostre naturel.*
de s'amuser aux theatres : car alors les vices se glissent plus
plaisamment par le moyen du plaisir. Que penses tu que ie
vueille dire ? Ie retourne chez moy plus auare, plus ambi-
tieux, plus luxurieux, voire plus cruel & plus inhumain, d'au-
tant que i'ay esté entre les hommes. D'auanture, ie me suis
trouué l'apresdinee au theatre, pensant y ouir des comedies,
& voir quelque chose de plaisant, qui esgaye les yeux des
hommes lassez de regarder le sang humain, que les escri-
meurs à outrance auoyent parauant espandu. Au contraire
toute ceste escrime precedente n'estoit qu'vn simple passe-
temps. Car à ceste heure, quittant toutes ceremonies & le- *Description des gladiateurs Romains.*
gieres de bouclier, ce ne sont que meurtres ; les gladiateurs
sont tous nuds, leurs corps exposez à tous coups d'estoc &
taille, iamais ils ne tirent vn coup en vain. Plusieurs esti-
ment telle escrime beaucoup plus que l'exercice ordinaire
de ceux qui font instance pour combatre auec armes pareil
les, & comme à coups perdus. C'est d'autant qu'ici l'on ne
se couure bicoid armet en teste ni bouclier au bras pour soustenir ou
rebatre le coup. Dequoy sert se couurir & parer aux coups?
à quoy profitent les desmarches & diuerses habiletez ? ce ne
sont que delais & petis respis de mort. Au matin l'on pre-
sente les hommes aux lions & aux ours, à midi ils seruent
eux-mesmes de spectacle aux autres hommes, & faut que ceux qui ont
vaincu le matin soyent exposez à d'autres gladiateurs qui
les tueront : ainsi le vainqueur est arresté pour auoir la gor-
ge coupee, l'issue de leur escrime c'est la mort : il n'est là
question que de fer & de feu. Ce sont les passe-temps des
grands hommes, tandis que la place & les arenes des theatres ne
sont empeschées des autres exercices. On dira qu'vn tel es- *Respõse à ceux qui*
meur est vn brigand ; qu'a-il donc merité ? qu'on le pende.

allegroyent que les gladiateurs qui donnoyent du passetemps au peuple en s'entretuant auoyẽt d'ailleurs merité la mort.

C'est vn meurtrier: il merite donc d'estre meurtri. Mais toy qui es tu miserable qu'as-tu fait pour estre cõdamné a estre spectateur de tels meurtres? Tu cries du theatre en bas, Tue, brusle, blesse, pourquoy vn tel se monstre-il si lasche a courir au deuant de la teste baissee à trauers les espées nues? pourquoy perd-il le cœur estant abatu? pourquoy meurt-il enuis? On chasse à coups de fouët & de poignard les gladiateurs qui fuyent le combat & sont contrains de presenter la poictrine nuë, & de donner & receuoir des coups. Le autres passetemps sont remis a vne autrefois: cependant afin que le iour ne se passe sans auoir fait quelque chose, on esgorge les hõmes. Or sus vous ne prenez pas garde que les mauuais exẽples preiudicient à ceux qui les donnent. Remerciez les dieux immortels de ce que vous enseignez à estre cruel vn qui ne le peut estre. Il faut arracher au peuple son cœur volage & inconstant. On se conforme & se range on volontiers à plusieurs? Vne populace ramassee eust peu mettre hors des gõds Socrates, Caton & Lælius: en somme nul de nous qui prenons le plus de peine à demeurer fermes en nostre assiette, ne sçauroit soustenir le choc des vices qui viennent auec si grosse troupe & si grand equipage. Vn exemple de dissolution ou d'auarice fait beaucoup de mal. Si nous hantons auec vn friand & effemine, peu a peu il nous amollit & rend pareils à soy. Nostre voisin allumera nostre cupidité s'il est luxurieux: vn malin compagnon nous souillera de son ordure, tant soyons nous simples & honnestes puissions nous estre. Que penses tu que puissent deuenir les mœurs qui sont ouuertement assaillis de tant de desbauches? Il faut necessairement laisser aller apres tels desordres ou les hayr. Or conuient il fuir toutes ces deux extremitez: ne ressembler point aux meschans, sous ombre qu'ils sont en grand nombre, & ne se point estranger de plusieurs, encores qu'ils ne te ressemblent pas. Retire toy en toy mesme autant que tu pourras. Hante ceux qui te pourront rẽdre plus vertueux. Reçoy ta cõpagnie ceux que tu peux faire deuenir meilleurs. Les choses se font mutuellement, & les hommes aprenent enseignant. Il ne faut donc pas que le desir de te faire valoir te pousse en auant, pour vouloir faire de grãds discours & disputer contre les autres: ce que ie voudrois que tu fisses, si tu auois l'esprit fait comme le vulgaire. Il n'y aura personne qui te peust entendre. Peut estre qu'il s'en trouuera

Les mauuais exemples ont vne merueilleuse efficace.

3. La communicatiõ auec les personnes vertueuses ou dociles est d'excellent vsage en la vie humaine.

uera vn ou deux, encores faudra-il que tu le façonnes à ton moule. Pour qui donc (diras-tu) ai-ie aprins ce que ie sçai? n'ayes pas peur d'auoir perdu le temps: c'est pour toy que tu es deuenu sçauãt. Or afin que ie n'aye pas aprins pour moy seul ce que i'ay leu autourd'hui, ie te veux faire part de trois belles sentences que i'ay rencontrees presques à ce propos, vne desquelles seruira de payement en la presente: quant aux deux autres, ie te les baille sur & tant moins de l'auenir. Democritus dit qu'vn seul homme lui est autant que tout vn peuple, & tout vn peuple autant qu'vn seul homme. Quelque autre, quicõque il ait esté (car on ne sçait pas bonnemẽt qui s'est) enquis pourquoy il s'adõnoit si soigneusemẽt à certaine science que peu de gẽs pourroyẽt aprẽdre de lui puis apres, respondit bien à propos; Peu d'hommes me suffisent, vn m'est beaucoup, pas vn m'est assez. La troisiesme sentence est excellente. Epicurus escriuant à vn sien compagnõ d'estudes, lui dit, Ie n'escri point ceci à plusieurs, ains à toy seul: car toy & moy sommes vn assez grand theatre l'vn à l'autre. Il faut, ami Lucilius, cacher tels preceptes en sa pensee, afin que tu mesprises le plaisir fondé en l'aplaudissemẽt de beaucoup de gens. Plusieurs te louent: mais cela ne te doit point donner occasion de t'en estimer d'auantage. Si tu es tel que plusieurs pensent, il faut que tes biẽs reluisent dedans.

4. Sentẽces qui nous aprenent à nous soucier peu des iugemens extrauagans du vulgaire, & nous contenter d'estre approuuez de peu de gens.

VIII.

1. Il prefere la vie contemplatiue bien reiglee à l'actiue tumultueuse.
Monstre quel soin l'on doit auoir de soy.
Sentences touchant la philosophie, la liberté, & les biens.

QVand ie t'exhorte de te tirer loin de la presse, & te contenter d'estre conu de toy, tu me demandes, où sont les preceptes des Stoiques qui veulẽt que l'on meure en action? Et quoy donc? estimes tu qu'en disant cela, ie demeure les bras croisez? ie me suis cache, & ai fermé mes portes, afin que ie peusse profiter à plusieurs. Ie ne laisse escouler pas vn iour sans l'employer à quelque chose: ie passe

1. L'homme vertueux ne laisse pas de seruir à ses prochains encores qu'il ne face pas grand bruit.

vne partie de la nuict à l'estude: ie ne m'amuse point à dormir, mais ie repose n'en pouuant plus, & tien les yeux collez sur le liure, encores qu'ils se ferment & soyent las de veiller. Ie me suis estongné non seulement des hommes ains aussi des affaires & premierement des miennes propres. Ie trauaille pour la posterité, escriuant choses qui puissent seruir à ceux qui viendront apres nous: ie fai des liures pleins d'auertissemens de philosophie, qui sont comme compositions de medicamens salutaires, desquels i'ai esprouué la vertu en mes affections. Et si elles ne sont pas encores du tout soudées, ie les sens arrestées. Ie monstre aux autres le droit chemin que i'ay conu sur le tard, & apres auoir longuement tracassé, criant apres eux, Fuyez tout ce qui plaist au vulgaire & que la fortune donne: arrestez vous en crainte & desfiance, quand vous rencontrez les biens corrupteurs & qui viennent d'auanture. On trompe les bestes & les poissons auec quelque amorce. Pensez vous que ces ioyes de fortune meritent le nom de biens? ce sont embusches. Quiconque d'entre nous d'esirera viure à son aise; qu'il se donne garde le plus qui lui sera possible, de toucher à ces biens engluez acõpagnez de ceste malheureuse illusiõ qui nous tienent lors que nous pẽsons les tenir. C'est vne course qui nous fait courir en des precipices. Estans mõtez au faiste de ceste vie, il faut rouler bien roidement du haut en bas. Dauantage quand la prosperité commence à emporter les personnes au haut & au loin, il n'est pas possible de se retenir. Il faut demeurer ferme, ou fuir vne bonne fois. La fortune ne se contente pas de donner vn croc en iambe: elle abat les gens & leur escarbouille la teste. Au reste pour viure sain & disposé, donne du plaisir à ton corps autant que bonne disposition d'icelui le requiert. Il le faut rudoyer peur qu'il ne regimbe contre l'ame: ce sera assez si tu manges pour apaiser la faim, si tu bois pour estancher la soif, ton vestement empesche que tu n'ayes froid, & si tu demeures en vn logis qui te garantisse de l'iniure du temps. Ne doit chaloir elle est bastie de gazons ou de marbre. Sache que l'hõme dort aussi bié sous vn toict de chaume que sous vn lambris doré. Mesprise toutes ces choses qui trauail superflu adiouste comme pour ornement, & dont fait gloire. Pese qu'il n'y a rien d'admirable en toy que prit s'il est grãd, ne lui est grand. Si ie discours (ainsi à

La vie paisible void asseurement les tumultes et tracas du monde, qu'elle mespriſe.

2. Comment il faut gouuerner le corps.

moy si i'escri ces choses pour la posterité, pẽses-tu point que ie sers d'auãtage au public, que si i'allois plaider quelque cause, ou seeller de mon cachet le testament de quelqu'vn, ou aider de mafaueur quelque poursuyuãt à la cour? Croy moy ceux qu'on estime faire moins font le plus, & manieñt de mesme main les afaires diuines & humaines. Mais il est temps de faire fin, & desbourser quelque chose pour ceste lettre, à la maniere acoustumee: mais ce ne sera pas du mien, ains ie cõtinueray aux despẽs d'Epicurus, de qui i'ay ce iourd'hui recueilli ce qui s'ẽsuit. Il faut que tu serues à la philosophie, afin que tu entres en possession de la vraye liberté. Qui s'assuiettit & se laisse gouuerner par elle, n'est point remis du iour au lendemain, ains est promptement afranchi: car seruir à la philosophie & estre en liberté c'est vne mesme chose. Tu me demanderas, peut estre, pourquoy ie mets en auãt tant de sentẽces d'Epicurus plustost que des Stoiques? Mais pourquoy ne prens-tu ces sentences comme prouerbes cõmuns, sans t'arrester à Epicurus? Cõbiẽ se trouue-il de poëtes qui disent ce que les Philosophes ont dit ou deu dire? Ie ne touche point aux tragedies, ni à nos moralitez qui ont quelque grauité, & sont tragicomiques. Cõbiẽ se rẽcontrẽt de beaux vers parmi les farces? En celles de Publius, il y en a mieux seans aux tragedies qu'aux comedies. I'en allegueray ici vn, lequel concerne la philosophie, notamment le point que i'ay traité ci dessus, où il monstre que nous ne deuons point conter pour nostre les choses fortuites.

3. Diuerses sentences recueillies d'Epicurus. Touchant la philosophie & la liberté.

Ce qui est fortuit n'est point nostre.

Ce qui nous vient à souhait n'est point nostre.

Il'ay souuenance que tu troussois ce vers, nõ pas mieux, mais plus court:

Ce quẽ fortune a fait tien n'est pas tien.

Aussi ne veux-ie pas oublier vn autre vers de ta façon,

Ce qui a peu t'estre donné, peut t'estre osté.

Ie ne pren point ceci pour acquit: car ie te paye du tien.

IX.

Du contentement que le sage a de soymesme, & quels profits sa vertu lui aporte.

De la vraye & fausse amitié.

Comment se doit entendre que le sage a besoin de beaucoup de choses desquelles neantmoins il se peut passer.

1. La difference qu'il y a entre le sage des Stoiques & celui des autres philosophes: & de son contentement.



TV desires sçauoir, si c'est à bon droit qu'Epicurus reprend en certaine missiue ceux qui disent que le sage est content de soy mesme, & pourtant n'a pas besoin d'ami. Epicurus reproche cela à Stilpō & à ceux qui ont estimé que l'hōme est heureux lequel a vn esprit qui n'aprehende rien. Il y aura de l'equiuoque, si nous voulons exprimer en autre langage le mot Grec *Apathie*, & dire que c'est impassibilité: car on pourra par icelui entēdre tout le contraire de ce que nous voulons exprimer. Les Stoiques entēdēt par celui qu'ils nōmēt *Apathes*, vn hōme qui fait teste à toute aduersité, & ne s'en esmeut point: les autres estimēt que cela se dise d'vn qui ne peut supporter aucun mal. Considere donc, s'il seroit pas meilleur de dire, que l'esprit ne peut estre atteint ni offenté, ou qu'il est eslōgné de toute souffrāce. Voici en quoy no⁹ differōs d'auec ces autres philosophes. Nostre sage surmōte toutes incōmoditez, mais il les sent, & le sage de ceux-la est stupide. Nous sommes tous d'accord que le sage est contēt de soy mesme: toutes-fois il veut auoir vn ami, vn voisin, vn cōpagnō, encores qu'il suffise à soy mesme. Considere cōbiē il est contēt de soy, veu que par fois estant mutilé d'vne partie de soy, cōme d'vne main qu'vne maladie ou vn ennemi aura coupee, il ne laisse pas de iouir de ce contētemēt. Si par quelque accidēt il perd vn œil, l'autre lui suffit: ayāt perdu vn ou plusieurs mēbres il viura aussi ioyeusemēt que s'il les auoit tous. Il ne desire point ce qui lui defaut, encores qu'il aimeroit mieux l'auoir qu'en estre priué. Aussi est-il cōtēt de soy, nō pas qu'il vueille estre sans ami, mais il s'en peut passer. Ce qui se doit ainsi entēdre, qu'il supporte doucemēt la perte d'vn ami. Il ne sera iamais sās ami: il est en sa puissāce d'en acquerir bien tost quelqu'vn; ne plus ne moins que si Phidias auoit perdu vne statuē, il en peut faire prōptement vne autre. Ainsi le sage habile à faire des amis, en sçaura incōtinēt mettre vn nouueau en la place de celuiqu'il a perdu. Demādes tu cōment il pourra biē tost faire vn ami? Ie le te dirai, pourueu que tu m'accordes que ce soit ici le payemēt de ce que ie te dois, & que pour le regard de la prestēte nous demeurios quittes. Ie t'aprēdrai (dit Hecatō) la cōpositiō du bruuage d'amour, sa racine

2. Si le sage peut estre sans amis: & de la vraye & fausse amitié.

racine, sans herbe, sans murmure, sãs charme ni parolesde magiciene : Aime, si tu veux estre aimé. Or il n'y a pas seule ment plaisir en l'vsage d'vne ancienne amitié, mais encores en l'acquisitiõ d'vne nouuelle : & y a mesme differẽce entre celui qui possede vn ami tout acquis & celui qui l'acquiert, cõme entre vn laboureur qui seme & vn qui moissonne. Le philosophe Attalus souloit dire, qu'il y auoit plus de plaisir à faire vn ami que de l'auoir tout fait: cõme vn peintre a plus de contẽtemẽt à faire vn tableau qu'il n'en apres l'auoir fait. Ceste siene solicitude occupée à l'ouurage, fait qu'il iouit d'vn plaisir indicible en iettant de fois à autre l'œil sur ce qu'il fait & s'en faut beaucoup qu'il sente vn tel plaisir apres y auoir mis la derniere main. Il cueille alors le fruit de sa science & iouissoit de sa science mesme en peignãt. L'adolescence des sages est plus fructueuse, mais leur enfance est plus gracieuse. Maintenant reprenons nostre propos. Encores que le sage se contente de soy, si veut-il auoir vn ami, quand ce ne seroit que pour exercer l'amitié, afin qu'vne vertu si excellente ne demeure inutile. Ce n'est point, comme disoit Epicurus en ceste mesme lettre, pour auoir qu'elqu'vn a sõ cheuet quand il sera malade, qui le secoure s'il est en prison, ou si la pauurté l'assaut, ains pour auoir vn ami auquel il assiste soigneusement durant sa maladie, & lequel il deliure de la main des ennemis. Qui a esgard à soy mesme, & là dessus viennent à cause de ceste consideration, cercher des amitiez, il a fait mal disposé en son cœur, & finira comme il a commencé. Il a fait prouision d'vn ami, qui le secouruſt quand il seroit prisonnier: si tost qu'il se verra en liberté, il s'eslongnera d'vn tel ami. Telles sont les amitiez que l'on appelle iournalieres. L'ami qu'on a accepté pour vn profit pretendu, sera agreable tandis que l'on en tirera du profit. C'est pourquoy les riches ont de troupes d'amis: mais il n'y a personne autour des pauures, & les amis fuyent loin des endroits où il est reduis qu'on les conoisse. De là naissent tant de malheureux exemples des vns qui se disans amis ont par crainte abandonné leurs amis, & des autres qui les ont trahis. Force est que l'vne s'accorde auec l'entrée. Quiconque a cõmẽcé d'estre ami, pource que cela lui a semblé commode pour l'auancement de ses afaires, sera prest de prendre de l'argent & de rendre son ami, puis qu'il trouue en l'amitié quelque chose à priser outre l'amitié. Pourquoy dõc fai-ie prouision d'vn

Comment il faut vser de l'amitié.

Des fausses amitiez.

Pourquoy il faut faire des amis.

amis? Afin d'auoir quelcun pour qui ie puisse mourir que ie suyue en exil, pour la vie duquel ie m'employe en toutes sortes. L'autre amitié: susmentionnee n'est pas amitié c'est vn trafic qui aspire au gain, & ne regarde sinon ce qu'il pourra attraper, Certainement les amoureux en leur passion ont ie ne sçay quoy qui ressemble à l'amitié. On peut dire que l'affectiõ de l'vn a l'autre est vne amitié forcenee. Vn amoureux souspirera-il apres sa dame, prétédant en deuenir plus riche ou plus grand Seigneur, ou plus renommé? L'amour de soy ne se soucie aucunement de tout cela, il embrase les esprits en la conuoitise de la beauté, auec esperance d'amitié mutuelle. Quoy dõc: vne sale affection naist elle d'vne honneste cause? Tu diras, qu'il n'est pas maintenant question, s'il faut rechercher l'amitié à cause d'elle, ou pour l'amour de quelque autre chose: car si elle est desirable de soy celui qui est content de soy mesme peut aprocher d'elle. Comment cela? ainsi qu'à vne belle chose, sans auarice, & sans crainte des trauerses de la fortune. Qui cerche l'amitié pour s'en preualoir contre les accidens humains, il

3. Le sage est content de soy pour viure heureusemẽt.

fait la despouille de sa maiesté. Le sage se contente de soy. Plusieurs prenẽt ce propos en mauuaise part, ami Lucilius, & ne veulẽt souffrir le sage en part quelcõque, ains le cõtraignẽt de demeurer chez soy. Il faut donc vser ici de distinction, & sçauoir que signifie ce mot, & iusques a quoy il s'estend. Le sage est content de soy mesme, non pas pour viure simplement mais pour viure heureusement. Car, pour viure, beaucoup de choses lui sont necessaires: mais pour viure heureusemẽt il n'a besoin que d'vn cœur entier, esleué &

Opinion de Chrysippus touchant ce point.

mesprisant la fortune. Au reste ie veux te descouurir la distinctiõ de Chrysippus. Il dit que le sage n'est nullemẽt indigent & neantmoins a besoin de plusieurs choses: au cõtraire, qui le fol n'a besoin d'aucune chose, d'autant qu'il ne s'en peut aider ains est indigent en toutes sortes. Le sage a besoin de mains, d'yeux, & de plusieurs choses necessaires pour l'vsage quotidien, mais il n'en est pas disetteux: car disette presupose necessité & chose dõt l'on ne peut se passer. Or rien n'est si necessaire au sage, Combien donc qu'il soit content de soy-mesme, il a besoin d'amis: il desire d'en auoir bon nombre, non pour viure heureusement, car sans eux il iouit d'vn tel bien, Le contentement de l'esprit ne cerche point d'instrumens au dehors, il se cultiue au dedans, il tient tout

de so

de soy: s'il cerche dehors quelque partie de soy il commence d'estre suiet à la fortune. Quelle sera donc la vie du sage, si destitué d'amis on le laisse croupir en prison, ou languir en pays estrange, ou tracasser longuement sur mer, ou estre pousse en quelque port non hanté? il fera comme Iupiter, qui apres la consommation du monde, tous les dieux estans fondus en vn, & nature se reposant vn peu, se contente de soymesme & gouuerne ses pensees. Le sage se roule dedans soy, & habite auec soymesme, tandis qu'il lui est loisible de manier ses afaires à son plaisir il est content de soy. Il se marie & engendre des enfans, estant content de soy: encores qu'il ne viuroit pas, s'il lui conuenoit passer ses iours tout seul. Ce n'est point à l'esgard de son profit particulier, ains par vn instinct naturel, qu'il cerche d'auoir des amis. Car l'amitié a ses semences en nos cœurs, comme ont toutes autres choses desirables. Et comme la solitude est odieuse, aussi y a-il grand contentemẽt au desir de viure en compagnie. Tout ainsi que Nature vnit vn homme à l'autre, ainsi en ceste chose ci se trouue ie ne sçai quel aiguillon qui nous rend desiteux d'amitiez. Neantmoins, quoy que le sage aime affectueusement ses amis, qu'il les recerche, & les estime souuent plus que soymesme, toutesfois il confinera tousiours dedans soy tout son contentement, & dira ce que respondit Stilpon, ce Stilpon qu'Epicurus manie si rudement en sa lettre. Car estant auenu à Stilpon de voir son pays saccagé ayant perdu sa femme & ses enfans, sortãt seul de sa ville mise à feu & à sang, & neantmoins iouissant d'vn grand repos en son esprit parmi tant de malheurs, enquis par Demetrius, surnommé Poliorcetes, c'est à dire preneur de villes, s'il auoit rien perdu: Tous mes biens, dit-il, sont auecques moy. Voila vn courageux & vaillant personnage, qui a vaincu la victoire de son ennemi. Disant n'auoir rien perdu, il contraignit Demetrius de douter s'il estoit demeuré victorieux. Tous mes biens sont auecques moy, asçauoir Iustice, Force, Prudence, Temperance, Pensee resolue que le bien qu'on nous peut oster ne merite pas le nom de bien. Nous nous sauons en admiration quelques animaux, qui trauersent le feu sans endommager leurs corps: combien plus admirable est Stilpon, qui passa sain & sauf à trauers le fer, le feu, & les ruines de son pays? Tu vois combien il est plus aisé de venir à bout de toute vne nation, que d'vn seul homme. Ce lan-

La vie du sage en aduersité.

Paradoxe des Stoiques.

Voyez Diogenes Laertius en la vie de Stilpon.

Image du sage des Stoiques.

gage de Stilpon eſt vn langage de Stoique, lequel porte ſes biens tout-entiers à trauers les villes embraſees: car il vit cõtent de ſoymeſme, & marque ſa felicité par ceſte fin-là. Mais afin que tu ne penſes pas qu'il n'y ait que les Stoiques qui parlent magnifiquement, Epicurus meſmes, qui rabroüe Stilpon, en a dit autant: ce que ie te prie prendre en bonne part, car i'ay deſia rayé ce iour de mon compte, m'eſtant acquitté enuers toy. Celui, dit-il, eſt miſerable, encores qu'il fuſt Seigneur de tout le monde, qui eſtime petit le biẽ qu'il a. Ou, ſi tu penſes qu'il ſoit mieux dit ainſi (car il ſe faut arreſter au ſens, non pas aux mots) miſerable eſt celui qui ne s'eſtime pas heureux, encores qu'il commãde à tout le monde. Mais afin que tu ſçaches que telles aprehenſions ſont communes & procedent de Nature qui les enſeigne, tu trouueras vn poëte Comique, lequel dit que

Il monſtre qu'Epicurus approuue la doctrine des Stoiques touchant le cõtentement du ſage.

Celui n'eſt pas heureux qui ne penſe pas l'eſtre.

Teſmoignage d'vn poëte à ce propos.

Car que chaut-il quelle ſoit ta condition, ſi elle te ſemble faſcheuſe? Selon ton dire (repliqueras-tu) quelque riche taquin, vn maiſtre ſuiet à pluſieurs eſclaues: ſera heureux pour ce, qu'il le cuidera eſtre. Ie ne m'arreſte pas à ce qu'il dit, mais à ce qu'il ſent: & non à ce qu'il ſent vn iour, ains continuellement. Or il n'eſt ia beſoin que tu craignes qu'vn homme de neant iouiſſe d'vn tel bien. Il n'y a que le ſage à qui ſes biens plaiſent: au contraire les fols donnent vne infinité de peine à eux-meſmes.

X.

1. *Du profit que la ſolitude aporte à ceux qui deſirent s'auancer, & ont beſoin d'eſtre confermez.*
2. *Enſeignement notable touchant ce que nous deuons demander à Dieu.*

1. La ſolitude aide aux ſages & nuiſt aux fols.

IL eſt ainſi, ie ne change point d'auis: fui la multitude, eſcarte toy loin du petit nombre, ne t'acointe d'aucun. Ie ne ſache perſonne auec qui ie vueille que tu communiques; & conſidere iuſques où va mon iugement. I'oſe bien te bailler en garde à ſoymeſme. Crates, diſciple (com-

me aucuns penſent) de ce Stilpon, duquel i'ay fait mention en ma derniere lettre; voyant vn ieune homme qui ſe pour menoit tout ſeul à l'eſcart, lui demanda qu'il faiſoit là ſans compagnie: Ie deuiſe, reſpondit il auec moy. Lors Crates re pliqua, Ie te prie, pren bien garde que tu ne communiques auec vn mauuais homme. Nous auons acouſtumé de garder vne perſonne qui meine deuil ou qui a peur afin qu'elle n'vſe mal de ſa ſolitude. Il ne faut pas laiſſer vn fol a ſon abandon: Telles gens remuent en leur cerueau beaucoup de mauuais deſſeins, & machinent quelque triſte accident à eux meſmes, ou à d'autres. Alors ils deſployent leurs meſchantes conuoitiſes, la penſee eſtalle tout ce qu'elle couuroit de crainte & de honte, elle aiguiſe l'audace, enflamme la paillardiſe & reſueille la cholere. Brief, le fol perd ceſte ſeule commodité qui ſe trouue en la ſolitude de ne dire rié à perſonne & ne craindre aucun rapporteur, Luy meſmes ſe deſcouure. Auiſe donc quelle eſperance i'ay conceuë de toy & ce que ie m'en promets: car l'eſperance eſt vn nom de bien mal aſſeuré. Ie ne trouue perſonne auec qui i'ayme mieux que tu ſois qu'auec toy-meſme. Me ramenteuant certaines paroles que i'ay ouies de toy, pleines de grand ſens & fort vigoureuſes, ie me ſuis incontinent eſiouy en moy meſmes, & ay dit Tels propos ne partent point du bord des leures, ils ont quelque fondement: ceſt homme n'eſt pas vn pourdaut, il a ſoin de ſon ſalut. Parle & vis ainſi. Donne ore que chóſe quelconque ne t'abaiſſe. Apres que tu auras rendu graces aux dieux de ce qu'ils auront acompli tes vœux ſouhaits. fay leur nouuelles requeſtes & prie les qu'ils te donnent vne droitte conſcience, vne bonne ame, & vn corps bien diſpoſt. Ne differe pas de repeter ſouuent telles prieres. Adreſſe toy hardiment à Dieu, puis que tu ne lui demandes rien mal à propos. Mais afin qu'à ma couſtume i'accompagne mes lettres de quelque petit preſent, ce que i'ay remarqué en Athenodorus eſt treſveritable, Sçaches (dit-il) que tu es affranchi de toutes cupiditez, quand tu auras gaigné ce point de ne rien demander à Dieu ſinon ce dont tu oſerois bien lui faire requeſte en preſence de tout le monde. Il eſt auiourd'huy vn cas eſtrange de la folie des hommes que ceſt endroit. Ils demandent aux dieux des choſes du tout infames: ſi quelqu'vn tend l'oreille pour ouir ce qu'ils demandent tout bas, ils ſe taiſent, & content à Dieu ce

2 Du deuoir de l'hõme vertueux, notamment enuers Dieu.

Notable ſẽtence ſur ce point.

qu'ils cachent à l'homme. Regarde donc de bienfaire ton profit de c'eſt aduertiſſement ci: Vi auec les hommes comme ſi Dieu te voyoit: parle à Dieu, comme ſi les hommes t'eſcoutoyent.

XI.

1. *De la bonne l'eſperance que l'on doit conceuoir des perſõnes qui ſe monſtrent modeſtes & honnestement honteuſes,*
2. *Enſeignement notable pour ceux qui deſirent ſe retirer de toute corruption.*

1. Beau & remarquable diſcours touchant la rougeur qui monte au viſage.

TOn ami, homme de bon naturel, a deuiſé auec moy, & des les premiers mots i'ay conu qu'il auoit vn vif eſprit, l'entendement bon, & qu'il n'eſt pas ignorant. Car il m'a deſcouuert des commencemens que i'eſpere qu'il pourſuyura: d'autant qu'il a eſté ſurpris & a parlé ſans y auoir beaucoup penſé auparauant. S'eſtant vn peu repris, à peine a-il peu ſecouër la rougeur qui lui eſtoit montee au viſage, & qui eſt vn bon ſigne en vn ieune homme: tant la rougeur s'eſtoit viuement eſpandue en ſa face. Autant que ie puis preſumer apres qu'il ſera bien raſſis & aura deſpouillé toutes ſortes de vices, voire lors qu'il ſera parfaitement ſage, ceſte couleur l'acompagnera. Car les inclinations naturelles en l'ame ou au corps ne peuuent eſtre du tout effacees par induſtrie quelconque: on peut bien adoucir, mais non pas abolir ce qui eſt né auecques nous. Meſmes des plus aſſeurez hommes du monde, ayans à haranguer deuant quelque grand' aſſemblee, fondent en ſueur, comme de gens qui auroyent longuement cheminé & trauaillé à la chaleur du iour: il y en a d'autres, à qui les genoux tremblent, à d'autres les dents claquettent, la langue begaye, les lures balotent. Ni inſtruction ni vſage, aucun ne ſçaur oit mais du tout arracher telles imperfections: c'eſt Natu qui deſploye ſa force, & qui fait conoiſtre aux plus reſol leur foibleſſe & defaut. Ie ſçai qu'il faut mettre en ce ra le rougir lequel s'eſpand tout à coup en la face des plus ges & experimentez. Il eſt plus aparent voirement es i nes hommes qui ont plus de chaleur, & la peau delicate eſt-ce que les veillards en ont auſſi leur part. Il y en a ne ſont iamais ſi redoutables que quand ils rougiſſent, co me s'

Exemples des diuers

mes s'ils auoyent versé toute leur honte en vn coup. Sylla se monstroit du tout violent, lors que le sang luy estoit mõté au visage. L'on n'euſt sceu voir visage plus delicat que celui de Pompee: car il ne parla iamais deuant le peuple, ni en grande compagnie, sans rougir. Et me souuient que Fabianus en fit autant, lors qu'il comparut en tesmoignage deuant le Senat: ce qui lui conuenoit merueilleusement bien. Cela ne procede pas de cœur lasche, ains de la nouueauté de ce qu'on void ou entend, qui encores qu'il n'esbranſle & ne renuerse pas, toutesfois esmeut les personnes non acoûstumees, & qui au demeurant par vne naturelle facilité & delicateſſe de corps sont enclines à rougir. Car comme il y en a qui ont le sang arreſté, ainsi d'autres l'ont remuant & aiſé à monter incontinent au visage. Il n'y a adreſſe quelconque qui puiſſe chaſſer ces accidens la: car si elle pouuoit effacer telles imperfections, Nature meſmes lui seroit suiette. Nos complexions & la temperature de nos corps viuront & mourront auec nous de quelque coſté que l'ame se tourne, & si long temps qu'elle pourra se demener & ranger en diuers sens dedans nous. Nous ne sçaurions empeſcher cela d'entrer en nous, ni l'en chaſſer quand il y eſt. Les ioueurs de Comedies, qui contrefont les paſſions, & repreſentent vne frayeur, vn eſtonnement & vne triſteſſe, font ainsi les honteux. Ils baiſſent la teſte, parlent bas & à demie bouche, regardent contre terre, mais ils ne sçauroyent se faire monter la couleur en la face. Le rougir n'eſt pas au commandemẽt de l'homme pour le faire diſparoir ou aparoir. Sageſſe aucune ne ne sert ni ne propoſe remede à cela: le rougir eſt en sa pleine liberté, il vient & s'en va ſans se ſoucier ſi on le veut ou non. Mais il eſt temps de clorre ma lettre. Reçoy donc vn profitable enſeignement lequel ie deſire que tu fiches en ta penſee. Il nous faut choiſir & auoir touſiours deuant les yeux quelque homme de bien, afin que nous reiglions noſtre vie, cõme s'il en eſtoit le perpetuel teſmoin, & que toutes nos œuures soyẽt faites comme en ſa preſence. Epicurus nous a donné ce commandement, ami Lucilius il nous a baille vn gardien & precepteur: & non ſans cauſe. Si ceux qui ſont en train de faire mal ſe ſentent eſclairez de deux yeux ſeulement, ils s'abſtienent de la pluſpart de leurs entrepriſes. Que l'eſprit ait vn controlleur qu'il reue

effects de ceſte rougeur.

La rougeur qui monte au visage ne peut eſtre contrefaite.

2. La ſouuenance & repreſentation en noſtre penſee de quelque homme de bien ſert beaucoup à nous entretenir en l'amour de vertu.

re,& par l'authorité duquel auſſi il ſanctifie ſes plus ſecrettes penſees. O que celui eſt heureux, qui corrige non ſeulement ſes œuures exterieures, mais auſſi les affections de ſon cœur ! Heureux qui peut tellement reſpecter vn autre, que la ſeule ſouuenance d'icelui le reigle & range a ſon deuoir! Quiconque ſçait ainſi honorer autrui, il ſera bien toſt honorable lui meſme. Choiſi donques Caton: &, s'il te ſemble trop ſeuere, choiſi Lelius qui eſt plus doux: bref arrette toy à celui, le parler & la vie duquel t'agree: & portant touſiours deuant toy la ſouuenance & ſemblance d'icelui en ſes actions, contemple le ſans ceſſe comme la garde & l'exéple de ta vie. En ſomme nous auõs beſoin de quelqu'vn aux mœurs duquel les noſtres ſe façõnẽt & ſe dreſſẽt. Tu ne ſçaurois redreſſer les choſes tortues qu'auec la reigle.

XII.

1. *Plaiſant diſcours de ce qu'il a apris en ſa maiſon champeſtre touchant ſa vieilleſſe.*
2. *Des commoditez d'icelle, & de la preparation à la mort.*
3. *Paradoxe des Stoiques, touchant les moyens de ſe deſfaire des neceſſitez & difficultez de ceſte vie.*

1. De quelque coſté que l'homme ſe tourne, quoy qu'il entende, il a touſiours moyẽ d'aprendre

DE quelque coſté que ie me tourne, i'aperçoy que ie ſuis vieil. I'eſtois allé en ma maiſon aux champs, & me plaignois de la deſpenſe à entretenir le baſtiment ruineux. Mon fermier reſpond que ce n'eſt point ſa faute, qu'il fait tout ce qui lui eſt poſſible: mais que la maiſõ eſt vieille. Ceſte maiſõ a prins acroiſſemẽt entre mes mains. Que ſera-ce de moy? ſi les prieres, que i'ay entaſſees ſont vſees & pourries. Eſtãt eſmeu cõtre lui i'empoigne la premiere occaſiõ qui ſe preſãte pour me courroucer. Il apert, di-ie, en monſtrant des platanes, qu'õ ne tiẽt cõte de ces arbres la, n'ont point de fueilles, que leurs brãches ſõt noueuſes & tortues! que leur pied eſt pauure & ſec! Cela n'auiendroit pas ſi quelqu'vn les deſchauſſoit & arrouſoit. Il iure pãr mon eſprit familier, qu'il fait tout ſon poſſible, & y aplique toute ſon induſtrie: mais que les arbres ſont vieux. Ceci ſoit dit entre nous: i'auoy planté ces arbres, & en auoy veu les premieres fueilles. Me tournãt vers la porte, ie demãde, Qui eſt ce vieillard radoté, & que l'on a proprement poſé là? car il garde dehors. D'où as-tu fait venir ce perſonnage? quel plaiſir

sir as-tu pris de mettre debout vn mort de chez autrui? Alorsce vieillard s'aprochãt me dit, Seigneur, ne me conoisses vous point? Ie suis Felicio, à qui vous souliez aporter de petites images: ie suis le fils de vostre fermier Philositus, vostre petit mignard d'autrefois. Certainement, dis-ie alors, cest homme radote: qu'estant si vieil ait esté mignardé de moy, comme vn poupon. Mais voirement c'est bien dit, car les dents lui tombent. Or ie suis obligé d'autant à ma maison champestre, que ma vieillesse s'est monstree à moy de quelque part que ie me sois tourné. Embrassons-la donc & l'aimons. Si tu en sçais vser, elle est pleine de plaisirs. Les pommes ne sont iamais si bonnes, que quand elles commencent à passer. L'enfance est tresagreable quand elle aproche de l'adolescence: le dernier verre est merueilleusement sauoureux à ceux qui aiment à boire du vin: ils prenent singulier plaisir à aualler la tasse qui les plonge dans le vin & les enyure tout à fait. Ce que la volupté de l'homme aime le plus, elle le garde pour la fin. La vie qui decline doucement est fort agreable, & i'estime que celle qui est comme sur la derniere tuile iouit de certains plaisirs siens, ou bien au lieu d'iceux elle en possede vn, qui est qu'elle n'en a besoin d'aucun. Que c'est chose douce d'auoir dechassé & abandonné les cupiditez! On dira qu'il n'y a point de plaisir d'auoir la mort deuant les yeux. Premierement vn ieune homme a autant d'occasion d'y prendre garde qu'vn vieil: car nous ne sommes pas adiournez par elle à l'esgard de l'aage. Outreplus il n'y a si vieil qui ne se face croire qu'il viura encores vn iour ou deux. Or vn iour est vn degré de vie: tout le cours de nostre aage est composé de parcelles, & a des tours & retours, les vns moindres les autres plus grands. Il y en a vn qui embrasse & ceint tous les autres, lequel comprend tous nos iours depuis la naissance iusques à la mort. L'autre qui contient les ans de l'adolescence. Vn autre qui enserre toute l'enfance. Il y a aussi chasque annee qui enclost en soy toutes les saisons, par la multiplicatiõ desquelles tout le cours de la vie persiste. Le mois a vn circuit plus court, & le iour beaucoup plus brief: quoy qu'il en soit chascun iour a cõmencement & fin, & tend du leuant au couchant. Voila pourquoy Heraclitus, surnommé Tenebreux, à cause de l'obscurité de son langage, disoit qu'vn iour est pareil à tout autre: ce qui est diuersement exposé. Car l'vn dit

2. Commoditez & plaisirs de la vieillesse

que le iour eſt pareil aux heures, ce qui eſt vray: d'autãt que ſi le iour eſt vn interualle de vingt-quatre heures, force eſt que tous les iours ſoyent pareils entre eux, à cauſe que la nuict a cẽ que le iour a perdu. L'autre maintient qu'vn iour eſt pareil à tous les autres, pource qu'il leur reſſemble: car en l'eſpace d'vn million de iours tu ne verras rien que tu ne puiſſes voir en vn ſeul iour, aſçauoir clairté, obſcurité, & les autres reuolutions du temps. Vne nuict tantoſt courte, tantoſt longue, monſtre comme il faut entendre ces choſes. Ainſi donc il faut meſnager chaſque iour comme s'il faiſoit l'arriere garde, & que ce fuſt le dernier de la vie. Pacuuius, celui qui s'empara de la Syrie, pour en auoir eſté gouuerneur fort long temps, apres s'eſtre enſeueli au ſoupé dedans le vin & les viandes qu'il auoit fait ſomptueuſement apreſter comme ſi lui meſmes ſe fuſt fait ſes obſeques, ſe faiſoit porter de la table au lict, de telle ſorte que parmi les gambades & battemẽt de mains de ſes mignons, on chãtoit en muſique, Il a veſcu, il a veſcu: & ne paſſoit iour qu'il ne ſe fiſt telles funerailles. Faiſons en bonne conſcience ce que lui faiſoit en mauuaiſe: & quand nous allons coucher diſons ioyeuſement & alaigrement,

I'ay veſcu iuſqu'ici, ma courſe definie
Par le ferme deſtin eſt maintenant finie.

Si Dieu y adiouſte le iour de demain, receuons le auec remerciemẽt. Celui eſt treſheureux & aſſeuré poſſeſſeur de ſoy meſme, qui attend ſans ſouci le lendemain. Quiconque dit i'ay veſcu; autant de fois qu'il ſe leue, autant a il gaigné. Mais il eſt temps de fermer ma lettre. Demandes-tu ſi elle va ſans quelque preſent pour toy. N'ayes doute, elles portera quelque choſe. Pourquoy ay-ie dit quelque choſe? ce ſera beaucoup, Car que ſçauroit-on imaginer de plus beau que la ſentẽce que ie lui deliure pour te la porter? C'eſt vn grãd

3. Parodoxe des Stoiques, touchant les moyẽs de laiſſer ceſte vie.

d'eſtre contraint de viure: mais il n'y a point de contrainct eſtre contraint de viure. Pourquoy cela? On void de tous ſtez pluſieurs chemins courts & aiſez, ouuerts pour parueuir à liberté. Remercions Dieu, de ce qu'il n'y a homqu'on puiſſe empeſcher de ſortir du monde. On peut fouaux pieds & marcher par deſſus toutes neceſſitez & contrtes quelconques. Tu allegues qu'Epicurus a dit Qu'as à deſmeſler auec ce qui ne t'attouche point? Ce qui s'ade auec la verité eſt mien. Ie continueray à te propoſer

ſentẽ

sentẽces d'Epicurus: afin que ceux qui ne sont cas sinõ de ce que tel ou tel aura dit, & ne s'arrestent point à ce qui est mis en auant, ains à celui qui parle, sçachent que toutes choses bonnes sont communes.

XIII.

.ii. *Discours notable proposant plusieurs beaux remedes contre l'aprehension des choses redoutees plus par opinion que par raison, & qui souuent n'auiendront pas, voire mesme lors qu'on pense qu'elles auiendront infalliblement.*

.iii. *Pour la fin il depeint d'vn beau trait la vanité du monde.*

IE sçay que tu as du courage tant & plus: car mesmes auant que ie t'euſſe muni des enſeignemens de la philoſophie, tu eſtois assez bien preparé contre les aduersitez, & tu l'es beaucoup plus maintenant que tu les as combatues & as fait preuue de tes forces, desquelles on ne sçauroit iamais estre asseuré, sinon apres que plusieurs difficultez se sont monstrees de toutes parts, & quelques fois sont aprochees bien pres de nous. C'est ainsi que l'on conoit vn esprit resolu & qui ne doit iamais estre esclaue de personne. Voila son lustre & sa preuue. L'athlete qui n'a iamais esté viuement secoüé & pelaudé ne sçauroit aporter vncœur genereux à l'escrime des poings. Celui-la en aproche alaigrement qui autresfois y a esté abatu, ains se releue plus courageux & plus acharné au combat. Or afin de suyure ceste similitude, par ci deuant la fortune t'a souuentesfois comme tenu dessous elle: neantmoins tu ne t'es point rendu, ains t'es desgagé & remis en pied, plus resolu que deuant. Car la vertu croist tant plus elle se est pressee. Toutesfois, si tu en es d'auis, voici des remedes qui te pourront seruir. Il y a beaucoup plus de choses dont nous espouuantent, ami Lucilius, que de choses qui nous offensent: & presque ordinairement l'opinion nous fait plus mal que l'effect. Ie ne te veux point faire des hauts dis-

Les afflictions fortifiẽt l'esprit & le rendent tant plus resolu contre tous finistres euenemens.

1. Remedes contre les aprehẽsions du danger à venir.

cours à la mode de nos Stoiques: ie deuiseray auec toy populairement & familierement. Car nous disons que tous ces accidens, qui tirent de nos bouches des gemissemens & mugissemens, sont choses legeres & mesprisables. Laissons en arrieres ces profonds enseignemens, qui toutes fois sont veritables. Ie t'exhorte pour le present d'vne chose, c'est que tu ne sois point miserable deuant le temps: puis que les dangers que tu redoutes comme imminents, peut estre ne se verront iamais, & quoy que c'en soit ne sont pas encores venus. Car il y en a qui nous tourmentent plus qu'il ne faut: d'autres qui nous affligent auant le temps: & d'autres, que nous ne deuons nullement apprehender. Où nous acroissons nostre mal, ou nous l'imaginons, ou nous courons auant deuant. Quand au premier poinct, d'autant que la chose est en controuerse, & que nous en contestons l'vn contre l'autre, espluchons le maintenant: car si i'estime quelque mal leger, tu soustiendras qu'il est bien grief. Ie sçai qu'il y en a qui rient quand on les fouëtte, & d'autres qui pleurent si on leur donne vn soufflet. Nous verrons ci apres si ces choses prenent vigueur de leurs propres forces, ou de nostre foiblesse. Toutes les fois qu'il viendra des gens te souffler aux oreilles, qu'il y a bien de la pitié en toy, fay moy ceste faueur de penser non pas à ce qu'ils disent, mais à ce que tu penses, & de deliberer auec ta patience en t'interrogant toy mesme, puis que tu sçais bien en quel estat sont tes afaires. Lors tu diras, Pourquoy ceux-ci pleurent ils pour moy? d'où vient qu'ils tremblent, & craignent mes mes que ie les infecte, comme si vne affliction pouuoit passer de l'vn à l'autre? Il y a ici quelque mal: est-ce chose aporte deshonneur ou douleur? Enquiers-en toy me, & te demande, Suis-ie tourmenté, pleure-ie sans se? fay-ie bien? Mais comment conoistray-ie (dira-si ce qui me contriste est vain ou vray? En voici la gle. Nous sommes en peine, ou à cause de ce qui est, sent, ou à raison de l'auenir, ou de tous les deux ble. Quant au present, il est aisé de s'en resouldre, ton corps est libre, il est en bonne santé, & n'y a iniure le puisse faire douloir: nous verons ce qui auiendra, maintenant il n'y a rien qui presse. Mais quelque cho uiendra. Premierement regarde si les presupositions d auenir sont bien fondees. Car le plus souuent nous

De ceux qui acroissent leur mal, par imaginer qu'il est beaucoup plus grand qu'il n'est.

Comment l'on peut cognoistre ta vanité ou la verité d'vne aprehension.

mes agitez de soupçons, & l'oui dire, coustumier d'esmouuoir troubles, & de ruiner la pluspart des personnes, no⁹ seduit. Il en va ainsi, ami Lucilius, nous nous rangeons incontinent à l'opinion, nous ne tançons point les choses qui nous effroyent, ni ne les regardons pas en tous sens, ains commençons à trembler, & à fuir, ne plus ne moins que ceux qui voyans beaucoup de poussiere esmeuë, ou vn trouppeau de moutons effarouchez, s'enfuyent à vau de route, ou qui s'espouuantent d'vn faux bruit duquel on ne sçait trouuer le premier autheur. Les mensonges ont ainsi ie ne sçay qu'elle efficace à nous troubler: car quant aux choses vrayes, elles se contienent en leur mesure. Tout ce qui procede d'incertitude se iette entre les bras de la coniecture & licence d'vn cœur estonné. Voila pourquoy il n'y a point de frayeurs plus pernicieuses ni plus mal aisees à acoiser, que celles qui procedent d'vn bruit soudain sans occasiõ ne fondement. Car les autres peurs sont pueriles seulemẽt, & celles-ci sont insensees. Or donc considerons de pres ce poinct. Il est vray semblable que quelque mal auiendra: mais cela ne sera pas vrai pourtant tout à l'heure mesme. Combien a-on veu auenir d'accidens non atendus, & d'autres qu'on atrendoit qui ne se sont iamais presentez? Encores que le mal doyue auenir, que sert de courir au deuant de la douleur? On la sentira assez tost quand elle sera arriuee, cependant entretien toy de bonne esperance. Que gagneras tu? le temps. Plusieurs choses entreuiendront, qui destourneront ou retarderont faire que le peril aprochant & desia comme à la porte s'arrestera, ou s'esiouira, ou passera outre & tombera sur la teste de quelque autre. Le feu aura donné passage à quelqu'vn pour s'enfuir: il y en a eu qui ont esté doucement couuerts par les ruines de diuerses choses sous lesquelles ils alloyent tomber: par fois l'espée branslant sur le col n'a pas laissé de donner le coup, & s'est trouué homme qui a plus de heur que de sens. Fortune aduerse passe quelques fois bien viste. A l'auanture se monstra-elle, à l'auanture ne paroistra elle pas tandis qu'elle ne se monstre point, espere mieux. Bien souuent encores on ne descouure signes aucuns qui presagent quelque chose, l'entendement ne laisse pas de se representer de fausses images des choses, il prend tout au pis quelque mot ambigu, ou se fait accroire qu'vn tel est plus irité qu'il n'est,

Efficace des fausses nouuelles.

Comment il faut considerer le mal auenir.

Misere de la vie humaine.

ne regardant point si ainsi est ou non, ains seulement cõbien peut vn home transporté de cholere. Or la vie est deplorable, & n'y aura iamais fin ni mesure aux miseres, si l'aprehẽsion & la peur s'estendent autant qu'elles peuuent. Il faut que la prudence serue ici; & en cest endroit la vraye magnanimité te doit faire surmonter la frayeur toute apparente. Du moins, chasse vne imperfection par vne autre imperfection, modere la crainte par esperance. Il n'y a rien si certain es choses redoutees, que ceci ne soit encores plus certain, asçauoir que ces choses là s'acoisent, & que celles que l'on a esperees deçoyuent. Examine donc l'esperance & la peur: & lors que toutes choses seront incertaines sois fauorable à toy-mesme, croy ce que tu aimes mieux: si l'aprehension du danger te propose diuerses opinions pour en resouldre, ne laisse d'encliner à ce que tu estimes pour tonner bien, & cesse de te troubler. De fois à autre roule ceci en ta pẽsee, que les hommes pour la pluspart s'eschaufent & se tourmentent, encores qu'ils n'ayent ni ne doyuent auoir aucun mal. Car personne ne se retient ni ne resiste à soy quand il commence à estre esbranlé, ni ne regarde point si son aprehension est bien fondee. Nul ne dit, celui qui a controuué telle chose est vn homme vain, c'est de son inuention où il l'a oui dire à vn autre. Nous croyons les rapporteurs, nous aprehendons les choses douteuses autant que elles estoyent certaines, nous ne gardons point de mesure afaires, vn doute se conuertit incontinent en frayeur. I'ay honte de te tenir vn tel langage, & te restaurer par des remedes si legers. Quelqu'vn pourra dire, Parauanture cela n'auiendra pas, & toy respond, Encores qu'il auiẽne que sera-ce? Nous verrons s'il viendra: peut estre viendra pour moy, & la mort honorera la vie. La ciguë a fait grace le philosophe Socrates. Arrache à Caton le poignard qui seura sa liberté, tu lui osteras vne grand' partie de sa glo Ie t'exhorte trop longuement, veu que tu n'a pas besoin cela, mais d'estre simplement auerti. Ie ne te meine p par vn chemin esloigné de ton naturel: tu es né aux ch que ie mets en auant, & de tant plus dois tu t'esuertuer à re valoir les graces que tu as receuës. Mais il est temps mettre fin à la presente, pourueu que ie la cachette, c' dire, que ie lui adiouste quelque belle sentence qu'el portera. Entre autres maux la folie a encores cestui ci, q

Comment l'homme vertueux se doit resouldre, en prenãt mesmes les choses au pis.

2. Description sommaire de la vanité du monde.

le commence touſiours à viure. Conſidere, treſvertueux Lucilius que veut dire ce trait, & tu verras combien eſt vilaine ceſte legereté des hommes qui poſent tous les iours nouueaux fondemens à leur vie, & commencement à baſtir des eſperances nouuelles quand il faut ſortir du monde. Iette les yeux ſur tous ceux qui ſont autour de ſoy, tu rencontreras des vieillards qui courent à perte d'haleine apres les hõneurs, trafics, & biẽs corruptibles. Mais ſçauroit-on voir choſe plus deshõneſte qu'vn vieillard qui retourne en enfance? Ie n'alleguerois point l'auteur de ceſte ſentence, ſi elle n'eſtoit des plus ſecrettes, & non couchee entre les propos communs d'Epicuras, lequel ie me ſuis permis de louer & d'adopter.

XLIII.

1. *Quel ſoin nous deuons auoir de noſtre corps.*
2. *Qu'il faut fuir toutes occaſions qui peuuent nuire.*
3. *Que celui eſt le plus riche qui a moins beſoin de richeſſes.*

I'AVOVE que l'amour que nous portõs à noſtre corps eſt empreint naturellement en nous. Ie confeſſe que nous en auons ſoin, & ne nie pas qu'il faille le traiter doucement: mais ie dis qu'on ne lui doit point eſtre ſuiet. Car quiconque eſt eſclaue de ſon corps, qui s'en donne trop de peine, & qui ne fait rien ſinon pour icelui, vn tel ſera preſt de s'aſſuiettir à chaſcun. Nous deuons nous comporter en telle ſorte, que cependant nous ne deuons pas viure pour l'amour du corps, ains comme ne pouuans rien ſans le corps. Le trop grand amour d'icelui nous afflige de mille peurs, nous expoſe aux outrages d'autrui. Peu priſe l'honneſteté qui trop cherit ſon corps. Qu'õ face ſoin exactement, en telle ſorte toutesfois qu'on ne iette dedans vn feu, quand la raiſon, l'honneur, la foy le querra. Fuyons cependant, autant qu'il ſera poſſible, les dangers & les incommoditez auec: mettons-nous à couuert, penſans de fois à autre aux moyens de repouſſer les choſes redoutables, qui ſont de trois ſortes, ſi ie ne me trompe. On redoute la pauureté, les ma-

1. *Pour le corps il ne faut pas perdre l'ame ni l'hõneur.*

Trois ſortes de choſes redoutables.

ladies, les outrages d'vn plus puissant que nous. La derniere est celle qui nous esbranſle le plus, d'autant qu'elle vient auec beaucoup de bruit & de tumulte. Les maux naturels que i'ai dit, comme les pauuretez & maladies, ſe trainent ſans dire mot, ni n'effroyent aucunement les yeux ni les oreilles. Ceſt autre mal vient auec grand equipage, il eſt enuironné de fer, de feu, de chaines, d'vn amas de beſtes farouches qu'il laſche pour deſchirer les entrailles humaines. Imagine toy ici vne priſon, vn gibet, des cheualets, vn croc, vn bois aigu où vn homme ſoit empalé, des membres rompus & tirez à quatre cheuaux, ce pauure corps en ſomme embraſé & enuelopé tout en feu, & toutes autres telles inuentions de la cruauté. Ce n'eſt donc pas de merueilles, ſi ceſte choſe, qui a tant de dependances & vn ſi terrible apareil, eſt tant & tãt redoutée. Car ne plus ne moins qu'vn bourreau eſt d'autant plus effroyable, qu'il met en auant diuers inſtrumens pour tourmenter le patient, tellement que par fois ceux qui euſſent ſouffert patiemmẽt vn ſupplice ſont eſperdus voyãs tant de ſortes de morts: ainſi d'entre les maux qui acablent & domptent nos eſprits, ceux ont le plus de force qui ont dequoy faire monſtre. Les autres maux, comme la faim, la ſoif, les apoſtumes & la fieure qui bruſle les entrailles, ne ſont pas moins griefs: mais ils demeurent cachez, n'ayans rien qu'ils puiſſent produire & faire marcher deuant eux. Tels maux, comme les puiſſantes armées, emportent la victoire par leur monſtre & apareil. Pour nous en garantir, gardons nous de les irriter. Quelquesfois il conuient redouter le peuple, par fois ſi le gouuernemẽt d'vn eſtat eſt tel que le conſeil manie la pluſpart des afaires, il faut craindre ceux qui ſont en credit, & aucunesfois tous ceux à qui le peuple a commis ſa puiſſance, qui ont puiſſance ſur le peuple. Ce ſeroit ſe dõner beaucoup de peine s'il faloit gaigner l'amitié de toutes telles gens: ſuffit de ne les auoir point pour ennemis. Pourtant, le ſage ne prouoquera iamais le courroux de ceux qui portent baſton, ains ſe tirera ſoigneuſemẽt arriere, comme le pilote ſe ſauue d'vne bouraſque. Lors que tu fis voile en Sicile, paſſas le deſtroit, ton pilote, homme eſtourdi, meſpriſoit les menaces du vent de midi, lequel agite eſtrangement ce mer, & la renuerſe ſans deſſous. Au lieu de voguer au long riuage gauche, il alla s'aprocher de l'autre plus proche

2. Il faut fuir les occaſions qui peuuent nuire.

Comparaiſon à ces propos.

du goufre nommé Charybdis, où l'eau ne fait que tournoyer. Vn autre pilote, bien auisé, s'enquiert de ceux qui conoissent bien tous les destroits, en quel estat est la mer, que predisent les nuées, & tient vne route la plus esloignée qu'il peut de ces abismes dangereux. Autant en fait le sage: il euite vne puissance qui peut nuire: & premierement il se donne garde de faire penser qu'il s'en recule. Car vne partie de sa seureté gist en cela de ne fuir pas manifestement & expressément vne telle puissance: car ce qu'vn homme fuit, il le condamne. Il nous faut donc auiser comment nous pourrons nous garantir des mains du peuple. Premierement, ne desirons rien de ce dont plusieurs debatent à qui l'aura: en apres n'ayons rien qui puisse aporter grand profit à l'enuieux qui le nous ostera. Qu'il y ait le moins que tu pourras de despouilles en ton corps. Nul ne fait mourir vn autre pour en auoir le sang: ou si cela auient, c'est rarement. Le nombre de ceux qui espient les biens est plus grand, que de ceux qui simplement veulent oster la vie. Vn brigand laisse passer celui qui est nud: vn pauure marchera hardiment à trauers vn chemin aguetté. Outreplus, selon l'ancien prouerbe, il faut fuir trois choses, la haine, l'enuie, le mespris. La sagesse, & non autre, monstrera le moyen de ce faire. Car ce meslinge est fascheux & redoutable, que la crainte ne nous expose au mespris de l'enuie: tellement qu'en ne voulant pas estre vilipendez il ne semble que nous le pouuons estre. Plusieurs se sont donnés mainte peur se faisant croire qu'on les pouuoit craindre. Ramassons nous de toutes parts en nous mesmes: estre mespriſé ne nuist pas moins qu'estre souconné. Il conuient donc recourir à la philosophie, laquelle sert de bandeau & parement de teste non seulement aux hommes, mais aussi à ceux qui ne sont que moyennement mauuais. Car l'eloquence des harangueurs & toutes telles autres choses qui esmeuuent le peuple, sont suiettes à malueillance: celle-ci vit à requoy, fait paisiblement ses affaires, & ne peut estre mespriſée, puis que toutes les sciences & les meschans mesmes lui portent honneur. Iamais la meschanceté ne s'auance iusques là, iamais on ne coniurera tellement contre les vices, que le nom de philosophie ne demeure venerable & sainct. Au reste, il faut paisiblement & modestement manier la philosophie. Quoy donc-ques? diras-tu, M. Caton te semble il philo-

Moyen d'euiter les outrages de l'ambition.

L'vsage de la philosophie contre les efforts de l'ambition.

Iugement de Seneque sur les principaux deportemẽs de Caton d'Vtique

sopher honneſtement, qui par ſon aduis s'opoſe à la guerre ciuile, qui ſe iette au milieu des armes de deux Princes extremement irritez, qui tandis que les vns ſe bandent contre Pompee, les autres contre Cæſar, s'attache à tous les deux? Quelqu'vn pourra demander, ſi alors vn homme ſage deuoit s'entremettre d'afaires d'eſtat? Que veux-tu faire, Caton? il ne s'agit plus de la liberté, il y a long temps qu'elle eſt par terre. La queſtion eſt, ſi Cæſar ou Pompee ſera maiſtre de la republique? Qu'as-tu que faire de ceſte querelle? Tu n'y as point de part. C'eſt vn maiſtre qu'on choiſit. Qu'importe cela? l'vn des deux peut eſtre maiſtre, le meilleur ne le peut eſtre. Le vaincu ne peut eſtre pire, ni le vaiqueur plus homme de bien. I'ay touché les derniers actes de la vie de Caton. Mais ſes premieres annes en l'entremiſe desafaires ne furent iamais telles, qu'il fuſt conuenable à vn homme ſage comme celui-la de s'aprocher d'vn eſtat ia expoſé en proye. Que fit-il autre choſe que tempeſter, criet & parler en vain, pendant que le peuple ſe ſaboulant & ſe iouant de lui cõme à la pelotte lui crachoit au viſage, le trainoit hors de la place, & du Senat le menoit en priſon? Or nous traiterons en autre endroit, ſi le ſage doit employer ſa peine en lieu où elle ne ſerue de rien. Cependant ie te renuoye à ces Stoiques qui forclos du maniement des afaires d'eſtat, ſe ſont retirez

Deportement du Sage es cõfuſiõs publiques.

pour reformer la vie humaine & dreſſer des loix aux hommes, ſans encourir l'indignation des grands. Le ſage ne s'attachera point aux facons de faire qui ſont acouſtumees, pour les reformer; & n'rritera point contre ſoy tout vn peuple par quelque nouuelle maniere de viure. Quoy donc celui ſera-il aſſeuré qui ſe comportera ainſi? Ie ne puis te promettre cela non plus que la ſanté à vn homme temperant encores que la temperance ſoit cauſe de la bonne ſanté. Si quelque vaiſſeau fait naufrage au port, que penſes-tu qui puiſſe auenir en pleine mer? Si la ſolitude n'eſt pas ſeuree à vn homme, de combien de dangers eſt-il enuelopé, s'il embraſſe & manie beaucoup d'afaires? Quelquesfois les gens de bien font piteuſe fin: qui le nie? Toutesfois les coulpables periſſent malheureuſemẽt comme d'ordinaire. Celui eſt maiſtre d'eſcrime qui ne reçoit touche que ſur ſes armes. En fin le ſage prend garde au commencement & à l'entree de toutes choſes, non pas à l'euenement. Les commencemens ſont en noſtre puiſſance

la fortune, à l'aduis de laquelle ie ne me soumets point, iuge des euenemens. Si est-ce qu'à quelque chose mal-heur est-bon: car le brigand n'est condamné sinon apres qu'il a fait le coup. Au reste, tu tends la main pour auoir ta rente or dinaire: ie te la veux payer en or, duquel d'autant que nous auons touché quelque mot, voici comme l'vsage & vsufruit te sera plus agreable. Celui iouit de plus de richesses qui a moins besoin de richesses. Tu me demandes, qui est l'auteur de ceste sentence? Afin que tu conoisses ma franche affection, i'ai deliberé de haut-louer ce que nos aduersaires disent à propos, Elle est d'Epicurus, ou de Metrodorus, ou de quelque autre de ceste secte, Que nous chaut-il qui la dit? C'est vn auertissement qui s'adresse à tous. Qui a afaire de richesses, il est en peine à cause d'icelles. Or nul ne iouit d'vn bien qui lui donne tourment. Pensant à faire croistre le monceau, il s'estudie à y aporter tousiours quelque piece: il n'a pas l'esprit de s'en aider, il ne fait que conter, il vse le pauué de la place où s'assemblent les marchans, il fueillette ses registres & papiers, brief de maistre il deuient facteur & solliciteur.

3 Qui a moins de biens terriens, ordinairement en a plus que ceux qui en ont beaucoup.

XV.

II. Des exercices du corps.
III. De la moderation des exercices de l'esprit.
IV. Que la vie humaine est fascheuse & miserable.

IV Vn philosophe & amateur des bõnes lettres doit preferer les exercices de l'esprit à ceux du corps.

NOus ancestres auoyent vne coustume, obseruee encor de mõ tẽps de commencer leurs lettres par ces mots, Si tu es sain, cela va biẽ, de moy ie suis sain. Nous autres pouuõs bien dire aussi, Si tu philosophes, tãt mieux. Car c'est estre vrayement en bonne santé: & sans cela l'esprit est malade, & le corps auec, encores qu'il soit robuste, il ne peut sans la philosophie estre vrayement disposé, non plus que celui d'vn furieux ou d'vn phrenetique. Ayes donc premierement de ceste santé d'esprit, en apres de celle du corps, laquelle ne te coustera gueres si tu veux philosopher. Car il sied mal à vn homme adonné aux bonnes lettres d'employer beaucoup de temps à exercer ses membres, alõger le col & fortifier ses costez. Encores que tu te sois

engraiſſé à ſouhait,& te ſois fait biẽ chaut nu,ſi ne deuiẽnras-tu iamais ſi gros,ne ſi peſant,ne ſi fort qu'vn bœuf gras. D'auantage,l'eſprit eſt comme eſcraſé ſous le fais du corps, il n'é eſt pas tant agile. Contien dõcques tõ corps en certains limites le plus qu'il te ſera poſſible,& donne du large à ton ame. Pluſieurs incommoditz talonnent ceux qui ont trop de ſoin du corps. Il y a en premier lieu les exercices, le trauail deſquels eſpuiſe la vigueur de l'eſprit,& le rend mhabile,à mediter & s'appliquer aux ſciences hautes & ſubtiles' En apres l'abondance & diuerſité des viandes retarde la proptitude d'icelui. Puis il y a des meſchans garnemens, par qui l'on ſe laiſſe desbaucher, gens qui ne font que lutter, s'eſtuer,& yurongner, qui penſent auoir fort bien employé le iour s'ils ont bien ſué, & au lieu de ce qui eſt ſorti de leurs corps ils fourrent en leur gorge ſeiche force nouueau bruuage. Boire & ſuer c'eſt le fait d'vn qui eſt ſuiet au mal de cœur. Il y a des exercices aiſez & courts, qui relaſchent incontinent le corps, tellement qu'on ne perd gueres de tẽps, à quoy principalement il faut auoir eſgard. Ces exercices ſont, courir, porter quelque poids es mains,& les branſler: ſauter, ou s'eſlançant en haut, ou à pieds ioints, ou le ſaut qu'on apelle du foulon. Lequel de ces trois que tu voudras choiſir, te deuiendra aiſé en t'y exerçant. Quoy que tu faces, retourne incontinent du corps à l'eſprit, lequel ie veux que tu exerces iour & nuict. Pour le mainteni il faut bien peu d'exercite, que le froid, ni le chaud, ni la vieilleſſe ne ſçauroyent empeſcher. Ayes ſoin du bien qui ſe rend meilleur d'an en an. Or ie ne requiers pas que tu ſois touſiours baiſſé ſur vn liure, ou que tu ayes ſans ceſſe la main à la plume. Il faut donner quelque relaſche à l'eſprit, non pas afin qu'il ſe deſtende du tout, ains qu'en s'eſtendant vn peu ait moyen de ſe tendre & bander comme deuant. Aller cõche agite le corps & n'ẽpeſche pas d'eſtudier: tu peux dire, dicter à vn autre, parler, eſcouter: ce qu'auſſi tu peux faire en te promenant. Quelquesfois auſſi il eſt bõ de parler fort haut: mais ie ne voudrois pas que tu pourſuyuiſſes ceſt exercice en montant de bas en haut, comme par certains tons & degrez, pour deſcendre puis apres de haut en bas par ẽ interualles exactement obſeruez. En apres, ſi tu veux apredre à te promener, tu pourras te ſeruir de ceux qui pour viu

Quels exercices du corps ſont à blaſmer.

Quels exercices ſont louables.

2. Les exercices de l'eſprit doyuent eſtre attrempez & reiglez.

sont profession d'é mõstrer nouueaux moyẽs. L'vn t'aprẽda cõme il faut cõpasser ton allure: l'autre prẽdra garde si tu souffles & respires estant arresté & assis, puis s'auancera pour te censurer autant que ta douceur & patience le lui permettra. Mais sera-il besoin que voulant parler tu commences incontinent à crier tout haut à gorge desployée? C'est chose si naturelle de parler bas au commencement, puis esleuer peu à peu la voix, que les plaideurs mesmes ne s'eschaufent pas à crier les vns contre les autres, sinon sur la fin. Nul ne commence d'entrée à implorer l'aide de iustice & l'authorité des loix. Ainsi doncques, selon que ta pensée te conseillera, tu peux par fois taxer viuement les vices, par fois les reprendre doucemẽt, selon que ta voix & tes flancs le te permettront. Si tu parles doucement en voulant finir ton propos, garde de le couper court, mais fai le descendre & terminer peu à peu: tellement qu'on y puisse reconoistre ceste mesme moderation que l'on remarque en celui qui parle: sur tout garde que la voix n'esclate comme fait celle des lourdauts & ignorans. Car nous ne parlons pas pour exercer nostre voix, ains afin que le parler nous serue d'exercice:

Du reiglement de la voix.

Ie t'ai desgagé d'vn fascheux endroit. Reste de ioindre à ce plaisir vn present qui te soit agreable. Voici vn notable enseignement. La vie de l'homme fol est chagrine, soucieuse, & agitée d'vne perpetuelle inquietude. Parle-ie de la vie de Babas & d'Ixion? Non: ains de la nostre. Vne conuoitise aueuglée nous precipite en des desirs dont les effects serõt inuisibles, & ne nous contenteront iamais. Si quelque chose nous eust peu saouler, pieça nous le fussions: mais nous ne pensons point combien il y a de plaisir à ne rien desirer, & combien l'homme content, & à qui il ne chaut de ce qui auiendras ci apres, est haut esleué par dessus les autres hommes. Pourtant, ami Lucilius, souuien toy de fois à autre combien sont grand les biens que tu as receus. Regardant ce grand nombre d'hommes qui te precedent, & sont plus excellens que toy, contemple aussi ceux qui te suyuent, & sur lesquels tu as de merueilleux auantages. Si tu ne veux estre ingrat enuers les dieux & toymesme, souuien toy de combien tu deuances vne infinité d'hommes. Mais qu'as-tu que faire de regarder les autres? Tu t'es deuancé toymesme. Pose vn but que tu ne puisses outrepasser, quand mesme il t'en prendroit enuie. Quelque iour, s'esuanouit ôt

3. Il n'y a point de contentement es choses corruptibles du monde. Ce n'est que vanité.

tous ces faux biens, qui font moins de mal à ceux qui courent apres qu'à ceux qui les ont ataints. S'il y auoit quelque fermeté en iceux, quelquefois ils rassasieroyent & contenteroyent l'esprit. Mais c'est vn bruuage qui augmente la soif, plus on en boit: c'est vn beau festin, d'où l'on part plus affamé que l'on n'y estoit venu. Gaigneray-ie pas plus aisément sur moy ce poinct de ne rien souhaiter, que de me faire acroire que i'obtiendray de la fortune vn bien incertain & nõ encores prest? Et pourquoy haleteray-ie apres, sinon que i'aye oublié que ie suis mortel? Amasseray-ie? à quelle fin? pour n'auoir iamais repos? Voici, le iourd'hui c'est le dernier de ma vie: & posé le cas que ce ne soit pas le dernier, si n'en est-il pas loin.

XVI.

1. *Qu'il est necessaire de philosopher à bon escient.*
2. *Response à la subtilité de certains qui maintienẽt l'estude de philosophie estre inutile.*
3. *Pour viure content il faut suiure Nature, non point l'Opinion.*

Celui est bõ philosophe qui se contoit soymesme.

IE sçai que tu n'ignores pas, ami Lucilius, que nul ne peut ni heureusement ni paisablement viure, s'il ne s'adonne en quelque sorte à l'estude de sagesse: & que comme la parfaite sagesse rend la vie heureuse, aussi l'homme qui a seulement cõmencé à profiter en ceste sagesse se maintient en quelque repos. Mais il faut donner pied à ceste persuasion, & par meditation ordinaire lascher bien auant en la pensee. Il y a bien plus à faire de se maintenir en vne bonne resolution, que de la prendre. Si faut-il perseuerer, & se fortifier par continuel exercice, iusques à tant que l'effect responde à la bonne volonté. Pourtant n'est-il besoin que ie te face de longs discours, ni que ie les enrichisse de preuues & raisons: car ie sçay que tu es des plus auancez. Ie sçay d'où procede ce que tu m'escris: ce ne sont point paroles feintes ni inuentees à plaisir. Toutesfois voici mon auis. Ie commence à auoir quelque esperance de toy: mais ie ne m'y asseure pas encor.

Ie desi

Ie desire que tu faces le mesme: & que tu ne te confies pas legerement ne si tost en toy mesme. Espluche toy, sõde toy en diuerses façons, pren garde à toy. Sur toutes choses, considere si tu as auancé en la philosophie ou en ta vie mesme. La philosophie n'est pas vne besongne vulgaire, ni vne vaine parade: elle ne gist point en paroles, mais en fait. On ne s'en sert pas pour passer gaillardement le iour, & pour arracher à l'oisiueté le chagrigneux desdain qui l'accompagne. Elle forme & polit l'ame, elle dresse la vie, elle guide les actions, elle monstre ce qu'il faut faire & fuir: d'auantage elle tient le gouuernail, & adresse seurement la route de tous ceux qui branslent sur les flots perilleux à trauers les escueils & rochers de la nauigatiõ de ce mõde: brief, sans elle il n'y a que naufrage & confusion. A toutes heures, infinies choses suruiẽnẽt qui requierẽt resolutiõ, laquelle il faut demander à la philosophie, Quelqu'vn dira: Dequoy me sert la philosophie, s'il y a vne destinee fatale? quel auãtage m'aporte-elle, si Dieu gouuerne le monde? quel profit en pourray ie cueillir, si la fortune commãde? Car les choses à venir auiẽdront infailliblemẽt: l'on ne sçauroit se munir à l'encontre des incertaines, soit que Dieu ait preueu ma resolution & decreté ce que ie dois faire, soit que la fortune ne me permettent de rien mettre en deliberation. Quoy qu'il y ait en toutes ces obiections, & quand il en iroit ainsi, Lucilius, si conuient il s'adonner à la philosophie: soit que les destins nous tienent attachez à vne chaine que nous ne sçaurions desnouer, soit que Dieu gouuerne le monde & dispose de tout ce qui s'y fait, soit que la fortune tourneboule confusemẽt les afaires humaines; la philosophie doit estre nostre sauuegarde. Elle nous induira d'obeir franchement à Dieu, elle faire reste à la fortune: elle t'aprendra à suiure Dieu, & à porter tous accidens. Mais pour le present ie ne dispute point de ce que nous pouuons faire si la Prouidence Diuine gouuerne, ou si la suite des destins nous tire par force, ou si les soudains & non esperez euenemens dominent. Maintenant i'en reuien là, de t'auertir & exhorter que tu ne permettes point que la vigueur de ton esprit s'escoule & refroidisse. Donne lui arrest & assiette, afin que ceste promptitude se conuertisse en habitude. Au demeurant, si ie te voy bien, ie voy qu'ouurant la presente tu as regardé quel present elle te portoit: cerche bien, & tu le trouueras

Description de la vraye philosophie.

2. La philosophie est de tresgrãd vsage quoy que les esprits curieux pretendẽt au contraire.

3. Celui qui vit selõ Nature, ne sera iamais pauure. & au

contraire qui se gouuerne & vit par opinion, ne sera iamais riche.

Mais ne t'esbahi point de mes manieres de faire: ie continue à te faire largesse du bien d'autrui. Et pourquoy di-ie du bié d'autrui? Tout ce qu'vn autre, quel qu'il soit, a bien dit, ie l'apelle mien. Cõme ce qu'Epicurus disoit, si tu vis selon Nature, tu ne seras iamais pauure: si tu te gouuernes selon les fantasies & aprehensions humaines, tu ne seras iamais riche. Nature desire peu: l'opinion est insatiable. Que tu ayes en vn monceau tout ce que plusieurs riches possedent, que la fortune te donne de l'argent à grosse poignees, qu'elle te couure d'or, te veste de pourpre, te face iouir de tant de biens & de delices, que tes bastimés soyent de marbre, soit cause meisme que tu marches sur l'or & les perles; outreplus que tu ayes force statues & tableaux exquis, voire tout ce qu'on sçauroit souhaiter de beau que l'homme puisse faire: toutes telles choses t'en feront desirer d'autres plus riches & plus magnifiques. Les desirs naturels sont limitez: ceux qui naissent de l'opinion deprauee n'ont fin ni mesure quelconque: car la vanité n'a point de bornes. Il y a quelque bout au droit chemin où l'on marche: mais les trauerses à l'esgaree sont d'infinie estendue. Retire toy des choses vaines, & quand tu voudras conoistre si ce que tu souhaites est selon Nature ou selon l'opinion, regarde si c'est vn desir qui ait quelque arrest. Si t'estant fort auancé, tu voids qu'il te reste encores plus de chemin à faire qu'auparauant sache que tel desir n'est pas naturel.

XVII.

1. *L'aprehension de la pauureté ne doit destourner l'homme de l'estude & amour de sagesse.*
2. *Tant s'en faut que la pauureté puisse donner empeschemẽt à l'ami de sagesse, qu'au contraire bien souuent elle lui aide & sert.*
3. *Sentence touchant les richesses.*

1. Les soucis de ceste vie nous nuisẽt infiniemẽt.

SI tu es sage, ou plustost si tu veux estre, ietté au loin to⁹ ces empeschemẽs de mõde, & cour de toute ta force vers la bõne conscience. Si quelque chose te retient, desnouë la, ou la coupe. Les affaires de ma maison me retiennent, dis tu: veux tellement prouuoir que mon reuenu me pui[illegible] nour[illegible]

nourrir ſans rien faire, de la pauureté ne me preſſe, ou que ie ne ſois en charge à quelqu'vn. Diſant cela: il ſemble que tu meſconois l'efficace & vertu du bien à quoy tu penſes. Tu aperçois voirement comme de gros en gros combien vaut la philoſophie: mais tu n'en vois pas diſtinctement & par le menu des particularitez, ni ne ſçais encor combien de ſecours elle nous donne en toutes occurrences: &, comme dit Cicero, comment elle nous aide es grands afaires, & s'acommode à nos infirmitez es plus petites difficultez qui peuuent ſuruenir. Si tu m'en crois tu l'appelleras pour auoir ſon auis: elle te conſeillera de ne point t'amuſer à ſçauoir combien tu as à receuoir & à deſpendre. C'eſt cela que tu recerches & que tu veux conoiſtre par ce delai, afin de n'auoir peur de la pauureté. Mais que reſpondras-tu, ſi ie dis que tu dois deſirer d'eſtre pauure? les richeſſes ont empeſché pluſieurs de vacquer à la philoſophie: la pauureté eſt diſpoſte & aſſeuree. Si on donne quelque alarme, elle ſçait bien que ce n'eſt pas elle qu'on cerche: s'il faut deſloger, elle ne fait ſino regarder par quelle porte, & n'eſt en peine de ce qu'elle deura emporter. S'il conuient s'embarquer, les ports ne bruyent point, ni les riuages ne ſont couuerts de gens bien empeſchez à faire compagnie à vn ſeul, le pauure n'eſt point enuironné d'vne troupe de ſeruiteurs pour l'entretenement deſquels il faudra ſouhaiter les biens des pays d'outre mer. Il eſt aiſé de nourrir peu de perſonnes bien apriſes, & qui ne demãdent qu'vne ſimple nourriture. La faim ne couſte gueres à apaiſer: mais il faut faire de grands frais pour contenter vn eſtomach deſgouſté. La pauureté ſe contente de ſatisfaire aux deſirs qui la preſſent. Qu'y a-il donc pourquoy tu refuſes d'auoir pour compagne celle auec qui l'homme riche s'acommode pour viure alaigrement? Si tu veux bien eſtudier, il faut que tu ſois pauure ou tel qu'vn pauure. On ne ſçauroit faire eſtude qui vaille, ſi l'on n'eſt ſobre: or la ſobrieté eſt vne pauureté volõtaire. Oſte moy dõc les excuſes, ie nai pas encores aſſez: ſi ie puis auoir tant & tãt ſeulement, ie me rengeray du tout à l'eſtude de philoſophie. Mais il y a vne choſe dont tu doyues faire prouiſion pluſtoſt que de celle que tu laiſſes derriere toutes les autres. C'eſt par là qu'il conuient commencer. Ie veux (dis-tu) amaſſer dequoy viure. Appren donc à amaſſer comme il apartiẽt. Si quelque choſe te garde de bien viure, elle ne t'empeſche pas de bien

Au contraire la pauureté ſouuẽt de ſes commoditez es temps incõmodes.

Item elle eſt comme neceſſaire à ceux qui veulent deuenir ſçauans & ſages.

mourir. Il ne faut pas que la pauureté, nõ pas meſmes l'indigence, nous retire de la philoſophie: ceux qui y pretendẽt doyuent bien autant eſtre diſpoſez à ſuporter la faim qu'aucũs ont eſté tandis qu'on les tenoit aſſiegez. Que gaignoyẽt ils de tant endurer, ſinon qu'ils ne vouloyent eſtre à la merci du vainqueur? combien eſt plus excellent le loyer de la philoſophie, qui promet vne perpetuelle liberté, ſans craindre Dieu ni les hommes? Il conuient ſe ranger à cela, l'eſtomach vuide. Des armees entieres ont enduré grãde diſette de toutes choſes: elles ont veſcu de racines d'her- & ſuporté des neceſſitez eſtranges: le tout pour la conqueſte du pays d'autruy. Maintenant vn homme fera-il difficulté d'eſtre pauure pour deſpeſtrer ſon eſprit de beaucoup de deſirs furieux? Ce n'eſt donc point par les biens du monde qu'il faut commencer. On peut ſans prouiſion de viures paruenir à la philoſophie. Pour certain, apres que tu auras fait vn monceau de toutes autres choſes, encores voudras tu puis apres faire prouiſion de ſageſſe. Ce ſera la derniere piece, & (par maniere de parler) le ſurcroiſt de ta vie. Quant à toy, commence à philoſopher auec les biens que tu peux auoir. D'où peux tu ſçauoir ſi tu as de preſent ou trop ou peu? Cerche la philoſophie auant toute autre choſe. Mais i'auray faute de ce qui me fait beſoin. En premier lieu tu ne peux auoir faute des choſes neceſſaires: car Nature ſe contente de peu, & le ſage s'accommode à Nature. Si quelques extremes neceſſitez ſuruiennent, il deſlogera bien viſte de ce monde, & ceſſera d'eſtre en charge à ſoy meſme. Or ſi ſon reuenu eſt petit, il ne laiſſera de viure content, & ſans deſir: ſinon ce qui lui eſt neceſſaire, ne demandera que la vie & le veſtement: & conſiderant d'vn œil paiſible & auec vne ch[illegible] re gaye les occupations des riches, & le tracas de ceux q[illegible] veulent auoir de quoy, en ſe mocquant d'eux, il dira, Pou[illegible] quoy cerches-tu le long chemin? puis que tout maintena[illegible] tu peux deuenir riche, attendras tu le gain d'vne vſure, [illegible] le profit de quelque trafic, ou le teſtament de quelque [illegible] che vieillard? La ſageſſe eſtale les richeſſes, & les donn[illegible] quiconque elle a donné l'eſprit de ne s'en ſoucier. C'e[illegible] faire aux autres à penſer aux biens: quant à toy tu es pro[illegible] des plus riches hommes qui ayent iamais eſté. Change[illegible] ſiecle, & te ſouuien de ces grands perſonnages de iadis, [illegible] ſe ſont contentez de bien peu: lors tu diras, I'ay trop. Ie p[illegible]

2. En cet chant ſageſſe & vertu l'on ne ſçauroit iamais auoir trop peu.

uois ici finir ma lettre, n'eſtoit que ie t'ay mis ſus vne mauuaiſe couſtume. Nul ne peut ſaluer les Rois de Perſe, ſans leur faire vn preſent: & il ne m'eſt loiſible de te dire adieu à credit. Que ſera-ce? i'emprunterai d'Epicurus. Acqueſt de biens a eſté changement & non pas fin de miſeres à pluſieurs. Ie ne m'en eſtonne pas: car la faute n'en doit pas eſtre imputeé aux riches: ains à l'ame du riche. Ce qui nous rendoit mauuais pauures, nous a auſſi fait mauuais riches. Ne plus ne moins que ſi tu couchois vn malade ſur vn chalit de bois ou d'or de quelque coſté que tu le remues, autãt vaut l'vn que l'autre, il porte ſon mal quant & ſoy: auſſi eſt-ce tout vn à vne mauuaiſe conſcience d'eſtre veautree ſur les richeſſes ou ſur la pauureté: elle eſt touſiours mauuaiſe, & n'eſt iamais ſans ſon mal.

3. Pluſieurs commẽçãs à deuenir riches, commẽcent à deuenir pauures & miſerables.

XVIII.

.II. *Du comportement de l'homme adonné à l'eſtude de philoſophie, tandis que les autres ſe deſbauchent & perdent le temps.*

.3. *Du chois de certains iours pour eſſayer comment nous pourrons ſuporter la pauureté.*

.5. *De la conuenance qu'il y a entre la cholere exceſſiue & la fureur.*

'EST au mois de Decembre principalement que toute la ville de Rome eſt deſbauchee. Il eſt permis à tous de ribler & rager impunément: les rues, places & maiſons reſonnent de bruit & d'apreſts, comme ſi entre telles folaſtreries & les autres ouuriers il n'y auoit aucune difference. L'vn ſe raporte tellement à l'autre, que celui là me ſemble auoir bien rencontré, qui diſoit que iadis Decembre eſtoit vn mois, & que maintenãt c'eſt vn mois qui dure tout au long de l'an. Si ie tenois ici, ie te demanderois volontiers ce que tu pẽſerois qu'on d'euſt faire: s'il ne faut rien changer de l'ordinaire, ou pour n'eſtre veus eſlongnez de la maniere de viure de tout le monde nous deurions nous mettre en pourpoint & faire la feſte, nous changeons les habillemens portez en

1. Le vertueux ſe roidit quãd les autres ſe laſchent, & prend occaſion de leurs folies de cherir la vraye ſageſſe.

temps de troubles, & lors que les afaires de la ville eſtoyent en mauuais eſtat. Si ie te conoy bien en donnant tõ aduis là deſſus, tu n'euſſes pas voulu que nous euſſions en tout & par tout enſuyui ou fui les façons de faire du peuple: ſi ce n'eſt que tu vueilles dire que le ſage ſe doit plus retenir en tels iours, & s'abſtenir tout ſeul des plaiſirs & paſſetẽps eſquels le reſte des hõmes ſe veautre. Il eſt teſmoin à ſoymeſme de ſa conſtance, s'il ne court point apres les ieux & delices, & s'il ne ſouffre d'eſtre entrainé par tels allechemens. C'eſt ſe monſtrer vertueux au double de demeurer ſec & ſobre tãdis que les autres s'enyurẽt & rendent leurs gorges. La tẽperãce eſt beaucoup plus grãde, ſi l'õ ne ſe deſcoud point, ſi l'on ſe garde de la fleſtriſſure & ſouillure des autres: brief ſien riant & s'eſgayant l'on ne ſe deſborde pas comme eux.

2 Des moyens de ſupporter la pauureté.

Car on peut bien faire la feſte ſans diſſolution. Au reſte, ie veux bien eſprouuer iuſques là ta conſtance, que de t'enioindre, par l'aduis des ſages, que durant quelques iours tu te contentes de viure eſcharcement, & d'eſtre pauurement veſtu, diſant en toy meſme, Eſt-ce ceci que l'on craignoit tant? Il faut que le cœur ſe diſpoſe aux aduerſitez en pleine proſperité, & que quand les biẽs abondẽt, il ſe fortifie pour ſouſtenir le choc des afflictions. En temps de paix le ſoldat n'ayant point d'ennemi ſe promeine, porte la terre, & ſe laſſe apres vn trauail ſuperflu, afin de pouuoir s'employer en la neceſſité. Si tu veux eſtre reſolu en vn afaire faſcheux, exerce toy en la conſideration d'icelui auant le coup. C'eſt ce qu'ont pratiqué ceux qui ayans tous les mois de l'annee contemplé la pauureté ſont aprochez de la diſette, afin de ne redouter iamais ce qu'ils auoyent ruiné de longue main. N'eſtime point que pour le preſent ie te meine aux chambrettes & petits banquets des pauures, ni à tout cela dont les riches fondus en delices ſe faſchent & ſe mocquent. Poſe le cas que tu ſois couché ſur vn petit lict bien dur, que tu ſois mal veſtu, qu'il n'y ait ſur table que du pain bis & tout ſec que tu ayes à viure ainſi l'eſpace de trois & quatre, voire pluſieurs iours tellement que ce ne ſoit point feinte, mais vne choſe vraye, Croy moy, ami Lucilius, qu'alors tu ſeras ioyeux, content, ſaoul & plein iuſques à la gorge: brief tu connoiſtras que l'abondance n'eſt pas neceſſaire pour nous remplir: car quoy que la fortune ſe deſpite, ſi ne peut elle nous refuſer ce qui nous fait beſoin. Cependãt n'eſtime pas

faire beaucoup pour toy en cela: car tu feras ce que fõt plusieurs miliers d'eſclaues & de pauures. Si tu le fais volontairement, eſtime lors que tu fais quelque choſe. Autant te ſera-il aiſé de demeurer touſiours en vn tel eſtat; que de n'y eſtre ſinon par interualles. Exerçõs nous à ce ieu: & de peur que la fortune ne nous ſurprene & renuerſe, familiariſons nous auec la pauureté. Nous ſerons plus aſſeurément riches, ſi nous aprenons que ceſt peu de cas d'eſtre pauures. Ce maiſtre de volupté, Epicurus auoit certains iours eſquels il apaiſoit ſa faim en s'abſtenant de manger, pour voir ſi en cela ſe tronuoit faute de plein & parfait contentement, ou combien il s'en faloit, & ſi ceſte diſette eſtoit choſe pour à quoy remedier il faluſt trauailler beaucoup. Il dit cela, ie t'en aſſeure, es lettres eſcrites à Polyænus, lors que Charinus auoit le maniement des afaires publiques. Il ſe glorifie là, que pour faire bonne chere tout vn iour il n'employe pas vn Aſſe: au lieu que Metrodorus, non encores ſi bien inſtruit en deſpend vn entier. Penſes-tu que ceſte petite deſpenſe ne ſoulaſt pas? Ie dy qu'ouy, & qu'il viuoit gaillardement: voire que ce plaiſir n'eſtoit pas leger, court, & qui euſt beſoin d'eſtre recommencé, mais eſtoit ferme & certain. De l'eau, de la bouillie, vn morceau de pain d'orge, n'eſt pas vn mets trop plaiſant: mais c'eſt vn grand plaiſir de pouuoir cueillir quelque plaiſir de ceſte maniere de viure & de s'eſtre rangé en telle aſſiete que nul aſſaut de l'aduerſité ne l'en puiſſe deſplacer. Les priſonniers ſont plus graſſement que ne fourriſque pluſieurs qui viuent en liberté: & ſi vn criminel eſt mis à part pour aller au ſupplice de mort, l'executeur lui preſente à boire & a manger aſſez plantureuſement. C'eſt acte d'vn cœur bié aſſis de ſe rãger volõtairemẽt à vne choſe que ne doyuent craindre ceux qui ſont reduits à toute extremité. Cela eſt preuenir les traits de la fortune. Ainſi dõc, mon Lucilius, commence à faire comme ceux là & aſſigne quelques iours, durant leſquels tes afaires laiſſees tu te rendes priué auec le moindre de la ville. Commẽce à trafiquer auec la pauureté.

Exemple de ce que deſſus.

Aſſe, eſt vne piece de mõnoye valãt au plus douze deniers tournois.

Les richeſſes, paſſant, repute choſe indigne.

Et d'aprocher de Dieu penſe que tu es digne.

Nul ne merite d'aprocher de Dieu que celui qui a meſpriſé richeſſes, la poſſeſſion deſquelles ie ne te defen pas: mais ceux procurer que tu en ſois maiſtre aſſeuré: ce qui ſe fera

si tu te persuades que tu peux viure heureusement sans icelles, & si tu les regardes tousiours comme si elles estoyēt sur le poinct de te quitter. Mais il est temps de fermer ma lettre. Paye premieremēt (diras-tu) ta debte. Ie te presenterai Epicurus, & te satisferay de ses deniers. De cholere desmesuree naist forcenerie. Il est besoin que tu entendes cōbien ceste sentence est veritable. Ceste passion s'enflamme en toutes personnes : elle s'engendre d'amour non moins que de haine : aussi tost parmi choses serieuses qu'entre les ieux & passetemps. N'importe si elle procede de grande ou petite occasion, mais en quel cœur elle s'allume : comme il ne faut pas regarder cōbien grād est vn feu, mais à quoy il se prend. Car les choses solides resistent à vne flamme espaisse & haute: au contraire les seiches, & qui prenent feu aisemēt, par le moyen d'vne petite estincelle seront finalement reduites en cendre. Pour vrai, ami Lucilius, l'issue d'vn courroux vehement c'est fureur, & pourtant il faut fuir ceste passion, non seulement pource que c'est chose conuenable que d'estre moderé, mais aussi pour la santé du corps.

3. La cholere est vne courte fureur, non moins nuisible au corps qu'à l'ame.

XIX.

1. *Il exhorte Lucilius de quitter les sollicitudes & fumees de la vie humaine, pour viure en honneste repos.*
2. *Brief discours de la misere des ambitieux.*
3. *Du chois des amis.*

1. On ne sçauroit se despestrer iamais trop tost des tracas du mōde, pour viure doucement.

A Chasque fois que ie reçoy de tes lettres, elles me font tressaillir de ioye, & me remplissent de bonne esperāce: car ce ne sont non seulement promesses, mais pleiges & seurez de ta part. Poursuis, ie te prie & supplie : car dequoy pourrois-ie mieux faire instance enuers mon ami, que de ce que lui souhaite ? Si tu peux, retire toy arriere de ces bruits : pour le moins tasche de t'ē despestrer. Nous n'auōs que trop dissipé de tēps: cōmēçōs en vieillesse à trousser bagage. Est-ce vne semonce faschense ? nous auons vescu parmi les vagues, mourōs au port. Ie ne te veux pas cōseiller d'acquerir en ce siecle vn renō qu'il ne faut ni ambitieusemēt rechercher,

enſeuelir auſſi. Car encores que ie cõdanne la folie des hõmes, ſi ne t'ameneray ie iamais à ce point de vouloir que l'on te dreſſe quelque cachette & vn tombeau d'oubliance. Fai ſeulement que ton repos ne ſoit point ambitieux, ains illuſtre & profitable. Quant à ceux qui ont de l'entendemẽt & qui ſe conſeillent par eux-meſmes, c'eſt à eux de regarder s'ils veulent acheuer le cours de ceſte vie ſans permettre qu'on ſache s'ils ont veſcu ou nõ. Pour ton regard, cela n'eſt pas en ta diſpoſition. La vigueur de ton eſprit, l'elegance de tes eſcrits, les conoiſſances & amitiez de tant d'hommes vertueux & illuſtres t'ont pouſſé en auant. Tu es ſi bien conu, que quand tu t'irois cacher & fourrer au fin fond de la terre, ſi eſt-ce que tes deportemens paſſez te deſcouuriront: tu ne ſçaurois demeurer en tenebres. En quelque part que tu fuyes, tu ſeras ſuiui par beaucoup de clairté des iours paſſez. Tu peux te remettre en repos ſans intereſſer & offenſer perſonne, ſans bleſſer ta conſcience. Car que pourras-tu laiſſer que tu puiſſes dire auoir laiſſé maugré toy? Sérõt-ce tes adherãs & cliẽts? nul d'eux ne ſuit ta perſonne, mais tõ biẽ. Serõt-ce tes amis? autresfois on cerchoit l'amitié, maintenant on court apres la proye. Les vieilles gens que tu auras abãdonez changeront de volonté & referõt leurs teſtamẽs: celui qui ſouloit te faire la cour, ira fraper à vne autre porte. Mais vne choſe de grãd prix ne ſçauroit couſter que beaucoup. Regarde ſi tu aimes mieux te perdre q̃ de perdre quelque portion de tes biẽs. A la miene volõté qu'il te fuſt auenu de vieillir auec les moyẽs que tes predeceſſeurs t'auoyent laiſſez, & q̃la proſperité ne t'euſt point eſleué ſi haut! Vne felicité impetueuſe, le gouuernement d'vne Prouince, & les promeſſes des grands t'ont porté bien loin arriere d'vne douce & deſirable vie. Tu ſeras puis apres acueilli d'autres plus grandes charges, & celles-la en produiront d'autres. Quelle en ſera l'iſſuë? qu'attens-tu de voir la fin de tes deſirs? Ce ne ſera iamais. Les Stoiques diſent, que l'ordre des cauſes dont le deſtin eſt cõpoſé reſſemble à vne chaine qui n'a commẽcemẽt ni fin: & ie di que les deſirs humains ſont agencez de meſme. La queuë de l'vn eſt la teſte de l'autre. Tu es deualé en vne ſorte de vie, où tu ne verras iamais de limites à tes miſeres & à ta ſeruitude. Retire le col de deſſous le ioug: il vaut mieux qu'on te coupe vne fois la teſte, que de la ſentir touſiours en preſſe & tourment. Si tu te rangeſ à ton

2. Il n'y a paſſion plus miſerable, que l'ambition qui n'a iamais de but ni de fin en ſes deſirs.

priué, tes biens paroiſtront moindres, mais ils te raſſaſie-ront. Au contraire combien que tu en ayes maintenant à foiſon, & qu'ils abondent de tous coſtez, ſi ne te ſaoulent-ils pas. Lequel des deux choiſis-tu, ou contentement en peu, ou neceſſité en abondãce? La proſperité eſt vne beſte affamee, & expoſée en proye à la faim d'autrui. Tandis que rien ne te contentera, tu ne contenteras perſonne. Comment ſortiray-ie? dis-tu. C'eſt bien dit. Penſe à combien de hazards tu t'es expoſé pour aſſouuir ton auarice ou ton ambitiõ. Il faut pour obtenir repos courir auſſi quelque fortune, ou bien vieillir en ceſte ſolicitude de commiſſions, puis dedans le tumulte des charges de la ville, & eſtre touſiours agité de nouuelles vagues, que l'homme ne ſçauroit euiter, tant modeſte & paiſible puiſſe-il eſtre. Car à quel propos de dire lors que tu aimes le requoy? ta condition ne le permet nullement. Que ſera-ce donc ſi tu ſouffres que tes charges croiſſent? plus tes biens & honneurs s'augmenteront, plus la peur de les perdre croiſtra. Ie veux ici te ramenteuoir ce que ſouloit dire Mæcenas, à qui la grandeur de ſa maladie, cõme vne torture a fait confeſſer verité. La grãdeur humaine (dit-il) eſtourdit les hommes, quand ils ſont paruenus au faiſte d'icelle. Si tu demandes en quel liure cela eſt eſcrit : c'eſt au liure intitulé *Prometheus*. Il veut dire que le ſommet de la grandeur humaine eſt agité de terribles tempeſtes. Y a-il donc proſperité au monde que tu eſtimes tant, que pour y atteindre tu ne faces difficulté de tenir vn ſi furieux langage? Mæcenas eſtoit homme de grand eſprit, & qui pouuoit eſtre le plus eloquent d'entre tous les Romains, ſi le trop d'aiſe ne l'euſt enerué, voire chaſtré. Autant t'en prendra-il, ſi tu ne plies villement les voiles, & ſi tu ne taches (ce que lui n'a fait que trop tard) de gaigner terre. Ie pouuois par ceſt apophthegme de Mæcenas acquiter, mais debte: mais ſi ie te conois bien, tu me dreſſeras vne querelle & ne voudras prendre ceſte monnoye toute neufue en payement. Puis qu'ainſi eſt, i'emprunteray d'Epicurus. Auant que de iettter l'œil ſur ce que tu mangeras & boiras regarde (dit-il) en quelle compagnie. Car repaiſtre ſa ami c'eſt vne vie de lion & de loup. Or tu ne pourras obtenir ce bien qu'en te retirant à part : autrement tu auras ta table ceux que ton ſecretaire aura remarquez d'entre grand nombre qui te ſeront venus ſaluer. Celui s'abuſe qui

3. Il conuient regarder auec quelles gens on boit

cerche vn ami en sa basse cour, puis en fait l'essay à table. La plus grande misere d'vn homme afairé & riche, est qu'il pense auoir pour amis ceux qu'il n'aime pas, & cuide que les repas ou les presens qui leur fait ayent assez de force pour gaigner leurs cœurs à soy, car au contraire il y en a de qui la haine croist, à mesure que tels plaisirs & biensfaits croissent. Vne petite debte oblige l'emprũteur: vne grosse le rend ennemi. Quoy donc? les biensfaits n'acquierent-ils point d'amitiez? Ouidea, pourueu que l'on ait eu le moyen de faire choix des amis à qui l'on veut bien faire, & si tels biensfaits sont sagement dispensez, & non pas semez à l'auanture. Par ainsi tandis que tu commences à iouir de ton bon sens aide toy de ce conseil des sages, c'est qu'il importe plus de sçauoir à qui tu as fait plaisir, que de sçauoir quel plaisir tu lui as fait.

& mangez plustost qu'à ce que l'on mange & boyue.

XX.

1. *La vraye philosophie ne consiste pas tant en paroles qu'en effects.*
2. *Qui veut philosopher à bon escient doit mespriser la pauurete.*

SI tu te portes bien & t'estimes digne d'estre quelque iour tout à toy, i'en suis ioyeux. Car ce me sera hõneur, si ie te tire de ce gouffre sur lequel tu flotes sans espoir d'en sortir. Or, ami Lucilius, ce dont ie te prie & admonneste, est que tu terres au fõd de tõ cœur les enseignemẽs de la philosophie, & que tu faces l'essay de ton auancement en icelle, non es discours de viue voix ou par escrit, ains en la constance de l'esprit & en l'amoindrissement de tes desirs. Fay preuue des paroles par les effects. Autre est l'intention des harãgeurs qui affectẽt l'aplaudissemẽt de ceux qui les escoutẽt: autre de ceux qui par dispute diuerse ou prompte sont attẽtiuemẽt escoutez par les iounes hommes & par gens de loisir. La philosophie aprend à faire, non pas à dire: elle requiert que tous reiglent leur vie selon ses preceptes, que les mœurs s'accordent auec les paroles, brief que la vie soit en soy d'vne mesme couleur, sans que les actions soyent differentes & bigarrées. Faire que les œuures & les paroles s'accordent, & qu'vn homme

Faire & dire doyuẽt estre mesmes choses en vn vray philosophe.

soit en tous lieux semblable à soy, c'est vn excellent tesmoignage & vn effort de sageſſe, Mais où ſont ceux qui feront cela? Le nombre en eſt cler-ſemé: & toutesfois il s'en trouuera quelques vns. Cela eſt malaiſé voirement: & ie ne di pas que le ſage marchera touſiours d'vn meſme pas: mais ie di qu'il ſuyura vn meſme chemin. Regarde donc, ſi ton habillement & ta maiſon ſe contrediſent: ſi tu es liberal enuers toy, & eſchars à l'endroit des tiens: ſi tu ſoupes frugalement, & ſi tu baſtis trop ſomptueuſement. Empoigne pour vn bó coup la reigle de ta vie, & dreſſe ſelon icelle toutes tes actions. Il y en a qui ſe referrent chez eux, & s'eſlargiſſent dehors. Ceſte diuerſité eſt vicieuſe: cela deſcouure vn cœur mal aſſis, & qui n'a pas encor pris pied aſſeuré. Ie vai te monſtrer d'où procede ceſte inconſtãce & diſſemblance d'auis & d'effect. Il n'y a homme qui fiche vn but à ſa deliberation: ou qui s'y arreſte: ains il ſaute par deſſus: non ſeulement il chãge, mais il rebrouiſſe chemin, & recourne s'entortiller es choſes qu'il a abandonnées & condamnées. Or laiſſant les anciennes definitions de ſageſſe, pour comprendre en peu de mots tout le train de la vie humaine, ie me contenterai de ce qui s'enſuit, & pour reſoulure briefuement que c'eſt de ſageſſe, ie di que c'eſt touſiours vouloir meſme choſe, ou ne la vouloir pas. Ia n'eſt beſoin d'y adiouſter ceſte exception, que ce vouloir ſoit droit: car vne meſme choſe ne ſçauroit touſiours plaire à qui que ce ſoit, ſi elle n'eſt iuſte & raiſonnable. Par ainſi les hommes ne ſçauent ce qu'ils veulent, ſinon au meſme inſtant qu'ils le veulent. Il n'y a perſonne qui vueille ou ne vueille pas reſoluëment & entierement. Tous les iours le iugement ſe change & prend vn autre plis: meſmes il y en a pluſieurs qui ſe ſeruent de leur vie cõme d'vn iouët. Inſiſte donc & pourſui ce que tu as cõmẽcé: peut eſtre mõteras-tu iuſques au faiſte, ou tu ſçauras & nó autre, que tu n'es pas encores au bout. Mais que deuiendra (demandes-tu) ceſte troupe de gens qui me font la cour? Quand tu ceſſeras de les receuoir à table, ils penſeront à eux: la pauureté te fera conoiſtre ce que le bien fait à telles gens ne t'aprendra iamais. Elle retiẽdra les vrais & aſſeurez amis: celui qui couroit apres ta bourſe & ta table, non pas apres toy, s'eſlõgnera de ta maiſon. Quand il n'y auroit que ce poinct, que la pauureté monſtre qui ſont ceux qui t'aiment elle eſt aimable. Quand viendra le iour, que perſonne ne mentira pour

Moyen de paruenir à vn tel bien.

D'où procede l'inconſtance de la pluſpart des hommes, contraires, en faits, & en dits.

Que c'eſt que ſageſſe.

2. La pauureté eſt vne bonne eſchole à l'homme vertueux.

pour te fairre honneur? Ainſi donc, que tes penſes tendent là, que ce ſoyent ici tes ſollicitudes & ſouhaits, ne deſire autres faueurs de Dieu que celle-ci d'eſtre content de toy meſme & des biens qui procedent de toy. Sçaurois tu trouuer le bon-heur plus pres de toy? Redui toy à choſes petites, deſquelles tu ne puiſſes decheoir: & afin que tu le faces plus volontiers, il y faut raporter le tribut de ceſte lettre, que ie te payerai auãt que la clorre. Sois en marri tãt que tu voudras: Epicurus payera volontiers pour moy encores ceſte fois. Croy moy que tes paroles ſeront plus eſtimées lors qu'õ te verra couché pauurement & mal veſtu: car non ſeulement tu les prononceras, ains toy meſmes en monſtreras la preuue. Quant à moy, ie gouſtay bien mieux les diſcours du Stoique Demetrius, quand ie le vi giſant tout nud ſur la paille: d'autant qu'alors il eſtoit & precepteur & teſmoin de verité. Qu'eſt il donc queſtion de faire? Ne pourra-on meſpriſer les biens que l'on a en main? pourquoy non? Celui eſt genereux qui ayant à diuerſes repriſes & longuement contemplé les richeſſes eſpanchées autour de ſoy, ſe rit de ce qu'elles ſont venues le viſiter, aimant mieux oui dire que ſe retirer qu'elles lui apartienent. C'eſt beaucoup fait, de ne ſe laiſſer corrompre en hantant auec les richeſſes. Grand celui qui eſt pauure eſtant riche: mais plus aſſeuré celui qui n'a point de richeſſes. Ie ne ſçay (diras-tu) comment vn tel ſuportera la pauureté, s'il y tombe. Et moy, qui te propoſe l'auis d'Epicurus, ie ne ſçay ſi vn tel pauure deuenant riche meſpriſera ſes richeſſes. Et pourtant, il faut conſiderer la penſée & volonté de ces deux, & voir ſi l'vn embraſſe la pauureté, & ſi l'autre ne s'affectionne point apres les richeſſes. Le pauure eſt, où le veſtement deſchiré, ſera vn mal aſſeuré teſmoigna de bonne volonté: s'il n'apert que l'homme eſt reduit à ceſte condition plus de ſa franche volonté que par neceſſité. Au reſte, c'eſt acte d'vn vertueux naturel, de s'achemi promptement à la pauureté, non comme au meilleur pedient de ceſte vie, mais de s'y diſpoſer entant que par moyen on ſurmonte beaucoup de difficultez. Non ſeulement la pauurete eſt aiſée, ami Lucilius: elle eſt ioyeuſe auſſi, ſi tu y penſes bien auant que d'en aprocher. Tu y trouueras l'aſſeurance, ſans laquelle n'y a rien de plaiſant en vie humaine. Or i'eſtime neceſſaire ce que ie t'ay eſcrit aeſte ſouuentesfois pratiqué par de grands perſonnages,

Souhait de l'homme content.

Vn pauure ſage merite d'eſtre plus eſtimé qu'vn riche fol.

Vraye magnanimité, qu'elle.

Plus aiſé d'eſtre pauure que riche.

Comment la pauureté doit eſtre cõſiderée.

Moyen de s'y preparer.

de mettre quelques iours à part, durant lesquels nous imaginions que nous sommes pauures, afin de suporter tant plus aisément la pauureté si nous y sommes reduits: ce qu'il nous conuient d'autant plus soigneusement remuer en nos pensées, que nous auons este plongez en delices, & que nous estimons toutes choses malaisées & insuportables. Au contraire il faut resueiller nostre esprit, & en lui tirant l'oreille l'auertir que nous n'auons gueres couſté à mettre au monde. Personne ne naist riche: quiconque sort du vētre de sa mere & vient au iour, a commandement de se contenter d'vn langage & d'vn peu de laict. L'ambition & l'auarice insatiable ne nous vienent pas saisir en ces petits commencemens.

XXI.

1. *Ceux qui s'adonnent à l'estude de vertu, ne doyuent se soucier si l'on tient comte d'eux, ou si on les mesprise.*
2. *Par quels moyens s'acquiert le vrai renom & la gloire immortelle.*
3. *Que c'est vn grand heur de pouuoir planter quelque borne à ses desirs.*

1. *La fausse opinion de felicité mondaine retient l'homme à ce qu'il ne s'occupe à l'estude de vertu.*

PENSES-tu auoir afaire auec les choses dont tu m'as escrit? C'est contre toy même que tu as plus à debatre: tu te donnes de la peine, ne sachant ce que tu veux, te contentant d'aprouuer ce qui est bon au lieu de le suiure. Tu vois où le bonheur est logé, mais tu n'oses t'acheminer celle part. Pource que tu ne consideres pas bien ce qui t'empesche, le diray, Tu cuides que ce que tu dois quitter soit quelque grād' chose: & quoy que tu aperçoyues ceste asseuree retraite où tu dois paruenir, neantmoins la splendeur de ce mōde dont tu dois t'esloigner, te retient, comme si tu deuois la quitter, tresbuscher au fond de quelque sale & obscure cauerne. Au contraire, ami Lucilius, on monte de ceste vie celle-là. Telle difference qu'il y a entre la splendeur & lumiere (la lumiere ayant son origine propre & certaine, splendeur naissante d'ailleurs) telle difference y a-il entre ceste vie & l'autre. Ceste-ci fera incontinent vne ombre paisse à celui qui lui tournera visage, d'autant qu'elle est

2. *Ce sōt les belles occupations de l'ame qui anoblissent l'homme.*

batuë d'vne lueur venant d'ailleurs: mais l'autre eſt eſclairée de ſa propre clairté. Tes eſtudes te rendront illuſtre & renommé. Ie te ramenteuray l'exemple d'Epicurus qui eſcriuãt à Idomeneus, grãd Seigneur & maniant lors les principaux afaires d'vn Royaume pour le deſtourner de ce train de vie ambitieuſe, & l'amener à la iouiſſance d'vne gloire ferme & aſſeurée, lui dit, Si tu deſires qu'on parle vn iour de toy, mes lettres te rendront plus renommé que toutes ces grandeurs que tu careſſes, & à cauſe deſquelles on te fait la cour. Epicurus a-il menti? Qui eũſt conu Idomeneus, ſi Epicurus ne l'euſt graué dedans ſes lettres? Tous ſes ſatrapes & grands Seigneurs, voire le Roy meſme, de la grandeur du quel Idomeneus empruntoit ſon luſtre, ſont ſuprimez & du tout aneantis. Les lettres de Ciceró font viure le nom d'Atticus, à qui n'euſt ſerui d'auoir Agrippa pour gendre, Tiberius pour pere de ſon gendre, & Druſus Cæſar pour arriere-nepueu. Ces grandes familles ne l'auroyent garanty de ſilence eternel, ſans Ciceron qui l'a fait conoiſtre. Vn long eſpace d'années nous acablera, il y aura peu deſprits qui hauſſent la teſte, & quoy qu'ils reſiſtent au temps, & ſe defendent longuement, ſi faudra-il en fin qu'ils ſoyent ſerrez au ſepulchre d'oubliance, & qu'on ne parle plus d'eux; Ie te promets, ami Lucilius, ce qu'Epicurus a peu promettre à ſon ami. Ie ſuis en la bonne grace de ceux qui viendront apres nous: & puis mener auec moy les noms de qui ie voudray, pour les rendre perdurables. Noſtre Poëte a promis nõ immortel à Euryalus & Niſus: & leur a tenu promeſſe, diſant,

& l'rendent l'homme immortel.

Exemple notable.

Autre exẽple.

Virgile au liur. de l'Eneid.

Noſtre fortune, enfans, eſt bien heuree,
Si mes vers ont quelque force ou duree:
Ce riamais iour du ſiecle à l'auenir,
N'abolira de vous le ſouuenir.
Tant que la race Eneace en ſon terme
Habitera le roc ſolide & ferme
Du Capitole, & le pere Romain
Gouuernera l'Empire ſous ſa main.

De tous ceux que la fortune a auancez, & qui ont eu part aux grands eſtats, le credit a duré, le palais a eſté frequenté tandis qu'ils ont veſcu: mais bien toſt apres leur mort on ne s'eſt plus ſouuenu d'eux. L'honneur des beaux eſprits eſt ſi peu conſtant, qu'on fait cas & d'eux & de tout ce qui depend de leur memoire. Or afin qu'Idomeneus n'ait pour neant prins

Le monceau des biens terriës, il faut apetisser les desirs. Ambition rend toutes choses petites.

place en ceste mienne lettre, il l'a payera de son argent. Epicurus lui donne vn notable auertissement, quand il l'exhorte d'enrichir Pythocles par vn autre moyen que l'ordinaire. Si tu veux (dit-il) faire Pythocles riche, il ne faut pas entasser monceaux dessus monceaux, ains retrancher de ses desirs. Ceste sentence est si claire qu'elle n'a besoin d'interpretation: & si excellente, qu'il ne la faut point recommander. Ie t'auerti seulement d'vne chose, c'est que tu estendes ce propos, non seulement aux richesses, mais aussi à toutes autres choses: car il s'y peut apliquer. Si tu veux rendre Pythocles honorable, ne lui donne point d'estats nouueaux: retranche seulement de ses conuoitises. Veux-tu que ses plaisirs soyent continuels? n'adiouste point de plaisirs aux plaisirs dont il iouit, ains oste quelque portion de ses souhaits. Pretens tu alonger sa vie & qu'il deuiene fort vieil? n'entasse point annees dessus années, ains moindri ses cupiditez. Ne pense pas que ceste sentence soit d'Epicurus: elle est publique & en la bouche de tous. L'estime que l'on doit pratiquer en la philosophie ce qui s'obserue au Senat. Si quelqu'vn a mis en auant vn auis dont certaine partie me semble receuable, ie le lui fai proposer derechef par articles, & m'arreste à ceux que i'aprouue. Ce qui me fait si volontiers alleguer des sentences notables d'Epicure est afin que ceux qui y auront recours, se sentans poussez d'vn mauuais cœur, & pensans trouuer chez ce philosophe vne couuerture à leur vices, aprenent, quelque part où ils aillent, qu'il faut viure honnestement: voire mesmes quand ils aprocheront des iardins d'Epicurus, & verront dessus les portes, Passant, tu seras ici bien logé, en ce lieu la volupté est le souuerain bien: celui qui garde ceste demeure t'attend, il est courtois & de bonne rencontre, il te fera bonne chere auec du potage, & te fournira d'eau tant que tu voudras; puis te dira; Te contentes tu pas de la bonne chere qu'on t'a faite? Ces iardins n'irritent pas la faim, ils l'esteignent: le repas qu'on y prend n'augmente point la soif, ains l'apaise par vn remede naturel qui ne coûte rien. I'ay passé toute ma vie en ce contentement. C'est de tels plaisirs & desirs que ie deuise auec mon ami Lucilius, plaisirs que l'on ne sçauroit rendre plus pleins, & ausquels il faut donner quelque chose pour les faire defaillir. Quãt à ces plaisirs extraordinaires qu'on peut

Les sentẽces notables des esprits corrompus doyuent tẽt plus cõtenir en deuoir ceux qui les lisent.

Plaisirs extraordinaires.

ferer, retrancher & abolir du tout, ie te dirai en vn mot, qu'ils ne sont naturels, ni necessaires, & que tu n'es tenu de t'y assuiettir. Si tu le fais, ce doit estre sans contrainte & seruitude. Le ventre n'a point d'aureilles, il demande & crie: toutesfois ce n'est pas vn fascheux creancier, on l'apaise de bien peu de chose: c'est assez si tu lui donnes ce que tu dois, non pas ce que tu peux.

res sont nuisibles: & cõment il se faut traiter.

XXII.

.11. *Qui veut auancer en l'estude de vertu, se doit despestrer des afaires du monde.*

.12. *Par quel moyen on se peut tirer arriere de tels afaires.*

.13. *Que l'homme sort du monde en pire estat qu'il n'y est entré.*



VOyds maintenãt qu'il te faut sortir de ces occupatiõs fascheuses, quoy que belles & agreables en aparence, mais tu demandes le moyen d'obtenir vn tel bien. Il y a des remedes qu'vn homme ne peut monstrer qu'en presence: comme le medecin ne sçauroit designer par lettres l'heure que le malade doit manger ou se baigner: il faut taster le pouls. On dit il y a long temps en commun prouerbe, Que l'escrimeur à outrãce se prend auis sur le champ: car prenant garde au visage de son aduersaire, ou au branslemẽt de sa main, ou au contournemẽt de son corps, il se resould de ce q est à faire. On peut bien & escrire en general ce q se fait & doit faire coustumiere ment: & tels auisemẽs donẽ nõ seulement aux absens, mais aussi à ceux qui naistront ci apres. Mais quand on demande, quand & comment ceci ou cela doit estre fait, nul n'en resoudra de loin: il en faut deliberer auec les choses mesme. C'est le deuoir d'vn homme qui void & preuoid, de prendre garde à l'occasion laquelle se passe legerement. Par ainsi aguette-la de tous costez: l'ayant descouuerte, empoigne la au poil: & t'employe en toutes sortes à toy possibles à te despouiller de tes ellars. Au demeurant, remarque mon auis sur ceci. Ie ne te dy pas qu'il te faut quitter celle façon de viure que tu enfuis, ni cesser de viure. Mais ie suis d'auis aussi que tu te t'en desnoues tout bellement, afin de desnouër plustost que de rompre ce que tu as mal noué: mais s'il n'y a moyen de le desnouër que tu le rompes du tout. Il n'y a homme, tant timide

1. Selon que les difficultez se presẽtẽt, il faut prendre conseil.

Comment il conuient se seruir de l'occasion.

Auis de Senecque à ce propos.

soit il, qui aimaſt mieux demeurer touſiours ſuſpendu en l'air que de tomber pour vn coup. Le principal cependant eſt, que tu ne t'engages point, ains que tu te contentes des afaires que tu as embraſſees, ou (puis que tu veux qu'on le penſe ainſi) qui t'ont embaraſſé. Il n'eſt pas beſoin que tu t'eſtendes plus auant, ſinon que tu vueilles perdre toute excuſe, & mõſtrer que tu les as cerchées. Car c'eſt abus de dire, comme l'on a acouſtumé, Ie ne pouuois faire autrement. Et quãd ie ne l'euſſe voulu, il le faloit. Il n'y a homme à qui force ſoit de courir à perte d'haleine apres la felicité du monde: c'eſt aſſez, ſi ie ne la repouſſe point, de l'attendre de pied coy, ſans preſſer de pres la fortune, qui la porte. T'offẽſes-tu, ſi ie vien te cõſeiller, & ſi meſmes i'appelle & ameine quelques gẽs pl⁹ ſages q̃ ie ne ſuis, de q̃ i'ay acouſtumé deprẽdre auis ſi ie me trouue en perplexité? I'ay leu vne lettre d'Epicurus touchãt ceſte matiere, eſcrite à Idomene⁹ lequel il prie de ſe haſter & de fuir biẽ viſte, auãt que quelque plus grande autorité que la ſiene ſuruiene qui lui oſte la liberté de tirer le pied en arriere. Toutesfois le meſme adiouſte, qu'il ne faut rien tenter, ſinon à temps & à ptopos: mais ſi l'occaſion deſirée ſe preſente, il faut deſloger. Il defend à celui qui delibere ſe retirer, de s'apareſſer & endormir: il eſpere iſſuë hors des plus grandes difficultez qui ſe puiſſent preſenter, porueu que l'on ne ſe haſte pas trop, & qu'on ne differe auſſi quand il eſt temps. Outre cela i'eſtime que tu attens l'auis des Stoiques. Nul n'a occaſion de les accuſer deuant toy d'eſtre gens eſtourdis: ils ont plus de prudence que de force. Se peut-il faire que tu attendes qu'on t'auertiſſe de ces choſes? C'eſt vne honte de tirer l'eſpaule de deſſous ſe faix. Lutte cõtre la charge dont tu t'es vne fois chargé. Celui n'eſt fort ni vaillant qui fuit le trauail, ains à qui le cœur croiſt quand les afaires ſe monſtrent malaiſées à deſmeller. Voila qu'on te dira, s'il eſt beſoin de cõtinuer iuques au bout, il ne faut faire ni ſouffrir choſe indigne d'vn homme de bien, qui autrement n'ira pas ſe tuer le cœur, le corps apres quelque trauail vilain & meſchãt: & q̃ ne voudra cercher occaſion de ſe tourmenter en s'occupant. Ie penſe non plus qu'eſtant enuelopé en grands afaires il ſuporte touſiours les fatigues & ſueurs: ains aperceuant chemin ſcabreux, eſgaré & perilleux où il tracaſſe-tu le verras ſãs tourner le dos ſe retirer arriere au petit pas & en li-

Auis du philoſophe Epicurus.

Auis des Stoiques.

leur. Or c'eſt choſe aiſee, ami Lucili, de ſe deſfaire d'affaires, moyennãt que tu meſpriſes les prix, & encheres que l'õ y met. C'eſt cela q̃ nous arreſte & retiẽt. Tu me diras, Lairray-ie donc tant de grandes eſperãces? Sortiray-ie du milieu de la moiſſon? Marcheray-ie par les rues, ſans que perſonne me coſtoye? N'auray-ie point de ſuite, allant en lictiere? Ma baſſe cour ſera elle vuide? Voici ce dont les hommes s'eſlongnent à regret, ils deteſtent les miſeres & en aiment les loyers. Ils ſe plaignent de l'ambition, comme de quelque amie: c'eſt à dire, ſi tu prends garde à leur vraye affectiõ, ils ne la haiſſent pas, mais ils debatent contre elle, & ſont marris de ce qu'elle ne leur donne pas aſſez de peine. Eſplu-che vn peu ces hautains qui condamnent ce qu'ils conuoitẽt, & parlent de ſe tirer bien loin arriere des choſes dont ils ne peuuent ſe paſſer. Tu verras qu'il s'arreſtent volontairemẽt à cela qu'ils diſent leur eſtre faſcheux & inſuportable. Certainement, ami Lucilius, la ſeruitude retient bien peu de gens, & le nombre eſt tres grand de ceux qui embraſſent la ſeruitude. Mais tu as enuie de t'en defaire, & la liberté te plaict à bon eſcient. Seulement tu veux qu'on t'aprene comment tu pourras executer cela, ſans en ſentir puis apres aucune facherie. En cela toute la compagnie des Stoiques t'aprouuera. Tous les Zenons & Chryſippes te conſeilleront choſes moderees, honeſtes & ſupportables. Mais ſi à cauſe de cela tu tergiuerſes, pour conſulter combien tu emporteras quant & toy, & quelle ſomme d'argent il faudra pour accommoder ton repos, ia mais tu ne trouueras d'iſſue. Nul n'eſchape d'vn naufrage ſans ſes hardes. Gaigne, ſous la faueur des dieux, le port d'vne meilleure vie, mais non en la ſorte qu'ils ſont propices aux ambitieux, auſquels d'vn bon & gracieux viſage ils ont enuoyé des miſeres magnifiques: excuſables en ce ſeul poinct qu'ils ont donné des feux & des geneſ à ceux qui les ont ſouhaitees. I'allois cacheter ma lettre, mais il la faut deſclorre afin qu'elle t'aille trouuer acompagnee de quelque refet, & te porte vne belle ſentẽce, qui m'eſt tout ſur l'heure venue en la pẽſee, & ne ſçaurois dire ſi elle eſt plus veritable que biẽ couchee. Si tu demãdes, q̃ en eſt l'auteur? c'eſt Epicurus. Car i'agẽce encor le meſnage d'autrui. Nul, dit-il, ne ſe mette de la vie preſẽte q̃ cõme s'il ne faiſoit q̃ d'y entrer. Arreſte cõque tu voudras, ſoit enfãt, ſoit vieil ou ieune homme:

2 Qui veut ſe tirer loin des afaires dumonde, doit meſpriſer les imaginaires & vaines commoditez d'icelles.

Il ne faut point demander conſeil a l'auarice, quand il eſt queſtiõ de renoncer à l'ambition.

3 La fin de la vie de l'hõme eſt proche que les cõmencement.

tu le trouueras auſſi aprehendant la mort qu'ignorant que c'eſt de ſa vie. Perſonne n'a iamais fait. Car nous remettons touſiours nos afaires au lendemain. Il n'y a rien qui tant me plaiſe en ceſte ſentence que ce qu'elle reproche aux vieux qu'ils ſont enfans. Nul, dit-il, ne ſort du monde que comme il y eſt entré. Cela eſt faux: mourans nous ſommes pires que quand nous naſquiſmes. C'eſt noſtre fau-

Seneque ignore la ſource du peche qui ſe mõſtre en autre eſcole auſſi que celle des Stoiques, enſéble le moyen de viure & mourir heureuſement.

te, il n'en faut point accuſer nature, qui a tres-iuſte occaſiõ de ſe plaindre de nous, & de dire, Qu'eſt-ceci? Ie vous ay engendrez ſans conuoitiſes, ſans frayeurs, ſans ſuperſtition, ſans perfidies & telles autres peſtes. Sortez tels que vous eſtes entrez. Celui a aprehẽdé la vraye ſageſſe qui meurt auſſi hardiment qu'il eſt né. Or maintenant nous tremblons quand le danger aproche, nous changeons de cœur & de couleur: les larmes inutiles nous tombent de la face. Eſt-ce pas vne grand' honte d'auoir peur quand nous entrons au palais d'aſſeurãce? La raiſon eſt, que nous ſommes vuides de tous ces biens, apres leſquels nous halettons & ahannõs ſur la fin de noſtre vie, dont ne nous eſt reſté aucune portion, ains elle s'eſt toute paſſée & eſcoulee. Il n'y a homme qui ſe ſoucie de bien viure, il ne demande que viure long temps: & toutesfois tous peuuent obtenir ce bien de viure bien & vertueuſement, mais il n'y a homme qui ſe puiſſe o doyue promettre longue vie.

XXIII.

1. *Le ſeul ſage iouit d'vne vraye & ſolide ioye.*
2. *La pluſpart des hommes meurent auant qu'auoir ſceu c'eſt de viure.*

1. S'eſiouir de choſes vrayes & fermes, & ne s'apuyer ſur le mõde c'eſt le bien & l'heur de la conſcience.

TV penſes que ie t'eſcriray que l'hiuer a traitez doucement, n'ayant pas eſté de ni long: combien le printemps eſt cheux, combien la froidure d'à preſe importune: & telles autres inepties pres à gens qui demandent du lãgage. ma part ie te veux faire vne letre profitable à nous Que contiendra-elle? Vne exhortation à auoir bonne ſcience. Demandes tu quel en eſt le fondement? ne t'eſ point de choſes vaines. I'ay appellé cela le fondement: &

iouſte que c'en eſt le comble. Celui a atteint le faiſte de la bonne conſcience, qui ſçait qu'il a contentement, & qui n'a baillé ſon heur en garde à quelconque de ce monde. Au cõtraire celui vit en peine & en doute, qui ſe paiſt d'eſperance quelle qu'elle ſoit, encores qu'elle ſoit en ſes mains, qu'elle ſoit aiſée à recouurer, & quoy qu'il n'ait iamais eſté fruſtré de ſes deſirs. Auant toutes choſes, ami Lucilius, apren a eſtre ioyeux. Tu penſes que ie t'arrache maintenant beaucoup de plaiſirs, attendu que ie tire arriere de toy toutes choſes fortuites, & maintien que tu dois fuir les eſperances qui ſont des paſſetemps ſi agreables. Tout au rebours, i'entẽ que tu viues touſiours ioyeux. Ie veux que la ioye te naiſſe en ta maiſon: ce qui ſe fera, pourueu qu'elle ſoit dedans toy. Les autres ioyeuſetez n'empliſſent point la poictrine, ains abaiſſent le front, & ne peſent rien: ſi d'auanture tu n'eſtimes ioyeux vn rieur. L'eſprit doit eſtre alaigre, aſſeuré, & eſleué par deſſus toutes choſes. Croy moy que la vraye ioye eſt vne choſe ſeuere. Eſtimes-tu qu'il y ait homme qui d'vn viſage ouuert, & d'vn œil ioyeux, comme parlẽt les delicats, meſpriſe la mort, ouure ſa porte à la pauureté, refrene les voluptez, ſuporte paiſiblement les maux qu'il endure? Qui medite ces choſes, il iouit d'vn ſingulier plaiſir, mais auec triſte mine. Or ie veux que tu prenes poſſeſſion de ceſte ioye. Iamais elle ne defaudra, quand tu la auras vne fois trouué la ſource. Les metaux de petite valeur ne ſont gueres auant dans terre: mais ceux de grand prix ſont cachez au plus profond, en recompenſe dequoy la nature ne le deſcouure tant plus riche à celui qui fouille le plus auant. Les biens qui plaiſent aux ignorans ont vn contentement leger & ſuperficiel, & toute ioye inuentee s'eſuanouit bien toſt. Mais celle dont ie parle, & vers qui ie taſche te conduire, eſt ſolide, & ſe deſcouure plus au dedans que par le dehors. Aſpire, treſcher Lucilius, à ce poinct qui ſeul peut te rendre heureux, c'eſt que tu renuerſes & foules aux pieds toutes ces choſes qui luiſent en dehors, dõt vn autre que toy fait promeſſe: tourne viſage vers le vray bien, & t'eſiouis en toy. Qu'eſt-ce à dire? De toy, & de la meilleure partie de toy. Pour le regard du corps, encores qu'on ne puiſſe rien faire ſans lui, eſtime toutesfois que c'eſt peu de choſe, quoyque neceſſaire. Il ſuggere des plaiſirs vains, courts, & fascheux, voire pernicieux, ſi on ne les modere

Empeſchement de la vraye ioye.

Nature de la vraye ioye.

Comparaiſon propre.

Moyen d'eſtre heureux.

Plaisirs du corps, quels.

soigneusemẽt. Ainsi ie dy que le plaisir perissable ne produit que douleurs, s'il est prins desmesurément. Or est il mal aisé de tenir mesure en vne chose que tu cuideras estre bonne. C'est chose bien seure que d'aimer & desirer ardamment le vrai bien. Demandes-tu que c'est cela, ou d'où il vient? ie le te diray. Il vient de la bonne conscience, d'honnestes deliberations, d'actions vertueuses, du mespris de choses fortuites, d'vne vie paisible qui marche tousiours par vn mesme chemin. Car comment ceux qui ne font que sauter de deliberation en deliberation, ou plustost qui s'y laissent porter à l'auanture, pourroyẽt-ils auoir arrest & fermeté, veu qu'ils ne font que branſler & viure en suspend? Peu d'hommes rãgẽt leurs personnes & afaires par conseil: la pluspart au lieu d'aller se laissent emmener, & ressemblent aux choses flottantes sur les eaux, dont certaines detenues par vne onde coye coulẽt doucemẽt, les autres sont emportees d'vn flot impetueux, aucunes iettees au bord prochain par la vague foible, & les autres trainees par les torrens iusques dedans la mer. Il faut donc faire vne resolution & poursuyure iusques au bout ce que nous auons deliberé de faire. Au reste, voici l'endroict où il faut que ie m'acquitte. Or ie puis te payer de la monnoye d'Epicurus, que tu prises, & afranchir ceste lettre. C'est chose fascheuse, dit-il, de commencer tousiours la vie. Ou bien, cela se peut exprimer comme s'ensuit, Mal viuent ceux qui commencent tousiours à viure. Veux-tu sçauoir pourquoy? car ce mot demande exposition, c'est d'autant que telles gens ne viuent iamais qu'à demi. Celui qui ne me cõmence à viure ne peut estre prest & aparellé de mourir. Faisons en sorte que nous ayons assez vescu. Quiconque fait de grãds discours, & vit ainsi auec aparell, ne pense pas à ce que ie di. N'estime que le nombre de tels penseurs soit petit: presques tous sont ainsi faits. Il y en a qui commencent à viure quand il faut mourir. Si tu t'esbahis de cela, ie te vay dire chose dont tu t'esmerueilleras bien d'auantage: Il y en a qui sont morts, deuant qu'auoir commencé à viure.

Source du vrai contentement.

Vanité du monde.

Belle comparaison.

2. La pluspart des hõmes ne pense iamais voir le milieu ni le bout de la vie, que quand il faut mourir.

Misere extreme.

XX XX

XXIIII.

1. *C'est folie de redouter l'euenement d'vn accident que l'on ne peut preuoir quel il pourra estre.*
2. *Remedes contre tous les inconueniens dont l'aprehension estonne les hommes.*
3. *Sentences contre le desir & la peur de la mort.*

1. Ayant proposé en general, qu'il ne se faut pas tourmenter deuant le temps, il declare puis apres son intentiõ par le menu. Premier auis.

VOus m'escris que tu es en peine de l'issue du proces, dont la fureur de ta partie aduerse te menace, & penses, que ie te conseilleray d'auoir bon courage, & d'entretenir tes pensees d'vne douce esperance. Car qu'est il besoin d'atirer les maux, & de presumer qu'ils viendront, puis qu'on les sentira assez tost quand ils seront venus? que sert de perdre le temps pre-sentement pour la crainte de l'auenir? Sans doute, c'est folie de se tourmenter des à present, pource que cr apres tu dois souffrir du mal. Quant à moy, ie te mettray en seureté par vne autre voye. Si tu veux despouiller toute solicitude, persuade toy que tout ce que tu crains qu'il n'auiene, auiendra: mesure auec toy mesme le mal quel qu'il puisse estre, & aprecie ta peur: lors pour certain tu entẽdras que ce que tu redoutes est peu de chose, ou ne durera das long temps. Il ne faut pas aller loin pour recueillir des exemples qui confirment ce que ie di. En tout temps il s'en trouuera. Soit que tu regardes l'estat de Rome, ou des autres pays, tu descouuriras des esprits & des cœurs hauts & resolus. Si tu es condamné, quel plus grand mal te peut-il auenir que d'estre banni, ou empriſonné? pour le regard du corps, que lui pourroit-on faire sinon le brusler & aneantir? Pose qu'ainsi soit, puis considere auec choix & discretion ceux qui ont despriſé tels dangers. Rutilius a suporté sa condamnation, comme si rien ne lui eust esté ennuyeux, sinon que ceux qui le condamnoyent se faisoyent tort à eux mesmes. Metellus est courageusement sorti de Rome, quand on l'en a chassé: & Rutilius est allé volontairement en exil. Metellus est retourné pour l'amour du public: Rutilius à refusé (à qui l'on ne refusoit rien alors) de r'entrer en Italie. Socrates a disputé en prison, & n'a voulu en sortir,

Exemples pour la cõfirmation de ceſt auis prins de Metellus Rutilius & Socrates.

combien que quelques vns lui presentassent moyen d'euader, ains est demeuré, afin d'oster aux hommes la crainte de deux grands maux, asçauoir de la prison & de la mort. Mutius a mis sa main au feu. C'est beaucoup souffrir quand on se brusle: & encores plus, si tu te brusles toymesme. Tu vois vn homme qui n'auoit point estudié, qui n'estoit equipé d'enseignemens quelconques contre la douleur ou la mort, seulement, muni d'vn cœur de soldat, se chastiant soy meſme de son vain effort: il demeure planté & les yeux fichez sur sa main brusslante peu à peu dãs les feux de l'ennemi: il ne la retire point, quoy que la graisse en degoutast, & qu'il n'y eut plus que les os: il faut que l'ennemi lui oste le feu de deuant. Il pouuoit faire vn plus heureux exploit, non pas plus valeureux. Regarde combien la vertu est plus prompte & ardante à preuenir les maux, que la cruauté n'est à les faire souffrir. Porsenna pardonne plustoſt à Mutius ce qu'il l'auoit voulu tuer, que Mutius ne pardonne à soymesme, ayant failli son coup. Tu diras que ces sont fables repetees mille & mille fois es escholes: &, quand il sera question de mespriser la mort, ie t'alleguerai Caton. Pourquoy l'oublieroy-ie? La derniere nuict de sa vie, lisant vn discours de Platon, & ayant mis vn poignard derriere son cheuet, par ces deux instrumens il voulut pouruoir à toutes difficultez: car par le liure il aprenoit à vouldir, & par le poignard à pouuoir mourir. Ayant donné ordre aux afaires, autant qu'il estoit possible en telle dissipation & confusion, il estima qu'il faloit empescher que personne ne peust tuer ni sauuer Caton, & mettant la main sur le poignard, lequel iusques alors il auoit contregardé de tout meurtre. Tu n'as (dit-il) ô Fortune, rien gaigné de faire teste à tous mes efforts: ie n'ay point encores combatu pour ma liberté, mais pour la liberté de la patrie. Il n'estoit point pour estre libre, ains pour viure entre les malfaicteurs que ie me suis mõstré si roide: maintenãt, puis que l'estat du monde est deploré, menons Caton à couuert. Ce dit, il se donna vn coup mortel, la playe ayant esté bandee par les medecins, lui qui auoit perdu beaucoup de sãg, & auoit gueres de force, mais touſiours meſme cœur, despit lors plus contre soy meſme que contre Cæsar, fourra les mains dedans la bleſſure, au lieu de rendre paisiblement ceste ame genereuse & desdaignante toute hauteſſe ma

De Mutius Voyez Tite Liue en la 1. decade, liu. 2. & Plutarque en la vie de Publicola.

De Caton D'Vrique.

Voyez Plutarque en sa vie: & la comparaiſon que nous y auõs adiouſtee de Caton auec Phocio.

maine, il la ietta hors du corps. Ie ne ramasse pas ces exemples, pour te ramenteuoir de histoires mais afin de te fortifier contre la mort que l'on estime tant terrible. Or mes exhortations auront efficace, si ie monstre que outre les vaillans hommes qui ont mespriſé ce brief espace de temps du depart de l'ame, il s'en est trouué d'autres, assez lasches en autres choses, qui en ce fait se sont monstrez aussi resolus que les plus magnanimes, comme ce Scipion beaupere de Pōpeius, qui reporté par vn vent contraire en Afrique, voyant son vaisseau acroché par les ennemis, se transperça de son poignard; & comme les autres s'équissent, Où est le General de la flotte? qui estoit luimesme: le General se porte bien, respondit il. Ce mot le rendit pareil à ses ancestres, & ne permit que la gloire fatale aux Scipions en Afrique, fust entrerompue. Ce fut beaucoup de subiuguer Carthage, mais encores plus, la mort. Le General, dit-il, se porte bien: Vn tel chef d'armee, sans qui Caton aussi commandoit, deuoit-il mourir d'autre mort? Ie ne te ramentoy point les autres histoires, ni ne fais ici le recueil d'vn grand nōbre d'hōmes qui es siecles passez ont monstré que la mort ne les pouuoit estōner. Iette les yeux sur nostre temps, quoy qu'il soit miserable & corrōpu: tu verras des gens de tous estats, riches, pauures, ieunes & vieux, qui par leur mort ont coupé la gorge à leurs maux. Ie t'asseure, ami Lucilius, tant s'en faut qu'on doiue craindre la mort, qu'au contraire, par son moyen nous sommes afranchis de toute crainte. Par ainsi, escoute paisiblement les menaces de ta partie, & combien que ta conscience t'asseure, toutesfois d'autant que beaucoup de choses seruent outre le bon droit, espere qu'on te gardera le tien, & cependant dispose toy à souffrir le tort qu'on te pourra faire. Mais auant toutes choses, qu'il te souuiene de mettre les afaires à requoy, & considerer que est de chascune d'icelles: lors tu apprendras qu'il n'y a rien craindre en pas vne que la crainte mesme. Il nous en prēd nous autres grands enfans, comme il fait aux petis, qui trēblent & changent de contenance s'ils voyent masquez ceux auſquels ils aiment, qu'ils hantēt, & auec qui ils passent le temps. Il faut leuer le masque & aux hommes, & aux afaires, & les considerer selon ce qu'ils sont à la verité. Pourquoy me fuis-tu? monstre de feux, d'espees, & de bourreaux t'enuoyans autour de toy? O mort, leue ce masque sous qui

Vsage des exemples precedents, selon la doctrine des Stoiques.

Autre exēple de Scipion.

2. Le remede contre les maux est de ne les point craindre. Gentile comparaison.

2. De se souuenir qu'il

est aisé de les supporter.

tu te caches pour effroyer les sots, c'est toy que nagueres mon valet & ma seruante ont mespriſee. Derechef à quel propos me desployes-tu en si grand apareil, des fouëts, des tortures, & des diuers engins propres à geiner les membres du corps, & mille sortes d'instrumens, pour desmembrer & despecer vn homme? Mets bas ce qui nous estonne, cõmande aux plaintes & aux cris de se taire, empesche la voix de se tourmenter ainsi quand le corps est à la torture: & te souuien que c'est vne douleur dont vn gouteux ne se donne pas autrement peine, encores qu'il la sente aussi griefue qu'vn malade de colique mollement couché suporte, & qu'vne femme bien delicate endure en acouchant. Si le mal est leger, ie le supporteray bien: s'il m'est insu-

3. Que d'autres y ont leur part, & qu'vn grãd mal est incontinent passé.

portable, il ne durera gueres. Roule en ta pensee ces choses que tu as souuent ouyes & dites: mais espreuue par effect si tu as entendu & parlé comme il faut. Car c'est vne grand' honte qu'on nous reproche ordinairement que nous parlons bié & viuons mal. Que diras-tu? Est-cé d'auiourd'huy que tu as deu aprendre que la mort te pend sur la teste, que le bannissement & les fascheries te costoyent? Tu es né à cela. Estimons comme aduenu tout ce qui peut auenir. De moy, ie m'asseure que tu as desia fait ce que ie t'admonneste de faire. Maintenant ie te conseille que tu ne plõges point ton esprit dedãs ceste aprehẽsion: car il deuiẽdra mousse & aura moins de vigueur, lors qu'il conuiendra se remettre en pieds. Destourne le de la consideration de ton particulier vers ce qui concerne le public, di que tu as vn corps flouët, fresle & mortel, qui peut estre affligé nõ seulemẽt par outrages & efforts de plus puissans & robustes ennemis, mais aussi qui sent ses propres plaisirs se tourner en tourmens. La gourmandise engẽdre des cruditez, l'iurõgnerie cause des trẽblemẽs & amortissement de mẽbres. De la paillardise naissẽt les debilitez des pieds, des mains, & de toutes les iointures. Mais que sera ce, si ie deuien pauure? I'aimeray tant plus de cõpagnõs. Et si l'on me bannit? ie feray mon cõte d'estre né au pays où ie seray relegué. On me garrotera, Pourquoy non? Comment? & ie suis maintenant lié. Or nature m'a donné vn corps massif & pesant, propre pour cõsequent à estre arresté & garrotté. Mourrai-ie donc? C'est comme si tu disois, ie cesseray de pouuoir mourir, ie ceſſeray de pouuoir estre malade & prisonnier. Ie ne

4. Qu'estãs suiets à infinis accidẽs fascheux, nous ne deuons trouuer estrange, s'ils nous auiennent.

5. Que nos plaisirs mesmes nous desplaisent & tourmentent.

6. Que les plus grãds desplaisirs se conuertissent en plaisirs.

pas

pas si mal apris, de poursuiure en ceſt endroit le refrain des Epicuriens, pour dire que ce que l'on raconte des enfers eſt pour faire peur aux enfans, qu'Ixion n'y tourne point dessus vne roue, qu'il n'y a pierre ni caillou quelconque que Sisiphus roule de bas en haut, ni aucun Tytius dont les entrailles puiſſent eſtre mangees & renaiſtre tous les iours. Il n'y a homme, tant hebeté puiſſe-il eſtre, qui redoute Cerberus, ni des lieux tenebreux, ni des carcaſſes ou fantoſmes deſcharnez & qui n'ont que les os. La mort nous conſume, ou nous relaſche & remet en liberté. Eſtans deſpeſtrez du fardeau, & mis au large, vne meilleure condition que parauant demeure: quand les corps ſont conſumez, ils ne ſentent plus ni bien ni mal. En ceſt endroit, permets moy de mettre en auant vn vers de ta façon. Mais premierement t'exhorte de rementeuoir à toy meſme, que tu as eſcrits ces mots autant pour toy que pour les autres. Si c'eſt vne hõte de dire autrement que le cœur ne penſe, combien plus eſt deshonneſte l'eſcriture contraire à la penſée? Il me ſouuient qu'autresfois tu diſcourois ſur ceſt argument, que nous ne tombons point tout à coup en la mort, ains peu à peu. Nous mourons tous les iours, car à toute heure quelque parcelle de noſtre vie nous en oſtee, & quand meſmes nous croiſſons, la vie deſcroiſt. Nous auons perdu l'enfance, puis la ieuneſſe: tout le temps paſſé iuſques à ce iour eſt eſuanoüi. Meſmes quand nous viuons aujourd'hui la mort en a deſia ſa part. Comme l'horologe à eau ne ſe vuide pas iuſques à la derniere goute, ains perd ce qui a coulé parauant: ainſi la ſeule derniere heure de noſtre vie ne fait pas la mort, mais elle la parfait. Nous y paruenõs lors: mais nous nous y eſtions acheminez des long temps. Ayant ainſi diſcouru, ſans changer de voix ni de viſage, ains touſiours graue & haut, mais encores plus quand il eſt queſtion d'aſſeurer quelque notable verité, tu adiouſtas,

La mort a des degrez, & celle n'eſt premiere
Qui vient nous emporter, mais c'eſt bien la derniere.

Ie aime mieux que tu te liſes, que ma lettre: car tu verras que ceſte mort que nous craignons, quoy que derniere, n'eſt pas ſi griefue. Au demeurant, i'aperçoy bien à quoy tu viſes. Tu demandes, ſi ie n'ay inſeré en ceſte lettre nulle ſentence notable & profitable enſeignemẽt de quelqu'vn. Ie t'enuoye certains traits cõuenãs à la matiere traitée ci diſſus, Epicure n'

7. Elle conſume nos corps & affranchit nos ames. Les corps meſme ne refuſciteront, ce que les Stoiques ont ignoré.

Cõparaiſõ.

3. Sentẽces, qui ſe rapportent à ce qui a eſté traité ci deſſus.

condamne pas moins ceux qui desirent la mort que ceux qui la redoutent, & dit que c'est chose ridicule de courir à la mort pour se desgager des difficultez de la vie, quand par sa maniere de viure on s'est contraint soy-mesme de recourir à la mort. En vn autre endroit, est ce pas, dit-il, vne grand' sotise, de souhaiter la mort, quand par crainte de la mort tu as rendu ta vie miserable? Adiouste à ces sentences ceci qui est de mesme marque, que les hõmes sont si fols & abrutis qu'aucuns se font mourir tãt ils ont peur de la mort.

Le Sõmaire de tout ceci est qu'il ne faut souhaiter ni craindre la mort

Quoy que tu ramentoyues de ces choses, ce sera pour fortifier ton esprit à suporter doucement & la mort & la vie. Nous auons besoin d'aduertissement & de confirmation en ces deux poincts, c'est que nous n'aimions ni ne haissions pas trop la vie: & lors mesmes que la raison nous conseille d'y mettre fin, & de doubler le pas pour estre vistement au bout, il n'y faut pas courir à l'estourdie. L'homme vaillant & sage ne doit pas sauter, mais sortir hors de la vie. Auant toutes choses euitons teste passion, dont plusieurs ont esté saisis, asçauoir vn desir furieux de mourir. Car l'esprit humain a en la mort, comme es autres occurrences, vne inconsiderée & precipitée inclination, laquelle saisit par fois les hommes genereux & bouillans, voire mesmes les stupides & de petit courage. Les vns mesprisent la vie, les autres s'ennuyent trouuent chargez. Il y en a qui sont saouls de faire & de voir mesmes choses: ils ne haissent pas la vie, mais elle leur est ennuyeuse, tellement que nous trouuans tousiours à recõmencer, la philosophie mesme nous sollicite à dire. Iusques quand ferons nous mesme besongne? Ie me resueillerai, m'endormirai, ie me saoulerai, i'aurai faim, froid, & chaud: n'est iamais fait, toutes choses sont enchainées en rond, elles se fuyent & suyuent: la nuict talonne le iour, & le iour la nuict: l'esté se transforme en automne, l'hiuer suit qui est reprimé du printemps. Tout passe & tourne pour retourner. Ie ne voy ni ne fay rien de nouueau. Mesmes par fois ie suis desgousté de ce qu'on appelle nouueauté. Il y en a plusieurs qui n'estiment pas la vie fascheuse, oui bien superfluë.

Contre ceux qui se font mourir eux mesmes.

Pourquoy plusieurs s'ennuyent de viure.

XXV.

1. *Il faut manier les esprits des hommes selon leurs aages.*
2. *Nature requiert que l'on s'acoustume à se contenter de peu.*

3. *Qui ſe veut auancer en vertu, doit ſe propoſer touſiours deuant les yeux quelque illuſtre perſonnage.*

QVANT à ce qui concerne nos deux amis, il faut tenir diuerſe procedure: car les imperfections de l'vn demandent correction, mais il conuient rompre celles de l'autre. Ie dirai franchement ce qui m'en ſemble: ie feray tort au plus aagé ſi ie ne le picque à bon eſcient. Tu me demanderas là deſſus, Si ie penſe arreſter & tenir comme en tutelle vn pupille de quarante ans? Ayes eſgard, diras-tu, qu'en tel aage il a prins vn pli qu'õ ne ſçauroit redreſſer, comme l'enfance qui eſt tendre & reçoit telle forme qu'on veut. Ie ne ſçai pas ſi i'y gaigneray rien, i'aime mieux perdre mes peines que de faillir à mõ deuoir. Tu ne deſeſperes pas de la gueriſon de ceux qui ſont malades des long temps, ſi tu fais teſte à leurs exces, & ſi tu les contrains de faire & ſouffrir beaucoup de choſe. Quant à vn plus ieune, ie ne m'en oſe encores rien promettre, ſinon, qu'il a quelque honte de malfaire: il faut entretenir ceſte vertueuſe ardeur, car tant qu'elle ſera en lui, il y aura occaſion d'en eſperer. Pour le regard de l'autre, plus aagé, i'eſtime qu'il ne faut pas le rabrouër ſi ſouuent, de peur qu'il ne ſe deſcourage: il conuient prendre quand on le void paiſible, & qu'vn homme poſe & qui eſt en bon train. Ceſte interruption ſienne a trompé les autres, non pas moy, qui preuoi que ce perſonnage retournera plus que deuant à ſes debauches, leſquelles il entremet pour le preſent, mais ce n'eſt pas pour s'en deſfaire du tout. I'employerai du temps à cela, & eſſayeray ſi l'on en pourra venir à bout ou non. Quant à toy, continuë à faire preuue de ta reſolution, & ſecouë ce dondouſſe bagage. De tout ce dont nous iouiſſons au monde, il n'y a rien qui ſoit neceſſaire: contentons nous de ce que nature ordonne. Ce dont nous auons faute nous eſt donné, ou eſt peu de choſe. Nature deſire du pain & de l'eau. Qui en a n'eſt point pauure, & qui s'en contente, il debatra ſa felicité contre Iupiter, comme diſoit Epicurus, duquel ie mocqueray quelque traict à ceſte lettre. Fai toutes choſes, dit il, comme ſi quelqu'vn te regardoit. Pourcertain c'eſt grand bien de donner à ſoy meſme vne garde, & auoir hõ-

1. *Comment il faut gouuerner les enfans & les perſonnes ia d'aage.*

Similitude.

Ieuneſſe honteuſe eſt de quelque eſperance.

2. *Nature ſe contente de peu.*

3. *C'eſt vn bel expediẽt pour bien faire d'a-*

Auoir touſiours vn illuſtre teſmoin de ſes penſees, & actions.

me que tu regardes, & lequel tu eſtimes preſent à tes penſées. Cela eſt magnifique à merueilles de viure comme ſi perpetuellement il y auoit quelque homme de bien pres de toy qui te regardaſt faire. De moy, ie ſuis content, que tu faces tout ce que tu feras, comme ſi qu'elqu'vn te contemploit. La ſolitude ne nous conſeille que mal. Quand tu auras profité iuſques là que de reuerer toy meſme, tu pourras donner congé à ce pedagogue. Cependant conſerue toy par le moyen de quelques perſonnages honorables, ſoit Cato, ſoit Scipion, ſoit Lelius ou autre, à la venue & rencontre duquel les plus desbauchez du monde auroyent honte de faire quelque inſolence attendant que tu deuienes tel que tu ayes honte de pecher dedãs toy. Cela fait, & quand tu commenceras à te reſpecter aucunement, ie commenceray à te permettre ce dont le meſme Epicurus eſt d'auis, aſçauoir que ſur tout tu te retires en toy-meſme lors qu'il faudra que tu ſois en compagnie. Il te conuient eſtre diſſemblable à pluſieurs, moyennant que tu habites ſeurement dedãs toy. Regarde ceux ci & ceux-là. Il n'y a homme qui n'aime mieux eſtre auec le premier rencontré, qu'à par ſoy. Mais quand force t'eſt d'eſtre parmi pluſieurs, c'eſt lors principalement que tu dois te retirer dedans toy-meſme, ſi tu veux te maintenir en homme vertueux, paiſible & bien reiglé: autrement tu ſeras contraint ſortir hors de toy, & te iettes parmi la foule, & lors tu ſeras plus proche d'vn mauuais homme, que ſi tu demeurois dedans toy.

Si l'homme n'a bonne compagnie en ſoy-meſme, il ne la peut trouuer hors de ſoy.

XXVI.

1. *Quelle inſtruction le Sage doit receuoir de ſa vieilleſſe.*
2. *La principale eſt qu'il aprene à mourir.*

1. L'ame du vertueux ſe fortifie à meſure que le corps decroit & s'affoiblit.

IE te diſoy n'agueres, que i'eſtoy ſur les limites de la vieilleſſe: maintenant ie doute de l'auoir laiſſée bien loin de moy. Pour le preſent vn autre mot conuient à mes ans & à mon corps: pource que la vieilleſſe eſt vn nom d'aage recreu n'a pas rompu. Conte moy entre les decrepites & qui ont vn pied dedans la foſſe. Cependant ie gratifie moy meſme en ta preſente, que la vieilleſſe n'a donné atteinte à mon eſprit, que ie ne ſens infirmité qu'é mon corps & que rien n'eſt vieil en moy que les membres & inſtru

des vices. L'esdrit est vigourenx, & s'esiouit de n'aūoir pas grand afaire à desmesler auec le corps: il a mis bas la plus part de son fardeau, il s'esgaye, & debat contre moy de la vieillesse, disant que c'est la fleur de son aage. Croyons-le, qu'il iouisse de son biē. Ie veux vn peu entrer en pēsée, & voir quelle obligation i'ai à l'estude de philosophie & à la vieillesse, pour ce repos d'esprit & naturel modeste dōt ie iouis: puis considerer attentiuement ce que ie puis & ce que ie ne veux faire: Item, si ie puis quelque chose que ie ne vueille. Car si ie ne puis vne chose, ie suis ioyeux de ce que ie ne la puis. Quelle occasion de se plaindre & , quelle incōmodité y il, si ce qui doit defaillir a prins fin? C'est vne extreme faserie, dira-on, de voir vne chose diminuer, deperir, & (pour dire mieux) s'escouler & se fondre, Car nous ne perissons ni ne fondons pas tout à coup: nous sommes cueillis peu à peu, & chasque iour souſtrait quelque parcelle de nos forces. Mais quelle meilleure mort y a-il, que de glisser vers la fin de ses iours à l'aide de Nature? non pas que le coup de la mort & vn depart soudain de ceste vie soit quelque chose de mauuais: mais pource que d'en estre retiré comme peu à peu c'est vn chemin bien agreable. Quant à moy, me representant le dernier iour qui prononcera sentence à toute ma vie passée, voici comme ie pren garde à moy, & les propos que ie tiens en moy mesme: Tout ce que i'ay dit & fait iusques à present n'est encores rien. Le passé n'a esté qu'vn vain amusement d'esprit, & vn amas de diuers allechemens. La mort me fera cognoistre quel profit i'auray fait en la philosophie. Ie me dispose donc de bon courage pour ce iour, auquel ie seray iuge sincere & veritable de moy-mesme, pour voir si i'ay triomphé de bien dire seulement, ou si i'ay accompagné mes discours d'vn bon effect, & si ç'a esté vraye & feinte de toutes les inuectiues que i'ay faites pour monstrer que ie ne redoutois point l'incōstance des choses humaines. Mets à part l'opiniō que les hōmes ont de toy. Leurs dons sont doureux, & peuuēt pācher à des extremitez vicieuses. Ne t'arreste pas aux occupatiōs de ton esprit: fay vne reuue de toute ta vie. C'est la mort qui te doit iuger. Suyuāt ce dit, ie di, que les disputes, les doctes deuis, les sentences recueillies des Philosophes, & des sçauants discours, ne peuuēt conuaincre qu'vn esprit soit genereux. Car les plus couards du monde parlent quelques fois bien gros. Quād tu rendras

Pourquoy la mort ne doit estre enuieuse.

Resolution conuenable à vn homme d'honneur.

2. Le iour de nostre mort monstre comment nous auons vescu.

l'ame, on conoistra ce que tu auras apris. I'accepte ceste cõdition : ie ne redoute point la censure. Voila comme i'entretien mes pensées: mais pense que nous en auons deuisé par ensemble. Tu es plus ieune. Qu'importe? On ne conte pas les années. L'on ne sçait en quel endroit la mort t'aguette: pourtant atten-la en tout lieu. Ie voulois finir & cacheter ma lettre: mais il lui faut bailler sa charge, & l'acompagner d'vn passeport. Fais estat que ie ne diray point d'ou ie dois emprunter ce que ie t'enuoye. Tu sçais en quel coffre ie fouille. Attẽs vn petit, & ie te payeray de ma monnoye: cependant i'emprunteray d'Epicurus, lequel dit, Cõsidere lequel des deux est plus commode, ou que la mort viene à nous, ou que nous allions à elle. Tu as en la presente l'exposition de ces mots. C'est vne belle chose d'aprẽdre à mourir. Peut estre estimes tu inutile & superflu l'aprentissage d'vne chose qu'il ne faut faire qu'vne fois. Et c'est pourquoy nous y deuons penser & repenser. Il faut tousiours apprendre ce dont nous ne pouuons faire espreuue, pour dire puis apres, Ie l'ay apris. Medite la mort qui dit cela: il te commande de mediter la liberté. Celui a desapris de seruir qui a apris à mourir. Il est au dessus de toute puissance humaine, ou du moins il en est dehors. Les prisons, les gardes & les cachots ne lui sont plus rien. L'huis ouuert. L'amour de ceste vie est la seule chaine qui no⁹ arreste: il ne la faut pas ietter là, mais la limer peu à peu, afin que si quelquesfois l'estat de nos afaires le requiert, rien ne n'ous detiene ni empesche destre prests à faire promptement ce qu'il faut faire vne fois.

En quel tẽps & lieu il faut atendre la mort,

Comment la mort viẽt à nous, & cõment nous allõs à elle.

Meditation de liberté.

XXVII.

3. *Comment les reprehensions & viues remonstrances doyuent estre moderees.*
2. *Plaisante histoire de Caluisius Sabinus.*
3. *Quelles sont les vrayes richesses.*

3. Qui se prẽd soymesme le premier il est propre are

TV diras que ie t'auerti de ton deuoir, que desia i'ay fait leçõ à moy mesme, & que estant corrigé ie fay biẽ de redresser les autres. Ne suis pas si mal aprins, que i'entreprene de

les autres, veu que ie suis moy-mesme malade: mais estãt *prendre les autres.*
cõme gisant en mesme maladerie, ie deuise auec toy du mal
commun, & t'en cõmunique les remedes. Escoute moy donc
comme si ie parlois à moy mesme, ie te donne entrée en
mon cabinet, & en ta presence ie m'apelle moy mesme à
partie. Ie crie à mes oreilles, Cõte tes annees, & tu auras hõ-
te de desirer & d'amasser ce que tu pourchassois d'auoir *Vieux ge-*
en ton enfance. D'auantage, fay ceci pour toy auant le iour *chez nuisét.*
de la mort: que tes imperfections meurent deuant toy.
Quitte ces plaisirs turbulens, qui cousteront si cher. Non
seulement les plaisirs qui suruiendront, mais aussi les plai-
sirs passez nuisent. Le remord de la conscience ne s'en
va pas quant & les forfaits cachez: aussi les plaisirs desrei- *Plaisirs du*
glez attirent apres eux vn repentir. Ils ne sont ni fermes *monde, &*
ni asseurez: encores qu'ils ne fussent nuisibles, si sont ils tran- *de vertu,*
sitoires & perissables. Iette plustost les yeux sur quelque bié *quels.*
durable. Or il n'y en a point sinon celui que l'esprit trou-
ue dedans soy & donne à soy-mesme. La vertu seule, & nõ
autre chose, produit & communique vne ioye perpetuelle
& asseurée: s'il y suruient quelque empeschement, c'est com-
me vn nuage, qui voltige au dessous & ne peut iamais estouf-
fer ceste clairté. Quãd aurons nous ce bien d'atteindre vne *Belle cõpa-*
telle ioye? Nous ne demeurons pas en chemin, mais nous *raison.*
marchons tout bellement. Il en reste beaucoup à faire,
il faut que tu regaines le temps, mets toy-mesme la main à
besongne, si tu desires qu'elle soit acheuee. Cela ne
expedie point par procureur. La science peut estre aidée *2. Differen-*
par autrui. De nostre temps il y auoit vn riche homme *ce entre la*
nommé Caluisius Sabinus, qui auoit vn patrimoine franc *vertu & le*
& noble. Ie ne vi iamais homme plus mal à propos heureux *sçauoir, es-*
que celui-là. Sa memoire estoit si courte, que par fois il ou- *claircie par*
blioit le nom d'Vlysses, ores celui d'Achilles, tantost ce- *l'histoire fa-*
lui de Priamus, quoy qu'il les sceust & conust aussi bien que *cecieuse de*
nous sçauons de quel nom nos maistres & precepteurs s'ap- *Sabinus.*
pellent. On n'eust sceu trouuer vieil grammairien & re-
citoire de noms qui exprimast si mal ceux des Troyens &
des Grecs que ce Caluisius. Toutefois il vouloit estre e-
stimé sçauant. Pour ceste effect il s'auisa d'vn expedient
fort d'acheter des esclaues bien cherement, dont l'vn sça-
uoit Homere, l'autre Hesiode, & à neuf autres il ordonna
chacun vn des neuf poëtes Lyriques. Ayant dressé ceste brigade, il

commença à rompre la teste à tous ceux qu'il conuioit à sa table. Ses gens estoyent à ses pieds, qui lui fournissoyent des vers, tantost d'vn, tantost d'autre, pour les reciter deuant la compagnie, & lui seruoyent de protecole: neantmoins le plus souuent ayant prononcé la moitié d'vn vers il oublioit l'autre. Vn certain escornifleur, & boufon, mangeur & mocqueur de riches fols, nommé Satellius Quadratus, lui conseilla d'auoir des amateurs de mots. Sabinus respond que chascun de ses esclaues lui coustoit plus de deux mille escus. Tu eusses eu (replique Satellius) autant de coffrets propres à serrer les vieux poëtes, pour moins que n'a couſté l'vn de tes gens. Ce mesmes boufon à l'instant conseilla Sabinus, qui estoit maladif, desfait, gresle & flouët, de s'adonner aux exercices du corps. Et comme Sabinus euſt respondu, Comment le pourrois ie faire? ie suis demi-mort. Ie te prie, (recharge l'autre) ne di point cela. Ne vois-tu pas ceste troupe de valets forts & puissans à ton commandement? Vne bonne conscience ne peut estre empruntée ni achetée: & ie pense qu'elle ne trouueroit point d'acheteur, si elle estoit à vendre. Quant à la mauuaise, on l'achete tous les iours. Mais reçoy pour la fin ce que ie dois, & sois ioyeux. La pauureté, reiglée par la loy de Nature, est vne grande richesse. Epicurus ramentoit maintesfois cela, quoy que ce soit en diuers termes. Mais on ne sçauroit iamais trop dire ce que l'on n'aprend iamais assez. Il y a des gens à qu'il faut seulement monstrer les remedes: d'autres qu'il faut contraindre d'en vser souuent.

Les flateurs & escornifleurs se mocquẽt de ceux dõt ils suyuent les tables.

3. Qui a cõtentemẽt, il est riche: & cela ne nous sçauroit estre trop ramenteu.

XXVIII.

1. *Le changement d'air & de pays ne rend pas plus sages les hommes qui portent leurs vices.*
2. *Du moyen de nous trouuer bien, quelque part où nous soyons.*
3. *Du fondement de nostre repos.*

1. Pour estre bien il faut quitter le vice.

TV t'estimes seul à qui cela soit auenu, & l'admires comme chose toute nouuelle, de n'auoir peu secouër la tristesse & pesanteur de tõ esprit en vn voyage si long que tu as fait, & apres auoir trauersé de lieux diuers. Change d'esprit, &

pas d'air. Quand tu passerois la mer, & que le villes & pays se reculeroyent de toy, les vices te suyuront en quelque part que tu ailles. C'estoit ce que respondit Socrates à vn qui se plaignoit de mesme: T'esbahis-tu, dit-il, si les longs voyages ne te seruent de rien? tu te portes çà & là toy-mesme. La cause qui t'a chassé te presse. Quel soulas te peut aporter vn nouueau pays? Que te seruira de voir des villes & des villages? C'est vne pourmenade & agitation inutile. Demandes tu pourquoy ceste course ne te profite de rien? Tu t'enfuis quant & toy. Mets bas le fardeau de l'ame. Si tu ne le fais il n'y aura endroit quelconque au monde, qui te soit bon. Estime que tu es maintenant en mesme estat que ceste deuineresse dont parle Virgile, laquelle est esmeuë, esfarouchée, & agitée par vn autre esprit que le sien,

Apophteg me à cepra- pos.

Raison.

Comparaison.

La grand' prestresse impatiente enrage
Par la cauerne, & d'autant que la rage,
Qui l'aiguillonne, elle veut surmonter,
D'autant plus fort elle se sent domter
Le cœur despit & le parler felon,
Rangez par force au plaisir d'Apollon.

Aud. de l'Eneide.

TU cours çà & là pour secouër le fardeau qui te presse: & c'est lors qu'il pese d'auantage, ne plus ne moins qu'en vn nauire les fardeaux qu'on ne remuë pas sont moins empeschans, mais si on les roule & entasse confusément les vns sur les autres, il font pancher & puiser incontinent le costé où ils sont. Tout ce que tu fais est contre toy, & en te remuant tu nuis à toy mesme, d'autant que tu tracasses vn malade. Quand tu auras osté ce mal, tout changement de lieu t'agreera. Qu'on te chasse au bout du monde, qu'on te confine en quelque recoin de desert, ce te sera vne demeure commode. N'importe en quel lieu, pourueu que tu sois tel que tu dois estre: voila pourquoy nous ne deuons atacher nostre esprit à lieu quelconque. Il faut viure auec ceste pensée, Ie ne suis pas relegué dedans ce morceau de terre: tout le monde est mon pays. Ayant cela bien engraué au cœur, tu ne t'esmeuellerois pas si les pays diuers, que tu changeant les vns apres les autres pour te desennuyer, ne te soulagent point. Car le premier t'euſt agreé, si tu estimois que tout pays est le tien. Tu ne voyages pas, tu extrauagues & es emporté à tort & trauers changeant auiourdhui de place, demain d'vne autre, sans considerer que la vie heu

Similitude.

2. Tous pays & lieu est bõ à l'hõme vertueux.

Exemple du lieu. reuſe & contente que tu cerches ſe peut trouuer en tout lieu. Sçauroit on trouuer endroit au monde plus tumultueux, que le lieu de plaids? Neantmoins en vn beſoin on y peut viure paiſiblement. Mais s'il y a temps pour ſe ranger à laiſe, ie me tireray bien loin arriere des plaids & de tout leur voiſinage. Car comme les lieux mareſcageux, & qui ont l'air eſpais, esbranſlent vne bien ferme ſanté; ainſi y a il des choſes peu propres à vne bonne ame, qui toutesfois n'a pas encor atteint vne ſanté entiere & parfaite. Ie ne ſuis pas de l'auis de ceux qui ſe iettent au milieu des vagues & aprouuans vne vie tumultueuſe luttent de grand courage tous les iours contre les difficultez des afaires de ceſte vie. Le ſage ſuportera telles trauerſes, mais il ne les tirapas cercher : il aimera mieux eſtre en paix qu'en guerre. Et de fait, peu ſert de s'eſtre deſuelopé de ſes imperfections, s'il faut crailler & ſe tempeſter contre celles d'autrui. On dira que les trête tyrans ont enuironné Socrates, ſans auoir peu rompre ſon haut courage. Que chaut-il s'il y a peu ou prou de maiſtres? Ce n'eſt qu'vne ſeruitude. Qui l'a meſpriſée, il eſt libre, tant grande puiſſe eſtre la troupe de ceux qui veulent la maiſtriſer. Mais il eſt temps de mettre fin à la preſente, pourueu que premieremẽt ie paye le port. La conoiſſance du forfait eſt le commencement de ſalut. Epicurus me ſemble auoir merueilleuſement bien rencontré en cela : car qui ne ſçait s'il a forfait, ne veut eſtre repris. Force eſt que tu conoiſſes ta faute, auant que l'amender. Aucuns ſe glorifient de leurs imperfections. Penſes-tu que ceux qui mettent leurs vices au rang des vertus, ſe ſoucient de corriger leur vie? Pourtant, ſois le cenſeur de toymeſme, le plus qu'il te ſera poſſible: fay des enqueſtes contre toy, premierement contrefai l'accuſateur, puis le iuge, apres le ſupliant: & quelquesfois puni toymeſme.

Comparaiſon.

Oppoſition.

Exemple.

3. Sentence notable, monſtrant le premier degré au repos de l'eſprit.

XXIX.

1. *Il promet s'employer à reformer les mœurs d'vn perſonnage fez faſcheux à manier.*
2. *L'homme vertueux ne s'eſtudie point à complaire au peuple, ne le craint.*

TV t'enquiers de noſtre ami Marcellinus, & veux ſçauoir qu'il fait. Il me viſite peu ſouuent, pource qu'il craint d'ouir ſes veritez. Maintenant il eſt dehors de ce danger: car on ne veut rien dire ſinon à celui qui tẽd l'oreille pour ouir. Voicy pourquoy l'on doute ſi Diogenes & les autres Cyniques qui librement & ſans acception de perſonnes ont reprins tous ceux qu'ils rencontroyent) deuoyent tenir vne telle procedure. Car que ſeroit-ce ſi quelqu'vn alloit tancer des ſourds, ou des muets de nature ou par accident? Mais tu demanderas, s'il faut eſpargner ſa parole, attendu que c'eſt vne choſe qui ne couſte rien? Ie ne puis ſçauoir ſi ie feray profit de celui que i'admoneſte: bien ſçay-ie que ie profiteray à quelqu'vn, ſi ie donne vn bon auertiſſement à pluſieurs. Il faut eſtendre la main: qui eſſaye diuers moyens, fort eſt que quelqu'vn d'iceux viene à bien. Quant à moy, ami Lucilius, ie n'eſtime pas ſinon qu'on doyue tenir telle procedure enuers vn homme d'honneur. C'eſt afoiblir ſon authorité, qui n'a ſon poids à l'ẽdroit de ceux qu'elle r'amene aiſément à deuoir, ſi on l'euſt moins obſcurcie. Vn archer doit par fois s'abſtenir de deſcocher, & quelquefois auſſi retirer arriere du blanc. Quand vne choſe s'effectue par cas fortuit, il n'y a point d'art en cela. La philoſophie eſt vn art: elle doit auoir vn but, qu'elle choiſiſſe ceux qui en doyuent faire leur profit, & ſe recule de ceux dont elle a perdu toute eſperance, ſans les abandonner ſi toſt, ains qu'au milieu de deſeſpoir elle eſſaye les extremes remedes. Ie n'ai pas perdu toute eſperance de Marcellinus. Il y a encores moyen de le tirer du peril, pourueu qu'on lui tẽde bié toſt la main. Le danger que i'y voy eſt, qu'il ne tire à ſoy celui qui le voudra ſauuer. C'eſt vn bel & vif eſprit, mais qui commence à ſe gaſter. Neantmoins ie me hazarderay, & ne feray difficulté de lui deſcouurir ſes maux. Selon ſa couſtume il mettra en auant ſes ſornettes qui peuuent faire rire les plus faſchez, & ſe gauſſera premierement de ſoy, puis de nous: il participera tout ce que ie voudray lui dire, eſpluchant noſtre vie, & reprochant aux Philoſophes leurs biens, leurs plaiſirs, leurs bonnes cheres. Il m'en mõſtrera l'vn en adultere, l'autre dãs vn cabaret, l'autre parmi les courtiſans: il me feindra voir le gentil Ariſton qui diſcouroit eſtant porté en

1. Fuir les ſages, c'eſt s'acoſter de folie & de vanité.

S'il faut reprẽdre ceux qui ſemblẽt incorrigibles.

Comment il faut ſe comporter auec gens de qualité.

Auec gens de ſçauoir & de vif eſprit.

Couſtume des gaudiſſeurs.

litiere: car s'estoit la commodité par lui choisie pour faire ses leçons: de la secte duquel Scaurus enquis, disoit, Vrayement Ariston n'est pas Perepatetticien. Iulius Græcinus, excellent personnage, interrogué quel homme lui sembloit Ariston: respondit, Ie ne sçay que vous en dire: car ie ne voy pas ce qu'il fait ainsi haut monté. Ceste response taxoit Ariston d'estre vn Cocher, non pas vn philosophe. Marcellinus me iettera au deuant ces charlatans, qui eussent moins deshonnestement fait de mespriser la philosophie que de la maquignonner ainsi. Toutesfois i'ay deliberé d'endurer tels traits de mocquerie & d'outrage. Qu'il me face rire, peut estre le feray-ie pleurer: ou s'il cõtinue ses gausseries, ie m'en iouiray de ce qu'en ses maux il sera picqué d'vn humeur melãcholic. Mais toute telle ioye est bi écourte. Prés-y garde, tu verras telles gens en bié peu d'heures rire à gorge deployee & faire incontinent des enragez. Or suis-ie resolu de l'acoster, & lui prouuer qu'il estoit quelque chose de grand lors que plusieurs l'estimoyent peu. Si ie ne retranche du tout ses vices, ie les empescheray de croistre: ils ne seront pas esteints, mais ils cesseront de fumer, & peut estre qu'ils s'aneantiront s'ils s'acoustument à deuenir moindres. Il faut point se desgouster d'vne telle cure: car quelque temps de relasche à ceux qui sont griefuement malades, leur est ne sorte de santé. Tandis que ie me dispose à cela, toy as le moyen, qui sçais d'où tu es eschapé, où tu tends, & ques où tu dois paruenir, agence ta vie, leue haut l'esprit demeure ferme en pieds contre toutes frayeurs, ne te se point à conter ceux qui veulent te faire peur. Cel roit-il pas reputé sot, qui craindroit de passer par vn en où tous passent, pource que plusieurs l'y attendroyent ne peux mourir que d'vne mort, encores que plusieurs nacent de te faire passer vn tel ou tel pas. Natur ainsi ordonné. Vn t'ostera l'ame, comme vn te l' nee. Au reste, si tu estois honneste homme, tu m'eusse té ma debte. Quoy que tu ne l'ayes fait, ie ne feray ne soit bien seant en empruntant d'autrui, & te iette ce que ie dois. Ie n'ay iamais voulu plaire au peup il improuue ce que i'aprouue, & ie reiette ce qu'il bon. Tu demandes, qui a dit cela? comme si tu de qui ie me sers. C'est Epicurus. Tous les autres phes, Peripateticques, Academiques, Stoiques, Cy

Qui veut admonister les autres, il doit estre patient & constant.

2. La vertu rend l'homme asseuré es dangers, voire en la mort.

Sentẽce notable.

t'en diront autant. Comment pourroit plaire au peuple, ce lui à qui la vertu plait? Il faut vſer de meſchantes pratiques pour auoir la bonne grace d'vn peuple: on eſt contraint de lui reſſembler. S'il ne te conoit, il te rebutera. Or c'eſt bien choſe plus importãte de ſçauoir quel tu ſembles à toy-meſme, que de te ſoucier en quelle reputation t'ont les autres. Il l'amour de choſes deshonneſtes ne ſe peut demener ni acquerir que par des deshõneſtes moyés. Quel profit dõques te aportera ceſte louable dame, la philoſophie, qui doit eſtre preferee à toutes richeſſes & ſciences? C'eſt que tu aimeras mieux plaire à toy meſme qu'au peuple: que tu peſeras les affaires des hõmes, ſãs t'amuſer à en faire le denõbremẽt: que tu ſuiuras ſans auoir peur des dieux ni des hõmes: que tu vaincras les maux, ou en enterras le bout. Mais ſi ie te voy renõmé & benit par les voix du peuple, ſi lors que tu entreras au theatre, on n'oit que cris, batemens de mains, & tous les coureurs en leur equipage t'aplaudir, ſi les femmes & les enfans te louent par toute la ville, pourquoy n'aurois-ie pitié de toy, puis que ie ne ſçay quel eſt le chemin qui conduit à telle faueur?

Quel profit aporte l'amour de ſageſſe.

XXX.

Deſcription d'vn vieillard qui n'aprehende point la mort. Diſcours ſur le meſpris de la mort, & comment chaſcun s'y doit diſpoſer.

I'Ay veu le bon homme Baſſus Aufidius, tout caſſé, qui faiſoit teſte à la vieilleſſe, laquelle l'acable tellement qu'il ne peut hauſſer la teſte. Elle s'eſt ruee & eſtendue tout de ſon long ſur lui. Tu ſçais qu'il a touſiours eſté maladif & de petite vie: il s'eſt longuement maintenu en eſtat, ou, pour mieux dire, il a ainſi eſtãçonné ce corps qui eſt tombé à plat en vn inſtant. Comme l'on peut bien clicher vne ou deux fentes d'vn nauire qui fait eau, mais quand il eſt entr'ouuert en pluſieurs endroits, on ne le ſçauroit plus tenir: ainſi eſt-il aiſé d'apuyer & ſouſtenir en quelque

1. Heureuſe la vieilleſſe qui ſe maintient contre ſoy-meſme.

Comparaiſons propres.

sorte la foiblesse d'vn corps vsé de vieillesse: mais quand ne
plus ne moins que d'vn vieil bastiment tout l'assemblage se
despece, & qu'vne piece tombe, l'autre s'esclate, il faut auiser
comment tu sortiras. Toutesfois Bassus nostre ami a le cœur
alaigre, par le bienfait de la Philosophie, qui rend l'homme
Vsage de la Philosophie. courageux en quelque estat que puisse estre son corps, ioyeux
en voyant la mort, content & constant quand ses forces lui defaillent. D'vn sage pilote suit sa route, encores que
ses voiles soyent deschirees, & quoy que son vaisseau soit desbo-
nué, si ne laisse-il d'acommoder le reste de son equipage
pour acheuer son voyage. Bassus fait de mesme, considerant
son issue hors du monde, auec telle pensee & contenance
que ie le iugerois trop peu pitoyable s'il contemploit de bon
Il faut aprendre à mourir de bon cœur. œil la mort de quelque autre. C'est vne grand' chose
ce mi Lucilius, & qu'il faut aprendre de longue main, que
cette heure inemitable aproche, de s'en aller de bon cœur.
Les autres sortes de mort sont meslees auec esperance.
Vne maladie prend fin, on esteint vn embrasement, vne ruine
ne couurira doucement ceux qu'on pensoit qu'elle deuoit
escrazer, la mer iettera sains & saufs au riuage, par la vio-
lence de ses vagues, ceux qu'elle auoit comme engloutis
dans, le soldat leuera de dessus le col du vaincu l'espee dont
Vieillesse nous commande de mourir. il lui vouloit abatre la teste. Celui que la vieillesse conduit
la mort, n'a rien en quoy il puisse esperer. La vieillesse est
celle seule auec qui n'y a point de composition: & n'y a sorte
de mort plus molle, ni plus longue aussi. Il me semble
que Bassus se pourchasse, s'agence, & vit comme s'il deuoit
suruiure à soy mesme: brief il supporte sagement ce de-
membrement de soy. Car il discourt de la mort, & fait tout
Nulle incommodité en la mort sinon à celui qui l'aprehende. ce qui lui est possible pour nous persuader, que s'il y a
l'incommodité ou de la trop grande aprehension en ce
faire, il ne s'en faut prendre à la mort, mais au mourant.
qu'il n'y a non plus de fascherie à mourir qu'à estre mort.
Or celui qui craint ce qu'il ne sentira, est aussi fol que celui
qui redoute ce qu'il ne soufrira. Se peut-il trouuer homme,
qui estime que l'on sente la mort, laquelle fait que nous
ne sent rien? A ce conte donc (dira quelqu'vn) la vie
est tellement hors de tout mal, qu'elle est aussi hors de toute aprehension. Ie scay que cela a esté dit & redit, & qu'il
le faut redire souuent: mais il m'a aussi peu serui le fois
que l'oyant dire à ceux qui soustchoyent que

vous deuoy craindre les maux de l'aprehension, desquels i'estois entierement essongné. Quant à Bassus, il a esté grandement respecté, discourant ainsi de la mort qui l'acostoit. Pour dire ce qui m'en semble, i'estime plus courageux celui qui lutte auec la mort, qu'vn autre qui en aproche seulement. Car quand la mort a saisi sa partie au collet, elle a encouragé les plus ignorans à ne se soucier nullement d'eschaper du pas qu'il conuenoit franchir. Ainsi l'escrimeur à outrance, qui durant le combat aura conniué & paré aux coups pour se garantir, tendra franchement la gorge à celui qui l'aura renuersé, & porte de sa main le poignard ennemi à l'endroit propre pour ne faillir à receuoir le coup mortel. Mais la mort qui aproche, & est toutesfois encores à venir, desire vne grande resolution, chose rare que le sage, & non autre, peut executer. Ainsi donc, i'escoutois tresvolontiers Bassus, comme iugeant la mort, & descouurant le naturel d'icelle, ne moins que s'il l'euſt veuë de bien pres. Ie pense que i'adiousterois plus de foy à quelqu'vn qui reuiendroit de l'autre monde, & qui me conteroit (l'ayant esprouué) qu'il n'y a point de mal en la mort. Ceux que la mort a acoſtez, qui l'ont aperceuë & receuë quand elle s'est aprochee d'eux, te sçauront bien dire quel trouble elle aporte à son arriuee. Tu peux mettre Bassus en ceste liste, lequel n'a voulu que nous fussions trompez. Icelui dit qu'autant, sot est l'homme qui craint la mort, que celui qui a peur de deuenir vieil. Car cõme la vieillesse suit la ieunesse, ainsi la mort le vieil aage. Qui ne veut mourir, il n'a voulu viure: d'autãt que la vie a esté donnee auec ceste exceptiõ qu'il faut mourir. Nous sommes au chemin de la mort, & qui la redoute, a perdu le sens, veu que l'on attend ce qui est certain, & redoute-on l'incertain. La mort est accompagnee d'vne neceſſité, que nul ne sçauroit euiter ni surmonter. Y-a il homme qui ose se plaindre d'estre reduit à vne condition en laquelle nous sommes tous les autres sont enuelopez? car la premiere partie de l'equité, c'est l'esgalité. Mais c'est chose superflue pour le different de plaider la cause de Nature qui n'a pas voulu que nous fissions autre condition que la siene. Elle despece tout ce qu'elle s'elle assemble, puis elle ramasse en vn ses pieces esparses, s'il est aduenu à quelqu'vn d'estre doucement poussé hors de ceste vie par la vieillesse, & qu'au lieu d'en estre arraché on l'en ait esleué peu à peu, certainement

2. Il y a plus de force en celuy qui meurt courageusemẽt: quãd il sent son heure venuë: mais plus d'addresse & de resolution en celui qui ne la redoute point, encores qu'il la voye s'auãcer au grãd pas.

La vie donnee à condition.

Les Stoiques ont ignoré que la mort est procedee de la reuolte du premier homme. Et pourtant le

rnst de Nature doit estre entendu de l'estat auquel la vie humaine se trouue apres le peché.

il doit remercier tous les dieux, de ce qu'estant saoul & rassasié de iours il a esté mené en vn repos necessaire à l'homme, & agreable à celui qui est las. Tu en vois qui souhaitent la mort, voire plus instamment que l'on n'a acoustumé de desirer la vie. Ie ne sçay qui de ces deux bandes nous hausse plus le courage, ou ceux qui demandent la mort, ou ceux qui l'attendent ioyeusement & de pied coy: pource que l'vn se fait par fois de fureur & despit soudain: l'autre est vne tranquillité d'esprit procedante de iugemẽt arresté. Quelqu'vn esmeu de cholere se tuera, mais nul, si non celui qui s'est de longue main disposé à mourir, ne receura ioyeusement la mort quand elle lui viendra au deuant. Ie confesse donc que plusieurs raisons m'ont esmeu d'aller souuent vers ce personnage que i'aimois, afin de sçauoir si ie le trouueroy tousiours en mesme pensee, & si la vigueur d'esprit ne diminuoit point comme les forces du corps. Mais ceste vigueur croissoit en lui, tout ainsi que l'on void paroistre plus grande la ioye des coureurs, quand à la septiesme repriſe ils se voyent sur le poinct de receuoir la palme. Se rangeant aux preceptes d'Epicurus, il esperoit ne sentir, tenoit qu'il n'y auoit douleur quelconque au dernier soupir: que s'il y en auoit, la briefueté d'icelle aportoit que que soulas: pource que toute griefue douleur est briefue.

La sage vieillesse asseure l'hõme contre la mort.

Raisons de ceste asseurance.

Au reste, qu'en ceste separation de l'ame d'auec le corps, s'il y auoit du tourment, il se souuiendroit qu'apres telle douleur il ne pouuoit plus se douloir. Qu'il ne doutoit que l'ame d'vn vieillard ne fust desia comme sur le bord des leures, & seroit sans violence separee d'auec le corps. Que feu allumé en matiere suiette à brusler doit estre esteint auec force eau, & par fois auec les ruines du lieu où il s'est pris: mais que celui qui n'a point de nourriture s'esteind de soy-mesme. I'oy volontiers ces choses, ami Lucilius, non comme nouuelles, mais auec la mesme pensee que i'auois voyant la mort deuant mes yeux. Quoy donc? ay-ie contemplé seulement de loin plusieurs rompans le fil de leur vie? non seulement cela, mais ie les ay veus, & de pres. Mais ie ferai bien plus de cas de ceux qui aprochent de la mort sans haine de la vie, & qui ne desirent ni ne craignent mourir. Bassus disoit que si nous sentons du mal en la mort, c'est nostre faute, pource que nous tremblons, si tost nous cuidons qu'elle aproche. Se trouuera-il hom-

Comment il faut aprocher de la mort.

La mort n'est redoutable, ains nostre infirmité.

de qui elle ne ſoit proche, en tous lieux, & à toutes heures? Mais conſiderons, diſoit-il, quand quelque occaſion de mourir ſemble eſtre près, combien il y en a d'autres que nous ne redoutons pas, qui ſont encores plus proches? Vn ennemi menaſſoit quelqu'vn, & vne crudité l'aura preuenu, qui emportera le menaſſé. Si nous voulons diſtinguer les cauſes de noſtre peur, nous trouuerons que les vnes ſont, les autres ſéblent eſtre. Nous ne craignõs pas la mort, mais l'aprehenſion d'icelle: car nous n'en ſommes pas eſlongnez vne fois plus que l'autre. S'il faut la redouter, ce doit eſtre touſiours. Car quel moment de noſtre vie eſt exempt de ſa mort? Mais i'ay à craindre que tu ne hayſſes ces longues lettres ci plus que la mort: & pourtant ie feray fin. Cependant, auiſe touſiours à ne craindre iamais la mort.

Deux cauſes de noſtre peur.

XXXI.

Qu'il faut meſpriſer les vains & aplaudiſſemens du monde.
Que la ſeule vertu eſt le ſouuerain bien.

IE conois que Lucilius eſt mien, il commence à ſe monſtrer tel qu'il auoit promis. Suy ceſte ardeur de courage qui te faiſoit marcher par deſſus les biens que le monde priſe, pour atteindre les vrais biens. Ie ne deſire point que tu deuiennes ni plus grand ni meilleur que tu taſchois d'eſtre. Tes fonmens ont occupé beaucoup de place. Effectue ſeulement tes deſſeins, & manie ce que tu as porté quant & toy d'autre choſe que de cire, dont Vlyſſe (ce dit-on) ſe ſerà l'endroit de ſes compagnons. Il faut vn bouſchon ferme. La voix des Sirenes eſtoit attrayante, mais pareſſe & de peu de gens. Celle que tu dois redouter ne ſonne pas du haut d'vn eſcueil, ains de toutes les parties du monde. Ainſi donc trauerſe non ſeulement vn paſſage, la volupté taguete, mais toutes les villes: bouſche l'oreil à tes plus grands amis. Ils te ſouhaitent du mal encore qu'ils te ſoyent treſ affectionnez, Si tu veux eſtre content ſans les dieux que rien n'auienne de tout cela qu'on te ſouhaite: Ces biens, dont tes amis deſirent que tu ayes des monceaux, ne ſont pas biens: il n'y en a qu'vn, qui eſt la cau l'apuy d'vne vie heureuſe, aſcauoir ſe fier a ſoy meſme.

1. C'eſt choſe treſ-dangereuſe d'eſtre flaté.

Le ſage eſt le vray Vlyſſe.

Il eſt beaucoup plus excellẽt, & pourquoy.

Le vray bien des Stoiques.

Cela ne ſe peut obtenir, ſi l'on ne meſpriſe le trauail, le mettant au rang des choſes indifferentes: d'autant qu'il eſt impoſſible, qu'vne meſme choſe ſoit ores bonne, ores mauuaiſe, tantoſt legere & ſuportable, tantoſt redoutable. Le trauail n'eſt pas vne bonne choſe. Que'ſt-ce donc qui eſt bon? le meſpris du trauail. Ainſi donc ie condamneray ceux qui s'occupent fort à choſes de neant: au contraire i'admireray ceux qui s'employent à honneſtes exercices, ſurtout quand ils s'y apliquent ſoigneuſement, ſans ſe reprendre ni permettre qu'on les deuance: & crieray tout haut apres eux, Sus, ſus, courage, gaigne le haut de ceſte monte tout d'vne traite, s'il eſt poſſible. Le trauail nourrit les cœurs genereux. Ainſi doc il n'eſt beſoin que ſelõ le vieil ſouhait de tes pere & mere tu faces vn triage des auantures que tu deſires: & meſmes ceſt vne honte à vn homme d'aage d'importuner les dieux de telles choſes. Qu'eſt-il beſoin de ſouhaiter? Fay toy heureux toymeſme, tu en viendras bout ſi tu conois que les biens acompagnez de vertu ſont vrayemeut biens, & que là où malice ſe trouue, il n'y a qu'ordure & honte. Comme rien ne reluit ſans lumiere ſans tenebres il n'y a point d'obſcurité, ſans l'aide du ſ rien n'eſt chaud, ni froid ſans air: ainſi l'aſſociation de ver ou de vice rend les choſes honneſtes ou deshonneſtes. Q eſt-cedonc que nous appellõs Bien? la conoiſſance des ch ſes. Et mal? l'ignorãce des choſes. Vn homme ſage & adr reiettera ou choiſira prõptement les choſes. Au reſte il craint ce qu'il reiette, ni n'admire ce qu'il retiẽt, moye nant qu'il ait l'eſprit haut & inuincible. Ie ne veux pas q tu t'abaiſſes & aneantiſſes. C'eſt peu de choſe, refuſer le t uail. Recerche & demande-le. Demandes-tu quel trau eſt ſuperflu & friuole? quand c'eſt pour choſes de pe importance il n'eſt non plus mauuais que celui qu'on e ploye en grands & notables afaires: car c'eſt de l'eſprit procede la conſtance qui ſe pouſſe aux entrepriſes cheuſes & penibles, diſant, pourquoy te repoſes tu? vn fr courage craind-il de ſuer? D'auantage la parfaite vertu auoir en tout le cours de ſa vie certaine eſgalité & con te touſiours ſemblable à ſoy: ce qui ne peut eſtre ſans la ence & conſideration des choſes, par le moyen de laq le on conoiſſe ce qui eſt des dieux & des hommes. V le ſouuerain bien, duquel ſi tu t'emparts, tu c

Qui c'eſt qui eſt bon.

Des vrais ſouhaits, & du moyen de les obtenir.

Bien & mal que c'eſt.

Du trauail louable & vicieux.

2. But de la vertu

me

mences estre compagnon, & non plus suppliant des dieux. Si tu demandes comme on paruient vn à tel bien ? ie respon que ce n'est point en trauersant les Alpes, ni les deserts, ni les plus perilleux destroits de la mer, lesquels toutesfois tu as passez par le moyen de ta commission. Le chemin que Nature t'a dressé est seur & plaisant. Elle t'a donné choses qui t'esgaleront à Dieu, si tu ne les abãdonnes point. Or l'argent ne t'apariera nullement à Dieu, lequel n'a rié. Ce ne sera non plus le somptueux habillement : car Dieu n'en porte point. Ni le renom, ni la monstre de ta personne, ni la conoissance que tu as acquise en pays lointain. Personne ne conoit Dieu : plusieurs en ont de mauuaises opinions, & n'en sont point chastiez. Ce ne sera nõ plus la troupe de seruiteurs qui portent ta litiere par les rues & par les champs. Ce Dieu tresgrand & tout puissant porte toutes choses. Ni la beauté, ni les forces du corps ne te peuuent faire heureux : tout cela decline. Il faut donc cercher vn bien qui n'empire point de iour en iour, à qui l'on ne puisse rassister, & tel qu'on ne puisse souhaiter rien de meilleur. Que sera-ce ? L'esprit. quel ? Droit, & bon & grand. Peux tu dire d'icelui autre chose, sinon que c'est Dieu logé dedans vn corps humain ? Cest esprit peut estre en vn cheualier Romain, en vn serf afranchi, en vn esclaue. Que sont ces trois : Des noms que l'ambition ou la violence a enfantez. D'vn petit recoin l'on peut sauter aux cieux. Soustieue toy seulement & reforme pareil à Dieu. Ce ne sera ni par or, ni par argent. On ne sçauroit de telle matiere faire vne image qui ressemble à Dieu. Souuien toy que quãd les dieux ont esté fauorables autresfois, il estoyent de terre.

Elle esgale l'hõme aux dieux.

Vanité du monde, qui s'estime heureux en possedant choses corruptibles.

Quel est le souuerain bien.

Quels en sont capables.

Vertueux, image de Dieu.

XXXII.

Louange de la solitude, & de la briefueté de nos iours.

Exhartation a paracheuer viuement le cours de ceste vie: & pourquoy plusieurs s'y plaisent tant.

I AY l'œil sur toy, & m'équiers de tes ceux qui vienent de pardelà, ce que tu fais, & auec qui tu demeures. Tu ne me sçaurois tromper, ie te tien cõpagnie. Comporte toy comme si i'oyois tout ce que tu dis, & voyois tout ce que tu fais. Veux-tu

1. Le sage ne demande point d'estre veu,

sçauoir ce qui me plait le plus de tous les rapports que i'ai de toy ? C'eſt que la pluſpart de ceux à qui ie demande ce que tu fais, reſpondent qu'ils ne ſçauent. C'eſt vn grand biẽ de ne point hanter gens qui ne te reſſemblent point, & qui deſirent autres choſes que toy. Ie m'aſſeure que l'on ne te deſtournera point de ce propos: ains que tu y perſeuereras encores que tu ſois ſollicité de part & d'autre à ce faire. Qu'y a-il donc? ie n'ai pas peur qu'ils te changent: ie crain qu'ils t'empeſchent. La vie eſtant ſi courte, celui qui arreſte noſtre courſe nous fait grand tort: outre ce que nous acourciſſons nos iours, commençans tantoſt par vn bout, tantoſt par vn autre, à nous mettre en train. Nous coupons noſtre vie par menues pieces, leſquelles encores nous decoupons & tranſperçons. Diligente toy, treſcher Lucilius, & penſe de combien grande viteſſe tu doublerois le pas, ſi tu penſois qu'vne troupe de cheuaux aprochaſt & fuſt deſia à la queuë des fuyards. Cela ſe fait: tu es preſſé. Haſte toy & te ſauue, conduis toy à ſauueté, & conſidere quelquefois, combien c'eſt vne belle choſe d'acheuer ſa vie auant que mourir, puis attendre coyement le reſte de ſes iours, conſiſtant en la poſſeſſion d'vne heureuſe vie, qui pour eſtre alongée n'en eſt pas plus heureuſe. Quand verras-tu le temps, auquel tu ſçauras que le temps ne te concerne en rien, ayant l'eſprit paiſible & en repos, ſans te ſoucier du l'ẽdemain, & couronné d'vn parfait contentement? Veux-tu ſçauoir, qui rend les hommes tant deſireux de l'auenir ? Nul n'eſchet en partage à ſoymeſme. Ton pere & ta mere t'ont ſouhaité tels & tels & biens: au contraire, ie veux que tu meſpriſes tous ces biens, dont ils t'ont deſiré abondance. Leurs ſouhaits apauuriſſent beaucoup de gens pour t'enrichir. Il faut arracher à quelqu'vn ce qu'ils te baillent. A la miene volonté que tu te poſſedes toymeſme, afin que l'ame agitée de diſcours extrauagans, s'arreſte en fin & face teſte: qu'elle plaiſe à ſoy, & conoiſſant les vrais biens (que l'on poſſede quand on les conoiſt) n'ait aucune faute de ſurcroiſt d'aage. Celui a finalement ſurmonté toutes difficultez, eſt libre & emancipé, qui vit ayant acheué ſa vie.

Auec qui il faut hanter.

Miſeres de noſtre vie.

2. Les dangers du mõde nous doyuent rendre diligens & ſoigneux.

Pourquoy pluſieurs de ſirent tant la longue vie.

Vraye liberté.

XXXIII.

1. *Que les diſcours des Stoiques ſont graues & ſententieux.*
2. *Que c'aſt choſe honteuſe de n'aprẽdre riẽ qu'à l'aide des liu*

TV desires qu'en ces lettres, comme es autres, ie couche quelques traits des principaux d'être les Stoiques. Ils ne se sont pas amusez à vn fleuretis de paroles: tout leur langage sent l'homme. Saches qu'il y a de l'inesgalité, quand les choses principales sont de quelque consequence. L'on ne s'esbahit pas de voir vn grand arbre, quand tous les autres d'aupres, en bon nombre, sont de mesme hauteur. Les poëtes & les historiens sont pleins de tels mots. N'estime donc pas qu'ils soyent d'Epicurus, ils sont de tous, & specialement des Stoiques. Mais les remarque plus soigneusement en Epicurus, pource qu'ils s'y rencontrent rarement contre esperance, & que c'est merueilles que ce professeur de volupté ait mis en auant quelque mot de magnanimité. Car voila ce que plusieurs en pensent. Mais en mon droit Epicurus est courageux, encores qu'il face du plaisant, & aille vestu bien court, estre vaillãt, industrieux, & habile à la guerre, se trouue aussi bien es Perses qu'és peuples habillez de toute autre façon.

1. Paroles sans instruction sont feuilles sans fruict.

Auis de Seneque touchant la personne & doctrine d'Epicurus.

Ne demande donc point de recueils ni de redites. Tout ce qui s'amasse des autres s'entretient tout d'vn fil entre les Stoiques. Nous n'auons donc point de bouschons attrayans, ni ne deceuons l'acheteur, pour lui presenter seulement vne belle monstre, & puis rien dedans. Nous permettons à ceux qui nous escoutent de prendre le patron de nos discours chez tel autre auteur que bon leur semblera. Pensestu que nous voulons trier les sentences hors du discours pour les attribuer? A qui les attribuerons nous? A Zenon, ou à Cleanthes, ou à Chrysipus, ou à Panætius, ou à Possidonius? Nous ne viuons pas sous vne monarchie: chascun se vendique à soy. Entre les Epicuriens tout ce que dit Hermachus & Metrodorus se raporte à vn. Tout ce que quelqu'vn a discouru en ceste secte, est tenu pour dict par l'organe & adresse de tout le corps. Nous ne pouuons, quelque effort qui s'en employe, trier chose aucune de grand amas de discours qui se ressemblent.

Quelle est la doctrine des Stoiques.

Vnion des philosophes.

C'est au pauure à conter combien il a de bestes.

Quelque part où tu iettes l'œil, tu rencontres ce qui pourroit aparoir, s'il estoit arriere des autres sentences qui sont aussi graues. Renonce donc à ceste pensée, de pouuoir sommairemẽt gouster quels sont les esprits des grãds personna-

Comment faut considerer les

Grands personnages. ges. Il les faut regarder depuis la teſte iuſques aux pieds, & ies manier de toutes parts. Vne choſe ſe fait-elle? vn ouurage eſt-il conduit à perfection ſelon ſon modele? tu n'en ſçaurois rien oſter, que tout n'aille incontinent en ruine. Ie ſuis content que tu conſideres tous les membres, moyennant que ce ſoit en l'homme meſme. Ce n'eſt pas beauté en vne femme d'auoir vne belle hanche: ou vn beau bras: mais celle doit eſtre eſtimee belle, dont toute la face eſt ſi parfaite qu'on ne s'amuſe point à cõtẽpler les autres parties du corps. Toutesfois ſi tu exiges de moy quelque choſe, ie ne t'en bailleray pas à leche-doigt, mais à pleine main. Il y a infinies ſentences eſparſes çà & là. Il faudra prendre celles qui ſe rencontreront, ſans les cueillir trop ſoigneuſemẽt: car elles ne ſont pas cler-ſemées, ains entaſſées, & meſlées par enſemble. Ie m'aſſeure qu'elles ſeruiront aux ignorans, & à ceux qui eſcoutẽt de cœur. Les paroles limitées & compriſes, comme les vers, en certain nombre de mots, s'impriment plus aiſément en la memoire. Pourtant baillons nous des ſentẽces aux enfans, pour les aprendre, les compoſitiõs que les Grecs appellent *Chries*, pource que l'eſprit d'vn enfant ceſt capable de les comprendre, & nõ autre choſe plus grande. Il eſt mal ſeant à vn homme de recercher ces fleuretis, & s'apuyer ſur quelque mots familiers à chaſcun, ou ſe glorifier de ſa memoire. Qu'elle ſe tiene ſus ſes pieds, qu'elle die des ſentences ſans les auoir apriſes: c'eſt choſe deshõneſte à vn vieillard, ou qui regarde la vieilleſſe, de n'eſtre ſçauant que par liure. Zenon a mis en auant vn tel propos: & toy q̃ dis-tu? Cleanthes cela: & toy, ne dis tu rien? iuſques à quãd faudra il qu'vn autre te pouſſe? cõmande & di quelque choſe dont l'on ſe ſouuiene: mets en auant quelque bon mot de ton creu. Ainſi donc ie penſe que ces gens qui n'inuenterent iamais rien, qui ne ſeruent ſinon de truchemens aux autres, qui demeurent touſiours cachés ſous l'aiſle d'autrui, n'ont rien de genereux: n'ayans iamais oſé faire ce qu'ils auoyent long temps apris. Ils ont exercé leur mentoire es inuentions d'autrui. Autre choſe le ramenteuoir, autre le ſçauoir. Se ſouuenir, c'eſt garder vne choſe commiſe à la memoire. Au contraire, ſçauoir, faire toutes choſes ſienes, ne depẽdre point du patron d'autrui, ni ne regarder tant de fois ſon maiſtre, & alleguer non dit ceci, Cleanthes dit cela. Qu'il y ait quelque diffe-

Cõp zraiſon.

Sentẽces cõuiẽt doyuẽt eſtre chiſies.

Inſtruction propre aux enfans.

Aux gens d'aages

2, Il ne faut touſiours aprẽdre des autres, ains inuenter quelque cho ſe apres eux.

Sçauoir & ſe ſouuenir en quoy dif ferent.

ce ce

ce entre toy & le liure. Aprendras-tu touſiours des autres? commence à enſeigner. Pourquoy eſcouterai ie ce que ie puis lire? La viue voix (dira quelqu'vn) fait beaucoup. Non pas celle qui eſt recommandée par le teſmoignage d'autrui, & qui fait office de notaire. Outreplus ceux qui demeurent touſiours ainſi en curatelle, & ſous pædagogues ſuyuent les premiers en choſe de laquelle chaſcun a debatu contre eux: en apres ils adherẽt à leur opinió, quoy qu'el le ſoit encores en controuerſe. Or iamais ne ſe trouuera elle, ſi nous nous contentons de ce qui a eſté trouué & mis en auant. D'auantage, qui ſuit vn autre, il ne ſuit, ni ne trouue ni ne cerche rien. Quoi dõc? ne ſuiuray-ie point les traces de ceux qui ont marché deuant moy? Ie marcheray par le chemin batu: mais ſi i'en trouue vn plus proche, ie le fortifieray. Ceux qui ont eſmeu ces diſputes auant nous ne ſont pas nos Seigneurs, ains ſeulement nos conducteurs. La verité eſt ouuerte & ſe preſente à tous: elle n'eſt pas encores ocupée. Nos ſucceſſeurs trouueront encores beaucoup à recercher & aprendre.

Miſere de ceux qui aprenent touſiours d'autruy.

La recerche de verité eſt infinie.

XXXIII.

11. *Il s'eſgaye d'auoir vn ſi braue diſciple qu'eſt Lucilius.*
12. *L'exhorte à eſtre bon, c'eſt a dire touſiours eſgal, & ſemblable à ſoy.*

IE me dreſſe en pieds, ie m'eſgaye, & ſecouant mes vieux ans ie ſens vn nouueau feu m'eſchaufer, toutes les fois que ie conoy par tes deportemens & lettres de combiẽ tu te ſurpaſſes toy meſme: car il ya lõg tẽps que tu as prins cõge de la populace. Si l'arbre portant fruict donne du plaiſir au laboureur, ſi le berger ſe reſiouit voyant les petis de ſon troupeau, ſi nul ne regarde l'enfant qu'il a eſleué que par meſme moyẽ il ne s'arribue la faueur d'icelui: que penſes tu qui auiene à ceux qui ont nourri de beaux eſprits, & qui les ayant façonnez en leur tẽdreur, les voyent deuenus grands en peu d'années? Ie t'atribue à moy, tu es mõ œuure. Ayãt conſideré la bõté de ton naturel, ie te mis la main deſſus, ie t'exhortay, ie te donnay les coups d'eſperon: au lieu de te laiſſer aller au pas, ie t'inci-

1. C'eſt vne toye extreme d'auoir façõne quelqu'vn à la vertu.

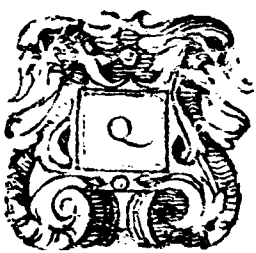
2. Vne bõne part de la vertu gist au vouloir.

tay de fois à autre, cõme ie fais encore maintenãt. Et quoy que tu coures & m'exhortes meſme à mon deuoir, ie ne laiſſe pas de t'auertir. Si tu demandes, que me reſte-il plus? Beaucoup, en ceci. On dit qu'vn ouurage bien commencé eſt à demi fait: mais il n'é prend pas ainſi des œuures de l'eſprit. Vne grand' part de bõté, eſt vouloir eſtre fait bon. Mais quel? Parfait, acompli de tous poincts, que nulle violence ni neceſſité ne puiſſe faire mauuais. I'aperçoy ceſt homme de bien en toy, ſi tu pourſuis, ſi tu inſiſtes, & donne ordre que tous tes faits & tes dits conuienent & correſpondent les vns aux autres, & ſoyent frapez à vn meſme coin. Celui de qui les actions ſont repugnantes, n'a point le cœur aſſis en bon lieu.

XXXV.

1. *De la vraye & fauſſe amitié.*
2. *De la conſtance requiſe en l'homme ſage & vertueux.*

1. Aimer & eſtre ami, ſont choſes différẽtes.



VAND ie te prie ſi inſtamment d'eſtudier, ie fay mes afaires, ie veux auoir vn ami: ce qui m'eſt impoſſible, ſi tu ne continues à te façonner toy meſme, comme tu as commencé. Maintenant que tu m'aimes, tu n'es pas ami. Quoy donc? ſont-ce choſes diuerſes? ouï: & differentes. L'ami, aime, mais qui aime n'eſt pas ami pourtãt. L'amitié donc eſt touſiours profitable. Quelquefois l'amour nuiſt. Quand tu ne ferois autre eſtude, continue afin d'aprendre que c'eſt qu'aimer. Haſte toy donc de peur que tu n'ayes apris pour vn autre ce que tu cõprens. De moy, i'en cueille deſia fruit preuoyant & m'aſſeurant que nous ne ſerons qu'vn cœur & que tout ce que mon aage a perdu de vigueur, il le recouurera du tien, encores que nous ne ſoyons pas beaucoup eſlongnez de temps l'vn de l'autre. Cependãt ie veux eſtre ioyeux reellement & de faict. Quoy que nos amis ſoyent abſens, ſi ne laiſſons nous de iouir auec ioye de leur amitié: mais ceſte ioye s'eſuanouit incontinent. Le regard, la preſence & la converſation a ie ne ſcay quoy de vif & de plaiſir, ſur tout quand tu vois vn ami tel que ie le deſires. Ainſi donc le plus grand preſent que i'attens

Vraye amitié.

toy, soit toy m esme: & afin que tu te diligentes tant plus, pense que ie suis vieil, & toy mortel. Vien vers moy, mais premierement vers toy. Profite, & sur toutes choses auise d'estre constant. Toutes les fois que tu voudras sçauoir si tu es auancé, regarde si tu veux auiourd'hui ce que tu voulois hier. Changement de volonté monstre que l'esprit flote tantost d'vn coste, tantost paroist de l'autre. selon qu'il est emporté du vent. Vne chose bien fondee & fichee profond ne vague point. Ainsi en prend-il au parfait sage, & en quelque sorte à celui qui aprend & s'auance en sagesse tous les iours. Quelle difference y a il? Celui qui profite est esbranslé, mais il ne sort pas de son lieu, ains il tourne sur ses gonds: le parfaict sage ne bouge nullement.

2. Sans la constance la vie n'est pas vie.

Deux sortes de sages entre les Stoiques.

XXXVI.

1. *Auertissemens à vn ami de Lucilius pour l'entretenir en l'estude de la Philosophie.*
2. *Le sommaire d'icelle est, Mespriser la mort.*

EXHORTE ton ami de mespriser courageusement ces gens qui le tancent qu'il a cerché l'ombre & loisiueté, quité son estat, & preferé le repos à tous ces honneurs ausquels il pouuoit paruenir. Il leur fera voir de iour à autre le profit qu'il a fait en ceste siene ocupation. Ceux là, à qui l'on porte tant d'enuie, ne lairront pas de passer. Les vns seront escachez, les autres herront. La prosperité est vne chose turbulente. Elle se tourneboule & agite le cerueau en infinies sortes. D'vn mal elle pousse ses gens en vn autre: les vns aux honneurs, les autres aux delices, enflãt ceux-ci, amolissat & faisãt fondre ceux-là. Si qu'elqu'vn la porte bien, c'est comme si on disoit qu'il porte bien le vin. Il ne faut dõc pas que ceux-là te facẽt croire qu'vn homme assiegé de plusieurs est bien à son aise. Tels courent vers lui comme les ruisseaux dans vn lac, pour l'espuiser & troubler. Ils appellent ton ami, causeur & paresseux. Tu sçais qu'il y a des gens qui en parlant entẽdẽt le contraire de ce qu'ils disent. Parauant ils le nommoyent heureux. L'estoit-il? Ie ne m'arreste nõ plꝰ à cela qu'aucũs l'esti-

1. Les mondains trouuent estrange le train des vertueux.

Pource que la prosperité les enyure.

Partant leur iuge-

ment n'eſt pas ferme.

ment auſtere & trop retiré. Ariſton aimoit mieux (ce diſoit-il) vn ieune homme morne que plaiſant & qui faiſoit rire les autres: comme le vin qui au commencement eſtoit aſpre & dur deuient bon: mais le preſt à boire des qu'on l'a mis au tonneau, n'eſt pas de garde. Qu'ils l'appellent melancholique & ennemi de ſa grandeur; ceſte auſterité deuiendra quelque choſe de bon auec le temps, pourueu qu'il continuë à cherir la vertu, à gouſter les bonnes lettres, non ſeulement pour deuenir plus ſçauant, mais auſſi plus ſage. C'eſt maintenant le temps d'aprendre. Et quoy? y a il quelque temps où il ne faille rien aprendre? Non. Mais comme c'eſt choſe honneſte d'eſtudier toutes les années de ſa vie: toutesfois cela n'eſt pas requis eſgalemẽt en tous aages. Ce ſeroit choſe ridicule & deshonneſte qu'vn vieillard aprinſt à conoiſtre les lettres. C'eſt au ieune à faire proviſiõ, & au vieil d'vſer de ce qu'il a amaſſé. Tu feras donc beaucoup pour toy, ſi tu fais ce ieune fils homme de bien. Voila les biens qu'il faut ſouhaiter & donner, non pas les biens incertains de la fortune, qui ſeruent autãt donnez que receus. Finalement, il n'eſt plus à ſoy, il a donné la parole, & s'eſt obligé. Or il y à moins de honte de faillir à payer vne debte que de ne reſpondre point à la bonne eſperance qu'on a cõceuë de nous. Pour ſe deſueloper des mains d'vn creancier celui qui trafique a beſoin d'vne propere negotiation: il faut au laboureur vne terre fertile, & vn air fauorable. Ton ame peut de ſa ſeule volonté s'acquiter de ſes debtes. La fortune n'a que voir ſur les mœurs. Qu'il les range ſi bien que l'eſprit iouiſſant d'vne vrai repos ateigne finalement la perfection, ne ſentant qu'on lui ait rien oſté ou adiouſté, mais demeurãt en meſme eſtat, quoy qui puiſſe auenir. Si les biens communs & ordinaires pleuuent de toutes parts ſur vn eſprit, il eſt eſleué & aparoit au deſſus: ſi la fortune lui en emporte vne partie, voire tout, il n'en eſt pas moindre. Si l'enfant eſtoit né entre les Parthes, il ſçauroit incontinent bander vn arc. Si en Allemagne, il lanceroit vn petit iauelot. S'il euſt eſté du temps de nos peres, on lui euſt apris manier dextrement vn cheual, & à fraper l'ennemi à coup de main. Les façons de faire des nations conſeillent & commandent tels exercices à tous ceux qui y ſont nez. Qui doit donc ques mediter celui ci? ce q eſt propre & ſeur contre toutes ſortes de traits & d'ennemis: Meſpriſer la mo laqu

Il le faut corriger en ſe ramentenant que le deuoir de ieuneſſe eſt d'aprẽdre, & des vieillards de pratiquer.

Fruits de l'eſtude de philoſophie.

2. Sõmaire d'icelle.

laquelle chascun confesse estre terrible & effroyable à nos esprits, que Nature a formez pour l'amour de soy. Aussi ne seroit-il besoin de le duire & pousser à ce vers quoy nous marchons d'vn mouuement comme volontaire, ainsi que nous voyons tous tendre à se conseruer eux mesmes. Nul n'apred de pouuoir s'il est besoin, coucher volontiers sur vn lict de roses, mais il se fortifie, pour ne point deceler son secret en la peine, pour en besoin & tout blessé demeurer debout en sentinelle dedans vne tranchée, pour ne tomber sur son dard, encores que le sommeil ait acoustumé de saisir quelquesfois ceux qui posez en garde s'apuyent sur quelque chose. *Comment il n'est besoin d'aprendre à pouuoir viure delicatement.*

La mort n'a incommodité quelconque: car il faudroit qu'il eust quelque chose dont elle fust l'incommodité. Mais si tu as si grand' enuie de viure plus long temps, pense que nulle des choses qui s'esuanouissent & sont cachées au sein de la nature, d'où elles sont sorties & sortiront encores, n'est consumée. Elles cessent, & ne perissent point. La mort, que nous craignons & fuyons si fort, entrerompt la vie, & ne la iuge pas. Le iour reuiendra qui nous fera reuoir la lumiere: plusieurs l'auroyent en horreur, s'il ne les ramenoit apres estre comme aneantis. Mais ie monstreray plus amplement ailleurs, que les choses ne perissent point, ains ne font que changer. Qui doit reuenir, doit sortir de bon cœur. Contemplere la reuolution de toutes choses qui retournent en elles mesmes: tu verras que rien ne s'aneantit en ce monde, mais que par interualles tout monte & descend. L'æsté s'en va, mais l'annee qui vient le rameine. L'hiuer est passé: mois le raporteront. La nuict cache le Soleil: mais le prochain la chassera. Tout ce cours des estoiles repred ses premieres erres, vne partie du ciel se hausse tousiours, l'autre s'abaisse. Or ie feray fin, ayant adiousté ce mot, que ni les petis enfans, ni les ieunes garçons, ni les insensez ne craignent point la mort: & que c'est vne grand' vilenie, si la raison ne nous donne autant d'asseurance pour le moins que la sottise. *Contre le desir d'vne longue vie.* *Diuerses comparaisons.* *Belle conclusion.*

XXXVII.

1. *Des deux sortes de Magnanimité.*
2. *Comment la philosophie nous guide à vne vraye liberté.*

1. Promesse de bien viure est vne grande obligation.

LA plus grande obligation qui t'astreint à estre homme de bien est que tu as promis de l'estre. Tu en as fait serment. Celui t'a trompé qui t'a dit que c'est vn exercice delicat & aisé. Ie ne veux pas qu'on t'abuse. Les mots du serment que la Philosophie & l'estat crime requierent sont pareils: estre bruslé, tué à coup de verges, & de poignard. On veut que ceux qui se louent pour escrimer à outrance, & qui boyuent & mangent ce qui doit tost apres sortir par leurs playes, souffrent tels maux malgré eux: mais on requiert de toy que tu les endures volontairement & à ton escient. Il est loisible aux gladiateurs de poser les armes, de faire ce qu'ils pourrõt pour obtenir grace du peuple. Quant à toy, tu ne les quitteras, ni ne supplieras qu'on te sauue la vie. Il faut que tu meures debout & inuaincu.

De lavraye magnanimité.

Au reste que te sert d'alonger ta vie de certain nombre de iours ou de quelque peu d'années? Nous naissons sans sçauoir quel terme nous est prefix. Demande comment tu te mettras au large? Tu ne sçaurois euiter la necessité: tu la peux surmonter. S'il y a moyen d'eschaper, ce sera la philosophie qui le te donnera. Retire toy à elle, si tu veux estre sauf, en repos, & heureux: brief, si tu veux estre libre, qui est le principal. Tu ne peux paruenir par autre voye paruenir à ce bien. La volupté mondaine est seruile, abiecte, sale, seruile, suiette à plusieurs cruelles passions. La sagesse, qui est la seule vraye liberté, chasse arriere toy tous ces tyrans, qui commandent par fois tour à tour, & quelquesfois tous ensemble. Pour y paruenir, il n'y a point de chemin tout droit. Marche hardimẽt, tu ne sçaurois te fouruoyer. Si tu desires que toutes choses te soyent suiettes, suiets toy à la raison, tu commanderas à plusieurs, si tu commande. Elle t'aprendra ce que tu dois entreprendre & comment. Tu ne tomberas point en afaires. Me sçaurois monstrer vn homme qui sçache comment il a com-

2. Du moyẽ de paruenir à vraye liberté.

Ce moyen est que l'homme s'assuiettisse à la raison.

de vouloir ce qu'il veut? Ce n'a esté par aucun auis, mais par violence qu'il s'y est est ietté. La fortune ne s'eslance pas moins souuent dedans nous, que nous dedans elle. Il est mal seant d'estre porté au lieu d'aller, & de cercher soudain vn homme qui semblera estre tombé des nues. Et moy, comment suis-ie venu ici?

XXXVIII.

Du profit qu'aporte vn propos familier, court, & non elabouré.

TV requiers à bon droit que nous continuions entre nous ce trafic de missiues. Vn discours qui se glisse mot à mot en l'ame profite grandement. Les disputes premeditees, & espandues aux oreilles d'vn peuple, estonnent beaucoup, & sont entendues de peu. La philosophie est vn bon conseil. Nul se crie à pleine teste, quand il donne conseil à vn autre. Quelquesfois il conuient vser de ces façons de haranguer, c'est à sauoir quand il faut pousser celui qui doute. Mais quand il n'est besoin de faire venir l'enuie d'aprendre, ains de profiter à celui qui a aprins, de continuer, il est expedient de parler familierement, c'est à dire philosophiquement. Les mots entrent dedans à l'aise, & tienent mieux. Il faut peu de paroles, pourueu qu'elles soyent bien dites. Espandons les comme vne semence qui est menue: mais quand elle a occupé quelque lieu propre, elle desploye ses vertus, & tout petite qu'elle est, on lui void produire de grands effects. Autant en fait la raison: si tu la consideres, elle n'a pas grand' estendue: mais elle croist à mesure qu'on la met en besongne. Encores vn discours fondé en raison soit brief, toutesfois si l'esprit le comprend bien, il se renforcera & haussera. Les enseignements sont en mesme condition que les semences. Quoy que petits de volumes, ils sont beaucoup, moyennant que (comme i'ay dit) vn esprit capable les empoigne & serre dedans soy. Car par reciproque il produira beaucoup de choses, & rendra plus qu'il n'aura receu.

Difference entre la philosophie & vne vaine eloquence.

Comment il faut parler.

Preceptes philosophiques à quoy ressemblét.

XXXIX.

1. *Difference entre vn propos continué & abregé.*
2. *Du naturel d'vn esprit genereux.*
3. *Si la superfluité nuist, & comment.*

1. Les ignorans ont besoin d'amples discours: les sçauans non.

IE dresserai, agenceray & abregeray le plus soigneusement qu'il me sera possible les Commentaires que tu desires: mais auiſe-toy si vn discours continué à la maniere accoustumee est point plus profitable, que ceux que nous appellons maintenant Abregé. Iadis, lors que nostre langage estoit plus pur, on vsoit du mot de Sõmaire. Les discours amples sont plus necessaires à ceux qui aprenent, & les briefs aux sçauãs: pource que ceux-là enseignent, & ceux-ci auertissent. Mais ie te fourniray de l'vn & de l'autre, n'estant besoin que tu me requieres d'auoir le court ou le long. Vn inconu parle par procureur. De ma part, i'escriray selon ton intention mais à ma mode. Cependant tu as les escrits de plusieurs autres, mais ie ne sçay pas s'ils sont assez bien dressez: Prens en main le catalogue des liures des Philosophes. Cela te ueillera necessairement. En voyant combien d'hõmes ont trauaillé pour toy, tu desireras estre l'vn d'entre eux, car esprit genereux est faict de ceste sorte, qu'il s'affectionne à

2. L'ame vertueuse regarde tousiours son origine.

qui est honneste. Les choses basses & sordides ne donnent point de contentemẽt à vne belle ame, qui hausse & attire soy tout ce qui a aparẽce de grãdeur. Ne plus ne moins que la flamme s'esleue en poincte, & ne peut tendre ni pancher contre bas, non plus que demeurer à requoy: ainsi nostre esprit est à l'erte, d'autant plus remuant & actif qu'il est vehement. Or bien-heureux est celui qui employe ceste promptitude à choses bonnes. Il se mettra hors de la puissance & iurisdiction de fortune. Il atrempera la prosperité, amenuisera l'aduersité, mespriſera ce que les autres prisent. C'est grãd cœur de ne tenir cõte des choses grãdes & aimer mieux les mediocres que les excessiues. Les mediocres seruent, les autres sont superflues & nuisibles. Vn terroir trop gras fait coucher les bleds: les rameaux trop chargez rompent. La grande abondance ne paruiẽt point à meureté. Autant pre-

prend-il aux esprits, enyuez par vne felicité desmesuree, qui fait qu'ils ruinent eux-mesmes & les autres. Sçauroit-on trouuer ennemi si outrageux & insolent à l'endroit de son prisonnier, que les voluptez le font cõtre quelques vns? mais en vn poinct leur insolence & brutale dissolution doit estre supportee, asçauoir qu'ils sont punis par les mesmes moyẽs qu'ils ont employez à mal faire. Nõ sans cause sont-ils agitez de ceste fureur. Force est que la conuoitise desmesuree soit son saoul. Nature a ses bornes: les choses vaines & voluptueuses n'ont riue ni fond. L'vtilité est le compas de ce qui est neceſſaire: mais à quelle aune mesureras-tu les superfluitez? Ceux qui ne se peuuent passer de leurs plaisirs, pour en auoir fait coustume, se plongent du tout en iceux: & pour cela sont ils extremement miserables, qu'ils viennent à ceste extremité, que les choses superflues leurs sont neceſſaires. Au lieu donc de maistriser leurs voluptez, ils en sont esclaues: & (ce qui est le comble de mal) aiment leurs maux. Or le malheur est acompli de tous poincts, quand la vilenie se voit gaye & agree, quand le remede n'a plus de lieu, & que les vices se tournent en habitude.

Les superfluitez forcent la Nature, & rendent l'homme miserable.

XL.

Description, sous la personne d'vn certain philosophastre: de la façon de faire des Sophistes & bauards harangueurs. Que parler posément est vne chose bien seante & requise en tout homme d'honneur: ce qui est confermé par exemples.

Lettres des amis, presentes sont agreable.

IE te remercie de ce que tu m'escris souuẽt: pource que tu te monstres à moy en la seule maniere à toy possible. Ie ne reçoy iamais tes lettres, qu'à l'instant nous ne soyons ensemble. Si les pourtraits de nos amis absens nous sont agreables en ce qu'ils nous en renouuellent la memoire, & par vn vain soulas allegent le regret qu'on a de leur absence: de combien plus gracieuse rencontre sont les lettres qui representent les vrayes traces & marques

d'vn ami absent? car c'est vn contentement singulier de co-- noistre par la main de l'ami, empreinte en vne lettre, ce qui nous resiouyt infiniement en presence. Tu m'escris auoir entendu que le philosophe Serapion, estant arriué par delà, continue à l'acoustumee de discourir auec vn grand flux de paroles, qu'il ne prononce pas distinctement, mais entasse & presse les vnes contre les autres; pource qu'il lui vient tant à la fois au deuant qu'vne seule langue n'y peut fournir. Ie n'aprouue point cela en vn Philosophe, attendu que la prononciation, ainsi que la vie doit estre posee & rassise. Or toute precipitation & vistesse est desreiglee. Voila pourquoy en Homere, le propos long, vistement prononcé, tombant tout d'vne haleine & sans interualle, comme feroit la neige, est attribué à vn harangueur: mais la parole grauement coulante, & plus douce que miel, est donnee aus vieillard. Retien donc ce poinct, que toute ceste vehemente & redondante façon de haranguer est plus propre à vn farceur, qu'à vn personnage qui traite choses serieuses & d'importance, ou qui enseignent les autres. Ie ne veux point que le langage tombe comme mot à mot, ne qu'il coure. Qu'il ne tire pas l'oreille, qu'il ne la rompe pas aussi: d'autant que le parler defaillant: entr'ouuert & maigre, ne peut arrester celui qui escoute, & qui s'ennuye voyant moins de plein que de vuide. Toutesfois vn mot que l'on atrend prend plus aisément place en l'ame que ce qui est dit trop viste. Adiouste maintenant à cela, que la harangue prononcee pour auancer verité doit estre simple & sans fard. Celle de Serapion de ses semblables est fausse, affectee, ne cerchãt qu'à esmouuoir les ignorans, & trainer par violence les oreilles mal faites, elle ne peut souffrir qu'õ la manie, ains eschape & s'esuanouit. Cõmẽt pourroit elle dõpter les autres, veu qu'elle est indomptable? Les remedes ne seruent de rien, s'ils ne demeurent quelque tẽps es endroits où l'on les applique. Outreplus le langage roulant a tout plein de sotise & de vanité: il fait plus de bruit qu'il ne vaut. Il conuient adoucir ce qui m'effroye, reprimer ce qui m'irrite, esplucher ce qui m'abuse: arrester la dissolution, tancer l'auarice. Peut-on prouuoir à cela par vn langage qui ne fait que passer? y a-il medecin qui puisse les malades sans s'arrester pres d'eux? D'auantage en ce bruit de mots roulans à l'estourdie, il n'y a goust ni plaisir aucun. Mais comme il suffit de remarquer en passant

Serapion, image d'vn Sophiste & vain harãgueur.

Discours contre le parler viste & redondant.

Extremitez à fuir en parlant.

Verité ne veut point de fard.

Vanité du langage precipité.

Comparaison a ce propos.

plusieurs choses que tu estimes impossibles, aussi c'est assez d'auoir oui vne fois ceux qui causent ainsi à plaisir. Car que voudroit-on aprendre ou imiter, & quel iugement peut-on faire de l'esprit de ceux dõt les propos sont cõfus, iettez à la volee & sans arrest? Tout ainsi que ceux qui courẽt par vne roide pente ne s'arrestẽt pas quãd il leur plait, ains le pied entrainé par le fardeau du corps esbranslé fait beaucoup plus de desmarches qu'il ne voudroit: semblablement cette roulerie de langue n'est maistresse de soy mesme, ni bien seante à la philosophie, qui doit asseoir ses mots, non pas les ietter comme par despit, & lui conuient de s'auancer pas à pas. Mais ne peut-elle point quelquefois s'esleuer? Pourquoy non moyennant qu'on se retiene en la grauité & biẽseance de sa vocation, laquelle se perd dans ce torrent de langage. Qu'vn discours philosophique vole à tire d'aile, quelquefois auec mesure: que ce soit vn fleuue coulant tousiours, non pas vne ruine d'eaux incontinent allechees. A peine permettrois-ie à vn Orateur vne telle vistesse, qu'on ne peut r'appeller, & qui court à l'estourdie. Comment l'oreille quelquesfois d'vn ignorant, pourra-elle suyure, & en raporter son auis, sur tout quand tel harangueur se laisse emporter à la vaine gloire, & s'eschaufe tellement que lui mesme ne se peut arrester? Qu'il se haste, qu'il fourniſſe de la matiere autant que les oreilles en peuuent porter. Ce sera ce pendant assez souuent fait à toy, si tu desdaignes telles gens, qui cerchent à beaucoup dire, non pas à bien dire: & si tu aimes mieux (quand la necessité le requerra) haranguer à la façon de Venicius, auquel comme l'on euſt demandé en quelle façon il parloit, Comme Asellius, fit il: mot à mot. Au contraire Geminus Varius disoit de lui, Ie ne sçay pour quoy vous appellez ceſt homme eloquent: il ne sçauroit assembler trois mots ensemble. Mais quant à toy, ami Lucilius, ensui la maniere de parler de Vinicius. Quelque badaut le mettera à la trauerse, qui oyãt Vinicius tirer ainsi les mots l'vn apres l'autre, cõme si au lieu de dire il dictoit, dira, Parle, ie te oy, ie te tai. De moy, ie desire qu'vn homme sage s'esloygne plus qu'il pourra de la trop grãde prõptitude d'Haterius, fameux orateur de son temps. Il ne se coupoit ni ne s'arrestoit iamais. Ayant commencé il poursuiuoit tout d'vn fil, ie pense que certaines choses conuienẽt plus ou moins aux nations. L'on supporteroit es Grecs vne longue traince

Autre comparaiſon à bien propos.

Philoſophes & ſages commẽt doyuẽt parler.

2. Le parler poſémẽt ſied bien à vn homme d'honneur.

Exemples.

Obseruatiõ notable sur le parler vitieux ou tardif.

de paroles. Nous autres auõs ceſte couſtume de pũctuer les mots & periodes en nos eſcrits. Ciceró, pere de l'eloquence Romaine, parloit à trait, & comme contant ſes mots. Le langage Latin ſe contourne & regarde vn peu plus ſoigneuſement, il ſe priſe, & ſe met en monſtre afin qu'on l'eſtime. Fabianus, homme treſçauant & treſſage, puis fort eloquent eſtoit prõpt en diſpute, non grand parleur: tellement que l'on pouuoit dire, voila vn habile homme, qui toutesfois ne dit rien à l'eſtourdie. C'eſt ce que i'auouë en vn philoſophe, ſans le preſſer de ceſte promptitude & adreſſe ſi grande que ſon diſcours coule ſans reſtiuer: encores aime-ie mieux qu'il parle à traict que viſtement. Or ce qui m'induit à te deſtourner & faire auoir peur de ceſte maladie, eſt que tu ne peux faire le meſtier de telle parlerie ſans deuenir impudent. Il faudra que tu te monſtres effronté, & ne pourras eſcouter toymeſme. Car ceſte poſte de langue emportera infinies choſes, que tu voudrois bien tenir pour les mieux agencer. Tu ne ſçaurois eſtre babillard, ſi premierement tu n'as beu toutes tes hontes. Qui plus eſt, il conuient s'exercer en cela tous les iours, & laiſſer la ſubſtance des choſes pour recorder des mots. Encores qu'ils ſe preſentent en main, & puiſſent couler ſans que tu trauailles, ſi les faut-il retenir & faire marcher conuenablement. Car ainſi qu'vne alleure paiſible ſied bien au ſage, auſſi vn propos ſerré, non trop hatif & diſſolu, lui conuient. En ſomme donc, ie deſire que tu ſoy tardif en parole.

Exemple remarquable.

Parler bien aucoupſe trouue ioint à impudence.

Belle comparaiſon.

XLI.

1. *Qu'il y a quelque choſe de Diuin en tous les gens de bien.*
2. *Qu'il ne faut meſpriſer l'homme à cauſe de ſes richeſſes terriennes ou autres biens periſſables: mais ſelon qu'il eſt riche de biens interieurs & propres à lui.*

1. Les Stoiques veulẽt que l'homme cerche & puiſſe trouuer en ſoy la bonne conſcience. Elle eſt voirement en l'hõme de bien,

C'Est tresbien fait, & pour ton grand profit, ſi tu perſeueres (comme tu m'eſcris) t'acheminer vers la bonne conſcience, quelle ce ſeroit folie à toy de ſouhaiter puis que tu la peux dõner. Il ne faut point eſleuer les mains au ciel, ni prier le Sacrifiant qu'il nous donne acces iuſques aux oreilles d'vne image, cõme ſi nous pouuiõs eſtre plus exaucez. Dieu eſt pres de toy, il eſt auec toy, il eſt dedã ſtoy. Ie te ſeure ami Lucilius, qu'vn eſprit ſainct, gardié & remarque

des biẽs & des maux que nous faisons, habite dedãs nous. Se- *mais c'est*
lon que nous le traitons il nous traite. Nul n'est homme de *Dieu qui*
bien si Dieu n'est auec lui. Y-a-il homme viuant qui peust *la lui dõne,*
surmonter les confusions du monde, sans l'aide de Dieu? *par vn moyen inconu*
C'est lui qui dõne des conseils magnifiques & asseurez. Dieu *& caché à*
habite (mais on ne sçait quel Dieu c'est) en chasque hom- *la sagesse*
me de bien. Si tu rencontres vne forest espaisse d'arbres fort *humaine,*
vieux, extraordinairement hauts, & qui par l'espaisseur de *encores*
branches sur branches empeschent la clairté du ciel de dõ- *qu'elle se*
ner dessous ceste hautẽur de forest, le secret du lieu, l'eston- *meste d'ẽgazouiller: ces*
nement de l'ombrage si espais & serré en terroir spacieux, *mots ce qui*
me preuue qu'il y a vn Dieu. Si quelque cauerne, dont le *est ici dit,*
temps ait presque tout rongé les pierres, est suspendue au *qu'on ne*
dessus d'vne montagne, sans qu'homme y ait mis la main, *sçait quel*
mais qui ait esté creusee par l'adresse de Nature, elle te pic- *Dieu c'est*
quera l'ame, tellement que tu la considereras auec reuerẽ- *qui habite*
ce comme quelque lieu de deuotion. Nous reuerons les *en l'homme*
sources des grandes riuieres: & y a des estangs, qui pour *de bien.*
leur largeur & profondeur ont esté tenus pour sacrez. Si tu
voicois vn homme resolu es dangers, ne receuant touche aucu- *Cõparaisons*
ne des passions desreiglees, heureux en aduersité, paisible au *diuerses*
milieu des tempestes, esleué par dessus tous autres hom- *pour prouuer que*
mes, aussi haut que les dieux, passant par dessus toutes cho- *Dieu habite es choses*
ses comme n'estans rien à comparaison de lui: seras tu point *rares, sur*
meu à le reuerer? Diras-tu pas, Cela est si grand & haut *tout en l'hõme vertueux.*
qu'il n'est pas possible qu'vne ame humaine soit enclose en
petit corps. Vne vertu celeste y est descendue: c'est vne
puissance diuine qui gouuerne ceste excellent esprit: re-
gardant mesure en toutes ses actions, ne s'arrestant à choses au-
dessous du monde qui sont trop petites pour lui, & qui se
moquent de tous nos effroits & desirs. Vne chose si grande
ne sçauroit demeurer debout, si elle n'estoit soustenue par *Belle similitude.*
quelque Dieu; La plus part d'icelle est au lieu d'où elle est
descendue. Comme les rayons du Soleil touchent la terre,
mais ils sont au ciel d'où le Soleil les darde: ainsi vne ame
celeste & similitude & saincte, enuoyee au monde, afin que nous consi- *2. Rien n'est à priser en l'homme que l'homme mesme, c'est a dire la vertu, sans laquel.*
deruons de plus pres la deité, conuerse voirement aues nous.
Elle ne sort point de soi: elle adhere à son origine. Elle depend de là, elle y re-
garde & s'y acroche, demeurant parmi nous, d'autant qu'el-
le ne s'y peut corrompre. Qui est donc celui qu'on doit
nommer? l'esprit qui n'a autre bien ni ornement que le

Sans laquelle l'homme n'eſt pas hõme.

ſien. Car quelle ſottiſe ſçauroit-on voir plus grande que de priſer en vn homme ce qui n'eſt pas de lui? On ne ſçauroit trouuer homme moins homme que celui qui admire les choſes qui peuuent en moins de rien changer de maiſtre. Vn frein doré ne fait pas meilleur le cheual. Il y a grande difference entre le lion qui a le crain doré & luiſant, qu'on manie, & qu'on contraint (apres l'auoir dompté) de receuoir & porter quelque braue equipage: & ce meſme lion en ſon naturel non peigné ni paré, mais au reſte en ſa vigueur & force entiere. Ce lion furieux, comme Nature a voulu qu'il fuſt beau en ſa façon terrible, à qui il ſied bien de faire trembler tous ceux qui le regardent, eſt preferé à vn lion brauement equipé & acoquiné autour d'vn valet qui le maiſtrie. Nul ne ſe doit glorifier que du ſien. Nous louons vne vigne ſi elle eſt chargee de raiſins, & ſi la quantité des grapes eſt ſi grande qu'elle tire les rameaux contre terre. Quelqu'vn preferera-il à icelle vne vigne qui auroit des fueilles & des grapes d'or? La vertu propre à vne vigne c'eſt la fertilité. Auſſi cela qui eſt de l'homme eſt louable en lui. Il a vne belle famille, belle maiſon & bien meublee, force bled, force argent à vſure: tout cela eſt autour de lui: il n'en a rien en lui. Le loüe en lui ce qu'on ne lui ſçauroit oſter ni donner: c'eſt ce qui eſt le propre de l'homme. Demãde tu quec'eſt? L'ame, & la raiſõ parfaite en l'ame. Car l'hõme eſt vn animal raiſonnable. Son bien doncques eſt parfait s'il acomplit ce pourquoy il eſt né. Que requiert de lui ceſte raiſon? Vne choſe treſaiſee, viure ſelon ſon naturel. Mais la folie du monde rend ceſte choſe malaiſee. Nous pouuons retenir l'vn l'autre dedans les vices. Et comment pourroit on retirer de perdition ceux que perſonne ne retient, que chaſcun pouſſe?

Comparaiſon elegãte.

Aduertiſſement digne d'eſtre noté par les riches.

XLII.

1. *C'eſt choſe difficile à croire, que tel ou tel ſoit hõme de bien.*
2. *Qu'il faut prendre garde à la commodité ou incommodité des choſes, deuant que nous y arreſter.*

1. Vn homme de bien imparfaitemẽt & parfaitement, ſelon la doctrine des Stoiques.

CE que ie voy, vn tel m'a deſia fait croire qu'il eſtoit homme de bien. Si eſt-ce qu'on ne paſſe pas ſi toſt maiſtre en preud'hommie, ni ne le conoit-on pas en ſi peu de tẽps. Sçais tu qui i'apelle homme de bien pour le preſent? Celui qui l'eſt imparfaitemẽt.

tement. Car l'autre, qui l'eſt parfaitement, n'aparoit à l'auanture qu'vne fois en cinq cens ans, comme le Phenix: & ne ſe faut eſbahir ſi la generatiõ des choſes grãdes requiert vn ſi long interualle. Souuentesfois la fortune pouſſe en auant des choſes mediocres & qui naiſſent parmi les autres: quant aux excellentes leur rareté les recommande d'autãt plus. Mais celui dont ie t'eſcris eſt encores fort eſlongné de ce dont il fait profeſſiõ: & s'il ſçauoit que c'eſt d'vn homme de bien il ne s'eſtimeroit pas encores tel, & peut eſtre deſeſpereroit-il de le pouuoir deuenir. Mais il a mauuaiſe opinion des meſchans. Eux ſont de meſme: & le plus grief tourment que la meſchanceté ſouffre eſt qu'elle deſplait à ſoy & aux ſiens. Il hait ces glorieux qui abuſent de l'autorité qu'ils ont acquiſe en peu de temps. Autant en fera il lui meſme, s'il tient vne fois le baſton. Les imperfections de pluſieurs n'aparoiſſent pas: pource qu'ils ſont petits. Icelles ſeront auſſi hardies, quãd elles cuideröt leur forces aſſez grãdes, que la meſchanceté ia deſcouuerte par quelque grandeur humaine. Aux petits defaillent les inſtrumens propres à deſployer leut meſchanceté. Ainſi manie-on ſeuremẽt vn ſerpent des plus venimeux, lors qu'il eſt tout-roide de froid. Il n'eſt pas deſnué de venin: mais cela eſt amorti. La cruauté, l'ambition, la luxure de pluſieurs entreprendroit d'executer les plus grandes meſchãcetez du monde, ſi la faueur de fortune ne leur defailloit. Tu verras qu'ils veulent meſmes choſes, ſi tu leur donnes des moyens reſpondans à leur volonté. Te ſouuient-il que m'ayant aſſeuré de quelqu'vn, ſi tu l'eſtoit en ta puiſſance, ie reſpondis qu'il eſtoit volage & leger, & que tu ne lui tenois pas le pied, ains la plume. I'ay menti: il tenoit à de la plume, qu'il a laiſſée, & s'en eſt fuy. Tu ſçais quels ieux il t'a fait voir depuis, à combien de maux il s'eſt hazardé qui lui deuoyent tomber ſur la teſte. Il ſe preparoit es dangers par ceux d'autrui, & n'y voyoit goute, ni peſoit cõbié peſoyẽt les choſes par lui demãdées, encores n'elles ne fuſſent pas ſuperflues. En cela donc que nous aſſeörös, & apres quoy nous courõs à perte d'haleine, nous deuons conſiderer ou qu'il n'y a point de commodité, ou qu'il y a beaucoup d'incommodité. Certaines choſes ſont ſuperflues, d'autres ſõt viles & de fort petit pris. Toutesfois no⁹ ne prenons point garde, & nous ſemble qu'on nous donne

Obiection pour prouuer la preud'hommie de quelqu'vn: auec les reſponſes.

Elegante ſimilitude.

Deſcriptiõ de l'incertitude de noſtre iugemẽt & de l'inciſtãce humaine. 2. La cõmodité ou l'incommodité des choſes doit eſtre ſoigneu-

sement pe-see. ce qui couſte biẽcher. Encores que noſtre ſtupidité aparoiſſe en ce que nous penſons rien n'eſtre acheté que ce que nous payons de noſtre bourſe: nous appellons gratuites les choſes pour leſquelles nous dependons nous meſmes, & que nous ne voudrions acheter, s'il faloit bailler noſtre maiſon en payement, ou quelque plaiſant & riche heritage. Neantmoins nous ſommes preſts de les acquerir auec ſolicitude, danger & perte d'honneur, de liberté, & de temps. Voila comme perſonne n'eſtime rien tant vil que ſoy meſme. Or faiſons en toutes deliberations & afaires ce que nous auons acouſtumé entrans en la boutique de quelque marchand. Voyons combien on priſe ce que nous deſirons. Souuentesfois ce dequoy nous ne donnons rien vaut beaucoup. Ie te pourrois monſtrer infinies choſes, qui acquiſes & acceptées nous ont enleué des poings la liberté. Nous ſerions à nous, ſi telles choſes n'eſtoyent point noſtres. Remue donc ceci à par-toy, non ſeulemẽt lors qu'il ſera queſtion du gain, mais auſſi de la perte: aſçauoir que cela doit perir s'il eſt ſuruenu d'ailleurs: tu t'en paſſeras auſſi bien que tu as fait autresfois. Si tu l'as poſſedé longuement, tu le perds en eſtant ſaoul. Si tu ne l'as gueres gardé, tu le perds auſſi que ſçauoir que c'eſt. Tu auras moins d'argent: & moins de faſcherie. Tu n'auras gueres de credit: & gueres d'enuie. Iette de toutes parts les yeux ſur ces choſes qui nous font enrager, que nous regretons auec vne mer de larmes, quand elles nous eſchappent. Tu verras que ce n'eſt pas la perte mais l'opinion & l'aprehenſion de la perte qui nous afflige. Nul ne ſent que ces choſes ſont perdues: il le penſe. Quand ſoy meſme, il n'a rien perdu. Mais à qui eſt-il aucun pouuoir vrayement dire, Ie ſuis à moy?

L'hõme eſtime les moindres choſes plus que ſoy-meſme.

Cõtre la vanité d'infinies ſuperfluitez.

D'où procedẽt nos douleurs & deſpits.

Choſe rare.

XLIII.

1. *Quel profit nous deuons recueillir de la commune renommée.*
2. *De la reigle de nos actions.*

1. La renõmee ſçait & diuulgue tout.

TV demãdes, comment tel cas eſt paruenu iuſques à moy, qui m'a dit que tu y penſe, veu que tu ne l'auois dit à perſonne. C'eſt la renõmée, qui ſçait preſques Mais ſuis-ie ſi grand, que ie puiſſe

uoir le bruit commun & faire parler de moy? Ne te mesure point à ce lieu où ie suis, mais regarde où tu demeures. Tout ce qui aparoit entre les pays de part & d'autre, est grand là où il se descouure. Car la grandeur humaine n'a point de moyen certain, la comparaison l'efface ou l'abaisse. Vn mesme basteau paroistra bien grand sur vne riuiere, & fort petit sur la mer. Le gouuernail fort long en vn vaisseau, sera bien court en vn autre. Maintenant, quoy que tu t'abaisses, si es tu bien grand en la prouince qui t'est commise. On s'enquiert, on sçait ce que tu fais, comment tu soupes & reposes. Cela te doit tant plus rendre soigneux de regler ta vie. Iuge toy heureux, lors que tu pourras viure deuant tous, & que les parois de ta maison ne te cacheront point aux yeux d'autrui, mais te seruiront plus seulement de couuerture contre le froid & le chaud: car ordinairement nous pensons que ces closture doyuent seruir à nous licentier à mal faire, puis que personne ne nous voit, au lieu que leur vsage est de rendre nostre vie plus asseuree. Ie vai te dire vne chose qui te fera voir quelles gens nous sommes. A peine trouueras tu homme qui vueille viure à portes riere-ouuertes. C'est nostre conscience, non point nostre orgueil, qui a mis des portiers derriere. Nous viuons de telle façon, que nous regarder soudain, c'est descouurir nostre train. Mais que sert se cacher, & fuir les yeux & les oreilles des hommes? Vne bonne conscience appelle beaucoup de tesmoins: la mauuaise, quoy que seule, est soucieuse & perplexe. Que tous sachent ta vie si tu te comportes honnestement: au contraire, qu'importe si personne ne sçait tes vilenies, veu que tu les sçais & les sens? O que tu es miserable si tu desdaignes ton tesmoin, asçauoir ta conscience!

Grandeur humaine est desmesuree.

2. Quelle regle est requise en nostre vie.

Conscience mauuaise, inuentrice de cachettes.

XLV.

De la fausse & vraye Noblesse.

De l'erreur de plusieurs au fait de la vie heureuse.

TV continues à me dire que tu es petit, adioustant que Nature la premiere, puis la fortune, s'est monstree maligne en ton endroit. Pourquoy dis-tu cela? puis que tu peux te tirer arriere

1. Nul ne se peut plaindre de nature ni de fortune.

de la foule du peuple, & atteindre au plus grãd heur qu'on ſçauroit deſirer? S'il y a quelque choſe de bon en la philoſophie, c'eſt qu'elle ne regarde point ſi l'hõme eſt noble ou roturier. Tous hommes, en remontant iuſques à la ſource dont ils decoulent, ſont iſſus des dieux. Tu es cheualier Romain, & ton adreſſe t'a conduit à ce degré. Mais ainſi m'aidẽt les dieux, pluſieurs ſõt forclos de telle dignité. Tous ne ſont pas Senateurs. Meſmes on void que les Capitaines enroolent & reçoyuent de viſage renfrongné les ſoldats, qui ne vont en guerre que pour trauailler & ſe mettre inceſſamment en danger. La bonne conſcience eſt au commandement de qui en veut: nous ſommes tous anoblis pour en pouuoir iouyr. La philoſophie ne choiſit ni ne rejette perſonne: elle reluit à tous. Socrates n'eſtoit pas gentil-homme. Cleanthes gaignoit ſon pain à tirer de l'eau & arrouſer des iardins. Platon n'eſtoit pas noble quand il ſe miſt à l'eſtude de philoſopie: mais elle l'anoblit. Pourquoy deſeſperes-tu de pouuoir deuenir tel que ceux là? Ce ſont tes anceſtres, ſi tu te monſtres digne d'eux: c'eſt à dire, ſi tu te perſuades promptement ceci, que nul ne ſçauroit eſtre plus noble que toy. Tous, tant que nous ſommes, auons eu des predeceſſeurs en auſſi grand nombre que nous: & n'a homme dont la premiere origine ne ſoit de temps immemorial. Platon dit, Qu'il n'y a roy qui ne ſoit iſſu de race d'eſclaues. ni eſclaue qui ne ſoit de lignee royale: La longue diuerſité des afaires humaines a peſlemeſlé tout cela, & la fortune s'en eſt iouee à la pelote. Qui appellons nous donques Noble & genereux? L'homme que Nature a duit & façonné à la vertu. Voila ce qu'il faut regarder & riẽ autre. Autrement ſi tu examines cela à l'antiquité, chaſcun eſt ſorti d'vn lieu auant lequel rien n'eſtoit. Depuis le commencement du monde iuſques à preſent, vne reuolution iournaliere ne a guidez tantoſt nobles, ores roturiers, & puis au rebo Vne baſſe cour garnie de vieilles medailles ne fait pas l'ame noble. Ce n'eſt pas de la vie d'autrui que nous tirons noſtre gloire: & ce q a eſté deuãt nous n'eſt pas noſtre. L'eſprit, q̃ de quelque condition que ce ſoit ſe peut eſleuer deſſus la fortune, eſt ce qui anoblit l'homme. Ainſi donc ſe le cas que tu n'es Cheualier Romain, mais eſclaue affchit: tu peux gaigner ce poinct, d'eſtre ſeul libre entre

Chaſcun a dequoy ſe contenter.

Vraye nobleſſe.

Exemples.

Sentence notable.

Du Noble.

Contre la nobleſſe titulaire.

qui se disent de condition libre. Veux-tu sçauoir commẽt? Ce sera si tu mets difference entre les biens & les maux, par autre auis que celui du vulgaire. Il ne faut pas regarder d'où vienẽt les biẽs & les maux: mais où ils vont. Si quelque chose peut rendre nostre vie heureuse, de droict elle est bõne: car on ne sçauroit la deprauer ni tourner en mal. Où gist donques la faute? En ce que tous, desirans la vie heureuse, prenent les instrumens d'icelle vie, & les mettent en sa place: bref, en protestant vouloir la trouuer, ils la fuyent. Car puis qu'vne vraye tranquillité est le sommaire & l'immuable apui d'vn heureuse vie, ceux la fuyẽt qui amassent tout ce qu'ils peuuent pour se donner de la peine, & non contens de porter leurs hardes, les trainent par le chemin raboteux de ceste vie. Par ainsi, touiours ils se reculent tant plus loin de l'effect de ce bien qu'ils souhaitent: & plus ils trauaillent, plus il s'embaraſſent & vont à reculons. Ce trouillis d'afaires qu'ils embraſſent les entortille: & leur en prend comme à ceux qui courent dedans vn labyrinthe, pour se perdre de plus en plus.

De la vraye & fausse liberté.

Elegantes similitudes contre ceux qui cercheẽt heur en seruitude & malheur.

XLV.

C'est assez d'auoir peu de liures : pourueu qu'ils soyent bons.

En estudiant fuyons les subtilitez, & nous arrestons à ce qui est vtile.

VTe plains que l'on ne trouue point de liures par dela. Ne les conte point, mais aussi qu'ils soyent bons. Vne lecture arrestee profite, la diuerse espouuyt. Qui veut paruenir où il pretend, suyue vn chemin, sans courir tantost par l'vn, puis apres par l'autre. Ce ne peut pas aller cela, c'est tracasser. Ie voudrois, dirasmoy, qu'en lieu de me donner conseil, tu me donnasses des liures. Quant à moy ie suis prest de t'enuoyer to⁹ les miẽs, & me retoyer mõ estude, voire, s'il m'estoit possible, ie me trãs-

2. Il ne faut pas cõter ce bien on a de liures, mais s'arrester aux bons.

porterois vers toy, & n'estoit que i'espere que tu auras expedié de bonne heure les afaires de ta commission, i'eusse cõmãdé à ma vieillesse de faire ce voyage, sans que Charybdis, Scylla, & tout ce destroit fabuleux de la mer de Sicile m'en eust peu destourner. I'eusse, non seulement traversé, mais passé à nage ce traiect, pour auoir ce bien de t'embrasser & iuger de mes yeux combien ton esprit est deuenu grand. Au reste quant à ce que tu desires que ie t'enuoye mes liures, ie ne m'en estime pas moins scauant que ie me iugerois beau si tu me demandois vn tableau qui me representast. Ie sçay que ce desir te vient d'opinion, non pas de iugement, & si maintenant tu as quelque raison de le faire, c'est ie ne sçay quelle delicatesse qui t'a premierement abusé. Tels qu'ils sont, en les fueilletant pense, ie suis apres à trouuer la verité; ie ne la conoi pas encor, ie ne la cerche point par despit. Quant à moy ie ne me suis asserui à pas vn, nul n'est mon maistre ou parrain: i'adiouste foy aux auis de grands personnages: mais i'attribue aussi quelque chose à mon iugement. Car eux ne nous ont pas laissé les choses tout trouuées; ains ont voulu que nous en fissions la recerche: peut estre eussent ils trouué les necessaires, s'ils n'eussent pas tant couru apres les superflues. Ils ont perdu beaucoup de tẽps à subtilizer sur des mots, & à vuider des questiõs sur lesquelles pẽsãt aiguiser la pointe de l'esprit on la fait rebouche. Nous entrelassons des nœuds, & attachons aux paroles des significations douteuses, puis les deslachons: nous n'auons plus loisir que de viure, ayans apris à mourir. C'est là où faudroit arrester tous les deux yeux, & se donner garde d'estre trompez par les choses mesmes, sans nous soucier tant des mots: pourquoy te te tourmẽtes-tu pour me monstrer la difference entre tels & tels mots, qui ne peuuent surprendre sinon ceux qui s'amusent à disputer? Ce sont les choses mesmes qui deçoyuẽt: & que tu dois discerner. Nous embrassons le mal en lieu du bien. Nous souhaittõs le contraire de ce que nous auõs souhaité: nos desirs, nos cõseils s'entrefuyent, & les vns froissent les autres. Combien de choses la flaterie a-elle auecques l'amitié? Non seulement la contrefait, ains la deuance & surmonte: on la reçoit à des ouuertes & fauorables: elle descend iusques au fond des entrailles: & plus elle offence, plus est elle agreable. Apprenons moy à conoistre quel rapport a l'vne auec l'autre. Vn

Ce que nous deuons de fuir de voir en nos amis.

Source du desir d'auoir beaucoup de liures.

Du choix des liurs & de quel œil il les faus regarder.

2. Contre ceux qui s'arrestent aux mots, & laissent la substance des choses.

ſeur ennemi s'approchera de moy ſe diſant ami: les vices s'inſinuent en nous ſous le nom de vertus. L'outrecuidance ſe cache deſſous le mot de vaillance. On appelle le paiſible & modeſte, homme ſans cœur: le couard eſt bien auiſé. L'erreur en tel cas eſt eſt perilleux. Imprime certaines marques aux vertus & aux vices. Si l'on demãde à quelqu'vn s'il a des cornes, ſera-il ſi ſot de ſe taſter le frõt ou de groſſe paſte qu'il ne ſcahe bien qu'il n'a point de cornes, encores que par quelque argument cornu tu luy oſtes le moyen de te prouuer le contraire? Ainſi toutes ces arguces ſophiſtiques rompent ſans dommage, ne plus ne moins que les boules & gobelets des ioueurs de paſſe-paſſe, qui nous donnent du plaiſir par leurs tours de ſoupleſſe. Monſtre moy comment ſe faict: i'en ay perdu l'vſage. Autant en di-ie des diſputes ſophiſtiques. car quel autre nom leur pourrois-ie donner? elles ne nuiſent point à ceux qui les ignorent, ni n'aident à ceux qui les ſcauent. Si tu veux mettre à part les vnes & les autres ces ambiguitez de mots, enſeigne nous que celui eſt heureux que le monde eſtime tel, és cofres de qui vne mer d'or & d'argent eſt decoulee: mais celui qui a tout ſon bien dedans ſon ame, qui eſt conſtant, eſleué, qui foule aux pieds toutes les grandeurs & merueilles du monde, qui ne conuoite perſonne auec qui il vouluſt faire eſchange de la ſienne, n'eſtime l'homme ſinon au regard de ceſte partie qui le faict eſtre homme, qui n'a pour maiſtre que nature, aux loix de laquelle il ſe reigle, & vit comme elle ordonne: à qui nulle violence ne rauit ſes biens, qui conuertit l'aduerſité en proſperité, reſolu, ferme, & qui ne branſle iamais en ſes conceptions, qui ne ſe trouble, encores que quelque tẽpeſte l'agite, à qui fortune ayant lancé de toute ſa force les plus dangereux de ſes dards, n'a fait ſinon l'eſgratigner vn peu, ſans le bleſſer: encores s'y eſt elle prinſe rarement. Quant aux autres traits, dont elle aſſaut & ſurmonte le genre humain, reſaultent en arriere comme des grains de greſle, laquelle venant à cheoir ſur les toicts craquette & ſe rompt ſans endommager ceux qui habitẽt deſſous. Pourquoy me viens tu aprés vne façon d'argumenter, que toy-meſmes, par elles ſophiſtique, de laquelle on a fait tant de liures? ici toute ma vie me deçoit: redargue-la, & (ſi tu as de quoy entendement) range-la au chemin de verité. Elle eſtime neceſſaires les choſes pour la pluſpart ſuperflues: & ce qui

Combien il eſt requis de bien comprendre quelle eſt ceſte ſubſtance.

Subtilitez ſophiſtiques à quoy reſſemblent.

Doctrine neceſſaire, & dont la ſcience merite d'eſtre preferee à la curieuſe recherche des mots.

L'homme vertueux depeint.

Que c'eſt que nous deuons aprendre.

semble vtile n'a pourtant la vertu de me rendre bienheureux. Car ce qui eſt neceſſaire n'eſt pas bō tout au meſme inſtant. Toutesfois nous ne tenons conte du bien, ſi nous n'attribuons ce mot à du pain, à du potage, & à d'autres choſes ſans quoy l'on ne peut viure. Ce qui eſt bon eſt neceſſaire auſſi: mais ce qui eſt neceſſaire n'eſt pas bon pourtant tout à l'heure: pource qu'il y a des choſes de vil pris qui ſont neceſſaires. Nul n'ignore iuſques là combien le bien vaut, qu'il ne l'eſtime d'auantage que ces choſes qui ne ſeruent que pour vn iour. Que ſera-ce donc? t'employeras-tu pas plutoſt à ce que tous conoiſſent qu'on perd beaucoup de temps à courir apres des choſes ſuperflues, & que pluſieurs ont vſé toute leur vie à cercher les aides d'icelle? Conſide-re les vns les autres: contemple les tous: chaſcun iette les yeux ſur demain. Demandes-tu, quel mal giſt là deſſous? On ne le ſçauroit dire. Car ils ne viuent pas, mais ils doiuent viure: ils remettent tous afaires à vne autrefois. Quand nous y prendrions treſſoigneuſement garde, la vie ne laiſſeroit de paſſer bien-viſte deuant nous: mais auiourd'hui elle nous deuance, nous n'y penſons non plus que ſi cela ne nous atouchoit aucunement: elle finit à la derniere heure & n'y a perſonne qui puiſſe, dire, Ma vie m'a ſerui. Mais afin de n'exceder la proportion d'vne lettre qui ne doit pas empeſcher la main gauche de qui la lit, ie remettray à vn autre iour à plaidoyer contre les Dialecticiens, gens trop ſubtils, qui ne ſoucient que de parler, & non de faire.

Vanité d'vn mōde qui remet à demain les afaires.

XLVI.

Du plaiſir qu'il y a de lire les bons liures, & quelle matiere conuient choiſir pour en faire de tels.

Les bons liures quoy que longs, ſemblēt & ſont courts aux ſages.



AY receu le liure que tu m'auois promis, & l'ay ouuert que pour y lire à plaiſir, n'ayant intention que de le courir par ci par là. Mais il alleché, tellement que ie m'y ſuis ietté dedans auant ce qui te peut faire entendre qu'il y a de l'eloquence & de l'erudition. Ie l'ay trouué court, non de mon temps ni du tien, mais qui de premier abord ſemble eſtre du temps de Tite Liue ou d'Epicurus. Au reſte, il m'a delecté & atiré par par ſi grande douceur, que ie l'ay entierement leu ſans me reprendre. Le Soleil me conuioit, l'ap

importunoit, les nuées me menaſſoyent: ce nonobſtant ie l'ay tout deuoré. I'y ay prins du plaiſir & du contentement beaucoup. O le gentil eſprit qu'a ceſt auteur! quel courage voila, ie dirois, quelle ardeur, s'il euſt fait quelque poſe, & que par bouteesil euſt enflé ſon ſtile. Mais il ne s'eſt pas voulu ainſi eſlancer, ains ſe tenant à la mediocrité a tiſſu vn ouurage viril & ſainct. Cependant l'on deſcouure en certains endroits vn langage doux & coulant; ſublime & graue au reſte: c'eſt ce que ie deſire que tu remarques & enſuyues. La matiere y ſert auſsi. Pourtant la faut-il choiſir bien fertile, ſuffiſãte pour embeſõgner l'eſprit, & pour le reſueiller. Ie t'eſcriray plus amplemẽt de ton liure, l'ayant releu pour ceſte fois ie n'ay pas le iugemẽt biẽ aſſis: ce que i'en ay fueilleté eſt comme ſi on ne le m'auoit leu, & que ie n'euſſe pas ietté l'œil deſſus. Permets que ie le regarde de pres. N'ayes paspeur, ie te diray la verité. Que tu es heureux, de n'auoir rien à raiſon dequoy aucun t'enuoye des menſonges ſi loin! ſinon qu'on vueille dire que quand meſme il n'y a point d'occaſion de mentir, toutesfois nous mentons par coustumance.

Sile aigre d'eſtre enſeuely.

Vrais amis ſont ceux qui diſent verité.

XLVII.

Il taxe l'orgueil de quelque vns trop inſolens enuers leurs ſeruiteurs.

Et loue Lucilius, de ce qu'il ſe monſtre familier aux ſiens.

I'AY eſté bien aiſe d'entendre de ceux qui viennent de dela, que tu te monſtres familier entre tes ſeruiteurs. Celà ſied bien & à ton ſçauoir & à ta prudence. Sont-ce ſeruiteurs? & des hommes auſsi. Ce ſont ſeruiteurs: mais domeſtiques. Seruiteurs: ou (pour mieux dire) humbles amis. Les appelles-tu ſeruiteurs? ce ſont conſeruiteurs, ſi tu te ramentois que l'inconſtance des afaires humaines peut autant ſur toy que ſur eux. Ainſi donc ie me mocque de ceux qui tiennent à honte de ſouper auec vn valet. Pourquoy? c'eſt autãt qu'vne ſuperbe couſtume a cõmãdé q̃ les ſeruiteurs demeureroyẽt debout autour de leur maiſtre tãdis qu'il ſeroit aſſis à table. Ce maiſtre-là eſt pl⁹ grãd qu'il ne tiẽt de place, il charge gouluëment ſa groſſe pãſe, & deuiẽt cõſtipé,

1. Diuerſes raiſons pour prouuer qu'vn maiſtre ſe doit monſtrer gracieux & affable à ſes ſeruiteurs.

tellement qu'il a bien plus de peine a vuider son sac qu'à l'é-
plir. Tandis les pauures valets n'oseroyent pas remuer les
leures pour parler: on fait faire silence à coup de baguette:
touſſir, eſternuer, ſangloter, qui ſont accidens non recer-
chez, ſont reprimez à grãs coups: vn petit mot entrerompt
le ſilence cauſe grand mal à celui qui laiſſe aller ſa langue:
ces chetifs paſſent la nuict tout debout, ſans manger ni par-
ler. Ainſi il auient à ceux qui n'oſent parler en preſence
de leur maiſtre, de parler de lui puis apres en ſon abſen-
ce. Mais ceux qui non ſeulement parloyent deuant, ains
auſſi auec leurs maiſtres, & à qui l'on ne couſoit point la
bouche, on les voyoit preſts de perdre la teſte pour leur
maiſtre, & ſe mettre en manifeſte danger de leurs vies pour
lui ſauuer la ſiene. Ils parloyent es banquets, mais ils ſe
taiſoyent es tortures. Finalement ceſte arrogance a don-
né cours au prouerbe commun, qui dit, Tant de ſeruiteurs,
autant d'ennemis. Nous ne les auons pas pour enuemis,
nous les faiſons. Ie ne touche point à d'autres cruautez &
inhumanitez, comme qu'au lieu de nous en ſeruir ainſi que
d'hommes qu'ils ſont, nous en abuſons comme ſi c'eſtoyent
des beſtes. Eſtans aſſis à table, l'vn marche deſſus ce que
l'on a craché, l'autre eſt contraint recueillir ce que les con-
uiez apres auoir bien beu laiſſent tomber, l'autre decoupe
la volaille de prix, & leuant auec certaine adreſſe les aiſſelles
& les cuiſſes, fait preuue de ſa docte main ſur des pieces
de chair. Malheureux, de ne viure à autre fin que pour de-
pecer proprement de la viande! ſinon qu'il faut eſtimer en-
cores plus miſerable celui qui enſeigne tel meſtier pour
le plaiſir de ſon ventre, que le valet qui eſt contraint de l'ap-
prendre. Vn autre ſera eſchanſon, & veſtu en femme
lutte contre ſon ſexe & aage. S'il ſort d'enfance, on le co
traint d'y rentrer. Auparauant il eſtoit reputé ſoldat, o
pelé ou les cheueux friſez, ou raſez: il veille toute la nu
employee partie à aſſouuir la gourmandiſe, partie à eſte
dre l'infame feu de ſon maiſtre, à qui il ſert de bardache
la chambre, & de valet à la table. Vn autre qui aura ch
ge de prendre garde aux conuiez, demeure là tout pla
attendant ceux qui pour ſçauoir bien flater, ou boire d
tant, ou plaiſanter, ſont rappellez au lendemain. L'oubl
les cuiſiniers, qui ont le palais fait à celui de leur maiſt
ſçauẽt qu'elle ſauce eſueillera ſõ apetit, quelle viãde il p

Miſerable condition des ſeruiteurs quand ils ſont aux maiſtres ſuperbes & ignorans.

Fidelité des ſeruiteurs traitez beningnement.

Continuatiõ de la miſere des ſeruiteurs aſſuiettis a maiſtres glorieux, ſots & infames.

plaisir de voir, & quelle autre pour sa nouueauté le pourra remettre en gouſt: ce qui le raſſaſie, & dequoy il a enuie de manger tel & tel iour. Vn tel maiſtre auroit mal au cœur & ſa maieſté ſeroit (ce lui ſemble) amoindrie, ſi ſes ſeruiteurs s'aprochoyent tant que de manger en meſme table auecques lui. Les ſeigneurs du monde ſe comportent bien mieux, qui de leurs eſclaues ont fait leurs maiſtres. I'ay veu l'Empereur Claudius tout debout deuant la porte de Calliſtus, meſmes on donna entree à d'autres, & la refuſa-on à celui qui auoit auancé ceſt eſclaue par deſſus les autres, & l'auoit eſleué aux honneurs. Ce galand pouſſé en la premiere claſſe, où le haraut fait à haute voix reconoiſtre celui qu'on auance, paya ſon maiſtre de la monnoye qu'il meritoit, l'ayant eſchaffaudé à ſon tour, & l'eſtimant meſmes indigne d'entrer en ſa maiſon. Le maiſtre vendit Calliſtus: & combien de choſes Calliſtus vendit-il à ſon maiſtre? Veux tu ſçauoir que celui-la, que tu appelles ton valet eſt procree de meſme ſemence, vit d'vn meſme air, iouit de meſme clairté, & mourra de meſme ſorte que toy? tu peux auſſi toſt le voir en liberté, que lui te voir reduit en ſeruitude. Combien de gentils-hommes paruenus par les armes à la dignité de Senateurs furent abatus du temps des maſſacres de Marius? ceſte tempeſte en fit l'vn berger, l'autre ſe mit à garder vne maiſonete chapeſtre. Meſpriſe maintenãt celui, à la cõditiõ duquel tu peux eſtre aſſuietti en vn inſtant. Ie ne veux pas monter en chaire, & diſputer du ſeruice qu'on peut tirer des eſclaues, ſur leſquels nous verſons toute l'audace, inſolẽce & cruauté qu'il eſt poſſible de penſer. Toutesfois voici le ſommaire de mon precepte, comporte toy auec ton inferieur, comme tu deſires que tõ ſuperieur ſe comporte auec toy. Quand tu penſeras, Voici l'authorité que i'ay ſur mon ſeruiteur, adiouſte auſſi. Et mõ maiſtre en a autant ſur moy. Mais ie n'ay point de maiſtre, diras-tu. Il eſt encores temps, peut-eſtre en auras tu vn. Sçais tu point en quel aage la Roine Hecuba fuſt reduite en ſeruitude, ou Crœſus, ou la mere de Darius, ou Platon, ou Diogenes? Vi gracieuſement auec ton ſeruiteur, Donne lui doucement audiẽce, peſe ſes auis, & le reçoy à ta table. Toute la troupe de nos mignons s'eſcriera ici contre moy, Qu'il n'y a rié plus abiect ni plus deſhõneſte que cela. Et moi ie les prẽdray baiſas la main aux valets des autres. Ne voyez vo⁹

Exemple contraire, de Claudius qui de ſon valet fit vn maiſtre.

Reuolution des afaires du monde doit contenir les maiſtres en deuoir.

Diuers exẽples à ce propos.

Refutation de l'obiection des maiſtres orgueilleux.

point combien nos anceſtres ont eſté ſoigneux de garantir les maiſtres de toute enuie, & les ſerfs de tout opprobre? Ils ont appellé le maiſtre Pere de famille: & les ſerfs (ce qui dure encores es comedies) familiers. Ils ont eſtabli vne feſte durant laquelle les ſerfs bãquetoyent auec leurs maiſtres, & qui plus eſt leur permettoyent de commander & d'apointer alors les differens: brief ils eſtimoyent que leur maiſon eſtoit vne petite Republique. A ce conte (dira quelqu'vn) il faudra dõc que ie face ſeoir tous mes valets à ma table, auſſi toſt que tous mes enfans. Tu t'abuſes de penſer que i'en reiete quelques vns à cauſe de leur vile occupation: comme vn muletier ou vn vaechr. Ie ne les priſeray pas à la robe, ains à la vie. Chaſcun ſe donne les mœurs: la fortune aſſigne les charges: Que les vns mangent à ta table, pource qu'ils en ſont dignes: & les autres, afin qu'ils le ſoyent. Car s'il y a quelque choſe de ſeruil en eux à cauſe de leur occupation, la compagnie de ceux qui ſont plus honneſtes nettoyera tout cela. Il ne faut pas, ami Lucilius, que tu cerches vn ami, en la place & au ſenat tant ſeulement: tu en trouueras en ta maiſon. Souuent vne bonne matiere chomme à faute d'ouurier. Ie le ſaye, & en fay la preuue. Comme celui eſt ſot qui voulant acheter vn cheual regarde ſeulement la ſelle & la bride, non pas la beſte: encores plus ſot doit-on eſtimer ceſt autre qui de l'homme par la robe, ou à la condition, qui nous enuelope comme feroit vn veſtement. Il eſt ſerf: & peut eſtre libre d'eſprit. S'il eſt ſerf, cela ne donne point d'empeſchement aux autres. Monſtre moy vn homme libre. L'vn eſt eſclaue de paillardiſe, l'autre d'auarice, l'autre d'ambition, tous de crainte. Ie te monſtreray vn Senateur faiſant la cour à vne vieille: & vn riche à vne ieune garſe, & des gentils-hõmes de meilleures maiſons diſciples de baſteleurs. Il n'y a ſeruitude plus vilaine que la volontaire. Par ainſi garde que ces gloſeurs eux ne te deſtournent de te mõſtrer affable & gratieux maiſtre à tes ſeruiteurs. Sois plus aimé que redouté d'eux. Qu'vn criera là deſſus, que ie publie liberté aux eſclaues, que ie degrade les maiſtres de leur dignité: en ce que i'ay dit que les maiſtres doyuent eſtre plus aimez que redoutez. Faudra-il qu'ils facent ſeulement la reuerence, comme c'eſtoyent vaſſaux, ou quelques donneurs de bon iour? Qui tiendra ce langage ne ſe ſouuient pas que les maiſtres ſe meſcontentent de ce qui ſuffit à Dieu.

Autre obiection & reſponſe.

Les ſeruiteurs ſont bien ſouuẽt les plus ſeurs amis que nous ayons.

De la vraye & fauſſe ſeruitude.

Obiection & reſponſe.

lequel est reueré & aimé de l'homme. On ne sçauroit mesler l'amour & la peur ensemble. I'estime donc que tu fais tresbien de ne vouloir estre craint de tes seruiteurs, lesquels tu te contentes de chastier de paroles. Mais ce sont les delices qui nous font enrager, tellement que tout ce qui ne respond pas à nostre desir allume nostre cholere. Nous vestons des cœurs de Rois, qui oublians la pesanteur de leurs forces, & la foiblesse de leurs suiets, s'eschaufent & se desbordent aussi furieusement, que si on les auoit bien batus, combien que la grandeur de leur prosperité les exempte de cest inconuenient. Ils n'ignorent pas cela, mais ils cerchent l'occasion de faire du mal. Ils se plaignent d'auoir esté offensez, afin de se venger. Ie ne te feray pas plus longue lettre, sachant que tu n'as besoin d'exhortation. Les bonnes mœurs sont de telle sorte, qu'elles se donnent du plaisir, & y continuent, la malice est legere & inconstante: mais au lieu de changer en mieux, elle se transforme en quelque mauuaistie nouuelle.

Allumettes de cholere.

Nature de l'homme corrompu.

XLVIII.

1. *De la reigle de l'amitié.*
2. *Difference entre la Sophisterie & la Philosophie.*

IE respondray ci apres à la lettre que tu m'as enuoyee du chemin, qui a duré autant que le chemin mesme. Il faut que ie me retire à part pour prendre garde au conseil que ie donneray, & puis que toy, qui le demandes, as esté long temps à deliber si tu le deuois faire, à plus forte raison suis ie tenu d'y penser, puis qu'il faut plus de temps pour soudre vne question que la proposer. Puis que tu as besoin d'vne chose, moy d'vne autre, ie reuiendray au langage de l'eschole d'Epicurus. Mais ce qui m'est bon t'est bon aussi: ie ne suis pas ami, si vn fait qui te concerne n'est mien.

1. *Vn ami vit pour l'autre, & non pour soy seul.*

IL L'amitié fait qu'entre nous il y a compagnie & association de toutes choses, soit à perdre, soit à gaigner; l'vn de nous ne peut pretendre que l'aduersité ou la prosperité soit toute à vn. Nous viuõs en cõmũ. Qui s'arreste tout à soy, qui tourne

toutes choſes à ſon profit particulier, ne ſçauroit viure heureuſement. Force eſt que tu viues pour vn autre, ſi tu veux viure à toy. Ceſte ſocieté qui nous meſle tous par-enſemble, & monſtre qu'il y a quelque droit commun du genre humain, doit eſtre diligemment & ſainctement obſeruée: elle ſert grandement auſſi à entretenir ceſte plus intime aſſociation entre les amis, dont ie vien de parler. Car qui a beaucoup de choſes communes auec vn autre, il les aura toutes auec ſõ ami. Voila, treſ-vertueux Lucilius, ce que ie deſirerois aprendre de ces diſputeurs, quel plaiſir & ſeruice ie dois à mon ami, & à vn homme: pluſtoſt que rechercher en combien de ſignifications ces mots d'ami & d'homme ſe prenent. Ie voy la ſageſſe tirer d'vn coſté, & la folie de l'autre. Laquelle de deux ſuiuray-ie? vers quel coſté veux tu que ie marche? L'vn tient tout homme pour ami: l'autre n'eſtime pas ſon ami autant que l'on feroit vn homme. Ceſtui-ci acquiert vn ami pour ſoy: celui-la ſe donne à ſon ami. Là deſſus tu viens me tordre & eſplucher les mots. Mais voirement, ſi ie ne dreſſe des demandes ſubtiles, ſi par vne fauſſe concluſion ie ne donne pied & couleur de verité à quelque mẽſonge, ie ne pourray diſcerner le mal d'auec le bien. I'ay honte que nous autres vieillards badinions ainſi en choſes ſi ſerieuſes. Exẽple: *Mus* (qui ſignifie vne ſouris) eſt vne ſyllabe de trois lettres. Or *Mus* ronge du fromage: il s'enſuit donc qu'vne ſyllabe ronge du fromage. Fay toy maintenant à croire que ie ne ſçaurois ſoudre ce braue argument: quel danger ou quelle incommodité s'en enſuit-il pour moy? Pour certain il eſt à craindre que quelque iour ie prene des ſyllabes à la ratier ou que ſi ie deuien pareſſeux, vn liure (compoſé de ſyllabes ne mange le fromage. A l'auanture, ceſt ti-ci ſera plus poi ctu. *Mus* eſt vne ſyllabe: or vne ſyllabe ne rõge point du fromage: par conſequent *Mus* ne ronge point du fromage; ieux d'enfans! & toutesfois nous brauons en propoſant ces ineptes! pour cela nous portons longue barbe! c'eſt que nous enſeignons auec vn viſage paſle & renfrongné. Veux-tu ſçauoir ce que la Philoſophie promet aux hommes? Conſeil. La pauureté cuit à l'vn: l'autre eſt à la torture à cauſe de ſes richeſſes ou de celles d'autrui. Ceſtui ci abhorre l'aduerſité: celui-là deſire ſe deſgager de ſa proſperité qui eſt mal traité des hommes, qui des dieux. Pourquoy me propoſes tu ces galanteries? nous ne ſommes p

2. Vanité des Sophiſtes deſcouuerte & cõdamnee.

Exemple de la vanité des Sophiſtes.

Vtilité de la philoſophie morale oppoſee aux ineptes ſophiſtiques.

en lieu pour gausser, tu es appellé à l'aide des miserables. Tu as promis secourir ceux qui perillent en mer, les prisonniers, les malades, les disetteux, ceux qui tendent le col à l'espee desgainee. Où vas-tu? Que fais-tu? celui auec qui tu te iouës, a peur. Toy, qui as la parole à cõmandemẽt, empesche les supplices des condamnez, qui te tẽdẽt tous les mains, implorans ton aide qui les garantisse de la mort toute preste, leurs esperances & cheuances sont en ta sauuegarde. Ils te prient que tu les retires de ce bourbier, que tu monstres le clair flambeau de verité aux pauures dissipez & fourvoyez. Enseigne que c'est què Nature a fait de necessaire & de superflu, cõme ses loix sont aisees, cõme alaigre & disposte la vie de ceux qui la suyuẽt: & au cõtraire en quelles traperses & lãgueurs croupissẽt ceux qui ont pl⁹ adiousté de foy leur cuider qu'à Nature. Quel remede sçauroit esteindre ou moderer leurs bouillãs desirs? Mais quant à ces disputes sur les mots, à la miene volonté qu'elles eussent quelque vsage! tant s'en faut, elles sont pernicieuses. Ie t'en feray la preuue quand tu voudras, & te monstreray qu'vn naturel genereux enfoncé en ces nigauderies ne fait que s'apetisser & afoiblir. I'ay honte de dire quelles armes ces subtilitez fournissent, & comment elles façonnent ceux qui doyuent combatre l'inconstance des afaires humaines. C'est ci, disent-elles, que l'on va vers le souuerain bien: ce chemin de philosophie a des logis tenebreux, sales, & infames, à ceux qui s'y asseent desnuez & à descouuert. Voila que vous faites, Sophistes, lors que proposant vos questions à quelqu'vn, vous tendez à ce seul but de l'enlacer malicieusement en vos arguces, qu'il n'ait de quoy respondre. Comme le iuge remet les proprietaires en possession du bien dont on les auoit deiettez, ainsi fait la Philosophie, d'où vient que quittant vos grandes promesses, & apres auoir magnifiquement declaré que vous feriez que l'or n'esmouuoit non plus mes yeux que la lueur d'vne espee, afin que ie me foule courageusement aux pieds ce que tous souhaitent & craignent, vous vous arrestez puis apres aux lettres & syllabes des Grammairiens? Que dites vous? est-ce par là que nous montons au ciel? car c'est ce que promet la philosophie, asçauoir de me faire egal à Dieu. I'y suis conuié, ie suis né pour cela: qu'on me tiene promesse. Ainsi donc, ami Lucilius, efforce toy de te retirer de ces exceptiõs & prescri-

Il continue à descrier la sophisterie & dispute de mots.

Ce que promet la philosophie.

ptions sophistiques. La preudhommie veut des enseignemẽs ouuerts & simples. Quand nous aurions encores beaucoup d'annees de reste, si les faudroit il sagement mesnager, pour fournir à ce qui est de besoin. Mais quelle bestise est celle ci, qu'ayans si grande disette de temps, nous le consommiõs à aprendre des choses qui ne seruent de rien?

XLIX.

Puis que la vie est si courte, il faut laisser les occupations inutiles, & employer tout le temps à choses serieuses & profitables.

Vn ami se souuient de l'autre à diuerses rencontres.

ELVI est voirement vn sot & vn lourdaut (ami Lucilius) qui a besoin de l'auertissement de quelque pays pour se souuenir de son ami; neantmoins il auient par fois qu'en certains lieux plus hantez reuient l'amitié cachée en nostre cœur & au lieu d'esteindre la memoire la picquent & remettent dessus ne plus ne moins que la parole d'vn valet, ou vn habillement, ou vne maison, renouuelle la tristesse de ceux qui ont pleuré; encores que le temps l'eust adoucie. Tu ne sçaurois croire combien le territoire & la ville de Naples, où i'ay veu ton palais, a imprimé en mon cœur vn nouueau desir d'estre auec toy. Plus nous sommes esloignez, plus tu me presentie te voy, humant tes larmes, & laschant la bride à tes affections qui sortent dehors, lors mesmes que tu t'efforces de les arrester. Maintenant, il me semble que ie t'ay

Le temps n'est qu'vn moment.

du. Y-a-il temps, si tu t'en souuiens, qu'on puisse dire autre chose qu'vn moment? Il n'y a rien qu'en ma ieunesse i'estois disciple du Philosophe Sotion, puis i'ay commencé à plaider au barreau, & incontinent i'en ay laissé la volonté, puis le pouuoir. Le temps passé infinie visite, ce que peuuent mieux tesmoigner ceux qui y prennent garde. Car quant aux autres qui s'amusent aux choses presentes, il les abuse, tant le cours de sa fuite precipité leger & soudain. En veux tu sçauoir la raison? tout ce qui est passé de temps, est en mesme place: on le void de mesme œil, tous les iours ci deuant escoulez sont en vn

ceau, puis tombent en l'abîsme d'oubliance comme vn riẽ: & comment y auroit-il de grands entredeux en vne choſe qui n'eſt rien qu'vn petit poinct? Certainement noſtre vie en ce monde n'eſt qu'vn poinct, & moins encor: mais Natu- re a parti ce poinct en quelques parcelles eſloignees l'vne de l'autre en aparence. De la premiere elle en a fait l'éfance, de la ſeconde l'aage puerile, de la troiſieſme l'adoleſcence, de la quatrieſme l'aage declinant de la ieuneſſe à la vieilleſſe: de la derniere, la vieilleſſe meſme. Combien de degrez a-elle poſez dedans vn poinct? Tu m'as demandé d'vn poinct, & toutesfois en ce poinct eſt encloſe vne bonne partie de noſtre aage, penſons que la briefue fin d'icelle auiendra. Le temps ne me ſouloit ſembler fuir ſi viſte. Ores voi que ſon vol eſt incroyablement leger & ſoudain, ſoit pource que ie me ſen proche de la mort, ſoit à cauſe que i'ay commencé à conſiderer & conter mes pertes: ce qui me fait d'autant plus trouuer mauuais qu'il ſe trouue des hommes en ce temps (lequel ne ſçauroit ſuffire à ce qui eſt neceſſaire, quelque diligence qu'on face à le bien employer) qui deſpendent la pluſpart de leurs iours apres des choſes inutiles. Ciceron maintient que deux vies auſſi longues que la ſienne ne ſeroyent pas aſſez longues pour lire les poëtes lyriques. Il en faudroit autant pour le moins pour les dialecticiens. Ceux là font eſtat de folaſtrer: ceux-ci badinẽt plus ſeuerement, & pẽſent faire quelque belle beſongne. Ie ne di pas qu'il ne faille voir les poëtes & les dialecticiẽs: mais c'eſt aſſez de les voir & ſaluer à la porte, à celle ſeule fin qu'on ne ſe laiſſe abuſer de paroles, tellemẽt que nous veniõs à pẽſer qu'il y ait là quelque grand bien caché. Pourquoy te tourmentes tu tant? Es-tu en la recerche d'vne queſtion, laquelle ſi tu meſdemes tu te monſtres plus aigu que ſi tu t'efforces de la ſoulager? C'eſt à faire à vn outrecuidé, qui ſort d'vne bonne place pour courir où il ne ſçait, d'eſplucher ces friuoles ſubtilitez. Quand vn ennemi eſt à la queuë, & on commande au ſoldat de trouſſer bagage, la neceſſité fait quitter ce qu'vn grand repos auoit amaſſé. Ie n'ai pas loiſir de courir apres des contrecarres & autres telles elegances, ni de faire de ma ſuffiſance en des mots bien tiſſus.

Regarde vn peu quel peuple acourt de toutes parts,
Que de baſtons guerriers à l'entour des rempars,
Et le combat prochain, les portes eſtans cloſes.

Ce moment ou petit poinct eſt diuiſé en pluſieurs parcelles.

Miſerables ſont donc ceux qui ne l'employent comme il faut.

Entre autres ceux qui s'amuſent à ſpeculations friuoles.

Belle comparaison, mõstrant la bestise de ceux qui passent leur vie à babiller, sãs seruir à eux mesmes ni aux autres, pour s'auãcer vers la vertu.

Il faut que i'escoute courageusement ce bruit d'armes qui cliquettent autour de mes oreilles. A bon droit m'estimeroit-on insensé, si tandis que les vieilles gens & les femmes amassent des cailloux pour fortifier les murailles, que la ieunesse armee attend ou demande qu'on ouure les portes pour faire vne sortie, que les ennemis font tous efforts pour entrer, ie demeurois assis, sans faire autre chose que proposer telles questiõs. Tu as ce que tu n'as pas perdu, tu n'as pas perdu des cornes: tu as donc des cornes: & autres semblables, faites au moule de ceste subtile resuerie. Or tu me dois estimer aussi sot, si ie perds le temps à tels exercices. Ie suis maintenant assiegé. En vn siege de ville, le danger est au dehors: vn rempar seroit entre l'ennemi & moy: mais en ceste heure le peril de mort est dedans moy. Ie n'ay pas loisir de vaquer à ces ineptíes: i'ay vn grand afaire entre mains. Que feray ie? la mort me suit, la vie me fuit: donne moy quelque remede à ces maux, enseigne moy le moyen de fuir la mort, de ne courir apres la vie. Exhorte moy à constance au milieu des confusions. Fay voye à mes iours pour trauerser ce dont ie ne puis eschaper: monstre que le bien de ceste vie ne gist point au long espace, mais en l'vsage de celle, qu'il se peut faire, & qu'il auient souuent que plus vescu, qui a prou vescu. Di moy quand ie vay coucher, si estre ne te resueilleras-tu pas, & lors que ie seray esueillé, l'auanture ne verras-tu pas le soir. Si ie sors de la maison moy, Il se peut faire que tu n'y rentreras plus: & en y rentrant peut estre n'en sortiras tu pas. C'est s'abuser, si tu penses qu'il n'y ait que trois doigts entre la mort & la vie, seulement pour ceux qui nauigent en tous endroits du monde la mort & la vie s'entretouchent esgalement: car la mort est presente par tout, & non moins en ce lieu-ci qu'en ceste-là. Esclaircis ces nuages d'erreur, lors tu enseigneras plus aisement les choses ausquelles ie me suis disposé. Nature nous a creez dociles, & nous a donné vne raison imparfaite, mais qui se peut parfaire. Fai moy vn discours de la iustice, de la pieté, de la frugalité, de la pudicité, & de celle qui s'abstient de rober au corps d'autrui, & de celle qui a soin de son corps propre. Si tu ne veux me mener par sentiers esgarez, i'arriueray plus aisément là où ie pretens. Car comme disoit Pythagoras,

Quels auertissemens doyuent retentir à nos oreilles.

pides,

De verité le langage eſt ſans fard.

Pourtant ne la faut-il pas enueloper: car il n'y a rien plus mal ſeant aux eſprits deſireux d'executer choſes grandes, que ceſte fineſſe maſquee. *Babil & meſonge ennemis des gens d'honneur.*

L.

De la fauſſe excuſe de ceux qui font mal.
Moyen de corriger vne peruerſité enuieillie.
Que les vertus ſont preſques biens naturels.

'AY receu ta lettre pluſieurs mois apres que tu l'as enuoyee: ce qui m'a retenu de demãder au porteur ce que tu faiſois. Car ce ſeroit vn homme de grande memoire s'il s'en ſouuenoit: toutesfois ie me confie que tu te portes tellement, que quelquepart où tu ſois ie ſçauray ce que tu fais. Et que feras-tu, ſinõ te rẽdre meilleur de iour en iour, deſpouiller quelque piece d'erreur, & aprẽdre que les vices que tu attribues aux afaires du monde, ſont tiens? Car il y a des fautes, dont nous nous deſchargeons ſur le temps & ſur les lieux: mais quelque part où nous allions, elles nous ſuyuront. Tu ſçais que Harpaſte, la folle de ma femme, eſt demeuree pour heritage hereditaire en ma maiſon. De ma part ie ne voy tels monſtres qu'à regret: & ſi quelquefois ie veux auoir mon paſſe-temps d'vn fol, il ne me le faut aller chercher gueres loin: ie me ris de moymeſme. C'eſte folle a perdu la veuë, ie te veux conter vne choſe incroyable, mais vraye: elle ne penſe pas eſtre aueugle. De fois à autre elle prie ſon gouuerneur de la mener dehors, diſant qu'on ne void goute en la maiſon. Elle a des fantaſmes que ce dont nous nous mocquons en elle auient à chaſcun de nous: nous errons ſans conduite; & diſons, ie ne ſuis pas ambitieux, cependant nul ne ſçauroit autrement viure à Rome. Ie ne ſuis pas ſomptueux: mais c'eſt la ville qui requiert qu'on face de grandes deſpenſes. Ce que ie ſuis cholere, ne vient pas de ma faute: ma ieuneſſe encore que ie ne me ſuis pas encores rangé à certain train. Pourquoy nous deceuons nous ainſi? Noſtre mal n'eſt pas dehors, il eſt dedans nous, il tient aux entrailles. Difficilement recouurons nous la ſanté, d'autant que nous ne ſentons pas noſtre maladie. Si l'on ne commence à nous pen- *1. Les hommes ne peuuent acuſer qu'eux meſmes de leurs imperfections.* *Harpaſte, plaiſante folle.* *Ils reſſemblent à la folle de Seneque.* *2. Pour ſe*

garantir du vice, il y faut remedier d'heure, & en s'y employant, esperer heureuse issue.

ser, quand serons nous despestrez de tant de maladies enracinées en nous? Mais encores ne daignons nous chercher le medecin, qui auroit moins d'afaires si on l'appelloit quand la playe est fraische. Les esprits encores tendres & non façonnez au vice se lairroyent mener par celui qui leur monstreroit le droit chemin. On rameine aisément à Nature tout homme, fors celui qui lui a tourné le dos. Nous auons hõte de sçauoir que c'est de bonne conscience. Mais vrayement c'est vne vilenie de cercher maistre pour aprendre ceste science. N'esperons iamais qu'vn tel bien nous puisse auenir de l'auanture: il faut trauailler, ou (pour mieux dire) il n'y a pas beaucoup à faire, pourueu que nous commençions, comme i'ay dit, à dresser & reformer nostre ame, auant que le mauuaistié s'endurcisse. Quand elle seroit endurcie, encores n'en desespere-ie pas. Il n'y a rien dont vn trauail assidu & vn soin attentif & diligent ne viene à bout. Tu sçais bien rendre droits les arbres tortus. Le feu alonge & vnit les soliues courbes, & selon que l'vsage le requiert nous donnons aux choses vne autre forme que Nature n'a fait. Combien plus aisément se peut redresser l'esprit: plus souple & plus obeissant que chose aucune tant molle soit elle? Car qu'est l'ame autre chose qu'vn esprit qui est à soy par ie ne sçay quel moyen? Or tu vois qu'vn esprit, pour estre trop plus subtil que matiere quelconque, est plus traitable aussi. Encores que long temps nous ne vaillions gueres, & que le vice ait pris possession de nous, cela ne te doit empescher, ami Lucilius, de bien esperer de nous. Nul n'a eu l'ame bonne, que premier il ne l'ait eu mauuaise. Tous sommes preocupez. Nous deuons aprendre les vertus, desaprẽdre les vices, & aprocher tant plus courageusement de la reformation de nous mesmes, que la possession du bien vne fois receu est perpetuelle. La vertu ne se desaprend point. Les vices tienent à nous comme plantes en estrange terroir: pourtant les peut-on sarcler & arracher. Les choses qui croissent en leur sol propre tienent ferme. La vertu est selon Nature, les vices sont aduersaires & ennemis. Mais comme les vertus receuës ne peuuent sortir, & ne donnent point de peine à garder: aussi l'entrée à elles est roide & penible, pource que le premier defaut d'vne ame foible & mal saine est de redouter les choses qu'elle n'a point essayées. Par ainsi l'on doit pourchasser l'ame, afin qu'elle commence. D'auantage, vne mede-

3. Il est aisé de remedier au mal, si nous nous souuenõs de nostre origine.

est point fascheuse: ains elle aporte du plaisir puis qu'elle
soulage incontinent le malade. Il n'y a plaisir en remedes
quelconques du monde qu'apres la santé: mais la philoso-
phie est douce & salutaire tout ensemble.

LI.

Il monstre par raisons & par exemples que les lieux plaisans & bien accommodez sont dangereux, & comment.

Que l'homme vertueux doit prendre plaisir au trauail & aux incommoditez de la vie, pour resister tant plus aisement aux vices que les delices engendrent.

HASCVNS'accommode comme il peut, a-mi Lucilius. Tu as pardelà ceste renommée montagne de Sicile, Ætna: & ie ne sçay pourquoy Messalla ou Valgius (car ie l'ai leu en tous deux) l'appellent vnique, veu que plusieurs endroits non seulement sourcilleuez & montueux, (esquels cela auient plus souuent, à cause que le feu cerche le haut) mais pareillement bas & en plaine, vomissent le feu. De nous, ne pouuans mieux, nous tenons nostre plaisir en ce seiour à Bajes, desquelles ie parti le lendemain de mon arriuée. C'est vn lieu qu'il faut fuir, pour la source qu'il a des commoditez naturelles, & la dissolution qu'il semble l'auoir choisi pour en publier les louanges. Quoy y a-il quelque lieu que l'on doyue hayr? nullement. Mais comme certaine sorte d'habillemẽt cõuiẽt mieux qu'vn autre au sage & à l'hõme de bien, lequel ne hayt couleur aucune, mais il estime celle la peu seante à celui qui fait profession de frugalité: il y a aussi tel pays dont le sage ou l'ami de vertu se destourne, cõme de lieu ennemi des bõnes mœurs. Estant donc à se retirer, il ne choisira iamais pour demeure ville d'Egypte, encores que ceste ville-là n'épesche point d'estre sobre & modeste. Ni Bajes nõ plus. Elles ont cõmencé d'estre logis des vices. La dissolution se donne merueilleuse licence en ces deux lieux: & s'y desborde plus iusques au bout, comme si le pays en auoit priuilege. En choisissant demeure ou seiour, il faut auiser que l'ame s'y puisse pour le moins aussi bien porter que le corps. Comme ie ne voudrois pas demeurer entre des bourreaux, aussi pourrois-ie m'arrester en des cabarets. Qu'est-il besoin de voir des gens yures chancelans par les riuages, des ban-

1. *Ce qui est trop beau nous alleche & arreste tellement au monde, que nous oublions les exercices de vertu, & fondons en delices, lesquelles partant il conuient euiter.*

Exemple en Canopus & Baies villes dissolues.

quets excessifs dedans les barques, les riuieres resonnantes de chansõs à la voix & aux instrumẽs de musique, & autres folies que la dissolution exẽpte du ioug des loix, cõmet & publie? Nous deuons gaigner ce point, de fuir le plus loin qu'il sera possible ces amorces de vices. Il faut durcir l'ame & la retirer fort arriere de ces allechemens des voluptez. Vn hyuer a fait fondre Hannibal, & les delices de Capoüe ont enervé ce grand Capitaine, que les hautes montagnes, les neiges & les glaces n'auoyent peu dompter. Vainqueur par les armes, vaincu par les vices. Nous aussi auõs à guerroyer, & d'vne sorte de guerre, où il n'y a repos ny treve. Il faut principalement venir à bout des voluptez, qui (comme tu vois) ont attiré à elles les cœurs farouches. Si quelcun considere combien de besongne il a es mains, lors il conoistra que riẽ ne doit estre fait mollement ni delicatement. Qu'ay-ie à faire auec ces bains chauds & auec ces estuues seiches? Que toute ma sueur sorte à force de trauail. Si nous faisions ce que fit Hannibal, & qu'entrerompant le cours des affaires & posant les armes, nous ne fissions autre chose que mignarder nos corps, chascun auroit iuste ocasion de taxer cette paresse si hors de saison, & non moins perilleuse pour le vainqueur que pour le vaincu. Nous nous deuons moins licencier que les soldats d'Hannibal. Il y a plus de danger pour ceux qui reculent, & plus de trauail pour ceux qui tiennent bon. Fortune guerroye contre moy. Ie ne veux pas fuir, bien, tant s'en faut que ie recoyue le ioug, qu'au contraire (qui conuient aussi à vn cœur genereux) ie le secoue. Il ne faut pas amolir mon courage. Si ie recule, & quitte la place à voluptez, la tristesse, le trauail, la pauureté me pousseront arriere. L'ambition & la cholere voudront auoir meilleur auantage sur moy. Tant de passions me tailleront & deceront. Il y a liberté proposee: trauaillons pour obtenir grand loyer. Demandes-tu, quelle est cette liberté? N'estre suiet à necessité ni accident quelconque, estre tel en aduersité qu'en prosperité. Le iour que ie verray la fortune auoir plus de credit, & d'auantage, c'est lors qu'elle en aura le moins sur moy. En endurerai-ie ayant la mort à commandement? Quand on a l'esprit tendu à telles pẽsees, il faut choisir des demeures serieuses & venerables. Trop plaisãt sejour effemine les cœurs, & pour certain tel quartier de pays qui sert à corrõpre la vigueur de l'

Autre exẽple en Hannibal, descrit amplement par Tite Liue & Plutarque.

2. Descriptiõ des biẽs que les incõmodez de la vie apportent al'homme vertueux.

Lesb

Les beſtes de voiture & de charge, qui ont la corne des pieds endurcie à force de marcher par ſentiers pierreux, trouuent tous chemins aiſez. Mais celles qu'on a engraiſſees és mareſts & prairies ſont incontinent recreuës. Les ſoldats faits à la peine viennent des montagnes: ceux qui ont eſté nourris és villes & à l'ombre des cuiſines ſont poltrons. Les mains qui laiſſent la charrue pour empoigner les armes ne refuſent trauail aucun: mais ces mignons ſi bien ſanglez defaillent à la premiere fatigue qui ſe preſente. Si on maintient de roide main vne bonne diſcipline en quelque lieu, cela fortifie l'eſprit, & le rend propre à de grandes entrepriſes. Scipion durant ſon exil eſtoit plus honeſtement à Liternũ qu'à Bayes. Il ne faut pas coucher ſa ruine ſi mollement. Meſmes ces premiers grands ſeigneurs, à qui la fortune du peuple Romain laiſſa manier les biens du public. Ma, Pompeius & Cæſar baſtirent des lieux de plaiſance au territoire de Bajes, mais ce fut au ſommet des montagnes, d'où on ſentoit ſon homme de guerre, contempler comme d'vne eſchauguette tout le pays d'alentour. Regarde quelle aſſiette ils choiſirent, en quelles places ils baſtirent, & quels baſtimens: tu verras que c'eſtoyent pluſtoſt logis de gens d'armes que de gens voluptueux. Peſes-tu que Caton eſt iamais voulu habiter en la ville d'Vtique, afin de contempler les courtiſannes qui s'alloyent esbatre ſur la mer, voir de fortes de barques peintes de diuerſes couleurs, les eaux ſemées ſur l'eau qui en eſtoit toute couuerte, & ouir les ciuilenies de ceux qui chantoyent toute la nuict? n'euſt il mieux aimer coucher dedans la trenchée, que paſſer vn parmi telles confuſions: Qui eſt auſſi l'homme, s'il eſt homme, qui n'aime mieux s'eſueiller au ſon de la trompette de la muſette? Mais nous auons aſſez plaidé contre nous, nous ne ſcaurions le faire trop contre les vices. Ie te prie mon ami Lucilius, de leur courir ſus inceſſamment & deſreglement: car il n'y a en eux ni meſure ni fin. Reiette au tout ce qui te deſchire le cœur, lequel il faudroit meſmement arracher, ſi les vices qui y tienent n'en pouuoyent eſtre tirez. Sur tout chaſſe dehors les voluptez, tien pour tes plus grands aduerſaires, comme l'on fait ces ſuperſtitieux que les Egyptiens nomment Philetes, c'eſt à dire amateurs. Car à la mode de ceux-là les voluptez nous embraſſent, afin de nous eſtrangler.

Diuerſes cõparaiſons à ce propos.

Exemples notables.

Belle & remarquable concluſion.

LII.

1. *De trois sortes d'hommes aprochans de la Philosophie.*
2. *Quelle aide il faut choisir en ceste vie.*

1. La raison humaine ne sçauroit descouurir la source du desordre qui est en l'ame. C'est le fait d'vne autre philosophie.

COMMENT s'apelle cela, ami Lucilius, qui nous tire d'vn costé quand nous tendons à l'autre, & nous pousse là d'où nous desirons nous eslongner? qu'est-ce qui lutte contre nostre ame, & ne nous laisse vouloir vne bõne fois chose quelconque? Nous flotons entre diuers conseils: nous ne voulons rien librement, ni nettement, ni esgalemẽt & de mesme teneur. C'est vne sottise, diras-tu: rien ne sçauroit longuemẽt plaire à qui n'a point d'arrest. Mais comment ou quand nous desferons nous de ceste folie? Nul n'est assez fort de soy mesme pour s'en desgager: il faut que quelqu'vn lui tende la main & le retire à mont. Epicurus dit que certains sans aide d'autruy sont sortis en auant & sont aprochez de verité, s'estans fait voye à eux mesmes. Il loüe principalement ceux qui se sont esuertuez d'eux mesmes, qui se sont poussez: & dit qu'il y a d'autres qui ont besoin de l'aide d'autrui, qui ne võt point si qu'elqu'vn ne marche deuant: mais ils suyuẽt bien. Il met Metrodorus en ce nõbre. Vn tel esprit est beau: mais il est de deuxiesme rang. Nous ne sommes pas du premier: cela va bien si l'on nous reçoit au second. Il ne faut pas aussi mespriser celui qui peut estre garanti par l'entremise d'vn autre: & ce n'est pas beaucoup de le vouloir estre. Outrepl⁹ tu trouueras encore vne autre sorte d'hommes, qui n'est pas à reietter, asçauoir ceux qu'on peut pousser & contraindre à bien faire, qui ont besoin & de guide & d'aide, & (s'il faut ainsi dire) de chassat. Voila le troisiesme rang. Si tu en cerches exemple, Epicurus mettoit Hermachus de ce rang. C'est pourquoi fait plus de feste à ceste-ci & porte plus d'honneur à Metrodorus: car encore que l'vn & l'autre ayent atteint vn mesme but, toutesfois l'vn merite plus de louange que l'autre, qui a fait vn mesme œuure en matiere plus difficile. Posons le cas qu'on ait basti deux palais magnifiques de mesme estendue en hauteur, dont l'vn qui a le fondement ferme a esté fort tost acheué, l'autre apuyé sur terre mollasse n'a esté qu'auec peine. On void en l'vn tout ce qui a esté fait: la plus grande & plus difficile part de l'autre n'aparoit pas

Ceste cõparaison est de belle apparence: mais l'aplication est impossible à l'homme laissé en son naturel.

des esprits aisez & deliures: d'autres qu'il faut faire à la main & preuenir en leurs fondemens. Ainsi donc i'estime-ray plus heureux celui qui n'a rien à desmesler auecques soy, & diray que l'autre a plus fait pour soy, qui a vaincu la mauuaistié de son naturel, & qu'on n'a pas mené aisement vers la sagesse, mais s'est arraché du monde pour y paruenir. Il faut que tu saches qu'õ nous a baillé ce tasche si aspre & mal aisé, pour en venir à bout. Nous marchons à trauers les empeschemens. Or donc faisons teste, appellons quelques vns à nostre aide. Qui? cestui-ci, où cestui la. Pour ton regard, retourne aux premiers qui n'ont que faire. Nõ seulement ceux qui ne sont, mais qui ont esté, nous peuuẽt aider. D'entre ceux qui sont ne choisissõs par ceux qui precipitẽt de grãde viste-se leurs mots, qui roulent des lieux communs, & n'ont (cõme on dit) qu'vne chanson, mais tenõs nous à ceux dõt la vie preschent, qui prouuent par effect ce qu'ils ont monstré que õ doit faire, qui enseignẽt ce qu'il conuient fuir, & ne sont iamais surprins en acte qu'ils ayent iugé mauuais. Choisi pour aide celui que tu admires plus pour sa vie que pour doctrine. Ie ne te defen pas d'ouir aussi ceux qui ont acoustumé de se presenter au peuple & haranguer deuant lui: pourueu qu'ils comparoissent en public à cest intention de rendre bons ceux qui ne le sont pas, & de faire les bons soyent meilleurs qu'ils ne sont: brief qui ne exercent à parler pour se faire valoir. Car on ne sçauroit rien plus vilain qu'vn Philosophe qui cerche les applaudissemens d'vne populace. Vn patient chante-il les louanges du chirurgien, lors qu'il lui decoupe le corps? On lui dit: Taisez vous, demeurez coy, souffrez qu'on vous perce. Qu'vn philosophe die à ses auditeurs, Si vous faites du nice, ie n'y prendray non plus de pied, que si vous souspiriez quand ie redargue vos fautes. Voulez vous monstrer que la maiesté de la doctrine vous touche & rẽd attentifs? A moy rien. Pourquoy ne permettray-ie que vous disiez vos auis de ce qui est meilleur? Les disciples de Pythagoras estoyent tenus de se taire cinq ans durant. Cuides tu donc que lui fust loisible au bout du terme de parler tout soudain, & chãter les louanges de leur maistre? Et iusques à quel degré de folie est monté celuiqui sort ioyeux de son auditoire à cause des exclamations de quelque badauts qui l'ont ouy? T'esiouis-tu d'estre loué par ceux que tu ne sçaurois

2. Les vertueux sont les aides & vrais apuis de nostre vie.

Philosophe ambitieux chose monstrueuse.

Contre la vaine gloire.

louer? Fabianus discouroit deuant le peuple: mais on l'escoutoit modestement. Par fois s'esleuoit vn grand cri de gẽs qui le louoyent, mais ce cri procedoit de l'excellence des choses proposées, non point à cause du ton & des douces cadences de sa voix. Qu'il y ait difference entre le cri d'vn theatre & d'vne eschole. Il y a aussi quelque licence à louer. Si l'on y prend garde, toutes choses ont leurs marques: & peut-on d'vn rien faire coniecture de toute la maniere de viure d'vne personne. Le marcher, ou vn branslement de main, par fois vn mot, vn doigt porté à la teste, vn trait d'yeux, d'escouurira vn impudique. On conoistra vn mechant à le voir rire, & le fol à son visage & à son port. Ces imperfections se monstrent au dehors par leurs marques. Tu verras quel est vn homme si tu regardes comment il li prend la louange qu'on lui donne. L'auditeur dresse les mains deçà, delà, vers le philosophe, & la foule s'arreste au dessus de la teste de ceux qui font les esbahis. Prens y garde, & tu connoistras qu'on ne le louë pas, mais que c'est vne aclamation. Laissons ces mots aux sciences qui ne tendent qu'à complaire au peuple: que l'on adore la philosophie. Qu'il soit quelques fois permis aux ieunes gens de donner carriere à leurs esprit, ce qu'ils feront lors qu'ils ne pourrõt plus retenir leur langue. Telle louange aporte quelque exhortation à ceux qui escoutent, & aiguillonnẽt les cœurs des ieunes. Qu'õ les esmeuue à aimer les choses, non pas à s'arrester à des mots bien agencez. L'eloquence le nuist, si au lieu de les acheminer à la vertu, elle les retient chez soy, ie ne m'estendray pas pour ceste fois plus auant en ce discours, qui requiert vne particuliere & ample consideration, où il faut monstrer, Comment il conuient parler à vn peuple, quelle licence on peut se donner alors, ce qu'on doit donner d'autorité sur soy au peuple. Si la philosophie est ainsi garsouillée, pour certain elle perd de son lustre. mais on la peut faire voir en secret, moyennãt qu'elle soit maniée par vn sage & non par vn sophiste.

Come toutes choses ont leurs marques: aussi l'homme se descouure selon qu'il prẽd les propos qu'õ tient de lui.

L'eloquence quand & à qui est nuisible: & par qui la philosophie doit estre maniee.

LIII.

1. *Des incommoditez & commoditez de la nauigation.*
2. *Des maladies: & du remede à celle de l'ame.*
3. *De l'excellence du sage & stoïque.*

Y A il choſe qu'on ne me puiſſe perſuader, puis qu'on m'a induit à me mettre à la voile? Ie m'embarquay, la mer eſtant calme: mais le ciel eſtoit chargé de broueés eſpaiſſes qui ſe conuertiſſent ordinairement en eau ou en vent. Or ie penſay qu'on pouuoit aiſément deſpecher ce peu de chemin qu'il y a depuis Naples iuſques à Pouzol, combien que le temps fuſt couuert & douteux. Afin donc d'eſchaper tant plus viſte, incontinent ie gaignay le large prenant la route de Niſidie, ſans coſtoyer les riuages. Eſtant en pleine mer, ſi auant qu'autant me chaloit d'auancer que de reculer, premierement ce calme, qui m'auoit ſeduit ceſſa. Il n'y auoit pas encores de tourmente, ains ſeulement vne agitation de mer & de fois à autre quelque branſle de vagues. Ie commençay à prier le pilote de me deſcharger en quelque bord. Sa reſponſe fut que tous eſtoyent de difficile & dangereux acces, & qu'en temps de tourmente on ne craignoit rien tant que la terre. Or i'eſtois en ſi mauuais eſtat que ie ne penſois en façon quelconque au peril, eſtant preſſé d'vn deſir de rendre ma gorge, qui eſtoit lent & ſans effect, qui eſmeut l'humeur belieuſe, & ne la chaſſe dehors. Ie preſſe le pilotte, & bõgré maugré qu'il en euſt luy fis tourner la proüe vers terre, de laquelle ſi toſt que nous commençons à aprocher, ſans attendre qu'on tournaſt le vaiſſeau ou qu'on iettaſt l'ãchre, n'ayãt pas oublié mes vieux tours, quoppus, tout chauſſé & veſtu que i'eſtois, ie me iette en l'eau, me feroit vn plongeur. Que de maux penſes-tu que i'endurai grimpant par des endroits raboteux, cerchant & faiſãt moy meſme mon chemin à moy meſme? I'aprins que nõ ſans cauſe les mariniers redoutẽt la terre. On ne ſçauroit croire combien ie ſouffris: attendu q̃ie ne me pouuois porter. Saches qu'Vlyſſes n'eut iamais la mer tãt ennemie, quoy qu'il fuſt touſiours & meſme en dãger de perir: pource qu'il vomiſſoit à ſon aiſe. Mais de moy il me faudra deux fois autãt d'anneesqu'à lui pour acheuer vn voyage par mer ſi ie l'entrepren. Incõtinẽt mon mal de cœur fuſt paſſé (ce qui ne ſe fait pas au ſortir de l'eau, mais il faut du temps pour ſe reprendre) & que ie fuſ ſe houlé & refait vn peu, ie me prins à pẽſer combiẽ nous ſommes ſuiets à oublier nos fautes, & celles qui touchẽt le corps, qui à toutes heures nous exhortent de conſiderer qui

1. Selon la diſpoſition du corps & de l'eſprit les voyages par mer & par terre ſont commodes ou incõmodes.

En euitant vn danger on en rencõtre bien ſouuent d'autres.

2. Conference des maladies du corps & de l'ame, & le moyẽ de les discerner & guerir.

nous sommes, & encores plus celles qui se cachẽt tãt plus elles sont grãdes. Vn leger acces de fieure no⁹ deçoit & pẽsons que ce n'est rien: mais venant à croistre, & le mal estant tout formé, il faut que le patient, quelque reuesche qu'il soit, se rende. Si les pieds nous font mal, & les emboitures sentent des eslans, encores dissimulons nous, feignãs que c'est vne entorse, ou quelque fouleure, pour auoir fait trop violẽt exercice. On cerhe nõ à vne maladie douteuse & qui ne fait que cõmencer mais ayant cõmẽcé à s'estẽdre aux cheuilles & aux iointures, il faut confesser que ce sont goutes. Le contraire auient es maladies de l'ame, ou les plus malades sentent moins leur mal. Ne t'en esbahis pas, ami Lucilius. Car qui dort legerement, songe durant ce repos, quelquesfois pense dormir en dormant. Vn somne pesant amortit les songes, & plongé l'ame si profond qu'elle ne peut s'aider d'aucun intellect. D'où vient que nul ne reconoit ses fautes? pource qu'il est encore à mesmes. C'est à faire à vn homme resueillé de conter ses songes: & à vn sage de confesser ses imperfections. Resueillons nous donc, afin que nous puissions condamner nos defauts. Or ce sera la philosophie, & non autre, qui nous tirera l'oreille, & chassera ce sommeil qui nous acable. Adonne toy du tout à elle: en es digne, & elle de toy. Acollez vous l'vn l'autre: puis refuse courageusement & tout à plat l'acointance des autres choses, qui qu'elles soyent. Tu ne dois pas philosopher à credit. Si quelle maladie t'auoit empoigne, tu laisrois le soin du mesnage, tu ne voudrois te mesler de proces & n'y auroit aucun pour qui tu voulusses aller plaider. Toutes efforts tendroyent à te desueloper viſtement de ceste maladie. Que sera-ce donc? differeras-tu de faire le mesme maintenant? Quitte tous afaires, pour vaquer apres bonne conscience. Nul ne l'atteint estant adonné aux faires du monde. La philosophie a son royaume à part, elle assigne le temps: & ne faut pas qu'õ le lui prescriue. Ce n'est pas chose qu'on doyue manier à heures desrobees. Elle est de l'ordinaire, elle est maistresse: elle vient en place commande. Comme les habitans de certaine ville pre sentaſſent à Alexãdre vne partie de leur territoire, & la moitié de tous leurs biens, Ie ne suis pas venu en Asie, dit-il, pour receuoir ce que vous me donnerez, mais afin que vous possediez ce que ie vous lairray. La philosophie en

3. De l'excellence de la philosophie & du sage parfait.

aut

autant à toutes les choſes du monde. Ie ne prendray point le temps que vous aurez de reſte: mais vous aurez celui que ie vous diſtribueray. Tourne toute ta penſee vers elle, aſſieds toy à ſon coſté, honore-la: qu'il y ait vn grand entre-deux entre toy & les autres hommes. Tu les deuanceras tous de bien loin: & les dieux ne ſeront gueres deuant toy. Veux-tu ſçauoir combien il y aura d'interualle entre eux & toy? ils auront vne vie plus longue. Mais certainement c'eſt le fait d'vn grand ouurier d'enclorre tout en bien peu de choſe. La vie courte au ſage a autant d'eſtendue pour lui que la longue à Dieu. Il y a meſmes quelque choſe en quoy le ſage marche deuant Dieu: c'eſt que Dieu eſt ſage par le benefice de ſa nature, non point par inuention & adreſſe. Voici grād' choſe, la foibleſſe humaine eſt douëe de force & d'aſſeurance diuine. La philoſophie a vne vertu incroyable, pour rendre vaine toute violéce d'aduerſité ſuruenante. Il n'y a trait qui la puiſſe entamer: elle eſt equipee de toutes pieces: on ne ſcauroit l'eſbrāſler. Quant aux fleſches qu'on lui tire, elle en rabat les vnes & les ſecouë comme ſi c'eſtoyent chenuotes, elle eſcarte les autres, & les relance contre celui qui les auoit deſcochees.

Paradoxe Stoique.

LIIII.

11. Meditation de la mort en maladie.
22. Comment le ſage ſort du monde.



1. Les maladies plus aigues aprenent aux ſages à peſer & meſpriſer la mort.

ON indiſpoſition m'auoit donné relaſche vne bōne eſpace de tēps: puis tout ſoudain m'a enuahi. Cōmēt? tu as raiſon de le demander: car il n'y a maladie qui me ſoit inconue. Toutesfois, ie ſuis comme aſſigné à vne particuliere, laquelle ie ne ſçay ſi ie dois exprimer par le nō que les Grecs lui donnent: veu qu'ō la peut aſſez proprement appeller *Suſpiriū*, c'eſt à dire, courte haleine. C'eſt vn brief acces, qui reſſéble à vn tourbillō: & dure preſque ordinairement vne heure. Qui pourroit durer, ſi ceſte difficulté de reſpirer duroit? Toutes incōmoditez & afflictiōs corporelles m'ōt trauerſé: mais ie n'ē trouue point de plus faſcheuſes que celle-la. Pourquoy? d'autāt que toute autre, eſt maladie: ceſte ci, c'eſt la mort. Voila pour-

quoy les medecins l'ont appellee Meditatiõ de mort. En fin ceste respiration viẽt à bout de ses efforts. Pẽses-tu que ie rie escriuant ceci, sous ombre que ie ne sens plus mõ mal? Si ie m'esgaye de ceste trefve, comme si ie ne deuois plus estre assailli, ie suis aussi peu sage que celui qui pense auoir gaigné sa cause pour auoir obtenu delai. De ma part, estant au plus fort du mal, ie n'ay pas laissé de m'entretenir de pẽsees ioyeuses & courageuses. Et qu'elles? puis que la mort me taste si souuent: qu'elle essaye vn bon coup. I'en ay tasté plusieurs fois. Quand? auant que ie fusse né. N'estre point, c'est vne mort. Maintenant ie sçay que c'est: ce qui a esté deuant que ie fusse, sera apres que ie ne serai plus. Et si en cela il faut imaginer quelque tourmẽt, confessons qu'il y en auoit auant que nous eussions estre. Or nous n'auons senti alors fascherie quelconque. Ie te prie, estimerois tu pas sot celui qui pẽseroit qu'vne chandelle esteinte est en pire estat qu'auant qu'elle fust allumee? Ainsi sommes nous allumez & esteints: au tẽps d'ẽtre deux nous souffrons quelque chose. Mais & auant nostre naissance & apres nostre mort il y a vn repos merueilleusemẽt profond. Si ie ne m'abuse, ami Lucilius, nous nous abusons de penser que la vie suyue la mort: veu que la mort a precedé la vie, & la suyura. Tout ce qui a esté deuant nous, c'est mort. Car qu'importe, ou ne point commẽcer, ou cesser d'estre? l'effect de tous les deux c'est n'estre poinct. Ie n'ay cessé de m'entretenir de telles & pareilles exhortations en ma pensee, n'estãt possible que ie peusse parler: puis ceste difficulté qui commençoit à prẽdre large s'estendant peu à peu, s'est retenue & remise. Or combien qu'elle ait cessé, si n'ay-ie pas encor le soufle libre & naturel: i'en sen quelque retardemẽt. Comme il voudra moyẽnant que mon ame respire à son aise. Sois asseuré de moy, que ie ne tremble ray point quand il faudra desloger: ie suis prest, sans me soucier du iour. Louë & ensui l'homme à qui la mort ne desplait, lors que la vie lui plait. Car quelle vertu est-ce de sortir quãd on ne te iette dehors? Encores a-il de la vertu. On me iette hors: mais ie m'y comporte non plus ne moins que si ie sortois de plein gré. Pourtant, le sage n'est iamais chassé hors de ceste vie: car estre chassé, c'est sortir maugré soy hors de quelque lieu. Le sage ne fait rien par force, il euite la necessité, d'autant qu'il veut ce à quoy elle le contraindroit.

Vne des raisons qui fait mespriser la mort, est que le corps dont l'ame est separee ne sent nõ plus de mal qu'il en sentoit auant que d'estre: Mais ceci doit tenir place entre les paradoxes des Stoiques.

2. Le sage desloge hardiment & volontiers du monde, voire en sa plus grande prosperité.

LV VI

LV.

De la maiſon champeſtre de Vatia.

Du plaiſir que la vie ſolitaire aporte à l'homme ſage.

VAND ie deſcen de mon coche, ie ne ſuis pas moins las que ſi i'auoy cheminé tout le teps que i'ay eſté aſſis. Car c'eſt vn trauail d'eſtre porté longuemẽt, & plus grãd qu'autre, ce me ſemble, pource qu'il eſt cõtre nature, qui nous a dõné des pieds & des yeux, afin que nous cheminions & regardiõs de par nous. Les delices nous ont afoibli: & nous auõs ceſſé de pouuoir ce que nous auõs trop differé de vouloir. Or il m'eſtoit beſoin de branſler mon corps, afin de vuider l'humeur bilieuſe atachée à mon goſier, ou pour eſclaircir par ceſte agitation (que i'ay ſenti profitable) mõ eſprit qui eſtoit ie ne ſçay commẽt troublé. C'eſt pourquoy ie me ſuis fait charrier aſſez long teps, prenãt meſme plaiſir à coſtoyer le riuage, tournoyãt entre Cumes & la meſtairie de Vatia, pource que d'vn coſté il eſt clos de la mer, & d'vn lac de l'autre, tellement qu'il ſemble vn ſentier. Or il eſtoit encores moite & fangeux, à cauſe que la mer agitee peu d'heures auparauant y auoit gettẽ. Et comme tu ſçais le flot venãt à rebatre & ſe redoubler de viſteſſe, il laue ce chemin & le rend vni, au lieu qu'vne grande ſechereſſe le diſſoult, à cauſe qu'il n'y a plus rien qui tiene le ſable, lequel ſe lie & entretient par le moyẽ de l'humidité. Toutesfois, ſelon ma couſtume, ie me prins à regarder ſi ie verrois rien là qui me peuſt ſeruir, & tournay ma veuë ſur la maiſon champeſtre iadis apartenãte à Vatia. Il demeuroit & y paſſa la pluſpart de ſes iours ce riche Seigneur, conu ſeulement & tenu pour hõme heureux, à cauſe qu'il viuoit ainſi à requoy. Car toutes les fois qu'on voyoit des gẽs enfoncez en l'amitié d'Aſinius Gallus, ou en la haine de Seianus, ou en ſa faueur (car autãt y auoit de dãger d'eſtre biẽ voulu que malvoulu de lui) chaſcũ s'eſcrioit, Vatia, il n'y a que toy qui ſçache que c'eſt de viure. Et ie ſçauois bien ſe cacher, nõ pas viure. Il y a grãde difference entre vne vie repoſee, & aſſopie. Quãd ceſt hõme viuoit, ie ne paſſoy iamais deuãt ſa porte, ſans dire, Vatia eſt ici enſeuely. Mais laphiloſophie, ami Lucilius, eſt ie ne ſçay quoy ſi ſacré & venerable, que ce qui en a quelque reſſemblance

1. *L'agitation du corps eſt par fois neceſſaire pour l'entretenemẽt de la ſanté.*

Iugement de Seneque ſur la ſolitude de Vatia.

Pourquoy Varia estoit estimé.

plait au monde. Car le peuple estime asseuré, content & vi- iv
uant à soy, vn homme retiré à l'escart & qui se tient à re-
quoy. Or tels biens ne peuuent escheoir à autre qu'au sage,
qui sans se soucier de rien sçait viure à soy. Il a aprins à viure,
qui est le principal. Mais qui fuit les afaires & les gẽs, qui a e-
sté relegué par le malheur de ses passions, qui n'a peu supor-
ter que d'autres fussent plus heureux que lui, qui s'est caché
de frayeur comme vne beste paoureuse & paresseuse, il ne vit
pas à soy, mais il vit (qui est vne vilenie bien grande) pour
gourmander, dormir & paillarder. Qui ne vit pas pour au-
trui, ne vit pas pourtant pour soy. Toutesfois, estre constant
& perseuerer en sa deliberation, c'est vne chose si belle, que
mesme vne oisiueté obstinee a quelque auctorité & est re-
spectee. Au regard de ceste maison champestre, ie ne t'en-
puis rien escrire de certain: car ie n'en ay veu que le deuant
& ce qui en depend, exposé à la veuë des passans. Il y a deux
grottes fort ingenieusement dressees, auec vn ample porti-
que, telles qu'vn bastiment fait de main: en l'vne desquelles
le Soleil ne bat point, il enuironne l'autre depuis son leuer
iusques au coucher. A trauers la belle prairie coule vn ruis-
seau qui se desgorge en la mer & au lac d'Acheruse, & qui
fait plusieurs isslettes, au reste suffisant à nourrir force po-
son, encores qu'on y pesche continuellement. On n'en
touche point quand la mer est seure: mais si quelque tou-
mẽte contraint les pescheurs de se reposer, on prend le po-
son aisẽ à pescher en ce ruisseau. Outreplus il y a ceste co-
modité, que Bajes est au delà, des plaisirs de laquelle la m-
stairie iouit, sans auoir part aux incõmoditez d'icelle. Vo-
le biẽ que i'ẽ puis dire, & ie croy que c'est vne demeure p-
pre en toutes saisons. Car elle est à la rencontre du vent
Zephyrus, qu'elle reçoit tellement que Bajes en est pri-
Varia semble n'auoir pas estẽ vn brin sot de choisir ce l-
pour y couuer son oisiueté languissante & recreuë. Mai-
lieu ne met pas l'homme à requoy : c'est l'ame, qui acc-
mode & rend agreable toutes demeures. I'ai veu en ma-
champestre fort alaigre & plaisante des personnes triste-
possible à l'oppositе au milieu d'vne solitude, i'en ay re-
tré de bien embesongnez, ce sembloit. Pourtant n'est-
pas que tu sois mal en poinct, à cause que tu es esloign-
territoire de Naples. Et d'où viẽt que tu n'y es point ent-
tes pensees iusques là. Il est loisible de conuerser auec

Description de sa demeure solitaire.

2. Le sage se trouue bien par tout notãment en lieux solitaires.

mais absens toutes les fois & si long temps que tu voudras. Nous iouissons de ce plaisir, qui est tresgrand, plus en absence qu'en presence. Car la presence nous rend delicats, pource que par fois nous parlons, cheminons, & nous asseons ensemble. Estans separez, nous ne pensons à aucune des choses pource que nous voyons maintenant : voila pourquoy nous deuons de cœur paisible supporter vne absence, ioint que chascun de nous est beaucoup absent de ceux qui lui sont presens. Conte premierement les nuicts qui nous ont separez, puis les occupations diuerses & à part, en apres les estudes secrettes, les allees & venues en la ville: tu verras que l'absence ne nous oste gueres de temps. Il faut que l'ami soit possedé de cœur, lequel n'est iamais absent, ains il void tous les iours iusqui il veut. Ainsi donc estudie, soupe, & te promeine auec moy. Nous viuriõs à l'estroit, s'il y auoit quelque chose close entre nos pẽsées. Ie te voy, ami Lucilius, quand tu m'escris: ores ie suis tellement auec toy, que ie doute si ie commence à t'escrire non pas des lettres, mais des memoires.

LVI.

De l'acoustumance à estudier parmi les bruits.

La vertu trouue repos par tout: le vice, en nulle part.

1. L'esprit biẽ recueilli en soy ne peut estre distrait par les bruits qu'on fait autour du corps.

IE puisse mourir, si le silence est si necessaire (qu'il semble) à vn qui se retire à part pour estudier. Voici vn bruit confus me rabute les oreilles de tous costez. Ie demeure au dessus des estuues. Propose moy maintenant toutes sortes de voix qui peuuent fascher les oreilles: quand les plus robustes s'exercent, & secouuent les mains chargees de plombees, qu'ils trauaillent ou contrefont vn trauaillant, i'oy ahanner & gemir : mais quand ils laschent le souffle retenu en leurs bouches, i'entends des sifflemens & respirations violentes. S'il se rencontre quelque lourdaut de valet d'estuues, qui se contente de frotter & froter à la grosse mode, i'oy vn claquement de main deschargee sur les espaules, & ce son est diuers selon que la main est estendue ou à demi close. Mais quand le paulmier suruient, & commence à compter les coups, c'est vn terrible tintamarre. Adioustons, si on

y surprenoit quelqu'vn qui sentist mal, ou qui fust surpris en quelque larcin, ou qui prinst plaisir à gringoter dedans le bain, c'estoit vn accroissement de tumulte: comme aussi quand il y en auoit plusieurs qui se iettoyent auec grand bruit dedans le reseruoir d'eau.

Description d'vn bruit confus es estuues.

Outre ceux-là qui au moins parlent d'vn mesme ton, souuient toy du barbier qui pour estre mieux remarqué fait resonner de fois à autre ie ne sçai quelle voix gresle & sifflante, sans faire pause, sinon quand il arrache le poil de dessous les aisselles: encores contraint-il lors vn autre de crier pour lui. Il y a encores les diuers cris du vendeur de gasteaux, puis le boudinier, le pastissier, & tous les cabaretiers qui vendent leurs deurees auec ie ne sçay quelle châtrerie affectee. Tu diras que ie suis de fer, ou que ie n'ay point d'oreilles, de n'auoir la teste rompue parmi tant de crieries & si differentes, veu que nostre maistre Chrysippus se pasmoit quand trop de gens le saluoyent. Mais, ainsi m'aide Dieu, ie me soucie aussi peu de tout ce bruit, que d'vn flot ou desbordement d'eau: encores que i'aye apris que certain peuple eust pris occasion de se remuer ailleurs, pource qu'il ne pouuoit porter le bruit de la cheute du Nil. Vne parole de tournee plus, ce me semble, que le bruit, qui ne fait qu'entrer les oreilles: mais la parole entraine l'esprit.

C'est tesmoignage d'vn esprit bien possedé ne s'esmouuoir ni distraire de ses occupations pour bruit quelconque.

tre les choses qui bourdonnent autour de moy sans me destourner, ie conte les coches courans, vn mareschal sous chambre, vn serrurier voisin, ou celui qui vers le lieu où ieunes hommes s'exercent à la course, esprouue des trompettes & des flustes, nõ doucemẽt, mais auec vn son esclatant & bruyãt. I'adiouste qu'vn son entrerompu m'est plus fascheux que celui qui est continué. Mais pour ceste heure me suis tellement fait à tout cela, que ie pourrois ouir paisiblemt vn argoulin de galeres donnant d'vne tresapre voix le branle à ceux qui manient les auirons. Car ie contrains mon esprit de se recueillir en soy, sans mettre le nez dehors pour voir ce qui se fait. Quoy que tout resonne par les rues i'ay repos, moyennant qu'il n'y ait point de tumulte au dans, que la cupidité & la crainte ne s'entrequerellent, l'auarice & la dissolution ne s'entrebatent. Car que peut-on faire vn silence par tout le pays, si les passiõs se mutinent

La nuict en doux repos auoit mis toutes choses,

Ce dit le Poëte: mais cela est faux, il n'y a point de repos plus doux ni paisible que celui que la raison a rangé. La nuict

lieu d'abolir la triſteſſe la fait ſentir,& ne ſert ſinon à changer les ſollicitudes:car les ſonges des dormeurs ne ſont pas moins turbulens que leur reſueil. Celle eſt la vraye tranquillité en laquelle vne bonne conſcience ſe deſploye. Regarde celui qui cerche dedans vn palais quelque repos,toute la troupe des ſeruiteurs duquel ſe tiẽt coy,& ſi quelqu'vn approche tant ſoit peu,c'eſt tout bellement, de peur que le moindre bruit ne l'eſueille.Il ſe tourne deçà delà, ſommeillant à la legere ſur vn lict compoſé de chagrins & faſcheuſes penſees :il ſe plaind d'auoir oui ce qu'il n'a point oui. Qui en eſt la cauſe,à ton auis?l'ame lui bruit & bourdonne : il la faut apaiſer,& reprimer la ſedition eſmeuë leans,où elle ne s'accoiſe pas,combien que le corps ſoit aſſopi.Par fois le repos eſt ſans repos.Et pourtant toutes les fois que l'oiſueté, qui ne ſçauroit ſe ſuporter,nous preſſe,on nous doit inciter à quelque trauail,& nous occuper apres les ſciences & exercices hõneſtes.Quand les grands Capitaines voyent que leurs ſoldats ſont inſolens & deſreiglez,il les dompent par quelque trauail,& leur font faire de grandes courees. Gens embeſongnez n'ont iamais loiſir de follaſtrer:& c'eſt choſe treſcertaine que le trauail conſume les vices que l'oiſueté engendre. Il me ſemble quelquesfois que nous ayons cerché la ſolitude,ne pouuans plus voir le miſerable eſtat d'vn pais,ni ſubſiſter parmi tant d'exces & de desbordemens deſquels nous eſtions plongez : neantmoins il auient par interualles que l'ambition ſe reſueille dedans ces cauſes où la peur & le deſgouſtement des afaires nous ont mis. Elle a ceſſé , non retranchee & amortie, mais laſſe ou rebutee , & deſpite de ne voir les choſes employer ſous elle. Autant en dit-ie de la diſſolution,laquelle ſemble aucunesfois auoir quitté la place:puis elle reuient ſolliciter ceux qui ont fait profeſſion de frugalité, au milieu de l'eſpargne aſſaut les plaiſirs delaiſſez,nõ pas entierement renoncez:& ce d'autant plus viuement qu'elle s'y gliſſe couuertement. Car tous vices ſont plus legers à couuert:comme les maladies enclinent à ſanté,lors qu'elles ſortent comme d'vne cachette, & de primſaut deſployẽt leur force. Sçaches donc l'auarice, l'ambition , & les autres affections de l'ame ſont treſ-pernicieuſes , lors qu'elles ſe repoſent,& feignẽt que tout ſe porte bien. Nous ſẽblons eſtre ce pourquoy,& n'y ſommes pas.Car ſi nous ſommes à la bonne

2. Il n'y a point de paix aux meſchans: mais la bonne conſcience trouue repos partout.

Au contraire la ſolitude oiſiue eſt pleine de trauail d'eſprit.

Vices repoſez ſont treſ dangereux.

foy, si nous auons sonné la retraite, si nous auons mesprisé les choses qui ont belle aparence, comme ie disois n'agueres, rien ne nous destournera, nul chant d'hommes, ni d'oiseaux n'entrerompra nos louables, fermes, & certaines pensées. L'ame qui dresse l'oreille oyant du bruit inopiné, est mal assise, & ne s'est pas encores retiree au dedans. Elle a en soy ie ne sçay quoy de solicitude & de frayeur conceuë, qui la rend curieuse, comme nostre Poëte Virgile represente Æneas, disant,

Æneid. liu. 2.

Lors moy qu'vn peu deuant ni les traits ni les dards,
Ni les scadrons espais des opposez soudards
Ne peurent estonner, du vent ai peur à l'heure.
Le moindre bruit m'esueille, & suspend ie demeure,
A cause de ces deux qui me suyuoyent au pas,
Et du fais que laisser il ne conuenoit pas.

Description de l'homme constant & inconstant.

Ce premier-là est sage qui ne s'estonne point oyant siffler les traits volans autour de ses oreilles, ne cliquetis des armes d'vn escadron espais, & voyant le sac horrible d'vne ville emportee d'assaut. L'autre est vn mal apris, qui a peur à cause de ses biens, qui perd contenance s'il entend quelque bruit qui ne sçait que deuenir au moindre mot, comme c'estoit vne alarme, & qui se pasme pour les plus legers remuemens dn monde. Ses hardes le rendent paoureux. Choisi qui tu voudras de ces heureux qui trainent tant de coffres, qui portent tant de bagage, tu verras qu'il est en extreme peine à cause de sõ fardeau & de sa suite. Au contraire, tu conoistras que ton ame est paisible, lors que cri aucun ne t'esbranslera, que voix quelconque ne te iettera hors de gonds, soit qu'elle te flate, ou menace, ou par diuers accez face beaucoup de bruit pour t'estonner. Que sera-ce donc est-il pas plus commode quelquesfois de n'estre point exposé à toute ceste crierie? Oui dea. Et pourtant ie me retiray de là: mais premier que partir, i'ay voulu essayer & m'exercer. Qu'est-il besoin se tourmenter plus longuement veu qu'Vlysses a trouué ce remede propre pour garentir ses compagnons de l'embusche des Sirenes?

Signe d'vn ame paisible.

LVII.

1. *A l'occasion d'vn fascheux voyage, il traite de l'apreh[ension] que le sage peut auoir.*
2. *Que l'ame de l'homme ne peut estre retenue quand le corps est accablé.*

AYANT à retourner de Bajes à Naples, ie me luis laiſſé aller à croire que la mer eſtoit eſmeuë, afin de ne m'embarquer vne autre fois: mais le chemin n'a eſté que ſage, tellemẽt que ie ſemblois auoir tracaſſé par les vagues. Ce iour il m'a falu eſſayer toutes les incõmoditez des lutteurs. Apres auoir eſté bien huilé, i'ay eſté ſaupoudré en la grotte de Naples. Il n'y a rien ſi long que ceſte priſon, rien ſi tenebreux qu'vne telle cauerne, qui fait que nous voyons l'obſcurité meſme au lieu de voir à trauers. Or quand il y feroit clair, la pouſſiere oſteroit le iour: & quand on vient au deſſouuert, c'eſt vne autre incommodité. Et là, ceſte pouſſiere ſe roule dedans ſoy, & n'ayant point de ſouſpirail qui lui face voye, elle retombe ſur ceux qui l'ont eſmeuë. Nous auons ſouffert deux faſcheries contraires en meſme chemin & iour, & la fange & la pouſſiere nous ont fait la guerre. Cependant ceſte obſcurité m'a donné à quoy pẽſer. I'ay ſenti certaine pointe en mon eſprit, & vn chãgement ſans peur, cauſé par la nouueauté & ſalere d'vne choſe non acouſtumée. Pour le preſẽt ie ne te parle point de moy, qui ſuis fort eſlõgné des qualitez d'vn homme ſuportable, tant s'en faut que i'aproche de celui qui eſt parfait: mais ie t'entretien de celui ſur qui la fortune n'a plus que voir. L'ame d'vn tel homme ne ſçauroit receuoir atteinte, & ſa face changer de couleur. Il y a des difficultez, ami Lucilius, dont vertu quelconque ne peut deſgager nettement: & Nature l'auertit de ſa fragilité. Cependant l'homme dont deuiendra triſte, il aura horreur des dangers ſi dedains, la teſte lui tournera, ſi du haut d'vne montagne il veut mettre les yeux ſur quelque abiſme profond deſſous ſes pieds. Ce n'eſt pas crainte, mais vne affection naturelle que le diſcours de la raiſon ne ſçauroit iamais vaincre. De là vient que les hommes vaillans & preſts à eſpandre le ſang, ne ſçauroient voir le ſang d'autrui: aux vns le cœur faut s'ils voyent vne playe fraiſchemẽt faite, aux autres, ſi en leur preſẽce on garde & manie des playes qui ſoyent vieilles & pourries, quelques vns ſouffriroyent pluſtoſt le coup que la lueur d'vne eſpée. Ie ſenti donc (cõme i'ay dit) non point vn emmouuement, mais vn changement. Puis ſi toſt que ie vi la triſteſſe, vne alegreſſe ni pourpẽſée ni ne attenduë me reuint. Si ie me prins à dire en moy-meſme, Puis qu'il

1. *Le vertueux fait ſon profit de tous accidens, ſoyent plaiſans ou faſcheux.*

Cependant il ſe trouue des dangers qui l'eſtonnent, ſans qu'il s'en puiſſe garder.

y a vne mesme fin à toutes choses, que nous sommes sots d'a- -a'bz
uoir plus peur des vnes que des autres? Car qu'importe si vne ?vne
mõtagne ou vne tour acable quelqu'vn posé en sentinelle? ?elle
Autant est l'vne que l'autre. Et toutesfois il y en a qui redou- redou
teroyent plus la ruine d'vne montagne que d'vne tour: com mon
bien que toutes deux escrasent celui sur qui elles tombent. nbent

2. Refutatiõ d'vn paradoxe des Stoiques touchant l'issue de l'ame hors d'vn corps escrasé.

Voila comme la peur ne regarde pas les effects, mais les sel
choses dont les effects procedent. Au reste ne pense point ioq
que ie vueille ici m'arrester aux Stoiques qui estiment que sup
l'ame d'vn homme ainsi escaché des ruines d'vne tour tour
ou montagne ne peut se despetrer du corps, ni trouuer issue, ssui
ains s'espand incontinent par tous les membres, pource poq
qu'elle n'a point d'issue libre. Quant à moy, ie n'en feray rié. ?ie
Ceux qui tiennent ceste opinion s'abusent, à mon auis. Tout Tout
ainsi que l'õ ne sçauroit oprimer la flãme, ains elle s'ẽ ortil—
le autour de ce qui la presse: ni l'air n'est blessé ni coupé par sq
le baston dont l'on donne à trauers: mais se ramasse autout uotou
de ce à quoy il fait place: semblablement l'ame, d'vne substãce lsbl
ce du tout deliee & subtile, ne peut estre arrestee ni attachée arach
dedans le corps: ains par le benefice de sa substance imper- mpe
ceptible, sort par les endroits où elle semble plus pressée. s p
Ne plus ne moins que la foudre apres auoir donné & escla- ecla

Comparaison, pour representer l'issue de l'ame immortelle.

ré sur toute vne maison eschape par vn petit trou: ainsi l'a- 'l ainsi
me encores plus subtile que le feu, s'enfuit par tous les e- us les
droits du corps, Il faut donc s'enquerir si elle peut estre im- etre i
mortelle, Tien pour certain, puis qu'elle vit apres estre so- etre
tie du corps elle ne peut, à cause qu'elle est immortelle, p- orrel
rir en sorte que ce soit: d'autant que ce qui est immortel l'e- l'orre
absoluement & sans exception: & n'y a rien qui puisse nui- iuu nuit
à vne chose eternelle.

LVIII.

1. *Pauureté de la langue Latine.*
2. *De l'ineptie de ceux qui veulent acourcir vn langage pau- p
de soy, au lieu de l'amplifier.*
3. *L'occasion d'vne telle plainte, auec l'explication de quelq- de quel
mots de la philosophie Platonique, qui monstre la necessite- nece
forger mots nouueaux, si l'on veut escrire de la philosophie en- e
mes Latins.*
4. *Quel profit l'on peut & doit tirer de ces disputes, pour l'ins- ?
ction de la vie*



E n'auois iamais si biẽ entendu qu'aujourd'huy combien nous sommes pauures & disetteux de mots. Estans tombez en propos de Platon, mille choses se presenterent que nous ne sçauions comment nommer: & si quelques vnes auoyent des noms, elles les auoyent perdus, pource que nous les auons desdaignez. Et qui pourroit suporter qu'vn pauure eclistre fist du desgousté? Les Latins appellent *Asilus*, ce que les Grecs nommẽt *OEstrum*, qui est ce tan ou mousche guoi qui tourmente le bestail, & le fait courir roidement par monts & valees. Virgile en doit estre creu. Ce mot est surãcomme ie pense. D'auantage, on vsoit de certains mots simples, au lieu desquels nous nous aidons des composez: comme nous lisons en Virgile, *Cernere ferro*, c'est à dire combattre à coups d'espee, & maintenant nous disons, *decernere ferro*. L'vsage de ce verbe simple est perdu. Les anciens disoyent *Si iusso*, pour *Si iussero*, tesmoin le mesme Poete: ce que ie ne di pas pour monstrer combiẽ i'ay perdu de temps à fueilleter les grammairiens. mais afin q̃ tu saches cõbiẽ de mots Ennius & d'Attius se sont rouillez de vieillesse: veu mesme que quelques vns de ceux de Virgile, que l'on manie tous les iours, nous ont esté enleuez. Que veut dire, & à quoy tẽd toute ceste preface? Ie le te vay dire. S'il se peut faire, & tes oreilles me sont fauorables, ie desire vser du mot Essence, & ne le veux, ie le mettray en auant maugré toy. I'ay Ciceron pour auteur, suffisant, ce me semble, Si tu en demandes vn plus nouueau, voici Fabianus, disert & elegãt orateur, qui a vn langage si friand, que mesmes il est trop à mon goust. Comment pourra-on exprimer le mot Grec *Ousia* qui emporte autant comme qui diroit vne chose necessaire qui contient Nature, & est le fondement de toutes choses? Mets donc, ie te prie que i'vse de ce mot, *Essence*. Cependant ie auiseray d'vser sobrement du droit que tu m'ottroyes. Peut estre me contenteray-ie d'en auoir licence. Dequoy me seruira ta facilité, veu que ie ne sçaurois exprimer ce mot *Ousia* en bon Latin, à cause que i'ay acusé nostre langue d'estre imparfaite? Tu condamneras encores plus ce defaut, si ie te monstre vne syllabe, que ie ne puis tourner. Demandes tu qui elle est? Ce que les Grecs appellent *On*. Ie te sem-

1. C'est vne espece de vertu de cõfesser la disette d'vne langue comparee à quelque autre plus copieuse.

Au 3. des Georgiques. Æneid. lib. 11. Æliu. 12.

2. Preuue de la pauureté de la langue Latine.

τὸ ὄν, *quod est.*

bleray bien lourd, veu que ce mot eſt vſité, & que ie le puis traduire, *Quod eſt*, ce qui eſt. Mais ie voy qu'il y a grande difference: car ie ſuis contraint mettre vn verbe au lieu d'vn nom. Au beſoin toutesfois ie le traduiray ainſi. Ce iourd'hui quelqu'vn de nos amis, treſçauãt perſonnage diſoit que Platon repreſentoit ce mot en ſix diuerſes ſortes. Ie te les expoſeray toutes, ſi premierement ie te remẽtoy, qu'il y a certain genre. Car pour ceſte heure nous recerchõs ce premier genre duquel toutes les eſpeces dependent, de qui naiſt toute diuiſion & diſtribution, en qui toutes choſes ſont comprinſes. Nous le trouuerons, montans par les eſpeces cõtremont: car en fin nous paruiendrons à la ſource. L'homme eſt vne eſpece, dit Ariſtote: auſſi eſt vn cheual, & vn chien... Il faut donc cercher quelque lien commun qui comprene & contiene en ſoy toutes ſes eſpeces. Comment l'appellerõs nous? animal, Par ainſi on dira d'vn hõme, d'vn cheual, d'vn chien, que c'eſt vn animal. Mais il y a des choſes qui ont ame & ne ſont pourtant animaux. Car on tient que les plantes & arbres ont ame: à l'occaſion dequoy nous leur attribuons vie & mort. Il conuiendra donc mettre au premier rang les choſes animees, pource qu'en icelui ſont compris & les animaux & les plantes. Il y a des choſes ſans ame, comme les cailloux. Par ainſi il y aura quelque choſe precedante les animees, aſçauoir ce qu'on nomme corps: lequel ie diſtingueray en corps animez & non animez. Y a-il rien au deſſus de cela? Oui: car nous diſons qu'il y a des choſes qui ont corps: & des autres qui n'en ont point. Que ſera donc dequoy elles ſeront tirees? Ce à qui i'ay ci deſſus donné nom. Ce qui eſt. Voici comme nous le diſtinguerons en ſes eſpeces. Cela qui eſt à corps ou n'en a point. Voila le premier le plus ancien, & (s'il faut ainſi dire) le general genre. Il en a bien d'autres, mais ils ſont ſpeciaux: comme, l'homme eſt vn genre, car il contient en ſoy les eſpeces des peuples Grecs, Romains, Parthes: & des couleurs, blancs, noirs, nez: & des particuliers, Caton, Ciceron, Lucretius. Encor qu'il comprend pluſieurs choſes, on le met au rang du re: mais eſtant conſideré ſous le genre general, il eſt eſleu d'icelui. Ce genre general n'a rien au deſſus de ſoy: il commencemẽt des choſes, & toutes ſont au deſſous de lui. Les Stoiques lui veulent mettre deſſus vn autre genre principal, duquel ie parleray apres que i'auray prouué celui dont a eſté faite mention tient à bon droit le pre-

Richeſſes de la langue Grecque.

Expoſition de quelques termes philoſophiques.

Opinion des Stoique ſur les genres & eſpeces des choſes.

rang, attendu qu'il peut comprendre toutes choſes. Ie diuiſe ce qui eſt, en choſes corporelles & incorporelles. Rien ne ſe trouuera entre deux. Commét diuiſe-ie le corps? Il y a corps animez & inanimez. Des animez ie di que les vns ont ame vegetatiue ſeulement comme les plantes, les autres vegetatiue, ſenſitiue, & de diuers mouuemens, comme les animaux. Puis ie diſtingue les animaux en mortels & immortels. Les Stoïques eſtiment quelque choſe par deſſus ce qui eſt le premier genre. Voyons pourquoy. En la nature des choſes il y en a (diſent-ils) qui ſont, & d'autres qui ne ſont point. Entre celles qui ne ſont point, & que noſtre imagination ſe repreſente, ſont les Centaures, les Geants, & tout ce quoy vne fauſſe penſée a donné forme; encores qu'elle ne voit ſans ſubſtance. Maintenant ie vien à ce que ie t'ay promis, aſçauoir comment Platon partit toutes choſes en ſix cortes. La premiere ne ſe void, ni ne ſe touche, ni n'eſt comprinſe par ſens aucun: elle s'aprehende en la penſée, eſt generalement: comme parlant de l'homme en general, ie ne voy rien, ſi fay ſpecialement: car ie voy Ciceron, Caton, & autres particuliers. Ce que i'appelle animal ne s'aprehende en la penſée: mais i'en voy l'eſpece, aſçauoir vn cheual, vn chien. La ſeconde eſt la choſe qui ſurpaſſe les autres, & qu'on dit eſtre par excellence. Comme on appellera communément quelqu'vn le Poëte. Ce nom apartient à tous ceux qui compoſent des vers. Mais auiourd'hui entre les poëtes il ne s'entẽd que d'vn: tellemẽt que ſi tu ois nommer le poëte, c'eſt Homere. Qui eſt donc celui de qui l'on peut dire par excellence, Il eſt? Dieu; qui eſt plus grand & plus puiſſant que tous. La troiſieſme, eſt de celles qui ſont premierement. Le nombre en eſt innombrable, & hors de nos veuë. Demandes-tu que c'eſt? Le propre meuble de Platon. Il les appelle Idées, deſquelles & ſur leſquelles toutes choſes qui ont eſtre ſont formées. Elles ſont immortelles, immuables, inuiolables. Eſcoute maintenant que c'eſt Idée, & ce que Platon en eſtime. Idée eſt l'exemplaire eternel des choſes qui ſe font naturellement. Adiouſtons l'expoſition de ceſte definition, afin que tu conoiſſes la choſe de plus plus. Ie veux faire ton image. Ie t'ay pour exemplaire & patron de peinture, dont mon entendement emprunte les traits qu'il couche ſur ſõ tableau, Par ainſi ceſte face qui me forme, & inſtruit, & laquelle ie cõtrefay, s'appelle l'Idée. Or

τὸ τί aliquid. *quelque choſe.*

3. *Opinion de Platon touchant la diuiſion des choſes.*

A proprement parler nul n'eſt, ſinon Dieu & n'y a au cune eſſence parfaite que la Diuine. Des Idees de

la Nature des choſes a infinis tels exemplaires d'hommes, de poiſſons, d'arbres, ſur leſquels elle moule tout ce qu'elle doit faire & mettre en auant. La quatrieſme eſt ce que les Grecs appellẽt *Idos*, & nous forme. Pren garde à la ſignification de ce mot, & s'il y a de la difficulte en ceci, ne t'en pren pas à moy, mais à Platon. Or il n'y a rien de ſubtil qui ne ſoit difficile. Ci deſſus i'ay mis en auant la comparaiſon du peintre. Voulant contrefaire Virgile, il le regardoit. La face de Virgile eſtoit l'Idée & l'exemplaire ou patron de l'œuure à faire: ce que l'ouurier tire de ceſte Idée, & qu'il couche ſur ſon tableau, s'appelle *Idos*. Veux tu ſçauoir quelle difference il y a? l'Idée eſt le patron, *l'Idos* eſt la forme retirée du patrõ & couchée ſur le tableau. L'ouurier en contrefait l'vne, & fait l'autre. Si vne ſtatuë a quelq viſage, c'eſt ſa forme ou *Idos*. Si le Patrõ ſur lequel l'ouurier a fait ſa ſtatue a quelque face, c'eſt l'Idée de l'autre. Requiers-tu encor vne autre diſtinction? *l'Idos* eſt en l'ouurage, l'Idée dehors: & non ſeulemẽt dehors, ains meſme deuãt l'ouurage. La cinquieſme, eſt de celles qui ſont cõmunément, & qui commencent à nous apartenir. Elle comprend les hommes, les beſtes, toutes choſes. La ſixieſme, eſt de celles qui ſont preſques, mais non du tout, comme le Vuide, le Temps. Quant aux choſes que nous voyons & touchons, Platon ne les met pas au nombre de celles qu'il eſtime auoir eſtre proprement: car elles coulent, & ne font que croiſtre & deſcroiſtre. Nul de nous n'eſt en vieilleſſe, ce qu'il a eſté en ieuneſſe: ni au matin celui d'hier. Nos corps roulent à la façon des riuieres. Tout ce que tu voids s'enfuit auec le temps. Rien de ce que nous voyons n'arreſte. Moy-meſme en eſcriuant que ces choſes changent, ie ſuis changé. C'eſt ce que diſoit Heraclitus: Nous ne nous baignons iamais deux fois en meſme riuiere. Elle retient bien ſon nom: mais l'eau s'eſt eſcoulée pour faire place à d'autres. On void cela mieux en vne riuiere qu'en vn homme. Toutesfois nous ſommes emportez auſſi viſte pour le moins que l'eau d'vne riuiere: à cauſe de quoy ie m'eſbahi que nous ſoyõs ſi inſenſez d'aimer ce corps qui eſt vne choſe la plus mal-arreſtée du monde, & auoir peur de mourir vn iour, combien que tout moment de temps ſoit la mort de l'habitude precedente. A quoy faire crains tu que ce qui ſe fait tous les iours ne ſe face vne fois?

Des formes tirées des Idees.

Opinion de Platon, touchant les choſes viſibles & ſenſibles.

Preuue & conſideration de ceſte opinion Platonique.

I'ay parlé de l'homme, matiere fluide, caduque, & ſuiet

à to

à tous accidens. Le mõde meſme, choſe ferme & eternelle, ſe chãge, & ne demeure pas demeſme. Car encores qu'il ait en ſoi toutes les choſes qu'il a euës, ſi eſt-ce qu'elles ſont autres: brief il change ſon ordre. Quel profit (demandes-tu) m'apporte ce diſcours ſubtil? Nul: ſi tu t'en raportes à moy. Mais comme vn graueur hauſſe & deſtourne les yeux de deſſus ſa beſongne où il les auoit longuement tenu fichez, & (comme on dit) les paiſt de quelque autre choſe, ainſi deuons nous par fois donner relaſche à l'eſprit, & le refaire par quelques paſſetemps. Cependant tels paſſetemps doyuent eſtre choſes ſerieuſes, deſquelles (ſi tu y prẽs garde) tu pourras recueillir profit. Ie m'acouſtume à cela, ami Lucilius: de tout ce que i'éten & li, quoy qu'eſlongné de la philoſophie, i'eſſaye d'en tirer quelque bien & le me rendre vtile. Que recueilliray-ie des diſcours precedens, ſi eſlongnez de la reformation des mœurs? Comment les Idées de Platon me peuuẽt-elles faire meilleur? En pourrai-ie eſpreindre quelque ſuc qui reprime mes paſſions? Le voici en ce que Platon maintient que toutes ces choſes ſommiſes aux ſens exterieurs, leſquelles ne ſont qu'irriter & allumer la concupiſcence, n'ont point vn vrai eſtre. Elles ſont doncques imaginaires, & ont aparence pour vn temps. Il n'y a rien de ferme ni d'arreſté, nous ne ſubſiſtons que foiblement & en nous eſcoulant. Eſleuons nos cœurs aux choſes eternelles. Admirons les formes de toutes choſes voltigeantes en haut, & Dieu qui habite entre icelles, prouuoyant à maintenir contre la mort les choſes qui n'ont peu eſtre faites immortelles, à cauſe que la matiere dõt elles ſont formées, ne le permet, & ſurmontant par ſa ſageſſe le defaut de la choſe creée. Toutes choſes ſubſiſtent en leur eſtre, non qu'elles ſoyent eternelles, mais pource que la prouidence de leur Createur & gouuerneur les maintient. Les choſes immortelles n'ont pas beſoin de tuteur. Quant aux autres, Dieu qui les a creées les cõtregarde, ſa puiſſance, ayant plus d'effect que la fragilité de la matiere. Meſpriſons toutes choſes periſſables, qui tant s'en faut qu'elles ſoyent precieuſes, que meſmes on doute, ſi elles ont eſtre. Pẽſõs auec, que ſi la diuine prouidẽce garãtit de ruine tout l'yniuers, qui n'eſt pas moins mortel & periſſable que nous, qu'ẽ fin nous pouuõs en quelque ſorte par noſtre prouuoyãce alõger la vie de nos corps, ſi nous reglons & tenons en bride les voluptez qui tuent la pluſpart.

4. *Dequoy peut ſeruir la diſputa precedente touchãt les diuers termes dont vſẽt les Grecs & Latins pour mieux exprimer les conceptions de la Philoſophie.*

1. *Puis qu'il n'y a rien de ferme au monde, eſleuons nos cœurs au Ciel.*

2. *Meſpriſons les choſes periſſables & qui ont vn eſtre limité & court.*

des hommes. Platon meſmes atteignit la vieilleſſe pour s'eſtre ſoigneuſemens contregardé. Nature lui auoit donné vn fort & robubuſte corps, & on le ſurnomma Platõ, à cauſe qu'il auoit large poictrine: mais les nauigations & perils auoyẽt beaucoup amoindri ſa vigeur: toutesfois la ſobrieté, l'vſage moderé des choſes qui prouoquent l'appetit, vn ſoin continuel de ſa ſanté, le conduiſirent iuſques à la vieilleſſe, à trauers beaucoup d'empeſchemens. Car ie penſe que tu ſçais que Platon obtint par la faueur de ſa diligence, de mourir en meſme iour qu'il naſquit, aagé de quatre vingts & vn ans entiers, & iuſtement acomplis. A l'occaſion dequoy les ſages Perſes, qui d'auanture ſe trouuerent lors en la ville d'Athenes, ſacrifierent au defũct, eſtimans qu'il auoit eſté en vne condition au deſſus de celle des autres hommes, puis qu'il auoit acompli vn nombre parfait compoſé de Neuf multiplié neuf fois. Ie m'aſſeure qu'il eſtoit preſt de rabatre quelques iours de ceſte ſomme, & quitter ce ſacrifice. La frugalité peut alonger la vieilleſſe, aage que l'õ ne doit ni ſouhaitter, ni reietter auſſi. Il y a du plaiſir à eſtre lõg tẽps auecques ſoy, ſur tout quand l'on s'eſt rendu digne de iouir de ſoy meſme. Vuidons ce poinct; s'il faut reieter auec deſdain les extremitez de la vieilleſſe, & n'atendre pas la mort, mais la preuenir & ſe tuer. Celui qui atend laſchement ſa fin reſſemble preſque au craintif: ne plus ne moins que trop adonné au vin eſt celui qui non content d'auoir beu le cler auale auſſi la lie. Toutesfois nous pourrions demander, ſi la derniere partie & comme le fond de la vie doit eſtre appellée la lie ou le cler & plus pur de nos iours, ſur tout quand l'ame eſt tranquille, que les ſens entiers lui ſeruent, & que le corps n'eſt meshaigné ni amorti. Car il importe beaucoup de regarder ſi vn homme alonge ſa vie ou ſa mort. Or ſi le corps ne peut plus rien faire, pourquoy n'en faudra-il tirer l'ame qui y eſt empriſonnée? & l'auanture le conuient il faire auant le temps, crainte que tu ne le puiſſes faire lors qu'il le faudra. Et puis qu'il y a plus grand danger à mener mauuaiſe vie, qu'à mourir bien toſt: peu ſage eſt celui q ne rachete par le prix d'vn tẽps bref court le hazard d'vne choſe de tresgrande conſequence. Vne longue vieilleſſe n'a gueres mené de gens au tombeau, qu'elle ne leur ait premierement vendu bien cher ſes peines. Pluſieurs viuans en oiſueté n'ont ſeruí de rien à eux-meſmes

3. Vſons bien de noſtre vie, ſoit briefue ou longue comme celle de Platon.

Diſcours de Senecque, comment la vie longue eſt heureuſe ou non: & s'il faus s'en deſpeſtrer.

mes. Combien grãd mal-heur estimes tu que ce soit de perdre vne portion de la vie, encores qu'elle doiue finir? Ne tire point l'oreille arriere, comme si i'auois à auancer chose qui te picquast: mais pese ce que ie diray. Ie ne lairray point la vieillesse, pourueu qu'elle me reserue tout entier à moy-mesme: i'entens tout entier, au regard de l'ame, qui est la meilleure partie de moy. Mais si elle commence à m'esbranler le cerueau, ruiner le iugement & la memoire, si elle m'oste la vigeur, & ne me laisse que l'ame: ie sailliray dehors ce bastiment pourri & ruineux. Pour eschapper d'vne maladie gueriſſable, & qui ne nuist point à l'ame, ie ne souhaiterai point la mort: si quelque douleur me presse, ie ne me tueray pas pourtant. Ce seroit estre vaincu, de mourir ainsi. Toutesfois si ie sçai qu'il me faille souffrir touſiours ceste douleur, ie deslogeray du corps, non point à cause de la douleur, mais pource qu'il m'empescheroit de faire les choses pour lesquelles effectuer ie suis au monde. Celui est foible & de lasche courage, qui se donne la mort pour se garantir d'vne douleur: & fol celui qui vit pour estre en douleur. Mais i'estens trop ce discours, où il y a de la matiere pour vn iour entier. Et comment pourroit voir le bout de sa vie celui q ne peut faire fin à vne lettre? Ie te desire dõc toute prosperité: ce q̃ tu liras plus volõtiers que ces disputes de la mort.

Paradoxe Stoique comdanné par toute philosophie diuine & humaine.

Plaisante conclusion pour adoucir l'austerité du precedẽt paradoxe.

LIX.

Difference que les Stoiques mettent entre ioye & volupté, ou plaisir.

Du contentement receu de la lettre enuoyee par Lucilius.

Quelle est la vie du sage: & combien chascun de nous doit soigneusement fuir les flateurs, & estre iuge seuere de soy-mesme.

A lettre m'a causé vne volupté: permets moy d'vser de termes communs, & ne les examine pas selon l'opinion des Stoiques. Nous tenons que volupté est vice. Soit: si est-ce que nous nous aidons coustumierement de ce mot, pour demonstrer quelque gaye affection de l'ame. Ie sçai que la volupté (prenant les mots à nostre façon) est vne chose infame, & qu'il n'appartient, sinon au sage, de s'esiouir. Car c'est vn eſlancement de

1. Les Stoiques ont esté exquis en leurs mots, comme en leur doctrine & vie.

l'ame qui se confie en ses biens & en ses forces. Toutesfois nous disons ordinairement, que nous auons esté fort ioyeux du consulat d'vn tel, du mariage de ceſtui ci, & de l'enfant né à ceſtuila: mais souuent telles choſes au lieu de ioye ſont les commencemens d'vne triſteſſe qui n'eſt pas loin. Or la ioye a pour compagnes la perſeuerance & fermeté conſtante. Quand donc noſtre poëte Virgile fait mention des mauuaiſe ioyes de l'ame, il parle elegamment, mais en termes peu propres: car il n'y a point de mauuaiſe ioye. Il a entendu parler des voluptez, & s'eſt ainſi exprimé, voulant repreſenter des hommes ioyeux de leur mal. Si eſt-ce que ie n'auois pas dit ſans cauſe que ta lettre m'auoit cauſé vne grande volupté. Car encores qu'vn ignorant s'eſiouiſſe pour iuſte occaſion, toutesfois i'appelle ceſte ſiene affection dereglee, & qui panchera bien toſt à vne extremité contraire, aſçauoir volupté, eſmeuë de l'opinion d'vn faux bien, deſmeſuree & desbordee. Mais pour reuenir à mon propos, eſcoute à quoy i'ay prins plaiſir en ta lettre. Tu as la parole à commandement. Elle ne t'eſleue point, ni ne te meine plus loin que tu n'as deliberé. Il y en a beaucoup qui pour vn beau mot ſe laiſſét aller à des choſes qu'ils ne penſoyét pas eſcrire. Cela ne t'eſt point auenu: tes mots ſont ferrez, & apropriez à ton diſcours. Tu l'eſtends iuſques où il te plait, & donnes plus à entendre que tu n'exprimes de paroles. C'eſt ſigne qu'il y a du fond, & l'on void d'autrepart qu'il n'y a rien de ſuperflu ni d'enflé en ton eſprit. Toutesfois i'y trouue des tranſpoſitions de mots qui ne ſont ni legeres ni meſſeantes, ains à l'eſpreuue. I'y rencontre des figures, deſquelles ſi quelqu'vn nous defend l'vſage, & pẽſe qu'elles ne ſoyẽt permiſes ſinon aux Poëtes, il n'a leu (à mon auis) pas vn des anciens, entre leſquels ce langage mignard n'auoit pas encore la vogue. Eux qui parloyent ſimplement, & pour dire les choſes ſelon qu'elles eſtoyent ſont pleins de manieres de parler figurees, que i'eſtime neceſſaires, non pas pour meſme raiſon qu'aux Poëtes, mais afin que ce ſoyent des apuis de noſtre foibleſſe, & à ce qu'elles repreſentẽt les choſes deuant les yeux des eſcoutans. Ie li ordinairement Sextius, perſonnage vehement, qui philoſophe en termes Grecs, & ſelon les mœurs Romaines. Vne maniere de parler figuree par lui miſe en auant m'a eſmeu: comme quand l'ennemi eſt redoutable de toutes parts, l'armee preſte au combat

Au 6. liu. de l'Eneide.

Surquoy ſont fondez les cõtẽtemens qu'on peut receuoir des lettres d'vn ami.

Exẽple monſtrãt qu'vn lãgage figuré & poli a grãde efficace.

combat se range & marche en bataillon quarré: ainsi (dit il) doit faire le sage: qu'il desploye & estende ses vertus de toutes parts, afin q̃ de quelque costé que le mal sorte il ait ses forces prestes, qui obeissent sans tumulte au moindre signe que fera leur chef. Nous voyons cela se pratiquer es armees dressées par de grãds Capitaines, que toutes les troupes brãlent au moindre commandement du general, & sont tellement disposees, que le signal donné par vn seul va de main en main de l'homme de pied à celui de cheual. Sextius adiouste, que cela nous est plus necessaire en quelque sorte. Les soldats ont souuent pris l'alarme sans cause, & le chemin le plus suspect leur estoit le plus seur. Il n'y a rien si paisible en la folie: autant est elle effroyee dessus que dessous. Chasque coste lui tremble. Les dangers l'afrontent & talonnẽt. Toutes choses l'estonnent. Elle n'est iamais preste, & le secours mesmes lui fait peur. Mais le sage, equipé & ayant l'œil tourné vers tout assaut, ne reculera point quãd sa pauureté, le dueil, l'ignominie, la douleur, lui courroyent sus. Il marchera au deuant de tout cela, voire à trauers, d'vn cœur asseuré. Plusieurs choses nous tienent liez & abatus: nous auons esté longuement veautrez en la fange de ces vices: malaisément en pouuons nous estre lauez. Car nous ne sommes pas simplement souillez, nous sommes infectez, tellement que du vice nous ne pouuons passer à la vertu. Ie me demanderay, comme i'y pense bien souuent à par-moy. D'où vient que nous sommes si obstinément attachez à la vertise? C'est pource en premier lieu que nous ne la repoussons pas courageusement, ni ne faisons vn plein effort pour nous en garantir. Secondement, à cause que nous n'adiouſtons pas assez de foy aux bons conseils des sages, ni ne les serrons en nos poictrines, ains nous contentons d'en auoir les oreilles batues. Mais comment vn homme, qui ne sait que commencer à aprendre combien il se recule des vices, pourra-il comprendre ce qui suffit pour s'ẽ deueloper? Il faut de nous ne penetre iusques au fond, nous ne cueillons que ce qui est au dessus, & à gens tant & plus ocupez il a suffi d'employer quelque peu de tẽps à l'estude de philosophie. Ce qui nous nuist le plus est que nous prenons trop toſt plaisir en nous mesmes: s'il se rencontre quelqu'vn qui nous die que nous sommes bons, sages & saincts, nous cuidons qu'il dit vrai. Encores ne sommes nous pas contens d'vne mediocre louãge:

3. De l'excellẽce du Sage.

Pourquoy les hommes ne peuuent deuenir Sages.

Quel est le plus grand mal que nous nous procurons.

nous empoignons comme choſe deuë tout ce que la flate-
terie a impudemment verſé ſur nos teſtes. Nous adiouſtons
foy à ceux qui iurent que nous ſommes les meilleurs & les
plus ſages du monde, encores que le plus ſouuent nous fa-
chions bien qu'ils mentent. Si grande eſt l'opinion que
nous auons de noſtre ſuffiſance, que nous voulons eſtre
louez en ce dequoy nous faiſons directement le contraire.
Vn tyran cruel ſe fera apeller treſdebonnaire; vn pillard,
liberal; vn paillad & diſſolu, modeſte & honneſte homme.
S'enſuit donc que nous ne voulons par changer, d'autant
que nous penſons eſtre tresbons. Comme Alexandre cou-
roit par les Indes, ſaccageant les peuples inconus à leur voi-
ſins, enuironnant les murailles d'vne ville aſſiegee, &
cerchant l'endroit plus foible, il receut vn coup de fleſche
qui l'arreſta longuement, & contraignit de tirer le ſiege
en longueur. Apres auoir en eſtanché le ſang, comme la
douleur de la playe reprſe acreuſt, & la cuiſſe commença
à perdre ſentiment s'il montoit à cheual, eſtant contraint
de ſeiourner. Tous (dit-il) afferment que ie ſuis fils de Iupi-
ter: mais ceſte playe crie que ie ſuis homme. Faiſons le
meſme, quand la flaterie afollit vn chaſcun de nous ſelon
meſure, & diſons. Vous autres m'eſtimez prudent: & ie vo
combien de choſes inutiles & nuiſibles ie conuoite. Meſme
ie n'entens pas ce que les animaux ſçauent en paiſſant,
ſçauoir, quelle meſure on doit tenir au boire & au mange
ie ne ſçai pas encores combien il m'en faut. Au reſte,
vay te monſtrer à quoy tu conoiſtras que tu n'es pas ſag
Celui l'eſt qui rempli de ioye, alaigre, paiſible, aſſeuré, iou
d'vne condition auſſi contente que celle des dieux. Main
tenant interrogue toy meſme: ſi iamais tu n'es faſché, ſi n
eſperance ne ſolicite ton cœur de s'attendre à quelque bi
non auenu, ſi iour & nuict ton eſprit va d'vn train eſg
eſleué, & content de ſoy, tu es paruenu au but du bien
l'homme. Mais ſi tu deſires plaiſirs de tous coſtez &
toutes ſortes, ſaches que tuas autant faute de ſageſſe, q
de ioye & de contentement. Tu voudrois bien y paruen
mais tu t'abuſes d'eſperer y atteindre entre les riche
Cerches-tu la ioye entre les honneurs, c'eſt à dire entre
ſolicitudes? Les choſes que tu pourſuis, comme ſi la ioye
volupté y eſtoyent cachees ſont cauſes, de douleur. To
mes aſpirent à la ioye, mais ils ne ſçauent de quelle ſour

Exemple bien à propos, aprenāt à chaſcū de ſe cenſurer ſoy meſme.

Quelle doit eſtre la cenſure de nous meſmes.

Marques pour conoiſtre ſi l'on eſt ſage ou non.

doyuent puiſer vne qui ſoit excellente & perdurable. L'vn la penſe trouuer es feſtins & diſſolutions: l'autre en l'ambition & en vne grand' ſuite de gẽs qui lui ſont la cour. Vn tel en la faueur de ſa dame: l'autre en la vaine oſtentation des ſciences liberales, & es lettes qui ne ſeruent aucun remede. Tous ces gens-la ſe laiſſent tromper par telles paſſetemps courts & deceuãs, comme l'yureſſe qui par vn deſplaiſir de longue ſuite paye la plaiſante folie d'vne ſeule heure qu'elle a duré: & ainſi que les aplaudiſſemens & la faueur d'vne acclamatiõ de proſpere ſucces, acquis auec grãd trauail & finiſſans de meſme. Eſtime dõc qu'vne ioye reglee fait l'effect de ſageſſe. L'entendement du ſage eſt tel que le monde au deſſus de la Lune, où le ciel eſt touſiours ſerain. Maintenãt tu ſçais pourquoy tu veux eſtre ſage: c'eſt pource que l'on eſt touſiours ioyeux. Ceſte ioye procede de l'amour & iouiſſance des vertus. Nul ne peut s'eſiouir, qui n'eſt magnanime: iuſte, temperant. Quoy donc? Les meſchans ſont-il priuez de ioye? Ils ſont ioyeux comme les lions qui ont trouué proye. S'eſtans ſoaulez de vin & de paillardiſe, ayans paſſé la nuict à table, quand les voluptez verſees dans ce vaiſſeau du corps, trop eſtroit pour en contenir tant, cõmencẽt à ſuppurer, ces miſerables s'eſcrient auec celui dont parle Virgile,

Folie eſtrãge des hommes.

A quoy reſſemble le vray ſage.

Quelle eſt la ioye des meſchans.

Tu ſçais, comme au milieu d'vn faux & vain deduit
Nous auons acheué noſtre derniere nuict.

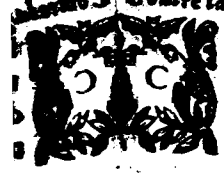
Au 6. liu. de l'Eneide.

Les diſſolus paſſent la nuict, voire la derniere, parmi des diſſolues ioyes. Celle qui acompagne les dieux, & les hommes taſchent à leur reſſembler, n'eſt point entrerompue, ne paſſe point: ce qui endroit, ſi elle procedoit d'ailleurs. Mais parce que ce n'eſt don ni preſent d'autrui, auſſi n'eſt elle en puiſſance d'aucun pour en diſpoſer. La fortune ne peut ce qu'elle n'a point donné.

La ioye des bõs eſt aſſeuree & inuiolable.

LX.

Contre la gourmandiſe.



Ẽme plain ie plaide, ie me courrouce. Souhaittes tu maintenãt ce que ta nourrice, ou ton pedagogue, ou ta mere t'ont deſiré? Tu n'entens pas encor combien ils t'ont ſouhaité

Malheur des enfans nez de peres auares & ambitieux.

de mal. O que les desirs de nos amis nous sont ennemis, voire dauantage quand ils succedent encores mieux que l'on n'a pensé! Ie ne m'esbahis pas si toutes sortes de maux nous enuironnent des nostre ieunesse: car nos auos prins croist parmi les maudissons de nos peres & meres. Vueillent les dieux exaucer quelques-fois nostre priere, quand nous ne les importunerons de rien. Iusques à quand leur demanderons nous quelque chose, comme si nous ne pouuions pas encores nous nourrir? Faudra-il que nous ensemencions tous les campagnes qui enuironnent les grandes villes? Tout vn peuple sera-il ordinairement empesché à moissonner pour nous? Sera-ce tousiours qu'il faudra beaucoup de bateaux arriuans de diuerses mers auec du froment pour vne seule table? Vn taureau se saoule en paturages de l'estendue de quelques arpens de terre: vne foreſt suffit à plusieurs elephans: mais il faut la mer & la terre à l'homme pour nourrir. Que sera-ce donc? Nature nous ayant fait de si petis corps si petis nous a-elle donné vn estomach tant insatiable que nous surpassions le furieux apetit des plus grosses & plus goulues bestes du monde? Nullement. Car ce que l'on donne à Nature est aussi peu que rien. On la contente de peu. Ce n'est pas la faim de nostre ventre qui nous couste beaucoup: mais nostre ambition. Par ainsi, comme dit Sa[illegible] ste, mettons les gourmans parmi les bestes, non pas au rang des hommes: voire logeons-en quelques vns auec les monstres & en plus miserable condition que les bestes bruſtes. Car vit qui vse de soy: mais ceux qui se cachent & veautrent en delices, ils sont en leurs maisons comme dedãs vn tombeau. Quoy qu'à l'entree de la porte tu graues leur nom en marble, si ont-ils precedé leur trespas.

Desirs & souhaits humains sont estrãgemẽt absurdes.

Auares & ambitieux doiuẽt estre renuoyez à l'eschole des bestes.

L'hõme attrẽpé vit, l'intẽperãt, non.

LXI.

Meditation de la mort, neceſſaire à tous.

Ceste lettre est briefve en mots: mais elle contient de tresbelles

CEssons de vouloir ce que nous voulons [illegible] tous mes efforts en mon vieil aage de faire [illegible] estime de moy que i'ay autre volõté que [illegible] nois estãt ieune. Les iours & les nuicts rou[illegible] celle fin là, telle est ma pẽsee & mõ occupation, a[illegible]

sentences cõtre la stupidité du mõde d'apresent, plongé en l'abisme de dissolution, d'ambition, d'auarice, & de vanité.

mẽ aux maux passez. Ie vise à cela qu'vn iour me soit comme vne vie entiere. Ie ne l'empoigne pas comme si c'estoit le dernier: mais comme s'il le pouuoit estre. Ie t'escri la presente, comme si en tenant la plume ie descouuroy la mort iusqui m'appellast. Ie suis prest de sortir, & pourtant ie iouis de la vie, pource qu'il ne me chaut nullement combien elle durera. Auant qu'estre vieil i'ay donné ordre de bien viure; estant vieil, de bien mourir. Or bié mourir, c'est mourir volõtiers. Donne ordre de ne faire iamais rien enuis: tout ce qui doit auenir auiédra. Il y a neceſſité pour celui qui reſiſte & obtempere: mais pour celui qui veut. Qui fait volõtiers ce qu'õ lui cõmãde, il s'est desgagé du plus rude ioug de la seruitude. Celui n'est miserable qui execute ce qui lui est enioint: ouï bien celui qui le fait par contrainte. Agençons donc nostre esprit en telle sorte que nous voulions tout ce que la neceſſité requerra. & sur tout pensons à nostre depart du mõde sans nous contrister: nous deuons estre preparez à la mort premier qu'à la vie. Nostre vie est suffisamment equipée & meublee: mais nous ne sõmes iamais saouls d'amasser piece sur piece. Il nous semble & semblera touſiours quelque chose nous defaille. Ce ne sont ni les ans ni les iours qui font que nous ayons assez vescu: c'est la conscie. I'ay assez vescu, ami Lucilius: i'atten la mort, estant rassasié de iours.

LXII.

Du repos dont iouis le sage en tous afaires, & de son contentement.

Autre lettre biẽ courte, mais pleine de singuliere instruction & cõtenant autant de sentences que de mots.

EVX parlẽt mal qui disẽt que trop d'afaires les empeschent d'estudier. Ils feignent d'estre occupez, ils s'occupent en eux mesmes & acroiſſẽt le fardeau. Pour vray, ami Lucilius, ie ne suis pas oiſif: mais quelque part où ie sois, ie suis à moy. Car ie ne m'accroche point aux afaires, mais ie m'en acoste & m'y preſte, ne vay cercher des occasions de perdre le temps: en quelque lieu que ie m'arreste i'y manie mes pensees, & roule quelque chose de bon en mon ame. Si ie me donne à mes amis, ie ne me distray pourtant de moymesme: ni ne m'arreste mesmi ceux à qui ie me suis adioint pour quelque temps, ou occasion née du deuoir de ma charge: ie suis touſiours

auec les gens de bien: en quelque lieu qu'ils soyent, en quel- que temps qu'ils ayent vescu, ma pensée vole vers eux. Ie le porte quant & moy Demetrius le meilleur de tous les hó- mes, & quittant tous ces braues, ie deuise auec ce philoso- phe demi-nud: c'est l'homme que i'admire. Pourquoy ne l'auroy-ie en admiration? ie conoi que rien ne lui defaut. Quelqu'vn peut mespriser tout: nul ne peut auoir toutes choses. Le plus court chemin pour deuenir riche, c'est de mespriser les richesses. Or le philosophe Demetrius, vit non comme ayant mespriſé toutes choſes, mais comme les ayãt laissées en garde aux autres.

LXIII.

Consolations en la mort d'vn ami.

La 1. consideratiõ est, que les larmes excessiues ne conuiennent pas biẽ à l'homme vertueux.

TV es marri de la mort de ton ami Flaccus, toutesfois ie ne veux pas que tu t'en cõtristes outre mesure. A peine ose-ie requerir que tu n'en sois dolent: encores que ie sache que c'est le meilleur. Mais qui sera l'homme ainsi resolu, s'il n'est desia esleué biẽ haut par dessus tout accidẽt humain, pour les desfier? Encores cestui-ci le chatouillera il, mais il ne fera q̃ le chatouiller. Quant à nous qui auons pleuré, on nous peut supporter, pourueu que nous ayons espandu peu de larmes, que nous mesmes les ayons arestees. En la mort d'vn ami n'ayons les yeux trop secs ou trop moites. Il faut larmoyer non pas pleurer. Ie te prescri (ce semble) vne rude loy: veu que le prince des poëtes Grecs octroye vn iour pour pleurer, & dit que Niobe en son grand dueil se souuint aussi manger. Veux-tu sçauoir d'où sourdent les lamentations? les pleurs de mesurez? En versant beaucoup de larmes ne cerchons des argumens à nostre desir: & faisons monstre dueil, au lieu de le suyure. Nul n'est triste à soy. O malheureuse sottise! Il y a donc du dueil ambitieux. Et quoy? oublierai-ie mon ami? Tu lui promets vne souuenance bien courte, puis qu'elle ne dure pas plus que tes pleurs. Le premier accident, qui suruiendra te derideta ce front chagrineux, te fera rire. Pour me resoudre ie ne differe pas à vn long temps, qui adoucit tout regret, & acoise les plus aspres ennuis du monde. Si tost que tu cesseras de composer ta contenance, ceste image de tristesse s'esuanouira. Maintenant

2. La seconde, que le dueil excessif est plustost signe d'ambition que d'amitié.

es le gardien de ta douleur laquelle se desuelope & escha-
pe à celui qui la garde: & plus elle est violente, moins elle
dure. Donnons ordre que le souuenir de ce que nous auons
perdu ne nous soit nullement ennuyeux. Personne ne se
mette volontiers derechef en vne pensée, qu'il sçait ne pou-
uoir estre remuee sans peine & tourment. Si toutesfois il
est besoin que le nom des morts que nous aimions nous re-
uienne au deuant non sans nous atteindre au vif, ceste attein
& morsure est acompagnee de quelque plaisir. Car, selon
que le Stoique Attalus souloit dire, la souuenance des a-
mis trespassez est plaisante, ne plus ne moins que l'aspreté
en vn vin suranné: & comme il y a des pommes aigres-dou-
ces au commencement, mais au bout de quelque temps
ceste aigreur estant aneantie, nous iouissons de la douceur
entiere du fruict. Si nous l'en croyons, imaginer nos amis
sains & saufs, c'est manger du miel & de la tartre: se soue-
nir des decedez, est acompagné de quelque aspreté. Or
aucun auoüe que ces choses acres & austeres resueillent
l'appetit. Ie ne suis pas de ceste auis. Le souuenir des amis de-
cedez m'est doux & plaisant: car ie les possedoy comme les
deuant perdre, & les ai tellement perdu que ie les possede
encor. Comporte toy, donc, ami Lucilius, comme ton equi-
le requiert. Cesse de prendre en mauuaise part le bien-
fait de Nature. Elle t'a esté vn ami: elle le t'auoit donné.
Iouissons auidement de nos amis, & en contentons nostre
appetit: car nous ne sçauons combien ceste aise durera. Pen-
sons combien souuent nous les auons laissez pour voya-
ger en quelque pays lointain: que demeurans en mesme
lieu nous auons passé maints iours sans les voir. Nous ver-
rons que durant leur vie nous auons moins pensé à eux
qu'apres leur mort. Au reste, voudrois-tu suporter ceux qui
tourmentent beaucoup, & regrettent ceux desquels para-
uant ils ne tenoyent aucun conte, & n'aiment aucun sinon
quand ils l'ont perdu? Ils pleurent lors abondamment, afin
qu'on estime qu'ils ont aimé les morts; & cerchent (mais
bien tard) des tesmoins de leur affection. Si nous auons d'au-
cuns amis, nous leur faisons tort, & ne les auons pas en bon-
ne reputation, si nous pensons qu'ils ne suffisent à nous cõ-
bler autant comme vn seul qu'on a enterré. Si nous n'en a-
uons point, l'aduersité ne nous a pas tant offensez que nous
nous offensons nous mesmes. Elle nous a osté vn ami: nous n'en

3. *La troisiesme, que la souuenãce de nos amis decedez nous doit estre reioyeuse à cause de leur amitié & vertu.*

4. *La quatriesme, que la possession d'iceux n'est pas esteinte par la mort.*

La cinquiesme, qu'il faut vser des amis durant leur vie, & ne reſſembler ceux qui pleurent les morts qu'ils ont mespriſé vifs.

auons fait aucun. D'auantage celui qui n'a peu aimer plus d'vn homme, n'a pas aimé, c'eſt vn qu'il regrette. Si quelqu'vn qu'on aura deſpouillé, aime mieux s'amuſer à faire des plaintes de ſon faye perdu, alleguant qu'il n'en auoit point d'autre, en lieu de penſer aux moyens de ſe garantir du froid, & trouuer quelque lambeau pour ſe couurir les eſpaules, dirois-tu pas qu'il auroit la teſte malfaite? Tu as enterré ton ami: cerches-en vn autre que tu aimes. Il vaut mieux refaire vn ami, que le pleurer. Ie vay adiouſter vn dire commun, lequel ie n'ay voulu oublier, pource que tous l'ont en la bouche. Celui a trouué auec le temps fin à ſa triſteſſe, qui n'auoit voulu y remedier par raiſon. Or c'eſt vne grand' honte à vn homme prudẽt de remedier à ſa douleur à force de ſe douloir. I'aime mieux que tu la laiſſes que d'eſtre laiſſé d'elle. Commence de bonne heure à te deſiſter de faire ce que tu ne peux longuement continuer quand meſme tu le voudrois. Nos predeceſſeurs ont ordonné vn an aux femmes pour porter le dueil, non afin qu'elles pleuraſſent tout ceſt eſpace de iours, mais afin de leur planter quelques bornes. Il n'y a point de temps prefix aux hommes, pource qu'il leur eſt mal ſeant. Cependant me pourras tu monſtrer vne ſeule femme entre celles qu'à toutes pennes on a tirées du feu, ou deſtachees des corps morts de leurs maris, dont les larmes ayent duré vn mois entier? Il n'y a choſe dont l'on ſe faſche ſi toſt que de pleurer au commencemẽt, il attire quelques gẽs, & trouue des cõſolateurs: s'il a vn peu duré l'on s'en mocque, & à bon droit: car c'eſt feinte ou ſottiſe. Ie t'eſcri ces choſes, moy qui ay ſi deſmeſurément pleuré mon cher fils Annæus Serenus que ie ſuis (mon grand regret) au rang de ceux que la douleur a ſurmontez: toutesfois maintenant ie condamne mon fait. Ie voy bien que la cauſe de mon dueil a eſté que ie n'auois pas mais penſé qu'il pouuoit mourir deuant moy. Vne ſeule conſideration me tournoit dans le cerueau qu'il eſtoit plus ieune, & de beaucoup: comme ſi la mort s'amuſoit à l'ordre des années. Or penſons aſſiduellement que nous tous nos amis deuons mourir. Alors i'ay deu dire, Monſieur renus eſt le plus ieune: que s'ẽ enſuit-il? il doit mourir auant moy, mais il peut aller deuãt. Pource que ie ne l'ay pas la fortune m'a ſurpris & frappé à l'improueuë: maintenant voy que toutes choſes ſont mortelles, & ſous vne condi-

6. *La ſixieſme, qu'il faut faire vn ami nouueau, & le mettre en la place de celui ique la mort a rauy.*

7. *La ſeptieſme, que le dueil le plus vehement & affection né ſe conuertit ordinairement en riſee contre ceux qui font tant les eſpleurez.*

8. *La huictieſme, que la meditation de noſtre mort, et de la vie qui s'en en-*

merueilleusemẽt incertaine. Tout ce q pourra auenir ci-pres peut auenir auiourd'huy. Pẽsons dõc, ami Lucilius, que nous irons bien tost là où est paruenu ton ami que nous regrettons, & peut-estre (moyennant que l'opinion des sages fust veritable, & s'il y a quelque lieu qui nous reçoyue au partir du monde) celui que nous estimons estre peri est allé deuant. *Fuit est leue mede à toute douleur excessiue.*

LXIIII.

De l'efficace des enseignemens que les sages proposent de viue voix & par escrit.

Le moyen de s'en bien seruir.

L'honneur & respect qu'il leur faut porter.

1. Belle coustume es bãquets des Sages Payens qui ne se depar-toyẽt iamais les vns des autres sans auoir apris quelque chose de bon.

VOus fus hier auec nous, Si c'estoit pour hier seulement, tu pourrois te plaindre: pourtant ay-ie adiousté auecques nous: car tu es touſiours auec moy. Quelques amis estoyent suruenus, à cause dequoy il falut faire plus grosse fumee, non pas comme celle de la cuisine des riches, dont ceux qui font le guet s'effroyent, comme si le feu estoit es maisons: mais vn peu plus grande de coustume, pour donner à entendre que des hostes y estoyent arriuez. Nous deuisasmes de plusieurs choses, à la fin desquelles fut mise obseruee es banquets, sans en poursuiure pas vne iusques au bout, mais sautant de propos en autre. Sur la fin tu leut le liure de Q. Sextius le pere, grand personnage, à mon auis, & Stoique, quoy que l'on soustiene le contraire. De grande de Dieu, que de vigueur & d'esprit il y a en cest homme! tu ne trouueras pas cela es autres philosophes. Les escrits d'aucuns n'ont rié de beau que le tiltre: le reste n'a substance ni saueur quelconque. Ils promettẽt de faire de beaux discours, ils estriuent, ils embrouillent les matieres. Ils ne remuent ni cœur ni esprit, car ils n'en ont point. Ayant leu Sextius, tu diras, Voici vn homme vif, vigoureux, libre, plus qu'homme, qui me laisse tout plein d'vne grande asseurance. Quelque assiete que soit mon ame, ie te confesse qu'en sortant de cest auteur, il me prend enuie de desfier toutes sortes d'accidens, & mescrier, O inconstance du monde! pourquoy viens-tu à requoy? venons aux mains: me voici prest. Le courage de celui qui cerche où s'esprouuer, & où d'esprouuer sa vertu:

Marques des sophistes & ignorãs.

Du profit qu'apportent les bons liures.

Qui souhaite trouuer vn sanglier escumant, *Virgile 4. Eneid.*

Du milieu des troupeaux foiblets vers lui courant.
Ou quelque roux lyon deualé des montagnes.

Ie demande quelque chose à vaincre, & contre l'effort de laquelle ie m'exerce. Sextius a cela d'excellent, qu'il te montrera la grandeur de la vie heureuse, & ne te la rédra point inaccessible. Tu sçauras qu'elle est en lieu haut esleué, mais d'aisee entree à l'homme de cœur. La vertu te fera cest auantage, que tu l'admireras, & neantmoins espereras d'en iouir. Certainement la contemplation de sapience a acoustumé de me desrober beaucoup de temps. La regardant i'en suis esbloui ne plus ne moins que quand ie iette les yeux vers le ciel ou contre la terre: car ie les voy comme si parauant ie ne les eusse point veus. Ainsi donc ie reuere les inuentions & les inuenteurs de sapience. Ie pren plaisir à m'en aprocher comme d'vn heritage apartenant à plusieurs. Ce sont biens qu'autres ont acquis pour moy, apres quoy ils ont trauaillé pour moy. Mais faisons comme le bon pere de famille, & grandissons la possession que nous auõs heritée: il faut que ie laisse à la posterité cest heritage plus grand que ie ne l'ay receu. Il reste encor & restera beaucoup de besongne à faire & à celui qui naistra d'ici à cent mille ans, moyen sera donné d'adiouster encores quelque chose. Mais quand les anciens auroyent tout trouué l'vsage, la science & la disposition de leurs inuentions seront tousiours choses nouuelles. Et le cas qu'ils nous ayent laissé des medicamens pour la goute des yeux encores que ie n'aye besoin d'en cercher d'autres, si faut-il aproprier ceux là aux maladies presentes aux temps. L'vn sert à adoucir la demãgeaison des yeux, l'autre à subtilier l'espaisseur des paupieres. Vne defluxion soudaine & violente est destournee par le moyen de ceci: & celui la aiguise la veuë. Il faut que tu refraischisses ces medes, que tu choisisses le temps, & tiennes mesure en la charge de chascun d'iceux, Les anciens ont inuenté des remedes aux maladies de l'ame: mais c'est à nous à cercher quand & comment ils doyuent estre apliquez, Nos predecesseurs ont beaucoup fait mais non pas tout. Cependant ils meritent vne grãde louange, & d'estre reuerez comme les dieux. Pourquoy donc n'auray-ie les images de ces hommes illustres pour me resueiller l'esprit? & qui me gardera de celebrer le iour de leur naissance? C'est bien raison que ie ne le face iamais qu'auec preface d'hõneur. Autant de reuerẽce

2. L'vsage des bons enseignemens consiste à les faire valoir tellement que la vertu croisse en nous & en nostre posterité.

3. Nous ne sçaurions iamais trop reuerer la memoire de ceux qui nous ont donné moyen d'estre gens

dois à mes precepteurs, autant en dois-ie à ceux-ci precepteurs du genre humain, & de qui ſont procedez les commencemens d'vn ſi grand bien. Si ie voy vn Conſul ou vn Preteur, ie leur feray les honneurs acouſtumez: ie deſcendray de cheual, ie deſcouriray ma teſte, ie me deſtourneray du chemin. Quoy donc? doi-ie pas honorablement receuoir en ma penſee les deux Catons, le Sage Lælius, Socrates & Platon, Zenon & Cleanthes? Quant à moy, ie les honnore, & ai acouſtumé de me leuer quand i'oy parler de ces grands perſonnages.

de bienfaits ceſte ſouuenance & reuerence doit eſtre pure.

LXV.

Opinions de Platon, d'Ariſtote, & des Stoiques, touchant les cauſes des choſes.

Que l'entendement humain ne s'y doit point arreſter, ains aux choſes diuines.

1. Soit en lecture, ou en eſcrits, ou en deuis le ſage doit viſer à ce but d'inſtruire ſoymeſme & les autres en la conoiſſance des choſes ſolides & perdurables.

I E partageay le iour d'hier auec mon indiſpoſitiõ: elle eut les heures deuant midi, & moy celles d'apres. Or ie commençay à eſſayer par la lecture ſi mon eſprit ſeroit aſſez robuſte. Voyant qu'il s'y eſtoit acommodé, i'ay oſé lui impoſer vn plus grãd fardeau, & lui permettre qu'il le portaſt. I'ay mis la main à la plume, plus attentiuement que ie ne ſoulois, en eſcrimant contre vne matiere difficile dont ie veux venir à bout. En ces entrefaites ſuruindrent quelques amis, qui me retindrent arriere, & me tancerent de ce qu'eſtant malade ie me laſchoy à vn tel exces. Au lieu d'eſcrire nous deuiſaſmes: ie t'enuoye ce dont nous ſommes en debat, t'ayans accepté pour arbitre. Tu as plus de beſongne taillee que tu ne penſes. Il y a triple cauſe. Nos Stoiques diſent, comme tu ſçais, en la nature des choſes il y en a deux dont toutes les autres ſe font: la cauſe & la matiere. La matiere giſt oiſiue, preſte à receuoir toutes formes, arreſtée, & immobile ſi perſonne ne la remuë. La cauſe, qui eſt la raiſon, donne forme à la matiere, & la roule où il lui plait, tirant diuerſes œuures d'icelle. Il faut donc que ce dont quelque choſe eſt faite, & par qui elle eſt faite, ſoit. L'vn qui s'appel-

le cause, l'autre matiere. Tout art est imitation de Nature: par ainsi il faut rapporter aux choses que l'homme doit faire ce que ie disoy de ce qui est vniuersel. Vne statuë a eu de la matiere qui a receu l'artifice & façon qu'on lui a donnée, & l'ouurier qui l'a façonnée ainsi. En vne statue dont le cuiure a esté la matiere, & l'ouurier la cause. Telle est la condition de toutes choses: elles sont composées de ce qui est mis & qui met en œuure.

Opinion des Stoiques & d'Aristote, sur les causes des choses.

Les Stoiques veulent que ce qui fait, soit la cause, & n'en imaginent point d'autre. Aristote estime qu'elle est de trois sortes. La premiere cause, dit-il, c'est la matiere, sans laquelle on ne sçauroit rien faire. La seconde, c'est l'ouurier. La troisiesme, c'est la forme commodée à chasque piece d'ouurage, comme celle que l'on donne à vne statuë, qu'Aristote appelle *Idos*. Outre plus, il en considere vne quatriesme, l'intention de l'œuure entier & acompli. Ie declareray que veut dire cela. Le cuyure est la premiere cause de la statuë, qui n'eust iamais esté faite, sans la matiere pour fondre & acommoder à tel ouurage. L'ouurier est la seconde cause: car sans mains sçauantes ce cuyure n'eust peu receuoir forme de statuë. La forme est la troisiesme cause: pource qu'vne telle statuë ne seroit surnommée pour-lance, ou couronnée, si elle n'auoit vne figure rapportée proprement à tels mots. La quatriesme cause, l'intention & deliberation de faire ceste statuë, qui n'eust pas esté faite, si l'intention de la faire n'y eust esté. Qu'est ce que deliberation? ce qui a inuité l'ouurier, & suyuy quoy il a commencé & acheué la besongne. Ou c'est l'argent: s'il a fait vne telle piece pour la vendre: ou la gloire: s'il a trauaillé pour acquerir honneur: ou deuotion, s'il a dédié la statuë à quelque temple. Voila donc vne des causes, pourquoy ceste piece est faite. Penses-tu pas que ie doiue mettre au rang des causes, cela sans quoy l'œuure n'eust pas esté faite? Platon y en adiouste vne cinquiesme, assauoir l'exemplaire, qu'il nomme Idée. Car c'est cela à quoy l'ouurier a regardé, quand il a fait l'œuure par lui entrepris: cela ne fait rien à la dispute, s'il a ceste exemplaire hors pour mettre sa veuë dessus, ou en dedans, selon que mesme l'a conceu & planté en son esprit. Dieu a dedans ces exemplaires de toutes choses, & a comprins en sa [illegible] les nombres de tous accidens humains, & les moyens comme ils se feront. Il est plein de ces figures que Platon

Expositiõ de l'opinion d'Aristote.

Opinion de Platon.

Des Idees Platoniques.

de Idees immortelles, immuables, incorruptibles. Suyuant cela, les hommes periſſent, mais la Nature humaine à laquelle l'homme eſt formé, demeure: & combien que les hommes decheent & meurent, icelle n'eſt alteree ni changee. Il y a donc cinq cauſes, dit Platon, leſquelles ont eſté amplement ſpecifiees ci deſſus: aſçauoir la matiere, l'ouurier, la forme, la deliberation, l'Idée, ou patron & modelle. A quoy on peut encores adiouſter l'œuure entier acompli en toutes ſes parties, comme eſt vne ſtatuë toute faite, qui a ſa matiere, ſa forme, ſon ouurier, auec ſa deliberation, & ſon Idee. Ce monde (comme dit Platon) a toutes ces cauſes-là. L'efficiente, c'eſt Dieu: la matiere, cela dont il eſt fait: la forme, l'habitude & la diſpoſition qu'il a: l'Idee, ce ſurquoy Dieu a fait vn ouurage ſi grand & ſi beau: la deliberation, ce pourquoy il l'a fait. Demandes-tu qu'elle eſt ceſte deliberation en Dieu? Sa bonté. Platon le dit ainſi. Qui a eſté cauſe que Dieu a fait le monde? il eſt bon, tout ce qu'il a fait eſt bon: or celui qui eſt bon n'eſt marri ni ne porte enuie à choſe aucune qui ſoit bonne. Il a donc fait ce monde autant bon & parfait qu'il eſt poſſible. Or donc, prononce ſentence, & declare laquelle de ces opinions te ſemble aprocher le plus de ce qui eſt vrai ſemblable, ſans dire, ſi l'vne dit vray & les autres non. Car cela eſt auſſi haut par deſſus nous que la verité meſme. Quant à ce nombre de cauſes poſé par Ariſtote & Platon, il comprend trop de choſes ou trop peu. Car s'ils eſtimẽt cela eſtre la cauſe efficiente, qui eſtant oſtée rien ne ſe peut faire ce n'eſt pas aſſez dit. Il faudra qu'ils mettẽt le temps au nombre des cauſes, veu que rien ne ſe peut faire ſans tẽps: & le lieu atendu que rien ne ſe fera, s'il n'y a place où on le puiſſe faire: & le mouuement, ſans quoy rien ne ſe fait ni ne ſe desfait, & n'y a art ni changement quelconque, ſans mouuemẽt. Pour noſtre regard, nous cerchons vne cauſe premiere & generale, laquelle doit eſtre ſimple: car auſſi la matiere eſt ſimple. Nous demandons que c'eſt que cauſe? C'eſt la raiſon efficiente, c'eſt Dieu. Tout ce dont i'ay fait mention ci deſſus, ne ſont point pluſieurs cauſes diſtinctes, mais elles dependent d'vne qui eſt l'efficiente. Si tu dis que la forme eſt vne cauſe, ie reſpon que l'ouurier l'impoſe à l'ouurage, de qui elle eſt vne partie, non pas cauſe. L'exemplaire non plus n'eſt pas cauſe, ains l'inſtrument neceſſaire à cauſe. Il eſt neceſſaire à l'ouurier, comme ſon ciſeau ou ſa

Application de l'opinion de Platon à la creation du monde.

Pourquoy Dieu a fait le monde.

Auis de Senecque ſur des opinions de Platon & d'Ariſtote.

lime: la beſongne ne ſe peut auancer ſans cela : & toutesfois ces inſtrumens ne ſont parties ni cauſes de l'art. Au regard de la deliberation de l'ouurier quand ie confeſſerois que ce ſeroit vne cauſe, elle n'eſt point efficiente, ains ſuruenante, comme il y en a vne infinité d'autres: mais nous ſommes en queſtion de la cauſe generale. Au reſte, ces philoſophes, auec leur ſubtilité acouſtumee, n'ont pas dit que tout le monde parfait & acompli fuſt vne cauſe: car il y a grande difference entre l'œuure & la cauſe de l'œuure. Ou donne ſentence, ou (ce qui eſt plus aiſé en telles difficultez) di que tu n'en es pas bien reſolu, & nous aſſigne à vn autre iour. Tu me demanderas quel plaiſir ie pren à paſſer le temps en ces diſputes qui ne me deliurent d'aucune paſſion, ni ne chaſſent pas vn ſeul vice? De ma part, ie penſe à ces choſes, qui mettent l'ame en repos, ie les remuë en ma penſee, ie me recerche & ſonde, auant que toucher à d'autres choſes: cela fait, ie conſidere le monde, & ſes pieces. Et quant à ces diſputes, il n'y a point de perte de temps pour moy, comme tu l'eſtimes. Car ſi ces choſes ne ſont eſpluchees par le menu, & ne ſont deſpecees par ces ſubtilitez inutiles, elles enflent & hauſſent l'eſprit, qui preſſé d'vn lourd fardeau deſire eſtre deſuelopé, & retourner aux choſes qui lui ont donné eſtre. Le corps eſt le faix & le ſuplice de l'ame, laquelle demeure preſſée deſſous, & giſt enchainee, ſi la philoſophie ne vient qui lui donne moyen de reſpirer en lui faiſant voir la Nature des choſes, & de la terre l'emporte ſur les cieux. Voila ſa liberté & ſes pourmenades: quelquesfois elle eſchape de ſa priſon, & ſa rauigore en la contemplation du ciel. Comme les ouuriers qui ont eu la teſte longuement panchee ſur quelque beſongne delicate qui laſſe les yeux, s'ils ſont en vne chambre mal percee & qui ait peu de iour, ſortent en ruë vers quelque grand' place, reſiouiſſent leur veuë à la clairté & libre & ſpacieuſe: ainſi toutes les fois que l'ame, encloſe en ce logis obſcur & melancholique, trouue ſa commodité, elle prend le large, & ſe gaye en la contemplation des œuures de Nature. Le ſage & le philoſophe adhere à ſon corps, mais la meilleure partie de lui en eſt abſente, ſes pẽſées ſont eſleuées au ciel, comme obligé par ſerment il penſe que ſa vie lui ſoit donnée pour gages: brief, il n'aime ni ne hait la vie, & s'aſſuiettit à ces choſes periſſables, encores qu'il ſache que d'au-

x. Les diſputes de ce qui ſe fait & compreñ ſous le ciel nous doyuẽt eſleuer par deſſus le ciel.

Belle comparaiſon à ce propos.

plus excellentes lui doyuent eſcheoir. Me deſtourneras-tu de l'inſpection des choſes naturelles, & me tireras-tu arriere du total, pour m'attacher à vne partie? Ne m'enquesterai-ie point, quels ſont les commencemens de toutes choſes, qui les a formees, qui les a deſmeſlees de la lourde & confuſe maſſe où elles giſoyét peſle-meſle, qui eſt l'ouurier du monde, comment ceſte grande machine a eſté ainſi rangee & diſpoſee, qui a recueilli les pieces eſparſes, diſtingué celles confus, poli & mis au iour celles qui eſtoyent difformes & cachees, d'où vient vne ſi grande lumiere, ſi c'eſt feu, ou quelque choſe plus luiſante que feu? Veux-tu que i'ignore ces choſes? que ie ne ſache d'où ie ſuis deſcendu? dois-ie voir cela vne fois ſeulemẽt, ou pluſieurs? Ne ſçaurais-ie où ie dois aller au ſortir du monde, & quel ſiege attend mon ame affranchie des loix de l'humaine ſeruitude? Veux-tu m'empeſcher de conuerſer es cieux, c'eſt à dire, veux tu que ie viue ayant la teſte panchante vers terre? Ie ſuis trop grand, & né à choſes trop grandes pour eſtre eſclaue de mon corps quel ie regarde comme le vrai lien qui ſerre & retient ma liberté. C'eſt ce que i'oppoſe à la fortune pour l'arreſter, ne permets que par icelui mõ ame puiſſe receuoir playe aucune, Tout ce qui peut ſouffrir iniure en moy, il eſt en domicile terrien: mon ame habite en liberté. Iamais ma chair ne me fera auoir peur, iamais me fera deuenir flateur ni hypocrite, iamais ie ne mentiray pour l'honneur de ce corps. Quand bon me ſemblera, ie lui rompray compagnie, & encores que nous ſoyõs conioints, ſi ne ſerons nous pas pairs & compagnons: l'eſprit maiſtre tout ſeul. Meſpriſer ſon corps, c'eſt vne liberté certaine. Pour reuenir à mon propos ceſte conſideration, de laquelle nous parlions maintenant, aidera beaucoup à ceſte liberté ci. C'eſt que toutes choſes ſont compoſees de Dieu & de la matiere. Dieu agence les choſes, l'vniuers l'enuironnent & ſuyuent comme leur guide & gouuerneur. Or lui, qui eſt l'ouurier, eſt beaucoup plus puiſſant, que la matiere en laquelle il agit. Telle place qu'a Dieu au monde, telle la tient l'ame en l'homme & le corps eſt à noſtre ame, ce que la matiere eſt à Dieu. Que les pires choſes ſe conuertiſſent aux meilleures: ſoyons reſolus contre tous accidẽs: ne redoutons point les iniures, les playes, les priſons, la pauureté. Qu'eſt ce que la mort? C'eſt vne fin, ou vn paſſage.

La conoiſſance des choſes Naturelles eſt vne belle aide à l'hõme de bien pour l'eſleuer par deſſus Nature.

Reſolution digne d'vn philoſophe, & qui merite d'eſtre bien meditee par tous ceux qui font profeſſion de la vraye & ſaincte philoſophie.

Contre la crainte de la mort.

Ie ne crain point de prendre fin, c'eſt autant comme n'auoir point commencé d'eſtre: ni de paſſer, car ie ne ſeray en nul autre lieu ſi à l'eſtroit que ie ſuis maintenant.

LXVI.

1. *Par l'exemple prins de Claranus il monſtre que la vertu belle de ſoy-meſmes n'acroiſt ni ne deſcroiſt pour la beauté ou laideur du corps.*
2. *Diſcours auec Claranus de la triple diſtinctiõ de biens, encores que tous bien ſoyent pareils.*
3. *Que les biens que les vulgaire eſtime moins ſouhaitables le ſont le plus: s'il faloit conſiderer entre iceux quelque difference du plus & du moins.*

1. Cõme l'on ne meſure les corps à l'aune, ni l'habit ne fait la perſonne, ainſi ne faut il eſtimer que la vertu de l'ame empruẽte ſon luſtre du corps. Virg. au 5. liu. de l'Eneide.

A'y veu au bout de pluſieurs anées Claranus mon compagnon d'eſchole: ie ne penſe pas que tu attendes que ie l'appelle vieil: car certainement il a l'eſprit verd, vigoureux, & qui lutte auec ſon corps atenué. Nature s'eſt portee inquement, & a mal logé vne telle ame ou peut eſtre nous a-elle voulu monſtrer qu'vn genereux & bienheureux eſprit eſt chaché ſous toute telle peau qui lui plait. Or ceſtui-ci a ſurmonté tous empeſchemés, & du meſpris de ſoy meſme il eſt venu à meſpriſer toutes autres choſes. Celui-là s'eſt abuſé, ce me ſemble, qui diſoit que

La vertu qu'on void procedante
D'vn beau corps eſt bien plus plaiſante.

Car elle n'a beſoin d'aucune parure: elle eſt le grand honneur de ſoymeſme, & conſacre ſon corps. Pour vray, quand i'ay contemplé de pres noſtre ami Claranus, il m'a ſemblé beau, & d'auſſi belle taille que l'eſprit eſt beau. D'vne maiſon champeſtre peut ſortir vn grand perſonnage, & d'vn corps laid & petit vne ame grande & belle. I'eſtime donc que Nature produit quelques hommes de ceſte ſorte, afin de monſtrer que la vertu prend racine en tout lieu. Si elle euſt peu pouſſer au monde les ames toutes nues, elle l'eut fait. Maintenant elle fait d'auantage: car elle produit des

mes empeschees de leurs corps, nonobstãt quoy elles ne laissent de desployer leur valeur. Clarans me semble auoir esté propose pour exemple de cela, afin que nous peussions aprẽdre que la laideur du corps n'egalle point l'ame, au contraire que la beauté de l'ame embellit le corps. Or combien que nous ayons veſcu bien peu de iours ensemble, si auons nous fait de fort amples discours, lesquels ie coucheray par escrit de fois à autre, puis ie les enuoyeray. Le premier iour, nous mistrons question estoit: comment les biens peuuent estre pareils, s'ils sont distinguez en trois sortes? Les Stoique tiennent qu'il y a certaine sorte de biens, qu'ils appellent premiers, comme la ioye, la paix, le salut de la partie. D'autres nomment seconds, enclos en matiere fascheuse: comme sont la patience es tourmens, & l'attrempance en vne griefue maladie. Nous souhaitons ces premiers biens directement: les seconds, si besoin est. Il y en a encores d'autres, nommez positiues, comme vn marcher modeste, vn visage venerable, & vne contenance seante à vn homme sage. Comment ces biens peuuent ils estre pareils entre eux, veu que les vns sont souhaitables, les autres non? Si nous les voulons distinguer, venons à considerer que c'est de l'esprit. C'est vn bien qui regarde les choses vrayes, qui sçait ce qu'il faut fuir & chercher, qui met le prix aux choses, non point par opinion, mais selon leur valeur, qui se mesle à trauers tout le mõde, & lance sa contemplation en tous les actes & deportement d'icelui, qui considere toutes pensees & actions, aussi vaillant que vehement, inuincible autant en aduersité qu'en prosperité, esleué par dessus tous accidens, tres-beau auec la beauté, sain & sec auec la vigueur, tousiours rassis, cler, asseuré, que nulle violẽce ne peut abatre, ni nul effort de fortune faire ni abaisser. Telle est la vertu de l'esprit, telle est sa façon la pouuoit voir tout à vne fois, & qu'elle se mõstrast entiere. Au demeurãt elle a plusieurs especes, q se descouurent selõ la diuersité des vocatiõs & des actiõs: sãs q toutesfois elles soit plus grãde ou plus petitite. Car le souuerain biẽ ne peut descroistre, ni n'est loisible à la vertu de reculer, mais elle se trãsforme de qualitez en qualitez, se moulãt & prenãt la habitude des choses quelle doit faire. Elle imprime sa sẽblãce en tout ce qu'elle touche: par fois elle embellit les actiõs, & nettoye les inimitiez, & quelquesfois les maisons entieres qu'elle a visitées: & les rãgees: tout ce qu'elle manie deuiẽt aimable, illustre

2. Des trois sortes de biens.

Opinion des Stoiques.

Ius cela.

Comment ces biens peuuent estre pareils.

Du bien de l'esprit.

Du Souuerain biẽ de la vertu.

& merueilleux. Pourtant ſon efficace & ſa grandeur ne peuuent croiſtre, veu que ce qui eſt parfaitement haut ne le peut eſtre d'auantage. Tu ne trouueras rien plus droit que ce qui eſt droit, ni rien plus veritable que la verité, ni rien plus attrempé que l'atrempance. La vertu conſiſte toute au moyen, qui en eſt la certaine meſure. La conſtance ne ſçauroit aller plus auant que ſoy, ni la confiáce, ni la verité, ni la fidelité, Qu'eſt-ce qu'õ peut adiouſter à ce qui eſt parfait? Rien. Ou ſi quelque ſurcroiſt s'imagine ce à quoy l'on l'adiouſte eſt imparfait. La vertu donc ne ſera parfaite, ſi l'õ peut y adiouſter. Ce qui eſt honneſte ne reçoit point d'accroiſt non plus, eſtant honneſte à cauſe des choſes par moy mentionnees. Que dirons nous de ce qui eſt beau, iuſte & legitime? penſes-tu que ce qui eſt cõprins en certaines bornes ſoit de forme diuerſe? Si vne choſe peut receuoir accroiſſement, c'eſt ſigne d'imperfection: tout ce qui eſt bon eſt enclos en meſmes loix: le profit public & particulier ſont auſſi eſtroitement conionts que ce qui eſt louable eſt deſirable. Ainſi donc les vertus ſont pareilles entre elles, & les actiõs vertueuſes, & tous les hõmes vertueux. Quãt aux vertus des plantes & des animaux, eſtans mortelles, freſles, caduques & incertaines, elles treſſautent, & reculét, à l'occaſion dequoy leur prix ſe change. Il n'y a qu'vne reigle pour les vertus humaines: car il n'y a qu'vne droite & ſimple raiſon. Riẽ n'eſt plus diuin ni celeſte que ce qui eſt diuin & celeſte. Les choſes mortelles ſe hauſſent, s'abaiſſent, ſe conſument, croiſſent, decroiſſent, ſe rempliſſent: par ainſi il y a en elles de l'inegalité en telle condition. La Nature des choſes diuines eſt vne. Or la raiſon n'eſt autre choſe qu'vne portion de l'eſprit de Dieu, plongee dedans le corps humain. Si la raiſon eſt diuine, & il n'y a nul bien ſans raiſon, tout bien eſt de Dieu. Il n'y a point de difference entre les choſes diuines: il n'y a donc non plus entre les biens: & par conſequent la ioye, la conſtance à ſouffrir les tourmens ſont choſes pareilles: car en l'vne & en l'autre il y a meſme grandeur de courage. mais en la ioye ceſte magnanimité eſt plus laſché, en la patience elle eſt plus tendue & hardie. Quoi? cuides tu qu'il y ait difference entre la vertu de celui qui gaillamment le haut d'vne breſche, & de l'autre qui tient patiemment le ſiege? Entre ce grand Scipion qui cloſt & ſerre de ſi pres Numance, qu'il contraint les aſſie-

Paradoxes des Stoiques imaginãs vne vertu parfaite en ceſte vie.

La vertu eſt es hommes & y eſt imparfaite iuſques à ce qu'ils ſortent du monde, leur perfectiõ ſe retrouuant en vne vie meilleure.

Exacte & ſubtile diſpute pour prouuer le paradoxe de l'eſgalité des vertus & de l'impoſſibilité Stoique.

tãt de fois victorieux auparauant de se deffaire eux mesmes: & ce grand courage des Numantins, qui sçait rien ne lui estre clos, à qui la mort est ouuerte, & qui expire entre les bras de sa liberté? Les autres vertus, comme la tranquilité, simplicité, liberté, constance, patience, perseuerance, sont egalement pareilles: car elles dependent toutes d'vne vertu qui tient l'ame droite & ferme. N'y aura-il donc point de difference entre la ioye & la patience qui ne flesehit iamais sous les tourmens? Il n'y en a point quant aux vertus, mais elle est grande au regard des choses esquelles l'vne & l'autre vertu se demonstre. Car en la ioye il y a vne nature-le relasche de l'esprit: en la patience vn sentiment de douleur qui combat la nature. Ainsi donc, ce sont moyens, qui ont de grands interualles. La vertu est esgale en toutes les facheuses affections. La matiere ne change point la vertu: car le tourment ne la fait pire, ni la ioye meilleure. Il faut donc que tels biens soyent esgaux: car le vertueux qui s'esgaye ne sçauroit se comporter mieux en ceste ioye, ni le patient en ses souffrances, Or deux choses, qui ne peuuent estre faites meilleures, sont pareilles. Car si les choses posees alors la vertu la peuuent amoindrir ou agrandir, l'vne qui est honneste cesse d'estre bonne. Acordant cela, tout ce qui est hõneste perit. Pourquoy? en voici la raison, ce qu'on fait maugré soy & par contrainte n'est point honneste: car elle est volontaire. Si tu y mesles la pareſſe, les plaintes, la desesperation, la crainte, il a perdu tout ce qu'il auoit de bon, asçauoir le contentement de soy mesme. Ce qui n'est point libre ne peut estre honneste. Vne chose craintiue est seruile. L'hõneste est asseuree & paisible. Si elle reiette cela ou cela, si elle se tourmente, si elle l'estime mauuais il a du trouble, & ceste chose est enuelopee de confusion: d'vn costé l'aparence de droiture la conuie, de l'autre le soupçon du mal la tire en arriere. Quiconque dõc est en train de faire quelque chose honnestement, ne pense pas ce que ce qu'on lui oppose soit mal, encores qu'il l'estime incommode. Tout ce qui est honneste se fait librement, sans contrainte, est sincere & desmeslé d'auec tout mal. Ie sçai qu'on me peut ici obiecter, Veux-tu nous faire croire qu'il n'y ait point de difference entre vn homme ioyeux, & vn autre q ne dit mot en la torture, & lasse le bourreau? Ie voudrois respõdre auec Epicurus, q̃ le sage enclos & bruslé dans le taureau de cuiure de Phalaris s'escriera, Voi-ci qui

En quoy gist la difference des vertus.

Disputte tout ce qui est honneste.

Obiection à ce qu'il auoit dit de l'egalité des vertus.

est doux,& ne m'endommage point. T'esbahis-tu, si ie fais esgaux les biens de celui qui est assis en vn banquet, & de l'autre qui demeure ferme au milieu des tourmens? veu qu'Epicurus(chose encores plus incroyable)dit que le tourment est doux. I'adiouste qu'il y a grande difference entre ioye & douleur. Si on m'en laisse le choix, ie demanderay l'vne, & fuiray l'autre: car la ioye est selon Nature, la douleur au contraire. Les considerant ainsi, elles sont fort esloignees l'vne de l'autre. Mais quand on les rapporte au compas de la vertu, tant l'vne qui marche par vn chemin plaisant, que l'autre qui brousse à trauers les espines, sõt esgales. Le tourment, la douleur, & toute autre incommodite, n'est d'aucune importance: la vertu couure tout cela. Ne plus ne moins q̃ la clairté du Soleil obscurcit les estoiles: ainsi la grãdeur de la vertu froisse & poudroye les douleurs, les faschemies, les outrages: & par tout où sa clairté dõne elle amortit tout ce q̃ lui est opposé: brief quãd les afflictiõs rencontrẽt la vertu elles ont aussi peu d'aparẽce qu'vne guillee d'eau q̃ tõbe en la mer. Afin q̃ tu saches qu'il en va ainsi, l'hõme de biẽ courra sas delai vers tout ce q̃ est beau & hõnestes, il ne s'ẽdetournera quoy qu'il y trouue la torture, les fouẽts & le feu: il ne s'amusera point à ce qu'il peut souffrir, mais à ce qu'il doit faire: il se mettra es mains de ce qest honneste, cõme feroit entre celles de quelque homme de bien tenant pour resolu que voila son profit, sa seureté & sa prosperité. Il mespriſera donc plus la vertu acõpagnee d'ennuis & de trauaux, qu'il feroit vn homme de bien, encores qu'vn tel fust desfait de visage, pauure & bami. Or sus considere d'vn costé quelque homme vertueux & riche en biens temporiens: de l'autre vn hõme pauure des biens du monde, mais ayant toutes les vrayes richesses en soy: tous deux, quoique de diuerse condition, sont gens de bien. Il faut dire les choses cela mesmes que nous disons des hõmes. Autãt louable est la vertu enclose en vn corps dispost & libre qu'en corps malaclif & captif. Ta vertu donc n'est pas plus louable encores que fortune t'ait dõne vn corps robuste & entier, s'il estoit mutilé de quelques mẽbres. Autremẽt ce seroit iuger du maistre par l'acoustremẽt des seruiteurs. Car toutes ces choses, auquelles la fortune cõmãde, comme l'argent, le corps, les honneurs, sont seruiles, foibles, transitoires, perissables, & que nous ne possedons finon de moment à autre.

Defferẽce & cõferẽce de ioye & douleur.

Belle cõparaison monstrant l'effect de la vertu.

De quel œil la vertu doit estre consideree.

Elle n'est point attachee aux choses perissables.

Au contraire, les œuures de la vertu ſont libres, inuincibles & non moins deſirables, encores que l'aduerſité les obſurciſſe, que quand la proſperité leur donne luſtre. Ce que l'amitié eſt es hommes, le deſir eſt es choſes. Ie ne pẽſe pas que tu aimaſſes plus vn bon riche qu'vn bon pauure: ni vn robuſte & nerueux qu'vn greſle & laguiſſant. Ne deſidererois non plus vne choſe ioyeuſe & paiſible que chagrigne & occupee: autrement, de deux hommes de bien tu aimeras mieux le mignon & parfume que le poudreux & mal peigné. En fin tu preferas celui qui a tous ſes membres à vn boiteux ou à vn borgne. Puis ton deſdain s'auancera peu à peu iuſques-là, que de deux eſgalement iuſtes & prudens tu t'arreſteras au bien teſtonné & perruqué, reiettant celui qui ſera chauue. Quand la vertu eſt eſgale en l'vn & en l'autre, l'ineſgalité des autres choſes n'aparoit point. Car tout cela n'eſt pas du principal: ce ſont acceſſoires. De fait ou eſt le pere de famille ſi deſraiſonnable, qu'il aime mieux vn fils ſain & de haute ſtature, que l'autre qui ſera malaſtif & court? Les beſtes ne partagent point leur portee, ains ſe laiſſent tirer autant par l'vn de leurs petis que par l'autre. Les oiſeaux leur partiſſent eſgalement la beſchee. Vlyſſes a auſſi grand' enuie de reuoir les rochers de ſa pauure iſle d'Ithaque, comme Agamemnon les braues murailles de Mycenes: car nul n'aime ſon pays, pource qu'il eſt grand & beau, mais à cauſe que c'eſt ſon pays. A quoy tend ce diſcours? afin que tu ſaches que la vertu cõtemple de meſmes yeux toutes les œuures, comme petis qu'elle a eſclos, qu'elle fauoriſe eſgalement tous, & encores plus affectueuſemẽt ceux qui ſont en peine. Comme nous voyons l'amitié des peres & des meres encliner plus enuers les enfans, deſquels ils ont compaſſion quand ils les voyent preſſez de quelque mal: Pareillement la vertu n'aime pas d'auantage ceux qui ſont affligez, mais à la façon des bons peres & des piroyables meres, elle s'en aproche & les cherit d'auantage. D'où vient qu'vn bien n'eſt pas plus grand que l'autre? pource qu'il n'y a rien plus propre & plus vniqué que cela qui eſt honneſte & vni. Tu ne peux dire, ceci eſt plus pareil à telle choſe que cela: dont s'enſuit qu'il n'y a rien qui ſoit plus honneſte que ce qui eſt honneſte. Or ſi toutes les vertus ſont de pareille nature, les trois ſortes de biens ſont en meſme degré. Ainſi ie di qu'il y a eſgalité en ioye & douleur mo-

Inconuenient où tombent ceux qui n'eſtiment pas que la vertu eſgale les choſes diuerſes.

Similitudes & exemples contre telles opinions.

La vertu fauoriſe plus les affligez que ceux qui ſont en proſperité.

De l'eſgalité entre les trois ſortes de biens.

deree. Ceste ioye ne surmõte point la cõstãce qui deuore les
souspirs en la torture. Les biẽs de l'vne sõt desirables; & de
l'autre, admirables: mais tous deux sont pareils: car tout ce
qu'il y a d'incõmode est couuert du voile d'vn plus grãd biẽ.

Des vrais & faux biens.

Quiconque les iuge inegaux, il destourne ses yeux arriere
des vertus, & s'amuse aux choses exterieures. Les vrais biens
sont d'vn mesme poids, de pareille grandeur: les faux ont
beaucoup de vanité. A les voir ils semblent beaux & grands,
mais les examinant au poids & à la touche, ils se trouuent
legers & de nulle mise. Certainement, ami Lucilius, tout
ce que la raison bien rangée recommande est solide & per-
durable, il fortifie & esleue l'ame, comme aussi c'est au ciel
qu'il doit faire sa demeure. Les choses prisées à l'estourdie,

3. Le iugement humain s'equinoque ordinairement en la prisée des biens.

& que le vulgaire appelle biens, enflent ceux qui prenent
plaisir à du vent. Derechef les choses que l'on craint com-
me mauuaises, effroyent les personnes qui en sont agitees,
ne plus ne moins que les bestes qui s'esfarouchẽt de l'apa-
rence du danger. L'vne & l'autre donc dissould & mord l'a-
me sans aucune occasion: l'vne ne merite pas qu'on s'en es-
iouisse: l'autre ne deuroit pas estonner: la raison seule est im-
muable & ferme en son iugement: car elle ne sert pas au
sens, ains leur commande. La raison est pareille à la raiso
comme le droit au droit: par consequẽt la vertu, qui n'
autre chose qu'vne droite raison. Toutes vertus sont dr

Diuersité des actions en quoy cõsiste.

tes raisons. Si droites, consequẽment pareilles. Telle qu'
la raison, telles sont les actions: elles sont donc esgales. C
puis qu'elles sont semblables à la raison, elles s'entrere
blent aussi: or i'enten que les actions sont pareilles entre
les, entant qu'elles sont droites & honnestes. Au reste e
ont de grandes differences, selon la diuersité de la mat
qui tantost est plus large, tantost plus estroite: ores illus
ores obscure, par fois concernant plusieurs, par fois rese

Difference entre les gẽs de bien quelle.

entre peu de gens. Toutesfois ce qui est bon en toute
choses est pareil: tous homes de biẽ sont esgaux entãt q
sont bons: mais ils ont leurs differences d'aage, l'vn e
plus vieil, l'autre plus ieune: & de corps, à cause d
beauté de celui-ci, & de la laideur de celui-la: & de for
car tel a des biens & tel n'en a pas, ou l'vn est en cred
greable à chascun, conu de grands & de petis tant pre
loin, l'autre demeure caché, & peu de gens le conoi
Mais en cela qu'ils sont bons, ils sont pareils & esgaux.

le sens ne iuge point de ce qui est bon ou mauuais : il ne sçait ce qui est vtile ou inutile. Si on ne lui fait toucher la chose, il n'en peut donner sentence, ni ne preuoid l'auenir, ni ne se souuient du present: ni ne sçait que c'est de ce qui s'é doit ensuyure. Neantmoins d'icelui se compose l'ordre & la suitte des choses, & ce plain chemin de vie laquelle doit tendre à sa perfection. Au contraire la raison est l'arbitre des biens & des maux: elle ne tient conte des choses esloignees & exterieures: elle estime accessoires vils & legers les choses indifferentes: tout son bien est en l'entendement. Il y a quelques biens qu'elle estime principalement, vers qui elle s'achemine de propos delibere: comme sont la victoire, les bons ensans, le salut de la patrie. D'autres tienent le deuxiesme rãg, n'aparoissent qu'en aduersité: comme patiẽce en vne maladie longue & fascheuse, banniſſement. D'autres, indifferens, qui sont autant selon que contre Nature: comme marcher d'vn pas conuenable, s'asseoir honnestement. Car se seoir n'est pas moins selon Nature qu'estre debout ou cheminer. Les deux premieres sortes de biens sont diuerses. Quant aux premieres (comme s'esiouir de la preud'hommie de ses enfans & de la paix de sa patrie) ce sont biens selon Nature. Les seconds (a sçauoir resister courageusement aux tourmens, endurer la soif en vne fieure ardante) sont contre Nature. Quoy donc y a il quelque bié cõtre Nature? Nõ pas. Mais quelquefois cela est contre Nature en quoy le bien est enclos: car estre bleſſé, estre bruſlé à petit feu, auoir vne maladie à combatre, c'est contre Nature: mais se monstrer constant & de cœur inuincible au milieu de ses maux, cela est selon Nature. Pour m'exprimer en peu de mots, par fois la matiere du bien est contre Nature: le bien mais: pource qu'il n'y a bien aucun sans raison: or la raison suit Nature. Qu'est-ce donc que la Raison? Imitation de Nature, Et le souuerain bien de l'homme se comporter selon la volonté de Nature. On dira que pour certain la vertu acquise sans bruit est plus heureuse que celle qui a este parfaicte par beaucoup de sang espandu: qu'vne santé cõtinuel est meilleure que l'autre tiree de maladies aigues & mortelles que l'on a surmontees à force & par patience: qu'au semblable la ioye est vn plus grand bien que l'esprit, suffisant à souffrir les tourmẽs des bleſſures ou des feux. Nulle car les choses fortuites sont fort differẽtes, d'autãt que

Difference entre le bien & la raiſõ.

Biens eſtimez par la raiſõ quels.

Des biens qui ſemblẽt eſtre contre Nature.

Que c'eſt que Raiſon & ſouuerain bien, ſelon les Stoiques.

ceux à qui elles eſcheent les eſtiment plus ou moins, ſelon le peu ou le beaucoup de profit qu'ils y conſiderent. Les bons n'ont qu'vne intention: c'eſt de conſentir à Nature. Ceſte intention eſt pareille en tous. Quant au Senat nous ſommes de l'auis de quelqu'vn, on ne peut pas dire, Vn tel y acquieſce plus qu'vn tel: tous ſont de meſme auis. Autant en di-ie des vertus: elles conſentent toutes à Nature. L'vn eſt mort ieune, l'autre vieil, & outre ces deux vn autre eſt mort petit enfant, & qui n'a rié fait que ſaluer la vie, puis en eſt ſorti. Ces trois ont eſté eſgalement mortels, encores que la mort des deux premiers ait ſouffert que la vie ſe ſoit allongee fauchant le ieune homme emmi ſa fleur, & l'enfant es plus tendres commencemens. L'vn eſt decedé en ſoupant, l'autre en dormant, l'autre en conoiſſant charnellement vne femme. Oppoſe leur ceux qu'on a tuez à coups de poignard, que les ſerpens ont fait mourir, qui ont eſté eſcraſez ſous les ruines des edifices, ou qui ont eſté deſpecez par longues maladies de gouttes. On peut dire que l'iſſue des vns eſt moins rude que des autres: mais la mort de tous eſt pareille. Les moyens qu'elle a tenus ſont diuers: leur rendez-vous eſt tout vn. Il n'y a point de plus grande ou de plus petite mort: elle tient meſme meſure en tous, qui eſt de mettre fin à la vie. Le meſme te veux-ie dire des biens. Ce bien eſt au rang de plus delicieuſes voluptez, & ceſtui là entre les choſes triſtes & faſcheuſes. L'vn a gouuerné la douceur de fortune, l'autre en a dompté la violence: tous deux ſont eſgalement biens, combien que le premier ait amoli les choſes vnies, & le ſecond les raboteuſes. Toutes choſes ont meſme fin. Les bonnes ſont louables, puis qu'elles compagnent la vertu & la raiſon. La vertu rend eſgales entre elles toutes choſes qu'elle auouë. Et ne faut pas que t'eſmerueilles de ces diſcours, & les mettes au rang des opinions de nos Stoiques. Epicurus fait deux ſortes de biés, deſquels le ſouuerain eſt compoſé: aſçauoir que le corps ſans douleur, & l'ame ſans trouble. Si ces biens ſont entiers & acomplis, ils ne croiſſent point. Comment pourroit croiſtre ce qui eſt plein? Si le corps ne ſent point de mal, qu'y ce qu'on peut adiouſter à ceſte indoleance? Et ſi l'ame paiſible & vrayement en ſoy, que peut-on adioindre à ſa tranquillité? Tout ainſi que le ciel ſerain & entierement net ne reçoit point plus grande clairté: auſſi faut-il

Les vertus ſe rapportẽt eſgalement à Nature.

Comment la mort eſt pareille & eſgale en tous.

De l'eſgalité des biẽs.

Opiniõ d'Epicurus touchant les biens dont le ſouuerain bien eſt cõpoſé.

Similitude.

Ie suppose que l'homme qui a soin de son corps & de son ame, & compose son heur de ces deux biens, est en parfait estat, & a atteint le but de son desir, si son esprit n'est point agité de passions, ni son corps de douleur. S'il suruient quelques allemens au dehors, ils n'augmentent point ce souuerain bien, ains (s'il faut ainsi dire) lui seruent d'assaisonnement & de passetemps: car ce bien acompli de la Nature humaine se contente de la paix du corps & de l'ame. Ie vay te monstrer encores en Epicurus vne diuision de biens du tout semblable à la nostre. Car il en fait d'vne sorte qu'il desire, cõme un repos libre & alaigre du corps, vne tranquillité d'esprit s'esgayant en la contemplation de ses biens. Il y en a d'autres qu'il ne laisse pas de priser & aprouuer, encores qu'il se contente de ne les voir que de fort loin: asçauoir ce vif sentiment de maladie & de douleurs aigues, dont Epicurus fust pressé ce dernier & heureux iour de sa vie. car il dit que ces tourmens de la pierre, & de cholique, si violens, qu'on ne pouuoit sentir plus griefve douleur sont, neãtmoins supportez par lui, & que ce iour est le plus heureux de sa vie. Or ainsi ne peut auoir vn heureux iour, s'il ne iouit du souuerain bien. Ainsi donc, selon Epicurus, ces biens que tu aimeras & requerras ainsi, il les faut embrasser, louer & esgaler aux grands biens. On ne sçauroit nier que ce bien ne soit pareil aux biens souuerains, qui a fait la closture d'vne heureuse vie, & auquel Epicurus d'vne derniere voix a rendu grace. Permets moy, tres vertueux & cher ami Lucilius, d'adiouster quelque trait encores plus hardi que les precedens: ces biens pouuoyent estre plus grands que les autres: à moy il eust preferé à ces mots & delicats ceux qu'õ estime fascheux. Car c'est chose plus grande de trauerser les difficultez, que de gouuerner les prosperitez. Ie sçay que vne mesme adresse, sçauoir bien supporter vne felicité courageusement vne calamité. Aussi vaillant peut estre celui qui sans danger, & lors que nul ennemi n'assailloit le quartier, faisoit le guet dedans la tranchée, que l'autre qui a eu les iarrets coupez a combatu sur ses genoux & n'a quitté les armes. On dit aux soldats couuerts de sang au retour de la bataille, Sus, sus, courage. Ainsi donc i'estimerois d'auantage ces biens exercez, robustes, & qui ont esté aux prises auec l'aduersité. Doute ie, si ie dois plus priser

Accord entre Epicurus & les Stoiques touchãt la diuision des biens.

Quels biẽs peuuent estre preferez aux autres.

Raison de l'opinion precedẽte.

Tite Liue en sa 1. decade, & Plutarque en la vie de Publicola.

la main mutilee & bruslee de Mucius que la main entiere de quelque vaillant homme? Mucius se tint debout mesprisant les ennemis & les flammes, il contempla sa main dont la graisse fondoit dedans le fouyer des Thoschans, iusques à ce que Porsenna, à la punition duquel il faforisoit, enuieux d'vne telle gloire, fit oster le feu de deuant celui qui aimoit d'estre en tel estat. Pourquoy ne mettray-ie ce bien au rang des premiers, & l'esleueray autant par dessus ces biens asseurez & non esprouuez de fortune, que c'est chose plus re d'auoir sans main vaincu l'ennemi, que de l'auoir desfaite main armee? A ce conte donc, ie me souhaite vn tel bien Pourquoy non? car qui ne le peut souhaiter, ne le peut

S'il faut souhaiter la aduersité.

Deurois-ie plustost desirer d'estendre & faire froter genoux par mes mignons de couche, ou qu'vne femme, quelque bardache, me manie & m'allonge les doigts? dois-ie pas estimer plus heureux Mucius, lequel mania feu, comme s'il eust presenté sa main à quelqu'vn pour tousher à loisir? Il radouba entierement sa faute. Desarmé & manchot il acheua la guerre, & auec sa main mutilee vint à bout de deux Rois.

LXVII.

1. *Apres vne briefve preface de l'imbecilité de sa vieillesse, il respond à la question, Si tous biens sont desirables.*
2. *Puis il conclud que ceux qui ne semblent pas tels le sont toutesfois.*

1. C'est vn grand auantage à l'homme de pouuoir supporter alaigremẽt les infirmitez de la vieillesse.

FIN de commẽcer par choses comm le printẽps commence à s'ouurir, m prochant de l'esté, auquel tẽps sa ch deuoit cõmencer il s'est refroidi, & e constant: car souuentesfois il retou l'hiuer. Veux-tu scauoir combien encores douteux? ie ne sors point en à l'air, ie n'ose pas luter contre gueur. Cela s'appelle (diras tu) ne pouuoir en ni le froid ni le chaud. Oui vrayement, ami Lu maintenant mon aage a assez de sa froidure, à pein il degelé au milieu de l'æsté. Voila pourquoy la pl de ma vie se passe sur la paillasse. Ie remercie la vié

iusqui m'a attaché au lict. Et pourquoy ne lui rédroi-ie graces
ce de cela? Ie ne puis cela que ie deuois ne vouloir. Ie deuise
qm simplement auec les liures. Si quelquefois tes lettres surui-
nnennent, ie suis (ce m'est auis) auec toy, & me sens esmeu com
il ome si ie te respondois de bouche, non pas de la main. Pour
ı instant nous considerons ensemble ce point, asçauoir comme
pq il se peut faire qu'estans si eslongnez, neantmoins ie suis cō-
ne ome en propos familier auec toy. Tu demandes, si tout bien
uol sult souhaitable? Si c'est chose bonne d'endurer constam- *Question, Si tout bien est souhaitable.*
ment la geine, de souffrir le feu sans gemir, d'estre patient
lam en maladie, il s'ensuit (dis-tu) que que voila des biens sou-
dai haitables. Or ie ne voy riē qui soit digne de souhait en tout
el.alqela. Ie ne sache encore homme qui ait remercié les dieux
qu ce qu'il a esté fouetté, tourmenté de la goutte, ou alon-
ı la ge à la torture. Ces choses doyuēt estre distinguees. ami Lu- *Comment les aduersitez sont souhaitables.*
ı, uilius, & lors tu verras qu'il y a ie ne scay quoy de desirable
ecelle en icelles. Ie voudrois n'estre iamais applique à la geine, ni
ı autres tourmens: mais s'il les faut endurer, ie souhaiteray
b naic le bien de m'y monstrer constant, honneste & vertueux. Se
oi-ie-ois-ie ioyeux de voir vne guerre allumee? mais si ainsi ad-
om ent ient mon desir sera que ie supporte genereusemēt les bles-
l, ures, la faim, & tous autres accidens causez par la neces-
ge b té des guerres. Encores ne suis ie pas si sot de conuoiter de
lam e tre malade: toutesfois s'il le conuient estre, mon souhait
ı sup ara que ie m'y comporte eslongné de toute intemperance
ge trop grande mignardise. Ainsi donc les incommoditez
q ont ı sont pas souhaitables, mais la vertu qui les supporte.
ı des a y a des Stoiques de cest auis, que porter courageusemēt *Auis de quelques Stoiques sur cela.*
ıdu bs ı aduersitez n'est pas chose totalement souhaitable, mais
ı ne l'ı il ne faut pas la detester aussi. Leur raison est qu'il faut
ıer ıhaiter simplement le bien qui est paisible & hors de tou-
lo ıhi difficulte. Ie ne m'accorde pas auec eux: pourquoy? En
l ior emier lieu, d'autant qu'il ne se peut faire que quel-
olo e chose soit bonne, & ne soit point souhaitable. Secon- *Opinion cōtraire de Senecque.*
ıt. nement. si la vertu est desirable, & il n'y a nul bien sans la
si l ur rtu: il s'ensuit que tout bien est desirable. Outreplus
pas ne ne patience constante es tourmens n'est pas desira-
ı de ie, ie demande, si magnanimité n'est pas vn bien à de-
r O ter? Or elle mesprise & desfie les dangers. La plus bel
ren l q & pl remarquable partie d'icelle est ne point se destour-
ı b des feux, aller au deuant des playes par fois au lieu de

gauchir ou se baisser aux coups, les receuoir de la poictrine, &c. Si ceste vertu est desirable, aussi l'est celle qui endure paisiblement les tourmens. Ie ne concluds pas pourtant que ce soit chose desirable de souffrir des tourmens, encores que en cela il y ait de la force. Mais distingue ceci, comme i'ay dit, lors il n'y aura point de difficulté. Car le souffrir n'est pas chose desirable, mais le souffrir acompagné de constance qui est la vertu que ie souhaite. Toutesfois nul homme n'a iamais desiré cela. Il y a des souhaits manifestes & de profession, quand on les specifie, d'autres cachez lors, qu'vn seul souhait en comprend plusieurs autres. Comme, ie souhaite vne vie honneste: Or icelle consiste & est composée de diuerses actions. Là dedans se trouue le tonneau de Regulus: la playe que Caron deschire de sa main, le bannissement de Rutilius, le gobelet plein de ciguë, qui transporta Socrates de la prison au ciel. Ainsi lors que i'ay souhaité vne vie honneste, i'ay souhaité quant & quant les choses sans quoy elle ne peut estre telle. Enée repute:

2. Explication de l'auis de Senecque, qui tient que la vertu qui se trouue es aduersitez les rend precieuses & desirables.

Heureux & trois & quatre fois
Ceux qui ont eu ceſt auantage,
Combatant contre les Gregeois,
De cheoir morts deuant le viſage
De leurs peres pres des rampars
Couurans Troye de toutes pars!

Au 1. liu. de l'Eneide.

Autant vaut souhaiter ce bien à quelqu'vn, que de conseiller qu'il a esté souhaitable. Decius se voüa pour la republique, & courant à bride abatuë au milieu des ennemis alla lit & combatit la mort qui l'abatit. Son fils ialoux de la vertu paternelle, apres solennelle & expresse execration contre soy & contre les ennemis, se iette à trauers leur plus espais esquadrons, n'ayant autre souci que de se sacrifier pour sa patrie, & tenant qu'vne mort honneste estoit chose souhaitable. Doutes tu donc si c'est vn tres-beau souhait que mourir au lit d'honneur, & en quelque acte de vertu? Quand quelqu'vn endure constamment les tourmens qu'il peut estre y employe il toutes les vertus: encores qu'il n'ait qu'vne en main & qui se descouure, à sçauoir patience, là est la force, dont patience, souffance, & tolerance sont portions. Il y a aussi de la prudence, sans quoy rien ne se entreprend, qui te conseille d'endurer courageusement ce que tu ne peux fuir. Et de la constance qu'on ne sçauroit esbran-

Tite Liue en le 1. dec. liu. 8. & 10.

Comment toutes les vertus se trouuent par fois en vne qui apparoit ciuile.

& qui maugré toute violence te maintient ferme en ta deliberation. Là est toute la bande inseparable des vertus. Vne seule vertu fait tout acte honneste, mais c'est par auis de conseil, par ordonnance & du consentement de toutes les autres. Or ce qui est aprouué de toutes, encores qu'vne seule semble y mettre la main, est souhaitable. N'estimes-tu souhaitables autres choses sinon celles que la volupté & l'oisiueté fournissent, & qui n'ont acces qu'es chambres tapissées? Il y a des plaisirs tristes, & des souhaits celebrez, non point auec actions de graces, mais par prieres & adorations. Penses tu point que Regulus n'ait desiré de pouuoir seurement se rendre dedãs Carthage? Vests la pensee de quelque grand personnage, & te destourne vn peu arriere des opinions du vulgaire: empoigne autãt que tu dois l'image de la vertu, magnifique & belle au possible, & que nous deuons honorer non point auec chapeaux de fleurs, mais par trauaux & effusion de sang. Regarde Caton d'Vtique aprochant les mains pures de ceste venerable poictrine, & agrãdissant courageusement la playe. Lequel des deux lui dirastu, ou, Ie voudrois ce que tu veux, & i'en suis bien marri: ou, Quel heureux coup? En ceste endroit ie me represẽte le Stoique Demetrius, lequel surnomme mer morte vne vie paisible, & qui n'est point agitée des tourbillons d'aduersité. N'auoir rien qui te resueille, qui te picque, qui desfie, t'assaille, & face preuue de la fermeté de ton courage; mais croupir en oisiueté continuelle, cé n'est pas tranquillité, c'est nonchalle. Le Stoique Attalus souloit dire, I'aime mieux estre bon soldat de la fortune que son mignon. I'endure; mais courageusement: cela va bien. On me tuë, & ie ne tremble point: vne bõne mort. Escoute Epicurus: il dira qu'elle est douce. Ie ne dõneray iamais de nom trop delicat à vne chose tãt honneste, & si graue. L'on me brusle: mais ie ne me rends point. Pourquoy ne sera-ce vn bien souhaitable, que le feu qui me brusle ne me surmonte point? Il n'y a rien si excellent ne si beau que la vertu: tout ce qui se fait par le commandemẽt d'icelle est bon & souhaitable.

Exẽples de Regulus & de Catõ (descrits en Tite Liue & Plutarque) pour conformer l'aduis precedent.

Beau traict de Demetrius.

d'Attalus

& d'Epicurus.

LXVIII.

1. *De la solictiude.*
2. *Comment on s'y doit comporter.*
3. *Difference de la vie solitaire & descouuerte.*

1. Le sage n'est iamais solitaire ni inutile quel que part où el soit.

IE suis de ton opinion: cache toy en la soli-tude, mais cache aussi la solitude. Si tu fais, ce sera non seulemẽt selon les reig des Stoiques, mais aussi à leur exemp Quand tu voudras ie t'en feray la preuue Nous ne nous entremerõs pas de tous affa-res d'estat, ni tousiours, ni sans cesse. D'auantage, ayans assi-gné au sage vne republique digne de lui, c'est asçauoir le Monde, il n'est pas hors de sa republique, encores qu'il se re-tire à l'escart. Au contraire, ayant laissé vn coin, par auant re se range il en des endroits plus spatieux, & esleué au ciel void que la chaire & le siege de iustice où il estoit monte ne paroit rien sur la terre. Ie vay te dire vn mot à l'oreille: sage n'est iamais plus afairé que quãd les œuures diuines humaines se presentent deuant lui. Maintenãt ie reuien que ie commençois de te cõseiller que ta solitude soit vray ment solitude. Il n'est pas besoin que tu te renommes p losophe. A commode vn nom contraire à ton intenti appelle la foiblesse, maladie, & paresse. Se glorifier de so tude, c'est vne lasche ambition. Il y a des animaux, qui p n'estre trouuez, brouillent les traces de leurs pas à l'ente de leurs repaires. Tu dois faire le mesme, autrement n'auras pas faute de poursuyuans. Plusieurs passent outre uant les lieux qui leur sont ouuerts, & cercheut d'entrer ceux qui sont clos. Les mains demangent à vn larron, qu il void quelques choses fermées à clef. On prise peu ce est en prise, & vn crocheteur de serrures ne s'amuse poin regarder dedans les coffres ouuerts. C'est la maniere de ure du monde, & des plus idiots qui y soyent: chascun est rieux de conoistre ce qui est secret & caché. Le meilleu ques est, ne point vanter ce qui est sien. Or se cacher t se retirer de la veuë des hommes est vne espece de va rie. L'vn se sera retiré dedãs Tarenre: l'autre est reclus a ples quelqu'vn depuis plusieurs années n'a point passé le

2. Pourrẽdre la solitude vtile. il ne fant pas faire semblant d'estre solitaire: aucrement ce n'est plus soliitude.

de ſa maiſon. Quiconque dreſſe ainſi vn eſchafaut à ſa ſolitude, il appelle le populax afin qu'on le viene voir. En te retirant à l'eſcart ne pretens point de faire parler de toy, mais de parler auecques toy. Et de quels propos t'entretiendras-tu? De ceux que les vns tienent ſi volontiers des autres. Di du mal de toy à toy-meſme. Acouſtume ton cœur à dire & à eſcouter ſes veritez. Sur tout remue les plus grandes imperfections que tu conoiſtras eſtre en toy. Chaſcun conoit les infirmitez de ſon corps: au moyen dequoy l'vn rend ſa gorge pour ſoulager l'eſtomach, l'autre le fortifie en faiſant diuers repas: l'autre par diete entrepoſée eſpuiſe & purge ſon corps. Les goutteux s'abſtienent du vin & des bains: & ceux qui ne ſe ſoucient aucunement de leur ſanté, preuienent le plus qu'ils peuuent vne maladie dont ils ſeront tourmẽtez ſouuẽt. Au cas ſemblable, il y a en noſtre ame certaines parties comme malades, auſquelles il faut appliquer remede.

Quelle eſt la vraye ſolitude, & de ſes exercices.

Comparaiſons à ce propos.

Que fay-ie en ma ſolitude? ie gueri ma playe. Si ie te montrois vn pied enflé, vne main liuide, vne cuiſſe ſeiche & retirée, tu permettrois que ie me miſſe ſur vn lict pour me faire penſer. Ce mal que ie ne puis te deſcouurir, eſt encores plus grand. L'amas & l'apoſteme eſt en la poictrine. Ie ne veux point que tu me loues, & dies, O le grand perſonnage! il a meſpriſé toutes choſes, & s'en eſt fuy arriere des conſtitutions de la vie humaine, leſquelles il condamne. Ie n'ay rien condamné que moy: il n'y a occaſion pour laquelle tu doyues prendre la peine de me venir trouuer. Tu t'abuſes de penſer que ie puiſſe te donner quelques ſecours. Ce n'eſt pas vn medecin, mais vn malade q demeure ceãs. Voici que ie deſire que tu diſes, eſtant loin de moy. Ie penſois que ceſt homme fuſt heureux & docte: i'auois dreſſé mes oreilles pour l'entẽdre: ie ſuis fruſtré: ie n'ay rien veu ni entendu à mon plaiſir & qui m'attire à y retourner. Si tu pẽſes & dis cela, il ne va pas mal ainſi. I'aime mieux que ma ſolitude ſoit ſupportée & excuſée, qu'enuiée de toy. Tu me diras, cõmẽt Senecque, me recõmandes tu le repos? tu encliues aux opinions d'Epicurus, Ie te recommande vne vie retirée, en laquelle tu faces de plus grãdes & de plꝰ belles choſes, que celles q̃ tu a laiſſées. Aller batre à la porte des grãs, c'eſt fruict d'apuy à des vieillards, qui ne ſe ſçauẽt cõduire, auoir bon credit en cour, c'eſt vne puiſsãce mal voluë, de briefue

3. Quelle difference il y a entre la vraye ſolitude & la vie deſcouuerte.

durée,&(pour dire ce qui en eſt)ſordide & honteuſe. Tel eſt mieux eſcouté que moy au Senat:& tel par recompenſe de ſes ſeruices en guerre m'a deuancé:& par ce moyen eſt eſleué en dignitez. Ceſtui-ci eſt mieux ſuiui. Ie n'auray iamais le credit de me voir ſi bien acompagné que celui-là, ou reſpecté comme ceſt autre. Mais il ne me chaut d'eſtre deuancé par les hommes, moyennant que ie ſurmonte la fortune.

Du deuoir de tous hommes, & ſpecialement de ceux qui ont beaucoup veſcu au monde.

A la miene volõté que tu euſſes deliberé cela des long tẽps: & que nous n'attendiſſions pas la derniere heure pour deuiſer de la vie heureuſe. Si nous auons tant differé, maintenãt ne differons plus, puis que nous nous rapportons à l'experience de pluſieurs choſes, que la raiſon nous a peu monſtrer eſtre vaines & ſuperflues. Doublons le pas, comme font ceux qui partent tard, & veulent en ſe haſtant gaigner le temps perdu. Noſtre veilleſſe nous conuie à telles occupations. Elle a ietté toute ſon eſcume: les folies & ardeurs indomptees de la ieuneſſe ſont recrues & foulees à ſes pieds, il ne reſte plus gueres à les amortir du tout. Demandes-tu quand & dequoy me ſeruira ce que i'aprens en ſortant du monde? c'eſt pour en ſortir meilleur. Toutesfois ne pẽſe pas qu'il y ait aage ou partie de noſtre vie plus capable de bõne conſcience, que celle qui s'eſt domptee par beaucoup d'experience, & par lõgue & frequẽte patience au maniement des affairés humaines: brief, qui apres auoir adoué ſes paſſions s'eſt rangee à ſon vrai bien. Voila le temps d'vn tel bien, l'homme vieil, deuenu ſage, eſt paruenu à ceſt heur par le chemin de ſes annees.

LXIX.

1. *Il faut fuir changement d'habitation.*
2. *Et racheter le temps qui eſt ſi cours.*

Diuerſes raiſõs pour monſtrer que ceux qui tracaſſent beaucoup ruinẽt la vigueur de leurs corps & de leurs amés.

IE ne veux point que tu changes de lieu, ni que tu ſautes de place en autre. Premierement à cauſe que ce tracas deſcoure vn eſprit peu arreſté. Tu ne peux uoir repos ni te ioindre à toy meſme, ne ceſſes de regarder & courir çà & Pour pouuoir retenir ton eſprit, arreſte au prealable deſmarches de ton corps. Secondemẽt, les remedes nuez ſeruent de beaucoup. Il ne faut pas entrerompre repos.

repos, ni oublier la vie passée. Permets que tes yeux despare ment: soufre que tes oreilles s'acoustument aux saines remõ strances. Autant de pas, autant d'aheurts & de rencontres qui renouuelleront tes cupiditez. Cõme celui qui veut despouiller l'affection amoureuse doit euiter toute rencontre & souuenance du corps qu'il aime, pource que rien ne reuient si aisément que l'amour: ainsi qui veut mettre bas les desirs de tout les choses qu'il a conuoitees ardemment, les ayãt vne fois laissees, qu'il en destourne puis apres les yeux & les oreilles. La conuoitise ronfle & regimbe incontinent de quelque part qu'elle se tourne, elle descouure soudain cela comme vn prix qui l'arreste & l'esmeut. Tout mal porte quant & soy son guerdon. Auarice promet de l'argent: Paillardises, plusieurs & diuerses dissolutiõs: Ambition, de l'escarlate, de la faueur, de l'authorité & tout se qui ensuit. Les vices te sollicitẽt auec presens & promesses de recompenses. Tu dois ici viure pour neant. A peine sçauroit on en cent ans ranger & subiuguer les vices qui se sont orgueillis par si longue licence: encores moins si nous departissons en ces aages nostre vie qui est si courte. A peine verra-on vne chose acomplie de tout point, encores que l'õ y veille & regarde touiours apres. Si tu me veux croire mediteras ce qui s'ensuit. Exerce toy tellement, que tu puisses receuoir la mort, & l'appeller mesmes, s'il est besoin. N'importe quand elle vient à nous, ou si nous allons à elle. Persuade toy que ce n'est autre qu'vn ignorant qui a dit, que c'est belle chose de mourir de sa mort. Outreplus il est bon que tu remaschés souuent ceste sentence, Nul ne meurt sinon quand son iour est venu. Tu ne perds rien de ton temps: car ce que tu laisses est à autrui.

2. Puis que nous viuõs si peu, il vaut mieux cõbatre les vices, que s'amuser à courir sans arrest.

LXX.

La vie s'escoule sans que nous nous en aperceuions.
C'est folie de se plaindre qu'elle est trop courte.
Il faut attendre, d'esprit paisible, la mort, se la procurer en cas de necessité, & en choisir la plus douce sorte.



E retrouuai au bout d'vn long espace de temps en ta maison de plaisance, il m'a semblé que ie voyois mon ieune aage, & que ie pouuois encore faire tout ce que i'y auois fait alors, voire que

1. De quelle viteſſe nous passons le cours de nostre vie.

ie ne faisois que cesser de le faire. Nous passons ceste vie, a- -s
mi Lucilius, comme si nous faisions voile, & ne plus ne
moins qu'en la mer, comme dit Virgile,

Au 3. liu. de l'Eneide. *Les champs & les villes reculent:*

semblablement en ceste course si soudaine du temps nous
auons premierement perdu de veuë & de souuenir nostre
enfance, puis en apres nostre adolescence, en apres tout l'é-
tredeux de la ieunesse & de la vieillesse: puis les meilleurs ans
de nostre dernier aage. Pour le dernier aparoit la mort, qui
est le havre de tout le genre humain. Sots que nous som-
mes! cuidons nous que ce soit vn escueil? C'est vn port, au-
quel il conuient tost ou tard ficher l'anchre, & qu'on ne
doit iamais fuir. Si quelqu'vn y a esté porté des l'enfance, il
ne s'en doit non plus plaindre que celui qui à l'aide d'vn
bon vent acheue biẽ tost sa nauigatiõ. Tu sçais que les vents
qui s'abaissent se iouent de ceux qui sont en mer, les retie-
nent, & les lassent par vn calme trop lent & ennuyeux: au
contraire vn roide flot portera les autres fort viste. Pense
qu'il nous en auient autant. La vie a soudainement emme-
né vers la mort ceux qui differoyent: elle a mortifié & cui-
les autres. Or tu sçais qu'il n'y faut pas tousiours demeure

Que c'est que la mort.

La vie du sage est tousiours assez longuer.

Car viure n'est pas bien, mais bien viure. Par ainsi le sage
autant qu'il doit, non pas autant qu'il peut. Il regardera
quel lieu, auec qui, comment il doit viure, & ce qu'il do
faire. Sa continuelle pensée est de viure vertueusement, sa
sans se soucier dù nombre des années. S'il a des trauer
qui troublent son repos, il se desgage & prend congé no
seulement en l'extreme necessité, mais si tost que la for
ne commence à lui estre suspecte, il considere soigneusem
si c'est en ce iour qu'il doit prendre fin. Autant lui est (à
auis) de se donner la mort, que de la receuoir, soit tard,
tost. Il n'en est pas en peine. comme s'il y alloit de quel
grand' perte. On ne sçauroit beaucoup perdre de ce
tombe goutte à goutte, Mourir tost ou tard n'impo
de rien: oui bien, mourir en homme vertueux, ou en
eux. Or mourir vertueusement, c'est se garantir de
ger de viure vicieusement. Par ainsi i'estime que ce
traict de cœur effeminé ce que disoit ce Rhodiot, qui
par vn tyran, dedans certaine cage, où l'on le
comme quelque farouche, & exhorté de se faire

Contre ceux qui se plaignent que la vie presente est trop courte.

faim, respondit qu'vn homme deuoit esperer toutes choses tant que l'ame lui batoit au corps. Ores que cela fust vrai, si ne faut il pas acheter la vie à tout pris, tãt soit-il excessif. Quoy qu'il y ait des choses grãdes & certaines, si n'en aprocherai-ie iamais par vne honteuse confession de cœur failli. Pourquoy penserai-ie que la fortune ait toute puissance sur vn homme viuant, plustost que de croire qu'elle ne peut rien sur celui qui sçait mourir? Neantmoins quelquesfois encore qu'vne mort certaine aproche, & qu'il sache que son supplice est designé, il ne prestera pas sa main à son courage pour se faire mourir. C'est folie de mourir pour crainte de la mort. Qu'vn autre viene te tuer. Atten, pourquoy le preuiens-tu? d'ou vient que tu acceptes la commission du bourrelage, que doit faire quelque autre? Portes-tu enuie à ton bourreau, ou si tu veux l'espargner? Socrates pouuoit finir sa vie en s'abstenant de manger, & mourir plustost de faim que de poison, toutesfois il passa vn mois entier en prison, attendant la mort: non à ceste intention que toutes choses changeassent, ou qu'vn si long-temps lui fist conceuoir de grandes esperances: mais afin d'obeir aux loix, & donner moyen à ses amis de iouir de lui. Eust-ce pas esté vne grand folie de mespriser la mort, & craindre la poison? Scribonia honnorable dame, fut tante de Drusus Libo, ieune gentilhomme de grande maison, mais de petit sens, & qui se forge les esperances plus grandes que ce temps-la ni lui mesme il eust sçeu iamais amener à effect. Comme on l'eust raporté du Senat en son logis dedãs vne litiere, tout malade, & peu accompagné (car tous ses alliez l'auoyent meschamment abandonné, le tenans non seulement pour coupable, mais tant que mort) il se print à consulter, s'il deuoit se faire mourir, ou attendre qu'on le vinst despecher. Lors Scribonie lui dit, Quel plaisir prens tu de faire la besongne d'autruy? Elle lui persuada, tellemẽt qu'il se donna vn coup mortel, & à bon droit. Puis qu'il deuoit mourir au bout de trois ou quatre iours à l'appetit de son ennemi, viuant il faisoit la besongne d'autrui. Ainsi donc, quand quelque violence de dehors denonce la mort, l'on ne sçauroit resouldre ensemblement, s'il faut la preuenir ou l'attendre. Car il y a beaucoup de raisons qui peuuent maintenir l'vne & l'autre opinion. Si la mort attendue est acompagnee de tourmens, & non tresimple & aisée, pourquoy fera-on difficulté d'empoi-

Contre certains autres qui preuiennent la fin de leur vie

Exemples à ce propos.

Autre exemple.

Dispute s'il faut preuenir ou attendre la mort & en quel cas.

3. Auis des Stoiques touchant les comportemens du sage en la mort. Mais la saincte philosophie dit que la mort qui plait au souuerain maistre, & que sa prouidence enuoye, est la mort qui nous doit plaire, & non autre: car ce n'est pas à nous, ains à lui, que nous auons à rendre conte de nostre vie, & de nostre mort.

gner l'aisee? Tout ainsi qu'ayant à m'embarquer ie choisiray vn nauire, & vne maison pour y demeurer: de mesme quand il faudra sortir de ceste vie, ie choisiray la plus douce mort. Il n'y a chose en quoy nous deuions plus nous acommoder à nos pẽsees, qu'é la mort. Que nostre ame sorte par l'ẽdroit vers qui elle a pris course, soit qu'elle desire vn poignard, soit vn licol, soit q̃lq̃ bruuage q̃ gaigne les veines, qu'elle le pourſuiure & rõpe les liẽs de seruitude, chascũ doit faire trouuer bõne sa vie aux autres, sa mort à soy: celle q̃ no⁹ plait aus q̃lqu'vn dira que ie me suis porté laschemẽt, quelque autre m'accusera d'auoir esté trop temeraire, vn autre allegue que ceste sorte de mort est trop hardie. Veux tu pẽser q̃ tout ayes à prendre auis d'vn fait sur qui l'opinion d'autrui & le bruit commun n'a que voir? Regarde à ce poinct seulemẽt de te despestrer vistement des mains de fortune: autrement il y en aura qui iugeront que tu n'auras point eu de cœur ni d'entendement. Il y a des philosophes, qui maintienent qu'on ne doit point ainsi violẽter sa vie, & tienent que c'est vne grande meschanceté de se tuer toy-mesme: brief qu'il faut attendre l'issue que Nature a ordonnee. Qui dit cela ne considere pas qu'il ferme le passage, à la liberté. La ſ... geſſe eternelle n'a fait rien mieux, que ce qu'elle nous a d... né vne seule entree en la vie presẽte, & plusieurs issues po... en sortir. Attendray-ie la cruauté d'vne maladie, ou d'vn ... me, veu que ie puis trauerser les tourmens, & escarter to... ce qui m'empesche? C'est en ce seul article que nous auons occasion de nous contenter de la vie; qu'elle ne retient p... sonne. Les afaires humaines vont bien, puis que nul n'... miserable, que par sa lascheté. La vie te plait-elle? te ... plait elle? tu peux t'en retourner d'où tu es venu. Pour al... ger vne douleur de teste, tu as souuent saigné par le n... pour amaigrir le corps on ouure la veine. Ia n'est besoin ... faire vne large & profonde playe, puis mipartir les en... les, de la pointe d'vn caniuet on se fait voye à ceste libe... des libertez: en vn instant te voila en franchise. Qu'est-

Tout ce discours des Stoiques n'a que l'apparence en vn mot, mais...

donc qui nous rend lasches & paresseux? Nul ne pense faut vn iour desloger de ceste demeure. Nous ressemb... des anciens locataires qui souffriront mille incommo... en vne maison, pour ce qu'ils s'y plaisent & y sont ac... nez. Veux-tu estre libre maugré le corps? Demeures-

me preſt à en ſortir: penſe qu'il te faudra d'ici à quelque temps te paſſer d'vne telle compagnie, tu ſeras plus courageux quand il faudra la quitter. Mais comment pourroyent penſer à la mort ceux qui ſont continuellement agitez de conuoitiſes inſatiables? Il n'y a choſe dont la meditation ſoit tant neceſſaire que de la mort. A l'auanture les autres apprehenſions ſont ſuperflues: comme ſi tu te diſpoſes à eſtre pauure, quelquesfois tes richeſſes te demeureront. Si nous mourons ſommes munis pour ne tenir conte des maladies ai-gues, le bon heur d'vne & parfaite ſanté ne requerra iamais de nous l'eſpreuue d'vne telle magnanimité: la fortune cõſeruera ſains & ſaufs tous nos amis. Mais le iour auquel il faudra neceſſairement que nous quittions ceſte vie, viẽdra. Ne pẽſe pas qu'il n'y ait eu que des grãds perſonnages qui ayent eu ceſte reſolution de fauſſer les barrieres de la ſeruitude humaine. Il ne faut pas que tu eſtimes qu'il n'y ait que Caton qui puiſſe venir à bout de cela, encores qu'il ait arraché de ſa main l'ame qu'il n'auoit peu faire deſloger à coups de poignard. On a veu des hõmes de tresbaſſe cõditiõ, qui d'vn merueilleux courage ſe ſont mis à couuert, & ne pouuans mourir à l'aiſe, ni choiſir à plaiſir les inſtrumens pour ſe tuer, ont empoigné tout ce qui leur venoit au deuant, & par leur courage ont aproprié au coup les choſes qui parauant n'eſtoyẽt point nuiſibles de leur nature. N'agueres vn Alemãd ordõné aux ſpectacles de deuãt midi pour combatre les beſtes, ſe tirant à l'eſcart pour aller à ſes afaires, & n'ayant au lieu que celui-la ſans garde empoigna la cheuille attachee auec vne eſponge, & qui ſert à ſe nettoyer le derriere, la luy fourra le tout iuſques au fond de ſa gorge, & ayant ainſi par force bouché les conduits de la reſpiration, eſtoufa. Il eſtoit brauer la mort. Oui vrayement, quoy que d'vne fa-con vn peu honneſte & qui ne ſentoit gueres bon. Mais qu'y a-il plus ſot que de faire du delicat, quand il faut mourir? Voila vn galant homme, & qui meritoit permiſſion de choiſir ſa mort: qu'il ſe fuſt gaillardement donné du poignard dans le ſein: combien courageuſement ſe fuſt il precipité au plus profond de la mer, ou d'vn rocher haut & droit en bas, deſnué de tous coſtez, encores trouua il l'inuention & moyen pour ſe tuer: afin que tu ſaches que rien ne nous empeſche de mourir ſinon la volonté. Que chaſcun penſe de ceſt homme ſi reſolu, ce que bon lui ſemblera;

Ceſte vie eſt à Dieu qui la nous a donnee. Il n'eſt à nous de la quitter à noſtre plaiſir, mais au ſien, qui ne nous eſtãt reuelé, noſtre deuoir porte que nous maintenions noſtre vie ſur vn bon eſpoir au milieu de tous deſeſpoirs, attendans le commandement & congé du Souuerain.

Exemple, d'vn hõme reſolu a la mort.

Auis de Senecque ſur ceſte mort.

pourueu que l'on m'acorde qu'vne mort tant sale qu'on voudra doit estre preferee à vne seruitude la mieux espoussetee du monde. Puis que i'ay commencé à proposer des exemples mal-nets, i'acheueray: esperant que chascun requera d'auantage de soy, s'il remarque que la mort peut estre vilipẽdee par les plus viles personnes qu'on scauroit trouuer. Nous pensons que les Catons, les Scipions, & autres que nous soulons admirer & respecter, sont inimitables. Ie monstreray donc à ceste heure que la resolution de mourir n'a moins d'exemples entre les prisonniers exposez au combat contre les bestes, que parmi les chefs de la guerre ciuile. Comme on trainoit dans vne charrette, n'y a pas long temps, vn quidam enuironné de gardes, pour seruir de passetemps au peuple le matin, il feignit auoir sommeil, & branslant la teste la baissa iusques à la mettre entre les iointes d'vne des roues, se tenãt au reste ferme & roide en son assiette, tellement que la rouë venant à tourner lui tordit le col. Par-ainsi la charette qui le portoit au supplice l'affranchit d'icelui. Rien n'empesche vn homme qui veut se faire voye & sortir. Nature nous garde à descouuert. Sorte par vne porte plus aisee qui en aura le moyẽ: & qui aura en main plusieurs instrumens pour se vendiquer à soy, qu'il choisisse & regarde le plus propre pour se deliurer. Si l'occasion ne se presente pas aisee, qu'il empoigne la plus prochaine pour la meilleure, quoy qu'estrange & nouuelle. Qui aura du courage n'aura faute d'esprit pour trouuer la mort. Tu vois comme les plus chetifs esclaues s'escarmouchent si tost que quelque douleur les picque, & ne les sçauroit-on si pres esclairer qu'ils n'executent leur dessein. Celui est grand, qui non seulement s'est commandé la mort, mais aussi qui l'a trouuee. Ie t'ai promis plusieurs exemples de mesme rang. Au deuxiesme spectacle des combats sur basteaux vn Grec se donna dedans la gorge d'vne demie picque qu'on lui auoit baillé pour combatre ses aduersaires: Comme s'il eust dit, A quoy tient il que i'arreste tant à m'exempter de tourmens & de risees? Me faut-il attendre la mort? ie suis armé? Ce spectacle fut d'autant plus beau, que c'est chose plus honneste aux hommes d'aprendre à mourir qu'à tuer les autres. Faudra-il donc, que ceux qu'vn long estude & la raison maistresse de toutes choses a fortifiez contre tels accidens, ayent moins de cœur que ces ames vi-

Autre exẽple.

Troisiesme exemple. Conclusion Stoique.

&c

& criminelles? La raison nous enseigne que la mort a diuerses auenues, mais vne mesme sottise: & qu'il ne nous doit chaloir d'où prendra son commencement ce qui viendra pour certain. Ceste mesme raison conseille, que tu meures sans douleur si tu peux. Sinon, fay comme tu pourras, empoigne tout ce qui te viendra au deuant pour te desfaire toy mesme. Viure de rapine, c'est outrage: au contraire empoigner la mort & la tirer de force à soy, c'est chose treshonorable.

LXXI.

1. *Reigle pour conoistre en toutes choses ce qu'il faut fuyr & suyure.*
2. *Que la mort est chose honnorable, & comment.*
3. *Item, de la constance & magnanimité.*
4. *Que toutes les vertus & actions vertueuses sont pareilles, esgalement leuables, & esgalement desirables.*

Nos actions se doyuent rapporter au souuerain biẽ & au but de toute nostre vie.

DE fois à autre tu me demandes auis de plusieurs afaires, ne te souuenant pas qu'il y a grand traict de mer entre nous deux. Puis qu'vne grande partie des conseils consiste en temps, force est que tu reçoyues mon iugement sur quelques choses, lors que tu t'es ia rangé à vne resolution contraire. Car on acommode les conseils aux afaires, & nos afaires passent & roulent viste ment. Il faut donc que le conseil naisse de iour à autre, encore est-ce trop tard, il se doit estre tout à l'heure, & sur le chãp. Or ie t'aprẽdray à trouuer. Toutes & quantes fois que tu voudras sçauoir qu'il conuient fuir ou desirer, regarde au souuerain bien au but de toute ceste vie: car toutes nos actions se doyuent rapporter là. Qui n'a comme vn sommaire de sa vie de deuant les yeux, ne pourra bien ranger les parties d'icelle. Encores qu'vn peintre ait des couleurs prestes, il ne pourra rien faire: si premierement il n'a resolu en soy quelle chose il veut peindre. Nous faillons en ce que nous deliberõs tous les iours: nous viurõs en tel ou tel aage ou accidẽt, & personne ne se consulte du reiglement de toute sa vie entiere. Celui qui veut descocher vne flesche, doit sçauoir contre quoy, il faut coucher en ioue, & dela main dresser le traict à son but. Qui ne sçait àquel port arriuer, n'a point de vent

Comparaison pour esclaircir la reigle precedente.

Autre comparaison.

Troisiesme.

propre. C'eſt force que la fortune regete la pluſpart de no-
ſtre vie, puis que nous ne viuons qu'à l'auanture. Or il aurent
à quelques vns d'ignorer qu'ils ſçauent certaines choſes, cõ
me ſouuent nous cerchons ceux qui ſont pres de nous. Preſ-
ques ordinairement auſſi nous ne voyons pas la fin du bon-
heur qui nous touche. Il ne faut pas beaucoup de paroles, ni
vn long diſcours pour ſçauoir que c'eſt du ſouuerain bien. Il
conuient (par maniere de dire) le monſtrer du doigt, & en
peu de mots. Car que ſert de faire tant de diſtinctions &
ſubdiuiſions, puis que tu peux dire, le ſouuerain bien eſt cel
qui eſt honneſte? voire (dont tu t'esbahiras encore) cel
ſeulement eſt bon, qui eſt honneſte. Les autre biens
ſont faux & corrompus. Si tu ne te perſuades ces choſes,
tu porteras vne intime & ardente affection (aimer ſimple-
ment eſt trop peu) à la vertu, & tout ce qu'elle touchera
ſera de bonne & heureuſe rencontre, quoy que les autres
en pẽſent, quãd meſmes il te faudroit eſtre torturé: pour
que tu te monſtres plus aſſeuré que celui qui t'y applique.
malade, ſi tu ne maudis point la fortune, & ſi tu ne ſuccõbe
ſous le mal. Brief ce que les autres hommes appellẽt mau
s'adoucira & ſe conuertira en biens, ſi tu es eſleué par deſſ
& que tu tienes pour certain que rien n'eſt bon fors ce
eſt honneſte: toutes incommoditez ſeront de leur droit
pellees biens, moyennant que la vertu les ait cheries. P
ſieurs pẽſent que nous promettõs plus que la condition
maine ne ſçauroit receuoir. Ils n'ont pas tort, car ils ne re
dent que le corps. Qu'ils s'arreſtẽt à l'ame, alors ils me
reront l'homme à l'aune de Dieu. Redreſſe toy, treſvertue
Lucilius, & me laiſſe ceſte eſchole de Philoſophes qui a
ieriſſent à des mots la plus magnifique de toutes choſes,
par leurs ſubtilitez apetiſſent & broyẽt l'ame humaine.
vrien diſciple de ceux qui ont inuenté la vraye philoſop
& fei ces autres qui n'enſeignent pas, & ne font autre
qu'ébrouiller la philoſophie en lieu de deſcouurir ſa gra
& perfection. Si i'ay quelque credit en ton endroit
autres. Socrates, qui a ramene toute la philoſophie à
gle des pẽſees & actions, diſoit que la vraye ſageſſe
ſçauoir diſtinguer les biẽs & les maux. Pour eſtre heur
il, permets qu'vn autre t'eſtime fol: q te voudra fai
ge, le face: tu ne ſoufriras riẽ, ſi la vertu t'acõpagne. V
(fait il) eſtre à ton aiſe? eſtre vn vrai homme de bien?

Que c'eſt de ce ſouuerain biẽ & but de noſtre vie.

Reſponce à ceux qui accuſent les Stoiques d'eſtre trop auſteres.

Confirmation par la ſentence de Socrates.

qu'vn autre te desdaigne. Nul ne gaignera cela sur soy, lors celui qui fera toutes choses bonnes esgales: car le bien n'est point sans ce qui est honneste, & ce qui est honeste, est pareil en toutes choses bones. A ce conte, autãt estoit à Caton n'estre point preteur que de l'estre, & perdre la bataille Pharsale que de la gaigner. Ceste auantage sien, de n'estre point vaincu apres la defaite de ses partisans, pouuoit-il esgaler ce bien, s'il l'eust eu, de retourner victorieux à Rome, & remettre les afaires en bon train? Pourquoy non? car est par vne mesme vertu qu'on surmonte la mauuaise fortune, & qu'on range la bonne. Or la vertu ne peut croistre ni décroistre: elle est tousiours d'vne mesme stature. Mais Pompeius perdra son armee, ce bel ornement de la Republique, ce premier rang de combat en la bataille pour le parti de Pompeius, ces Senateurs Romains portans les armes, seront desfaits en ce combat: les eclats de la ruine d'vn grand empire voleront par tout le monde, vne des pieces tombera en Egypte, quelque autre en Afrique, & quelque autre en Espagne. La pauure Republique n'aura pas ceste faueur de perir tout à coup. Quoy que tout cela auiene, que ne trouue retraite seure en pas vn endroit de son royaume, que la valeur de ses suiets ne lui serue de rien; que la fidelité de ceux d'Vtique, acablee de maux, defaille, & que Pompeion soit abandonné en Afrique par l'heureux succes de son nom: desiong temps Caton a prouueu à sa seureté. Toutesfois il a esté vaincu. Conte cela entre les rebuts de fortune. Aussi courageusement supportera il le refus d'vne victoire que d'vne preture. Le iour qu'il fut esconduit par le peuple Romain, il passa le temps à iouer: la nuict qu'il se tua, dormit fort. Autant lui fut perdre la vie que la preture. Il s'estoit resolu de supporter toutes auantures. Et pourquoy non? il fut instruit genereusement porté ce changemẽt d'estat: le mal qu'il en ensuiuit n'espargna ni terre, ni ciel, ni toute la machine ronde, encores que Dieu en soit le conducteur. Elle mesme ne tiendra pas tousiours ceste route, quelque iour elle cessera de tourner ainsi. Toutes choses ont leurs saisons: naissans à naistre, croistre & defaillir. Ces cieux & flambeaux que tu vois roulans dessus nos testes, la terre & les bas fondemens qui nous soustienent, seront esbranslez & cesseront. Chasque chose a son declin. Nature les fait deualer [illegible] mesme cõtenu, quoy que par intervalles inesgaux. Tout

Par l'exẽple de Caũ d'Vtique.

a. Del'honneur que cauſe la mort.

ce qui eſt, ceſſera d'eſtre il ne perira point, ains changera de forme. Se reſoudre ainſi nous l'appellons mort : d'autant que nous regardons les choſes plus proches, de noſtre entendement mouſſe, & qui atache au corps ne peut s'eſtendre aux eſlognees. S'il le pouuoit faire il endureroit plus franchement la fin de ſoy meſme & de toutes choſes: voire s'il penſoit que par reuolutiõs certaines elles tournẽt de vie à mort, & de mort à vie, que ce qui eſt cõpoſé ſe diſſould, & que les choſes ſeparées ſe raſſemblent, brief qu'en vn tel œuure eſt deſployee la ſcience eternelle de Dieu qui conduit toutes choſes. Quand donques Caton aura couru en ſoy meſme vn iamais, & tout ce qui peut y aduenir, il dira, que tout le gẽre humain, & qui eſt, & qui ſera, eſt condamné à mourir. On demandera vn iour où ſont eſté les grãdes Republiques, les villes capitales & plus celebres des empires & monarchies. Elles periront en diuerſes ſortes : la guerre ruinera les vnes; les repos, paix changee en faineantiſe, & les diſſolutions enneмies des richeſſes, conſumeront les autres. Vn ſoudain desbordement de la mer couurira toutes ces fertiles campagnes, ou quelque tremblement & ouuerture de terre les engloutira. Pourquoy donc fronceray-ie le ſourcil, pourquoy ne me faſcheray-ie ſi ie meurs vn peu deuãt le reſte du monde? C'eſt raiſon qu'vn grand cœur obeiſſe à Dieu, & endure ſans conteſtation tout ce que la loy de l'vniuers commande. Ou il eſt enuoyé en vne meilleure vie, pour demeurer entre les dieux en vn lieu plus clair & plus paiſible: ou bien ſans aucune incõmodité pour lui il reprẽdra vn autre corps & reuiendra au monde. Et pourtant la vie honneſte de Caton ne lui eſt pas vn plus grand bien que ſa mort honneſte: pource que la vertu ne s'allonge point. Socrates diſoit que verité & vertu eſt vne meſme choſe: comme la verité ne prend accroiſſement, ni la vertu non plus. Elle eſt acomplie en toutes ſes parties, & à ſa perfection. Ie t'esbahi point, ſi ie di que les biens qu'il faut rẽdoit de propos deliberé, & ceux qui viennẽt à l'auanture, ſont pareils. Car ſi tu reçois ceſte ineſgalité, tellement que tu mets moindre bien la patience es douleurs & tortures, la mettras auſſi au rang des maux: & diras que Socrate ſommeil eſtoit malheureux Caton auſſi lors qu'il agrãdiſſoit ſa playe, & Regulus fus à mort apres auoir gardé la foy aux ennemis. Or il n'y a homme, tant ſoit-il addonné,

De l'inconſtance & reuolution des choſes humaines.

Incertitude & perplexité de la philoſophie humaine, touchãt la vie auenir.

3. De l'eſgalité des actions & des vertus.

dire cela. Quelques vns tienent que Socrates, Caton, Reguslus n'ont pas eſté heureux : toutesfois ils nient qu'ils ayent eſté malheureux. Les anciens Academiques cõfeſſent qu'vn homme ſoufrant conſtamment eſt heureux, non pas plainement ni parfaitement, ce qui n'eſt receuable en ſorte que ce ſoit. S'il eſt heureux, il eſt au ſouuerain bien, lequel n'a point de degré par deſſus ſoy. Celui eſt heureux, qui eſt vertueux, qui ne dechet point en aduerſité, & qui demeure ſauf quand tout ſon corps eſt broyé. Or il demeure tel : car ie parle d'vne vertu genereuſe & eſleuee, qui croiſt plus on la harraſſe. Certainement c'eſt la philoſophie qui donnera & inſtillera ceſte generoſité dont nous voyons preſque ordinairemẽt reueſtus les ieunes gens, leſquels la beauté de quelque honneſte choſe a eſpoints de telle ſorte qu'ils foulẽt aux pieds tous accidés humains. La philoſophie fera croire que rien n'eſt bon ſinon ce qui eſt honneſte : que cela ne peut eſtre reſerré ni eſtendu, non plus que la reigle ou l'eſquierre d'vn maſſon, laquelle ſi l'on veut ployer, ce ſera rendre d'autãt imparfait & boſſu tout le baſtiment. Nous en dirons autãt de la vertu qui eſt droicte, ne ſe courbe point, ni ne veut nõ plꝰ qu'eſtre alõgee ou acourcie. Elle iuge de toutes choſes & ne peut eſtre iugee de pas vne. Si elle ne peut eſtre plus droite, les choſes qu'elle fait ne peuuent eſtre plus droites les vnes que les autres. Car il eſt neceſſaire qu'elles ſe correſpondent, tant elles ſont pareilles. Quoy donques? eſtre aſſi à table bien couuerte, & eſtendu ſur la geine, ſont choſes pareilles? Cela te ſemble-il merueilleux? Voici dequoy t'esbaudir d'auãtage. Eſtre aſſis en vn bãquet, c'eſt choſe mauuaiſe : au contraire, c'eſt choſe bonne d'eſtre à la torture. Entẽs ſi tu manges diſſoluemẽt, & ſi tu endures cõſtãmẽt. Ce n'eſt pas la matiere, mais la vertu qui rẽd ces accidẽs bõs ou mauuais. Par tout où la vertu ſe monſtre, toutes choſes ſont de meſme pris & meſure. Celui q̃ iuge de la cõſciẽce de tous les autres par la ſienne me monſtre au doigt, & ſe mocque de ce que ie di que les biens de l'hõme ſupportãt de frãc courage vne aduerſité, ſont eſgaux à ceux de l'homme qui ſe comporte modeſtement en la proſperité : & que pareils ſont les biẽs de celui qui triomphe, & de celui qui d'vn cœur inuaincu marche deuãt le chariot du vainqueur. Ceux qui me contrediſent, eſtiment impoſſible tout ce qu'ils ne peuuent, & reduiſent la vertu au pied de leurs infirmitez. T'esba-

Contre les Academiques.

Nature de la vertu.

Comment la proſperité peut eſtre mauuaiſe & l'aduerſité bonne, Cõtre les voluptueux & Epicuriens.

his-tu si estre lié, blessé, tué, bruslé, profite? quelques fois on le veut ainsi. La frugalité est vne sorte de torture, au dissolu, le trauail est vn gibet aux paresseux, le delicat a peine de l'industrieux, l'ignorãt est en espines si on le fait estudier. Au cas semblable nous pensons que ces choses que nous ne pouuons effectuer son facheuses & insuportables, ne nous souuenans point que plusieures aimeroyent auoir tant souffrir deux ou trois traits de corde, que de se passer de vin, ou de se leuer au point du iour. Cela de soy n'est pas malaisé, mais nous sommes flouëts & effeminez. Il faut auoir vn grand cœur pour iuger de choses grandes, autrement nous leur arribuerons l'imperfection qui est en nous. Ainsi des bastons droits semblent tortus dedans l'eau. Il ne suffit pas que tu regardes ceci ou cela, mais considere comment. Nostre entendemẽt ne void la verité qu'à trauers vne nuee. Donne moy vn ieune homme vertueux & de gentil esprit, ie lui feray auouër que plus heureux est celui qui d'vn cœur roide porte tous les fardeaux d'aduersité qu'vne autre qui est esleué par dessus la prosperité mesme. Ie ne m'esbahis pas, si vn homme bien & fermement assis ne branle nullement. Esmerueille toy de voir quelqu'vn esleué en lieu d'où tous les autre roulent, & demeurer debout en endroit où chascun est par terre. Qu'y a-il de mal es tourmens & autres inconueniẽs que nous appellons aduersitez? cela oste il le sens? courbe & abat-il l'esprit? rien de tels maux ne peut auenir au sage. Il demeure debout dessous son fardeau. Rien ne le fait plus petit, rien de ce qu'il doit porter ne lui desplait. Il ne se plaind point encores de tout le mal qui peut auenir à tout homme lui soit auis il conoit sa portee, & sçait qu'il a les espaules assez fortes pour vn tel faix. Ne pense pas que ie tire ce Sage hors de la troupe des hommes, ni que ie l'imagine insensible comme vne roche. Ie sçay qu'il est fait de deux pieces, d'vne irra isonnable, en laquelle il sent les morsures, brulures, douleurs: l'autre raisonnable, qui a ses opinions fermes, arestees, qui est resoluë & inuincible. En icelle gist ce vertu bien, auant la perfection duquel l'entende ne fait qu'extrauaguer: mais estant parfait, sa té ne peut estre ébranlee. Ainsi donc le sage fait, qui s'auance à la perfection, qui reuere la ver

Del'imperfection & corruptiõ de l'intelligẽce & de la volonté humaine.

Diuerses cõparaisons bien propres à mõstrer ce que dessus.

Cõment se mecque cõsidere le sage.

Distinction Stoique.

encores qu'il aproche du souuerain bien, toutesfois pleinement atteint, mais s'arreſte par fois, & ſe refroidit auec: car il n'a pas encores trauerſé tous les lieux ſcabreux, il eſt encores en des endroits gliſſans. Mais le ſage parfait s'anime à bon eſcient lors qu'il s'eſt eſſayé iuſques au bout: ſi les choſes que les autres redoutent ſont loyers de quelque honneſte action, non ſeulement il les ſupporte, mais les embraſſe, aimant mieux eſtre eſtimé & appellé le plus vertueux que le plus heureux. Ie vien maintenant me rendre là où tu m'atteins: afin qu'il ne ſemble que la vertu des Stoiques ſoit vne idée. Leur ſage peut trembler, ſe douloir & paſſir: car ſe ſont ſentimens du corps. Où eſt donc la ſource de calamité? où giſt ce vrai mal? en ceſte crainte & douleur, ſi elles detraquent l'entendement, ſi elles l'induiſent à ſe rendre eſclaue, ſi elles font qu'il ſe faſche de ſa condition. Le ſage par ſa vertu ſurmonte la fortune. On dira que pluſieurs faiſans profeſſion de ſageſſe donnent ſouuentesfois l'alarme pour des menaſſes de ne-

Du ſage des Stoiques.

ceſſité. En ceſt endroit la faute eſt à nous qui requerons du ſage imparfait ce qui a eſté dit du ſage parfait. Ie conſeille moy meſmes ces choſes que ie loue, mais ie ne les puis encores bien grauer en mon cœur: & quand ainſi ſeroit, elles ne ſeroient ſi preſtes & façonnées que ie peuſſe courir au deuant & ſouſtenir le choc de tous acidens. Comme le drap prend du premier coup teinture de certaine couleur, ſi ainſi il y en a d'autres qu'il ne reçoit qu'apres auoir eſté ſouuent foulé & mis en la cuue: ainſi nos entendemés aprehendent incontinent les autres ſciences qu'on leur propoſe: mais ſi la philoſophie ne penetre iuſques au fond, & n'y fait quelque ſeiour, elle n'a fait que donner vne premiere teinture à l'ame, & ne l'a point entierement coulourée. Elle n'executte point ſes promeſſes. Voici qu'on peut dire en peu de mots, qu'il n'y a qu'vn bié: c'eſt aſçauoir la vertu: que hors elle il n'y a que mal: que la vertu ſe loge en la meilleure partie de nous, qui eſt la raiſonnable. Et ceſte vertu, que ſe ſera ce? vn iugemẽt veritable & immuable: car d'icelui procedera le mouuement de l'eſprit, ce ſera lui qui rengera & eſcartera toute choſe qui esbranſle ce mouuement. A ce iugement conuiendra de declarer bons & pareils entre eux tous les biens que la vertu aura recueillis & faits ſiens enſemble. Or les biens corporels ſont bons

Comment Seneque ſauue ce qu'il a dit du ſage parfait & imparfait.

Vertu, que c'eſt.

aux corps; mais ne le font pas entierement bons. Ils seront de quelque valeur, mais sans dignité: il y aura grande distance entr'eux, les vns estant plus grands, les autres moindres. Et quant aux sages imparfaits, il faut bien que nous confessions que les vns sont plus esloignez de la perfection que les autres. L'vn sera desia tellement auancé qu'il osera regarder la fortune entre deux yeux, mais non asseurémẽt: car ils se baissent ne pouuans porter ceste splendeur trop esclatante. L'autre encores plus haut esleué la contemplera de pres, s'il est paruenu pres du but, & est plein d'asseurance. Force est que les choses imparfaites branslẽt, puis sehaussent, puis s'abaissent, ou tombent tout à plat. Elles branslent, si on cesse d'aller & de se soustenir: elles reculent, *quand on relache & quitte tant soit peu de son* desir & de la fidele intention. Nul ne s'auance demeurant en mesme place. Pressons nous donc, passons outre, & ne cessons point: il reste plus de chemin que nous n'en auons fait; mais vouloir l'acheuer, c'en est plus de la moitié passée. C'est ce que ie sens en moy, ie le veux, voire de toute mon affection. Ie voy que tu es en bon traint, & que d'vn grand courage tu t'achemines à chose belles. Hastons nous: lors la vie sera vn thresor precieux: autrement, c'est vn seiour honteux parmi ceux qui manient la boue & l'ordure. Donnons ordre que le temps soit tout à nous: cela ne se pourra faire, si nous ne commençons d'estre du tout nostres. Quand nous auiendra-il de mespriser la prosperité & l'aduersité? quand aurons nous bien ayans foulé aux pieds & rangé à nostre plaisir toutes passions, de pouuoir dire, I'ay vaincu? veux-tu sçauoir qui? Non point les Perses, ni les derniers confins des Medes: les peuples belliqueux qui peuuent estre au delà des Dace mais l'auarice, l'ambition, la crainte de la mort, qui a vaincu les vainqueurs des nations.

Repetition de ce qu'il a dit des deux sortes de Sages.

Application de ce propos à soy & à Lucilius.

Victoire excellẽte.

LXXII.

1. *L'estude de la vraye philosophie doit estre continué, & ment.*
2. *Des trois sortes de sages, & de leur contentement.*

Ie respondrois à la question que tu m'as faite, s'il m'en souuenoit: mais il y a long temps que ie n'ay point exercé ma memoire, à l'occasion dequoy elle ne me suit qu'à peine. Le sen qu'il m'en prend comme aux liures dont les fueillets se tiennent, tant ils sont moisis. Il faut desuelopper cest esprit, & secouer souuent tout ce qu'on a serré afin de l'auoir prest quand la necessité le requerra. Or laissons cela pour le present: car il y faut beaucoup de temps, de trauail, & de soin. A la premiere commodité que i'auray de seiourner plus longuement en vn lieu, ie me mettray apres. Car il y a des choses que l'on peut escrire estant en coche, d'autres demandent le lict, le repos, & chambre à part. Toutesfois il faut faire quelque chose parmi les occupations de ces iours ci, & ne cesser pour icelles: car il en suruiendra tousiours de nouuelles. Nous les semons, tellement qu'vne en produit plusieurs, en apres nous nous assignons terme. Quand i'auray acheué ceci ie m'adonneray du tout à cela: & si ie puis comme desperstrer de ce fascheux affaire, ie me rangeray à l'estude. Il ne faut pas philosopher, lors que tu n'auras plus autre chose à faire: toutes autres occupations delaissées, il conuient se ranger à ceste-ci. Et n'y a temps assez long pour y vaquer, quand la vie apres l'enfance seroit alongée depuis le commencement du monde iusques à la fin d'icelui. Autãt vaut laisser tout à fait l'estude de philosophie que par entrepost. Car la laissant elle ne demeure pas là, mais comme les choses bandées se retirent, aussi elle remeine à ces commencemens tout ce qui s'en estoit esloigné depuis qu'on l'auoit continuée. On doit resister aux occupations, & les destourner au loin, non pas les desployer. Tout temps est propre à vn estude profitable. Mais plusieurs ne s'adonnent pas aux choses pour l'amour desquelles il faut estudier. Quelque empeschement suruiendra, non point à celui dont l'esprit est ioyeux & alaigre en tout affaire. Au regard des sages non encores parfaits, leur contentement est entre-coupé. Mais au vray sage la ioye est tout d'vne piece, que nulle occasion ni fraueur ne peut rompre: elle est en tous lieux & tousiours paisible: pource qu'il ne depend point d'autrui ni n'attend la faueur de fortune ou d'aucũ hõme viuãt. Sa felicité lui est domestique: si elle y entroit elle en sortiroit

1. Moyẽ de conseruer la memoire.

Occupations humaines croissent.

La philosophie requiert l'hõme tout entier, & tout le temps de la vie.

Contentemẽt des Sages distinguez en trois bãdes.

elle eſt née en ſon ame : Quelquesfois elle entreuient dehors, afin que l'homme ſe ſouuiene qu'il eſt mortel: mais ceſte venuë eſt legere & ne fait qu'effleurer la peau. Ie di que quelque incommodité le touche : mais ſon principal bien tient ferme. Au dehors il y a quelques incommoditez, comme par fois ſur vn corps robuſte & maſſif paroiſſent des puſtules & gratelles: mais il n'y a point de mal autus dedans. Entre vn ſage acompli & vn qui ne l'eſt pas, ie mettrai autant de difference qu'entre vn homme ſain & celui qui ne fait que ſortir d'vne groſſe & longue maladie, à qui petit de ſoulagement eſt ſanté, & s'il n'y prend garde il recheet ſe trouue bas comme deuant. Mais le ſage ne peut plus recheoir ni decheoir. Car le corps ſe porte bien pour vn temps ſeulement: & ſi le medecin l'a remis en pieds, il ne le peut pas maintenir en continuelle ſanté. Souuent l'appelle pour venir voir celui qu'il auoit releué. Or l'ame eſt guerie tout pour vne fois. Ie vai te mõſtrer celui que i'appelle ſain. C'eſt l'homme content de ſoy, ſe confiant en ſoy-meſme, qui ſçait que tous les deſirs humains, tous les biens donnez & demandez, ne concernent en rien la vie heureuſe. Car cela eſt imparfait à quoy l'on peut adiouſter quelque choſe. Et ce de qui l'on peut retrancher quelque choſe ne dure pas touſiours. Mais l'homme qui iouyra d'vne ne continuelle ioye, a occaſion de ſe donner du plaiſir ce qu'il poſſede. Quant aux biens, apres quoy le monde haletant, tout cela ne fait que paſſer. Fortune ne donne à ſon eſclaue: mais les preſens d'icelle eſgayent eſtans mellez & acommodez par la raiſon, laquelle donne grace gouſt aux choſes exterieures, dont le trop vſer fait mal cœur. Attalus ſouloit propoſer ceſte ſimilitude: As quelques fois prins garde à vn chien, qui à gueule ouuerte reçoit les morceaux de pain ou de chair que ſon maiſtre iette? tout ce qu'il reçoit il l'auale incontinẽt ſans maſcher & touſiours ouure la gorge à nouuelle proye. Nous faiſons de meſme. Nous beeons & aualons ſans ſauourer tout que la fortune nous iette, & tout à l'heure hauſſons le & attendons vne autre piece. Il n'en prend pas ainſi ge, qui eſt plein: & ſi quelque choſe lui ſuruient, il l'a hardiment & la ſerre: il iouit d'vne ioye treſgrande, con nuelle, ſiene. Quelqu'vn a-il bonne volonté? eſt-il & neantmoins encores bien eſlongné du but? par fois baiſſ

Paradoxe Stoique touchant les ſages parfaits: tirez de la ſaincte Philoſophie.

Belle comparaiſon cõtre la conuoitiſe humaine.

Des trois ſortes de ſageſſe.

laisse,puis il monte:ores esleué au ciel,ores abatu par terre. Les ignorans & idiots ne cessent de gliſſer, & rouler à bas:ils tombent en ce grand abisme, qui n'a ni fond ni riue, imaginé par les disciplines d'Epicurus. Il y a encores vne troisiesme sorte de gens qui courtisent la sapience, qu'ils n'ont iamais touchée,mais l'ont veuë & saluée d'assez pres. Ceux-la ne sont point esbranslez,ni ne s'escoulent : ils sont au port,mais non pas encores en terre ferme. Y ayant donc de grandes differences entre les plus hauts & plus bas,& veu que ceux du milieu sont enuirõnez & de leur loyer & d'vn extreme peril de pire condition,nous ne deuons nullement nous embarasser es afaires du monde : il leur faut fermer la porte. Si elles entrent vne fois ce serra pour en loger d'autres en leur place. Faisons teste à leurs commencemens: leur issuë ne sera pas meilleure que leur entree.

LXXIII.

Les philosophes auant & plus que tous autres hommes doiuent estre respectez des Princes.

De l'excellente puissance de l'homme vertueux.

CEvx se trompent,à mon auis, qui estiment que les hommes vrayement amateurs de sageſſe soyent reuesches, rebelles, contempteurs des Princes,des Rois, & de tous ceux qui sont en la republique. Tant s'en faut:il n'y a gens plus affectionnez qu'eux enuers les Magistrats,& non sans cause. Car les Magistrats fauorisent & aident les philosophes, qui vienent doctement, beaucoup plus sans comparaison que nuls autres. A l'occasion dequoy force est qu'eux qui ont besoin de la sauuegarde publique,pour auoir entrée libre à la profession de vertu, reuerent autant que leurs propres peres ceux qui sont autheurs d'vn tel bien:& d'vne affection trop plus excellente que ces brouillons & gens de rien qui sont infiniement redeuables aux Princes, lesquels ils contrerolent à leur plaisir. Il n'y a liberalité,tant grande soit elle, qui puisse contenter ni saouler les conuoitises de tels hommes:car elles croissent quand on les remplit. Or quiconque ne pen-

Il n'y a gens mieux affectionez au bien & seruice des Princes que les hommes doctes & vertueux.

Princes,de qui sont hais.

se qu'à prendre, il ne se souuient plus de ce qu'il a receu. Le plus grand mal de l'auarice est son ingratitude. Adiouste à cela que nul de ceux qui manient affaires d'estat, ne regarde de point ceux qu'il deuance, ains ceux qui le precedent: n'ont pas tant de plaisir à voir beaucoup de gens derriere eux, que de dueil s'ils aperçoiuent quelqu'vn deuant. Toute ambitiõ a ce defaut: elle ne regarde iamais derriere soy. Non seulement l'ambition, mais l'auarice aussi est inconstante, commençant tousiours par le bout. Mais l'homme rond & entier qui a quitté le palais, la place, & toute administration publique, pour se retirer & occuper à choses plus grandes, aime ceux par le moyen de qui il lui est loisible de faire cela: lui seul leur sçait gré & le tesmoignage, brief il reconoit tenu d'vn tresgrand bien à ceux qui n'y pensent pas. Comme il reuere & respecte ses precepteurs, qui lui ont aidé à se despouiller des vices: aussi reconoit-il les Magistrats sous la protection desquels il vaque à l'estude des sciences liberales. Il est vray que le Prince maintient par sa puissance ses autres suiets. Qui le nie? Mais comme d'entre ceux qui ont eu beau temps durant leur nauigation, celui sent plus obligé & redeuable à la mer qui voituroit plus grande quantité de marchandise & de plus haut prix, & marchand paye ses vœux de meilleur courage qu'vn nier; & d'entre les marchans celui se monstre plus & reconoissant enuers les dieux, qui portoit des sentes de l'escarlate, & autres denrées qu'on achete au poids l'or, que l'autre qui n'auoit amassé rien qui valust au table le benefice du repos public apartenant à tous mes atouche plus sans comparaison que nuls autres qui en vsent comme il apartient. Car il y a plusieurs gens de robe longue à qui la paix taille plus de besogne que la guerre. Estimes-tu que ceux qui consument iours en temps de paix à yurongner, paillarder, & commettre telles autres insolences, qu'il faut que la guerre mine, soyent capables de reconoistre le bien de la paix me les Philosophes? mais peut estre tu penses que soit si desraisonnable qu'il ne pense point estre obligé son particulier pour les biens qui sont communs à tous suis beaucoup tenu au Soleil & à la Lune qui ne se pas pour moy seul: ie suis obligé aux saisons de l'an particulierement à Dieu, qui les assaisonne, combien

Mal de l'auarice & de l'ambition.

Belle comparaison pour prouuer ce qu'il adit de l'affection des philosophes enuers les Princes.

Iugement des sages touchãt les biens communs & particuliers

n'eſtes n'ayent pas eſté eſtablies pour l'amour de moy ſeul. La folle auarice des hommes diſcerne la poſſeſſion & propriété des choſes: cependant elle ne croid pas que ce qui eſt commun à tous ſoit ſien. Au contraire, le ſage ne tient choſes quelconques tant ſienes, que celles dont il a l'vſage commun auec le reſte des hommes. De fait, elles ne ſeroyét pas communes, ſi chaſcun en particulier n'y auoit ſa part. Ce qui eſt commun en fort peu de choſe ſe peut cõmuniquer à vn autre qu'on ſe ſera aſſocié. Il y en a d'auantage, c'eſt que les grands & vrais biens ne ſe partagent pas en telle ſorte que chaſcun n'en ait qu'vne petite parcelle: chaſcun les poſſede tous entiers. En vne largeſſe & donnee publique, chaſcun emporte ce qui eſt aſſigné pour teſte. D'vn banquet, diſtribution de chair ou d'autre choſe qui ſe prend à la main, cela s'en va par pieces. Mais ces biens indiuiſibles, la paix & la liberté apartienent autant tout-entiers à chaſcun particulierement qu'à tous en commun. Ainſi donc le ſage conſidere par le moyen de qui il iouit de tels biens, qui eſt ſans doubte qu'il n'eſt contraint de prendre les armes, de faire le guet, de garder les murailles, & faire tels autres afaires de ſeruitude que la neceſſité publique commande, & en rẽd grace à ſon Prince. Vn des principaux enſeignemens de la philoſophie eſt qu'elle aprend à bien deuoir & à bien payer les ſatisfaits. Or quelquesfois ſe reconoiſtre redeuable eſt vn ſatisfaiſant acquit de la debte. Il auouëra donc d'eſtre grandement obligé à celui par l'adminiſtration & prouvoyance de qui il iouit d'vn ferme repos, d'vn moyẽ de viure à ſõ plaiſir, ſans auoir ſa ſolitude troublée des occupatiõs publiques.

Cõmoditez deſquelles le ſage iouit ſous la domination d'vn bon Prince.

O O Melibee, ami char & parfait:
Vn Dieu fort grand ce bien ici m'a fait.
Lequel auſſi touſiours mon Dieu ſera.

Virgile en la. 1. eclogui.

Seneque ſe cõfeſſe tant tenu à l'autheur de ſon repos, dõt la meilleure partie conſiſte en ce qu'il adiouſte au meſme propos, diſant,

Car il permet mes brebis venir paiſtre,
Comme tu voir, en ce beau lieu champeſtre,
Et que ie chante en mode paſtorale
Ce que voudray de ma flute rurale.

Ne nen eſtimõs nous ce repos duquel les hommes iouiſſent auec les dieux, & qui les fait dieux meſmes? Ie l'eſtime ainſi. Lucilius, & ie te veux mener au ciel par le plus court

2. Deſcription & paradoxe.

Stoique de l'excellente puiſſance du vertueux.

chemin. Sextius ſouloit dire, que Iupiter ne peut pas d'auantage que l'homme de bien. Vray eſt que Iupiter a moyen de faire plus de bien aux hommes: mais entre deux bons le plus riche n'eſt pas le meilleur, non plus que de deux mariniers qui ſçauent manier le gouuernail, tu ne diras nullement que celui qui a le plus grand & le plus beau vaiſſeau eſt le plus homme de bien. En quoy Iupiter ſurpaſſe il le ſage? Il eſt bon plus long temps. Mais le ſage ne s'eſtime pas moins, de ce que ſes vertus ſont encloſes en vn eſpace plus court. Ne plus ne moins que celui de deux ſages mort en veilleſſe n'eſt pas plus heureux que l'autre, dont la vertu a pris fin en dedans peu d'années: au ſemblable, Dieu ne ſurmonte point le ſage en felicité, encores qu'il ſoit beaucoup de temps auant lui. La vertu, pour eſtre ancienne, n'eſt pas plus grande. Iupiter eſt ſeigneur de toutes choſes, mais auſſi il en a baillé la poſſeſſion aux autres. L'vſage qu'il en agiſt en ce qu'il eſt cauſe que tous en vſent. Le ſage voit & meſpriſe d'entendement auſſi raſſis toutes choſes chez autrui, que ſçauroit faire Iupiter meſme: & en cela s'eſmerueille-il encores plus de ſoy, que Iupiter ne peut vſer de tels biens, & lui n'en veut point vſer. Pourtant adiouſte ſoy à Sextius, qui monſtre le beau chemin, & crie, Par ci l'on va aux cieux, c'eſt à dire par frugalité, par attrempance, magnanimité. Les dieux ne ſont point auſteres ni enuieux, ils donnent acces & tendent la main à ceux qui montent. T'eſmerueilles-tu de voir vn homme aller vers les dieux, Dieu viẽt vers les hõmes, & (qui eſt choſe pl⁹ proche) il habite en eux. Sans Dieu il n'y a point de bonne ame. Les ſemences diuines ſont ſemées es corps humains: ſi elles ſont bien receuës & ſoigneuſement cultiuées, elles paruiennent ſemblables à leur origine, & croiſſent ẽgales aux dieux qui les produiſent. Si elles rencontrẽt vn meſchant cultiuateur il les eſtouffe comme vne terre ſterile & mareſcageuſe, & au lieu de bon grain il ne porte que de la paille.

Notable trait de la philoſophie Stoique.

LXXIIII.

1. *De la crainte vicieuſe & vaine: de quelles cauſes elle eſt: & de ſes remedes.*
2. *Que les biens, ainſi appellez de la pluſpart des hommes, ſont pas biens.*

3. E

De la constante resolution du sage.

I'Estoy tout assopi, mais tes lettres m'ont esueillé & esgayé: mesmes elles ont remis sus ma memoire qui deuient pesante & paresseuse. Mais pourquoy ferois-tu difficulté, ami Lucilius, d'estimer ceste persuasion, que ce qui est honneste est le seul & vnique bié, estre le plus excellét instrument pour apprehender la vie heureuse? Quiconque a limité tout bien dedás ce q est honneste, il est heureux en soy voy mesme. Car qui a opinion que les autres choses meritent le nom de biens, il est esclaue de fortune: & suiet à la discolonté d'autruy. L'vn pleurera la mort de ses enfans, ou s'affligera les voyant malades: l'autre sera confus les voyant vicieux infames. Tu en verras quelque autre tourmenté de mour qu'il porte à la femme de son prochain: & vn autre aux de la sienne: tel despité de se voir tebuté, & tel ne uuant durer en sa peau, encores qu'il soit des plus hauts ontez. Mais la plus grosse bande de miserables d'entre hommes mortels, est celle qui se donne peur continuelde la mort qu'elle attend, qui l'enuirõne de toutes parts: il n'y a rien d'où elle ne sorte. Par ainsi, comme ceux qui ne sont en terre d'ennemi sont tousiours au guet, & ne cessent tourner la teste la part où ils entendét le moindre bruit: doublablement, si ceste aprehension ne desloge du cœur, les trailles branslent incessamment, & ne vit-on iamais en os. On rencontrera des bannis & releguez en exil, des despouillez de leurs biens, des riches diseteux (qui est plus grande misere qu'on sçauroit penser) & pauures en abondance, des hommes qui auront fait naufrage, ou ffert autant de mal, entant que le despit ou l'enuie d'vn ple, traict mortel lancé contre les plus vertueux, aura ssé au loin ceux qui n'y pensoyent pas, ou qui pensoyent bien asseurez, & les aura enuelopez comme vn tourbillon se leuant en temps calme & serain, ou comme vn esclat de foudre, dont le coup fait trembler tous les lieux d'alentour. Car ainsi qu'en tel accident quiconque est plus pres du feu se trouue le plus esperdu: de mesme es accidés semblens le mal en accable vn, la peur les autres, & l'apprehension du danger estonne autant ceux qui n'ont pas receu le coup que ceux qui en ont esté atteins. Les maux adue

1. Il n'y a nul vray bien que la vertu qui ne se peut perdre: par consequent les craintes humaines sont ridicules & vicieuses.

Qui sont les plus miserables du monde.

Vne description de la peur vicieuse.

nus soudainement à quelqu'vn touchent merueilleusement les cœurs de tous les autres. Ne plus ne moins que le son d'vne ne fonde vuide effarouche les oiseaux, au cas semblable non seulement le coup, mais le bruit d'icelui nous espouvante. Et pourtant quiconque se laisse aller à ceste opinion ne peut estre heureux. Car rien ne peut auoir ce nom que celui qui est asseuré. On ne sçauroit bien viure parmi les choses qu'on redoute. Celui qui a mis son affection aux biens mondains & perissables, s'est fait vn amas de trouble d'esprit si grand & tant enuolopé que rien plus. Il n'y a qu'vn chemin pour gaigner le lieu de repos, c'est de mespriser les biens exterieurs, & se contenter de la vertu: car qui cuide qu'il y ait rien de meilleur, ou quelque bien outre icelle, il tend le pan de la robe pour recueillir les honneurs, richesses, & tels les autres graines que seme la fortune: ou plustost, il attend en grand peine les traits qu'elle lui lancera. Propose ce tableau à toymesme, asçauoir que la fortune veut iouer ieux, & faire largesse d'honneurs, dor, & d'argent, de credit & de tels autres biens qu'elle iette sur ceste grande multitude de d'hommes viuans au monde. Tu vois aucuns de ces biens despecez entre les biens de ceux qui tirent les vns contre les autres à qui les aura: les autres infidelemét partagez autres causans grand dommage à ceux qui les ont attrapez d'autant que certains pensoyent en auoir d'vne sorte, & en ont eu d'vne autre, quelques biens trop auidement rez n'ont peu estre obtenus, ou bien ils sont eschapez mains, en les empoignant trop auidement. Tout homme sage, si tost qu'il void aporter ces menus presens, s'enfuit theatre sachant que choses de peu lui cousteroyent coup. Nul des autres n'entre en querelle contre celui se retire, ni ne le frape en sortant: c'est au recueillir les sens & dons iettez que se donnent les coups. Le même es biens que fortune iette d'enhaut sur nous. Par nous sommes, nous bruslons, sommes en la geine, tiennent beaucoup de mains, regardant tantost celui-ci, tantost lui-la. Les biés qui irritét nos conuoitises vienent tous trop tard, ce nous semble: tous attendent ce qui sera es mains de deux ou de trois seulement. Nous mes bien aises de prendre la place de ceux qui sont si quelque chose nous demeure par les mains, lors question que de rire, & encores plus quand nous

Origine de la peur vaine.

Tableau de la vie humaine.

Remedes contre les peurs & apprehensions humaines.

Misere extreme des hommes.

quelque

quelques pretendans comme nous n'auoir rien attrapé: nous achetons bien cherement vne piece de petit pris, ou nous nous que c'eſt quelque hapelourde. Retirons nous donc arriere de ces ieux, & quittons la place aux gripeurs, qui s'a-muſent à dreſſer les yeux vers des vents pendans en l'air, ce-pendans eux meſmes plus ſuſpendus & moins fermes que ces vens-la. Quiconque a deliberé d'eſtre heureux, qu'il eſtime vertu eſtre le ſeul bien. Car s'il en imagine d'autre, pre-mierement il a mauuaiſe opinion de la prouidence diuine, ſatisfaisant que pluſieurs incommoditez ſuruiennent aux gens de bien, & pource auſſi que tout cela que ceſte prouidence nous a donné eſt peu de choſe & de courte duree, ſi on le cõ-pare aux annees du monde, depuis ſa creation. C'eſt mal que nous ne conſiderons pas les biens de Dieu, comme il appartient. Nous nous plaignons de ce que les biens qui nous eſcheent ſont peu de choſe, incertains, periſſables, & meſmes ne viennent pas touſiours. De là vient que ne voulons ni viure ni mourir. Nous hayſſons la vie, & mongignons la mort. Toute penſee & reſolution eſt irreſolue en nous, & n'y a felicité aucune qui puiſſe nous contenter. cauſe eſt, que nous n'allons pas iuſques à ce bien infini incomprehenſible, où force eſt que noſtre volonté s'ar-reſte à cauſe qu'il n'y a point de lieu par deſſus. Demandes-pourquoy la vertu n'a faute de rien? elle s'eſiouit des cho-ſes preſentes, & ne conuoite point les abſentes. Tout lui eſt bien, car tout lui ſuffit. Si tu t'eſlongnes de ceſt auis, la pie-té & la foy ne pourront ſubſiſter. Or qui veut garder l'vne & l'autre ſe doit preparer à ſouffrir beaucoup de maux, com-me on les appele, & à perdre vne infinité de ces choſes que nous appelons biens. Car ſi nous cherchons & qualifiõs de ce nom de biẽs. C'eſt faict de la iuſtice, qui doit s'eſprouuer: & de la magnanimité, qui ne ſe peut montrer, ſi elle ne meſpriſe, autant que ſi c'eſtoit de la boue, ces biens que le monde priſe & ſouhaite tant mal faict, & de la reconoiſſance d'icelui. Outre plus, ſi nous ne reconoiſſons quelque choſe plus precieuſe que la foy, ſi nous n'auons l'œil ſur ce qui eſt vrayement bon, nous ſerons contraincts de beaucoup tracaſſer. Mais ſans m'arreſter à tout ce diſcours ſur ce poinct, ou ces biens que l'on appelle biens ne le ſont point, ou l'homme eſt plus heureux que Dieu. Car lui ne ſe ſoucie point des biens du monde: il n'a que faire de femmes, ni d'enfans, ni de cheuances, ni de richeſſes, ni de ces delices

2. *Les biens qu'on apelle ainſi communement ne ſont pas biens: il n'y a que la vertu qui merite ce nõ dont les raiſons ſont adiouſtees, & bien dignes d'eſtre leues de chaſcun.*

Preuue notable que la vertu eſt le ſeul vray bien de l'homme.

& vains passetemps qui amorcent l'homme. Dont s'ensuit (ce qui est incroyable) ou que Dieu a faute de biens, ou que ces biés qui defaillent à Dieu ne sõt pas biés. Ioint que plusieurs choses qu'õ repute biés, se trouuẽt pl⁹ entiers es bestes qu'en l'homme. Les bestes maschent, aualent, & digerent mieux la viande: le plaisir charnel ne les harasse pas tant. Elles ont la force & vigueur plus esgalement asseuree. S'ensuit donc qu'elles sont beaucoup plus heureuses que l'homme. Car elles ne sçauent que c'est de fraudes ni de meschãcetés: elles iouyssent de leur plaisir à cœur saoul, aisement, sans crainte de honte ou de repentance. Considere maintenant s'il faut appeller bien ce que l'homme a & que Dieu n'a point. Establissons le souuerain bien en l'ame, si nous l'enleuons de la meilleure partie de nous, pour le ioindre à la piere, & le transporter aux sens, qui sont plus vifs es bestes brutes, nostre ame decline, & commence à s'aneantir. Il ne faut pas enfermer au corps le point de nostre felicité. Les biens que la raison nous donne sont vrais, solides, perpetuels, qui ne peuuent decheoir, ni decroistre, ni diminuer. Quant aux autres biens, ils ne sont biens que par opinion, vray est qu'ils ont vn nom commun auec les vrais biens: mais la propriété non. Pourtant on les peut appeller commodité, à condition encor que nous sachions qu'ils sont nos esclaues, non point parties de nous, & qu'ils doyuent estre tellement nos maisons que chascũ se souuiene qu'ils sont hors de nous. Les voyans chez nous, mettons les au rang des choses viles & seruiles, à cause dequoy nul n'a occasion de s'esleuer. Est ce pas vne extreme sottise de se plaire en vne chose que l'on n'a point faite? Que telles commoditez aprochent de nous, sans y estre arachees: si on les tire arriere, qu'elles s'en aillent sans nous deschirer ni oster piece que ce soit? Voyant, ne nous en glorifions pas: seruons nous en sobrement comme de choses qu'on nous a baillees en garde, & que nous deuons rendre. Qui les a possedez sans ceste opinion, ne les a pas gardez longuement. Car si la felicité modere, elle se presse s'apuyant sur des biens periſſables le se void bien tost desnuee & si cela n'auient, tels biens sõt beaucoup de maux. Il n'a esté octroyé qu'à biẽ peu d'hommes de descharger à l'aise leur felicité terrienne: la plus glissant auec les biens, entre lesquels ils aparoissent qui les auoit esleuez les accable. Pourtant conuient

Auantage des bestes sur l'homme au regard des biens corruptibles.

Quel nom on peut donner aux biens perissables, & comment on en doit vser.

Erreur & malheur de la plus part des riches du monde.

de prudence, qui aprene à en vſer moderément & eſcharce-
ment, à cauſe que la licence precipite & preſſe ſes richeſſes
& les choſes deſmeſurees n'ont iamais eu duree, ſi la raiſon
ne les a gouuernees & tenues en bride. Tu en as la preuue
en pluſieurs republiques, la grãdeur deſquelles eſt perie en
ſa fleur: & l'intemperance a mis bas tout ce qui auoit eſté
acquis par vertu. Il ſe faut munir contre tels accidens. Or il
n'y a murailles que la fortune ne puiſſe renuerſer. Fortifiõs
nous au dedans. Si l'homme eſt endroit eſt aſſeuré, on peut aſſaillir
l'homme, mais on ne le ſçauroit prendre. Veux-tu ſçauoir
laquelle eſt ceſte forteresſe? Ne ſe deſpiter pour accident
quelconque, tenir pour reſolu que tous ces maux, dont l'on
eſtime offenſé, ſe rapportent à la conſeruation de l'vni-
uers, & ſont du nombre des choſes qui donnent perfection
au cours & à l'office de ceſte machine ronde. Que tout ce
qui a pleu à Dieu plaiſe à l'homme, que l'homme ait ſoy-
meſme & ſes biens en admiration, pource qu'il ne peut e-
ſtre vaincu, qu'il tient ſes maux deſſous ſoy, que par le mo-
yen de la raiſon, plus forte que nulle autre choſe, il a ſub-
iugé la fortune, les outrages & les douleurs. Aime la raiſon:
l'amour d'icelle t'armera contre les plus rudes efforts du
monde. Les beſtes ſauuages, que la brutalité & l'impetuo-
ſité farouche rend indomptables, pour l'amour de leurs pe-
tis s'enferrent dedans les eſpieux des chaſſeurs. Quelques-
uns le deſir de gloire a fait meſpriſer aux ieunes gens & le
feu & les feux. L'aparence & l'ombre de vertu en a induit
pluſieurs à ſe faire mourir franchement eux meſmes. D'au-
tant plus que la raiſon ſurpaſſe en force & conſtance tou-
tes ces choſes: tant plus bruſquement auſſi trauerſera-elle
toutes frayeurs & tous dangers. On obiecte qu'il n'y a nul
propos en cela de maintenir que la vertu eſt le ſeul bien,
veu que tel rempar ne nous preſeruera pas contre l'aduerſité.
Ie dira, vous accordez que les debonnaires enfans, la pa-
rolle bien policee, les bons peres & meres tiénent lieu entre
les biens. Or vous ne les ſçauriez voir en peril que les lar-
mes ne vous viennent incontinent aux yeux, ſi la guerre eſt
allumee dedans le pays, cela vous trouble, comme auſſi la
mort des enfans, & la ſeruitude des peres & meres. Ie met-
tray en auant la reſponſe qu'on a acouſtumé de faire pour
telles à telles perſonnes: puis i'adiouſteray ce que ie penſe
qu'on peut dire d'auantage. Autre eſt la condition des cho-

La bonne conſcience eſt vn rempar inexpugnable.

Comparaiſons pour enrichir ce point de la conſcience.

Obiection au contraire.

Reſponſe premiere.

ſes qui perdues ou oſtees apportent quelque incommodité: comme ſi la bonne ſanté ſe recorrompt, la maladie s'ẽ enſuit: quand la poincte de la veuë eſt eſteinte, on deuient aueugle: coupez les iarrets à vn homme, non ſeulement vous le gardez de courir, mais auſſi vous le rendez impotent. Or la condition des choſes mentionnees ci deuant eſt autre, & exempte de ce danger. Si i'ay perdu vn bon ami, il ne faudra pas pourtant que ie ſois deſloyal: & ſi i'ay enterré des enfans qui m'eſtoyent obeiſſans, ie ne deuiendray point deſnaturé pour cela. En apres, la mort n'a pas aboli les amis & les enfans, ains les corps ſeulement. Or le bien ne perit qu'en vne ſorte, à ſçauoir quand il deuient mal, ce que Nature ne permet nullement, car toute vertu & tout œuure de vertu demeure incorruptible. D'auantage, encores que ce fuſt fait & des amis & des enfans bien aimez & obeiſſans à leur pere, il reſte dequoy ſubſtituer en leur place. Veux-tu ſçauoir quoy? la vertu, qui les auoit fait gens de bien. Icelle ne laiſſe point d'eſpace vuide, elle poſſede toute l'ame, elle en oſte le deſir & regret de toutes choſes, elle ſeule ſuffit: car en elle giſt la ſource & l'efficace de tous biens. Qu'importe ſi vn ruiſſeau eſt ſouſtrait & s'eſcoule, ſi la fontaine dont il ſort, demeure? Tu ne diras pas qu'vn homme ſoit plus iuſte: ni plus moderé, ni plus prudent, ni plus honneſte à cauſe que ſes enfans viuent: il n'en eſt donc pas plus homme de bien. Vne troupe d'amis ne le fait pas plus ſage, meſdiſance de ſes ennemis ne le rend point plus mal-auiſé par conſequent ni plus heureux, ni plus malheureux. Tant que la vertu demeurera ſauue & en ſon entier, tu ne t'apeceuras de rien que tu ayes perdu. Quoy donc? Celui qui nombre d'amis & d'enfans eſt-il pas plus heureux? Pourquoy le ſeroit-il? car le ſouuerain bien ne diminue ni n'amente, ains demeure en ſa meſure: comment que la fortune ſe comporte, ſoit qu'vn homme deuiene vieil, ſoit qu'il meure ieune, le ſouuerain bien a touſiours meſme meſure, encores que celle de l'aage ſoit diuerſe. Ce qui eſt droit reçoit pris de la quantité, ni du nombre, ni du temps, ou le peut ni alonger ni acourcir. Abrege tant que tu vouldras vne vie vertueuſe de cent ans, & la reſtrains dedans l'eſpace de vingt quatre heures, elle n'en vaut pas moins. Par la vertu s'eſpand au large, elle gouuerne les royaumes & prouinces, eſtablit les loix, affermit les amitiez,

La perte des biens periſſables ne peut abolir la bõne cõſcience, ni la charité, ni la ferme eſperance.

La vertu demeure touſiours vne.

ſtrib

ſtribue les charges es familles: par fois elle eſt eſtroitemnet recluſe dedans la pauureté, parmi le bāniſſement, & auec la perte de ceux que nous aimons le plus. Or quoy qu'on la face deſcendre d'vn haut & royal degré en vne conditiō abiecte & meſpriſee, que ſa domination ſur les villes & pays ſoloit reſerree dedās vne maiſō ou en quelque recoin, elle n'eſt moindre pourtāt. Encores que dechaſſee de toutes parts elle ſe retire en ſoy, elle demeure auſſi grande que ſi tout le monde la receuoit. Car ſon eſprit haut & eſleué, ſa prudence exacte, ſa iuſtice invariable lui demeurent, par conſequēt ſa felicité eſt touſiours en meſme poinct. Ce bon heur eſt vniché en vn endroit, en l'entendement: où il giſt ferme, grād, aſſeuré: ce qui ne ſe peut faire ſans la conoiſſance des choſes diuines & humaines. Ie viens à l'autre reſponſe, que i'ay voloy promis d'adiouſter. Le ſage n'eſt point affligé de la perte de ſes enfans, ni de ſes amis. Car il ſupporte leur mort de meſme cœur qu'il attend la ſiene. Autant deplore-il l'vne qu'il redoute l'autre. La vertu n'eſt point vertu, ſi elle ne de meure touſiours ſemblable à ſoy, toutes ſes œuures conuient & s'accordent auec elle. Ceſt accord perit, ſi l'ame, qui doit eſtre eſleuee, s'abaiſſe par dueil ou regret. Toute appreſſiō vehemēte & toute ſolicitude eſt deshōneſte, cōme auſſi le cœur failli en nos deportemens. La vertu eſt aſſeuree, equipee, alaigre, & preſte à tous euenemens. Et quoy? ne ſera elle nullement troublee? on ne la verra donc pas changer de couleur, ſon viſage demeurera touſiours pareil, le pouls ne lui battra point? bref, ne ſera elle expoſee à nul de ces accidens cauſez par certains bouillons impetueux de Nature, qui ne procedent pas du mouuement de la raiſon? Ie ne diray pas le contraire: mais elle retiendra vne meſme reſolution & penſee, qu'il n'y a point de mal en tous ces maux, ni pourquoy vne bonne conſcience doyue ſe deſcourager. Elle fait hardiment & promptement ce qu'il faut. Chacun m'accordera que la folie a cela de propre, qu'elle ne met la main à la beſōgne ſinō à force & en hauſāt les eſpaules, & hauſāt le corps d'vn coſté, l'eſprit de l'autre, & ne faiſant rien ſe brāſſer entre des mouuemens contraires. Outreplus ce pourquoy elle ſe braue & fait de la rogue, la rēd cōtēptible: elle meſmes elle ne s'éploye qu'à regret aux choſes dont elle ſe repentira. Si le vēt de quelq̄ chāgemēt ſe leue, le mal qu'elle ne la preſſe pas moins q̄ s'il eſtoit deſia venu: & deſia ſa

Voire eſtāt encloſe en ſoy-meſme, & deſnuee de toutes choſes du monde.

Seconde reſponſe.

Naturel de l'entendement mal aſſeuré.

Similitude pour la preuue de cela.

peur lui fait souffrir ce qu'elle a peur de souffrir. Comme les signes des maladies à venir paroissent es corps, qui sentiront certaine pesanteur es nerfs, vne lasseté volontaire, vn baailler, & ne sçai quelle frisson par tous les membres: ainsi l'entendement mal asseuré branle sous l'apprehension du mal, long temps deuant qu'en estre acablé. Il imagine & soi laisse cheoir auant qu'il en soit temps. Mais quelle fureu plus grande sçauroit-on voir que celle-ci, qui s'afflige de l'a uenir, qui ne se reserue point au tourment, ains anticipe, a tire à soy & embrasse les miseres, qu'il est bon de pousser peu arriere, si on ne les peut escarter? Faut-il que l'õ

Comment le Sage apprehende les choses.

prene que nul ne doit se geiner ainsi du mal auenir? Qu conque oit dire que d'ici à cinquante ans reuolus on lui fera souffrir diuers supplices, ne s'en donne pas peine, sinon qu'il ait desia acompli la moitié de ce temps-la, & se soit mis en teste les choses qu'il lui conuiendra faire cent ans apres ces cinqtãe. Au cas semblable il auient que les mau passez & effacez contristent les esprits qui se donnent volõtiers de la peine, & cerchent les occasions de se douloir. Le passé & l'auenir est arriere de nous. Nous ne sentons ni l'vn ni l'autre. Or il n'y a point de douleur, sinon du mal pres lequel tu sens.

LXXV.

1. *Quel doit estre le langage d'vn Philosophe.*
2. *De trois sortes d'hommes qui profitent en l'estude de la losophie.*

1. Il faut plus parler du cœur que de la langue.

V te plains de ce que ie t'escri tres d'vn stile peu elaboure. Ma est l'homme affectant telle fa ce n'est quelqu'vn qui vueill gouiner & auoir langage à part veux parler par escrit, comm roy de bouche, si nous estiõs a pres de l'autre, ou si nous nou menions: que mes mots soyent peu recerchez, aise massez, ni fardez. S'il se pouuoit faire, i'aimeray mie couurir mon cœur que remuer la langue. Quand il droit disputer, ie ne fraperoy du pied, ni ne branle

main, ni ne hausseroy la voix, ains laissant tout cela aux hargneurs rangueurs, me contenteroy de te monstrer mon intention sans trop enfler ni desenfler mon stile. Mon but seroit de te faire voir que ma langue & mon cœur s'accordent, voire que ie parle de singuliere affection. Les hommes aiment plus chaudement leurs amies que leurs enfans: neantmoins en ceste caresse pure & moderee enuers leurs enfans se desploye assez l'amitié qu'ils leur portent. Pour parler rondement, ie ne veux point que l'on discoure maigrement de choses d'importance, la philosophie ne recede pas à l'eloquence, & d'autre part ne veux qu'on se trauaille beaucoup apres le langage. Voici le sommaire de mó propos, disons ce que nous auõs en pensee, & pensons ce que nous auõs sur la lãgue. Que la parole s'accorde auec la vie. Celui s'acquite de son deuoir, qui soit qu'on le voye, soit qu'on l'entende parler, est touiours le mesme: & qui pour grandeur ou qualité ne change point. Que nos paroles en deu de chatouiller l'oreille instruisent l'ame. Toutesfois quelqu'vn, sans beaucoup se trauailler, peut discourir en beaux & bons termes, s'il a la parole à commandement, que les mots ne lui coustent gueres, à la bonne heure: qu'il desploye sur vn beau suiet son eloquence, en telle sorte neantmoins qu'il face plustost monstre des choses que son beau parler. Les autres sciences regardent & concernent la viuacité de l'esprit; mais en la philosophie il est question de l'estat de l'ame. Vn malade ne cherche pas vn medecin habile en parlerie mais expert à guerir: toutesfois aduient que le vray medecin deuise à propos des choses qu'il faut faire, le malade supportera ce langage, sans toutes dire qu'il va bien pour lui d'auoir rencontré vn medecin qui a la langue bien pendue. C'est comme qui diroit, vn pilote est beau de visage. Pourquoy me romps-tu les que seruent ces mots pour rire? il est question d'autre chose. Il faut me cauteriser, en tel endroit me couper vn membres, m'ordonner vne diete. Tu es appellé pour ce dois procurer la guerison d'vne maladie enuieillie, diffille, & qui m'enuahit tout le corps. Autant as-tu affaire vn medecin en temps de peste. T'amuses-tu aux mots? long temps donc tu as occasion de t'esgayer, puis que satisfais au principal. Quand apprendras-tu beaucoup? lors tu ficheras en toy ce que tu auras apris, en telle sorte

Du langage des Philosophes.

Pourquoy vn philosophe doit prendre plus garde à la substance des choses qu'aux mots.

Gentile cõparaison à ce propos.

ne puiſſe s'en retirer,& quād tu metteras ta ſcience en prati-
2. Des trois ſortes de philoſophie. que. Car il ne ſuffit en ceci ſe contenter d'vne bonne me-
moire comme es autre ſciéces. En la philoſophie il conuiét
monſtrer par effect ce que l'on a apris. Le bon heur ne giſt
pas en theorique, ains en pratique. Et quoy donc? n'y a-il
point de degrez au deſſous du vrai ſage? paruient-on de plain
ſaut à la ſapience? Ie ne le penſe pas. Car encores que ce
lui q̄ profite ſoit encor au nombre des ſots, ſi eſt-il fort eſlō-
gné d'eux: & derechef il y a grandes differences entre ceux
qui profitent, c'eſt à dire qui aſpirent à la parfaite ſageſſe, &
n'ont pas atteint le comble d'icelle. Aucuns les departent
Les premieres. en trois bandes. Les premiers ſont ceux qui ne ſont pas en-
core entrez là où ſageſſe habite, mais ſont arreſtez au voiſi-
nage d'icelle. Ce qui eſt pres eſt dehors. Demandes-tu qui
ſont-ils? ceux qui ont ia deſpouillé toutes paſſions & im-
perfections: qui ont apris les choſes qu'il faut comprendre:
mais leur aſſeurance eſt encore neuue, & ont du bien ſans
vſage. Cependant ils ne peuuent tomber es maux dont ils
ſont eſchappez. Ia ſont-ils à l'endroit d'où ils ne peuuent re-
culer; mais ils ignorent encor ce biē qui eſt en eux, & (cōme
il me ſouuient de l'auoir eſcrit en quelque lettre) ils ne ſça-
pas qu ils ſçauēt. Deſia iouiſſēt-ils de leur biēs, mais ils
s'y cōfient pas. Il y en a qui conſiderēt ceſte ſorte de gens
uancez au chemin de ſageſſe, en telle ſorte qu'ils confeſſent
que voila des hommes ia deliures des maladies de l'ame
mais nō afranchis des affectiōs, ains qui ſont encores en lie
pour gliſſer, pource que nul n'eſt hors des pattes de malic
Difference entre les maladies & affections de l'ame. fors celui qui en eſt totalement deſgagé. Or il n'y a hon
me qui l'ait iettee arriere, excepté celui qui au lieu d'elle
embraſſé la ſageſſe. I'ay ſouuent monſtré la difference qu
y a entre les maladies & les affections de l'ame. Mainten
ie t'en veux informer plus par le menu. Les maladies
l'ame ſont vices endurcis & enuieillis, comme quand l'a
rice & l'ambition deſmeſuree ont ſaiſi le cerueau, &
commencé de le moleſter ſans relaſche. Pour le dire
vn mot, la maladie de l'ame eſt vn endurciſſement au
comme s'il faloit ardemment deſirer ce qui ne le doit e
que legerement. Ou ſi tu veux, diſons, que c'eſt trop hale
apres choſe quil ne faut ſouhaiter qu'en paſſant, ou que l'
ne doit nullement ſouhaiter: ou, que c'eſt priſer beauco

ce qui ne le doit estre gueres, ou point du tout. Les affectiõs
sont mouuemens soudains, impetueux, & non louables, de l'a
me, qui cõtinuez & non repoussez forment la maladie: cõme
le rheume simple, non conuerti en habitude, cause la toux,
le continuel & enuieilli vlcere les poulmons. Ainsi donc ceux
qui ont grandement profité sont hors des maladies, mais ils
sentent encores les affections, & sont fort proches du parfait
sage. Les deuxiesmes sõt ceux q ont despouillé les maladies
& affections de l'ame, en telle sorte toutesfois qu'ils ne sont *Les deuxiesmes*
pas en possessiõ certaine de leur cõscience: car ils peuuent re-
tomber en ces maladies & affections. Les troisiesmes ont
passé plusieurs grands vices, & non pas tous. L'vn s'est de- *Les troisiesmes.*
pestré des grifes de l'auarice, cependant il sent celles de la
cholere. La chair ne solicite point l'autre à paillardise, mais
il est encores piqué d'ambition. Il ne conuoite plus, mais il
craint encor: en la crainte il est assez fort pour resister à
quelques apprehensions, & succombe sous quelques autres.
Il mesprise la mort, & redoute la douleur. Pensons quel-
que peu à ce dernier rang: Il ira bien pour nous, si l'on nous
reçoit. Quand au deuxiesme, on n'y paruient que par
vn grand heur de nature, & auec vn grand & continuel
estude. Or quoy qu'il en soit, ce troisiesme n'est pas à re- *De quelle bande de ces trois Senec que desire estre.*
ietter. Considere combien de maux t'enuironnent:
regarde qu'il n'y a meschanceté sans exemple, iusques où
l'iniquité s'auance de iour en iour, combien de maux se
commettent ouuertement & couuertement. Tu verras que
c'est assez gaigné, si nous ne sommes pas de la bande des
plus meschans. Quant à moy, diras-tu, i'espere pouuoir
monter à vn plus haut degré. I'en souhaite autant, mais ie
ne m'en asseure pas. Nous sommes preoccupez. Nous tendõs
à la vertu par vn chemin où les vices nous serrent de pres.
I'ay honte de le dire; nous faisons bien par courtoisie. Com-
bien est grand nostre loyer, si nous coupons par le pied nos
occupations & maladies les plus enracinées? Si nous le fai-
sons, il n'y aura cupidité ni crainte qui nous esbranle, les
plus grandes frayeurs ne nous troubleront nullement, les de-
lices ne nous corrompront pas, nous n'abhorrerons point
la mort ni les dieux. Nous tiendrõs pour resolu que la mort
n'est point mal, & que les dieux ne sont mauuais en sorte
que ce soit. Autant foible est ce qui nuit que ce qui reçoit *Biens excellens apprestez aux vertueux.*
insuffisance. Il y a des biens excellens & perdurables apprestez à

chascũ de nous, si vne fois nous nous esleuons de la fange du monde par dessus les cieux: illec est la tranquillité de l'ame & vne parfaite liberté desuelopée de tous erreurs. Veux tu sçauoir que c'est de telle liberté? ne redouter les hõmes ni les dieux: ne vouloir choses vilaines ni excessiues: auoir puissance sur soy plus que sur nulle autre chose du monde. C'est vn bien ineſtimable d'estre à soy.

Que c'est que liberté.

LXXVI.

1. *Que c'est chose bien seante à vn vieil homme d'aprendre choses bonnes.*
2. *Quel bien il faut aprendre: & en quoy l'homme differe d'auec les bestes.*
3. *Contre ceux qui estiment qu'il y ait autre bien que la vertu.*
4. *De la vanité des biens du monde.*

1. Mieux vaut aprẽdre tard que iamais.



VTe declares mõ ennemi, si i'oublie à t'auertir de tout ce que ie fais de iour en iour. Voy cõbien simplemẽt le procede auec toy: car ie te veux conter de mes nouuelles. Il y a desia cinq iours que ie vay l'eschole, & suis disciple d'vn philosophe, pour escouter ses dispustes. C'est bien sur le tard, diras-tu? Pensas-tu que ce soit trop tard? O que c'est estre beste de refuser d'aprendre, pource que l'on n'a iamais rien apris. Au contre ie m'occuperay à mõter & picquer des cheuaux. Mais il va bien pour moy, si ie ne fay rien de mal seant à ma vieilleſſe que cela. L'eschole de sageſſe reçoit des hommes tous aages: vieillissons en icelle: suyuons la tandis que nostre ieuneſſe dure. Iray-ie, tout vieil que ie suis, voir les ieux de passetemps publics, tellement qu'on ne face combat que conque à outrãce que ie ne voye; & i'auray honte d'errer l'auditoire d'vn Philosophe? Il faut aprendre tant que l'ignorance durera, & (si nous en croyons le prouerbe) tant que tu viuras, il n'y a chose à quoy ce traict conuiene mieux que ceste-ci: aussi long temps que dure ta vie, il conuient aprendre comment tu dois viure. Cependant en ceste eschole ceſ-

Rien ne sied mieux à la vieilleſſe que l'estude de philosophie.

seigne

Qui aprẽd d'vn autre il apprend aux autres.

ngi- leigne quelque chose aux autres. Demandes tu quoy? Qu'il faut qu'vn vieillard aprene. Or toutes les fois que i'entre en ceste eschole i'ay honte du genre humain. Tu p sais que pour aller à la maison du Philosophe Metronactes Il faut passer deuant le theatre des Neapolitains, lequel est plein de gens & là on debat & dispute q̃ est le meilleur ioueur. On verra vne grãd' presse autour d'vn fluſteur & char latan. Mais il y a fort peu d'auditeurs en ce lieu où l'on apprend à estre homme de bien: mesmes plusieurs estiment que tels disciples s'occupent à chose de neant; on les appelle poltrons & badins. Telle risée me pourroit rompre. Il conuient ouir d'esprit posé les propos iniurieux des ignorans, & qui s'achemine à la vertu, doit mespriser ce mesris. Passe outre, ami Lucilius, & te haste, qu'il ne t'auienne comme à moy, d'apprendre en vieilleſſe. Mais ce ne te doit encores plus haster: est qué tu as entrepris vne chose qu'à peine sçaurois tu aprendre estant vieil. Combien profiteray-ie? autant que tu en feras d'essai. Quant à toy? Il n'est auenu à aucun de deuenir sage à l'auanture. L'argent te viendra sans que tu y penses, peut estre te presentera-on des estats, & te pousſera-on aux charges publiques: mais la vertu ne t'ira pas trouuer en dormant, ne l'acquerras en deserrant les poings, & te remuant vn peu: mais il importe de trauailler à bon escient à qui veut estre possesseur de tous biens. Il y a vn seul bien, qui est ce qui est hõneste. Les biẽs que le vulgaire estime tels, les espluches soigneusement, sont du tout faux & incertains. Ie vay te monstrer pourquoy il n'y a nul bien fors ce qui est honneste: à cause que tu iuges que ie n'ay pas nettement vuidé ceste question en ma precedẽte lettre & pense que i'ai plustost proposé la louange que la preuue de telle chose. Pour comprendre en peu de mots ce qui a esté dit: toutes choses subsistent par le moyen de leur bien. On loue la vigne pour sa fertilité, le vin pour sa saueur, le cerf pour sa viſteſſe. Pourquoy les bestes de charge ont elles le dos fort & osſu? pource qu'elles ne semblẽt faites que pour porter bagage. On loue en vn chien le bon nez, quand il est question de queſter, la viſteſſe s'il faut suyure, & la hardiesse lors qu'il est temps de se ieter sur la proye & l'arrester à belles dents. En chaſque chose, ce à quoy elle est née, & dõt elle s'estime, est son vrai bien. Qu'y a-il de meilleur en

L'ignorãce & tout ce à quoy elle doit estre mesprisee. Vertu ne s'acquiert qu'auec peine.

2. Que c'est qu'il faut aprendre, & que c'est qu'õ doit appeller bien.

La raiſon eſt le bien de l'homme qui n'a que ceſeul auãtage au mõ deſſur les autres creatures.

l'homme? La raiſon, par le moyen dequoy il deuance deb
bien loin tous animaux, & ſuit de pres les dieux. Par ainſi
la raiſon parfaite eſt le propre bien de l'homme: quant aux
autres biens ils lui ſont pour la pluſpart communs auec le
autres animaux. Eſt il diſpoſt? auſſi le ſont les lyons. S'il eſt
beau? & le paon auſſi. Quant à la viteſſe, les cheuaux en ont
pour le moins autãt que lui. Ie ne diray pas q̃ les animaux
ont l'auantage ſur lui en toutes ces choſes. Ie ne demande
pas ce qu'il a de plus grãd, mais ce qu'il a ſien. A il vn corps
auſſi ont les arbres. Et vn mouuement prompt & volontaire?
les beſtes & les vermiſſeaux meſmes l'ont auſſi. Et vne
voix? les chiens l'ont plus haute, les aigles plus aigue, les tau-
reaux plus groſſe, les roſſignols plus douce & mieux decou-
pée. Qu'y a il de propre en l'homme? la raiſon qui eſtant
droite & parfaite rend la felicité de l'homme acomplie de
tout poinct. Ainſi donc ſi toute choſe bonne en perfection
merite louange, eſtant paruenue au but de ſa nature, & l'hõ-
me a la raiſon pour ſon bien, il eſt louable l'ayant amenee
à perfection, & alors atteint la fin où Nature le meine. Ce-
ſte raiſon parfaite s'appelle vertu, & la meſme eſt cela que
i'appele honneſte. Pourtant il n'y a qu'vn ſeul bien en l'h
me ce qui eſt proprement à lui. Car pour le preſent no
ne demandons pas que c'eſt que Dieu: mais, quel eſt le bi
de l'homme. S'il n'en a point d'autre que la raiſon, ic
ſera ſon ſeul bien, mais qui vaut autant & plus que tous
autres. Ie penſe qu'on n'aprouuera point vn meſchant
qu'au contraire vn homme de bien ſera aprouué. Cela d

Comment s'appelle ceſte raiſon eſtãt deuenue parfaite.

3. Ie refute ceux qui ſongent vn autre bien que la vertu.

q̃ eſt propre & ſeul en l'hõme, eſt ce q̃ le fait aprouuer ou
prouuer. Tu ne reuoques pas en doute, ſi cela eſt bié, ain
c'eſt le ſeul bien. Si quelqu'vn a tous les autres biẽs, la ſan
les richeſſes, la nobleſſe, grande ſuite, mais eſt meſchãt
à fait, tu le cõdamneras. A l'oppoſite, ſi quelque autre
rien de tout ce que i'ay dit, s'il eſt ſans argent, ſeul rotu
de bas lieu, mais homme de bien, tu l'aprouueras. Il y a
vn bien de l'homme, & qui merite louange, encores que
autres biens lui defaillent: qui en eſt deſnué, eſt con
né & reietté, quoy qu'il abonde en tous autres biens. Q
le eſt la condition des choſes, telle eſt celle des hom
On appelle bon nauire non celui qui eſt peint de cou
de pris, ne q̃ a la proüe d'or ou d'argẽt, ne dont les bord
marquetez d'yuoire, ne qui eſt chargé de richeſſes roy

Diuerſes comparaiſons proprement alleguees pour rembarrer

mais qui eſt fort ferme, bien calfeuſtré, bien godranné, eſ-
pais, qui ne craint point l'impetuoſité des vagues, aiſé à ma-
nier, viſte & prompt au vent. Tu ne diras pas qu'vn eſpee
ſoit bonne, pource qu'elle a les pendans dorez, ou le four-
reau couuert de pierres precieuſes: mais quand elle eſt de
bonne trempe, & propre à fraper tant d'eſtoc que de taille.
On ne s'enquiert pas combien vne reigle eſt belle, mais ſi
elle eſt droite. Chaſq̃ choſe eſt eſtimee pour l'vſage à quoy
on pretend la rapporter, & qui lui eſt propre. Suyuant cela,
il n'importe rien à l'homme combien d'arpens de terre il a
pour labourer, combien de deniers il preſte à vſure, com-
bien de gens lui font la cour, combien eſt precieux le lict
où il couche, combien ſon gobelet eſt luiſant: mais comben il eſt bon & vertueux. Or il eſt bon ſi
ſa raiſon eſt deſuelopee droite & accommodee à la volonté
de nature. Ceſte raiſon ſe nomme vertu: & voila l'honneſte
l'vnique bien de l'homme. Car eſtant ainſi que la ſeu-
raiſon rend l'homme parfait, ie conclu que la ſeu-
raiſon parfaite le rend bien heureux. Et c'eſt le ſeul bien
le moyen duquel l'homme participe à vn heur ſouue-
main. Outreplus nous appellons bien tout ce que la ver-
a produit & diſpoſé, c'eſt a dire toutes ſes œuures. Mais
elle eſt le ſeul bien, pource qu'il n'y a point de bien ſans
elle. Si tout le bien eſt en l'ame, tout ce qui la conferme,
& agrandit, eſt bien. Or c'eſt la vertu qui rend l'a-
plus robuſte, plus ſublime & plus eſtendue. Car les
autres biens qui irritent nos conuoitiſes, raualent & rui-
nent l'ame: alors qu'elles ſemblent l'eſleuer, elles l'enflent
& l'amuſent autour de beaucoup de vanité. Le ſeul bien
eſt celui qui fait l'ame meilleure. Toutes les actions
de la vie humaine ſont honneſtes ou honteuſes: & la rai-
ſon ſe rapporte à ce but de s'occuper aux vnes, & delaiſſer les au-
tres. Voici comment l'homme de bien fera ce qu'il eſti-
me deuoir eſtre fait honneſtement, encores qu'il y ait de
la peine ou du dommage, ou meſmes du dãger. Au cõtraire
il ſe ſongnera de tous actes deſhonneſtes, encores qu'il lui
fuſt vtile & rouinſt du profit, du plaiſir & de l'honneur entre les
plus grands hommes. Rien ne le deſtournera de ce qui eſt honneſte,
ne pour promeſſe qu'õ lui face ne ſe lairra aller à choſes deſ-
honneſtes. Si donc il ſe reſould d'enſuyure la vertu, pour
ſe maintenir il fuira le vice, & en toutes les parties de ſa vie il au-
ra l'œil ſur ces deux choſes, qu'il n'y a nul bien q̃ la vertu, &

l'erreur de ceux qui imaginent des biens hors de la vertu.

Autre refutatiõ de l'erreur precedente.

Confirmatiõ de la refutation precedente, par la, conſideration du naturel de la ſageſſe & vertu.

nul mal que le vice. Puis que la vertu ſeule eſt incorruptible, & qu'elle demeure en ſon eſtre, il n'y a point d'autre biẽ que celui-la: & ne peut auenir qu'elle ceſſe d'eſtre ce qu'elle eſt. La ſageſſe eſt hors du danger de changement; on ne la ſçauroit piller, elle ne ſe tourne point en folie. I'ay dit, ſi d'auanture il s'en ſouuiẽt, que pluſieurs par impetuoſité deſireiglée ont foulé aux pieds les choſes que le vulgaire conuoite & redoute. Tel s'eſt trouué qui a mis ſa main dans vn feu ardent: tel qui n'a ceſſé de rire en la torture: qui a veu enterrer ſes enfans, ſans en ietter vne larme; qui eſt couru ioyeux & alaigre au deuant de la mort: l'amour, la cholere, l'auarice, ont deſpité les dangers. Or ſi vne courte obſtination de l'eſprit, eſueillée par quelque coup d'aiguillon peut cela, combien plus la vertu, vigoureuſe non par boutées, ni pour vn peu de temps; mais d'vne teneur eſgale, & qui a vne continuelle force? Diſons donc, que les choſes par fois meſpriſées par les ignorans, & touſiours par les ſages, ne ſont ni bõnes ni mauuaiſes. La vertu eſt le ſeul biẽ qui marche à teſte leuée entre l'aduerſité & la proſperité, meſpriſant d'vne merueilleuſe grauité tant l'vne que l'autre. Si tu embraſſes ceſte opinion, qu'il y a quelque bien, outre ce qui eſt honneſte, c'eſt fait de toutes les vertus. Car l'õ ne pourra auoir part d'aucune, ſi elle eſt arreſtée à autre choſe qu'à ſoy. S'il y a quelque bien que la vertu regarde hors de ſoy, elle repugne à la raiſon, qui eſt la ſource des vertus, & à la verité auſſi, laquelle eſt touſiours acõpagnée de la raiſon. Or toute opinion repugnante à verité eſt fauſſe. Il faut que tu confeſſes qu'vn homme de bien eſt deuot enuers les dieux: par conſequent il ſupportera paiſiblement toutes auãtures, chant qu'elles lui eſcheent par l'ordonnãce diuine qui gouuerne & conduit toutes choſes. Cela eſtant ainſi, la vertu ſera ſon ſeul bien, conſiſtant à obeir aux dieux, ne ſe deſpiter es accidens inopinez, ne maudire ſa condition, mais ſe commoder doucement au deſtin, & faire ce qui nous eſt commandé. Si nous imaginons quelque autre bien, il engendrera vn amour de la vie terrienne, & vne conuoitiſe inſatiable de choſes periſſables: ce qui eſt inſupportable, arreſt, ſans fond & ſans meſure. Le conclu, que ce qui eſt honneſte, qui a ſes limites, eſt le vrai bien. Nous auons dit, que la vie des hommes ſeroit plus heureuſe que celle des dieux, s'il failloit appeller biens ce dont les dieux ne ſe ſeruent

Troiſieſme refutation de l'erreur des mondains, imaginans des biens hors la vertu.

4. Quatrieſme refutation, où il traite de la vanité

point, comme l'argent & les hauts eſtats. Mais ie demande, ſi les ames ſeparées des corps ſubſiſtent & viuent, ſi leur cõdition eſt pas plus heureuſe que quand elles eſtoyent emprisonnées es corps? Or ſi ces biens dont nous iouiſſons par le moyen des corps ſont vrais biens, les ames ſeparées & deliures des corps ſont en pire eſtat qu'en leur priſon, par conſequent d'eſtre captif ſeroit choſe plus heureuſe que la liberté & l'entiere franchiſe: ce qui eſt incroyable & faux. D'auantage, il a eſté dit, que ſi l'on donne le nom de biens aux choſes qui ſeruent & ſont propres non moins aux beſtes brutes qu'à l'homme, les beſtes brutes participeroyent à la vie heureuſe; ce qui ne ſe peut faire en ſorte que ce ſoit. Il conuient ſouffrir & ſupporter toutes difficultez pour la vertu: ce qu'il ne faudroit faire, s'il y auoit vn autre biẽ que la vertu. Ayãt eſcrit plus amplement diſcouru ſur ce poinct en la lettre precedente, i'ay bien voulu le ſerrer & comprendre maintenant en vn peu de paroles: mais au reſte iamais la droite opinion ne te ſemblera telle, ſi tu ne ſouleues ton eſprit, & t'interroges toy meſmes, ſi tu baillerois & patiemment & de franc courage ta reſte à trancher, au cas qu'il fuſt beſoin que tu honoureuſes pour la patrie, & que du pris de ta vie tu rachetaſſes celle de tes concitoyens. Si tu es preſt à cela, voila le vrai biẽ. Laiſſe toutes autres choſes pour auoir celle là. Conſidere cõbien eſt grande la force de la vertu. Tu meurs pour la Republique, toutes & quantesfois que tu te reſueilles à cela, encores que ce ne doyue pas eſtre en ce meſme inſtant. Par fois en vn brief interualle de temps, l'on cueille la ioye & la ioye tant & plus de quelque acte vertueux, & combiẽ que le fruict d'vne œuure acompli ne paruiene à l'homme retiré hors du monde, ſi eſt-ce que la conſideration de l'œuure eſt à faire ſoulage grandement. Et quand vn vertueux & vaillant homme ſe repreſente que le pris de ſa mort ſera la ſeurance de la patrie & le ſalut de ceux pour leſquels ils prodigue ſa vie, il iouyt auec vn ſingulier contentement du fruict qu'il preuoid. Celui auſſi qui eſt priué de la ioye que luy apporte l'execution d'vn afaire fournit au bout, ne delayera pourtant, ains à teſte baiſſee ſe lancera dans l'abiſme de mort, contents de s'eſtre comporté en homme ami de pieté & de droicture. Oppoſe lui maintenant diuerſes conſiderations pour le deſtourner. Di lui, ton braue exploit ſera bien toſt oublié a tes patriotes ne s'en ſçauront grémi grace, cõme tu penſes. Il te reſpondra toutes ces choſes ſont hors de

des biẽs du monde, afin de faire tãt mieux voir qu'il n'y a nul biẽ hors la vertu.

Du contentement dont iouit l'homme vertueux.

mon fait lequel ie contẽple,& m'y arreſte. ſçachãt qu'il eſt ſi honneſte. Pourtant ie m'auance la part où il me conduit & me appelle. Voila donc le ſeul bien que ſent le ſage, & l'homme genereux & de bonne nature pareillement: les autres biens ſont legers & muables, au moyen dequoy l'on ne les poſſede qu'en crainte, encores que quelque grande proſperité les ait fagotez enſemble, ils poiſent eſtrangement ſur le dos de leurs maiſtres, touſiours ils les font courber ſous le faix, & par fois les acablent. De tous ceux la que tu voids ſi ſomptueuſement equipez, nul n'eſt pas plus heureux que ces ioueurs de farce, à qui l'on met vn ſceptre en la main & vn manteau royal ſur les eſpaules, pour monter deſſus vn eſchafaut, ou apres auoir fait vne pompeuſe monſtre deuãt le peuple auec vne magnifique chauſſure, en moins de rien ils ſe retirent, ſe deſchauſſent & deſpouillent, bref retournent à leur precedente condition. Nul de ces meſſieurs, ſi haut eſleuez par leurs richeſſes & eſtats, n'eſt plus grand pour cela. Ponrquoy donc le ſemble-il? Tu le meſures auec ſa baze. Encores qu'vn nain ſoit au faiſte d'vne montagne: ſi ſera-il petit, & vn geant tout debout au fond d'vn puits, retiẽdra ſa hauteur. Voici la faute, & c'eſt cõme on nous pipe, que nous ne priſons iamais vn hõme ſelon ce qu'il eſt, mais nous lui adiouſtons ſon equipage. Or quãd tu voudras bien priſer vn homme, & ſçauoir combien il vaut, regarde le tout nud, qu'il mette bas ſes reuenus, ſes eſtats, & telles autres babioles de la fortune: qu'il deſpouille le corps meſme, conſidere quelle eſt l'ame, combien grande, ſi c'eſt de gaillardeur emprũtee ou propre. Si d'yeux ouuerts & fichez il contemple les eſpees brillantes, s'il tient qu'autant lui importe de rendre l'ame par la gorge que par la bouche, di qu'il eſt heureux. Quand on lui denonce qu'il ſouffrira de grans tourmens, ou de ceux qui ſuruiẽnent inopinémẽt, ou par violence de quelque grand, qu'on l'empriſonnera, qu'on le bannira, qu'on lui fera ces maux qui eſtarouchent tant les pauures ignorans, il eſcoute tout cela ſans s'eſmouuoir (comme Enee en Virgile) reſpond,

Vanité des biens du monde.

Bel emblẽme ãce propos.

commẽt il faut meſurer & ſonder les hommes.

Au 6. liu. de l'Enei.

T'on ſainct parler, ó vierge, ne m'annonce
Rien de nouueau: car ains qu'ici venir,
I'ay diſcouru tout ces maux ãvenir.

Difference du ſot & du ſage.

Tu me contes auiourd'huy que tel ou tel cas m'auiendra: ie me ſuis touſiours ramenty, eſtant hõmme ie me

disposé à tous euenemens humains. Le mal preueu ne nous nuit pas grand coup. Mais les fols, qui se fient à la prospérité mondaine, trouuent tous accidens nouueaux & non esti-mez. Or la nouueauté, au regard des ignorans, est vne grande partie du mal. Tu le conois en ce qu'ils supportent, y estans acoustumez, les maux qu'ils pensoyent estre insuportables. Pourtant le sage se duit & façonne aux maux à venir: & par auoir y pensé longuement, rend legeres les afflictions dont les ignorans sont accablez. Nous voyons quelquesfois le ne sçai quel mal auiser, disans, Ie ne sçauoy pas que cela me restast: mais le sage sçait que tout lui reste encor. De tout ce qui nous auient, il dit, Ie le sçauois bien.

LXXVII.

Il monstre par raisons & par exemples qu'il ne faut point se soucier de la mort.

SI tu te portes bien, i'en suis tres-aise. Ce iourd'hui nous auons descouuert les nauires d'Alexandrie, qu'on enuoye d'ordinaire deuant porter nouuelles de la flote qui doit biẽ toſt arriuer. On les appelle les messageres. Tous ceux du pays s'esmayent les voyant: le peuple acourt sur le port de Pouzol & combien qu'il y ait beaucoup de nauires, il conoit celles d'Alexandrie à la sorte de leur voiles. A celles seules est permis de tendre le bourset, que les autres deploient sinon en haute mer. Il n'y a rien qui aide tant le vaisseau que cela: car ceste voile qui est plus haute pousse principalement. Aussi toutes & quantes fois que le vent se renforce & souffle plus qu'il n'est expedient, on abaisse l'antenne & lors il a moins de vigueur donnãt au bas. Comme elles ont embouché les isles de Capry & doublé le cap de Minerue, les autres nauires se cõtẽtẽt de la voile: mais le bourset sert d'enseigne à celles d'Alexandrie. En ce tracas des gẽs qui couroyẽt vers le port, i'ay senti beaucoup de plaisir de ma paresse, en ce qu'ayãt à receuoir lettres de mes gẽs, ie ne me suis point hasté pour sçauoir des nouuelles, ni en

Le Sage medite sa fin en tous lieux & occurrences.

Specialement apres auoir passé la longueur de son aage.

quel estat estoient mes afaires. Il y a long tẽps que riẽ ne se perd, ni ne se gaigne pour moy. Quand ie ne serois pas vieil, encores deuroy-ie sçauoir cela. Beaucoup plus à ceste heure, pource que ie ne sçaurois auoir si peu de prouision qu'il ne m'en reste encore plus que de vie: veu mesmes que nous sommes entrez en vn chemin qu'il n'est pas besoin d'acheuer. Vn voyage n'est pas acompli si tu t'arrestes à mi chemin, ou en deça du lieu où tu pretends. Mais si la vie est hõneste, n'importe en quel temps elle prend fin. Si la fin en est bonne, quelque part où tu meures, tu as vescu autãt qu'il faut. Or faut-il souuentesfois & pour causes de peu d'importance quitter courageusement nostre course. Car cõ qui nous retient au monde n'est pas grand' chose. Tullius Marcellinus (que tu connoissois bien) ieune homme paisible, est deuenu bié tost vieil, se trouuãt saisi d'vne maladie incurable, mais longue & fascheuse, delibera de se faire mourir. Ayant assemblé nombre de ses amis, les vns de crainte lui conseilloyent ce qu'il eust volontiers suiui: les autres taschans à complaire, donnoyent des auis qu'ils pensoyent de voir estre agreables à celui qu'ils flattoyent. Vn Stoique que nostre ami, excellent personnage (pour en parler selon son merite) vaillant & courageux, le conseilla tresbien à mauis, en ces termes, Ne sois en peine, ami Marcellinus, comme si tu auois à deliberer d'afaire de consequence. C'est de chose q̃ la vie, tous tes esclaues, tous animaux viuent. Grãd chose, mourir hõnestemẽt, prudemmẽt, vaillammẽt, se combien de temps il y a que tu fais mesme chose. Manger, dormir, se donner du plaisir. C'est vn cercle autour duquel nous ne cessons de rouler. Vouloir mourir est chose commune au sage, au valeureux, au miserable, & au desesperé mesme. Marcellinus n'auoit besoin de conseiller, mais de. Ses seruiteurs ne lui vouloyent pas obeir. Premierement ce Stoique leur leua toute apprehension de mal pour monstrant qu'il n'y auoit danger pour les domestiques, quand il ne contoit pas si le maistre s'estoit fait mourir mesmes: qu'autrement c'estoit aussi grande desloyauté à d'empescher le soulagement de leur maistre, que s'ils lui poyent la gorge. Cela fait, il auertit Marcellinus que, me apres soupé l'on partit les demeurans à ceux qui ont ui à table, l'honnesteté requeroit qu'il fist quelques à ceux qui auoyent esté les ministres de la vie qui s'en

Exẽple mõstrant de quelle afectiõ il faut renõcer à la vie presente.

Raisons de la philosophie Stoique, pour induire vn homme à se faire mourir.

finir. Marcellinus estoit homme facile & liberal mesme du sien. Suyuant donc ce conseil il distribua quelques petites sommes de deniers à ses seruiteurs qui pleuroyent, & outre ce les consola. Il n'eut pas besoin de poignard ni de lancette pour se faire tirer du sang. Trois iours durant il s'abstint de manger, & se fit dresser vn pauillon dans sa chambre, où l'on apporta vne couchette, sus laquelle il demeura long temps, & se faisant arrouser d'eau chaude defaillit peu à peu tout doucemẽt, cõme il disoit, & auec ce plaisir qu'apportent d'ordinaire les defaillances & douces pasmoisons, que nous, à qui telles fautes sont par fois auenues, auons essayees. Ie me suis rencontré sur ce conte qui ne te desagreera point, car tu y remarqueras vne aisee & paisible issue de ton ami. Quoy qu'il se soit fait mourir, si est-il trespassé & sort doucement eschappé de ceste vie. Au reste ce discours ne sera pas inutile: car souuent la necessité veut que tels exemples viennent en auant. Nous deuons mourir souuentes-fois, & ne le voulons point: nous mourons de fait, & maugré nous. Il n'y a si ignorant qui ne sache qu'il doit mourir vn iour: mais quand ce iour aproche, il recule, il trẽble, il pleure. Estimerois-tu pas extremement sot celui qui se lamenteroit de n'auoir pas esté au monde il y a mille ans? Aussi peu sage est l'autre qui larmoye pource qu'il ne viura pas ici à mille ans. Tu ne seras, & tu n'estois, sont choses pareilles. L'vn & l'autre temps n'est pas nostre. Tu es serré dãs ce poinct: & iusques à quãd t'estẽdras tu tãt pour l'esté. Que pleures-tu? qu'est ce que tu desires? tu perds tẽps.

La necessité de mourir doit oster la trop grande aprehensiõ.

Folie des hommes.

Entreprens-tu sans congé de passer,
A l'autre bord? or cesse de penser,
Que les destins des dieux à ta priere,
Puissent iamais retourner en arriere.

Vir. au 6. de l'Ene.

Les destins arrestez & fermes sont conduits par vne souueraine & eternelle necessité. Tu iras où toutes choses vont. Est-ce chose nouuelle? tu es né pour mourir, le mesme est auenu à ton pere, à ta mere, à tes ancestres, à tous ceux qui t'ont precedé, & qui te suyuront. Vne chaine perdurable & immuable lie & tire toutes choses. Combien de gens te suyuront & acompagneront apres ta mort? Ie pense que tu aurois plus fort, si plusieurs milliers d'hommes mouroyent auec toy. Or & des milliers hommes & de bestes meurent de diuerses sortes de morts au mesme moment que tu

En viuant nous mourons.

expires. Mais ne pensois-tu iamais arriuer là où tu allois in- ceſſamment? Il n'y a point de chemin ſans bout. Cuides-tu *Exemple par lequel il pretend prouuer ſon paradoxe, que l'on ſe doit tuer pluſtoſt que languir ſous la ſuiction d'autrui.* que ie te repreſente ici les exemples des hommes illuſtres? Ie t'allegueray ceux des enfans. On conte de ce ieune Lacedemonien qui, fait priſonnier, crioit en ſon langage, Ie ne ſeray point eſclaue: & verifia ſon dire par effect. Car au premier commandement qu'on lui fit de s'acommoder à quelque ſeruice deshonneſte, entant qu'on vouloit qu'il aportaſt le pot de chambre, il donna tel coup de la teſte à la paroy qu'il ſe tua. Puis que la liberté eſt ſi proche, ſe peut-il trouuer quelque eſclaue? Aimerois-tu pas mieux voir ton fils mourir ainſi, que de vieillir en ſeruitude? D'où vient donc que tu fais de l'eſtonné, veu que les enfans meſmes peuuent mourir courageuſement? Poſe le cas que tu ne vueilles ſuiure on te menera. Aproprie toy ce q eſt d'autrui. Ne prẽdras tu point le cõrage d'vn enfant pour dire, Ie ne ſçay que c'eſt d'eſtre eſclaue? Pauure homme! tu ſers aux hommes, aux fures du monde, à la vie humaine. Car ſi la vertu de mourir

Quand l'homme a gouſté les plaiſirs de la vie preſente, il ne lui doit plus faire mal d'en ſortir. defaut, la vie eſt vne vraye ſeruitude. Qu'as-tu pourquoy tu vueilles attendre? Tu as vſé tous les plaiſirs qui te pouuoyẽt acrocher & retenir: il n'y a point de délices nouuelles pour toy: elles te deſplaiſent, tant tu en es ſaoul. Tu ſçais que cẽt de la ſaueur du vin & de l'hipocras, n'importe s'il en eſt ſẽ cent ou mille brocs par ta veſſie, tu es vn ſac. Encores tu en bouche le gouſt de l'huiſtre, & du mulet de mer diſſolutiõ ne t'a riẽ reſerué à taſter pour les annees prochaines. Voila les biens qu'il te fait mal de laiſſer. Y a-il autre choſe que tu craignes que l'on t'arrache? As-tu peur qu'on ne te rauiſſe tes amis, ou ta patrie? Peut-eſtre en tiens-tu conte que tu en ſoupes plus tard. S'il t'eſtoit poſſible teindrois le Soleil. Car qu'as-tu iamais fait qui fuſt de la lumiere? Auouë moy que ce n'eſt l'amour du pa ni de la place, ni de la nature des choſes, qui te rend tardif à mourir. C'eſt bien à regret que tu laiſſes la boutrie & la cuiſine, où tu n'as rien laiſſé. Tu crains la mort: comment la meſpriſes-tu au milieu de tes paſſetemps ne demandes qu'à viure: car tu t'y entens, & tu aſpe mourir. Et ceſte vie eſt elle pas vne vraye mort? Com de la troupe des priſonniers, homme fort aagé baiſſ menton & ſa vieille barbe, priaſt l'Empereur qui paſſo là voye Latine, qu'on le fiſt mourir, l'Empereur lui di

tu encore? Il en faut dire autant à ceux-ci que la mort preuiendra. Redoutes-tu la mort? es tu encor en pieds? Mais puis que ie m'applique à beaucoup de belles choses, ie veux encore demeurer au monde. Ie laisse à regret les deuoirs de la vie presente, desquels ie m'acquite fidelement & industrieusement. Quoy donc? scais tu pas que mourir est vn des deuoirs de la vie? Tu ne laisses aucun deuoir en arriere. Ce n'est pas là le bout de quelque nombre certain de deuoirs, que tu doiues fournir. Il n'y a vie qui soit assez longue. Si tu consideres la nature des choses, la vie de Nestor, est courte: aussi l'est celle de Statilia, qui fit escrire sur sa sepulture, qu'elle auoit vescu nonante neuf ans. Tu vois vne vieillote se glorifier de son aage. Si elle eust acompli le centiesme, qui eust peu supporter ses vanteries? Il en prẽd de nostre vie comme d'vne comedie, n'importe combien elle dure mais si elle est bien iouee. Qu'il ne te chaille où sera le bout de nostre roolle, cesse en tel endroit que bon te semblera: pourueu que tu faces vne bonne fin.

Response, à ceux qui alleguent que leur vie sert aux autres, & pourtant redoutent la mort.

A queyres semble nostre vie.

LXXVIII.

La presence des amis: l'estude agreable, & vn exercice moderé, aident beaucoup à la santé du corps.
Trois incommoditez es maladies, & leurs remedes.

TEs rheumes ordinaires, & ces frequentes fieures qui s'en ensuyuent, me sont nouuelles d'autant plus ennuyeuses, que i'ay senti que c'est de telles maladies par moy mespriſees au commencement. Le ieune aage estoit encore assez robuste pour soustenir tels assauts, & faire teste aux maladies: mais par succession de temps i'ay succombé, & en suis venu à mesme instinct que toy. Estant deuenu extremement maigre, il m'a mainteſois enuie de me faire mourir: mais la vieilleſſe nom mon pere tresbenin m'a retenu. Car au lieu de regarder combien i'auroy de courage à mourir, i'ay aprehendé ne ſeroit peut'estre assez resolu pour supporter ma mort. Ie me suis donc fait commandemẽt de viure. De fait,

1. Il est permis d'alonger sa vie le plus qu'on pourra, pourueu que ce soit par moyens honnestes.

il y a tẽps auquel c'eſt eſtre genereux que pouuoir ſe maintenir en vie. Quant aux ſoulagemens que i'ay eu, tu les ſçauras ſi premierement ie te di que ce à quoy ie prenoy plaiſir m'a ſerui de medecine. Les honneſtes paſſetemps deuienent remedes: & tout ce qui redreſſe l'ame profite auſſi au corps. Mes eſtudes m'ont garanti. I'attribue le recouurement de ma ſanté & de mon en bon point à la philoſophie, ie lui ſuis tenu de ma vie, & ne lui dois pas moins que cela. Les amis auſſi m'y ont beaucoup aidé, car leurs conſeils, preſence & diſcours me ſoulageoyent. Il n'y a rien, treſ-vertueux Lucilius, qui reſtaure & fortifie plus vn malade, que le bon viſage de ſes amis, on ne ſçauroit trouuer plus ſeur expedient pour effacer l'attente & la crainte du treſpas. Les laiſſant en vie, pour certain i'eſtimoy ne mourir pas: & penſoy viure non point auec eux, mais par eux, & me ſembloit qu'au lieu d'eſpandre mon ame, ie la mettois en leurs mains. Les moyens m'ont donné la volonté de m'aider, & de ſouffrir tout tourment, autrement ce ſeroit vne grand' miſere de perdre le courage de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Voila donc les remedes deſquels ie deſire que tu vſes. Le medecin preſcrira combien de pas tu dois faire, & quels exercices: il te defendra l'oiſiueté à laquelle tend toute ſanté endormie & peſante: voudra que tu liſes haut, & que tu exerces la voix ſi tu reſpires auec difficulté: que tu te pourmeines ſur l'eau, que tu agites doucemẽt tes entrailles, que tu vſes de telles & telles viandes, quand tu dois boire du vin pour te renforcer, ou t'en abſtenir afin de n'irriter & aſpri la toux. Ie te cõmande vne choſe qui ſert de remede à ceſt maladie & à toute la vie auſſi. Meſpriſe la mort. Il n'y a pl de mal pour nous, quand nous ſommes deliurez de l'apr henſion d'icelle. En toute maladie il y a ces trois incomm direz: la peur de mourir, la douleur du corps, l'interminſſi des plaiſirs. Quant à la mort, c'eſt aſſez dit. Adiouſtons mot, que telle crainte procede de la maladie, non de na re. La maladie a prolongé la vie à pluſieurs; & ſembler pe a eſté leur gueriſon. Tu mourras, non à cauſe que tu es m lade, mais pource que tu es viuant. Preſuppoſé gueriſ ſi faudra-il que tu meures. Eſtant reuenu en pieds, tu p ras fuir vne maladie, la mort point. Venons à l'autre in modité. La maladie eſt acompagnee de grandes doul mais par le moyen des relaſches ils ſont rendus ſupp tab

L'eſtude bien reiglee y aide beaucoup.

Auſſi font les amis.

Puis les exercices preſcrits par les doctes medecins.

2. Incommoditez des maladies.

Remede cõtre l'aprehenſion de la mort.

tables. Car quand la douleur eſt paruenue à l'extremité, il faut qu'elle deſcende. Nul ne ſçauroit eſtre griefuement & longuement affligé. Ainſi nous a reiglez noſtre bonne mere Nature, que le mal que nous endurons ſoit court, ou ſupportables. Les plus poignantes douleurs ſont és plus maigres parties du corps. Quand le mal eſt es nerfs, iointures, & autres endroits reſerrez & eſtroits, il eſt violent à merueilles. Mais telles parties perdent bien toſt le ſentiment, & la douleur les eſtourdit: ſoit pource que l'eſprit empeſché de ſuiure ſa courſe naturelle, & changé en pis, perd ceſte ſienne vigueur par laquelle il nous maintient: ſoit à cauſe que l'humeur corrompue, n'ayant endroit propre où ſe deſgorger, ſe diſſipe d'elle meſme, dont s'enſuit vne abolition de ſentiment es parties ſur qui elle s'eſt trop eſpandue. En ceſte ſorte la goute des pieds & des mains, toute douleur de vertebres & de nerfs s'acoiſent, ayant rebouché la poincte dont elle picquoit plus rudement. Le fremiſſement, qui eſt comme le premier aſſaut donne beaucoup de peine, le plus fort s'eſteint à la longue; & la fin du mal c'eſt qu'il ſe ſtupefie. Le mal des dents, des yeux, des oreilles, eſt violent, pource qu'il ſuruient en desdeſtroits du corps: non moins que le mal de teſte. Mais plus il eſt impetueux, pluſtoſt ſe fouruoye & amortit-il. Tel eſt donc le ſoulagement en vne douleur extreme, que force eſt, ſi tu le ſens trop, que tu en ſois bien toſt gueri. Or voici ce qui afflige les ignorans, quand leurs corps ſont malades: c'eſt qu'au lieu de s'acouſtumer au contentement de l'eſprit, ils ſe ſont beaucoup ſoucier du corps. Au contraire l'homme genereux & ſage tire l'ame du corps, & hante le plus du temps auec la meilleure partie de ſoy qui eſt celeſte, & autant qu'il eſt de beſoin auec ceſte autre partie fragile & qui ne fait que ſe plaindre. Mais c'eſt choſe faſcheuſe, dis-tu, d'eſtre priué de ſes plaiſirs acouſtumez, auoir faim & ſoif. Ces neceſſitez preſſent au commencement: puis apres la cupidité ſe refroidit, nos ſens par qui nous conuoitons eſtant las & abatus. De là vient la debilité & delicareſſe de l'eſtomach: nous commençons à deſdaigner ce que nous appetiõs ardemment: les deſirs meſmes s'amortiſſent. Il ne te faut

Contre les grieues douleurs.

Pourquoy les ignorãs & vicieux ſe plaignent beaucoup en leurs douleurs, & le Sage non.

point mal d'auoir faute de ce que tu ne conuoites plus, ioint que toute douleur a relaſche ou fin. Item que l'on peut ſe donner garde du mal auenir, & par remedes reſiſter au preſent. Car toute maladie, ſur tout celle qui reuient à terme, enuoye ſes auãcoureurs & fourriers, à ſauoir certains ſignes. La preſence d'vne maladie eſt ſupportable, ſi tu meſpriſes le dernier coup dont elle te menace. Ne vueille pas agraüer tes maux, & te charger de plaintes, legere eſt la douleur, ſi l'opinion n'y adiouſte riẽ. Meſmes ſi tu commences à t'acourager, & dire, Ce n'eſt rien, ou c'eſt peu de choſe, tenons bon, cela paſſera incontinent: en ceſte penſee tu allegeras ta douleur. L'opinion tient toutes choſes en ſuſpend. Non ſeulement l'ambition, mais auſſi la diſſolution & l'auarice y eſt attachee. Nous ſommes affligez & malades par fantaſie: autant miſerable eſt chaſcun comme il le penſe eſtre. L'eſtime qu'il faut quitter les plaintes des douleurs paſſees, & ces paroles ou ſemblables, Iamais perſonne ne fut en pire eſtat que ie ſuis. Quels tourmens, quels maux ay ie ſoufferts? On ne penſoit pas que i'en deuſſe onques releuer. Combiẽ de fois mes domeſtiques m'ôt-ils tenu pour mort? quantes fois ay-ie eſté abandonné des medecins? Les priſonniers ne ſont pas ſi rudemẽt torturez & ſtendus ſur la geine, que i'ay eſté en ma maladie. Mais quand tout ce que tu dis ſeroit vtay, ce ſont choſes paſſees. Que te ſert de manier de nouueau des douleurs ſurannees, & d'eſtre miſerable ſous ombre que tu l'as eſté? Outreplus, eſt-ce pas choſe certaine que chaſcũ fait ſes aduerſitez plus grãdes qu'elles ne ſont, & ment à ſoymeſme? En apres, c'eſt plaiſir de ramentteuoir le mal paſſé: & nature nous enſeigne à nous eſiouir au bout de noſtre affliction. Il faut donc couper broche à la crainte du mal auenir & à la ſouuenãce du mal paſſé. Ceſtui-là ne me touche plus: ceſtui-ci ne me touche pas encor. Quãd tu ſeras à meſmes & au milieu des difficultez, di auec Enee,

Moyen d'alleger les douleurs preſentes.

Contre ceux qui ſe plaignent encor des douleurs paſſees.

Au 1. liu. de l'En

Il ſeruira, peut eſtre, vn iour ſe ſouuenir
Des maux qu'ores ie ſens entour moy ſe tenir.

Deſploye toutes tes forces contre le mal: ſi tu recules, tu es perdu: mais ſi tu te bandes contre, il te quittera la place. Auiourd'hui pluſieurs atirent ſur eux le mal, auquel ils deuroyent reſiſter. Si tu commences à te retirer, ce qui preſſe, t'enuironne & te ſerre, te ſuyura & importunera de plus

plus pres: au contraire, demeurant ferme & tenant bon, il
sera repoussé. Combien les lutteurs reçoyuent ils de playes
au visage & par tout le corps, neantmoins ils endurent tout
cela pour vne conuoitise de gloire, & non seulement ils souf-
frent tels maux sur le chãp, mais mesmes ce sont leurs essais
& aprentissages: brief l'exercice leur est tourment. Surmon-
tons aussi toutes difficultez, nous qui auons pour loyer, non
pas vne couronne, ni vne branche de palme, ni vn heraut fai
sant faire silence pour proclamer nostre nom, mais la vertu,
la constance, & vne paix asseuree, si vne fois en quelque cõ-
bat nous auons mis en route la fortune. Ie sens vne grieue
douleur. Pourquoy ne la sentirois-tu, veu que tu n'as non
plus de cœur qu'vne femme, pour la supporter? Comme l'é-
nemi vainqueur est bien plus redoutable aux fuyards, qu'à
ceux qui lui font teste, ainsi toute incommodité de fortune
presse d'auantage celui qui tourne le dos que celui qui mon
tre le visage. Mais la douleur est grieue. Que veux-tu dire?
nommes nous faits forts pour porter des charges legeres?
Choisi l'vn des dieux: ou vne lõgue maladie, ou vne douleur
violente & courte. Si longue, il y aura des interualles, tu pour
ras prẽdre ta refection, elle te donnera beaucoup de temps
pour te reprendre, force est qu'elle desloge & te laisse. Vne
douleur vehemente & de briefue duree fera de deux choses
vne: ou elle s'estoufera, ou elle t'estoufera. Mais que me
faut-il, si ma douleur n'est plus, ou si ie ne suis plus? En l'vn
& en l'autre y a fin de douleur. Il seruira aussi de destourner
mon esprit à d'autres pensees, & te departir de la douleur.
Si tu as fait chose qui soit honneste & genereuse: re-
garde à par toy tes plus belles actions, espanche ta memoire
parmi les choses que tu as admirees: souuẽ toy du plus vail-
lant & courageux d'entre tous les hommes. L'vn a cessé
de lire dedans vn liure, tandis qu'il presentoit les veines des
bras aux fers à couper. L'autre appliqué à la torture n'a cessé de ti-
rer en despit des bourreaux, qui ont essayé sur lui tous les ou-
tils de leur cruauté. Si la douleur a esté vaincue en riant, ne
pourra elle estre par le discours de la raison? Allegue
maintenant tout ce que tu voudras, touchãt les catharrhes,
le toux continue & violente qui crache les poulmons, la
pourriture qui rostit les entrailles, la soif vehemente, la torture
des nerfs & des iointures, ie di que le feu, le cheualet, la
lame ardente, la geine repetee pour renoueler les playes,

Contre les maux qui nous pressẽt & ferrent de pres.

Le contentement de l'esprit a vne merueilleuse efficace pour charmer les douleurs du corps.

Les beaux exemples de constans-

ce nous peuuent beaucoup soulager.

les agrandir & rẽdre irremediables, ſont douleurs trop plus grãdes. Ce nonobſtant il s'eſt trouué homme qui n'a point gemi en ces tourmens: c'eſt peu de cas, il n'a fait inſtance pour eſtre ſoulagé, ni n'a rien reſpondu: encores eſt-ce peu, il a ri, voire de bon cœur. Quoy donc? feras tu maintenant difficulté de te moquer de la douleur? Mais la maladie qui m'a deſtourné de tous deuoirs, ne me laiſſe faire choſe quel cõque. Ton corps eſt alicté, nõ pas tõ ame: par ainſi vne maladie retiẽdra les pieds d'vn coureur, empeſchera les mains d'vn ſauetirer & d'vn forgerõ. Si tu as acouſtumé te ſeruir de l'eſprit, tu dõneras cõſeil, tu enſeigneras, tu eſcouteras, tu aprẽdras, tu t'ẽquerras, tu reduiras diuerſes choſes en memoire. Mais au reſte, penſes-tu eſtre oiſif, ſi tu es temperant en maladie? Tu monſtreras qu'on en peut venir à bout, ou pour le moins la ſupporter. Il y a (croy moy) place pour la vertu deſſus vne couchete. Non ſeulement les armes & les batailles font preuue d'vn cœur alaigre & du tout aſſeuré: mais auſſi l'homme ſe peut monſtrer valeureux en ſon habillement de tous les iours. Tu as aſſez de beſongne taillee, lutte bien auec la maladie: ſi elle ne te contraint à rien, & n'obtient ceci ou cela de toy, tu monſtres vn bel exemple. O qu'il y auroit grande matiere de gloire, ſi on nous voyoit malades! Regarde toy, loue toy. Notons d'auantage, qu'il y a deux ſortes de voluptez. La maladie empeſche les corporelles, ſans toutesfois les abolir totalement: au contraire, pour dire ce qui en eſt, elle les reſueille. Car il y a plus de plaiſir de boire quand on a ſoif, & de manger apres qu'on a ieuſné. Quant aux voluptez de l'ame, qui ſont plus grandes & plus certaines, nul medecin ne les defend au malade. Et quiconque les pratique, les conoit bien, il meſpriſe toutes les blandices des ſens. O pauure malade! pourquoy? pource qu'il ne deſtrempe point ſon vin auec de la neige: pource qu'il ne rafraichit point auec pieces de glace le bruuage verſé en vne grand coupe: pource qu'on ne lui ouure point d'huiſtres de Lucrin à table: pource qu'autour de ſa chambre l'on n'entend point le bruit des cuiſiniers apportans les fouyers meſmes auec les viandes, car la gourmandiſe s'eſt auſſee d'vn tel exces. De peur que la viande ne ſe refroidiſſe, & afin qu'elle ſoit aſſez chaude à vn goſier pauure il faut que la cuiſine & la table s'entretiennent. Miſerable malade qui ſera contraint manger autant qu'il pourra digerer

Contre ceux qui ſe plaignent que leurs maladies les rendent oiſifs.

Contre les voluptueux qui ſe lamẽtẽt en maladie, à cauſe qu'ils ne peuuent plus iouyr de leurs plaiſirs qui eſt la troiſieſme incommodi

rer: on ne le seruira plus de chair de sanglier: cela est trop vil, qu'on le bānisse de la table: l'on ne sertera plus en son gardemanger les tas de gisiers & blanc d'oiseaux: car quant aux corps entiers des oiseaux sa veuë seulement le desgoustoit. Mais quel mal as-tu receu, estant privé de toutes ces friandises? Tu souperas en malade: voire quelquesfois comme en pleine santé. Mais pourueu que nous ne cessions d'auoir la mort en horreur, l'on prouvoira aisément au reste comme de humer vn bouillon, de boire de l'eau chaude, & vser de tout ce que les douillets & dissolus, plus malades d'esprit que de corps, reiettent. Or nous ne craindrons point la mort si nous conoissons quelle est la fin des bons & meschans. Lors, & non plustost, la vie ne nous sera nullement ennuyeuse, ni la mort redoutable. L'on ne sçauroit se saouler d'vne vie, où tāt d'afaires, & si diuerses, si grādes & diuines, nous passent par les mains. C'est la paresseuse oisiueté qui nous la rēd odieuse. Qui contemple la nature des choses ne desdaignera iamais la verité: mais on se saoule de mensonge. Derechef si la mort aproche & l'appelle, encores qu'elle viene tost, & coupe sa vie au milieu de la course, il a cueilli le fruict de la plus longue vie qu'on sçauroit imaginer. Il a conu la pluspart des secrets de nature, il sçait que le temps ne donne point d'acroissement à la vertu. Ceux qui mesurent leurs iour à l'aune des dissolutions vaines, par consequent infinies: ne peuuent trouuer la vie que bien courte. Esgaye toy en ces pensées, & tandis que tu liras mes lettres atten le temps qui nous reioindra & meslera derechef ensemble: quel que soit ce temps là, le moyen d'en bien vser le rendra prou long. Car ainsi que dit Posidonius, vn iour d'hommes doctes s'estend plus loin que la treslongue vie d'vn ignorant. Tandis retien soigneusement ceci, ne succombe point sous les aduersitez, ne te fie point aux prosperitez, aye touſiours deuant les yeux les tours de l'inconstance du monde, comme si elle executoit desia tout ce qu'elle peut faire. Ce qu'on a longuement attendu, fait moins de bruit à l'aprocher.

te par lui cō sideree és maladies.

Pourquoy la vertueux ne meurt iamais trop tost.

Belles sentences.

* *
*

LXXIX.

1. *De Scylla, de Charybde & du mont Aetna.*
2. *Que cela qui rend les hommes heureux est esgal en tous.*

1. Discours sur quelques merueilles de la mer de Sicile.

ATTENTES lettres, par lesquelles tu me faces entendre ce que tu as descouuert de nouueau en tournoyant toute la Sicile, & tout ce qu'il y-a de certain touchant le destroit de Charybde. Car au regard de Scylla, ie sçay bien que c'est vn escueil peu redouté des mariniers. Quant à Charybde, ie desire entendre si ce que les Poëtes en disent se rapporte à quelque verité. Si d'auanture tu y as prins garde, comme la chose le merite, say moy sçauoir si c'est par vn vent seul que là mer tournoye ainsi vers ceſt endroit-la, ou si la tourmente agite en telle façon toute la mer de Sicile: & s'il est vrai que tout ce qui est englouti en ce tourbillon d'eau passe plusieurs lieuës par dessous les vagues, & se rend au long du riuage de Tauromenion. Si tu me fais part de telles singularitez, lors ie m'enhardiray de te prier que pour l'amour de moy tu montes sur Ætna, laquelle se consume & s'afaisse peu à peu selon l'auis d'aucuns, qui alleguent qu'autresfois les mariniers la descouuroyent de plus loin. Cela peut estre auenu, non que la montagne soit apetissée, mais à cause que le feu s'est esuanoui, qu'il est moins vehemẽt & estendu, à raison dequoy la fumee n'apparoit guere espaisse au long du iour. Or l'vn ni l'autre n'est pas incroyable, que la montagne, deuoree du feu, diminuë tous les iours, & que le feu ne demeure pas semblable, attendu qu'il n'est pas de soy, mais conceu en quelque profonde vallee il reiallit & est entretenu d'ailleurs que de la mõtagne, laquelle ne lui sert sinon de cheminee. En Lycie y a vn quartier de pays assez connu, que les habitans appellent Ephestion. La terre y est pertuisee en plusieurs endroits, par où sort du feu qui n'endommage point les herbes ni les arbres. Le terroir est beau & herbu, sans que les flãmes bruslẽt chose aucune: car elles n'ôt gueres q̃ la lueur encores fõible & lãguissante. Mais reseruons cela pour nous en enquerir apres que tu m'auras mãdé cõbien sõt essõgnés du faist

De la mõtagne iadis nõmee Ætna, auiourdhui Mõtgibel.

Merueilleuse montagne de Lycie.

du faiſte de la montagne les neiges qui ne fondent pas meſmes en Eſté, tant elles ſont hors de danger du feu, quoy que prochain. Or il ne faut pas que tu me bailles ceſte charge, laquelle tu cuides cõmiſe à ta maladie, encores que perſonne ne ſe peuſt impoſer, de deſcrire en vers ceſte montagne, & explique ce paſſage tant eſtimé de tous les Poëtes, lequel Ouide n'a deu laiſſer en arriere, encores que Virgille l'euſt excellemment repreſenté. Car Seuerus Cornelius, nonobſtant l'vn & l'autre, n'a pas laiſſé d'en eſcrire. Il y a de la matiere en cela pour les plus habiles, & bien à propos eſtant mon opinion telle que les premiers n'ont pas oſté de la plume des autres ce que l'on en peut eſcrire, mais leur ont ouuert l'entrée. Il importe de beaucoup, ſi ie prens en main vn argumẽt ſur lequel il n'y ait pl'rié à dire, ou eſbauché ſeulemẽt. Cela croiſt de iour, & les choſes inuentées ne nuiſent point à ceux qui en doyuẽt inuenter d'autres. D'auantage, qui eſcrit le dernier il a meilleure condition que les premiers. Il trouue les mots tous preſts, qui ſont autrement agencez, & portent nouueau viſage, il ne ſe ſeruira pas les mains ſus comme à eſtrangers & barbares: d'autant qu'ils ont cours & ſont paſſez en vſage. Les iuriſconſultes diſent qu'il n'y a point de preſcription contre le public. Ou ie ne te conoy pas bẽ, ou tu prens ia plaiſir à ce diſcours du mont Ætna, deſirãt eſcrire quelque poëme qui ne cede en rien à la perfection des anciens: car ta modeſtie ne te permet pas d'eſperer d'auantage, & ceſte vertu eſt ſi grande en toy, qu'il me ſemble que tu reſtreindras les forces de ton eſprit, s'il y a danger de vaincre, tant tu reueres les anciens Poëtes. Entre autres biens la Philoſophie a ceci, qu'elle ne donne point d'acroiſſement, on eſt en meſme eſtat. Le ſoleil adiouſte-il quelque choſe à ſa grandeur? & la lune auance-elle plus que de couſtume? Les mets ne croiſſent point. Le monde demeure en meſme train & façon. Les choſes qui ont atteint vne iuſte proportion ne peuuent ſe reſſauſſer d'auantage. Tous hommes ſages ſeront pairs & eſgaux. Chaſcun d'eux aura ſes dons propres. L'vn ſera plus affable, l'autre plus habile, ceſtui prompt à parler, ceſt autre plus heureux diſant. Quãt à ce dont eſt queſtion, qui rend l'hõme heureux, il ſera eſgal en tous: ie ne ſçai pas ſi ta mõtagne peut

En ce diſcours Seneque mõſtre l'opiniõ que il auoit de la ſufiſance de Lucilius, & fait voir auſſi qu'vn bõ eſprit a touſiours moyen de faire quelque choſe de bon.

2. A l'occaſiõ du diſcours precedent, il entre au ſecond poinct de ſa lettre, & monſtre que les vertueux ſont eſgaux, & pourquoy.

fõdre & s'escouler. Si la cõtinuelle violence des feux cõsum[illegible]
ce haut sommet, & que l'on descouure de loin sur la mer[illegible]

De l'excellẽce de la vertu.

le feu, ni ruine quelconque ne fera que la vertu deuale de sa place. Ceste seule maiesté ne sçauroit estre abaissée, ni estendue, ni acourcie. Sa grandeur demeure en vn estat, comme celle des corps celestes. Tãschons de nous aproche[illegible] d'elle, nous sommes de sia auancez, ou plustost (pour dire ce qui en est) nous n'auons gueres fait de chemin: car ce n'est pas bonté d'estre meilleur que les plus meschans. Qui se glorifiera des yeux qui voyent le iour esquels le sole[illegible] luit à trauers les brouillards? encores qu'il se contente d'estre hors des tenebres, si ne iouit il pas encor du bien de la lumiere. Nostre ame aura dequoy se gratifier soy mesme, quand afranchie de ceste obscurité parmi quoy elle se roule, la vraye lumiere lui aparoistra pour la contempler à yeux pleins & ouuerts, il n'y aura plus de nuict, ains vn iour continuel pour elle; & retournée en son ciel sera remise en la place qu'elle auoit laissée pour venir au monde. Son origine l'appelle en haut. Elle y sera auancée

Estat de l'ame deliuree du corps.

qu'estre desgagee de la prison du corps, quand despouillée de vices elle s'esclancera purement & promptement aprẽs des diuines pensées. C'est ce qu'il nous conuient faire, ainsi Lucilius, & vers quoy nous deuons courir de toute nostre force: quoy que peu de gens sçachent que c'est, quoy que personne ne le voye. La gloire est l'ombre de vertu, & le nous acompagnera maugré que nous en ayons. Mais come quelquesfois l'ombre precede le corps, & par fois le suit: ainsi la gloire est aucunefois deuant nous, & se fait voir, d'autresfois elle est derriere: & plus tard elle vient plus grande est elle, apres que l'enuie s'est retiree. Combien de temps s'est passé que l'on tenoit Democritus pour furieux & insense? A peine Socrates a-il acquis nom & reputation. Caton a esté longuement inconu entre les Romains: ils l'ont rebuté, & n'ont sçeu quel personnage c'estoit, sinon apres l'auoir perdu. L'innocence de la vertu de Rutilius demeuroit enseuelie, si on ne lui fait iniure. En la voulant esteindre, on la fait paroistre: il pas remercié sa fortune, & embrassé son bannissement. Ie parle de ceux à qui la fortune a donné lustre en les geant. Combien d'hommes vertueux ont esté conus ceux-là? que de gens tirez du tõbeau par la renommee

Les hommes vertueux ne sont pas conus du premier coup, ni pas mesmes quelquefois de leur viuant.

...ois combien les doctes & les ignorans admirent Epicurus. On ne l'a point conu en la ville d'Athenes autour de laquel ...le il habitoit. Ayant ſurueſcu pluſieurs années à ſon diſci- ...ple Metrodorus, & faiſant honnorable mentiõ en certaine ...epiſtre de l'amitié entre lui & ce defunct, il adiouſte à la ...fin, que parmi tant de biens lui & ſon ami n'ont receu ...mõmage de ce que le noble pays de Grece les a meſconus, ...& meſme n'a preſque ſceu qui ils eſtoyent. Mais apres ſa ...mort Epicurus eſt-il pourtant demeuré au tombeau? Ses ...opinions ſe ſont-elles pas auancées? C'eſt ce que Metrodo- ...rus remarque en quelque lettre qu'Epicurus & lui n'ont ...eſté bien conus: mais qu'apres leur mort ils ſeroyẽt treſ- ...nommez entre ceux qui voudroyent ſuyure leur traces.

Pas vne vertu ne demeure cachée: & ſi cela lui auient, il n'y a dommage pour elle. Vn iour viendra qui la tirera de cachette où la malignité de ſon temps la tenoit ca- chée. Celui eſt nay pour peu de gens qui ne s'arreſte qu'aux hommes de ſon ſiecle. Pluſieurs milliers d'années & de peuples viendront ci apres: iette l'œil deſſus. Quand l'enuie auroit impoſé ſilence à tous ceux qui ſont ores en vie auec toy, il viendra des gens qui iugeront ſincere- ment & ſans acception de perſonnes. Le pris que la renom- mee donne à la vertu ſe trouue toſt ou tard. Les propos de nos ſucceſſeurs ne nous feront ni chaud ni froid: & quand moins cela nous ſera de l'honneur, encores que nous en ſentions rien. La vertu a touſiours fait reconoiſſance aux viuans & aux morts qui l'õt enſuyuie d'vn pied droict, ſans hypocriſie, d'vn meſme train, ſoit de propos deliberé, ſoit à l'improuiſte & ſoudainement. La feintiſe ne ſert de ce viſage plaſtré à la legere trompe peu d'hommes. La verité en toutes ſes parties eſt touſiours ſemblable à ſoy. Ce qui deçoit n'a rien de ſolide. Le menſonge n'eſt nul- lement eſpais: ſi tu y prens ſoigneuſement garde, on void le iour à trauers.

La vertu n'emprunte ſon luſtre d'vn ſiecle ſeulement, ains de pluſieurs.

Mais tout cela n'eſt que vanité ſi la vertu n'a autre but que la vie preſente & la louange des hommes.

LXXX.

De l'exercice de l'eſprit en l'eſtude de Philoſophie.

Par quel moyens' acquiert la vraye liberté.

1. Iuste reprehension de la plus part des hõmes, qui s'adonnent tellemẽt à l'exercice & conseruation du corps, qu'ils mesprisent le plus necessaire, assauoir celui de l'esprit.

LE iourd'hui m'est franc, tant par mon mo- -om yen que par le moyen du ieu de la balle forcee, où tous ceux qui m'importunoyẽt s'y sont courus. Personne n'entre chez moy, nul n'empesche ma pensee, laquelle en ceste confiance se pousse plus hardiment. Las la porte ne bruit pas si souuent, on ne leue point le tapis qui iup la cache. Il m'est loisible de discourir tout seul: ce qui est ne necessaire à vn tel homme que ie suis, qui marche de moy- -yom mesme, & me suis fait mon chemin. Me destourne-ie donc du trac des anciens? nullement. Mais ie me donne congé d'inuenter, de changer, & de laisser quelque chose. Ie ne leur suis point esclaue, mais s'ils disent bien, ie m'y acorde.

Au reste, Seneque parle en Stoique, attribuant à l'homme toute vertu & adresse de soymesme.

Or ie me suis bien auancé, veu que ie me promettrois de ne dire mot, & d'estre secret sans qu'on m'en auertit. Voici vne grande huée qui vient de la barriere, sans que ie m'esbrãsle, au contraire cela m'emporte plus auant en la meditation suyuante. Ie pense en moymesme, combien de gens exercẽt leurs corps, & qu'il n'y en a presques point qui cultiue son esprit; qu'vn nombre infini de personnes court à vn passe- temps friuole & ridicule, au contraire les bonnes sciences croupissent en vne triste solitude: que ceux en qui nous admirons la grosseur des bras & la quarrure des espaules ont l'esprit flouẽt à merueilles. Voici ce que ie remuë principalemẽt en moy: si par exercice le corps peut estre acoustumé à supporter les coups de pieds & de poings de plusieurs, endurer le Soleil battant en sa force sur du sable ardant, passer la iournée entiere tout couuert de sang issu de son corps propre: combien plus aisément peut-on fortifier l'esprit, afin que d'vne constance inuincible il soustiene & rabate les coups de la fortune, & qu'estant ietté par terre, foulé aux pieds, il ne laisse pas de se releuer? Car le corps a besoin de plusieurs choses, pour se bien porter. Mais l'esprit croist de soymesme, c'est lui qui se nourrit & s'exerce. Il faut au corps beaucoup de viande, de bruuage, d'huile, bref beaucoup d'occupation: mais la vertu t'escherra sans apprests & sans despense. Tout ce qui peut te faire bon est auecques toy. Qu'as-tu besoin d'auoir pour estre bon? le vouloir. Or que peux-tu mieux vouloir, sinon te desgager de ceste seruitude qui acable tout le monde, de laquelle les plus vils esclaues essayent de secouër le ioug? Pour s'affran-

s'afranchir ils donneront l'argent par eux amassé en retranchant leur despense. Toy qui t'estimes né en liberté, desireras tu point d'y auenir par vn moyen ou par autre? Pour quoy iette-tu l'œil sur ton cofre? la liberté ne peut estre achetee. C'est en vain qu'on couche ce nom dedans des contracts: car les acheteurs ne l'ont pas, & les vendeurs encores moins. Il faut que tu te donnes ce bien, & que tu le requieres de toy. Premierement tu as à t'afranchir de l'aprehension de la mort. C'est elle qui commence à nous mettre le tougsur la teste. Secondement, deliure toy de la crainte de pauureté. Et pour conoistre qu'il n'y a point de mal en icelle, fay comparaison de la contenance des pauures & des riches. Le pauure rit plus souuent & plus asseurement: il n'y a point de souci caché au fond de son cœur. Si quelque chagrin suruient, il passe comme feroit vn nuage leger. De ces riches, qu'on estime tant heureux l'allegresse est feinte, la tristesse est pesante & abondante, voire d'autant plus miserable que par fois ils nosent monstrer aux autres qu'ils soyent fachez, mais en se rongeant le cœur au milieu de leurs ennuis, force leur est de contrefaire les contens. Ie suis contraint vser souuent de cest exemple, qui est propre plus que tout autre pour representer la tragedie de la vie humaine, laquelle nous donne vn roolle que nous iouons si mal. Ce galand qui marche à tefte leuée sur le theatre, & dit superbemẽt qu'il est seigneur d'Argos, que Pelops lui a laissé des Royaumes depuis le destroit de l'Hellespõt iusqs au delà de la mer d'Ionie: ceſt vn valet qui pour toute sa despense par iour reçoit vne miche & deux ou trois sols. Vn autre, tranchant du braue, contrefaisat le grãd Capitaine, & qui menace de tuer Menelaus s'il ne demeure coy, reçoit vne piece d'argent pour sa iournée, & couche chetiuement. Autant en peux tu dire de tous ceux qui se font porter en litiere à bras sur les espaules des hommes. La felicité de tous ceux-là n'est autre chose qu'vn masque. Regarde les tout nuds, tu n'e tiẽdras cõte. Voulant acheter vn cheual, tu le fais desseller, tu fais despouiller les esclaues que tu achetes, pour voir si leurs corps ne sont point tarez, & tu estimes vn homme empaqueté? Les fripiers regrattent les vieilles hardes, pour en desguiser la pierrerie. Quand vne marchandise est fardee, les acheteurs se doutent de quelque fraude. Si tu voyois vn bras lié

Le premier moyen de s'afranchir c'est de mesprisser la mort.

Le secõd de mesprisser les richesses & ne craindre la pauureté.

Plaisant emblemé des riches malcontens comparez à des ioueurs de farces.

L'habit ne fait pas

l'homme, c'eſt la vertu.

ou vne cuiſſe bandee, tu commanderois qu'on oſtaſt le bãdeau, pour voir la partie nuë. Vois-tu ce Roy de Scythie ou de Sarmatie auec ſon beau diademe? Si tu veux ſçauoir ce qu'il vaut, oſte lui le bandeau royal: il y a beaucoup de mal caché là deſſous. Pourquoy parle-ie des autres? Si tu te veux peſer, mets à part ton argent, ta maiſon, tes eſtats: cõſidere toy en dedans. Au rebours de cela, pour ſçauoir qui tu es, tu en crois les autres.

Notable aueriſſemẽt à chaſcun.

LXXXI.

1. *L'ingratitude ne nous doit pas empeſcher de bien faire.*
2. *De la compenſation de l'iniure & du bienfait.*
3. *Que nul, fors le ſage, ne ſauroit reconoiſtre vn bienfait.*

1. Remedes contre le deſpit cõceu à cauſe de l'ingratitude.

TV te plains d'auoir rencontré vn ingrat. Si c'eſt orprime ſeulement, rend graces à fortune, ou à ta diligence. Mais la diligence ne peut rien faire en ceſt endroit, fors te rendre malin. Car ſi tu veux euiter ce peril, tu ne feras iamais du bié à perſonne tellement que crainte de voir fondre les bienfaits es mains d'autrui ils periront dedans les tienes. Qu'il y ait pluſtoſt faute de mercieurs que de donneurs. Apres mauuaiſes moiſſons, on ne laiſſe pas de ſemer. Souuent la fertilité d'vne annee a recompeſé pluſieurs ſaiſons de ſterilité. Pour trouuer plus de gouſt au bienfait, il importe grandement de deſcouurir les ingrats. Nul n'eſt ſi aſſeuré de la main en donnant, que ſouuentesfois il ne ſe trouue deceu. Il eſt expedient de s'y fourroyer, afin que puis apres on y adreſſe comme il apartiẽt: apres le naufrage on remet la voile au vent: le prodigue chaſſe pas l'vſurier de deſſus la place. On verra bien toſt vie humaine languiſſante & abaſtardie, s'il faut laiſſer ce à quoy l'on s'heurte. Mais la conſideration du bien ne doit rendre plus benin: car ſi l'euenement d'vne choſe incertain, il faut l'eſſayer pluſieurs fois, pour lui dõner quelque auancemẽt. Or nous auons ſuffiſamment traité de ce poinct es liures des Bienfaits. Il y a ceci qui merite recerche, & aſſez expliqué, comme ie penſe: à ſçauoir ſi celui qui

Premier.

Second.

Troiſieſme.

2. Queſtion notable.

a aid

aidez, puis apres nous nuist. fait choſes pareilles, & ſi nous ſommes quittes enuers lui. Adiouſte encore, ſi tu veux, qu'il nous a porté en fin plus de dommage qu'il n'auoit fait de profit. Si tu en demandes la ſentence d'vn iuge rigoureux, il les abſoudra l'vn par l'autre, & dira: Combien que l'iniure peſe dauantage, toutesfois adiouſtant au bienfait ce qu'il y a de plus au forfait, l'outrage a eſté plus grand, mais le bienfait a precedé. Ayons donc eſgard au temps. Il y a d'autres queſtions ſi aiſées, qu'il n'eſt beſoin de t'en auertir: comme ſi le bienfaiteur a volontiers aidé, s'il a porté dommage maugré ſoy: car c'eſt l'affection qui donne corps aux biensfaits & aux outrages. Ie n'ay voulu faire du bien: pendant la honte, ou l'importunité du demandeur, ou quelque eſperance, m'a fait changer d'auis. La choſe eſt deuë ſelon que l'on eſt affectionné en la donnant: & ne regarde-on point combien, mais de quelle volonté le don procede. Leuons maintenant la coniecture. Et cela eſt vn bienfait, & ce qui a excedé le moyen du bienfait precedent eſt vne iniure. L'homme de bien poſe tellement ſes gettons, que lui meſme ſe referre en quelques bornes adiouſtant au bienfait: & oſtant au meſfait. L'autre iuge, plus gracieux, tel que i'aimerois mieux eſtre, deura oublier l'iniure, & ſe ſouuenir du bienfait. Certainement il conuient à iuſtice de rendre à chaſcun le ſien, au bienfait la reconoiſſance, à l'outrage la pareille, ou mauuais pour le moins. Cela ſera vrai, quand l'vn aura fait mal, & l'autre bien: car ſi c'eſt meſme choſe, la vigueur de l'iniure eſt eſteinte par le bienfait. D'autant que celui qui deuoit eſtre ſupporté, encores qu'auparauant il n'euſt fait ni bien ni plaiſir, le doit eſtre encores d'auantage, s'il fait du mal apres auoir fait du bien. Ie ne taxe pas l'vn comme l'autre: ie n'eſtime le bienfait autrement que le meſfait. Tous ne ſçauront pas reconoiſtre vn bien receu. Vn ſot, vn idiot, vn fauuage peut rendre la pareille ſur le champ, & faire du bien à celui de qui il en aura receu: mais il ignore iuſques à combien ſa debte monte. Le ſage ſeul ſçait combien chaſcune choſe doit eſtre eſtimée. Car encores que le ſot ait bonne volonté, il rend ou moins ou en autre temps & lieu qu'il doit, verſant & iettant comme par deſpit ce qu'il faut rendre. On void en certaines choſe vne merueilleuſe propriété de paroles, & la couſtume du vieil langage repreſente les choſes par des marques merueilleuſement propres, & qui

ſur la matiere de l'ingratitude. Premiere reſponſe.

Seconde reſponſe.

en expriment la proprieté. Comme les Latins vſent du verbe *reſerre* & *reddere*, dont l'vn ſignifie reporter, & l'autre rendre. Apliquant ces mots au point que nous traitons, parlant de l'homme qui reconoit vn bien, pour dire qu'il a fait ſon deuoir on exprime cela en ces termes, *Retulit gratiam*, pluſtoſt que *Reddidit*: pour monſtrer la franche volonté d'vn tel. Car ceux qui rendent, le font ſouuent eſtans importunez & contrains, non en tous lieux, ni d'eux meſmes.

1. Examen du troiſieſme poinct, que nul, ſinon le ſage, ne ſçauroit reconoiſtre vn biẽfait.

Or le ſage examinera toutes choſes de par ſoy, combien a receu, de qui, quand, où, & comment. Ainſi donc ie maintien que nul, ſinon le ſage, ne ſçauroit reconoiſtre vn bienfait: comme auſſi perſonne, excepté le ſage, ne ſçauroit faire du bien à ſon prochain. Le ſage eſt celui qui prend plus de plaiſir à donner que l'autre à receuoir. Tel y a qui met mon diſcours au rang de ceux que les Grecs appellent Paradoxes, quit ſon opinions contraires à l'auis commun, & dit, Puis que nul, fors le ſage, ne ſçauroit reconoiſtre vn bienfait, il s'enſuit que perſonne, ſinon lui, ne peut payer ſes debtes, ni en achetant quelque choſe en conter l'argent au vendeur: Mais afin qu'on ne s'en prene à moy, ſachez qu'Epicurus dit le meſme. Certainement Metrodore dit que le ſage, & non autre, ſçait faire reconoiſſance de bien receu. En apres, on s'esbahira de nous ouir dire le ſeul ſage ſçait aimer, & eſt ſeul ami. Or reconoiſtre bienfait eſt vne partie d'amour & d'amitié: meſmes eſt plus ordinaire entre plusieurs que la vraye amitié. Item l'on s'ermerueillera de ce que ie dis, qu'il ne ſe trouue point de fidelité, fors en l'homme ſage: voire comme chaſcun n'en diſoit pas autant. Eſtimes-tu loyal celui qui eſt ingrat? Qu'on ceſſe donc de diffamer les Stoiques, comme ſi c'eſtoyent des forgeurs de paradoxes: & que l'on ſache que la vraye vertu eſt logee chez le ſage: mais le vulgaire ne ſçauroit euiter le vice d'ingratitude. Le ſot entend quelque choſe, & fait ſon poſſible: la ſcience lui defaut pluſtoſt que la volonté. Le vouloir eſt choſe qui ne prend point. Le ſage fera prouiſion dedans ſoy de toutes ſes. Combien que le vouloir ſoit vn meſme, toutesfois plus grand ou moindre, ſelon le temps, le lieu & l'occaſion: car bien ſouuent les richeſſes eſpandues à monceaux ne ſont moins faict que cét eſcus donnez à propos.

Confirmatiõ de ſon dire par le teſmoignage d'Epicurus.

Autre confirmation par la conſideratiõ de la prudence du Sage.

qu'il y a bien à dire, si tu as donné ou si tu as secouru au besoin, si ta liberalité a sauué vn tel, ou si elle l'a bien equippé. Vn present sera quelquesfois bien petit: mais ce qui s'en ensuyura sera tresgrand. Or combien de distance cuides-tu qu'il y ait entre receuoir ce qu'on auoit donné, & accepter bienfaict pour en rendre la pareille? Mais pour ne retomber au propos que nous auons assez fondé en ceste cõparaison du bienfaict & de l'iniure, l'homme de bien prendra garde à ce qui sera le plus raisonnable: mais il fauorisera au bienfait, & panchera d'auantage de ce costé. En tels faictes la personne est de grande consideration. Tu m'as fait du bié en la personne d'vn esclaue, & outragé en celle de mon pere: tu m'as garanti mon fils, mais mon pere est perdu. Outre cela le sage poursuyura les autres particularitez dont ceste comparaison peut estre composee. Et s'il n'y a pas grande difference, il n'en fera semblant. Ores que l'outrage soit grand, le pouuant quitter sans blesser la pieté & la fidelité, il le quittera, c'est à dire, si nul q̃ lui n'est cela interesse. Somme toute, il ne sera point difficile ni fort restif à rendre bien pour mal: il soufrira d'estre acusé & mal voulu, pour auoir bienfait, ce ne sera pas de son gré qu'il fera du bien par compensation d'iniure: il enclinera vers celle part de desirer estre receuable de biensfaits, & de les reconoistre. Celui s'abuse qui aime mieux receuoir plaisir qu'en faire. Mais comme plus alaigre est l'homme qui paye vne debte, que l'homme qui emprunte: aussi plus ioyeux doit estre celui qui se desgage d'vne grosse debte de plaisir receu, que l'autre qui le reçoit & demeure obligé à le reconoistre. En cela est en cela que les ingrats se trompent, qu'ils ne font difficulté de payer les interests d'vne debte à leur creancier, cependant ils cuident que les biensfaits ne demandent que reconoissance. Au contraire le delai l'agrandit, & plus on attend plus il faut payer. Ingrat est celui qui rend vsure le plaisir qu'on lui a fait. Parquoy l'on doit prendre garde à ce poinct, en cõserãt la recepte & la mise. Nous deuons nous mõstrer les plus reconoissans qu'il sera possible. Car là est nostre bien, non pas comme la iustice l'est, laquelle (selon l'opinió commune) apartiẽt aussi aux autres: la meilleure part d'vn bienfait reuient au bienfaiteur. Quiconque a procuré le bien d'autrui il a procuré le sien propre. Ie ne dis pas que le bienfaiteur n'aide ni ne defende sinon quand

Resolution de la question proposee.

Iusques où le sage peut quitter & oublier vne iniure.

Erreur des ingrats en quoy consiste

Nature des bienfaicts.

on l'aura maintenu & garanti, que le bien d'vn bon exemple reuient finalement à celui qui le monstre, comme les mauuais exemples ruinent leurs auteurs, que l'on n'a compassion quelconque de ceux qui soufrent les iniures qu'ils ont faites & aprinses, afin qu'on leur peuſt rendre la pareille: mais ie di que le pris de toutes les vertus est en elles mesmes. Car elles ne s'exercent point pour le gain. Le loyer d'vn bõ œuure c'est l'auoir fait. Ie reconoy vn plaisir receu, non pas afin qu'vn autre incité par ma reconoissance, se monstre plus prompt à me faire du bien, mais afin de faire vn acte tresplaisant & tresbeau. Ie hay l'ingratitude, non pource que cela est expedient, mais profitable. Afin que tu sache qu'il en va ainsi, s'il ne m'est loisible de reconoistre le bienfait, que pour n'estre veu ingrat; si ie ne puis rendre le plaisir receu, sinon sous couleur d'iniure; ie m'achemineray paisiblement à vn honneste deuoir à trauers l'infamie. Nul ne me semble tenir plus grand conte de la vertu, ni lui estre plus affectionné, que celui qui, pour ne perdre sa conscience, a perdu le nom d'homme de bien. Et pourtant, comme i'ay dit, la reconoissãce que tu fais, t'est plus profitable qu'à nul autre. Car celui à qui tu rends reçoit vne chose vulgaire & ordinaire: mais ce t'est vn contentement qui procede d'vn tresheureux estat de ton ame, d'auoir chassé l'ingratitude au loin. Or si la malice rend les hommes miserables, la vertu, bienheureux, & c'est vertu que reconoistre vn bienfait, rendant vne chose visitee, tu en as acquis vne inestimable, à sçauoir la conscience d'homme, non ingrat, laquelle ne se trouue qu'en vn esprit heureux & diuin. Vn extreme malheur pousse en l'affection contraire, qui est l'ingratitude. Si vn homme n'est ingrat il ne sera point miserable: mais si tost qu'il oublie à reconoistre vn bienfait receu il deuient malheureux. Fuyons donc l'ingratitude non point à cause d'autrui, mais de nous. Ce qu'il y a de clair & de leger en la malice se descharge sur autrui, mais la lie demeure en la maison & estouffe le meschant: comme aussi le Stoique Attalus souloit dire, Que la male beste boit la pluspart de sa poison. Il n'en prend pas du venin, mescheanceté comme de celui que les serpens ont en eux, sans se faire mal, ains à ceux contre qui ils le crachent. Cestui-ci est extremement pernicieux à ceux qui le gardent. L'ingrat se tourmente & s'amaigrit: il hait & despite

Quel est le loyer de vertu.

Belle sentence à ce propos.

Fuir l'ingratitude est vne vertu excellente.

Apophthegme & comparaison notable.

receu, pource qu'il doit le reconoistre: mais il estẽd & ampli-
fie les torts qu'õ lui a faits. Y-a-il riẽ plus miserable que ce-
lui qui oublie les biensfaits, & s'attache aux iniures? Au
contraire la sagesse fait valoir tout plaisir receu & le se re-
commande, s'esgayant en vne assiduelle commemoration
d'icelui. Les meschans iouyssent d'vn contentement qui ne
dure sinon tandis qu'on leur fait le bien qu'ils pretendent:
mais il y en demeure au sage vne ioye bien longue, & qui
n'a point d'interruption. Car il ne s'esiouit pas de receuoir,
ains d'auoir receu: qui est vn contentement immortel &
sans interualle. Il ne s'arreste point aux choses qui l'ont
offensé: c'est de franche volonté, non point par nonchalan-
ce, qu'il les oublie. Il ne prend pas les choses au pis, ni ne
se descharge de son accident sur personne, & quant aux fau-
tes d'autruy il les impute à fortune plustost qu'à autre cho-
se. Il ne prend point en la pire part les paroles ni les conte-
nances: quoy qu'il suruienne il l'excuse, sans l'exposer sini-
strement: il se souuient plustost du bienfait que de l'offence:
autant qu'il lui est possible il se contient en la premiere
& meilleure souuenance: il ne change point de courage en-
uers ses bons amis, si plusieurs mesfaits ne precedent, &
qu'en dissimulant il voye sa ruine toute presente, alors mes-
mes il essaye d'estre tel apres plusieurs torts receus qu'il
estoit auant le biẽfait. Car lors que l'iniure esgale le biẽfait,
il reste quelque bienvueillance en la pensee. Vn criminel
sera absouls s'il a autant de voix pour lui que contre, & la
douceur encline tousiours à supporter quand l'afaire est
douteux: ainsi l'esprit du sage, quand les biensfaits esgalent
les forfaits, cessera voirement de rendre la pareille, mais il
en aura point perdu la volonté: brief il fera comme ceux
qui payent, encores que leurs obligez soyent perdus. Au de-
meurant, nul ne sçauroit se bien acquiter de son deuoir en
ceci, s'il ne mespriſe les choses qui font rafolir la plus part
des hõmes. Si tu veux t'exẽpter d'ingratitude, quelque fois
faudra aller en exil, espãdre son sang, deuenir pauure, ma-
culer la bonne reputatiõ, & l'exposer à des bruits indignes.
Vn hõme reconoissant ne se maintiẽt qu'à grands frais. Tã-
dis que nous pourchassons vn bienfait, il n'y a rien de plus
precieux, ce nous semble, l'ayans, ce nous est moins que riẽ.
Veux-tu sçauoir qui nous fait oublier les biens receus? La

Rien plus miserable que l'ingrat & iniurieux.

Naturel du sage.

Belle comparaison.

Cause d'ingratitude quelle.

conuoitise d'autres à receuoir. Nous ne pensons pas aux biens impetrez, mais aux biens à impetrer. Richesses, honneurs, credit & telles choses precieuses à nostre opinion: mais de vil pris en elles mesmes, nous destournent du droit chemin. Nous ne sçauons que valent les choses: & n'en faudroit pas consulter auec le bruit commun, mais auec la nature d'icelles. On n'y void rien de magnifique, à raison dequoy nos entendemens en doyuent estre tant esblouis, sinon ceste coustume que nous auons de les admirer. Car on ne les loue pas pource qu'elles soyent desirables, mais on les desire à cause des louanges qui leur sont dõnees & apres que l'erreur des particuliers a donné cours & credit à vne chose, icelle donne pied ferme à ceste erreur qui se change en coustume. Or comme nous auons adiousté foy à la commune opinion qui donne prix aux choses perissables, estimons aussi, auec le reste des hommes, qu'il n'y a rien si honneste qu'vn cœur franc & reconoissant. Toutes les villes & nations des plus barbares regiens du monde le confessent. Bons & mauuais s'accordent en ce poinct. Il trouuera gens qui priseront les delices & dissolutions, d'autres qui aimeront mieux vne vie penible & laborieuse: certains qui diront que la douleur est le mal des maux, autres qui soustiendront que ce n'est point mal: tel maintiendra que sans les richesses l'on ne peut estre heureux, & tel au contraire qu'elles ont esté trouuees pour la ruine du genre humain, & qu'il n'y a homme plus riche que celui à qui fortune ne sçait que donner. En vne si grande diuersité d'opinions, tous affermeront d'vne mesme bouche, comme dit, qu'il faut reconoistre enuers nos bienfaiteurs le plaisir qu'ils nous ont fait: ce monde d'hommes si discordans s'accordera en ce point, combien que cependant tous, tant que nous sommes, rendions mal pour bien. La premiere cause pourquoy quelqu'vn se monstrera ingrat, est qu'il n'a peu suffisamment reconoistre le bien qu'on lui fait. Le monde est reduit à tel malheur, qu'il y a tresgrand danger à faire beaucoup de bien à quelqu'vn. Car estimant que c'est vne honte de ne rendre la pareille, on voudroit que ceux à qui l'on se sent tenu fussent exterminez. Le bienfaiteur au contraire dira, Garde bien ce que tu as receu: ie ne le redemande pas, ni ne t'en sollicite. Si tu en fais biẽ tõ profit, à bonne heure. Il n'y a haine plus pernicieuse que celle

Erreur du iugement humain.

L'ingratitude est condãnee de tous hommes & des ingrats mesmes.

Consentement d'opinion de tous hommes cõtre l'ingratitude.

proce

procede de la honte qu'on a d'auoir violé le plaisir receu.

LXXXII.

De l'oisiueté & faineantise.

Encores que la mort ait aparence de mal, toutesfois il la faut mettre au rang des choses indifferentes.

IE cesse maintenant d'estre en souci de toy. Demandes-tu quel des dieux i'en ay receu pour pleige? Celui qui ne trompe personne, vn esprit qui aime pieté & droiture. La meilleure partie de toy est en lieu asseuré. La fortune, te peut courir sus: mais quant à ce qui te concerne le plus, ie ne crain pas que tu nuises à toymesme. Sui le train que tu as cõmécé, & en ceste habitude de vie comporte toy paisiblement & courageusemẽt. I'aime mieux estre en mal-aise que trop aise. Entens ce mal-aise comme le peuple a acoustumé de parler coucher sur la dure auoir chaud & froid, trauailler incessamment. Nous entẽdõs louër la vie de quelques vns à qui l'on porte enuie, en ces termes. Vn tel vit delicieusemẽt: c'est cõme si l'on disoit, Il ne vaut gueres. Car l'esprit s'effemine peu à peu, & se conformãt à la paresse & faineantise sur laquelle il est veautré, se dissould. Quoy oncques? vaut il mieux qu'vn homme s'endurcisse que de s'amollir & fondre ainsi? En apres, ces effeminez craignent la mort, à qui leur vie ressemble proprement. Il y a grande difference entre estre oisif, & à requoy. Mais seroit-il pas plus expedient, diras-tu, de demeurer ainsi comme estendu de son long, que d'estre tourneboulé parmi ce tracas d'affaires? C'est vne mort que d'estre ainsi reserré, comme de crou pieds & bras croisez. Autant est mort, ce me semble, celui qu'on a embausmé, comme celui qu'on traine à la voirie. L'oisiueté ignorante est vne viaye mort, & le tombeau d'vn homme vif. Brief, que sert la solitude, comme si les occasions de chagrin & souci ne pouuoyent courir apres nous delà la mer? Quelle cachette a-il, où la terreur de la mort ne mette le pied? Où est le refuge le plus esleué & muni qu'on sçauroit trouuer, que

1. Il n'y a rien plus pernicieux au corps ni à l'ame qu'vne vie trop delicate.

Pourquoy les personnes qui viuent en trop grandes delices ne viuent gueres.

Que c'est qu'oisiueté, ignorãce, & ses incommoditez.

la douleur ne face trembler? En quelque part que tu te caches, les maux de ceste ville bruiront autour de tes oreilles. Au dehors se trouuent beaucoup de choses à l'enuiron, qui nous deçoyuent, ou nous pressent. En dedans il y a des maux qui nous font suer de destresse au milieu de nostre solitude. Il faut nous ceindre & clorre des preceptes de la Philosophie, qui est vn mur inexpugnable, sur lequel la fortune ne peut monter, quoy quelle l'ait batu de plusieurs pieces. Vn cœur qui quitte tout ce qui est du monde, est si haut esleué qu'on n'y sçauroit monter: il se maintient en sa forteresse, tous les coups qu'on lui tire tombent au dessous. La fortune n'a pas les mains longues comme nous pensons: elle n'a trape personne que celui qui lui adhere. Pourtant esuertuons nous à nous desfaire de ces mains: ce qui sera aisé, quād chascun conoistra soymesme & son naturel, qu'il sache où il doit aller, d'où il est parti, que c'est qu'il estime bien & mal: ce qu'il souhaite & fuit, quelle est ceste raison qui discerne ce qu'il conuient desirer & euiter, laquelle des affections apriuoise la folie & reprime la cruauté des aprehensions. Aucuns pensent auoir reprimé tels maux sans l'aide de la Philosophie: mais apres que l'on a essayé que c'est; on vient, quoy que tard, à reconoistre la verité. Les gros mots eschapent, lors qu'vn pourreau demande la main & que la mort est à la porte. On pourroit dire à ce brauache, Tu desfiois hardiment les maux esloignez. Voici la douceur que tu iugeois supportable: & la mort contre qui tu as si brauement discouru, les fouets claquent, l'espee luit.

Auantage excellent des hommes vertueux.

Vanité miserable des ignorāts & vicieux.

Au 6. liu. de l'En.

Ores, Enee, il faut auoir bon cœur,
Ores ne faut que l'on tremble de peur,

Ce disoit la Sibille. Vne continuelle meditation afermira le cœur, si au lieu de t'amuser à discourir, tu exerces ta pensee, si tu t'aprestes contre la mort, cõtre laquelle ne te fortifiera ni esleuera celui qui par ie ne sçay quelles cauillations essaye de te persuader que la mort n'est chose mauuaise. Et certes droit, tres-vertueux Lucilius, ie veux brocarder les inepties des Grecs, & m'esmerueille comme i'en ay esté en babouyné iusques à maintenant. Le Stoique Zenon argumente ainsi: Il n'y a mal dont on se glorifie. La mort est vne chose dont l'on fait gloire. Par consequent la mort n'est point mal. Tu as beaucoup gaigné, ô Zenon, me voilà deliuré de toute apprehension. Apres ton beau syllogisme

2. Entrans au 2. point, qui depend du premier il refute les inepties de Zenon touchant la mort, & monstre que ce n'est pas

ne feray difficulté de tendre le col a qui le voudra couper. NE veux tu point parler plus grauement? veux tu faire rire celui qui s'en va mourir? Certainement il me seroit mal aisé de te dire lequel des deux me semble plus impertinent, ou celui qui par vn tel sophisme a pensé estouffer l'aprehension de la mort, ou l'autre qui se voudroit tourmenter à souldre ceste cauillation, comme chose de consequence. Car le mesme Zenon a puis apres opposé vne contraire question de ce que nous mettons la mort au rang des choses indiferentes. Il n'y a point (dit il) de gloire en ce qui est indifferent: la mort est chose glorieuse: elle n'est donc pas indifferente. Tu vois la falace de ceſt argument. Ce n'est pas chose qui apporte gloire que la mort: mais mourir genereusement est gloire: & disant qu'il n'y a point de gloire en ce qui est indifferent, ie l'accorde pourueu qu'on entende qu'il n'y a point de gloire en choses vrayement indifferentes, qui d'elles mesmes ne sont ni bonnes ni mauuaises, comme les maladies, douleur, pauureté, bannissement, mort: il n'y a point de gloire en cela considere en soy, cependant on ne peut acquerir gloire sans cela. Car on ne loüe point la pauureté, sinon celui que la pauureté n'abat ni ne peut faire flechir. Le bannissement n'est pas chose louable, mais le banni qui ne s'en tourmente nullement est à estimer. On ne loüe point la douleur, ains l'homme qui pour la douleur n'a rien fait contre son deuoir. Nul ne loüe la mort, si fait-on celui qui a plustost rendu l'esprit que de se monstrer oublié voyant la mort. Les choses susmentionnees ne sont honnestes ni glorieuses d'elles mesmes: mais tout ce que la vertu en emprunte & manie, elle le rend honneste & glorieux. Ce sont choses qu'on peut appliquer à mal & à bien. La difference est selon que le vice ou la vertu y mettent la main. La mort, qui est glorieuse en Caton, tost apres est honteuse en Decimus Brutus, lequel delayant lors qu'on vouloit le faire mourir, se tira à l'escart pour aller à ses larres, d'où rappellé & pressé de tendre le col, respondit, Ainsi puis ie viure comme ie le tendray, peu s'en falut qu'il ne douptast à viure, deux autres mots, ascauoir, so⁹ Antonius. Voila vn homme qui meritoit bien qu'on lui sauuast la vie! comme i'auois commencé à dire, accordant que la mort est chose bonne ni mauuaise, Caton en à vsé honestement, Brutus au contraire. Toute chose acompagnee de vertu se

gloire à vn homme de mourir, mais ce lui est gloire de mourir en homme de bien.

Gloire en quoy consiste.

La vertu rend les choses louables indifferentes: le vice fait le contraire: comme il apert en Caton & D. Brutus.

reueſt de l'honneur qui parauant lui defailloit. Nous disons qu'il fait clair en vne chambre, laquelle eſt treſobſcure de nuict: le iour lui donne clarté que la nuict lui oſte. De meſme la malice ou la vertu donne le nom de bien ou de mal aux choſes que nous appellons indifferentes, comme ſont les richeſſes, la force, la beauté, les honneurs, la puiſſance: Itẽ d'autre-part la mort, le banniſſement, les maladies: les douleurs, & tels autres accidẽs que nous craignõs plus ou moins. Vne maſſe de fer de ſoy n'eſt ni chaude ni froide. Si on la iette dedans vne fournaiſe, elle s'eſchaufe: remiſe en l'eau, elle deuient froide. La mort eſt honneſte, par cela qui eſt honneſte, aſçauoir la vertu & vn cœur qui meſpriſe tous accidens humains. Au reſte, ami Lucilius, il y a grande difference entre les choſes que nous appellons indifferentes. Car la mort n'eſt pas choſe indifferente, comme c'eſt choſe indifferente, ſi tu as la cheuelure eſgale. La mort eſt entre les choſes qui ne ſont pas mauuaiſes voirement, & toutesfois ont aparẽce de l'eſtre. Il y a en chaſcun certain amour de ſoymeſme, & vne volonté profondement empreinte de viure & ſe conſeruer auec vne horreur de la mort, pour ce qu'elle nous oſte beaucoup de biens, ce nous ſemble, nous enleue arriere de ceſte abondance de commoditez auquelles nous ſommes acouſtumez. Outre ce nous fait horla mort, il y a céla que nous ſommes deſia tout-faits aux choſes de ce monde: quant à celles de l'autre vie, nous ne ſçauque c'eſt, & abhorrons les choſes inconues. D'auãtage nous craignons naturellement les tenebres, où l'on eſtime que la mort nous emmenera. Parquoy, encores que la mort ſoit choſe indifferente, ſi n'eſt elle pas entre les choſes que l'on doiue ainſi meſpriſer. Il faut par long exercice aſſeurer l'eſprit à ce qu'il puiſſe porter l'aproche & le regard d'icelle. Il faut vilipender la mort plus que de couſtume, car nous la croyõs pl⁹ qu'il ne faut. Pluſieurs doctes hõmes l'õt deſcrite les vns à l'envides autres. On a deſcrit la priſõ d'éfer & vne où il fait touſiours nuict, où il y a vn eſpouuantable portier couché ſur des carcaſſes à demi rongees, dedans vne cauepleine de ſang, qui ne ceſſe d'abayer & effrayer les ames. Mais quand tu prouuerois que tout cela eſt vn conte à plaiſir, & qu'il ne reſte aux morts dequoy craindre, il leur vient vne autre peur. Car autant craignent les mourir de n'eſtre plus, que d'eſtre aux enfers. Tandis que ces

Quelle difference il y a entre les choſes differente & indifferentes.

Pourquoy nous auõs la mort en horreur.

Irreſolution miſerable de la penſee humaine.

ces nous assaillent, sera-ce par vne chose magnifique,& de plus remarquables de nostre vie? suyuant ce qu'vne longue persuasion aura imprimé en nos cœurs, de mourir commodément? Nostre ame n'aspirera iamais à la vertu, si elle croid que la mort soit chose mauuaise: mais la tenant pour indifferente le courage nous reuiendra. La nature des choses ne permet qu'aucun acoste resolument ce qu'il pense estre mauuais, il en aprochera nonchalamment & contant ses pas. Or il n'y a point de gloire en l'œuure d'vn pareil reflexeux & restif. La vertu ne faict chose, d'autant qu'elle soit necessaire. Adiouste maintenant à cela que rien ne se faict honnestement, sinon ce à quoy le cœur s'est affectionné & adonné, & à quoy il n'a contredit en sorte que ce soit. Mais en aprochant du mal, c'est pour crainte de pis, ou sous espérance de mieux, l'aproche dequoy est de telle consequence qu'on ne fait difficulté d'endurer le mal. Les auis de celui qui est lors en besongne ne s'accordent pas du costé, où il se cõmãde d'acheuer ce qu'il a deliberé, de l'autre, il y a ie ne sçay quoy qui le retire & detourne loin de la chose qu'il appelle suspecte & perilleuse. Ainsi donc il branle en diuerses parts. Cela aduenant, c'est fait de la gloire car la vertu execute ses desseins d'vn cœur bien d'accord, & ne craint point ce qu'elle fait. Ie te dirai comme la Sibille à Enee,

Au 6. liu. de l'Eneide.

Ne donne lieu au mal qui te menace,
Mais t'y oppose auec plus grand' audace.

Où sera ceste plus grande audace, si tu crois que les choses mentionnees soyent maux? Il faut arracher cela de ton cueur, autremẽt la desfiãce ne trauersera, & arrestera ta cour Il te faudra pousser dedans cela què tu deuois enuahir. Les epiciques veulent que l'argument de Zenon soit estimé valable, & que l'autre qui lui a esté opposé soit faux. Ie n'assuietti point ce discours aux reigles de dialectique, ni aux subtilitez espineuses de escholes: il faut (à mon auis) bannir toute ceste façon d'arguer, en laquelle le respondant feint estre vaincus, puis estant amené à ceste necessité de confesser ce qu'on l'interrogue, il pense d'vn & respond d'autre. Estant question de la verité, il conuient proceder plus simplement, & contre la peur, plus courageusement. Pour perdre & souldre, comme il faut, les subtilitez de telles gens, i'aimerois mieux persuader vne chose, qu'enlacer quelqu'vn de paroles qu'il n'entend pas. Comment encourage-t-il vne armee rãgee en bataille & preste à mourir pour le

Difference entre les subtilitez de Dialectique & les enseignemẽs de la Philosophie morales.

Le. T. Liuedecad. 1. liure 2. Plutarque au traité de la malignę. d'Herodote.

salut de la patrie! Represente toy ici les trois cens Fabiens, qui deschargẽt sur leur maison seule tout le faix de la guerre contre Rome. Voici les Lacedemonieus campez au passage nommé Thermopyles, qui n'esperent ni victoire ni retour en leur ville. Là doyuent-ils tous estre enterrez. Quel langage tiendras-tu pour les induire à opposer leurs poictrines à la ruine qui menassoit toute la Grece; & à quitter plustost la vie que la place? Tu diras qu'il n'y a point de gloire en ce qui est mal: que la mort est chose glorieuse: par consequent il n'y a point de mal en la mort. O la braue harangue! Qui fera difficulté apres cela de se ietter à trauers les picques, & mourir les armes au poin? Mais combien plus genereusement Leonidas aborda-il ses gens d'armes? Cõpagnons, dit-il, faites bonne chere ceste fois: vous souperez en l'autre mõde. La viande ne leur est pas creuë en la bouche, ne s'est arrestee en la gorge, ni ne leur est tõbee des mains. Ils se sont aussi alaigrement auancez vers le soupé qu'au disné. Et ce Capitaine Romain, enuoyé pour gaigner vn passage, dit il pas aux soldats qui le deuoyẽt suyure & passer à trauers vne grosse troupe d'ennemis; Compagnons, il faut necessairement aller là: d'en reuenir, il n'est pas necessaire. Tu vois combien la vertu est simple & imperieuse. Monstre moy homme que ces arguces Stoiques puissent rendre plus courageux & resolu. Elles ne font que rompre le cœur, qui ne doit iamais moins resserrer ni enclorre en ces scrupules subtilitez, que quãd il est question d'afaire important. Il faut oster la crainte nõ seulemẽt aux trois cẽs Fabiẽs & Lacedemoniens, mais à tous les hõmes du mõde. Cõmẽt leur engneras tu q̃ la mort n'est pas chose mauuaise? Par quelles sons refuteras tu les opiniõs de tous siecles, & dõt nous sõ abreuuez des nostre enfãce? Quel secours trouueras-tu qu'allegueras-tu pour soustenir l'infirmité humaine? Que ras-tu, pour enflamer les hõmes à courir la teste baissee dãs les dãgers? par quelle harãgue aboliras-tu ce cõsentq est entre tou⁹ de redouter la mort? Où trouueras tu d'eloquẽce pour detourner la persuasiõ que tout le mõ directemẽt contraire à la tiene? Tu me forges des mots eux, & veux tiltre des questiõs. Mais souuiẽ toy qu'il fau dards biẽ puissas pour trãspercer les grosses bestes. Les de flesche & de fondes estoiẽt inutiles contre ce serpẽt ué en Afrique, où il faisoit plus de peur & de mal que la

La simplicité de la vertu est acõpagnee d'autorité souueraine: l'eloquẽce humaine au cõtraire fait beaucoup de bruit & a peu de creance.

Belle cõparaison.

Plin. li. 8. ch. 14.

p in ere ni que les legions Romaines. Il ne redoutoit les coups
ni de traits, le fer, ni quelconque effort de main: on ne le pou-
uoit transpercer à cause de la dure espaisseur de sa peau: on le
n'effroissa à toute peine à coups de pieces de rocher. Et toy, lan-
gues-tes ces chenuotes contre la mort? C'est auec vne aleine
ordinaire teste à vn lion. Tes propos sont pointus, aussi le sont
les aretes d'vn poisson. Beaucoup de choses se rebouschent
& deuiennēt inutiles pour auoir la pointe trop aiguë.

LXXXIII.

De l'estat de ta vieillesse.

De sa frugale conuersation & maniere de viure.

Auis de plusieurs, & de Senecque aussi, touchant l'yurongnerie.

TV veux que ie te descouure ma vie, & ce que ie fai tous les iours. C'est auoir bonne opinion de moy, si tu pēses qu'il n'y ait riē en iceux que ie vueille cacher. Certainement il faut viure cōme à descouuert, & pēser ne plus ne moins q̄ si quelqu'vn voyoit le fond de nostre cœur: comme defait il y en a vn q̄ peut penetrer iusques là. Car que sert à l'hōme de se tenir clos & couuert? Rien n'est clos à Dieu. Il se trouue au beau milieu de nos ames & s'insinuë en nos pensees. Ie di qu'il y entreuient, pource que quelquefois il s'en eslongne. Or ie satisferay à ta demande, & t'escriray de bon cœur ce que ie fais, & auec quel ordre. Consequemment ie prendray garde à moy, & (ce qui est le principal) ferai reueuë de chasque iour. Ce qui nous gaste est que personne ne considere cōmēt il vit. Nous pensons encores peu souuent à ce qui est à faire: mais nous ne pensons nullement à ce que nous auons fait. Et toutesfois il faut que le passé aprene à reigler l'auenir. Le iourd'hui est entier, nul ne m'a riē soustrait: ie l'ay passé entieremēt sur le lict & à la lecture. Ie ne fai pas grād exercice du corps, & c'est dequoy ie remercie la vieillesse qu'elle me couste peu. Aussi tost que ie me remuë, ie suis las: & c'est le but de l'exercice des plus robustes. Demandes-tu auec qui ie m'exerce? ie me contente d'vn, asçauoir d'Earinus, ieune enfant de mœurs amiables, comme tu sçais: mais il deuient

1. *Pour l'estrecir il discourt sagement & par dessus la Philosophie humaine de la maiesté diuine, pour aprendre à chascū de bien reigler ses pensees.*

Conference plaisāte de

Vieillesse auec l'effãce. grand,& i'en cerche desia vn qui soit moins robuste. Icelui dit que nous auons vne mesme crise,pource que les dents nous tombent à tous deux. A peine le puis-ie aconsuiure quand il marche trop viste,& d'ici à peu de iours ie ne pourray le rateindre. Tu vois combien profite vn exercice continué tous les iours. Si deux personnes marchent par diuers chemins,on void en peu d'heure l'vne fort esloignee de l'autre. En vn mesme temps Eatinus monte & ie descen:& tu n'ignores pas que l'on descend bien plus viste que l'on ne monte. I'ay mal parlé:car la vieillesse ne descend pas: elle tombe tout à plat. Mais veux-tu sçauoir le succes de l'exercice du iourd'hui? nous sommes demeurez à la raye au mi-

Description de la vieillesse de Senecque en sa vieillesse. lieu de la course:ce qui n'auient pas souuent. Estant recreu, au lieu de m'estre exercé,ie me suis bagné. Autresfois au commencement de l'année ie soulois me lauer en eau froide,& me ietter es endroits les plus agitez: & comme i'auois acoustumé de lire,d'escrire,& dire quelque chose de special, aussi cõmẽçois-ie l'an par ceste façõ de faire de me fourrer en l'eau courãte & fresche:mais ie me suis remué vers le Tibre:puis ici:où le soleil donne, tellement qu'estant dispost & les choses estãs biẽ acõmodees,ie me trouue presques vn bain. Apres cela ie mange du pain sec,& fais vn disné sa table,& en fin duquel n'est besoin se lauer les mains. Ie d vn peu. Tu sçais ma coustume. Mon somme est cou & comme entrerompu. Ce m'est assez de clorre l'œil. P fois ie sen que i'ay dormi, quelquesfois i'en ay opinion. l'on fait tant soit peu de bruit au parc des exercices, vn so amassé & confus vient incontinent donner dedans m oreilles. Cela ne dissipe ni n'entrerompt mes pensees. porte le bruit fort patiemmẽt, plusieurs voix ramassees semble me font comme vn flot d'eau,ou le soufflé d'vn v qui fait branssler les arbres d'vne foreſt , & tels autres so confus. Au reste ie vai te dire à quoy ie me suis donné. I pensees d'hier il m'en reste vne,à sçauoir à quoy pensoy les Stoiques qui ont rendu legeres & enuclopees les p ues de choses d'importance: car encores que ces choses yent vrayes,toutesfois par le moyen de telles preuues, e

3. Contre l'yurongnerie ont aparence de mensonge. Ce grand personnage Zen fondateur de la secte des Stoiques, la plus courageu pure de toutes les autres,pour nous faire hayr l'yurongn propose vn argument par lequel il pretend prouuer l'hom

l'homme de bien ne s'enyurera point. Nul,dit-il,ne cõmet
ſon ſecret à vn homme yure ;or on le commet à vn homme
de bien:dont s'enſuit qu'vn homme de bien ne s'enyurera
point. Mais conſidere vn pareil argument tout à rebours, *Subtilitez Stoiques pour deſcrier l'yurognerie.*
pour ſe mocquer de celui-là: car il ſuffit d'en propoſer vn
qui ſeruira autant que pluſieurs. Nul ne dit ſon ſecret à ce-
celui qui dort:il le dit à vn homme de bien; s'enſuit dõc que
l'homme de bien ne dort point. Poſidonius fait tout ce
qu'il peut pour maintenir noſtre maiſtre Zenon : mais en
vain,ce me ſemble. Le mot d'yure ſe prend,dit-il,en deux
ſortes,l'vne quand quelqu'vn eſt yure & tranſporté de vin:
l'autre quand c'eſt vn yurongne qui fait ordinaire de s'eny-
urer. Que Zenon parle de l'yurongne,non pas de l'yure,&
qu'à ceſt yurongne l'on ne dira pas vn ſecret, pource qu'a-
pres auoir beu il le pourroit deſcouurir. Cela eſt faux:car *Difference entre l'yure & l'yurogne.*
le premier argument touche celui qui eſt yure,& non celui
qui le ſera. Tu m'acorderas qu'il y a grande difference en-
tre l'yure & l'yurongne:vn homme peut eſtre yure pour v-
ne fois,& ne ſera pas yurongne ni adonné au vin pourtant:
d'autre part vn yurongne ne ſera pas touſiours yure. Ie pren
donques le mot en ſa ſignification accouſtumée, veu meſ-
mes qu'il eſt mis en auãt par vn perſonnage qui fait profeſ-
ſion de bien examiner & peſer tout ce qu'il dit. Ioint que
s'il a voulu dire autre choſe,& que nous prinſſions ce mot
en autre ſens,par tel equiuoque il s'eſt voulu iouër du mon
de,ce qu'il ne conuient faire, quand l'on cerche la verité.
Mais preſupoſons que tel ait eſté ſon auis : la conſequence
eſt fauſſe,qu'il ne faut communiquer rien de ſecret à celui
qui fait couſtume de s'enyurer. Penſe à combien de ſoldats,
qui n'eſtoient pas touſiours bien deſenyurez, vn chef d'ar-
mée, vn Capitaine, vn Centenier a donné des commiſſions
ſecrettes. Tullius Cimber ſceut autant de la conſpiration
faite contre Ceſar, qui s'eſtoit empare de l'Eſtat apres la
defaite de Pompée,que Caſſius. Iamais Caſſius ne beut
que de l'eau:au contraire Cimber eſtoit par trop ſuiet au
vin,& en eſtoit deuenu puant. Dont lui meſmes ſe donna
vn trait de riſée, Pourrois ie (diſoit-il)ſupporter vn hom-
me qui qu'il ſoit, veu que ie ne puis pas ſupporter le vin?
Que chaſcun ſe ramentoyue ici ceux qu'õ ſçait ne pouuoir
porter vn verre de vin,& qui garderont bien qu'vn mot d'im
portance leur eſchape. I'en propoſeray vn exemple,qui me

Exemple rare d'vn yurongne discret & auisé.

reuient au deuant, peur de l'oublier: car il est bon d'auoir de tels tableaux pour la commodité de ceste vie: & ne faut pas touſiours les aller cercher bien loin. L. Piſo, Preuoſt du guet, incontinent qu'il ſe metroit à boire, demeuroit à table la pluſpart de la nuict, puis dormoit iuſques enuiron midi: voila comme il paſſoit ſa matinee. Neantmoins il exerçea treſſoigneuſement ceſte charge de veiller ſur la garde de la ville. L'empereur Auguſte lui commit des afaires ſecrettes, quand il l'eſtablit gouuerneur de Thrace, laquelle il donta: & lors que Tiberius partit pour aller vers Naples, pource qu'il laiſſoit Rome en vn eſtat aſſez embrouillé, & pluſieurs mal contens, ſe ſouuint (ce ſemble) que la façon de viure de Piſo, lui auoit ſerui: car il laiſſa la ville en garde à Coſſus, perſonnage graue & raſſis, mais qui ſe trempoit & plongeoit en vin de telle ſorte, que par fois on l'emportoit tout aſſopi & mort-yure du Senat, où il eſtoit venu au ſortir de table. Toutesfois Tiberius lui eſcriuit pluſieurs lettres de ſa main, du contenu deſquelles il ne voulut ſe fier à pas vn de ſes ſecretaires. Il n'y auoit ſecret concernant le particulier du Prince ou le public de l'eſtat que Coſſus ignoraſt. Rebutons donc ces arguces Stoiques ſuſmentionnees.

Auis de Seneque touchant l'yurongnerie.

Vray eſt que l'eſprit offuſqué des fumees de vin prins exceſſiuement, n'eſt plus maiſtre de ſoy Comme le vin nouueau fait tempeſte dedans les tonneaux, tellement que la force de la chaleur chaſſe vers le haut tout ce qui eſt au fõd: ainſi quand le vain a gaigné la teſte, tout ce qui demeuroit caché par bas monte & ſort en auant. Ceux qui ont trop pris de vin ne peuuent garder la viande en leur eſtomach: au ſemblable, il leur eſt impoſſible de contenir ni leur ſecret, ni celui d'autrui, ains ils publient l'vn auſſi legerement que l'autre. Toutesfois encores que cela auiene, auſſi eſchet-il que nous ne faiſons difficulté de deliberer d'afaires de conſequence auec des bons biberons. Il n'y a donc point de fondement en ceſte maxime pretenduë, que l'on ne doit point conuaincre vn ſecret à celui qui s'enyure quelquesfois. Il ſera meilleur d'accuſer tout ouuertement l'yurongnerie, & deſchifrer les ordures qui en procedent, deſquelles non ſeulement l'homme ſage & parfait, mais meſme vn qui ſera tant ſoit peu honneſte, ſçaura ſe donner garde. Le ſage ſe contente d'eſtancher ſa ſoif, & ſi par fois il faut pour l'amour d'autrui demeurer à table plus longuement que de couſtume

Comment il faut condãner vn tel vice & par quelles raiſons.

omme s'y enyure pas pourtant. Nous disputerons ci apres, si
il le sage se trouble le cerueau de vin, & fait des actes de gens
uz yures. Cependant, si tu veux conclurre que l'homme de
bien ne doit pas s'enyurer, pourquoy y procedes-tu par syl
logismes? Monstre combien c'est chose honteuse de se far-
cir ainsi la panse, & ne conoistre point la mesure de son e-
stomach: combien de choses commettent les gens yures,
dont les obrez rougissent: que l'yuresse n'est autre chose
qu'vne fureur volontaire. Puis qu'on se propose qu'vn homme demeu-
re yure plusieurs iours, dirás tu pas qu'il a perdu le sens?
YYuresse & rage ne sont pas moindres l'vne que l'autre: vray
est que l'yuresse ne dure pas tant que la rage. Propose l'exé
ple d'Alexandre de Macedoine, qui en plein banquet tua
de mort son cher & fidele ami Clitus, & voyant sa faute
ne voulut se desfaire, comme il l'auoit bien merité. L'yuron-
gnerie agrandit & descouure tout autre vice quel qu'il soit:
elle chasse au loin la vergongne qui fait reste au vicieux ef-
forts. Car le nombre est plus grand de ceux qui par honte
s'abstiennent de mal faire: que des autres qui en sont de-
tournez par amour de vertu. Quand vne fois le trop de vin
a gaigné le cerueau, tout le mal caché au dedans vient à se
descouurir. L'yurongnerie ne fait pas les vices, mais elle les
esmouuse & descouure. Alors le paillard n'attend pas d'estre
en sa chambre, ains sans delay il lasche la bride à sa brutali-
té, & luy laisse faire ce qu'elle veut: alors l'impudique fait
profession de son ordure & la publie: alors l'insolét laisse al-
ler sa langue & ses mains. L'orgueil du glorieux croist, la vio-
lence du cruel s'enflamme, la malignité de l'enuieux s'es-
claircit. Brief tout vice se desploye & s'estale. D'auantage,
comme homme yure ne sçait où, ne qui il est, il besgaye & bron
che en propos, les yeux luy tournent, ses pieds chancellent,
la teste lui vire, & lui semble que les toicts & planchers se
meuuent, & que toute la maison branle: puis quand le vin
commence à bouillir il sangle l'estomach & tiraille les en-
trailles. Encores le vin est il aucunement supportable, tan
que sa force est en son entier, Mais il se corrompt lors
que la personne est endormie, tellement que l'yuresse se cõ
uertit en crudité. Considere quels maux se sont ensuyuis de
l'yuresse publique. C'est elle qui a liuré aux ennemis des
villes cõtiõs puissantes & belliqueuses, qui a fait bresche aux mu
railles que les assiegez auoyent resoluemẽt defendues l'es-
pace de plusieurs annees, qui a assuietti les peuples rebelles

Maux causez par l'yurongnerie

C'est la marrelle & l'allumette des autres vices.

Image de l'homme yure.

Maux ensuyuis de l'yuresse publique.

& qui ne vouloyent faire ioug, qui a dompté ceux dont nob
l'on ne pouuoit venir à bout par les armes. Tant de che
mins fascheux, tant de combats, tãt de faisons aspres passé
maugré la difficulté des temps & des lieux, tant de riuier
dont les sources estoient inconues, tant de mers n'ont sce
rien faire à Alexandre, duquel i'ay parlé ci deuant: mais l'
urongnerie & ce hanap fatal où l'on beuuoit à outran
Exemple en Alexãdre. l'a mis au tombeau. Quel honneur y a il à boire beaucou
quand tu auras gaigné le pris, & que tes compagno
renuersez sous la table & rendans leur gorge refuser
de te faire raison, quand nul des conuiez ne sera demeu
debout que toy, quand tu auras bravement vaincu tous
autres, & que nul ne portera tant de vin que ton estomac
en tient, si est-ce que le tonneau d'où on la tiré, & où il
Autre exẽ ple en M. Antonius. en a de reste, a l'auantage par dessus toy. Qui a perdu M. A.
tonius, grand personnage & d'excellent esprit, qui l'a pou
en des vices & dissolutions indignes d'vn Citoyen Roma
le trop boire, & l'amour de Cleopatra, mal non moins pu
sant que l'yuresse. Tels exces l'ont fait deuenir ennemi
la Republique, ont donné barre sur lui à ses ennemis, l'on
rendu cruel, quand il se faisoit apporter à table les te
des principaux de Rome, quand au milieu des delice
quises & dissolutions du tout excessiues, il prenoit pla
reconoistre les visages & les mains des proscrits, quan
beré de vin il estoit alteré de sang humain. Ce qu'il
yuroit estoit insupportable: combien plus insuppor
Cruauté cõ pagne de l'y urogneric. estoyent ses deportemens durant son yuresse? Ordin
ment la cruauté acompagne l'yurongnerie: car la san
l'entendement est violee & effarouchee par tel exce
plus ne moins que les longues maladies attendrissent la
tellement qu'elle est offensee aux moindres rayons d
leil ainsi les beuueries excessiues continuees abrutisse
esprits. D'autant que les yurongnes sont presques or
rement transportez de vin les vices endurcis par l'acc
mance de cest abrutissement, & conceus à force de
finalement se maintiennent en vigueur, encore qu
tieux ne boyue point de vin. Declare donc po
Enseignemens de la Philosophie, ant grande efficace. le sage ne doit point s'enyurer. Monstre par les effe
point par paroles, la laideur, & le danger d'vn tel
dre: tu pourras aisement faire cela. Prouue que ces
qu'on appelle, sont punitions, incontinent qu'ils vi

passer mesure. Car si tu argumentes ainsi, que le sage peut s'enyurer tout à fait, & neantmoins se maintenir de bonne sorte: tu peux conclure aussi qu'ayant aualé de la poison il ne mourra point, ni nẽ dormira apres auoir beu de l'opiũ, ni ne vomira ayant prins de l'hellebore. Mais si les pieds chancellent & la langue besgaye: à quel propos estimes-tu que le sage est sobre & yure tout ensemble?

LXXXIIII.

Comment se doyuent comporter les gens d'estude.

Du moyen d'appliquer à nostre vsage ce qui a esté dit par les autres.

CEs promenades, qui me despareſſent & reſueillent, profitent beaucoup à ma santé & à mes estudes, ce m'est auis. Quant au prèmier point tu en peux iuger: si l'amour des liures m'apetisſant & m'anonchalit le corps, ie m'exerce par ceſt autre moyen. Ie vay te monstrer quel auantage mes estudes reçoyuent: ie me suis distrait de la lecture. Or i'estime que ces promenades sont necessaires. Premierement, a-ce que ie ne me contente pas de moy tout seul: seconde-ment à ce qu'ayant aprins de ceux que i'interrogueray, i'as-ie iugement sur leurs inuentions, & pense de mon coste à cercher quelque chose apres eux. La lecture nourrit l'es-prit, & quand il est las de l'estude, elle le restaure, non pas autresfois sans estudier. Il ne faut pas touſiours ẽscrire, ou touſiours lire. La continuation d'escrire ennuye & espuise vigueur de l'entendement: lire trop dissould, & d'estrem-Il faut mesler ces choses, & faire que la plume reduise vn corps ce que l'œil aura recueilli en lisant. Nous de-s ensuiure les abeilles, qui volent de tous costez, & cueil de dessus les fleurs propres ce dont elles veulent faire leur miel, puis l'ayans apporté le disposent & agencent r rayons: brief comme dit le Poete Virgile,

Le miel coulant icelles espaiſſiſſent,
Et de nectar leurs chambrettes tapiſſent.

Au 4. liure des Georgiques.

On ne sçait pas bien si les abeilles tirent des fleurs le suc qui se conuertit incontinent en miel, ou si par quelque cõposition secrette & proprieté de leur esprit elles les trans-

1. Promenades & conferences ſont non moins vtiles & neceſſaires aux gens d'eſtude que la lecture ſolitaire, ou l'occupation à eſcrire qui doyuẽt eſtre entremeſlees.

Petite digreſſion ſur la confectiõ du miel.

forment en ceſte ſaueur. Car aucuns tiennent qu'elles n'ô[illegible] pas l'adreſſe de faire le miel, ains ſeulement de l'amaſſer [illegible] Suyuant céla, l'on dit qu'és Indes ſe trouue du miel ſur de[illegible] fueilles de roſeaux, engendré ou par la rouſee de ces quar[illegible] tiers-là, ou à cauſe de l'humeur eſpaiſſe & douce de ces ro[illegible] ſeaux: que la meſme vertu ſe trouue en nos herbes, mais [illegible] moins aparente & remarquable, laquelle eſt recerchée & [illegible] amaſſée par l'animal à qui nature a donné ceſte propriété [illegible] Quelques autres eſtiment que le ſuc recueilli de ce qui eſt [illegible] au fin bout des fleurs & des fueilles, eſt cõme diſpoſé & ain[illegible] agencé pour les abeilles, non ſans quelque leuain, s'il faut [illegible] ainſi dire, par le moyen dequoy pluſieurs ſucs ſont fondus [illegible] & ne ſõt plꝰ qu'vn. Mais pour ne me laiſſer aller à autre pro[illegible]

2. Comment il faut lire & aproprier à ſoy les diſcours des bons Auteurs.

pos que celui dont eſt queſtion, il nous conuient faire com[illegible] me les abeilles, & trier tout ce que nous auons amaſſé de [illegible] diuers auteurs: car les matieres eſtant diſtinguees l'on s'em[illegible] ſouuiẽt mieux. En apres ayant digeré le tout à par nous, ſe[illegible] lon la portee de noſtre entendement, faire de toutes ceſtes [illegible] ſauſſes vn bon potage, en telle ſorte que ſi quelqu'vn dit, [illegible] voila qui eſt pris d'vn tel auteur, toutefois il aparoiſſe quelq[illegible] c'eſt autre choſe que ce d'où nous l'auons recueilli. Ce q[illegible] nous voyons Nature faire aiſement en nos corps. Tan[illegible] que la viande par nous aualée demeure en ſa qualité & [illegible] le entiere en noſtre eſtomach, c'eſt vn fardeau: mais eſt[illegible]

Belle comparaiſon à ce propes,

digeree, elle ſe conuertit en ſang & en eſprits. Faiſons [illegible] meſme es choſes qui nourriſſent nos eſprits: ne ſouffro[illegible] que ce que nous auons puiſé des auteurs demeure enti[illegible] car il ne ſeroit pas noſtre: digerons-le: autrement ce ne [illegible] qu'vn remplage de memoire, & nous aurons l'entẽdem[illegible] tout vuide. Acceptons ces choſes pour bonnes, & les faiſ[illegible]

Autre comparaiſon,

noſtres, en telle façon que de pluſieurs ſe compoſe vne [illegible] le, comme quand en vn compte on a adiouſte diuerſes [illegible] mes, d'icelle s'en fait vne totale. Noſtre eſprit en doit [illegible]

Troſieſme comparaiſõ

autant. Qu'il ſerue tout ce qui l'a aidé, & ne monſtre ſi [illegible] ce qu'il a fait. Si l'on remarque en tes eſcrits les tr[illegible] d'vn autre, que tu n'auras ſceu oublier à cauſe de leur [illegible] gance, ie veux que les tiens leur reſſemblent, comme fa[illegible] fils à ſon pere, & non comme vn pourtraict au vif, l'aut[illegible] deſſus lequel il eſt pris. Vn pourtrait eſt vne choſe mo[illegible] Quoy donc? ne conoiſtra-on point quel auteur tu en[illegible] ſoit au ſtile, ſoit en la methode, ſoit es ſentences & rai[illegible]

Ie p[illegible]

...e penſe que quelquefois l'on ne ſçauroit conoiſtre ſi c'eſt ...n grand perſonnage ou non: car à toutes les choſes qu'il ... extraites des vns & des autres, il n'a pas imprimé ſon ſtile, ...llement que ce ne ſoit plus qu'vn diſcours de meſme te...neur. Vois tu pas combien de voix il y a en vn chœur ...elle muſiciens? toutesfois de toutes ne procede qu'vn ſon. *Quatrieſme comparaiſon.* ...L'vn chante le haut, l'autre le bas, ou les parties d'entre-...eux, y a des hommes & des femmes, on y entrepoſera des ...ltes, les voix des particuliers ſont comme perdues: & ne ...es entend on point ſinon toutes enſemble. Ie parle de la ...ique, comme des Philoſophes anciens. En nos feſtins il ...a plus de chantres qu'il n'y auoit de regardans au theatre. Quand l'ordre de ceux qui chantent a rempli les chemins, ...uſque le fond du theatre eſt enuironné de trompettes, & que ...enhaut les ioueurs de toutes ſortes de fluſtes & d'inſtru...ens de muſique ont ſonné, l'on entend vn bel accord de ...ons diſcordans. Tel veux-ie que ſoit noſtre eſprit: qu'il cõ...ene beaucoup de ſciences, de preceptes, d'exemples de plu...eurs ſiecles: mais que le tout n'ait qu'vne harmonie. Si tu ...emandes comme cela ſe pourra faire: ce ſera par aſſiduelle *Application & raport de toutes les comparaiſons au poinct principal.* ...editation, ſi nous ne faiſons rien que par auis de la raiſon laquelle ſi tu veux donner audience, elle te dira, Laiſſe, ...iſie ces choſes vers quoy chaſcun court. Laiſſe les richeſſes, ...perdent ou chargent trop ceux qui les poſſedent. Quit...les plaiſirs du corps, car ils ne font qu'amollir & ener...l'eſprit. Tire toy loin de l'ambition: c'eſt vne veſſie plei...de vent & de vuide, elle n'a point de bornes: autant a el...peur de voir quelqu'vn deuant ſoy que d'aller apres vn ...tre. L'enuie aſſaut l'homme par deux endroits. Tu ſçais ...mbien eſt miſerable celui à qui l'on porte enuie, ſi lui ...elme eſt enuieux. Vois-tu les palais des grands, & ces en...ces où tant de donneurs de bon iour ſe donnent du coul...les vns aux autres? Il faut endurer tout plein d'outrages, ...r y entrer, & encores plus quand l'on eſt dedans. Paſſe ...eſcaliers & magnifiques portaux des riches: ſi tu t'y ar...ſtes, tu ſeras non ſeulement en vne pente, mais auſſi en ...precipice & lieu gliſſat. Deſtourne toy de là pour te rẽdre ...pres de la Sapiẽce: cerche les choſes tranquilles & vraye...ment grandes. Combien que tout ce qui ſemble haut-efle...au monde ſoit bien petit, & n'ait aucune aparence ſinon ...tant que l'on en faict comparaiſon auec les choſes moin...

dres, il eſt neantmoins de perilleux & difficile acces. La mõtee aux honneurs eſt raboteuſe. Mais ſi tu veux paruenir au faiſte de la vertu, ſous lequel la fortune giſt couchee, tu verras à tes pieds toutes ces choſes qu'on eſtime infiniement hautes, & cependãt le chemin à ce ſommet eſt plain & vni

LXXXV.

1. *Recueil de pluſieurs raiſons, par leſquelles les Stoïques prẽdoyẽt prouuer que la ſeule vertu ſuffit à biẽ & heureuſement viure, & aboliſſoyent les paſſions en l'homme ſage.*
2. *Leur reſponſe aux auis contraires.*
3. *Perfection de la vie heureuſe.*

1. *S'eſtant excuſé briefſement, il entre en diſcours.*

IE t'auois eſpargné, laiſſant en arriere tous ſcrupules, & me contentant de te dõner quelque gouſt de ce que les Stoiques diſent pour prouuer que la vertu ſeule ſuffit pour bien & heureuſement viure. Tu veux que ie ramaſſe tous leurs argumens, ou ce qui a eſté inuenté pour confermer leurs auis: quoy faiſant au lieu d'vne lettre ie t'enuoyerois vn[e] ure. Ie ſuis contraint proteſter derechef, que telle manie[re] de diſcourir me deſplait. Ce m'eſt vne honte de ſortir [de] place auec vne aleine en la main pour maintenir la querelle des dieux & des hommes. Qui eſt ſage, il eſt attrempé. L'attrempé eſt conſtãt, & le conſtant ne peut eſtre troublé. L'homme aſſeuré n'eſt point triſte. Qui n'eſt point triſte eſt heureux. Par conſequent le ſage eſt heureux, & la ſageſſe ſuffit à heureuſement viure. Aucuns des Peripateticiens [ré]pondent à ceſt argument, en telle ſorte qu'ils prenent l'[homme] aſſeuré, conſtant & ioyeux, comme ſi l'on diſoit qu'il ne ſe trouble que rarement & bien peu, qu'il n'eſt point ſi [prompt] à ſe faſcher, & que cela ne luy auient gueres, & ne fait [que] paſſer. Ils alleguent que c'eſt nier qu'il y ait vne nature [hu]maine, ſi l'on maintient que l'eſprit de quelqu'vn eſt exempt de triſteſſe: ils accordent que le ſage n'eſt point acablé de triſteſſe, mais il en eſt touché, diſent-ils. Telles ſont les allegations, & autres conformes aux opinions de leurs ſectes, ils n'aboliſſent point les paſſions, ains les moderent [par] qu[elque] [ver]tu

Premiere raiſon.

Obiection des Peripateticiens.

Ie vouluoy ie reſpon,que le ſage n'eſt en rien auantagé,ſi l'on dit qu'il eſt plus fort que les plus foibles, plus ioyeux que les plus triſtes,plus attrempé que les plus diſſolus, & plus magnanime que les plus laſches du monde. Que ſeroit-ce ſi ie,ſe baladas,iettant l'œil ſur des boiteux & des malades,admiroit la viſteſſe de ſes pieds? Virgile conte de Camilla,que

Reſponſe des Steiques.

C'eſte pucelle, au long du champ comblé
Euſt peu voler par ſus le bout du blé
Sans à la courſe offenſer l'eſpit tendre.
Par ſus la mer,tirante,euſt peu contendre,
Des flots enflez ſouſtenue,& n'euſt pas.
Du haut de l'eau mouillé ſon leger pas.

Au 7. lieu de l'Eneid. tout à la fin.

C'eſt vne viſteſſe eſtimee à par ſoy, non point par conſequence auec la deſmarche des pareſſeux. Appelleras-tu ſain celui qui ſent vn leger acces de fieure? vne maladie mediocre n'eſt pas pleine ſante. On dit que le ſage ne ſe trouble point,au meſme ſens que l'ō appelle fruits ſans pepin ceux qui en ont de fort petis. Ceſte opinion des Peripateticiens eſt fauſſe. Ie n'enten pas que les vices doyuent eſtre moindres en l'homme de bien qu'es autres: ie di qu'il en eſt exempt: & ne veux pas qu'il n'en ait qu'vn peu, ains qu'il n'en ait point du tout. Car s'il en a,ils croiſtront & viendront luy donner des trauerſes. Ne plus ne moins qu'vne grande & parfaite ſuffuſiōn oſte la veuë, auſſi vne petite la trouble. Si tu attribues quelques paſſions au ſage, la raiſon leur ſera entiere,& en ſera emportee ainſi que d'vn torrent, attendu meſme que tu lui laiſſes toute la troupe des paſſions, pour reſiſter contre. Vne bāde de gens,moyennement forts, peut plus que la violence d'vn geant. A ton compte le ſage a vne auarice meſuree, vne ambition poſee, vne cholere ployable, vne inconſtance peu extrauagante, vne diſſolution diſcrette. Mieux vaudroit à vn homme d'auoir vn vice tout entier qu'à vn autre d'eſtre entaché de tous, quoy que ce fuſt le moindrement. En apres n'importe ſi la paſſion eſt grāde ou petite, pourueu qu'elle quelle ſoit, elle ne ſçait obeir ni receuoir conſeil: comme les animaux ſauuages & priuez ne ſe rangent point à la raiſon, d'autant que leur naturel eſt ſourd aux perſuaſions: ainſi les paſſions fortes ou foibles n'eſcoutent ne ne ſuyuent les remonſtrances. Si les tigres & les lions ou changent quelquesfois leur naturel farouche, ils ne le deſpouillent pas pourtant: lors que tu y penſeras le moins, leur fu-

Replique des Peripateticiens.

Reſponſe des Stoiques.

Seconde raiſon des Stoiques pour abolir les paſſions en l'homme vertueux.

reur adoucie s'asprira. Iamais les vices ne se changent nettement. Outreplus, encores que la raison s'auance, les passions ne se remueront pour cela: si elles sont trainees par la raison, icelle sera contrainte de continuer ce train. Car il est plus aisé d'empescher leurs premiers efforts, que de gouuerner leur impetuosité. Pour vray ceste mediocrité est fausse & inutile: & cõme qui diroit qu'il faut estre vn peu malade, & vn peu hors du sens. La vertu seule a ce temperament dont les vices sont destituez. Plus aisément les aboliras-tu que tu ne les gouuerneras. Est-il pas vrai que les vieilles & incurables playes ou maladies de l'ame, comme l'auarice, la cruauté, la cholere, l'impieté, sont desmesurees? aussi le sont donques les passions: car des vnes on tombe dedans les autres. D'auantage, si tu attribues quelque autorité à la tristesse, à la peur, à la conuoitise, & aux autres meschantes mœurs, nous n'aurons point de puissance sur icelles. Pourquoy? D'autant que les choses qui les irritent sont hors de nous. Au moyen dequoy elles croissent selon qu'elles en ont des grandes ou petites occasions. La peur sera plus grande, si elle regarde d'auantage ou de plus pres qu'il ne faut ce qui l'effarouche: la conuoitise s'enflammera, tant plus elle esperera gaigner & beaucoup obtenir. S'il n'est point en nostre puissãce de sçauoir s'il y a des passiõs, nous ne sçauons non plus combien il y en a. Si tu leur permets de commencer, elles croistront auec leurs causes, & seront en tel nombre qu'on les estimera. Ioint que tu les verras croistre & s'auancer, tant soyent elles petites à l'entree. Les choses pernicieuses ne gardent reigle ni mesure. Quoy que les maladies soyent legeres au commencement, si se regregent elles: & par fois vne petite recharge acable du tout les corps alictez. Mais quelle folie est-ce, de penser que nous ayons en nostre puissance les fins des choses sur les commencemens desquelles nous n'auons que voir? Comment pourray-ie mettre fin à vne chose que ie n'ay peu empescher veu qu'il est plus aisé de forclorre que de retenir vne chose quand on lui a laſché la bride? Aucuns ont proposé vne distinction, & dit que l'homme sage & attrempé est paisible au regard de l'assiete & habitude de son entẽdement: mais que les euenemens le peuuent troubler: car quant à l'habitude de son entendement, il n'est troublé, ni contristé, ni espouuanté: mais plusieurs occasions se presentẽt au dehors

Troisiesme raison.

Quatriesme.

Cinquiesme

Sixiesme.

3. Response des Stoiques aux raisons cõtraires à ce paradoxe precedẽt et contre les passions.

iusqui le troublẽt. C'eſt cõme s'ils diſoyẽt qu'il n'eſt pas cho-
lere, mais que par fois il ſe courrouce: ni timide, encores
que de fois à autre il ait peur: c'eſt à dire que le vice de la
peur (& non la paſſion) eſt en lui. Acordant ceſte diſtinctiõ,
on voit frequent vſage la peur deuiendra vice: & la cholere ad-
miſe en l'ame deſcouurira ceſte habitude de l'eſprit deſnué
de cholere. D'auantage, s'il ne meſpriſe point les occaſions
qui viennent de dehors, & il a peur de quelque choſe, quand
il faudra marcher à trauers les traicts & les feux pour main-
tenir la patrie, les loix, la liberté il ſortira au petit pas, & re
tournera en ſa pẽſee. Or ceſte inquietude d'eſprit eſt totalement
loingnee du ſage. Et apres ie tien qu'il conuient prendre
bien garde de cõfõdre ces deux choſes qu'õ doit prouuer ſepare-
mẽt. Car pour vne cõcluſiõ à part l'on tiẽt que cela ſeul eſt
bon qui eſt honneſte: & derechef ceſte autre à part, que la
vertu ſuffit pour viure heureuſement. Si ce qui eſt hõneſte
eſt le ſeul bien, tous accordent que la vertu ſuffit pour viure
heureuſement: mais au cõtraire on ne dira pas que ſi la ver-
tu ſeule rend l'homme heureux, ce qui eſt honneſte ſoit le
ſeul bien. Xenocrates & Speuſippus penſent que l'homme *Contre Xe-*
peut eſtre biẽheuré que par la vertu: & niẽt que cela ſeul *nocrates,*
eſt bon qui eſt honneſte. Epicurus auſſi s'eſtime heureux *Speuſippus*
par la vertu qu'elle ſuffiſe pour viure heureuſemẽt: ſa raiſõ *& Epicu-*
eſt que la volupté, q procede de la vertu, & n'eſt pas la vertu *rus.*
meſmes, bienheure l'homme. Ceſte diſtinction eſt impertie-
nente. Le meſme dit que la vertu n'eſt iamais ſans volupté.
donc donc elle lui eſt touſiours conionte, elle n'en peut eſtre
ſeparee, & ſuffit ſeule, d'autant qu'elle eſt acompagnee de
volupté, & n'eſt iamais ſãs elle, lors meſme qu'elle eſt ſeule.
Si y a il n'y a point de propos de dire, que la vertu ſeule pour-
roit rendre vn homme heureux, mais imparfaitement: car ie
ne voy pas comment cela ſe puiſſe accorder, d'autant que
la vie heureuſe a en ſoy vn bien parfait & incomprehenſi-
ble, ce qu'eſtant vrai, s'enſuit qu'elle eſt imparfaitemẽt heu
reuſe. Si la vie des dieux n'a rien de plus grãd ni de meilleur,
& la vie heureuſe eſt diuine: il n'y a rien ſurquoy elle puiſſe
eſtre plus haut eſleuee. D'auãtage ſi la vie heureuſe n'a be- *Du ſouue-*
ſoin d'aucune choſe, toute vie heureuſe eſt parfaite, par con- *rain bien.*
ſequent eſt heureuſe, voire treſheureuſe. Sçais-tu pas que la
vie heureuſe eſt le ſouuerain bien? Si elle eſt le ſouue-
rain biẽ, elle eſt ſouuerainemẽt heureuſe. Cõme l'õ ne peut

rien adiouſter à ce qui eſt ſouuerain (car que pourroit-on imaginer par deſſus?) auſſi rien ne defaut à la vie heureuſe, laquelle n'eſt pas ſans le ſouuerain bien. Si tu me propoſes quelqu'vn qui ſoit plus heureux, tu feras encores plus d'innombrables differences du ſouuerain bien: veu que i'entens parler d'vn bien ſi haut qu'il n'y a rien par deſſus lui. Si quelqu'vn heureux l'eſt moins qu'vn autre, il s'enſuit que celui-là deſire plus la vie de ſon compagnõ que la ſiene. Or l'hõme heureux ne prefere quelconque autre vie à la ſiene. Ces deux choſes ſõt incroyables, ou qu'il reſte ie ne ſçay quoy à l'hõme heureux, qui aimeroit mieux eſtre ce qui n'eſt pas encore que ce qu'il eſt, ou qu'il n'aime pas ce qui eſt meilleur que lui. Pour vray tant plus l'homme eſt prudent, plus ils s'eſtẽd vers ce qui eſt bon, & deſire y paruenir en toute ſorte. Mais cõmẽt ſera heureux celui qui peut & qui doit encores deſirer? Ie mõſtreray la ſource de ceſt erreur. Ils ignorẽt qu'il n'y a qu'vne vie heureuſe. La qualité d'icelle, nõ la grãdeur, la met en vn bõ & parfait eſtat. Pourtãt ſoit lõgue ou briefue, eſtroite ou ample, eſpãdue en pluſieurs lieux & parties, ou reſerree en vn, elle eſt eſgale & pareille. Qui la priſe au nõbre, à la meſure, aux parties, il lui oſte ce qu'elle a d'excellẽt. Mais qu'y a-il d'excellent en la vie heureuſe c'eſt qu'elle eſt pleine & parfaite. Pour exẽple, la fin du bre & du manger, c'eſt le raſſaſiemẽt: l'vn mange plus l'autre moins: qu'importe? tous deux ſont ſaouls. C'eſt-ci a beaucoup, ceſt autre peu. C'eſt tout vn. Ils n'õt plus ſoif. tel a veſcu lõg tẽps, vn autre eſt mort ieune. Tout va bien pourueu que la lõgue vie ait rẽdu l'vn auſſi cõtẽt que l'autre l'a eſté de la ſiene biẽ toſt acheuee. Celui que tu appelles moins heureux ne l'eſt pas: on ne ſçauroit riẽ retrancher de ce nom. Qui eſt magnanime n'a point de peur: qui eſt ſans peur, eſt ſans triſteſſe: qui eſt ſans triſteſſe, eſt heureux. C'eſt vn argument des Stoiques: auquel certains s'efforcent de reſpondre, diſans que nous poſons pour confeſſee choſe fauſſe & qui eſt en debat, à ſçauoir que le magnanime ſois ſans peur. Vn tel (font ils) n'aprehendera il point dangers imminens? Ce ne ſeroit pas magnanimité, mais ſtiſe & fureur. Il craint donc, mais par meſure, & quoy qu'en ſoit, il n'eſt pas hors d'aprehenſion. Ceux qui tiẽnent ce langage tombent derechef en ceſte abſurdité, que les ces moindres leur ſõt des vertus. D'autant que celui qui peur, cõbien que ce ſoit moins & raremẽt, n'eſt pas ſans ſo

3. Que l'hõme heureux l'eſt parfaictement.

Exemple.

Replique à l'argument des Stoiques touchant le parfaict heureux, et reſponſe à cela.

Autre replique & reſponſe.

Vray eſt que c'eſt vne folie plus legere. On replique que ce-
n iuſtui ne peut eſtre eſtimé ſage qui ne redoute les maux pro
ſnains. Chains. Oui biẽ ſi ce ſont maux: mais s'il tiẽt pour reſolu que
ces dãgers ne ſõt pas maux, & n'eſtime mal ſinõ le vice, il de-
ſ ſura d'vn œil aſſeuré contempler les perils, & en laiſſer la
ueur aux autres. Au contraire, ſi c'eſt l'afaire d'vn ſot & d'vn
nſenſé, de ne point craindre les maux, qui ſera le plus pru-
, nellent, ſera le plus poaureux. Mais vous eſt-il aſſez qu'il ſe
monſtrera courageux es dangers? Nullement. Il ne les re-
uoutera point, ains les euitera. Se tenir ſur ſes gardes, ſans
effrayer, eſt choſe qui lui ſied bien. A ce conte donc il ne
raindra ni la mort, ni les liens, ni les feux, ni les autres trais
l'elle l'aduerſité. Pourquoy les craindroit il puis qu'il ſçait que
ne ſe ne ſont maux que par opinion, & que ce ne ſont ſinon des
ſpouuantaux de la vie humaine? Fay vn roolle de captiuité,
ſe fouets, de chaines, de diſette, de geines & tenaillemens,
mẽbres, ou par maladie, ou par outrages: mets au nombre
es peurs tout ce que bõ te ſemblera. Ce ſont frayeurs pour
es couards. Eſtimes-tu ce vers quoy nous auons à nous ren- *Que c'eſt que mal.*
re franchemẽt quelque iour? Veux tu ſçauoir que c'eſt que
l mal? Succomber deſſous ce qu'on appelle maux, leur enga-
ſi ſert ſa liberté, pour laquelle il n'y a ſorte de maux qu'il ne
ſoffrille ſouffrir. C'eſt fait de noſtre liberté, ſi nous ne meſpri-
ons les choſes qui nous impoſent vn ioug. S'ils ſçauoyẽt que
ce eſt de vaillance, ils ne diſputeroyent pas touchant ce qui
uient appartient à vn homme vaillant. Car ceſte vertu n'eſt pas vne
merité inconſideree, ni vn amour des dãgers, ni vn ſouhait *Que c'eſt que magnanimité.*
recherche de choſes redoutables, c'eſt la ſcience qui mon-
ſtre la diſtinction du mal & du bien: elle eſt treſoigneuſe de
conſolatiõ, & ſupporte fort patiẽmẽt les maux qui ne ſont
ux qu'en laparence. Que ſera-ce dõc? ſi l'on deſgaine l'eſ-
ſur vn homme magnanime, ſi on l'en tranſperce en di-
endroits, s'il void ſes boyaux ſur ſa poitrine, ſi pour le
imenter d'auãtage on lui redonne d'autres coups aubout
quelques heures, & que le ſang recõmence à ſortir par les
yes recouſues. Diras-tu qu'vn tel n'a point de peur ni de
uleur? Vn tel ſe deult vrayement, car nullé vertu n'oſte le
timent à l'hõme: mais il n'eſt point effrayé, il contemple
haut & d'vn cœur inuaincu les coups qu'il a receus. De- *Qui eſt l'hõme vaillãt.*
des-tu quel courage il a pour lors? tel que ceux qui cõſo-
vn ami malade. Ce qui eſt mal, nuit; ce qui nuit, c'eſt

Obiection. la douleur & la diſette ne rendent point l'homme pire. Pourtant ce ne ſont point maux. L'on arguera de faux ce que ie vien de propoſer : car toute choſe qui nuit ne rend pas mauuaiſe celle à qui elle nuit. La tourmente & le tourbillon nuit au pilote, ſans toutesfois le rendre pire. Quelques Stoiques reſpondent à cela comme s'enſuit : que la peſte & l'orage font que le pilote empire, pource qu'il ne peut effectuer ſon deſſein, ni ſuyure ſa route : qu'en ſon art il ne deuiẽt pire, ains en ſon œuure. Le Peripatericien replique, Selõ cela la diſette, la douleur & telles autres trauerſes empirerõt le ſage : car encores qu'elles ne lui arrachent la vertu, elles empeſcherõt ſes entreprinſes. Ce ſeroit bien dit, s'il n'y auoit differẽce entre la condition d'vn pilote & d'vn ſage. D'autãt que le ſage vit à ce but és actions de ſa vie, de faire toutes choſes cõme il a partiẽt, & non pas effectuer ſes deſſeins. Mais l'intention du pilote eſt de mener ſon nauire à port. Les arts & ſciences ſont chambrieres qui doyuent faire ce qu'elles promettent : la Sapiẽce eſt la dame & maiſtreſſe. Celles là ſeruent, & ceſte ci commande à noſtre vie.

Autre obiection.

Reſponſe.

Reſponſe de Senecque. Quant à moy ie voudrois reſpõdre autremẽt, & dire que la ſcience du pilote ne peut eſtre rendue pire par tourmente quelconque, ni l'adminiſtratiõ de ceſte ſciẽce nõ plus. Le pilote ne s'eſt pas obligé à te rendre heureux, ains à te biẽ ſeuir, & manier dextrement ſon vaiſſeau : dont il fait preuue tãt plus quelque trauerſe le vient deſtourber. Vn tel a pu dire, qu'il guidera touſiours ſon nauire comme il faut : il s'eſt acquité du deuoir requis en vn homme de ſon eſtat, la tourmẽte n'a pas empeſché ſõ œuure, ains le ſucces d'icelui. Que donc ? ce qui empeſche le pilote de ſuyure ſa route pour gagner le havre, qui aneantit ſes efforts, qui le reporte au lieu d'où il eſt parti, qui l'arreſte, ou le cõtraint de ietter ſon equipage en mer, lui eſt-il pas nuiſible ? Oui bien, entant qu'il fait voile, nõ pas entãt qu'il eſt pilote. Tãt s'ẽ faut que ceſte nuiſãce obſcurciſſe la ſuffiſãce du pilote qu'au cõtraire elle la deſcouure. Car ſelõ le dire cõmũ, chaſcun eſt pilote en beau tẽps. Les orages & tẽpeſtes nuiſẽt au vaiſſeau, nõ au pilote, cõſideré cõme pilote. Vne bouraſque lui fait du mal non pas pource qu'il gouuerne le nauire, mais pource qu'il cõduit des gẽs qui y ſõt. Outreplus la ſciẽce du pilote eſt biẽ qui cõcerne autrui, & qui apartient à ceux qui ſont dãs ſon vaiſſeau, comme l'art du medecin regarde les ma

...bles qu'il guerit. La sageſſe eſt vn bien commun, propre à ...soy, & à ceux auec qui le sage vit. A l'auanture qu'vn pilotte ...l'vtile ſeruice duquel employé pour autrui eſt empeſché par ...quelque tourmente, reçoit du dommage, & tel accident lui ...nuit. Mais la diſette, la douleur, les autres tourmentes de ce ...ſiecle ne nuiſent point au ſage. Car on ne ſçauroit donner ...exemple pareillement à pas vne des actions qui lui ſont propres, ...mais ſeulement à celles qui concernent autruy: pour ſon regard il eſt touſiours en beſongne: quand la fortune s'oppoſe à lui, c'eſt lors qu'il eſt plus grand, & qu'il fait l'œuure de ſa ſageſſe qui eſt (comme nous auons dit) le bien d'autruy & le ...ſien propre. Auantage, il n'eſt point empeſché lors de ſeruir & d'aider ...les autres encore que quelques neceſſitez le preſſent ...au contraire. La pauureté l'empeſche de monſtrer comment ...il faut manier les affaires d'eſtat; mais il enſeigne à ceux qui ...veulent prendre garde, comme l'on doit ſe conduire en ...grande & baſſe condition. Et c'eſt vne leçon qui dure tout ...le temps de la vie. Auſſi nulle incommodité ni choſe quelconque ne ſe oppoſe à toutes les actions du sage: d'autãt qu'il fait meſme ce par quoy l'on l'empeſche de faire les autres choſes. Il ...eſt preſt à tout: c'eſt le droit adminiſtrateur des biens, & le ...moindre compteur des maux: il s'eſt tellement exercé que ſa vertu ...ſçauroit autant en proſperité qu'en aduerſité, tenãt touſiours ...l'œil ſur la vertu meſme, ſans s'arreſter à la matiere d'icelle. ...Car ainſi la pauureté, ni la douleur, ni aucun autre accident ...du monde ne tourne & precipite les ignorans, ne l'empeſche ni retarde. Eſtimes-tu que les maux le preſſent? Il s'en ſert. Phidias, helas, c'eſt excellent ſculpteur ſçauoit faire des images de bronze auſſi bien que d'yuoire, ſi tu lui euſſes preſenté du marbre, ou dautre matiere moins precieuſe, il en euſt fait vne ...ſtatue auſſi parfaite qu'on euſt ſceu deſirer. Au cas ſemblable s'il ...eſt beſoin le ſage deſployera la vertu en vſant des richeſſes: ...s'il eſt pauure, il la fera luire en ſa pauureté: s'il peut ce ſera ...pour le bien de ſon pays: s'il ne peut ce ſera en exil: ſi on le ...fait Capitaine il ſe monſtrera vertueux: & s'il demeure ſimplement ſoldat, il ne laſſera de faire bon deuoir: en maladie, il ſe fera connoiſtre auſſi conſtant & ſage qu'en bonne ſanté. Quel accident qui lui vienne es mains, il en fera quelque choſe de memorable. Il y a certains dompteurs de beſtes ſauuages, qui aprenent aux plus cruels animaux, & dont la rencontre effraye vn homme bien aſſeuré, à faire ioug, & non contens de les auoir deſpouillez de leur naturel farouche il

Difference des actions du sage & de celles des autres hommes.

Comparaiſon du sage auec Phidias.

Autre comparaiſõ du sage auec les dompteurs des beſtes ſauuages.

les apriuoisent. Vn homme qui gouuernera des lions leur fourrera la main dans les gensles, celui qui garde vn tigre le baisera, vn basteleur Morefera agenouiller & marcher sur la corde vn Elephant. Ainsi, le sage est vn bon ouurirer pour venir à bout des maux de ceste vie. Quand la douleur, l'indigence, l'ignominie, la prison, le banniſſement & autres accidens redoutables s'aprochent de lui, ils s'adouciſſent.

LXXXVI.

1. *Apres auoir loué Scipion l'Africain il censure les excessiues dissolutions de son temps.*
2. *Exercices de la vie rustique, sur tout en vn vieillard.*

1. La louange d'vn homme tant esleué soit-il au monde, est qu'il soit modeste & orné de pieté, cõme a esté Scipion.

ICi c'est ci la presente, estant de seiour en la mestairie de Scipion l'Africain, apres auoir adoré l'ombre & l'autel que i'estime estre le sepulchre de ce grand personnage. Quãt à son ame, ie me persuade qu'elle est retournee au ciel, d'où elle estoit & ce non point à cause des grãdes armees ausquelles il a commandé: (car ce furieux Cambyses & qui a esté heureux en sa folie, auoit des armees puissantes) mais pource qu'il a fait preuue d'vne singuliere modestie & pieté, plus admirable en lui quand il quita sa patrie, que quand il la maintint. Car Scipion ne deuoit pas estre, ou Rome deuoit perdre sa liberté. Ie ne veux (dit-il, quand on le chassa) deroguer aux lois ni aux coustumes: que les citoyens Romains ayent priuileges egal entr'eux, que ma patrie vse sans moy du bien que lui ai fait: ie lui ai acquis liberté, ie la lui maintiendray. Ie suis deuenu plus grãd qu'il ne lui estoit expediẽt, ie m'en vay. N'ay-ie pas grande occasion, ami Lucilius, d'admirer ce haut courage? il s'est retiré en vn exil volontaire, & a chargé Rome. Les afaires en estoyent là, qu'il faloit que liberté publique fit tort à Scipiõ, ou lui à elle. Ni l'vn ni l'autre ne se deuoit faire. Toutesfois Scipiõ fit place aux ordonnances: & se retira en sa maison champestre à Liternum.

Description du logis chãpestre de Scipion.

Ie buant la cause de son exil à la republique, autant que de Hannibal. I'ay consideré ceste maison bastie de pierre de taille, ayant vn bocage ceint de murailles, & des tours

eſtuues de part & d'autre pour la defenſe de la maiſon. Au-
pres des logis & vergers il y a vne ciſterne q pourroit ſuffire
à vne armee. outre cela des eſtuues eſtroites & obſcures, ſe-
lon la couſtume d'alors. Car nos anceſtres n'eſtimoyent
point que ce fuſſent eſtuues, ſi l'on y voyoit clair. I'ay donc
receu vn contentement ſingulier, en conſiderãt la maniere
de viure de Scipion & la noſtre. En ce petit recoin vn ſi grãd
Capitaine, la frayeur de Carthage, à qui Rome eſt obligee
de ce qu'elle n'a eſté priſe qu'vne fois, eſtuuoit ſon corps
las & recreu des trauaux champeſtres: car il s'exerçoit à l'œu
ure des mains, & (à la couſtume des anciens) labouroit lui-
meſme la terre. Sous ce cheruf couuert ſe tenoit ce perſon-
nage: & ce pauement de peu de couſt le ſouſtenoit. Mais
qui eſt l'homme auiourd'hui qui vouluſt mettre le pied en
telles eſtuues? Chaſcun s'eſtime pauure & beliſtre, ſi les
ſiennes n'ont les parois eſtofees de grandes plaques de haut
pris, s'il n'y a des marbres d'Alexandrie entaillez d'ouura-
ge Numidique, ſi de toutes parts elles ne ſont enduites
d'vne façon laborieuſe, & qui reſſemble à de la peinture, ſi
la chãbre n'eſt toute pleine de verrieres, ſi la pierre de Tha-
ſos, qui iadis ne ſeruoit qu'en quelque endroit notable des
plus magnifiques temples, n'enuironne de toutes parts nos
lauoirs, où no⁹ allõs baigner nos corps afoiblis de trop ſuer,
& ſi l'eau de nos fontaines ne coule par des tuyaux d'ar-
gent. Ie ne parle encor que des eſtuues de ceux du cõmun.
Que ſera-ce, ſi i'entre es eſtuues des ſerfs afrãchis? Combiẽ
a-il de ſtatues & de colõnes qui ne ſouſtienẽt rien, mais ne
ſeruẽt que de parades & de mõſtre de deſpẽſe? cõbiẽ de fon-
taines dõt l'eau coule par des degrez, afin de rẽdre vn bruit
plus plaiſant? Nous ſommes tellemẽt enfõdrez en de lices,
que ne voulõs plus marcher que ſur des pierres precieuſes.
En ces eſtuues de Scipion les feneſtres n'y ſont pas plus grã-
des que des lucarnes, taillees en la muraille de telle ſorte
que elles reçoyuent iour ſans endommager le toict. Mais au
iourd'huy l'on dit que ce ſont eſtuues de chauueſouris, ſi on
ne les void tellement acommodees, qu'elles reçoyuent par
des grandes feneſtres le ſoleil de tout le iour, ſi l'on ne s'y e-
ſtuue & parfume à deſcouuert, ſi de ſon lict l'on ne void la
mer & les campagnes. Au moyẽ dequoy les eſtuues où chaſ-
cun ſuoit, & qu'il admiroit, quand elles furent dediees à
cest vſage, ſont miſes au rang des choſes ſurannees, d'autant

que la dissolution a forgé ie ne sçay quoy de nouueau, pour nous s'acabler soymesme. Mais iadis il y auoit peu d'estuues & sans aucun parement. Car pourquoy eust-on embelli vn lieu où l'on entroit pour vn quadrin, & qui n'estoit fait que pour se lauer, non pas pour se donner du plaisir? On n'y verroit pas l'eau, ni ne la voyoit on pas courir touſiours nouuelle & comme ſortant de quelque ſource chaude, & ne leur chaloit point ſi l'eau où ils ſe lauoyent eſtoit claire ou non. Mais, ô bons dieux! quel plaiſir eſtoit-ce d'entrer en ces eſtuues obſcures & couuertes à la ruſtique, ie lon l'ordre que tu ſçaurois y auoir eſté mis de la main de Caton Ædile, ou de Fabius Maximus, ou de quelqu'vn des Cornelies? Car ces magnifiques Ædiles-là prenoyent bien la peine d'entrer és lieux hãt ez par le peuple, de procurer qu'on les rinſt nets, qu'ils fuſſent propres, bien aëez, non pas à la façon de maintenãt, où vne eſtuue eſt changee en fournaise ardante, tellement que pour bien chaſtier vn eſclaue ſurprins en quelque grãd forfait, il ne faut ſinon le baigner tout nud en telles eſtuues. A preſent il n'y a point de difference, ce me ſemble, entre vn bain chaud & ardent. Il y a des gens aujourd'hui, qui tiennent Scipion pour vn lourdaut, de ce qu'il n'auoit pas fait aſſez larges les feneſtres de ſes eſtuues, qu'il ne ſe cuiſoit pas en veuë deſcouuerte & attendoit à faire ſa digeſtion dans le bain. Voila, diſent-ils, vn pauure homme, qui ne ſauuoit que c'eſtoit de viure. Il ne ſe lauoit pas en eau claire ains bien ſouuent en eau trouble, & preſque boüeuſe, lors qu'il plouuoit vn peu fort, ni ne ſe ſoucioit pas beaucoup cõmẽt il ſe lauoit: car il entroit au bain pour oſter la ſueur non pas le parfum ni l'onguent. Quel langage penſes-tu que tienẽt à ceſte heure certains mignõs? Ie ne porte point d'enuie (fait l'vn) à ce perſonnage; & l'autre: Vrayement viuoit en exil, de s'eſtuuer ſi chetiuement. Mais afin que le ſaches, il ne ſe lauoit pas tous les iours. Car comme nent ceux qui ont eſcrit des anciennes couſtumes de Rome, les bonnes gens du temps paſſé ſe lauoyent les bras les cuiſſes tous les iours, pour nettoyer la craſſe amaſſee trauaillãt: puis ſe lauoyẽt tout le corps trois fois le mois ceſt endroit quelqu'vn dira, qu'on void bien que ces hommes-là eſtoyent bien ſales. Que penſes-tu qu'ils ſentoyent la guerre, le trauail, l'homme. Depuis que l'on a inuenté eſtuues ſi propres & ſi nettes, les perſonnes ſont deuenues

Difference entre les eſtuues du tẽps de Scipion & de Seneque.

De la frugalité des anciens Romains.

Contre les effeminez qui se parfumẽt.

...ius vilaines & plus corrompues qu'auparauant. Que dit le ...oëte Horace, voulant descrire vn certain effeminé & diffa...mé à cause de sa dissolution trop euidente?

Rufillus sent le musc.

...omme s'il vouloit dire, Rufillus est vn puant, qui sent le ..., comme Gorgonius qui lui est adioint en ce mesme ...ers. Auiourd'hui ce n'est rien de se parfumer; si l'on ne re...mmence deux & trois fois, & que le parfum entre dedans ... cuir. Qui plus est aucuns se glorifient de leurs senteurs. Si ...s discours te semblent ennuyeux, pren t'en à la metairie de ...cipion, en laquelle i'ay apris d'Ægialus tresoingneux pere ... famille, lequel possede auiourd'hui ceste cheuance, qu'on ... veut remuer vn verger de lieu en autre. Il est besoin que ... autres vieillards aprenions ceste leçon, attendu que ... nul de nous dresse des parcs d'oliuiers les vns aupres des ... autres. Ie di ce que i'ay veu, transplanter en automne vn ver... de trois ou de quatre ans, pource que ses fruicts estoyent ...agreables. L'arbre tardif, qui fera ombre aux enfans de ... enfans, produira assez de fueilles pour te couurir. Virgile ... vne partie de cela: mais en alleguant que l'arbre qu'on ... fera ombre sur le tard & à nos neueux, il a eu esgard ... bienseance de son poëme, & non à la verité de la chose ... tendant esgayer les lecteurs, & non pas enseigner les la...boureurs. Car (sans m'arrester aux autres choses) ie marque... ici deux vers dont i'ay veu auiourd'hui le contraire par ... effect. Il dit doncques

2. Des exercices de la vie rustique sur tout en vn vieillard.

Au 1. liu. des Georgiques.

Le prumptemps pour semer feues, est saison bonne,
Le grand trefle, & le mil, que chasque an l'on moissonne.

... peux conoistre par ce que ie vay dire, s'il faut semer ... trois graines en mesme saison, & si c'est au printemps. Ie ... ri la presente sur la fin du moins de Iuin. En mesme iour ... veu des laboureurs moissonnans de feues, & semans du ... Ie reuien au parc d'oliuiers que i'ay veu disposé en deux ... Ægialus ayant deterré des troncs de grands arbres, ... toutes les branches à vn pied pres du tronc, les a trãs... ...tez auec leur reste, apres auoir retranché les racines ... pres d'icelle teste d'où elles sortent. Puis enuironne ceste teste auec bon fumier, l'a mise en vne fosse assez ... fonde, & ne s'est pas contenté de l'emplir de terre, mais ... ressee & foulee du pied: afermant qu'il n'y a rien meil... que ceste pestrisseure, d'autant qu'elle ferme le passage

Industrie des anciens laboureurs d'Italie.

au froid & au vẽt: d'auantage, le trõc ne s'ebranſlent commo
point, & à cauſe de cela laiſſe bouter hors les racines naiſſa
tes & empoigner la terre, leſquelles s'arracheroyent
vne legere agitation, pource qu'elles ſont encores tendi
& ne tienẽt gueres. Or auant que couurir le tronc il le rai
à l'entour, & ſa raiſon eſt que de toute matiere qui eſt
nuee & ratiſſee les racines nouuelles ſortent plus aiſeme
Le tronc ne doit eſtre hors terre plus haut de trois ou
tre pieds: car il ſera incontinent reueſtu par bas; ſans qu
plus part ſoit ſeiche & bruſlee, comme il aduient es parc
ſõt les oliuiers. Il en fit encores d'vne autre ſorte, prenã
branches aſſez groſſes, & d'eſcorce tendre comme celle
ieunes arbres, & les agença comme les precedens. Ces pl
tons ne croiſſent pas ſi toſt, mais quand ils ſe ſont auan
comme ayans prins racine, ils ſont beaux & plaiſans. O
cela i'ay veu vn vieil ſep tranſplanté de ſa ſouche. L'on tro
ſe le plus proprement que faire ſe peut ſes cheueux o
lers, puis on couche le bois doucement & au large, afin
iette racines de ſon corps. I'en ay de plantees non ſeule
en Feurier, mais meſme le mois de Mars paſſé, qui commo
çoyent à faire rame, & s'eſtẽdre autour des arbres proch
Or tous ces arbres qui ont groſſe teſte doiuent eſtre a
ſez d'eau de ciſterne, qui eſtant profitable eſt aiſee à
urer par le moyen des pluyes. Ie ne penſe pas t'aprendr
d'auantage: de peur que comme Ægialus a acquis
vn aduerſaire, tu ne deuiennes auſſi le mien.

LXXXI

1. Celui a beaucoup apris qui en abondãce ſçait viure de peu.

1. *Il propoſe ſon exemple & celui de Caton pour induire à frugalité.*

2. *Puis il adiouſte contre les Peripateticiens vne diſp chant les choſes fortuites.*

AVANT que m'embarquer i'ay fait
gerie n'adiouſte point cõme cela e
nu, afin que tu ne penſes qu'il le fa
tre parmi les paradoxes des Stoiq
quels quand tu voudras, voire qu
Ie voudrois point, ie te monſtrera
titude, & qu'il n'y a rien de tant eſtrange qu'il ſe
prime face. Cependant le chemin que i'ai fait m'a
combien nous auons de biens ſuperflus, & que aiſe
pouuõs auec vn ſens raſſis tellemẽt meſpriſer, que

la neceſſité les emporte nous n'en ſentons point la perte.
M Mon ami Maximus & moy acompagnez de peu de ſeru-
teurs, autãt qu'é pouuoit cõtenir vn chariot, ſãs autres cho-
ſesque nos habillemẽs, auõs deſia paſſé deux iours auec le
plus grand contentement du monde. Il y a vne contre par
terre ſur laquelle ie couche. De deux manteaux, l'vn ſert de
bollodier, l'autre de couuerture. Quãt au diſné l'on n'en a peu
rien retrancher: il a eſté apreſté ſans cuiſiniers, iamais ſans
figues ſeiches, & ſans tablettes. Si i'ay du pain, les figues me
ſeruent de pitance: ſi ie n'en ay point, ie les mange en lieu
de pain: ce traitement me fait de chaſcun iour vn nouuel
grandeur de courage, qui n'eſt iamais plus grand que quãd
il s'eſt deſpouillé de ce qui n'eſt pas ſien, qu'il s'eſt donné la
vraix en ne redoutant rien, & qu'il a acquis des richeſſes en
ne rien conuoitant. Le chariot qui me porte eſt fait à
la lourde. Les mules qui le trainent ſemblent paiſtre en
marchant, le muletier eſt pied deſchaus non pas à cauſe de
la chaleur. A peine me puis ie faire croire que ie vueille
qu'on eſtime ce charoit mien. Ceſte hõte peruerſe de cho-
ſes bonnes dure encore: toutes les fois que nous rencontrõs
quelque compagnie mieux equipée, ie rougi maugré moy:
ce qui monſtre que les choſes que i'aprouue & loue n'ont
encore de certain & immuable ſiege. Qui a honte
d'aller en coche mal acommodé & de vil pris ſe brauera
en peut auoir vn de valeur. Ie n'ay encores gueres auan-
ce ie n'oſe faire ouuerte profeſſion de frugalité, ie fay cas
des opinions de ceux qui vont & vienent. Or il faloit s'eſ-
leuer à l'encontre des opinions de tout le genre humain;
vous foliez, vous errez, vous admirez des choſes ſuperflues,
ne priſez perſonne de ce qui eſt ſien. Quand il eſt que-
ſtion de vos biens terriens, habiles conteurs, vous conſide-
rez exactement à qui vous deuez preſter, & à qui donner:
vous mettez meſmes les biensfaits en ligne de miſe.
Si vous direz, Vn tel a de grands biens, mais il doit beaucoup:
il fait autre a vne belle maiſon, mais baſtie des deniers d'au-
trui: nul ne verra ſi toſt ſa famille bien en ordre que celui-
ci, mais il ne paye point ſes dettes: car s'il eſtoit quitte, il ne
reſteroit rien. Vous deuiez faire le meſme es autres cho
ſes, & regarder de pres combien chaſcun a de propre. Tu
blides vn tel eſtre riche, pource qu'allant par les champs

Car ce pen au lieu d'empeſcher l'eſprit le diſpoſe à meditations dignes de lui.

D'auantage lui deſcouure ſes imperfections.

tout son bagage est magnifique & precieux, d'autant qu'il a des terres à blé par toutes les prouinces, autãt qu'il en pourroit posseder sans enuie és deserts de la Pouille. As-tu tout dit? Celui-la est pauure; pourquoy? pource qu'il doit. Demãdes-tu cõbiẽ? tout: si d'auãture tu n'estimes qu'il importe si vn hõme a emprũté d'vn autre, ou de la fortune. Que sõt les mules engraissées, & toutes d'vne couleur? Dequoy seruent ces coches auec tãt d'ouurages & de façõ? Dequoy seruent

Virgile au 7. de l'Ene.

Ces palefrois, en diuerses façons
Couuerts de pourpre, & beaux caparassons?
Ioyaux d'or fin pendans sont attachez
Sur le poitral: d'or sont enharnachez.
D'or fin les mords aux dents leur void on mordre.

Exemple notable de ceste sagesse en M. Cato.

Ces choses ne peuuent meliorer ni le maistre ni la mule. M. Cato surnommé le Censeur (la naissance duquel a certainement profité aux Romains autant que celle de Scipion: car si l'vn a fait la guerre à nos ennemis, l'autre l'a faite à nos mœurs) estoit monté sur vn cheual hõgre, qui portoit son bagage, afin de n'attendre apres ce qui lui estoit necessaire. O que ie voudrois que quelqu'vn de ces riches cheualiers, de ces auãt-coureurs & cheuaux legers, qui esmeuuent tant de poussiere, rencontrast par les chemins vn tel personnage! Pour certain vn tel paroistroit mieux equipé acompagé que M. Cato: mais ce braue seigneur, & qui si bien monté, au milieu de ses triomphes, ne sçait bonnement, s'il se doit loer pour estre veneur, ou pour estre eleueur à outrance. Quelle gloire c'estoit à ce siecle-la, auoir vn chef de guerre honnoré d'vn triomphe & de la censure (& qui est plus que tout le reste) vn Catõ, se cõtẽter d'vn cheual, encores à demi: car le bagage pendoit de part & d'autre. Ferois-tu difficulté maintenant de preferer vn hongre que Caton frottoit & estrilloit lui mesme, à tous palots, traquenarts & cheuaux d'amble? Ie ne verrois iamais le bout de ce discours, si ie n'y mets fin moy-mesme. Ie me tairay donc pour le regard de ces choses, lesquelles ce nement furent proprement appellees empeschemens celui qui leur donnant le premier ce nom, coniectura ce qu'elles sont maintenant. Or ie vẽux te proposer re quelques argumens des Stoiques touchant la vertu quelle nous maintenons estre suffisante pour viure reusement. Ce qui est bon rend les hommes bons. Ex

2. Que la vertu suffit pour viure heureusement.

en l'art de musique, ce qu'il y a de bõ fait le bon musicien. Les biens du monde ne font pas bon celui qui en a: ils ne sont donc pas bons. A cela les Peripateticiens respondent en telle sorte qu'ils tienent pour faux, ce que nous auons premierement proposé. Il est certain que ce qui est bon ne fait pas tousiours les hõmes bõs. En la musique il y a du bõ, comme vne fluste, vne chorde, ou quelque instrument apropríé à l'vsage de chãter: & toutesfois riẽ de tout cela ne fait le musicien. Nous respondrons sur cela, que les Peripateticiens ne comprenent pas comment nous entendons ce qui est bon au musicien. Car nous ne parlons pas de ce qui instruit le musicien, mais de ce qui le fait: tu consideres les outils du mestier, & non le mestier mesme. Or s'il y a quelque bien en la science musicale, c'est ce qui fait le musicié. Ie veux esclaircir cela encores. Ce qui est bon en l'art de musique se prend en deux sortes: l'vne au regard de l'effect; l'autre, de l'art mesme. A l'effect apartienent les instrumẽs: car les flustes, orgues & chordes ne concernent point la sciẽce du musicien, lequel est maistre encores qu'il ne chãte ni ne ioüe d'aucun instrument: mais non sans science. Il n'en prẽd pas ainsi de ce qui est bõ en l'homme: car le bien tant de lui que de sa vie est vn mesme bien. Ce qui peut escheoir au plus vilain & contemptible du monde, n'est pas bien. Les richesses escheẽt à vn macquereau & à vn maistre d'escrime à outrance, pourtant ce ne sont pas biens. Telle proposition est fausse, disent les Peripateticiens. Car en la profession de grammaire, de medecine, ou de gouuernement, nous voyons les plus petis deuenir riches. Mais ces sciẽces-là ne font point profession de magnanimité, elles ne s'esleuent point haut, ni ne desdaignent les choses fortuites. La vertu hausse l'homme & l'assied par dessus tout ce que le monde prise: elle ne desire ni ne redoute gueres les choses qu'on appelle biens & maux. Chelidon l'vn des mignons de Cleopatra, fut vn grand riche homme. Il n'y a pas gueres que Natalis, personnage d'aussi meschante & sale bouche que iamais la terre en porta, fut heritier de plusieurs & eut aussi beaucoup d'heritiers. Lequel des deux est vrai? son argent le nettoya-il de ces puantes infametez ausquelles il s'adonnoit? ou plustost, lui ne fouilla il pas vilainement son argent? Il y a certaines gens, es mains de qui l'argent est comme seroit vn denier au fond d'vn retraict. La vertu est

Obiection des Peripateticiens. Response des Stoiques.

ſſiſe au deſſus de ces choſes, elle reçoit prix & valeur de ſõ bien propre: elle ne donne point le nom de biẽs à tous ces biens qui vienent par rencontre & ne ſçait comment. La medecine & le maniement d'afaires du monde ne defend ni à ſoy ni aux ſiens d'admirer & priſer telles choſes. Vn meſchant homme peut eſtre medecin, gouuerneur, grammairien, auſſi aiſément que cuiſinier. Tu ne diras pas qu'vn homme ſoit tout à qui il n'auient pas d'auoir tout. Selõ les choſes qu'vn homme a, tel eſt-il. Vn threſorier du public eſt grand ſelon le maniement qu'il a: meſmes ce qu'il a lui eſt vn acceſſoire. Eſtime l'on precieux vn ſac plein d'argent? ſi l'on ne veut dire que le nombre des pieces qui y ſont encloſes le rend tel? Le meſme auient aux riches: leurs biens ſont des acceſſoires & additions. Pourquoy donc le ſage eſt il grand? pource qu'il a l'ame grande. Et pourtant c'eſt choſe vraye que ce qui eſchet à vn meſchant & vilain ne doit pas eſtre appellé bien. Suyuant quoy, ie ne dirai pas que le nõ douloir ſoit bien: car vne cigale, vn moucheron, ne ſe deult point. Ie ne donnerai non plus ce nom au repos ni à l'exẽption de faſcherie. Sçauroit-on trouuer creature plus oiſiue qu'vn ver? Veux-tu ſçauoir qu'elle choſe fait l'homme ſage & Dieu? il faut que tu lui attribues & donnes quelque choſe de magnifique, de celeſte & de diuin. Le biẽ n'eſchet pas à to⁹, ni ne ſouffre pas que chaſcũ s'ẽ empare. Regarde

Virgile au 1. des Geor.

Quels fruits & biens chaſque pays rapporte,
Auſſi quels biens il n'a en nulle ſorte.
Les bleds en l'vn esblouiſſent nos yeux,
Et les raiſins en l'autre vienent mieux.
Ici les fruits, là les riches herbages,
Sans nul trauail, ſeruent à maints vſages.
Tu vois Tmolus les eſpices fournir,
D'Inde & Sabee, yuoire, encens, venir,
Et le Calybe, au reſte miſerable,
Bailler du fer, metal tant ſecourable.

Les commoditez humaines ſont eſparſes en diuers pays: mais la vertu eſt toute en l'ame du vertueux.

Ces commoditez ont eſté diſtribuees en certains pays ſ parez, afin que les hommes fuſſent contrains de trafiqu enſẽble, quãd l'vn auroit beſoin d'vne choſe que poſſedero l'autre. Le ſouuerain bien a auſſi ſon ſiege: il ne naiſt pas où ſe trouue l'iuoire & le fer. Demandes-tu où ſe tient ſouuerain bien? en l'ame. Si elle n'eſt pure & ſaincte, elle cõpréd point Dieu. Du mal le biẽ ne ſe fait pas. Les richeſ

proc

procedent de l'auarice : pourtant elles ne ſont pas ce vray
bien. Ceſte fauſſeté de dire (repliquera-on) que le bien ne
naiſt point du mal : car du ſacrilege & du larcin naiſt l'argẽt :
ſi le ſacrilege & le larcin eſt choſe mauuaiſe, c'eſt d'autãt
plus il fait plus de maux que de biẽs. Il preſẽte le gain, mais a
ſa ſuite crainte, ſollicitude & tourmens tant du corps que de
l'ame. Quicõque dit cela force eſt qu'il confeſſe que com-
me le ſacrilege eſt mal, pource qu'il fait beaucoup de maux,
ainſi eſt-il bõ auſſi en quelque ſorte, d'autãt qu'il produit quel-
que choſe de bõ. Sçauroit on introduire vne opiniõ pl⁹ mõ
ſtrueuſe que celle-la, qui met le ſacrilege, le larcin & l'adul-
tere au rang des choſes bõnes ? Ie ſuis aſſeuré que nõ. Cõbiẽ
y a-il de larrõs qui ſont effrõtez, & d'adulteres q̃ ſe glorifiẽt
de leurs ordures ? On punit les petis ſacrileges, on porte les
grands en triomphe. Adiouſtons à cela, que s'il y a du bien
en quelque ſorte au ſacrilege, ce ſera auſſi vne choſe honne-
ſte : par cõſequẽt ce ſera vn acte vertueux, & qu'il nous faudra
attribuer. Voila vne opinion que nulle penſee humaine
ne prouuera. Dont ie conclu, que le bien ne peut naiſtre du
mal. Car ſi (comme vous dites) le ſacrilege eſt mauuais ſeu-
lemẽt pource qu'il eſt cauſe de beaucoup de mal : ſi vous ne
le reprimez point & lui promettez impunité, il ſera entiere-
ment bon. Et toutesfois le plus grãd ſupplice que les meſchã-
cez puiſſẽt receuoir, eſt en elles meſmes. Tu te trõpes, ſi tu
penſes que les meſchans ne ſoyẽt punis que quand ils ſont en
la main ou es mains du bourreau. Si toſt qu'ils ont fait le mal
la punitiõ s'enſuit, voire meſmes lors qu'ils le font. Parquoy
bien ne procede du mal, non plus que la figue ne naiſt
d'vn oliuier, l'herbe, la fueille & le fruict reſſemblent à
la ſemence. Ce qui eſt bon ne peut degenerer. Tout ainſi
que la vilenie n'engendre point de pureté, ſemblablemẽt
le mal ne produit aucun bien : car ce qui eſt pur & bon eſt
meſme choſe. Aucuns des Stoiques reſpondent ainſi à
preſupoſons que l'argent de quelque part qu'il viene
bon : il ne s'enſuit pas qu'il y ait en icelui du ſacrilege,
qu'il ſoit acquis & pris de ſacrilege. Voici comme
le dois entẽdre. Il y a dans vne meſme vrne de l'or & vne
pere. Si tu en tires l'or cõbiẽ que la vipere y ſoit l'vrne ne
dõne pas de l'or, pource qu'elle a en ſoy vne vipere : mais
pres que ceſte vipere y ſoit elle ne laiſſe de me dõner de
l'or. En ceſte maniere le gain procede du ſacrilege, nõ pas en

La vertu ne peut naiſtre du vice.

Refutation de ceux qui eſtimẽt que du vice peut naiſtre la vertu.

Comparaiſons à ce propos.

Examen de l'auis de quelques Stoiques ſur le diſcours precedent.

tant que le sacrilege est vn acte vilain & meschãt, mais pour ce qu'il y a du gain. Comme en ceste vrne il y a du mal, c'est à sçauoir la vipere, non pas l'or qui est auec: de mesme au sacrilege le forfait est mal, & non le gain. On respond que la condition de ces deux choses est fort differente: Ie puis enleuer l'or & laisser la vipere dedãs l'vrne: mais il m'est impossible de gaigner sãs cõmettre sacrilege. Ce gain n'est pas vne chose apposee, mais meslee parmi le sacrilege. Vne chose, au pourchas de laquelle nous tombons en beaucoup de maux

Si les richesses sont biẽ ou mal, & comment.

ne doit estre appelee bien. En voulant amasser des richesses nous tombons en plusieurs maux. Les richesses donc ne sont pas bien. L'on replique. Vostre argument se prend en deux, dont le premier est tel, Voulãt auoir des richesses nous nous enfonçons en vne infinité de maux. Or pretendant paruenir à la vertu nous rencontrons force maux. L'vn s'estant embarqué pour aller estudier a fait naufrage: l'autre a esté fait prisonnier. Le deuxiesme sens est, Ce par le moyen dequoy nous tombons es maux, n'est pas bon. Or c'est mal conclu de dire que par les richesses ou voluptez nous encourons en mal: ou que si par le moyen des richesses beaucoup de maux nous suruiennent, tãt s'en faille que les richesses soyẽt biens qu'au cõtraire ce sont maux. Mais vous autres Stoiques dites seulement qu'elles ne sont pas ce qu'on doit appeller bien. D'auantage, vous acordez que les richesses ont quelque vsage, & les mettez au nombre des commoditez de la vie presente. Selon vostre dire, cela seroit faux, attendu que par icelles plusieurs incommoditez nous auiennent.

Response de quelques Stoiques.

A cela nous respondent à ceux-la cõme s'ẽsuit, Vous vous mescõtez imputant les incommoditez aux richesses. Icelles n'offencent personne: chascun est interessé par sa propre folie, ou par mauuaistié d'autruy: ne plus ne moins que l'espee qui ne nuit à personne est l'instrument du tueur. Encores qu'à cause des richesses l'on te face de la nuisance, il ne s'ensuit pas que les richesses te soyent nuisibles. Quant à moy i'estime que Posidonius a mieux rencontré, disant que les richesses sont la cause des maux non pas qu'elles facent quelque chose, mais à cause qu'elles irritent les hommes mauuais. Car il a vne autre cause efficiente laquelle nuist promptement infailliblement, & y en a vne autre precedente. Les richesses ont ceste cause precedente. Elles enflent les esprits, engendrent l'orgueil, amassent l'enuie, & renuersent de telle

Auis de Seneque.

te l'

te l'entendement, que la seule imagination d'auoir des richesses, que no⁹ sçauõs no⁹ estre nuisibles, esgaye nos cœurs.

Or il faut que les biens soyent exempts de toute coulpe, ils sont purs, ils ne tentent ni ne corrompent l'ame: vray est qu'ils l'esleuent & l'eslargissent, mais c'est sans la faire enfler.

Les choses bonnes rendent l'homme asseuré: les richesses les font audacieux, des biens naist la magnanimité, des richesses l'insolence laquelle n'est autre chose qu'vne fausse aparẽce de magnanimité. A ce conte diras-tu, le bien est esloigné des richesses, & d'auantage le mal y est coniount. Elles seroyent mal si elles nuisoyent de par soy, & si (comme i'ay dit) elles en estoyent la cause efficiente: mais elles ont la cause precedente, qui non seulement irrite, mais aussi attire les esprits.

Si les richesses sont esloignees de la vertu.

Car elles monstrent vne vray-semblable aparence de bien que plusieurs tiennent pour chose vraye. La vertu a aussi vne cause precedente à l'enuie: car plusieurs sont enuiez à cause de leur sageſſe & droiture, mais elle n'a de soy ceste cause à la verité, ni vrai semblablement. Au contraire la vertu darde es esprits des hommes ceste autre plus vraisemblable splendeur qui les attire à l'admiration & amour d'elle.

Auis de Posidonius sur ceste question.

Posidonius dit que l'argumẽt doit estre ainsi formé: Les choses qui ne produisent en l'ame ni magnanimité, ni cõfiance, ni asseurance, ne sont pas biens: or les richesses, la santé & les autres biens, ne font rien de tout cela: ce ne sont donc pas biens. Il amplifie ceſt argument encores en ceste sorte: les choses qui ne rendent l'homme magnanime, ni confiant, ni asseuré, qui au contraire le font insolent, outrecuidé & prest à la main, sont vrais maux, les fortuites nous poussent à ces vices: ce ne sont dõc pas biẽs. Selon ceste raison, ce ne sont pas mesme des cõmoditez, ce dira quelqu'vn. Ie respõ qu'autre est la cõdition des cõmoditez, autre celle des biẽs.

S'il y a cõmodité es richesses.

Ne chose est commode qui a plus d'vsage que de difficulté. Le biẽ doit estre sincere & hors de toute nuisance, en quelque sens qu'õ vueille le prẽdre. Cela ne s'appele biẽ qui profite d'auãtage, mais qui ne peut sinõ profiter. Pour ceste cause ce qu'on appelle commodité apartiẽt aussi aux bestes, & mesmes aux hõmes idiots, voire aux fols: au moyẽ dequoy il y peut auoir de l'incõmodité meslee parmi. On la nõme cõmodité, prenãt en sa plus grãde part: quãt au biẽ il apartiẽt au seul sage, & faut qu'il soit entier. Ayes bon courage: il ne te reste plus qu'vne difficulté, mais biẽ fascheuse à demouer. Des

Examen de ce que tien-

ments les Peripateticiēs & Stoiques de l'origine des richesses

maux ne procede point de bien: de plusieurs pauuretez se font les richesses: par consequēt il n'y a point de biē es richesses. Les Stoiques n'auouēnt point ceſt argument là. Ce ſont les Peripateticiens qui l'ont formé, & qui en dōnent la ſolutiō. Mais Poſidonius dit que ce ſophiſme, pourmené par toutes les eſcholes des Dialecticiens, eſt refuté par Antipater en la maniere qui s'enſuit: Ce n'eſt point par poſitiō, mais par priuation qu'il eſt parlé là de pauureté, ainſi appelee, non qu'elle ait, mais pource qu'elle n'a pas. Ainſi que de pluſieurs vuides l'ōne peut emplir aucune choſe: ce ne ſōt pas pluſieurs pauuretez, ains pluſieurs choſes qui produiſent les richeſſes. Tu prēs la pauureté en autre ſēs qu'il ne faut. Pauureté n'eſt pas celle qui poſſede peu, mais qui ne poſſede pas beaucoup. Elle ne prēd dōc pas nō de ce qu'elle a, mais de ce qui lui defaut. On exprime cela plus aiſemēt par le mot de diſette ou faute, qu'Antipater aſſigne à la pauureté. De moy ie ne voy point que la pauureté ſoit autre choſe q̄ la poſſeſſiō de peur. Quāt à ce point, aſç̄ q̄l eſt le cōtenu des richeſſes & de la pauureté, il faudra en diſcourir enſemble ſi no⁹ auōs loiſir quelque iour, & lors no⁹ regarderons auſſi s'il vaut pas mieux amadouer la pauureté & rabrouer la richeſſe, que debatre des mots, comme ſi la ſentēce touchant les choſes eſtoit deſia prononcee. Preſupoſons qu'on nous a appellez à vne aſſemblee de ville. On met en auant vne loy touchant l'abolition des richeſſes. Perſuaderons ou diſſuaderons nous cela

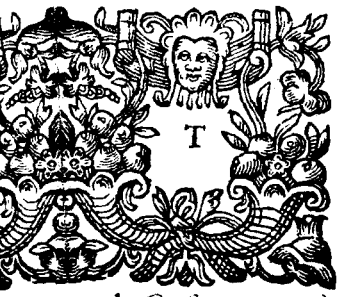
Auis de Poſidonius ſur ceſte queſtion.

par nos beaux argumēs? induirons nous par iceux le peuple Romain à recercher & priſer la pauureté qui eſt le fondement & la cauſe de ſa monarchie? ferons nous qu'il ait peur de perdre ſes richeſſes? ou ſi nous l'inciterons à ſe ſouuenir qu'il les a trouuees chez les peuples par lui ſubiuguez? Sont ce pas les richeſſes qui ont eſclos l'ābition, les corruptions, les ſeditiōs en la plus ſaincte & reiglee ville du mōde? Diſons qu'on fait vne monſtre trop diſſolue des deſpouilles des natiōs: & qu'il eſt bien aiſé à tous d'arracher à vn peuple ce qu'il a butiné ſur tous les autres. Il vaut mieux perſuader cela de ruiner les vices, en lieu de les vouloir limiter, S'il eſt poſſible parlons plus courageuſemēt, ou du moins plus ouuertemēt

LXXXVIII.

1. *Ample diſcours ſur les ſciences liberales.*
2. *Il prouue par la particuliere conſideration de chacune d'icelles*

les, que ce ne ſont que preparatifs à la vertu.
De l'excellence de la Philoſophie morale:



TV deſires ſçauoir mon auis touchant les ſciences liberales. Ie ne les reſpecte ni ne mets au rang des gens de bien homme quelconque qui ſe remue pour de l'argent. Ce ſont artifices pour gaigner, vtiles en cela s'ils preparent l'eſprit ſans le detenir. Il s'y faut arreſter tandis que l'eſprit ne peut riẽ de plus grand. Ce ſont nos rudimens, non point nos actions. Tu pourquoy on les a nommees liberales: pource qu'elles ſeantes à vn homme libre. Au reſte il n'y a qu'vne ſcience vrayemẽt liberale, à ſçauoir qui met l'homme en liberté. Ceſte haute, robuſte & courageuſe occupation eſt l'eſtude de ſapience: les autres ſciences ſont legeres & puerils. Penſes-tu qu'il y ait rien de bon en celles dont tu vois les profeſſeurs eſtre les plus vilains & meſchans de la terre? nous ne deuons point aprendre, ains deſaprendre ces choſes. A. Aucuns ont eſtimé qu'il faloit s'enquerir ſi les ſciences liberales faiſoyent leur diſciple homme de bien. Ils ne le promettent pas ni n'affectent la conoiſſance de telle choſe. Le Grammairien s'eſtudie à bien parler, & s'il ſe veut estendre plus loin ce ſera autour des hiſtoires: les plus lõgues qu'il a ſont en la poëſie. Qu'y-a-il en tout cela qui monſtre le chemin vers la vertu? Sera-ce vn denombrement de ſyllabes, vn braue agencement de mots, vn amas de conſonances faits à plaiſir, & vne meſure & proportion de vers? Y a-t-il quelque choſe en tout cela qui oſte la peur, qui arrache la conuoitiſe, qui refrene la ſenſualité? Venons à la geometrie & à la muſique: tu ne trouueras riẽ en icelles qui defende de craindre ou de deſirer: quiconque ignore cela, c'eſt en vain qu'il ſe mocque de toutes autres choſes. Regardons ſi ces profeſſeurs ſuſnommez intitulez enſeignent la vertu, ou non. S'ils ne l'enſeignẽt, ils ne nous en peuuent-ils rendre poſſeſſeurs. S'ils l'enſeignent, ils ſont Philoſophes. Veux-tu voir qu'ils ne ſont point ſçauantez en chaire, pour monſtrer que c'eſt de vertu? Conſidere combien les eſtudes de tous, tant qu'ils ſont, ſe contrarient. Or y il auroit conuenance entre eux, s'il s'enſeignoyẽt

1. *Les ſciẽces ne doyuent pas arreſter nos eſprits, ains les pouſſer à la vertu. Elles ne peuuent non plus nous rendre vertueux.*

Raiſons pertinentes de cela en general.

Si le Poete Homere a eſté Philoſophe, & cõment.

vne meſme choſe. Si d'auãture ils ne te font croire qu'Homere a eſté Philoſophe, combien qu'ils nient cela par les argumens qu'ils recueillent pour le prouuer. Car par fois ils le font Stoique, n'aprouuant que la vertu, fuyant les voluptez, & ne ſe deſtournant de ce qui eſt honneſte, encore qu'on lui offre le don d'immortalité: par fois ils le font Epicurien, qui loüe l'eſtat d'vne Republique paiſible, où l'on paſſe les mois & les annees à banqueter & à danſer: tantoſt ils l'imaginent Peripateticien, qui propoſe trois ſortes de biens: ores Académique, ſouſtenant qu'il n'y a qu'incertitude de toutes choſes. Puis qu'ils veulent que tout cela ait eſté en lui, l'on void qu'il n'y en a rien: car ce ſont opinions contraires, & qui ſe deſtruiſent l'vne l'autre. Accordons leur qu'Homere a eſté Philoſophe, il a donc eſté ſage, autrement que ſçauoir que c'eſt de vers. Aprenons donc les choſes que l'ont fait ſage. De m'enquerir qui des deux eſtoit le plus ancien, Homere ou Heſiode, ne fait non plus à propos que de ſçauoir ſi Hecuba eſtoit plus ieune qu'Helene, & pourquoy elle eſt deuenue ſi toſt vieille. Qui te meut de penſer que c'eſtoit choſe de conſequence d'aller recercher l'aage de Patroclus & d'Achilles? En lieu de t'enquerir en quel mer Vlyſſes a tãt couru, dõne pluſtoſt ordre que nous ne trauaguiõs pas touſiours. Ie n'ay pas loiſir d'aprẽdre s'il eſté ietté entre l'Italie & la Sicile, ou en quelque mer nous inconu: car il n'a peu faire ſi long voyage en vne ſi eſtroite qu'eſt la Mediterranee. Les bouraſques de la nous emportent au haut & au loin tous les iours, & la uaiſtié en toutes choſes. Les maux d'Vlyſſes ſe meuuent n'y a pas faute de beauté qui tente ſes yeux, ni d'enn d'vn coſté ſont les monſtres hideux qui ne prenent p qu'à eſpandre le ſang humain: de l'autre les Sirenes: ça des naufrages & malheurs de toutes ſortes. Enſeigne comment i'aimeray ma patrie, ma femme, mon pere, me ie ne feray difficulté de tendre vers ces biens-la m les vents & les vages. Pourquoy recerches-tu ſi Pene eſté impudique, ſi elle a trompé ceux de ſon temps, que bien reconoiſtre Vlyſſes, qu'elle voyoit deuant

Contre la vaine curioſité des Grãmairiens.

Contre les ſubtiles recerches du Muſicien.

a ſoupçonné que c'eſtoit-il? Apren moy que c'eſt de té, combien grand eſt ſon bien, s'il conſiſte au corps l'ame. Ie paſſe au Muſicien. Tu me monſtres la con ce & l'accord des tons aigus & graues, & comme

d'harmonie des chordes qui rendent diuers ſon. Fay-moy
ſtoſtuſtoſt conoiſtre comment mon ame s'accordera auec el-
meſme, & comment mes deliberations ne ſe contredi-
ont point. En lieu de m'enſeigner quels tons ſont pitoya-
les, apren moy le moyen de ne laiſſer ſortir de ma bouche
aucun mot lamentable en aduerſité. Le Geometre m'en-
ſeigne à arpenter les terres: qu'il me monſtre en quelle fa-
ſi ie pourray meſurer ce qui doit ſuffire à l'homme. L'A-
rithmeticien m'aprend à conter & à preſter mes doigts à
auarice: qu'il me face pluſtoſt confeſſer que tous ces chi-
& calculs ne ſeruent de rien: que celui n'eſt pas plus heu
reux qui a tant de bien que ſes receueurs ſont las d'en fai-
regiſtre, qu'au contraire vn tel poſſede infinies ſuperflui
& ne pourroit eſtre que treſmalheureux, s'il eſtoit cõ
traint lui meſme de tenir conte de tout ce qu'il a. Que me
de ſçauoir partir vne piece de terre en pluſieurs por-
ſi ie ne ſçay m'acorder d'vn partage auec mon frere?
pequoy me profite ceſte ſubtile diuiſion de pieds & pou-
ces de terre, & de ſçauoir ramaſſer ce que la toiſe ou la per-
ne n'aura peu meſurer, ſi ie me contriſte ayant vn trop ri-
che voiſin qui enjambe ſur mon heritage? Me monſtres-tu
moyen de ne laiſſer anticiper ſur mes limites? & ie veux
rendre à ſçauoir les perdre entierement ſans m'en faſ-
cher. Tu me diras, on me iette hors de l'heritage de mon
pere & de nos anceſtres. Et ie demande, Qui en a eſté poſ-
ſeur deuant eux? Peux-tu monſtrer, ie ne di pas à quel
homme, mais à quel peuple il a eſté? Ce n'eſt pas en qualité
de ſeigneur que tu y es entré, mais de laboureur & de ſer-
uiteur. De qui? de ton heritier, ſi l'inconſtance des afaires du
monde le permet. Les Iuriſconſultes tienent qu'il n'y a
point de preſcription contre ce qui apartient au public. Ce
que tu tiens eſt public, & apartient à tout le genre humain.
belle ſçience! tu ſçais me ſurer le rond, eſquarrer tou-
te figure qu'on te preſente, marquer les eſpaces des eſtoil-
les, il n'y a rien que tu ne ſcaches aulner & compaſſer. Si tu
es habile, meſure l'ame de l'homme: monſtre combien elle
est grande & petite. Tu deſcouures promptement ſi vne
ame eſt droite ou courbe, à quel propos, ſi tu ignores les
choſes qui ſont droites en la vie humaine? Ie vien mainte-
nant à celui qui ſe glorifie de la conoiſſance des corps cele-
ſtes, & qui promet monſtrer,

Contre les laborieuſes inuentions des Geometres & Arithmeticiens.

Contre la curioſité de l'Aſtrologue.

Où se rend la froide planette
De Saturne, & dedans quels ronds
Du haut ciel Mercure se iette.

Que me seruira ceste science? pour me grater la teste, quãd Saturne & Mars seront opposites, ou quand Mercure ne se couchera ayant l'aspect de Saturne? Plustost aprendray-ie qu'en quelque endroit que sont ces estoiles, elles sont benignes, & ne peuuent estre changees. Le continuel ordre & la course ineuitable des destins les conduit. Elles font leurs periodes infailliblement, & remuent ou marquent les euenemens de toutes choses. Mais soit qu'elles soyent causes des euenemens, que profitera la conoissance d'vne chose qu'on ne peut changer? soit qu'elles presagent & signifient tels euenemens, que chaut-il de pouruoir à ce que tu ne sçaurois euiter? Sache les, ignore les, ils auiendront. Le mesme Astrologue dit que

Si tu veux contempler par ordre conuenable,
Le postillon des cieux & la suite admirable,
Heure aucune du iour tromper ne te pourra,
Et des pieges de nuict ton pied exempt sera.

Mais i'ay suffisamment prouueu & donné bon ordre pour estre en seurete contre les embusches de la nuict. L'heure de demain me peut elle surprendre? C'est à celui qui ne sçait le point à ce qui lui doit auenir, qu'il faut faire dire cela. Ie ne sçay pas ce qui auiendra: mais scay ce qui peut auenir. Ie ne m'en desesperera pas pourtant, ie l'atens entierement. Si ie n'en sen qu'vn peu, ie le prens en bonne part. Si l'heure passe sans rien dire, si elle m'espargne, elle ne m'endort ni ne m'abuse pas pourtant. Car comme ie sçay que toutes choses peuuent auenir, aussi sçay-ie qu'elles ne cherrõt pas toutes à coup. I'espere plus douce saison: ie me prepare à l'aduersité. Force est que tu me supportes en ceci, que ie ne point comme on pretend me mener. Car ie ne puis consentir qu'on mette les peintres, ni les sculpteurs, ni tels autres maistres de dissolution parmi les professeurs des sciences liberales. Ie chasse aussi de ce rang les lutteurs & toute science qui consiste à oindre & saupoudrer les corps: & ne veux receuoir non plus les parfumeurs, les cuisiniers, & autres qui acommodent leur esprit à nos voluptez. Ie te prie, qu'y a-il de liberal en ces palles visages qui rendent leur gorge, dont les corps sont à l'engrais, & les ames

Des professiõs & ocupations que Seneque forclot du rang des sciences liberales: & de la vanité de toutes ces professions.

gres & assopies? Estimons nous que la gourmandise & l'yurongnerie soit vne occupation liberale pour nostre ieunesse, que nos ancestres aprenoyét à demeurer debout quãd on l'exerçoit à lancer le iauelot, à darder la perche, à dresser vn cheual, & à manier les armes? Ils n'enseignoyent rien à leurs enfans qu'il faluſt aprẽdre assis. Mais encores tous ces exercices-la n'éfeignét ni ne maintienent la vertu. Car que sert de bien monter à cheual & le contenir de la bride, puis se laisser emporter par des passions du tout effrenees? Quel profit reuient d'auoir vaincu plusieurs à la lutte & à l'escrime des poins, pour se laisser surmonter par la cholere? Et quoy donc les sciences liberales ne nous seruẽt elles de riẽ? nõ pas à la vertu, mais beaucoup à d'autres choses. Car mes mes les arts mechaniques, qui ne cõcernẽt aucunement la vertu, ne laisẽt pas de soulager grandemẽt ceste vie. Pourquoy donc instruisons nous nos enfans es sciẽces liberales? Ce n'est pas pource que telles sciences donnent la vertu, mais à causes qu'elle preparent l'esprit à la receuoir. Tout ainsi que la Grammaire n'enseigne point les sciences liberales, mais prepare les enfans à les pouuoir comprendre vn iour: aussi les sciences liberales ne meinent point l'esprit à la vertu, mais le disposent pour y aller. Posidonius dit qu'il y a quatre sortes de sciences: à sçauoir les vulgaires & sordides, les plaisantes, les pueriles, les liberales. Les vulgaires, sont celles des artisans, ocupees à fournir la vie humaine de ses necessitez, esquelles n'y a trait quelconque de vertu. Les plaisantes sont celles qui tendent à donner du passetemps aux yeux & aux oreilles. On peut mettre en ce nombre les ingenieurs qui inuentent des bases & piedestals se leuans d'eux-mesmes, & des planchers qui sans bruit se haussẽt & eslargissent, & autres tels plaisirs non attendus, faisant que les choses assemblées s'étr'ouurẽt, ou que les separées se ioignẽt, ou que les esleuées s'abaissent & aplatissent peu à peu. Cela rauit les yeux des ignorans, qui admirent toutes choses soudaines, pource qu'ils n'en conoissent pas les causes. Les pueriles ont quelque chose qui ressemble aux liberales, à raison dequoy les Grecs & Latins leur en ont donné le nom. Les sciẽces seules sont liberales, (ou pour en parler plus à la verité) les sciences libres & franches sont celles qui ont soin de la vertu. Ne plus ni moins, dit Posidonius, qu'il y a quelque partie de la Philosophie naturelle, de la mora-

2. *Il preuue maintenant que les sciẽces liberales le plus soigneusement exercees, ne sont que preparatifs & adresses pour l'esprit à lui faire receuoir la vertu.*

Sciences Vulgaires.

Plaisantes.

Pueriles.

Liberales ou libres & franches.

le, de la rationelle: au semblable ceste troupe de sciẽces liberales s'attribue place en la Philosophie. Quand il s'agit de questions naturelles, on s'en rapporte à la Geometrie. S'ensuit-il qu'elle soit partie de la science qu'elle aide? Plusieurs choses nous aidẽt: & toutesfois ne sont portiõs de no⁹, car estãt telles, elles ne nous aideroyẽt pas. La viãde aide le corps, & n'est portiõ d'icelui. La Geometrie nous fait quelque seruice, elle est necessaire à la Philosophie, comme vn forgeron lui est necessaire: mais ainsi que le forgeron n'est point vne partie de Geometrie, elle aussi n'est point vne partie de la Philosophie. D'auantage, chascune d'icelles a ses limites. Car le philosophe cerche & conoit les causes des choses naturelles, desquelles la Geometrie sonde & calcule les nombres & mesures. Le sage sçait par quelle raison les corps celestes subsistẽt, leur efficace & proprieté: mais c'est au Mathematicien à marquer leurs tours & retours, leurs mõtées, descẽtes, & statiõs en aparẽce, car tels corps ne s'arrestẽt iamais. Le Philosophe conoit pourquoy vn miroir represente les choses: & le Geometre te peut dire, combié le corps doit estre esloigné de l'image, q̃lle doit estre la forme du miroir, & q̃lle sẽblace il proposera. Le philosophe prouuera que le Soleil est grãd: mais cõbié, c'est l'estat de l'Astronome, qui sçait cela par vsage & pratique: & pour en faire la preuue, il faut que tu lui acordes quelques principes & maximes. Or la sciẽce qui emprũte vn fondement d'ailleurs n'est point en sa liberté. La Philosophie n'emprunte rien d'autre sciẽce, elle fait tout sõ ouurage de soy seule. Quãt à la Mathematique, elle est superficielle, s'il faut ainsi dire, elle bastit sur le fond d'autrui, elle prẽd d'ailleurs ses principes à l'aide desquels elle s'auance. Si de par soymesme elle s'acheminoit vers la verité, si elle pouuoit comprendre toute la nature du monde, ie dirois qu'elle peut conferer & ader beaucoup à nos entẽdemẽs, qui croissent en maniãre de choses celestes, & tirent l'vn de l'autre. Vne chose, à sçauoir la science immuable des biens & des maux, qui n'apartient qu'à la Philosophie, rend nostre esprit parfaict & accomply. Il n'y a science que celle là, qui s'enquiere des biens & des maux. Faisons vn peu le tour par toutes les vertus. La fortitude mesprise les cas redoutables, despite, desfie, brise tout ce qui est terrible, & qui subiugue nostre liberté. Les sciences liberales fortifiẽt elles ceste vertu? La foy qui est le

3. De l'excellence de la philosophie morale, considerée par ses parties & comparée aux sciẽces liberales.

le

plq se plᵉ ſainct q̃ l'hõme puiſſe auoir en la poictrine,q̃ nulle neceſſité ne peut flechir à trõperie ni nul preſẽt corrompre. Bruſle,dit elle,raille,tue,ie ne deſcouurirai rié,plᵉ la douleur me voudra enquerir de mes ſecrets, plus les cacherai-ie: Sõt-ce les ſciences liberales qui peuuent donner vn tel courage? La temperance commãde aux voluptez,elle en hait & chaſſe les vnes,elle meſnage les autres,& les reduit à vn moyen conuenable,& iamais ne s'en aproche à cauſe d'elles.ſachãt que la vraye meſure des choſes deſirees eſt d'en prendre autant qu'on doit,& non pas autant qu'on veut:L'humanité te defend d'eſtre hautain & auare enuers tes compagnons,& te rend afable & facile en paroles,en faits,en penſees,elle ne iuge ſiniſtrement de perſonne:le bien qu'elle aime en ſoi eſt celui qu'elle preuoid deuoir ſeruir à quelque bon vſage. Les ſciences liberales commandent elles qu'on viue ainſi? Non plus qu'elles ne font mention quelcõque de ſimplicité, de modeſtie,ni de frugalité, ni d'eſpargne: moins encore de douceur & de miſericorde,auſſi ſoigneuſe de conſeruer le bien d'autrui que le ſien propre,& qui ſçait que l'homme ne doit pas abuſer de ſon ſemolable,comme ſi c'eſtoit choſe de neant. On repliquera, Veu que vous confeſſez que ſans les ſciences liberales on ne ſcauroit paruenir à la vertu, cõbien mesmement niez vous qu'elles ne lui aidẽt en rié?Pource que ſans danger on ne peut ateindre à la vertu, & toutesfois la viande ne concerne la vertu en ſorte que ce ſoit. Les pieces de bois ne font rien à vn nauire combié que l'on ne face point de nauire ſans bois.Il ne faut que tu penſes qu'on face quelque choſe à l'aide d'vne autre,encore,que ſans celle-là on ne puiſſe faire. On peut dire auſſi que ſans les ſciences liberales l'on peut paruenir à la vertu: car encores qu'il conuienne l'aprendre, ce n'eſt point par ces ſciences-là.Mais qu'y a pourquoy i'eſtime que l'homme idiot & ſans lettres ne viendra point ſage:veu que la ſageſſe n'eſt point enclose en lettres? Elle enſeigne les choſes, non point les mots,& ie ſi la memoire eſt point plus ferme,qui n'a point d'aide hors de ſoy. La ſageſſe eſt vne choſe grande & ſpacieuſe, faut beaucoup de place:il eſt queſtion d'aprendre que du paſſé, de l'auenir,des choſes periſſables,des eternelles du temps: tu ſçais combien l'on propoſe de queſtions en vn chaſcun de ces articles. Premierement, s'il y a quelque choſe de par ſoy: en apres, ſi elle eſt deuant le temps, ſi

Replique pour les ſciences liberales.

Si vn homme ne peut deuenir vertueux ſans les ſciences liberales & la conoiſſance des lettres.

le temps a commencé auec le monde, & pource qu'auant le monde il y auoit quelque chose, si le temps estoit aussi.

Difficultez indissolubles aux plus doctes.

Il y a infinies questions sur le propos de l'ame, d'où elle est, quelle, quand elle commence d'estre, combien elle dure, si d'vn endroit elle passe en autre, & change de demeure, prenant diuerses formes de corps successiuement; ou si elle ne sert qu'vne fois, & si estant sortie du corps qui la tenoit recluse elle iouit puis apres de perpetuelle liberté, si c'est corps ou non, ce qu'elle fera quand nous cesserons de l'employer: comment elle vsera de sa liberté estant eschappée de ceste geole: si elle oubliera ce qu'elle a veu en ce monde, & si elle ne commencera à se conoistre sinon lors qu'estant desliée du corps elle s'esleuera & retirera là haut. Quelque partie que tu vueilles te representer des choses humaines & diuines, tu te trouueras comme acablé d'vn amas de questions & d'obseruations. Pour loger au large tãt de choses & si grandes, il faut chasser de l'ame tout ce qu'il y a de superflu. La vertu ne se fourrera pas en ces destroits. Vne chose si grande qu'elle est, veut auoir logis spacieux. Qu'on mette hors toutes choses, que tout le cœur soit vuide pour elle Mais il y a plaisir d'auoir conoissance de plusieurs sciences. Retenons en doncautant qu'il est de besoin.

Comment il faut vser des sciẽces.

Si tu estimes reprenable celui qui achete beaucoup de superfluitez, & pare sa maiſõ d'vn amas de choses precieuses, penses-tu point qu'il faille reprimer celui qui s'ocupe à se meubler de tant de sciences qui ne lui seruent de rien? Vouloir plus sçauoir qu'à suffisance, est vne sorte d'intẽperãce. D'auãtage, ceste affectatiõ d'estre instruit & docte es sciẽces liberales, rẽd les hõmes faſcheux, causeurs, importuns

Contre ceux qui veulent tout sçauoir.

amoureux d'eux meſmes, qui n'aprenent ce qui est neces saire, pource qu'ils ont fait amas de sciences vaines. Didymus le Grammairié a escrit quatre mille volumes: miserable, s'il eut leu tant de superfluitez? Es vns il y a des questions touchant le pays d'Homere; es autres de la vraye mere d'Eneas, es autres, si Anacreon a este plus yurongne

Exemple notable.

plus paillard: si Sappho a esté vne putain publique, & tres telles matieres qu'il faudroit desaprendre si tu les uois. Or va maintenant & di que nous ne viuons pas a Quand tu t'acosteras des Stoiques, encores te monstrer ie beaucoup de choses qu'il faut abatre par le pied. Voic ne louange qui ne s'acquiert qu'auec grãd' perte de rem

&

& au mescontentement de ceux qui oyent prononcer. O le sçauant homme! Contentons nous de ceste qualité plus grossiere. O l'homme de bien! En va-il ainsi? Fueilleterai-ie les annales de tous les peuples? m'enquerrai-ie qui a esté le premier Poëte, combien de temps il y a entre Orpheus & Homere (Combien que ie n'aye point de Chroniques, ie ne lairray de le faire) reconoistrai-ie de quelles marques vsoit Aristarchus pour discerner les vers supposez d'auec les legitimes, & vserai-ie mes ans apres mes syllabes & mots? Croupirai-ie tousiours en la poudre des Geometres? Ay-ie oublié ce tant vtile precepte, Espargne le temps? Sçaurai-ie ces choses pour en ignorer quelqu'vne? Le Grammairien Appion, qui du temps de C. Cæsar roda par toute la Grece, & fut receu par toutes les villes, comme si c'eust esté Homere mesme, disoit qu'Homere ayant acheué l'Iliade & l'Odyssee, auoit adiousté à son œuure vn commencement qui comprenoit la guerre de Troye. Pour preuue il alleguoit qu'Homere auoit mis deux lettres expressement au premier vers, qui contenoyent le nombre de ses liures. Qui veut sçauoir beaucoup de choses, doit auoir la teste farcie de celle-ci. Considere maintenant combien l'indisposition, l'occupation publique particuliere, quotidiane, & le dormir, te desrobe de temps. Mesure ta vie: elle ne comprend pas tant de choses: ie parle des sciences liberales. Quant à ceux qui se disent Philosophes, combien ont-ils de superfluitez & d'abus? Ils se sont fourrez es distinctions des syllabes, & es proprietez des conionctions & præpositions: ils ont porté enuie aux Grammairiens & aux Geometres. Tout ce qu'il y auoit de superflu es sciences de ceux-la, eux l'ont transporté en leurs escoles, tellement qu'ils sçauent plus propremẽt parler que viure. Escoute que de maux procedent d'vne trop grande subtilité, & combien elle est ennemie de verité. Protagoras dit qu'on peut equitablement disputer d'vne chose pour & contre: item de ceste questiõ, sçauoir si toute chose est disputable pour & contre. Nausiphanes tient que des choses qui semblent estre, rien n'est pas d'auantage que ce qui n'est point du tout. Parmenides cuide qu'il n'y a rien en general des choses que l'on void. Zenõ Eleate a chassé tous affaires de ce qui est à faire, & dit que ce n'est riẽ. Autant en disent les Pyrrhoniẽs, les Megariens, les Eretriques & Academiques, inuenteurs d'vne sciẽ-

Misere des Grammairien.

Des Geometriens.

Misere de plusieurs philosophes.

Exemples en diuerses sectes d'iceux.

ce nouuelle, qui cõsiste en rien sçauoir. Iette moy tout cela sur ce vain troupeau de gẽs adõnez aux sciẽces liberales. Ils m'éseignẽt vne sciẽce inutile, & m'arrachẽt l'esperance d'estre iamais sçauãt. Mieux vaut (dira-on) sçauoir les choses superfluës que rien. Les Mathematiciẽs ne descouurẽt aucune clairté qui dresse mõ œil vers la verité: les Philosophes me tirent les yeux hors de la teste. Si ie croy Protagoras, il n'y a riẽ que doute en la nature des choses. Aprouuant Nausiphanes, cela seul est certain qu'il n'y a rien de certain. Receuant Parmenides, il n'y a qu'vne chose. Et Zenõ, il n'y a pas vne chose. Que sommes nous dõcques? que sont ces choses qui nous enuironnent, nourrissent & soustienent? Toute la nature des choses sera vne ombre vaine ou fallacieuse. Il me seroit mal-aisé de dire, si ie doi me courroucer plus fort cõtre ceux qui ont voulu que nous ne sceussiõs rien, ou contre les autres, qui mesmes nous ont priuez de ceste ignorance.

Briefue refutation de toute philosophie hors la morale.

LXXXIX.

1. *Diuision de la Philosophie, & quel profit cela apporte.*
2. *Difference entre Sageſſe & Philoſophie, & leur cõteſtation.*
3. *Des parties de la Philoſophie.*

1. On ne sçauroit biẽ comprendre la Philosophie si elle n'estoit proposee distinctement & par parties.

TV desires vne chose vtile, & biẽ necessaire à quiconque aspire à la sageſſe, que la Philoſophie soit diuisee, & que ce grand corps sien soit dispoſé par parties: car nous paruenons plus aisément par les parties à la conoissance du total. A la miene volonté que cõme la face de l'vniuers se presente à nos yeux, aussi toute la Philoſophie nous peut aparoir: ce seroit vn spectacle pareil à celui du monde: car pour certain elle rauiroit tous les hommes en l'admiratiõ de soy, & leur feroit laisser les choses qu'ils estiment maintenant grandes, faute de conoistre celles qui sont veritablemẽt telles. Mais pource que cela ne peut auenir, il nous faudra la contempler, ainsi que nous regardons les secrets du monde. L'esprit du Sage embrasse toute la Philoſophie, & ne l'enuironne pas moins viſtemẽt que noſtre œil fait le ciel. Mais quant à nous autres de qui il faut rompre & dissiper l'obscurité, à qui la veuë de faut bien pres, il est plus aisé de nous faire voir les choſe l'vne apres l'autre, puis que nous ne sommes point encore capables de les cõtẽpler toutes ensemble. Ie satisferai donc à ta requeste, & diuiserai la Philoſophie en parties, nõ pour

en pieces & lopins. Car il est vtile de la partir, & non de la tailler: estant plus difficile d'en comprendre les menues parcelles que les grades. On distingue le peuple en lignees, & vne armee en bandes de cent hommes. Plus aisémẽt reconoit-on ce qui est trop acreu, si on en fait des parts, & qui doyuent estre assez grandes & en certain nombre. Car il y a autant de faute à diuiser trop subtilement qu'à ne faire diuisiõ ni partitiõ aucune. Ces subdiuisiõs iusques à vn grain de pouldre, sont de vrayes confusions. Premierement donc, suyuant ton auis, ie monstrerai quelle difference il y a entre Sapiẽce & Philosophie. Sapiẽce ou sageſſe est le biẽ parfait de l'étẽdement humain. Philosophie est l'amour & la recerche de Sageſſe. Icelle monstreou la Sageſſe est arriuee. Quãt à la Philosophie, on void par son nom pourquoy elle est ainsi nommee. Aucuns ont dit que Sageſſe estoit la sciẽce des choses diuines & humaines. Les autres, que c'est conoistre les choses diuines & humaines, & leurs causes. Ceste additiõ me sẽble superflue, pource que les causes sont portions des choses diuines & humaines. La Philosophie a esté definie diuersement. Quelques vns ont dit que c'estoit vne estude de vertu: les autres, vn desir de corriger l'étendemẽt. Certains ont tenu que c'estoit vne appetitiõ de droite raison. Au reste, presques tous sont d'accord qu'il y a de la difference entre Philosophie & Sageſſe: comme aussi il ne se peut faire que celle qui desire & q est desiree soit vne mesme chose. Tout ainsi qu'il y a grãde differẽce entre l'auarice & la pecune, veu que l'vne conuoite, l'autre est cõuoitee: le pareil est entre la Philosophie & la Sageſſe: d'autãt que l'vne est l'effect & le loyer de l'autre. L'vne viẽt, & on va vers l'autre. Au regard du mot les Grecs appellẽt *Sophia*, ce que les Latins disent, *Sapientia*, c'est à dire Sageſſe. Iadis les Romains vsoyẽt du mot *Sophie*, ainsi que maintenãt du cõpolé qui est *Philosophie*: cõme les images antiques en font foy, & l'inscriptiõ du tõbeau de Dossenus:

Passant, arreste toy, & li la Sophie de Dossenus.

Quelques Stoiques ont estimé que ces deux choses ne pouuyent estre separees, combien qu'ils auouent que la Philosophie est l'estude de vertu, tellement que l'vne est recerchee, l'autre recerche. Leur raison est que la Philosophie n'est point sans vertu, ni la vertu sans Philosophie, laquelle recerche la vertu, mais par la vertu. Or la vertu ne peut e-

Ceste distinction ne doit estre trop estendue.

2. Sapience & Philosophie differet: en quoy & comment.

Cõparaison à ce propos.

Si Sapience & Philosophie peu-

Vtut estre separees.

stre sãs estude & recerche de soy, ni la recerche de vertu sãs elle. Il n'en prend pas de cela cõme de ceux qui tirẽt de loin contre quelque chose: le tireur est d'vn costé, & ce à quoy il vise, de l'autre: ni comme des chemins qui meinent aux villes, & sont hors icelles. L'on paruient à la vertu par elle mesme. Par ainsi la Philosophie & la vertu sõt choses conioin-tes. Il y a plusieurs auteurs, & des principaux, qui ont distingué la Philosophie en trois parties, la Morale, la Naturelle, & la rationelle. La premiere reigle l'ame, la seconde sonde la nature des choses, la troisiesme espluche les proprietez, la disposition des mots, & les argumens, afin qu'on n'introduise le faux au lieu du vray. Il s'en est trouué qui ont diuisé la Philosophie en moins ou plus de parties. Aucuns des Peripateticiẽs y en ont adiousté vne quatriesme, qu'ils appellent la Politique, pource qu'icelle requiert vne occupation propre & particuliere, & qu'elle est empeschee autour d'autre matiere. D'autres y en ont encores mis vne nõmee Oeconomique, qui est la science de bien gouuerner sa famille. Quãt à ces deux dernieres, elles se trouuerõt encloses en la Morale. Les Epicuriẽs ont estimé que la Philosophie n'auoit que deux parties, la Naturelle & la Morale, reiettans la Rationelle. Puis estans contrains en l'examen des choses, de discerner les ambiguitez, & descouurir les fausseretz cachees sous l'aparence de verité, ils ont introduit ceste partie qu'ils appellent le iugement & la reigle, qui leur a serui de Philosophie rationelle, mais ils tiennent qu'elle n'est sinon vn accessoire de la Naturelle. Les Cyrenaiques on aboli la Naturelle & Rationelle, se contentans de la Morale. Or ce qu'ils ont reietté d'vn costé, ils l'ont introduit d'autre façon, faisans cinq parties de la Morale, la premiere concernant ce qu'il faut fuir & desirer, la seconde les affections, la troisiesme les actions, la quatriesme les causes, la cinquiesme les argumens. Les causes apartiennent à la Naturelle, les argumens sont de la Rationelle, & les actions concernent la Morale. Ariston de Chio a maintenu que la Naturelle & Rationelle estoyent superflues, & contraires auec. Quant à la Morale, par lui laissee seule, encores l'a il rongnee, ayant aboli ceste partie qui contient les remonstrances, alleguant qu'elle apartient à vn Pædagogue, non pas à vn Philosophe: comme si le sage estoit autre chose que le Pedagogue du genre humain. Estant ainsi donc que la Philosophie se distingue en trois

3. Trois parties de Philosophie.

Autres diuers touchant les parties de Philosophie

en trois parties, commençons en premier lieu à ranger la Morale. Ie la distribue aussi en trois parties: dont la premiere qui est tresutile, sera l'inspection distribuant à chascun ce qui est sien, & estimant ce que chasque chose vaut & merite. Car qu'y a-il plus necessaire que d'aprecier les choses? La seconde sera des affections: & la troisiesme des actions. Premierement il est requis que tu conoisses la valeur des choses. Secondement, que tu ayes vne affection ordonnee & attrempée enuers icelles. Tiercement qu'il y ait conuenance entre tes affections & actions, afin qu'en tout cela tu t'accordes auec toymesme. Si l'vne de ces trois defaut, les deux autres sont confondues. Car que te sert de sçauoir bien la valeur des choses, si tu es trop vehement en tes affections? Et que profite de les auoir reprimees, & tenir tes desirs en en bride, si tu ignores quand il est bon de mettre la main à l'œuure ou l'en oster: & si tu ne sçais ni le temps, ni le lieu, ni le moyen de faire ce qu'il conuient? C'est autre chose de conoistre les valeurs & prix des choses, autre de refrener les passions & affections, autre de s'acheminer aux actions, non pas s'y precipiter. Il y a vne belle harmonie en toutes les parties de nostre vie, lors que l'actiõ n'est point esloignee de l'affection, laquelle naist de la dignité de chasque chose, se faisant vehemente ou lasche, selon que la chose le merite. La partie de la Philosophie nommee Naturelle, est distinguee en deux, dont l'vne regarde les choses corporelles, l'autre les incorporelles. Et derechef ces deux sont diuisées en diuers degrez. La partie qui considere les corps, regarde premierement les choses qui donnent estre, puis celles qui le prenent. Les Elemens sont engendrez & prenent estre. Aucuns pensent que le lieu commũ de l'Element soit simple: d'autres le diuisent en matiere, en cause mouuante de toutes choses, & en elemens. Reste la partie Rationelle à diuiser. Tout propos est continu, ou parti entre vn qui demande, & vn qui respond. On a appellé ceste ci Dialectique, l'autre Rhetorique. La Rhetorique prend garde aux mots, au sens & à l'ordre. Quant à la Dialectique elle est diuisee en deux parties, es choses qui sont dites, & es paroles par le moyen desquelles on les fait entendre. De là s'ensuyuent plusieurs subdiuisions. En c'est endroit ie feray fin, me contentant d'auoir touché sommairement les choses: autrement si ie voulois diuiser ces parties en parcelles, il faudroit

De la philosophie Morale & de ses parties.

De la Naturelle & de ses parties.

De la rationelle & de ses parties.

Ces parties de la philosophie doyuent estre rapportees à la morale

faire vn liure de questions. Ce n'est pour te destourner de lire, tres-vertueux Lucilius, moyennant que tu raportes promptement aux mœurs tout ce que tu auras leu. Reprime tes boullons, resueille ta stupidité, reserre la dissolutiõ, dompte la rebellion, harasse tes concupiscences & rabroue celles qui ont la vogue. Si le monde dit, Ne sera-ce iamais assez crié? reipon, Et ie demande, ne serez vous iamais las de cõtinuer en mesmes fautes? Vous voulez que les remedes cessent, & que les maladies cõtinuent. Mais ie dirai tãt plus la verité d'autãt que vous restituez, ie perseuererai. La medecine cõmẽce à profiter quãd l'attouchement a faict sentir à vn corps malefice sa douleur. I'annoncerai choses profitables à ceux mesme qui rechignẽt cõtre. Vn iour vous n'aurez pas ce bien de pouuoir ouir vne douce parole, & pource qu'é particulier vous dedaignez la verité, oyez-la en public. Iusques à quãd estẽdrez vous les limites de vos possessiõs? Vne grãde & large campagne, vsurpee sur toute vne commune, sera trop estroite à vn seul maistre. Ne serez vous iamais las d'auancer vos labourages, en plusieurs prouinces? Quãd y aura-il des bornes & arrests à vos cheuances? Le cours des celebres riuieres, les grands fleuues, depuis leur source iusques à leur desgorgemẽt en la mer, les pays entiers iusques aux confins des nations reculees sont à vous. Encores n'est-ce rien, si vos mestairies ne sont ceintes des mers, & si vostre fermier ne regne par delà l'Hadriatique, l'Ionique, & l'Ægee: & si les Isles, où les grands Capitaines habitoyẽt, ne sõt estimees aussi peu que rien. Possedez aussi grande estendue que vous voudrez. Qu'il y ait vn heritage, qu'vn iour vous appelliez l'Empire. Faites vostre tout ce qui sera possible, en telle sorte qu'il y ait beaucoup plus de l'autrui que de vostre. Maintenant ie parle a vous autres, qui n'espandez pas moins loin vostre dissolutiõ que ceux-la leur auarice. Ie vous demande, quand sera-ce qu'il n'y aura plus de lac bordé de vos maisons de plaisance? ni fleuue dõt vos bastimens ne garnissent les riuieres? Par tout où il y aura des veines d'eau chaudes, là dressera-on nouueaux logis de dissolutiõ. Là où il y a quelque goulfe, vous y posez soudain des sõdemẽs à nõ cõtẽs du soulage, & de l'ouurage de vostre mãin vous vous iettez en la mer. Quoy que vos maisõs luisẽt en tous lieux, quoy qu'elles paroissent au faiste des montagnes, qu'õ les descouure és cãpagnes, en mer, par fois sur les costaux, apres auoir

Similitude mõstrãt l'vsage de la Morale.

Contre l'auarice.

Contre la dissolution.

auoir fait beaucoup d'edifices & biẽs grãds, si n'auez vous chascũ que vostre corps, & biẽ petit. A quoy faire tãt de chãbres? Vous ne couchez qu'en vne. Celles où vous n'estes point ne sont pas vostres. Finalement ie viens à vous, dont la gorge profonde & insatiable fouille d'vn costé iusques au fond des mers, & de l'autre court par toutes les terres. Vous poursuyuez auec grand trauail les poissons, la volaille, la sauuagine, y employant hameçons, pieges, & filets de diuerses sortes. Il n'y a point d'animaux à requoy, fors ceux dont vous estes saouls. Vostre bouche lassee de tant & tant de friandises, ne fait que toucher du bout des leures ces viandes delicieuses, en si grand nombre recerchees & apprestees par tant de mains. Monsieur qui est plein iusques à la gorge, & à qui la viande put, ne tastera qu'vn bien petit morceau de ceste beste, dont la chasse & prise a esté si dangereuse. De tant de moules, d'huistres, & autres tels poissons en escaille, aportez de si loin, en passera-il beaucoup par ceste estomach ou sac percé? Miserables, qui ne cognoissez pas que vous auez les yeux plus grands que la panse! Remõstre cela aux autres en telle sorte que tu le dises à toy mesmes. Escri, pour toy, apres auoir escrit, rapportant le tout aux mœurs & pour apaiser la rage des affections. Estudie, nõ pour scauoir plus, mais pour sçauoir mieux que les autres.

Contre la gourmandise.

XC.

Excellence de la Philosophie morale.
Du premier siecle d'or, & de celui qui est surnommé depuis.
Dispute contre Posidonius touchant l'inuention des arts mechaniques.
Ce qu'on peut iuger des hommes de ce premier siecle d'or.

C'est vn biẽ excellẽt que la Philosophie & l'amour de vertu, qui ne vient point des faux dieux mais des

VI reuoque en doute, ami Lucillus, que la vie dont nous viuons est vn don des dieux immortels, & le bien viure vn biẽfait de la Philosophie: par consequent que nous sommes plus obligez à celle-ci qu'à ceux-la autant que le bien viure est vn bien plus excellẽt que la vie simplement. Sans doute ce seroit vne obligation demeureroit si les Dieux ne nous auoyẽt fait

vrai Dieu & pere des lumieres, que les Stoiques Payẽs n'ont pas cõu.

preſent de la Philoſophie meſme, la conoiſſance de laquelle ils n'ont donnee à aucuns, mais bien à tous la faculté & le moyen de l'obtenir. Car s'ils l'auoyent fait vn bien vulgaire & commun, & ſi nous naiſſiõs ſages, la ſageſſe euſt perdu ce qu'elle a de meilleur en ſoy, à ſçauoir qu'elle n'eſt point du nõbre des choſes fortuites. Maintenant elle a cela de precieux & de magnifique, qu'elle ne vient point par ſucceſſion, ni par rencontre, mais que chacun la doit à ſoy meſme, & ne l'emprunte d'autrui. Qu'admirerois tu en la Philoſophie, ſi l'vn la pouuoit donner à l'autre? Son ſeul œuure eſt de trouuer la verité touchãt les choſes diuines & humaines: elle a touſiours à ſes coſtez la iuſtice, la charité, la religiõ & toute ceſte autre cõpagnie de vertus alliees & iointes enſemble. C'eſt elle qui à apris aux hommes d'adorer les choſes diuines, d'aimer les humaines, que les dieux ſont maiſtres, & les hommes compagnons: ce qui eſt demeuré quelque temps en ſon entier, auant que l'auarice euſt deſchiré l'vnion, & eſte cauſe de pauureté à ceux qu'elle a faits treſriches: d'autant qu'ils ont ceſſé de poſſeder tout en voulant auoir ceci ou cela de propre. Mais les premiers hõmes & leurs deſcendans, ſuyuoyent purement Nature, qui eſtoit leur guide & leur loy: car ils ſe laiſſoyent gouuerner à meilleure, Nature eſtant telle qu'elle ſoumet les choſes pires aux meilleures. Les troupeaux des beſtes ont pour maiſtres les plus grands ou plus agiles de la bande. Vn taureau couard ne marchera pas à la teſte de la troupe, ains celui qui en grãdeur & force ſurpaſſe les autres maſles. Le plus hault des elephans conduit les autres. Entre les hommes le meilleur eſt le plus grand. On eſliſoit donc pour maiſtre celui qui auoit l'ame plus excellente: au moyen dequoy les peuples eſtoyent infiniement heureux, parmi leſquels nul ne pouuoit dominer, s'il n'eſtoit plus homme de bien, les autres. Car autant peut comme il veut celui qui ne peut ſe pouuoir ſinon ce qu'il doit. En ce ſiecle donc, qu'on nomme d'or, Poſidonius eſtime que les ſages gouuernoient. Iceux retenoyẽt les mains des autres, & garãtiſſoyẽt les foibles de la violẽce des forts. Ils conſeilloyẽt & deſcõſeilloient, monſtrans ce qui eſtoit vtile & inutile. Leur prudence preuoyoit que rien ne defaillit à leurs ſuiets: leur vaillance parabaroit les dangers, leur beneficence paroiſſoit & enrichiſſoit les peuples. Commander eſtoit vne charge, non pas vne

2. Du premier ſiecle d'or, imaginé par les Poetes & Stoiques, qui n'ot rien ſceu bien nettemẽt de l'hiſtoire ſaincte, ni de la guide des vrais gẽs de bien.

Beau ſiecle, mais imaginaire. Eſtat du mõde auparauãt le

gnité. Nul n'esprouuoit contre eux ses forces : car c'estoit d'eux qu'il auoit commencé d'en auoir. Et n'y aubit aucun qui eut occasion ou volonté de mal faire, attendu qu'on rẽ doit franche obeissance à celui qui commandoit bien, & n'y auoit supplice dont vn Roy estonnast d'auantage les rebelles, que la menace de les chasser du royaume. Mais quand les vices commencerent à se glisser, & que les royaumes furent conuertis en tyrannie, les loix commencerent à estre necessaires, & du cõmencement les sages en furent auteurs. Solon, equitable legislateur d'Athenes, fut l'vn des sept sages, tant renommez de ce temps-là. Si Lycurgus eust vescu lors, il eust fait le huictiesme. On loue les loix de Zaleucus & de Charõdas, lesquels n'aprindrent pas en vn Senat, ni en vn parquet de Iurisconsultes, ains en ceste coye & saincte solitude de Pythagoras; les statuts qu'il s publierent & establirent tant en Sicile, qu'en vne grande partie de l'Italie. En cela ie m'accorde auec Posidonius: mais ie lui nie que la Philosophie ait inuenté les mestiers dont la vie humaine se sert ordinairement, & ne veux pas faire tãt d'honneur aux arts mechaniques. Icelle (dit-il) a aprins aux hõmes espars, logez en des cabanes, ou en quelque roche cauee, ou dans le creux d'vn arbre, à bastir des maisons. Quant à moy, i'estime que la Philosophie n'a non plus inuenté ces bastimens que les planchers & de toits; & ces engins à prẽdre villes, que les bains & viuiers clos pour exempter la gourmandise du peuple des tourmentes de la mer, & afin que durant les bourasques & tempestes la dissolution eust ses reseruoirs où elle engraisseroit les troupeaux de poissons, mis à part les vns des autres. Que dis-tu? La Philosophie a elle enseigné les hommes à forger vne serrure & vne clef? & qu'estoit cela autre chose qu'appeller tout haut l'auarice? Est-ce la Philosophie qui a esleué ces hauts toits au grand danger de ceux qui habitent dessous? A l'auanture c'estoit peu de fait d'estre logez selon qu'il pouuoit escheoir, & sans artifice ni peine s'accommoder de quelque habitatiõ naturelle. Croi moy, cest aage d'or a precedé de beaucoup d'annees lès massons & charpentiers. Tels artifices & ouuriers qui esquarrẽt les solliueaux, qui clouẽt & cheuillẽt si propremẽt les ioints, qui sçauent donner vne iuste proportion aux poutres, ne sont nez apres la dissolution.

mais pire en vn siecle qu'en l'autre, laquelle difference à cau se l'opiniõ du siecle d'or : ce qui ne se peut entẽdre que par comparaison. sans qu'on puisse bonnement dire, Tel siecle a esté d'or & lautrenõ. y ayant tousiours eu depuis le pẽché entré au monde l'airain, du fer, du sang & de l'or du reme slé auec l'or, c'est à dire, beaucoup de vices parmi la vertu & pieté.

3. Dispute contre Posidonius touchant les arts mechaniques & leur inuention.

Car les premiers fendoyent le bois auec des coins.

Virgile au 1. liure des Georgiques

On ne bastissoit pas encores des salles à faire bâquets, ni on ne trainoit-on pas vne longue suite de charrettes chargees de pins & de sapins, sous le faix desquelles les rues tremblent, ce que d'iceux se fissent des lambris tout-dorez. Deux fouchons plantez & couuerts de ramee & de fueillage, disposé en panchant pour faire escouler les grosses pluyes, soyent pour couuerture à la logette. Sous ces troicts là nos premiers peres habitoyẽt en toute seureté. Le chaume couroit ceux qui viuoyent libres & francs: maintenant la seruitude habite dessous le marbre & l'or. Ie ne suis non plus d'acord auec Posidonius, en ce qu'il pense que les sages ayent inuenté les outils des artisans. Car à ce conte il faudra, que nous dise le temps & les noms de ces sages,

Des outils des artisans.

Qui ont trouué les laqs pour atraper
Les animaux, & la glu pour tromper
Les oiselets, puis auecques les bandes
De chiens chasseurs ont clos les forests grandes.

Au mesme 1. liu. des Georg.

C'a esté la promptitude d'esprit des hommes, non pas la Philosophie qui a inuenté ces choses. Semblablement ie ne contredis en ce qu'il pense que les sages ayent trouué les mines de fer & de cuyure, lors que la terre eschaufee par le feu qui s'estoit prins dedans les forests, fit fondre & couler les veines cachees au haut d'elle. Toutes telles choses uent des inuenteurs qui ressemblent ceux qui les cultiuent & font valoir. Il y a vne autre question, qui ne me semble pas tãt subtile qu'à Posidonius: lequel des deux a esté le premier en vsage, ou le marteau, ou les tenailles. Quelqu'vn me d'esprit remuant & aigu, non grand, ni esleué, a inuenté ces deux instrumens, & toute autre chose qu'il faut cercher le corps panché & le dos courbé contre terre. Le sage ne s'est pas donne tant de peine pour viure. Pourquoy ne fait autrement, veu mesme qu'au temps où nous sommes desire n'estre gueres chargé? Ie te prie, en quelle reputation conuient-il que tu ayes Diogenes & Talus? lequel de te semble sage, ou Talus inuenteur de la scie, ou Diogenes qui voyant vn garsonnet, lequel du creux de sa main & beuuoit de l'eau, tira soudain de sa besasse son gobelet le rompit, disant à soymesme comme en cholere: Sot que suis, combien de temps ay-ie eu du bagage inutile de ce Diogenes qui se plioit & couchoit dedans vn to

Vn marteau & des tenailles.

Le vertueux est preferable en toutes sortes aux plus industrieux hõmes du monde.

uolu aujourd'hui, lequel estimes-tu plus sage, ou celui qui trou-
le moyẽ de faire monter en vne hauteur desmesuree &
sortir par des tuyaux cachez des fleurs odoriferantes, qui fe
venir soudainemẽt de l'eau en abondance, & la fera auſſi
ſtoſt retirer, qui assemble de telle sorte les lambris es sales
moins de riẽ on void cela se transposer & changer, qui
'up tiit qu'à tous les mets les planchers changent: ou celui qui
ſſnononſtre à soy & aux autres que Nautre ne nous a rien cõ-
bandé qui soit penible & mal-aiſé: que nous pouuons habi-
n ne en maiſon où il n'y auroit pas vn morceau de marbre:
on que nous pouuons estre vestus d'autres drãps que de soye:
les que les choſes neceſſaires à nos vſages se recouurẽt aiſemẽt,
nous nous contentons de ce qui aparoit deſſus la terre? Si
gere humain veut escouter ceſte leçon, il conoiſtra qu'auſ-
ul peu lui sert vn cuiſinier qu'vn ſoldat. Ceux-là estoyent la-
ou ressembloyent aux sages, qui n'auoyẽt pas beaucoup
faire à couurir & contregarder leurs corps. Il ne faut gue-
trauailler pour les choſes neceſſaires: c'eſt pour les deli-
qu'il faut se dõner de la peine. Tu n'auras que faire d'ar-
ſans, ſi tu enſuis nature, qui n'a pas voulu que nous fuſſions
uits à l'eſtroit, ains nous a fourni tout ce dont elle veut
uon ne nous nous seruions. Vn corps nud ne peut ſupporter le
bicoid. Et biẽ: les peaux des beſtes ſauuages & priuees ſuffiſẽt
elles point pour nous garantir du froid? Y-a-il pas des peu
diuers qui couurent leurs corps d'eſcorces d'arbres?
on pas des habillemens de plumes d'oiſeaux? Aujour-
hui la pluſpart des Tartares se veſt-elle pas de peaux de
ards & de taiſſons, ſouples au toucher, & que les vents
ſçauroyent transpercer en sorte que ce ſoit? Il faut auoir
l'ombre pour repouſſer l'ardeur du soleil d'æſté. Soit.
is le tẽps a-il point caché infinis lieux, qui par l'iniure des
nees, ou par autres accidens, ont eſté creuſez & changez
uuernes? Ont-ils pas plié de la main des clayes d'oſier, &
menu bois, qu'ils ont enduit de boue, puis auec de la
ſſille & des fueilles ont couuert leurs logettes, tellement
le les pluyes n'y pouuans entrer, eux ont paſſé là ſeuremẽt
hyuer. Trouue-l'on pas des peuples en Afrique, qui de-
urent en des foſſes, n'ayans contre les exceſſiues ardeurs
Soleil couuerture plus eſpaiſſe que la ſeichereſſe meſme
la terre? Nature n'a pas eſté ſi ennemie, que quãd elle a
é ſi aiſé moyẽ de viure à tous les autres animaux, l'hõme

Combiẽ sont sages & heureux ceux qui se contentent de peu.

Exemples de diuers peuples.

soit demeuré seul qui ait eu besoin d'infinis mestiers pour viure. Elle ne nous a rien commandé de tout cela: ni n'est besoin que pour alonger la vie nous trauaillions beaucoup à trouuer quelque chose. En naissãt nos prouisions sont prestes: mais ayans craché contre ce qui est aisé, nous nous sommes rendus toutes choses difficiles. Les maisons, les habillemens, les remedes, les viandes, & tout ce qui nous donne tãt de peine, estoyent prests à la main pour neat, & qu'on eut peu acommoder presques sans peine. Car selon que la necessité le requeroit, il y auoit moyé en toutes choses, les mestiers sont cause que nous les auons faites precieuses, merueilleuses, qui coustent beaucoup à recercher & dresser. Nature fournit à ce qu'elle requiert. La dissolution s'en est destournee, elle s'enflamme soy-mesme de iour en iour, il y a plusieurs centaines d'annees qu'elle ne cesse de croistre, & que par ses subtilitez elle hausse le menton aux vices. Premierement, elle a commencé à desirer des baguenauderies, consequemment des ruines, en fin elle a assuietti l'ame aux corps, la contraignãt de seruir à la vilenie d'icelui. Tous ces arts, qui bastissent vne ville, ou la rendent si bruyante, n'ont soin que du corps: auquel toutes choses estoyent iadis administrees comme à vn esclaue, mais maintenant on les luy apreste comme à vn seigneur. Suyuant quoy d'vn costé l'on void les boutiques des tisserans, de l'autre des forgerons, icy les cuisiniers, les parfumiers: là ceux qui aprenent à danser, en effeminez, & à chanter en fleuretis: car ce moyen naturel finissant les desirs à la necessité, est esuanoüi. Auiourd'huy c'est vne misere & lourdise, ne vouloir qu'à suffisance. Tu ne sçaurois croire, ami Lucilius, combien vn discours elegant destourne aisément les meilleurs esprits & les eslongne de la verité. Voici Posidonius, qui (à mon auis) a esté l'vn de ceux qui ont le plus esclairci la Philosophie, voulant declarer subtilement & par le menu le mestier des tisserans qui maintient auoir esté inuenté par les sages, ne se souuiet pas que c'est vne inuention qui n'est venue que bien long tẽps apres le siecle d'or: S'il lui fust auenu de voir les toiles de nostre temps, dõt l'õ fait des vestemẽs si deliez, qu'õ aperçoit tous les membres à trauers, & qui ne font ni aide ni hõneur au corps, diroit-il? Il vient puis apres aux laboureurs, & ne describ moins facondement leur œuure, lequel il attribue au ges: comme si nos payſans de maintenãt n'inuentoyẽt

Par la confederatiõ du contentement que Nature dõne, il mõstre que les diuers mestiers introduits au mõde n'ont serui pour la pluſpart, qu'a augmẽter la dissolution: par consequent que le sage n'est point inuẽteur de ces mestiers.

Paradoxe de Senecque cõme si les arts mechaniques empeschoyẽt l'hõme d'estre vertueux, & estoyẽt venus au monde apres quelque siecle d'or: ce qui

coup de nouueautez pour acroistre la fertilité de la terre. *est redargué par les histoires*

Non content de ces ocupations là, il enuoye le sage au four & au moulin. Car il raconte comment l'hõme imitant nature a commencé à faire le pain. Les dents solides & dures venans à se rencontrer escachent les viandes receues en la bouche, & s'il en tombe quelque chose, la langue le ramasse & reporte aux dẽts: puis cela est paistri auec la saliue, afin qu'il passe plus legerement par la gorge. Estant deualé en l'estomach, il se cuit par la chaleur du ventre, puis se trouue en substance & nourriture du corps. Quelqu'vn suyuant cest exemple, a imposé vne meule sur l'autre, à la semblance des dents, dont l'vne immobile attend le mouuemẽt de l'autre. Puis venans à s'entrefroter les grains s'escachent & se meulent, tant qu'à la fin ils sont reduits en poudre. Apres on messe de l'eau parmi la farine, & à force de paistrir & remuer on empaste & forme des pains, cuits premierement en la cendre, puis en vne terrasse chaude. Finalement, & peu à peu l'on a trouué les fours & autres inuentions qu'on vsurpe à plaisir. Peu s'en est falu qu'il n'ait dit que les sages sont inuenteurs de la sauatterie. Vrai est que la raison s'est aidee des arts & mestiers susmentionnez: mais ce n'est pas sa droite raison. Ce sont recerches d'homme, non point du sage, autant que les basteaux à l'aide desquels nous trauersons les riuieres & les mers, apropriez auec leurs voiles pour receuoir le choc des vents, auec les gouuernails adioustez derriere, qui dressent çà & là le cours du vaisseau. Ce sont exemples pris des poissõs, à qui la queuë sert de gouuernail, en la remuant vn peu ils donnent tel tour à leur vistesse qu'il leur plait. Posidonius dit que le sage a inuenté toutes choses: mais pource qu'elles ne valoyent pas la peine s'il s'en mesloit, il en a laissé le maniement à gens plus mecaniques. Et ie di qu'elles ont esté inuentees par ceux-la mesmes qui s'en aident & les exercent à present. Nous sçauons que de nostre temps sont sorties en auant beaucoup d'inuentions paranant inconues, comme l'vsage des verrieres pour la clairté & commodité des chambres, les plaques & estuues & les tuyaux apropriez dedans les parois, en telle sorte que la chaleur est esgalement distribuee, & chauffe & poisle haut & bas. Ie ne parle point des pieces de marbre & des voutes & colonnes dont les maisons sont embellies, moins encor des hauts & gros piliers de pierre bien polis, qui soustiennent des portiques &

Distinction des Stoiques entre la raison & la droite raison: ce qui n'a point de fondement de raison.

Inuentions du tẽps de Senecque.

grandes salles. Aussi ne veux ie faire mention des chifres & characteres à l'aide desquels on recueillira tous les mots d'vne harangue, tant soit elle viſtement prononcee, tellement que la main sera si legere qu'elle suiura la langue. Ce sont inuentions de pauures esclaues. La sapience est assise plus haut, elle n'enseigne point les mains, c'est la maistresse des esprits. Veux-tu sçauoir ce qu'elle a fait & tiré au iour? Non point des contenances bien seantes à tout le corps, ni diuers sons & fredons sur la trompette & la flute, ni des armes, ni des remparts, ni des combats. Elle brasse choses vtiles pour la cure la paix, semond les hommes à viure en amitié. Ce n'est point elle qui forge les outils neceſſaires à diuers vsages. Pourquoy lui assignes-tu ces menues besonghes-là? Tu vois qu'elle est l'ouuriere de nostre vie: les autres sont sous sa puissance: car il faut que les aides & ornemens de la vie seruent à quiconque la vie mesme est suiette. Au demeurant, elle tend vers la felicité, elle nous y guide, & en ouure les chemins. Elle monstre les maux, tant les vrais que ceux qui se font estimez, elle despouille la vanité aux entendemens, donne vne grandeur solide, reprime l'arrogance qui se fonde sur le vent, ne permet qu'on ignore la difference des choses grandes & enflees, fait cognoistre soy-meſme & toute la Nature: declare qui & quels sont les dieux celestes, terrestres, infernaux, domestiques, familiers, & particuliers, qui c'est des ames immortelles qui secondent les Dieux, leur demeure, action, puissance & volonté. Ce sont introductions par le moyen dequoy, non point quelque chapelle de ville, mais le grand temple de Dieu, ce monde est ouuert duquel elle a descouuert à nos entendemens les vrayes images & les visages au vif, pour les regarder. Car nostre œil n'est pas assez fort pour contempler choses si grandes. De là apres elle remonte aux principes des choses & à la Sagesse eternelle infuse en l'vniuers, & qui seule donne forme, figure & vertu speciale à toutes choses qui ont vie viuifiante. Consequemment, elle s'est enquise de l'ame, de son origine, demeure, arrest, & en quels membres elle est departie. S'esleuant des choses corporelles aux incorporelles, elle a examiné la verité & les raisons d'icelle. En apres les mœurs de discerner les ambiguitez de la vie & de la mort: d'autant qu'en toutes les deux le faux & le vray sont entremeſlez. Or ie dy que le sage ne s'est point du tout esloigné de

Discours sur l'excellence des inuentions de la Sapiẽ

mestiers, cõme pretẽd Posidonius: mais i'adiouste qu'il ne s'y est pas aussi du tout adõné. Car il n'eust rien estime digne d'estre inuẽté, s'il n'eust iugé cela digne de perpetuel vsage: nin'eust empoigné des choses pour les lascher incontinent. Posidonius fait Anacharsis inuenteur de la rouë du potier, autour de laquelle se font les pots. Et pource qu'Homere fait mention de mesme rouë, au lieu de mettre cela entre les fables, Posidonius tient que les vers du Poëte sont faux. Ie maintien qu'Anacharsis n'a point esté auteur de cela: s'il l'a esté, c'est vne inuention de bon esprit, mais qui ne procede de lui entant qu'il a este sage: comme les sages font beaucoup de choses entant qu'ils sont hommes, & non entant qu'ils sont sages. Pose le cas qu'vn sage soit le plus dispost du monde: il pourra courir plus viste que tous les autres hommes, pource qu'il est dispost & leger: ce n'est pas à cause qu'il est sage. Ie voudrois bien monstrer à Posidonius vn verrier qui de son souffle donne au verre telle formes que bon lui semble, & qu'vne main diligente pourroit à peine ainsi façonner. Telles choses ont esté inuentees, qnand il n'y a plus eu de sages au monde. On dit, selon Posidonius, que Democritus inuenta les fourneaux, faisant que deux pierres courbes & panchantes vn peu l'vne vers l'autre se ioignissẽt à celle qui est entre deux: Ie respon que cela est faux: car auant que Democritus fust né, force est qu'il y eust des ponts & des portes, dont le haut est ordinairement courbe. Vous oubliez à dire que le mesme Democritus a inuenté le moyen de polir l'yuoire, de conuertir en esmeraude vne pierre & la façon de faire les esmaux. Encores que de ce sage n'ayent procedees telles inuentions, ce n'a pas esté entant qu'il estoit sage. Car le sage fait beaucoup de choses que des lourdauts feront aussi bien: & peut estre mieux. Demandes que le sage a recerché & pousse en lumiere? Premierement la vraye nature, laquelle (comme font les autres animaux) il n'a pas suyuie des yeux du corps, qui sont trop foibles pour ateindre les choses celestes. Secondement la reigle de vie, qu'il a apropriee à toutes choses: aprenant & à cognoistre & à suyure les Dieux, & à receuoir tous accidens humains comme par commandement. Il a defendu d'obeir aux fausses opinions, a imposé le vray poids & prix à chasque chose, a condamné les passetemps teints en repentir, a loué les plaisirs qui doyuent touſiours plaire, prouuant ce.

Amis de Posidonius & de Senecque tauchant quelques inuentions particulieres.

Recerches & inuentiõs du sage.

lui-la estre tresheureux qui n'a besoin de felicité, & trespuissant qui a soy-mesme en sa puissance. Ie ne m'arreste point à ceste Philosophie, qui a chassé le citoyen de sa patrie, les Dieux hors du monde, & qui de vice a fait vertu: ains de celle qui n'estime aucun bien sinon ce qui est honneste, qui ne peut estre gaignee ni corrompue par presens d'homme, ni de fortune: le prix de laquelle gist à ne pouuoir estre prisé par prix aucun. Ie ne croy pas que telle Philosophie fust en ce siecle grossier, sous lequel n'y auoit point encores de mestier, & que les hõmes aprenoyent par vsage à conoistre ce qui leur faisoit besoin, cõme auparauãt sous l'aage d'or lors que les biens de nature estoyent indifferemment exposez à qui en vouloit prendre, auant que l'auarice & la dissolution eussent desassemblé les hommes, & que les vns se fussẽt ioints aux autres pour faire des courses & pillages, les gens d'alors n'estoyent point sages encores qu'ils fissent les choses que les sages doyuent faire. Personne ne prisera nul autre siecle & estat du genre humain plus que celui-la, & quand Dieu permettroit à quelque homme de faire vn mõde nouueau, & donner des manieres de viure aux peuples, vn tel ne trouueroit rien meilleur que cela que l'on trouue auoir esté pratiqué entre ces premiers viuans.

Fausse & vraye Philosophie.

Quel estoit le siecle d'or selon Seneque.

Virgile au 1. liu. des Georgiques.

Quand Iupiter encores ne regnoit,
De labourer aucun n'entreprenoit,
Et de borner ou partir par limite
Les champs adonc il n'estoit pas licite.
Chacun cerchoit & mettoit en commun.
Plus librement, sans le trauail d'aucun,
La terre estoit de tous biens tresfertile.

Sçauroit on trouuer gens plus heureux que ceux-la? Ils ioyssoyent en commun de la Nature des choses. Elle commere fournissoit à ce qui estoit requis pour l'entretien tous, c'estoit la seure possession des richesses publiques. pquoy n'appeleray-ie telles gens les plus riches qui ayent iamais esté, veu que l'on n'eust peu trouuer vn seul pauentr'eux? L'auarice s'est lancee au traners des choses bien stablies, & desirant mettre à part ie ne sçai quoy pour sproprier, elle a tout esparpillé, puis d'vne infinie estenreduite à l'estroit, elle a enfanté la disette: brief en contant toutes choses elle les a perdues. Encores donc qvueille aller au deuant, & reparer sa perte, quoy qu

Belle description de l'auarice.

adiou

adiouſte vn champ à l'autre, que par argent ou par force elle chaſſe ſon voiſin hors de ſes heritages, qu'elle eſtende ſes cheuances par les prouinces, & appelle poſſeſſion ſes longs tracas par ſes terres, tant grands que puiſſent eſtre nos limites, nous ne retournerons iamais en la iouiſſance du bien que nous auons quitté. Ayant fait tous nos efforts nous aurons beaucoup. Et nous auiõs auparauãt tout le mondẽ. La terre eſtoit plus fertile non labouree, & aſſez large pour la cõmodité des peuples qui ne s'entremangeoyent pas. Il n'y auoit pas moins de plaiſir d'auoir trouué les biẽs de Nature, qu'à les monſtrer puis apres à ſon prochain. Nul ne pouuoit auoir trop ou trop peu. On partageoit entre gens de bon accord. Le plus fort n'auoit pas encore ſauté au colet du plus foible, l'auare en cachant ce qui lui eſt inutile n'auoit encores forclos autrui de ſes neceſſitez. Autant auoit-on ſoin de ſon cõpagnõ que de ſoy meſme. Les armes ſe repoſoyent, les mains n'eſtoyent pas encores ſouillees de ſang humain, toute leur guerre fõdoit ſur les beſtes ſauuages. Ceux qu'vne foreſt eſpaiſſe garantiſſoit de l'ardeur du Soleil, qui pour ſe defendre des rigueurs de l'hyuer ou de la pluye, refugiez dans vne petite logette, viuoyent aſſeurez ſous vn fueillage paſſoyẽt les nuicts doucemẽt & ſans ſouſpirer. Le ſouci no⁹ fait friper dedans nos veſtemẽs de pourpre, & nous pique iuſques au fond du cœur: au cõtraire ceux-là dormoyent ſouẽtuement ſur la dure, ils n'auoyent point de chambres lãbriſees, ains couchez ſur terre a deſcouuert, les eſtoiles tournoyẽt ſur leurs teſtes, la lune, le pl⁹ beau ſpectacle de la nuict faiſoit la rõde, le ciel tournoit tout bellemẽt: de iour & de nuict ils cõtẽployent à deſcouuert ceſte belle maiſon. Il leur eſtoit aiſé de voir les eſtoiles reculãtes du zenit au couchãt, les autres qui mõtoyent ſur l'horizon. Et qui n'euſt prins plaiſir à ſe promener entre des merueilles eſparſes tant au large? mais vous tremblez ſi toſt que les toits & plãchers de maiſons craquẽt tant ſoit peu, & ſi quelq̃ bruit ſe faiten vos tableaux, vo⁹ fuyez tout eſtõnez. Les autres n'auoyẽt point de maiſons qui reſſẽblaſſẽt à des villes. Ils demeuroyẽt ſous vn lieu deſcouuert, expoſé au vẽt qui ſoufloit à l'aiſe de toutes parts: vn rocher ou vn arbre leur faiſoit ombre, puis ils ayoyent les claires fontaines, les ruiſſeaux courãs d'eux meſmes ſans eſtre deſtournez de main d'homme, ni par tuyaux, ni par aucũ chemin cõtraint, les belles prairies ſans artifice

Grandeur commoditez des premiers habitans du mõde.

Conference de leur eſtat & du noſtre.

Noſtre miſere amplifiee par la conſideration de leur contẽtemẽt

milieu de cela la maison champestre maçonnée à la rustique. C'estoit vne demeure selon Nature, en laquelle quicõque habitoit, il n'auoit pas peur que sa maisõ periſt, ni qu'el le le fiſt perir. Auiourd'hui nos toits ſont choſes qui nous effrayent entre pluſieurs autres. Mais combien que leur vie ait eſté excellente, & innocente, ils n'ont pas eſté doüez de ſageſſe, entant que ce mot ſe rapporte à vn œuure acompli. I'accorde que c'eſtoyent des gens de haut eſprit, & par maniere de dire, tout-nouueau formez par les Dieux: cela eſtãt hors de doute que le monde, lors tout neuf, a produit ces choſes meilleures qu'il n'a fait depuis. Or comme tous ont eu vn naturel plus vigoureux, & plus diſpoſt aux trauaux: d'autre coſté les eſprits n'eſtoyent pas acomplis en tous. Car Nature ne donne pas la vertu: c'eſt vn art que d'eſtre bon. Ils ne cerchoyent pas l'or, ni l'argent, ni les pierres luiſantes en la plus profonde lie de la terre: ils eſpargnoyent les beſtes, tant s'en faloit que l'homme, de ſang froid, ſans crainte, & par paſſetemps tuaſt vn autre. Lors il n'y auoit point d'habillement bigarré, il n'y auoit tiſſure ni paiſement d'or: car l'or n'eſtoit pas encore hors de terre. Quoy donc? L'ignorance des choſes les faiſoit innocens. Or il y a grande difference entre ne vouloir faire mal, & ne le ſçauoir faire. La iuſtice, la prudence, la temperance & la fortitude leur defailloit. Ceſte vie groſſiere auoit ie ne ſçay quelle ſemblance de toutes ces vertus. Quant a la vertu elle ne paruient à vn eſprit, s'il n'eſt dreſſé, enſeigné, & par continuel exercice acheminé à la perfection. Nous naiſſons a cela, mais ſans cela: & auant que le meilleur homme du monde ait eſté inſtruit & façonne, ſa preud'hommie eſt matiere de la vertu, non point la vertu meſme.

Leur deſarmarage, & en quoy ceux qui ſont ſurueuus depuis ſemblent les denancer.

XCI.

1. *A l'occaſion de l'embraſement de la ville de Lyon, il tr... de la reſolution qu'on doit prendre contre tous ſiniſtres e... nemens.*

2. *Ses raiſons principales ſont, que tout ce que contient le m... eſt periſſable.*

3. *Item qu'il ne ſe faut deſpiter contre le deſtin, mais le ſuppo... d'entendement raſſis.*

No...

NOSTRE ami Liberalis eſt maintenant fort angoiſſé, ayant eu nouuelles que la ville de Lyõ a eſté bruſlée. Tel accidẽt pourroit eſmouuoir tout autre homme, à plus forte raiſon celui qui eſt tres-affectionné à ſa patrie. Cela fait qu'il recourt vers ſa conſtãce & patience qu'il a façonnée de lõgue-main à ſupporter les accidens qu'il eſtimoit pouuoir eſtre redoutables. Quant à ce mal tant inopiné, preſques incroyable, ie ne m'eſbahi point ſi l'on ne s'en donnoit pas garde, veu qu'õ n'auoit iamais veu tel cas. Le feu a endommagé pluſieurs villes, mais il n'en a mis pas vne du tout en cendres. Car encores que l'ennemi ait quelquesfois mis le feu dedans les maiſons d'vne ville prinſe d'aſſaut, & que la pluſpart ait eſté bruſlée, que puis apres on l'ait encores ralumé, c'eſt rarement toutesfois qu'il cõſume, tellemẽt que riẽ ne demeure debout. Meſme on n'a point ouï dire qu'il y ait oncques eu tremblement de terre ſi violent, que les villes en fuſſent du tout renuerſées & ruinées. Brief iamais vn feu n'a eſté veu ſi terrible, qu'il n'ait laiſſé quelque reſte à vn autre feu. Mais au regard de Lyon vne nuict a mis bas tant de beaux baſtimens, que chacun d'iceux pouuoit embellir autant de villes, & eſt auenu en pleine paix ce qu'on n'euſt peu craindre ſous vne guerre ouuerte. Qui croira ceci? tandis que les armes ſe repoſent, & que la paix eſt eſpanduë par tout le monde, on cerche Lyon, qui paroiſſoit, comme ſeule des Gaules. La fortune a permis à tous ceux qu'elle a publiquement affligez, d'auoir quelque eſpace de temps pour apprehender les maux qu'ils deuoyent ſouffrir. Il n'y a choſe ſi grande qui venant à ſe ruiner n'ait eu du temps, peu ou beaucoup, pour ſentir ce qui lui auenoit. En ceſte ſeule-ci n'y a eu qu'vne nuict entre ſon tout & ſon rien. Brief, le diſcours que ie te fai de la ruine d'icelle dure d'auantage que n'a fait ceſte ruine meſme. Toutes ces conſiderations eſbranſlent la conſtance de noſtre ami, autrement aſſez ferme & reſolu en ce qui le concerne. Non ſans cauſe a-il receu en ceſt endroit vne biẽ rude ſecouſſe: car les accidés non attendus peſent d'auãtage. Puis la nouueauté augmente le poids des calamitez: & n'y a homme qui ne ſe ſente plus viuemẽt eſbranſlé du coup qu'il admire. Pour remede, nous deuons a-

1. Les accidens extremes & hors de remedes esbranſlent les cœurs biẽ aſſeurez.

Accidẽt de feu qui met la ville de Lyon en cẽdres du tẽps de Seneque.

Pourquoy tels accidẽs esbranſlent ainſi vn cœur conſtant.

Remedes à ceux dont le sommaire est, qu'il n'y a rien de ferme au monde.

auoir preueu tout accident quelcõque: il faut enuoyer l'esprit au deuant de toutes choses, & penser non seulement à ce qui a acoustumé, mais aussi à ce qui peut auenir. Car qu'y a-il que la fortune n'ait osté aux plus braues, quand il lui a pleu, & qu'elle n'attaque & bouleuerse plustost que ce qui a plus grand lustre? Y-a-il chose qui lui soit difficile ou impossible? Elle ne nous vient pas tousiours à la rencontre, ni toute par vn mesme chemin. Quelquesfois elle nous bat de nos propres mains, par fois contente de ses forces elle trouue des dangers dont nous ne sçaurions monstrer l'auteur: en tous temps, mesmes de nos plaisirs elle fait sortir les causes de nostre douleur. La guerre s'esleue au milieu de la paix, & le secours en qui nous esperions nous estonne. Vn ami, vn compagnon deuient contraire & ennemi. Vne bonasse d'aresté se changera en bourasques soudaines, plus impetueuses que celles d'hyuer. Sans ennemi nous esprouuons des actes d'hostilité, & quand tous autres empeschemens cesseroyẽt, vne trop grande prosperité atirera de soy sur soy les causes de sa desfaite. Les plus sobres seront enuahis de maladie, les plus robustes deuiendront phthysiques, les plus gens de bien seront affligez, & les plus paisibles enuelopez en des mutineries. Quand nous y pẽsons le moins la fortune empoigne quelque nouuelle occasion pour desployer ses forces contre nous. Vn seul iour esparpillera & dissipera tout ce que la patience de Dieu & le trauail de plusieurs années aura entassẽ. Celui qui a dit qu'vn iour, vne heure, vne minute de temps suffisoit pour renuerser les grands empires, a donné long terme aux calamitez humaines, veu qu'elles peuuent venir & passer encores plus soudain que cela. Ce seroit encore quelque soulagement pour nostre foiblesse, & pour nos afaires, si nos ruines se pouuoyent redresser aussi viste ment qu'elles s. font. Auiourd'hui les reparations s'auancent lentement, & le dommage auient tout à coup: il n'y a rien de ferme ni en public ni en priué: les ruines & confusion tant des particuliers que des estats publics s'auancent. L frayeur paroit au milieu des choses les plus paisibles, & ce bien qu'il n'y ait point d'occasions de remuemens au dehors, les maux sourdent d'endroits d'où l'on attendoit le cõtraire. Les Royaumes, demeurez debout parmi les guerres ciuiles & estrangeres, fondent sans que personne y touche. Quelle Republique a peu supporter sa felicité? Il fa

Tesmoin vne perpetuelle inconstance en tous afaires

Tesmoin le changement d'estat & cõdition en tous hommes.

Tesmoin la confusion & ruine tant publique que particuliere.

don

dõc mediter toutes choſes, & affermir ſon cœur cõtre celles qui peuuẽt auenir. Penſe aux banniſſemẽs, aux tourmẽs, aux guẽrres, aux maladies, au naufrages, la fortune te peut chaſſer loin de ton pays, ou te faire voir deſolation d'icelui: elle peut te releguer en vn deſert, ou faire vne ſolitude des places où le peuple s'eſtouffoit à cauſe de la preſſe. Que l'õ te repreſente d'vn bout à autre la cõdition de ceſte vie, & ſi nous ne voulõs eſtre acablez, & que quelques accidẽs extraordinaires cõme calamitez toutes nouuelles, ne no⁹ hebetẽt: cõſiderõs les maux non ſeulement entant qu'ils auienent ſouuentesfois, mais auſſi entant qu'ils peuuent eſcheoir preſque ordinairement. Il faut aprehender tout-entiere l'inconſtãce des afaires du monde. Combien de fois vn ſeul trẽblement de terre a-il ruiné des villes d'Aſie, & d'Achaïe? Combien de villes en Syrie? & combien la terre en a-elle englouti en Macedoine? Ceſte ruine eſtrange n'a non plus eſpargué l'iſle de Cypre, & celle de Paphos a maintesfois eſté ſur le point de perir du tout. L'on a aporté biẽ ſouuẽt nouuelles de la ruine entiere de quelques villes: & nous entre qui ces bruits ſe ſement ordinairement, quel nombre faiſons nous entre toutes les choſes qui ſont au monde? Dreſſons nous donc à l'ẽcontre des aduerſitez, & quelque choſe qui puiſſe auenir, ſçachons qu'elle n'eſt pas ſi grande qu'on en fait le bruit. Vne ville opulente, l'ornement de celles de la prouince, auſquelles elle eſtoit coniointe, qui la reſpectoyent, baſtie ſur vne moitaignette, a eſté bruſlee. Le temps ne laiſſa aucunes traces de toutes ces autres magnifiqs & riches citez. Ne vois tu pas cõmẽt pluſieurs villes renommées de l'Achayë ſont ruinées de fond en cime? & qu'il n'ẽ reſte rien qui puiſſe ſeulement monſtrer qu'elles ayent quelquesfois eſté? Mais nõ ſeulement les ouurages des hommes fondent, & l'eſpace de vingt quatre heures renuerſe bien d'autres baſtimẽs que ceux que l'art & l'induſtrie humaine a poſez: car les crouppes des montagnes s'eſcoulent, les regions entieres s'afaiſſẽt. Les campagnes parauant fort eſlongnées de la mer ſont couuertes des flots d'icelle. Le feu a mangé les montagnes, du creux deſquelles il ſailloit: iadis il a rongé les plus hautes montagnes, & à aplati rez pied rez terre les rochers qui ſeruoyent d'eſchauguete & de marque aux mariners. Les ouurages de Nature meſmes ſont endommagez. Pourtant deuons nous conſtammẽt ſupporter les ruines des villes. Tou-

Teſmoin le renuerſement des villes, iſles, & pays.

Teſmoin l'aneantiſſement de toutes les cõ-

tres de Nature, lesquelles auſſi ſont periſſables & mortelles.

tes choſes ſubſiſtent pour treſbucher: toutes doyuent perir, ſoit par tremblemens & ouuertures de terre, ſoit par l'impetuoſité des torrens qui rõpra tous obſtacles, ſoit par feu, ſoit par ſucceſſion de temps qui conſume & amenuiſe tout, ſoit par infection d'air qui chaſſe les peuples, ſoit par corruption qui gaſte les lieux abandonnez. Ie n'aurois iamais fait ſi ie voulois deſchiffrer toutes les trauerſes auſquelles la vie humaine eſt expoſée. Vne choſe ſçai ie bien, c'eſt que les ouurages des hommes ſont condamnez à prendre fin, & que nous viuons entre les choſes periſſables & mortelles. Telles & autres ſemblables conſolations propoſe ie à noſtre ami Liberalis, bruſlant d'vne amour inestimable enuers ſa patrie, qui à l'auanture a eſté reduite en cendres pour eſtre remiſe en meilleur eſtat. Souuent vne calamité a donné entree à quelque plus grãde proſperité. Pluſieurs choſes ſont decheutes, pour eſtre plus haut & plus amplement eſleuees, Timagenes, ennemi de la grandeur de Rome, diſoit que les bruſlemens d'icelle le faſchoyent, pour ce qu'il preuoyoit que les deuxieſmes baſtimens ſeroyent plus ſuperbes que les premiers. Il eſt vray-ſemblable auſſi que tous ceux de Lyon s'efforceront de redreſſer les baſtimens plus grands & plus fermes que ceux qu'ils ont perdus. Ie deſire qu'ils ſubſiſtent long temps, & qu'en bonne encontre ils ſoyent rebaſtis pour vne plus grande durée. Car il n'y a que cét ans que ceſte Colonie a eſté logee là, qui n'eſt pas l'aage entier d'vn homme. S'eſtant ainſi accreuë, la commodité du lieu l'a renforcee: & toutesfois en dedans l'eſpace d'vne vieilleſſe d'homme elle a ſouffert de grands maux. Il couient donc acouſtumer noſtre ame à comprendre & ſupporter doucement la condition: & à tenir pour certain qu'il n'eſt iamais rien aduenu aux autres qui ne nous puiſſe auenir. Sçachons qu'elle a meſme droit ſur les monarchies que ſur les monarques: & qu'elle peut ſur les villes autant que ſur les habitans d'icelles. Il n'y a rien de tout cela qui nous doiue faire rider le front. Ainſi vit-on au monde où nous ſommes entrez. Tel ordre t'agree-il? Range t'y donc: me le peut tu ſupporter? ſors en par telle porte que tu voudras. Courrouce toy, ſi l'on a ordonné quelque choſe trop rigoureuſement contre toy, en particulier. Mais ſi grands & petis ſont attachez à vne meſme neceſſité, acorde toy auec la deſtinee qui diſſould toutes choſes. Ne nous meſure point à nos tombeaux

Predictiõ de Senecque pour Lyon.

3. Il faut doucement ſuporter toute ce qui auient au monde, puis que l'ordre & la neceſſité du deſtin (c'eſt à dire de la volonté ſupreme & eternelle) le porte ainſi.

A quoy faut adiouſter que ceſte volonté

tombeaux,& à ces monumens qui semblẽt remarquer quelque chemin different entre les vns & les autres? Le sepulchre,où les corps sont reduits en poudre nous esgale tous, nous naissons inesgaux:mais nous sõmes esgaux en la mort. Ce que ie di des habitans des villes, ie le di des villes mesmes. Ardee a esté prise,& Rome aussi. Le souuerain legislateur ne nous a distinguez de noblesse de race, & de grandeur,sinon en ceste vie:mais quand la mort aproche,il dit à ceste grandeur & pompe mondaine. Desloge,ie veux qu'il y ait mesme loy pour toutes choses viuantes sur terre. Nous sommes tous esgalement soumis à toutes sortes de maux. L'vn n'est pas plus fragile,ni plus asseuré de viure demain,q̃ l'autre. Ce miserable Alexandre, Roy de Macedoine, auoit commencé à estudier en Geometrie, pour aprendre,qu'il n'estoit qu'vn moncelet de terre,dont il auoit empieté quelque parcelle. Ie l'appelle miserable, en ce qu'il deuoit aprendre à conoistre qu'il portoit vn faux surnom. Car y-a-il homme qui puisse estre grand en chose petite ? Les leçons qu'on lui faisoit estoyent hautes,& qu'il faloit escouter soigneusement pour en faire profit:mais elles ne pouuoyent entrer en ceste teste enflee de vanité, & qui lançoit ses desseins de là l'Ocean. Au contraire il disoit à son precepteur, Enseigne moy choses aisees:à quoy l'autre respondit, Ceci est mesme doctrine pour tous,il y a de la difficulté autant pour les vns que pour les autres. Presupose aussi,ami Lucilius,que Nature dit,Ces choses,dõt tu te plains,sont esgales à tous: vn n'en peut auoir meilleur marché que l'autre:mais quiconque voudra,les rendra plus aisees. Par quel moyen? Par patience. Il faut que tu te deules, que tu ayes soif & faim, que tu vieillisses; & ,si tu demeures long temps au monde que tu sois malade,que tu perdes quelque chose, & que tu pleures. Garde toutesfois de croire à ceux qui font du bruit autour de tes oreilles. De toutes les aduersitez sus mentionnees il n'y en a pas vne qui soit mauuaise, ou faicheuse, ou insupportable. On les redoute, pource que tous d'vn commun consentement les estiment redoutables. Tu te mens sains la mort,comme tu fais vn faux bruit. Et sçauroit-on trouuer homme plus impertinent que celui qui a peur des paroles d'autrui? Le Stoique Demetrius souloit dire de bonne grace, qu'autant d'estat faisoit-il des propos des ignorãs,que si c'eussent esté des pets. Car quelle chaut,

ne veut rien qui ne soit pour sa gloire & pour le bien public & particulier.

Patience est l'antidote & contrepoison aux maux de ceste vie inconstante?

Apophtegme de Demetrius a ce propos.

diſoit-il, ſi ce bruit donne contremont ou contrebas? Quelle folie eſt-ce de craindre d'eſtre diffamé par des infames? Comme vous auez ſans raiſon redouté la renommee, ainſi redoutez vo⁹ ce qui en depẽd:ce q̃ vous ne feriez, ſi le bruit commun ne le vous commandoit. Quel dommage peut receuoir vn homme de bien d'eſtre diffamé de faux bruits? le ſiniſtre iugemẽt qu'õ fait de la mort ne la doit point deſcrier en noſtre endroit, l'effort d'vn bruit cõmun eſt mauuais. Au reſte pas vn de ceux qui acuſent la mort n'a ſenti que c'eſt. Cependant, c'eſt temerité de condamner ce qu'on ne conoit pas. Or tu ſçais vne choſe, c'eſt que la mort ſert à pluſieurs, qu'elle deliure de tourmens, de diſette, de plaintes, de ſupplices, d'ennuis. Nous ne ſommes en puiſſance de perſonne puis que la mort eſt en la noſtre.

Vanité de ceux qui redoutent & accuſent la mort.

XCII.

1. *Diſpute contre ceux qui tienent que la vertu ne peut bienheurer l'homme ſans les commoditez du monde: ou que ſi elle le rend heureux, ce n'eſt pas parfaitement.*
2. *Que les biẽs, qu'on appelle de fortune, ne ſont biens ni maux, ains choſes indifferentes.*
3. *De l'excellence de l'eſprit.*

Paradoxe Stoique, où Senecque imagine vn Sage parfait, & lui fait cercher ſa felicité & fermeté en ſoy-meſme: ce qui eſt condané par la vraye & ſaincte philoſophie, & par l'experience de tout temps.

NOus ſommes d'accord, ce croi-ie, qu'on acquiert les biens externes pour le corps, à qui l'on fait ſeruice pour l'honneur de l'ame, en laquelle il y a des facultez, qui comme ſeruantes nous remuent & nourriſſent, nous ayans eſté donnees à cauſe de l'entendement. En icelui ſe trouuent deux parties, l'vne participante de raiſon, l'autre non. Celle ſert à l'autre, qui n'a point de rapport ailleurs, ains attire ameine tout à ſoy. La raiſon diuine a domination ſur toutes choſes, & n'eſt au deſſous d'aucune. La noſtre eſt pareille, car elle procede de la diuine. Si nous ſommes d'accord de ce point, s'enſuit que nous deuons auſſi conuenir en ceſtui-ci, que la vie heureuſe conſiſte en ce que la raiſon ſoit acomplie & parfaite en nous. C'eſt elle ſeule qui de-

re ſeu

re ferme, & fait teſte à la fortune. Eſtãt conſeruee elle nous garantit au milieu de toutes confuſions. Or ce qui ſe maintient touſiours en ſon entier eſt le ſeul vrai bien. Heureux di-ie eſt celui que nul accident n'abaiſſe, il tient le haut, n'eſtant apuyé deſſus autres choſes que ſur ſoymeſme. Celui peut cheoir qui eſt ſouſtenu d'autrui. Et quand nous ſommes fondez hors de nous: ce qui n'eſt point noſtre, commẽcera à auoir beaucoup de credit en noſtre endroit. Mais où eſt l'homme qui vueille s'apuyer ſur l'incertitude des choſes humaines, ou qui s'eſtime habile à cauſe que ſon voiſin l'eſt? Qu'appellons nous vie heureuſe? vne aſſeurance & trãquillité perpetuelle. Nous l'obtiendrons par grandeur de courage & par conſtance arreſtee à vn droit iugement. Par quel moyen paruient-on à vn tel bien? ſi nous conoiſſons nettement la verité, ſi en nos deportemens nous auons ſuiui vn ordre, vn moyen, vne bienſeance, vne volonté pure, debonnaire, gouuernee par raiſon, inſeparablemẽt iointe à icelle, amiſaimable, & admirable tout enſemble. Brief, pour t'en repre ſenter en peu de lignes le patron, l'ame de l'homme ſage doit eſtre telle qu'elle conuiene à Dieu. Que peut deſirer celui à qui toutes vertus eſcheent? Car ſi les vices peuuent contribuer quelque choſe à la perfection de noſtre condition, la vie heureuſe ſera en des choſes, auec leſquelles elle ne peut ſubſiſter. Or c'eſt vne pure beſtiſe & vne grand' vilenie de compoſer de choſes deſraiſonnables le bien de l'ame raiſonnable. Toutesfois aucuns eſtiment que le ſouuerain bien peut receuoir acroiſſement, pource qu'il n'eſt pas acõtandis que les accidens de ceſte vie lui reſiſtent. Voila pourquoy le philoſophe Antipater, l'vn des principaux de ceſte opinion, attribue quelque choſe, mais bien petite, dit-il, aux choſes externes. Cela, comme tu vois, eſt ne ſe conter pas du ſoleil, mais demander outreplus la clarté d'vne lampe. Dequoy peut ſeruir vne eſtincelle en ceſte grande clairté du ſoleil? Si tu n'es content de la vertu ſeule, il faut que tu vueilles qu'on y adiouſte le repos, ou la volupté. Ie ne ſçai on peut en quelque ſorte y admettre l'vn des deux. Car quand l'eſprit eſt deliure de faſcherie, il regarde en liberté tout ce grand vniuers, & rien ne le deſtourne de la contemplation de Nature. Quant à la volupté, c'eſt vn bien de beſte. Ad quoi repliquerons nous ce qui n'eſt point participant de raiſon à celui qui l'eſt, & le vice à la vertu? Vn chatouillemẽt de corps

Si le ſouuerain bien peut receuoir acroiſſement en ceſte vie.

Contre les Epicuriẽs.

rend-il noſtre vie acomplie? Pourquoy donc faites vous difficulté de dire que l'homme qui fait bonne chere eſt heureux? Voudrois-tu mettre, ie ne di pas au rang de ceux qui ſont vrayement hommes mais ſeulement en la troupe des autres qui n'en ont que la face & le nom, celui qui attache ſon biẽ ſouuerain à des viãdes, à des peintures, & à de la muſique? Qu'vn tel deſloge de la plus belle compagnie du monde, c'eſt à dire de la ſocieté humaine, laquelle ſeconde la cõpagnie des Dieux, & que comme vne pecore, nee pour brouter l'herbe, il ſoit chaſſé parmi les beſtes brutes. La partie non raiſonnable de l'ame eſt diſtinguee en deux: l'vne ardẽte, ambitieuſe, cholere, compoſee d'affections: l'autre baſſe, languiſſante, adonnee aux voluptez. Antipater & les autres ont laiſſé la premiere, qui eſt effrenee, & toutesfois moins mauuaiſe, plus courageuſe & mieux ſeante à l'homme. Quãd à la ſeconde, enerucé & contemptible, ils ont penſé qu'elle eſtoit neceſſaire à la vie heureuſe. D'auantage ils ont voulu que la raiſon lui ſoit ſuiette, baillans à l'homme, qui eſt le plus genereux de tous les animaux, & vn bien vil, contemptible, meſlé, monſtrueux, compoſé de diuers membres de beſtes, bref qui reſſemble à Scylla que deſcrit le Poete Virgile, laquelle a tout le deuant

Au 3. liu. de l'en.

D'humaine forme, & tout le ſein d'icelle
De façon gente, ainſi qu'vne pucelle
Depuis le chef auallant iuſques à l'aine:
Le demeurant comme d'vne balaine,
Monſtre hideux: la queuë à double pointe
Faite en Dauphin au ventre de loup iointe.

Erreur des Epicuriens touchant la ſageſſe & vertu.

A ceſte Scylla ſont adiointz des animaux farouches, horribles & qui courẽt vitte: mais de quels monſtres ceux-ci ont ils compoſé la ſageſſe? La premiere partie de l'homme, c'eſt la vertu, à laquelle ils coulent la chair futile, fluide, & qui n'eſt rien ſinon vn ſac de mangeaille, cõme dit Poſidonius. Ceſte vertu diuine a vne queuë de ſerpent: on attache vne beſte pareſſeuſe, & garſouillee, à ſes parties d'enhaut, venerables & celeſtes. Ce repos aucunement profond ne fait rien pour l'ame: ſeulement il repouſſoit arriere ce qui pouuoit empeſcher: mais la volupté ne ſert qu'à la faire rendre, & à enerucr toute ſa force. Cõment pourra-on faire tenir la iointure ſi deſiointe de ce corps? Vne choſe qui n'a façon ni vigueur, ridicule, diſſolue iuſques au bout & mal

stie, est assemblee auec celle qui est robuste, graue & saincte. Mais si la ferme santé, le repos, la vie exépte de douleurs ne donnent aucun empeschement à la vertu, les desireras-tu point? Pourquoy non? Mais non pas comme biẽs ains pource que ce sont ¢ommoditez selon Nature, & que i'en vse auec sain iugement. Quel bien y aura-il lors en ces choses? celui-ci, qu'elles auront esté bien choisies. Car lors que ie vests vne robe qui me conuiẽt, que ie me promene cõme il faut, q̃ ie mãge autãt & selõ q̃ ie doi, ni le repas, ni le pmenement, ni la robe ne sont pas biens, ains le bien qu'il y a, c'est l'intẽtiõ que i'ay de garder en chaque chose la mesure cõuenãte à raisõ. I'adiouste encores à cela, que l'hõme doit desirer de choisir plustost vn habillemẽt propre & net qu'autre mẽt: car de Nature l'hõme est vn animal ꝓpre & net. Ainsi donc le vestemẽt hõneste, n'est pas chose bonne de soy, ains c'est le choix du vestemẽt: pource q̃ le biẽ n'est pas en la chose, ains aux choix d'icelle. Ce sont nos actions qui doyuent estre appellees honnestes & vertueuses, non pas les choses apres quoy nous nous employons. Presupose que ie di du corps ce que i'ay dit du vestement. Tu vois que Nature enuelope l'ame comme d'vn habillement: c'est ce qui la couure. Or ie te demande, qui a onc fait cas des habillemẽs à cause du cofre où ils sont enfermez? La gaine ne fait le cousteau ni bon ni mauuais. Ie t'en di autant du corps. Si i'ai à choisir, ie prendray la sante & la force. Quant au bien qui en doit sortir, c'est l'opinion que i'en aurai, & non point ces choses-la. On replique, que le sage est heureux vrayement: mais qu'il ne paruient à la possession du souuerain bien, si les instrumens de Nature lui defaillent. Que l'homme vertueux ne peut estre miserable, mais qu'estant destitue des biens de Nature, comme de la santé & disposition de tous ses membres, il n'est point heureux en perfectiõ. Tu accordes ce qu'il semble le plus incroyable, à sçauoir qu'vn homme affligé de douleurs grandes & continues n'est point miserable, mais heureux: tu nies ce qui est moins, c'est qu'vn tel est tresheureux. Or si la vertu peut faire qu'vn homme ne soit pas miserable, plus facilement le rendra-elle tresheureux. Car il y a moins de distance de l'heureux au tresheureux, que du miserable à l'heureux. Ce qui peut deliurer vn homme de ses calamitez & le mettre au rang des heureux, pourra-il pas adiouster le reste, & le rẽdre entieremẽt

2. *Ce qu'il faut estimer des biens externes, qu'on appelle les biens de fortune.*

Asçauoir si le sage ne peut estre sãs les biens de Nature.

Iugement des Stoiques sur ce poinct question

heureux? Defaudra-il au haut de la montagne? Il y a des cõmoditez & des incommoditez en noſtre vie: les vnes & les autres ſont hors de nous. Si l'homme de bien quoy que preſſé de toutes incommoditez, n'eſt miſerable pourtant: à quel propos ne ſera-il treſ-heureux, encores que certaines commoditez lui defaillent? Car tout ainſi que le fardeau des incommoditez ne l'efonce point en miſere, au ſemblable la diſette des commoditez ne le tire point arriere de ſa parfaite felicité. Autant eſt-il tres-heureux ſans commoditez, comme exẽpt de miſere ſous les incommoditez. Mais ſi on peut amoindrir ſon bien, le lui peut-on pas oſter auſſi? Ie diſoy n'agueres qu'vne eſtincelle n'augmente point la clairté du ſoleil, qui eſtouſe de ſa ſplendeur toute autre chooſe luiſante. Si on allegue que certaines choſes empeſchent la clairté du ſoleil: ie reſpõ que la lueur & vertu d'icelle demeure entiere, meſme entre les choſes qui lui ſont oppoſees: & combien que nous puiſſions eſtre empeſchez de le voir, par ceci ou cela qui ſera entre lui & nous, il trauaille, & pourſuit ſa carriere. Quand il luit à trauers les brouillas, il n'eſt pas plus petit qu'en tẽps ſerain, ni ne court pas moins viſtement: car il y a grande difference, ſçauoir ſi vne choſe eſt ſeulement deuant, ou ſi elle empeſche. En ceſte meſme maniere les choſes oppoſees à la vertu ne lui oſtent rien. Quoy que ſa ſplendeur ne paroiſſe tant, elle n'en eſt moindre: peut eſtre ne la voyons nous pas ſi bien, ne ſi claire: elle eſt ſemblable à ſoy, & comme vn ſoleil obſcurci de brouëe elle deſploye ſa vertu en ſecret. Autant donc peuuent les calamitez, les perles, & les outrages, contre la vertu qu'vne broüee contre le ſoleil. Il s'eſt trouué homme qui a maintenu que le ſage eſtant malade n'eſt miſerable ni bienheureux. Vn tel ſe trompe, en ce qu'il eſgale les choſes fortunes aux vertus, & attribue autant aux deshonneſtes qu'aux honneſtes. Mais quelle indignité & vilenie eſt-ce de comparer les choſes viles aux precieuſes? Car la fidelité, la iuſtice, la fortitude, la prudence, ſont precieuſes, contemptibles ſont celles qui eſcheent ſouuentesfois à gens de neant comme vne forte hanche, des bras nerueux, des dents ſaines fermes & entieres. En apres, ſi le ſage affligé en ſon corps n'eſt eſtimé heureux ni mal-heureux, ains laiſſé au milieu s'enſuit qu'il ne faudra ni fuir ni deſirer ſa vie. Mais y a choſe plus abſurde que de dire qu'il ne faut point deſirer

Raiſon de iugemẽt.

Comparaiſon à ce propos.

Autre obiection, auec ſa reſponſe & refutation.

viure comme le sage? Cela est du tout incroyable, qu'il y ait quelque vie qu'on ne doyue fuir ni suyure. Outreplus, si les incommoditez du corps ne rendent l'homme miserable, elles lui promettẽt d'estre heureux: car les choses qui ne peuuent nous trãsporter en vn pire estat, ne peuuẽt aussi nous en acquerir vn qui soit bien bon. L'on dira qu'entre le froid & le chaud se trouue le tiede: qu'au semblable l'vn sera heureux, l'autre malheureux, & qu'étre ces deux se trouuera vn tiers qui ne sera ni l'vn ni l'autre. Ie veux espluchet ceste similitude propose cõtre nous. Si se messe beaucoup de froid parmi ce tiede, il deuiendra froid: au cõtraire y versant plus de chaud, on le sentira eschaufé. Mais à ceſtuici qui n'est ni malheureux ni heureux, quoy que i'adiouste à ses miseres, il ne sera malheureux pourtant: comme vous pretẽdez. Ceste similitude donques ne conuient pas. D'auantage, ie te propose vn homme, qui n'est ni heureux ni mal-heureux. Si ie le fai deuenir aueugle, boiteux, langoureux, & acablé de griefues maladies, il ne sera pourtãt malheureux. Celui que tant de maux ne peuuent precipiter en misere, ne peut estre non plus tiré par tels maux hors de la vie heureuse. Si, comme vous dites, que le sage ne peut tomber de bon heur en misere, il ne peut estre qu'heureux. Qui a cõmence à cheoir ne sçait où s'arrester. Au contraire ce qui l'empesche de rouller au bas le retient au haut. La vie heureuse peut elle estre rescindee? non pas mesme relaschee: au moyen dequoy la vertu seule suffit pour nous y guider. Quoy donc? le sage qui aura vescu long temps en bonne prosperité, est-il pas plus heureux que celui qui a lutté souuent contre l'aduersité? Ie demãde, est-il meilleur, & plus vertueux? s'il ne l'est, il n'est pas plus heureux. Pour viure plus heureusement, il doit cõuerser en plus grande droiture: s'il ne peut, il n'est pas plus heureux. La vertu n'augmente point, ni la vie heureuse non plus, qui en procede. Car la vertu est vn bien si grãd, qu'elle ne sent point tous ces menus accessoires, comme la vie, la douleur, & les diuerses incõmoditez du corps. Au regard de la volupté, elle ne merite en sorte aucune d'estre regardee de la vertu. Qu'y a-il de principal en la vertu? n'a-uoir besoin de l'auenir, & ne point cõter ses iours. En moins de rien, & quand il lui plait, elle acomplit des œuures de perdurable memoire. Cela nous semble incroyable & surpasãt nature humaine: d'autant que nous mesurons la maiesté

Replique auec sa response.

La vertu suffit pour nous rendre heureux.

Priuilege notable de vertu.

de la vertu par noſtre foibleſſe,& impoſons le nom de vertu aux vices. Mais pourquoy trouue-on eſtrange qu'vn homme aſpremẽt tourmẽté ait dit,ie ſuis heureux:? ſi eſt-ce q̃ tel là ſage a eſté tenu & ouï en la boutique de volupté:car Epicurus torturé d'vne difficulté d'vrine,& de la douleur d'vn vlcere incurable au ventre,s'eſcrioit,voici le dernier & le plꝰ heureux iour de ma vie. Pourquoy eſtimera-on ces choſes incroyables au regard des vertueux,veu qu'elles ont eſté trouuees chez les voluptueux? Ces gẽs laſches & effeminez diſẽt au milieu des plꝰ grãdes douleurs & calamitez,q̃ le ſage ne ſera miſerable ni heureux Voila q̃ eſt incroyable en toutes ſortes: car ie ne voy pas q̃ la vertu deiettee de ſõ throne puiſſe faire autremẽt q̃ cheoir biẽ bas. Elle doit biẽheurer l'hõme,ſinõ,elle ne l'ẽpeſchera pas de deuenir miſerable. Impoſſible eſt de la vaincre tandis qu'elle ſubſiſte; il faut qu'elle vaincue ou ſoit vaincue. On dira que c'eſt ſeulement aux dieux immortels que la vertu & la vie heureuſe eſchet. Ie reſpon, que nous auons quelque ombre & image de ces biens-la, deſquels nous aprochons,mais nous n'y pouuions atteindre. Quant à la raiſon,elle eſt commune aux dieux & aux hommes,parfaite es dieux,encõmencee & à parfaite en noꝰ. Mais nos vices nous en oſtent l'eſperance. La partie irraiſonnable,telle qu'vn depoſitaire peu auiſé pour garder de grãds biens,& qui a le iugement incertain & irreſolu, deſire contenter les yeux & les oreilles,auoir pleine ſanté,beauté,vigueur permanente, & longue vie. Par le moyen de l'autre partie,douëe de raiſon,le vertueux peut executer choſe dõt il ne ſe repent pas comme fait l'ignorant, lequel eſt ſaiſi de certaine malice,qui diſpoſe ſon eſprit à choſes mauuaiſes: au contraire les actions du ſage ſont exemptes de malice encores qu'au reſte ſon mouuement ſoit imparfait. Il n'eſt pas encores bon,mais il eſt en train pour le deuenir. Or lui eſt mauuais à qui quelque choſe defaut pour eſtre bon. Mais quiconque eſt orné de vertu & de conſtance, il eſt pareil aux dieux,& tend au ciel, ſe ſouuenant de ſon origine. Nul meſchant ne taſche de monter là d'où il eſt deſcendu. Pourquoy fais-tu difficulté d'eſtimer qu'il y a quelque choſe de diuin en celui qui eſt vne parcelle de Dieu ? Ceſt vniuers,dans qui nous ſommes contenus, eſt vn,eſt Dieu,de nous ſommes membres & compagnons. Noſtre ame comprend beaucoup,elle mõte au ciel, ſi les vices ne la ri

Difference de la vie heureuſe des dieux & des hommes vertueux.

En quoy le ſage & l'ignorant ou malicieux different.

Paradoxe Stoique,& profane.

contre bas. Tout ainsi que nous auõs le corps droit & la face esleuee au ciel: semblablemẽt l'ame qui peut s'estẽdre autãt que bon lui semblera, a esté formée de Nature à celle fin qu'elle vueille mesmes choses que les Dieux, & que ainsi elle employe ses forces, & s'estende tout de son long & de son large. Car si elle guindoit en haut sur autres ailes que les siennes, ce lui seroit vne peine infinie de monter iusques au ciel, & en redescendre. Lors qu'elle fait hardiment ce voyage, pour lequel aussi elle a prins estre, tout le monde & rien lui est tout vn: sa veuë n'est arrestée aux biens terriens: quãt à l'or & l'argent, dignes de gesir es tenebres d'où ils ont esté tirez, elle ne les prise pas pour leur splendeur qui frape les yeux des ignorans, & les destourne de la contemplation du ciel, depuis que nostre conuoitise commença à les priser & tirer des entrailles de la terre. Elle sçait que les richesses sont en d'autres cofres & cabinets que ceux du monde: qu'il faut emplir l'ame, non pas l'armoire ni le bahu. C'est l'ame iuge qui doit auoir le domaine de toutes choses, qui doit estre commise en possession des biens de Nature, en telle sorte que l'Orient & l'Occident soyent ses limites, & que comme aux lieux toutes choses soyent en sa puissance, qu'esleuee au ciel elle desdaigne les riches du monde auec leurs richesses, pas vn desquels n'est iamais si content du sien, que mal content ce qu'ont les autres. L'ame ainsi haut esleuee, au lieu de s'amouracher du corps, qui lui est vne charge necessaire, pour le bié d'icelui, sans s'y assuiettir encores qu'il la porte. Quiconque sert au corps est esclaue: car sans faire mention des autres maistres introduits par le trop grand soin qu'õ a de lui, sa dominatiõ est fascheuse & dissolue. Par fois l'ame se desloge paisiblemẽt, quelquefois elle en sort courageuse comme nous mesprisons le poil qu'on a coupé de nostre barbe, ainsi l'ame diuine venant à sortir du corps, ne se donnera point de peine que l'on fera de sa logette, si le feu en fera ses cendres, si les bestes sauuages en feront des pieces, ou si la terre la couurira, estimant que cela ne lui apartient non plus que les tayes ou enuelopoirs au petit enfant, apres qu'il est sorti du ventre de sa mere. Autant lui est d'estre iettè en proye aux oiseaux, que d'estre mangé par les poissons de la mer. Celui qui durant sa conuersation entre les hommes n'a craind menaces quelcõques, redoutera il apres son tref-

1. Excellence de l'ame humaine & vertueuse.

Contre les richesses perissables.

L'ame qui ne commande au corps est malheureuse.

Belles comparaisons qui aprenent a mespriser la mort.

Confiance de l'hõme vertueux, sur tout en la mort.

pas les braueries de ceux ausquels il ne sert de rien de se ré-
re redoutables iusques à la mort? Vn tel dira, quoy qu'on
traine mon corps mort par les rues, & qu'on lui face dix
mil outrages, tellement que chascun ait honte de le regar-
der, cela ne me brisera point. Ie ne prie aucun de me faire
des obsèques. Ie ne recommande les pieces de mon corps à
personne. Nature a porueu que nul ne demeuraſt sans se-
pulture. Le temps cachera celui que la cruauté aura iettè
à la voirie. Mœcenas disoit bien à propos,

D'auoir vn tombeau ie n'ay cure.
Les corps sur terre delaissez *Sont ensevelis par Nature.*

Tu penserois que voila vn masle langage: aussi auoit ce per-
sonage vn esprit grãd & viril, si lui mesme ne l'eust chastré.

XCIII.

1. *La vei ne laisse d'estre parfaite, quoy qu'elle ne soit longue.*
2. *Qui a peu deuenir sage a vescu bien longuemnet.*

1. Les plaintes de l'hõme cõtre la prouidence diuine, sur tout en la mort, monstrent qu'il ne sçait que c'est de viure ni de mourir.

N la lettre, où tu te cõplains de la mort
du Philosophe Metronactes, comme s'il
eust peu, & deu viure d'auantage, i'ay dob
siré plus de moderation en toy. Ce dont il
as de reste en tout afaire & vacation,
defaut en vne seule chose, comme il fait
aussi à tous hommes. I'en ay trouué
plusieurs qui supportoyent leurs
pagnons, mais pas vn qui se monstre equitable
uers les Dieux. Tous les iours nous estriuons contre
destin. Pourquoy vn tel a-il esté rauy au milieu de sa
se? & d'ou vient que cest autre là vit si long temps?
quel propos alonge-il vne vieillesse importune à lui
me & autres ie te prie, lequel des deux estimes-tu plus
sonnable, ou que tu obeisses à Nature, ou qu'elle se
à ta volonté? Et que l'interest y a-il combié tost tu
d'vn lieu dont il faut necessairement desloger tost ou

Deuoir des gens de biẽs.

Ne nous soucions pas de viure long temps, mais bien
viures assez. Car pour viure assez long temps, tu as
destin: pour viure assez, il ne faut que courage. Longue
vie, si elle est pleine. Elle l'est, lors que l'esprit s'est
bien, & a rapporté la puissance à soy-mesme. Que
quatrevingts ans à vne hõme qui a vescu en oiueté?
n'a pas vescu, ains a fait long seiour au monde.

cedé tard, mais des long temps. Tu dis qu'il estoit aagé de quatre vingts ans: mais il faut sçauoir de quel iour tu fais le cõte de sa mort. Ceſt autre est trepassé en fleur d'aage: mais il s'est aquité du deuoir de vertueux citoyé, de fidele ami, & de bon fils. Il ne s'est donné relasche en endroit quelcõque, quoy que son aage ait esté imparfait, sa vie a esté parfaite. *Misere des vieillards oiſifs.*

II. L'autre a vescu quatrevingts ans, non pas vescu, mais esté au monde: si d'auãture tu ne veux dire qu'il a vescu en la mesme sorte que l'on dit que les arbres viuent. Ie te prie, ami Lucilius, donnons ordre, que comme les choses de prix, ainsi nostre vie n'ait pas grande estenduë, mais qu'elle poise beaucoup. Ne la mesurons point au temps, mais à l'œuure. Veux tu sçauoir quelle difference il y a entre ce ieune homme & moy? Ie suis post, contempteur de la fortune, aquité de toutes les charges de la vie humaine, esleué au souuerain bien, & ceſt autre qui a passé beaucoup d'annees? le ieune vit encore pres sa mort, & le vieil est mort auãt que mourir. Ainsi dõc nous & logeõs entre les biẽheureux celui q a biẽ employé ce tẽps, tãt peu en ait-il obtenu: car il a veu la vraye clairté, n'a pas esté du rang cõmun: il a vescu & a esté vigoureux. *Ieune vertueux mort est heureux: au cõtraire mal heureux qui vit long tẽps inutilement.*

Quelques-fois il est aparu à descouuert: par fois, cõme c'est ordinaire, la lueur de sa vertu n'a estincelé qu'à trauers des nuages. Pourquoy t'équiers tu cõbiẽ d'às il auoit au iour de son deces? Il a vescu iusques a la posterité, il s'est essãcé hors du monde, & a laissé souuenance de son nom. Ie ne refuserai pas vne longue vie: toutes-fois ie ne dirai pas que quelque chose ait defailli à ma feliciré, encores que mes ans soyent abbreuiez. Car ie ne me suis pas apropriè à ce iour qu'vne auisse & esperance m'a assigné pour dernier: mais il n'y a eu iour que ie n'aye contẽplé, cõme si c'eust esté mon dernier. A que me demãdes-tu quand ie nasquis? M'enroollera-on entre les ieunes? I'ay ce qu'il me faut. Comme vn hõ peut auoir tous ses mẽbres, quoy que de petite stature & portiõ, ainsi vne vie courte ne laisse pas d'auoir toutes ses parties. L'aage est entre les choses qui sont hors de nous. Viure tant ou tãt d'années n'est pas en moy, si est bien l'e- de prud'homme. Requier de moy que ie ne passe le cours ma vie en tenebres, que ie la remuë & employe, non pas ie y roule comme dans vn coche. Veux tu sçanoir vn tres grãd espace de la vie presente? viure iusques à ce qu'on soit deuenu sage. Qui est venu iusques là, s'il n'a pas atteint *Belle resolu- tiõ du sage.* *2. La vie a- cõpagnee de sageſſe a sa vraye me- sure. & ne peut estre ap- pelle courte. au regard du Sage, en cores qu'elle finisse tost.*

vn grād nōbre d'années, il en a veu la plus grāde & meilleure part. Vn tel ſe peut glorifier hardiment, & rēdre graces aux Dieux, imputāt en leur preſence, à ſoy & à Nature, qu'il a eſté: & à bō droit car il leur a rēdu vne meilleure vie qu'il ne l'auoit receuë. Il a propoſé aux autres l'exēplaire d'vn hōme de bié, & a mōſtré quel & cōbiē grād il eſtoit. S'il y eut aiouſté quelq̄ choſe, c'euſt eſté cōme le paſſé. Et toutesfois iuſques à quel aage viuōs nous? no⁹ auōs en noſtre pēſée embraſſé toutes choſes. Nous ſçauons par le moyen de quelles lois Nature premiere ſe ſouſtiēt, cōmēt elle gouuerne le mōde, par quelles reuolutions elle pourmeine l'année, cōmēt elle a comprins toutes choſes en ce grād clos de l'vniuers, & s'eſt faite de ſoy meſme la fin de ſoy. Auſſi ſçauons nous que les eſtoiles font leur tours, & retours que riē n'eſt ſtable, que la terre, q̄ les autres choſes roulēt d'vne cōtinuelle viſteſſe. No⁹ n'ignorons non pl⁹ cōmēt la Lune acheue pluſtoſt ſon cours que le ſoleil, pourquoy elle q ne va pas ſi viſte, deuāce toutesfois l'autre qui a vn ſi leger mouuement, en quelle ſorte elle vient au plain & au defaut: qui cauſe la nuict, & qui rameine le iour. Il faut aller en vn lieu où tu contempleras ces choſes de plus pres. L'aſſeurance (dit le ſage) que i'ay de trouuer le chemin ouuert qui me guide vers mes Dieux, m'augmente pas la reſolution de ſortir: i'ay merité d'eſtre receu en leur compagnie, i'ay deſia conuerſé entr'eux, ie leur ai enuoyé mon eſprit, & ils m'ont enuoyé le leur. Mais ie poſe le cas qu'on extermine entierement l'homme, & qu'apres la mort il ne reſte riē de lui. Encores qu'apres ma mort ie ne deuſſe paſſer en aucū lieu, ie ne laiſſe d'auoir l'ame grande & reſoluë. On dira qu'vn tel n'a pas veſcu autant qu'il pouuoit. De peu de vers on fait vn liure de louable & profitable lecture. Tu ſçais que les Annales de Tamuſius n'ont pas grād' grace, & quel nom on leur dōne. Ainſi la vie de tains eſt lōgue, & va encores au delà des Annales de Tamuſius. Eſtimes tu plus heureux l'eſcrimeur à outrance q'eſt ſur le ſoir du iour de ſon cōbat, que celui qui ſera eſgorgé midi? Pēſes-tu qu'ils s'ē trouue de ſi deſireux de viure qu'on me mieux qu'ō lui coupe la gorge au lieu où les eſcrimeurs ſe deſpouillent, où l'on retire les bleſſez, & où les naufrages mort ſont deſpeſchez, qu'en pleine place & deuant tout le peuple? Nous n'allons pas à la mort plus eſlōgnez le

L'aſſeurance du ſage.

Le Poete Catulo s'eſt mocqué des annales de Volusius, qu'on eſtime eſtre ce Tamuſius, & les appelle cacata charta.

...ebdes autres que cela. La mort attrape tous. Le tueur fuit le ...uué. Cela dont on se soucie le plus, est ce dequoy il faudroit ...se donner moins de peine. Qu'importe combien longue-...mment tu euiteras ce que tu ne peux euiter?

XCIIII.

Longue disputesur les enseignemens & preceptes de la Philosophie.

De l'vsage de ses preceptes & enseignemens.

A VCVNS n'ont receu ni aprouué autre partie de Philosophie que celle qui donne des preceptes propres à chasque personne, & non l'autre qui forme l'homme en general, ains qui enseigne au mari son deuoir enuers sa femme, au pere cõment il doit esleuer ses enfans, au maistre le moyẽ de gouuerner ses seruiteurs. Quant aux autres, ils les ont laissees comme choses extrauagantes & essongnees de nostre vtilité: cõme si quelqu'vn pouuoit donner conseil d'vne partie de la vie, auant qu'ẽ auoir cõprins toute la somme. Mais le Stoique Ariston au contraire estime ceste partie speciale biẽ leuere, & q̃ ne descẽd pas iusq̃s au cœur, adioustãt que celle q̃ n'a point de preceptes est tresvtile, & q̃ les decrets & arrests de la Philosophie sont l'establissemẽt du souuerain bien: ce qu'il estãt biẽ cõprins & retenu, l'hõme enseigne à soymesme qu'il cõuiẽt faire en to⁹ cas. Ne plus ne moins que quicõq̃ ...ré à lancer le iauelot, il cerche à donner au lieu remarqué, & dresse sa main pour darder ses traicts: puis ayant par ...cipline & exercice cõprins ceste science, il s'en sert où & ...quand il veut, ayãt aprins non seulement à donner en tel ou ...endroit, mais telle part que bon lui semblera. Au semblable celui qui s'est dressé pour toutes les parties de sa vie, ...a besoin d'estre enseigne particulieremẽt, puis qu'il l'est en ...tout & par tout, ayãt aprins nõ seulemẽt cõme il doit cõuerser auec sa femme ou son fils, mais cõment il doit biẽ viure, ...quoy est comprins le droit cõportement auec ses enfans ...sa femme. Cleãthes estime que ceste partie est vtile, mais foible, si elle ne decoule de l'vniuerselle, & si elle ne

1. Si la philosophie doit estre proposee par preceptes particuliers ou en general.

Auis du Philosophe Ariston, de duit bien amplement ci apres.

Auis de Cleanthes.

Discours d'Ariston sur la question proposée.

comprend les decrets & principaux points de la Philosophie. Ainsi dõc ce discours a deux chefs: l'vn, àsçauoir, si la partie sus-mẽtiõnee est vtile, ou inutile: l'autre si elle seule peut rendre l'homme bon, c'est à dire, si elle est superflue, ou si elle rend telles les autres parties: ceux qui veulent qu'on l'estime superflue, disent, Si quelque chose au deuant des yeux empesche la veuë, il conuient l'oster, si on ne le fait, quiconque a commandé & dit, Tu cheminera ainsi; tu estendras ta main là; il a perdu sa peine. Tout de mesme, quand quelque chose offusque l'ame, empeschant de voir l'ordure des deuoirs de la vie qui dit, Voila comme tu dois te comporter auec ton pere, & auec ta femme, il perd temps. Car les preceptes ne seruiront de rien, tandis que l'entendement sera enuelopé d'erreur. Escartons l'erreur, lors on verra ce qui est requis en chasque vocation. Autrement tu aprens au malade ce qu'il doit faire en santé, mais tu ne le remets pas sur ses pieds. Tu commandes au pauure de faire du riche. Comment cela se peut il faire, tãdis qu'vn tel demeure pauure? Tu aprens à l'afamé de se comporter comme s'il estoit saoul. Arrache lui plustost la faim fichee dedans ses mouëlles. Ie te dirai le mesme de tous les vices: il faut les chasser au loin, non pas commander ceci ou cela qui ne se peut faire, tandis qu'iceux demeurent. Si tu ne fais desloger les fausses opinions qui nous trauaillent, l'auaricieux ne comprendra point comment il doit se seruir de son argent, ni le craintif, par quel moyen il faut mespriser les dangers. Necessairement tu as à procurer, qu'il entende que l'argent n'est bon ni mauuais, que les riches sont miserables, que tout ce que chascun redoute ainsi n'est pas tant redoutable non pas mesme la douleur, ni la mort, comme l'on en fait grand bruit. Que bien souuent il y a grand soulas dont n'est participant en la mort qu'il faut que tous souffrent que le remede à la douleur est vne constante resolution d'esprit, lequel se rẽdra leger le fardeau qu'il portera gaillardement. Que la meilleure condition d'vne douleur est, que l'homme ainsi geiné ne peut estre fait plus grand, & celui qui est grand ne peut estre geiné. Qu'il est raisonnable de supporter courageusement tout ce que la necessité des affaires humaines nous charge sur les espaules. Quand par ces arrests tu l'auras amené en veuë & consideration de son estat, qu'il conoistra que la vie heureuse est selon Nature non pa

Qu'il faut chasser l'erreur auãt que proposer les preceptes de sagesse.

L'erreur chassé de l'ame la verité & sagesse apparoit incontinent.

q nomon pas selon volupté, quil aimera la vertu seul bien, qu'il
l fuira le vice seul mal de l'homme, qu'il sçaura que les autres
choses comme richesses, honneurs, sante, force, domination.
ne sont indifferentes, il ne demandera point d'aduertisseur qui
lui dise, Chemine ainsi. Soupe en telle façon: ceci conuient
à vn homme, à vne femme, cela à vn marié, ou à vn qui ne
le l'est pas. Car ceux mesmes qui prescriuent tels conseils
ne les font soigneusemẽt ne sçauroyẽt les executer. Vn pedagogue
en fera leçon à l'enfant, la mere grand à son petit fils. Le plus
cholere du monde fera vn beau discours contre la cholere.
Entrant en vne eschole, tu entendras que les enfans y ont
pour leçon tout ce dont les Philosophes se brauent à-
uec tant de babil. Finalement, proposeras tu des choses ma
nifestes ou douteuses? Ceux qui enseignent ne cerchẽt point
ce qui est euidẽt. S'ils proposent des doutes, on ne les croid
pas. Par ainsi c'est chose superfluë d'enseigner. Ie te propo-
serai derechef ceci, pour le comprendre mieux. Si tu mets en
auant chose obscure ou ambiguë, il faudra la fortifier de
raisons: entrant en icelles, tes raisons sont plus valables que
la chose, & suffisent d'elles mesmes. Exemple; Tu diras, Vse
ainsi de ton ami, de ton patriote, de ton compagnon. Pour-
quoy? d'autãt que l'equité le requiert. Le lieu commun tou
chant la iustice me fournira des discours suiuans. Ie trouue
que la iustice ou equité est chose desirable de soy, que la
crainte ne nous sçauroit induire à nous y ranger, & pour le
gain nous ne la respecterons pas: brief que celui n'est pas iu-
ste ni equitable, qui aprouue en l'equité chose quelconque
outre l'equité mesme. Estant persuadé & abreuué de ces a-
duis, dequoy me seruent les preceptes qui enseignent l'hom-
me docte? Donner des preceptes au sçauant, est vn trauail
superflu: à l'ignorant, il ne suffit pas. Car il doit entendre nõ
seulement ce qu'on lui commande, mais pourquoy: c'est aſ-
uoir, s'ils sont necessaires à celui qui a des vrayes opinions
touchãt les biẽs & les maux, ou à celui qui n'en a point: Tu
le soulageras en riẽ ce dernier: ains vn bruit cõmũ contraire
à tes admonitions emplira & possedera ses oreilles. L'autre
qui sçait exactement ce qu'il faut fuir & souhaiter, conoit ce
qu'il faut faire encores que tu ne lui en sonnes mot. Ainsi
donc l'on peut retrancher toute ceste partie de Philoso-
phie. Il y-a en nous deux maux qui nous font commettre
tous les autres. L'vn, que les peruerses opinions ont enté & colle

Si les enseignemens & preceptes sont de quelque vsage à l'homme vertueux

Deux maux en l'ame, Causes de tous les autres

& des remedes qu'il y faut apliquer.

certaine malice en noſtre ame: l'autre, que ſi elle n'eſt point ocupee de fauſſetez, elle y eſt encline toutesfois, tellement qu'en moins de rien elle eſt corrompue par quelque vaine aparence qui la tire où elle ne deuroit pretendre. Par ainſi c'eſt à nous de medeciner l'ame malade & la deliurer des vices: ou ſi elle n'eſt pas encores infecte, mais encline à mal, la preuenir. Les decrets de la Philoſoppie ſont l'vn & l'autre. Partant toute ceſte autre ſorte de commandement eſt inutile. D'auantage, ſi nous donnons des enſeignemens à tout particulier, ce ne ſera iamais fait. Car autres ſeront ceux que nous adreſſerons à l'vſurier, autres au laboureur, autres au marchand, autres au courtiſan, autres à celui qui doit aimer ſes ſemblables, autres à celui qui eſt tenu de cherir ſes inferieurs. Eſtant queſtion du mariage, monſtre comme le mari doit ſe comporter auec la femme qu'il a eſpouſee fille, ou auec vne veufue, item auec vne riche, ou auec vne pauure. Cuides-tu point qu'il y ait difference entre la ſterile & la fertile, entre la vieille & la ieune, entre la mere & la maraſtre? Nous ne ſçauriõs comprendre toutes les eſpeces, & neantmoins chaſcune d'icelles requiert des aduertiſſemẽs & enſeignemens qui lui ſoyent propres. Or les loix de la Philoſophie ſont courtes, & ne laiſſent d'embraſſer toutes choſes. Aiouſte à cela que les preceptes du ſage doyuent eſtre limitez & certains: s'il s'en trouue d'infinis, ils ſont hors des limites de la Philoſophie, laquelle conoit qu'elles doyuent eſtre les bornes des choſes. Ie conclu que ceſte partie qui propoſe les preceptes en particulier doit eſtre forcloſe: pource qu'il lui eſt impoſſible de fournir à tous ce qu'elle promet à peu. Au contraire la Sapiẽce embraſſe & contient tous hommes. Entre la folie, dont le genre humain eſt trauaillé, & celle que les medecins deſcriuent il n'y a autre difference, ſinon que la particuliere eſt tourmentee de certain mal, la publique eſt agitee de fauſſes opinions. L'vne a tiré de l'indiſpoſition du corps les cauſes de ſa fureur, l'autre eſt vne indiſpoſion de l'ame. Si quelqu'vn bailloit des preceptes à vn furieux pour lui aprendre à parler, & à commencer par vn tel bout, puis acheuer par l'autre: item du moyen qu'il auroit à tenir pour ſe comporter conuenablement auec les autres & en ſon particulier, il ſeroit plus fol que le fol qu'il admonneſteroit. Il faut purger l'humeur melancholique & oſter la cauſe de la fureur, Autant en doit on faire

Combien il eſt mal aiſé d'enſeigner la Philoſophie morale par le menu, & aux particuliers.

Auis d'Aviſſon, ſur toute la diſcoute precedente.

doit on faire en la fureur de l'ame. Eſcartons ceſte fureur: autrement tous auertiſſemens particuliers ſeront vains. Voila ce que dit Ariſtõ, auquel nous reſpondrons de poinct en poinct. En premier lieu quant à ce qu'il dit, qu'il conuiẽt deſtourner ce qui couure l'œil & empeſche la veuë, ie confeſſe que l'œil n'a beſoin de preceptes pour voir, mais de remede qui purge la veuë & chaſſe l'empeſchement qui la retarde. Car de nature nous voyons, & qui leue les empeſchemens il rend à l'œil ſon vſage. Mais Nature n'enſeigne pas le deuoir particulier à chaſcun. En apres ſi quelque œil eſt gueri de ſon esblouiſſement, il ne peut pas ayant recouuré la veuë, faire que les autres yeux malades, ſe portent bien. Pour diſcerner les couleurs, l'œil n'a beſoin d'exhortation, ne de conſeil: encores que perſonne ne l'en aduertiſſe, il diſtinguera le blanc d'auec le noir. Il en prend tout autremẽt de l'ame qui a beſoin de pluſieurs preceptes, pour voir ce qui eſt de faire en la vie preſente. Mais encore, vn medecin ne ſe meſle pas ſeulement de guerir celui qui a mal aux yeux, ains auſſi l'auertit, garde toy de preſenter du premier coup ta veuë debile à vne grande clairté: d'vn lieu obſcur accouſtume toy vers vn qui ſoit ombrageux, puis peu à peu à vne lumiere deſcouuerte. N'eſtudie point incontinent apres le repas, quand tes yeux ſeront gros & enflez, ne remeure quoy. Fui le vent & le froid qui donne à la face. Il adiouſte tels autres auertiſſemens, non moins profitables que les remedes meſmes. Brief la medecine ioint les conſeils aux remedes. Ariſton maintient que les preceptes ne deſpouillent point de l'erreur, dont s'enſuit le peché, ne dechaſſent les fauſſes opinions, que nous auons touchant les biens & les maux. I'acorde que les preceptes ne ſuffiſent d'eux meſmes pour deſtourner vne peruerſe opiniõ de l'entendement: mais il ne s'enſuit pas qu'eſtans adiouſtez à d'autres ils ſoyent inutiles. Premierement ils refraiſchiſſent la memoire. Secondement par leur moyen on conçoit mieux diſtinguees par parties les choſes qui ſemblent confuſes, eſtãs propoſees en general. Selon le dire d'Ariſton il faudra tenir pour ſuperflues les conſolations & les exhortations. Or ne le ſont elles pas: ni les auertiſſemens non plus par conſequent. C'eſt folie, dit Ariſton, de commander au malade vne choſe qu'il auroit à faire en ſanté: il faut qu'il lui faut rendre la ſanté, ſous laquelle tous ces pre-

Reſponſe de Senecque aux argumens d'Ariſton.

Si les preceptes particuliers ſont inutiles cõme pretendoit Ariſton.

Inſtances diuerſes d'Ariſton.

auec les re-ponses de Senecque.

ceptes-là ſont vains. Mais les malades & les ſains ont-ils pas des ſoulagemens communs, dont il eſt beſoin les auertir? cõme de ne manger par trop auidement, de ne ſe trauailler exceſſiuement. Le pauure & le riche ont des preceptes cõmuns. A morti l'auarice, dit Ariſton, & tu n'auras auertiſſement quelconque à faire ni au pauure ni au riche, ſi la conuoitiſe de l'vn & de l'autre eſt acoiſée. Eſt-ce pas choſe diuerſe, ne point deſirer de l'argent, & en ſçauoir bien vſer. Les auaricieux ne tienent point de meſure en leurs deſirs, les nõ auaricieux ne ſe ſçauent aider de l'argent comme il apartiẽt. Oſte les erreurs, les preceptes ſeront ſuperflus. Ie di que cela eſt faux. Car preſupoſé que l'auarice ſoit moderee, la diſſolutiõ reſerree, l'audace refrenee, la pareſſe reſueillee: encores que les vices ſoyent deſchaſſez, ſi faut-il aprendre ce que nous deuons faire, & cõmẽt. Les admonitiõs ne ſeruirõt de rien eſtans appliquees à des vices enormes. Ie reſpon que les medecines ne gueriſſent pas les maladies incurables: toutesfois on en donnera aux malades pour remede, ou pour ſoulagemẽt. Toute la Philoſophie, quoy qu'elle deſploye tous ſes efforts, ne ſera pas ſortir des entendemens vne peſte d'iniquité endurcie & enuieillie: mais elle ne laiſſe pas de remedier à quelque mal, quoy que ne ſoit pas à tous. Que profite de monſtrer ce qui eſt deſcouuert? grandement. Car quelquesfois, encores que nous le ſachiõs, nous n'y prenons pas garde. L'admonition n'eſeigne pas, mais elle auertit, eſueille, arreſte la memoire, & empeſche qu'on oublie. Nous ne prenons pas garde à pluſieurs choſes qui paſſent deuant nos yeux. Admoneſter eſt vne ſorte d'exhortatiõ. Souuẽtesfois noſtre entendement feint ne comprendre pas ce qui eſt tout euident: il faut donc lui raméteuoir la conoiſſance des choſes les plus connes. En ceſt endroit ſera bon de repeter le dire notable de Caluus cõtre Vatinius: Vous ſçauez qu'õ a fait vne brigue, & tous ſçauent que vous le ſçauez. Tu ſçais qu'il faut ſainctemẽt entretenir les amitiez, & tu ne le fais pas. Tu ſçais que meſchãt eſt celui qui requiert que ſa femme ſoit pudique, & lui desbauche les fẽmes d'autrui. Tu ſçais que comme elle ne doit pas s'acointer d'vn ruſiẽ, tu ne dois non plus auoir afaire à vne putain: & neantmoins tu t'y preſtitues. Pourtant te faut-il ramenteuoir ſouuẽt ton deuoir, car ta memoire ne doit pas eſtre à l'eſcart, ains en ta main deuant tes yeux. Toutes choſes ſalutaires doyuẽt eſtre ſouuent

Du profit des admonitions reiterees & en choſes connues.

uēt eſpluchees & remuees, afin qu'outre la conoiſſance nous les ayōs preſtez pour nous en aider. Ioint que ce qui eſt deſia bien comprins, s'entend & ſe comprend encores mieux. Aristō replique, que ſi les preceptes ſont douteux, il faudra les fortifier de preuues, leſquelles par conſequent (non pas les preceptes) ſeront profitables. Ie reſpon que l'authorité de celui qui admoneſte ſert, ſans qu'il adiouſte preuue à ſa dire: comme les reſponſes des Iuriſconſultes ſont valables, encores qu'ils ne rendent raiſon de leurs auis. D'auantage les preceptes ont d'eux meſmes vn grand poids: ſur tout ſi on les entremeſle auec de la poëſie, ou qu'en proſe ils ſoyēt trouſſez en peu de paroles graues. Cōme ce que diſoit Caton; Achete, non ce qui fait beſoin, mais ce qui eſt neceſſaire. Ce dont tu n'as faute couſte trop quand tu n'en donnerois qu'vn liard. Et ces autres ſentences procedees des oracles, ou des hommes excellens, Meſnage le temps, Conoy toy meſme. Quand quelqu'vn te repetera ces beaux traits. l'oubliāce eſt le remede pour ſupporter les iniures, la fortune aide les hardis, le pareſſeux reſiſte à ſoy meſme; en demāderas-tu la raiſon? Telles ſentences n'ont que faire d'aduocat qui les maintiene, elles touchent les affections, & profitent, par ce que Nature deſploye en elles ſa vertu. Nos entendemens contienent les ſemences de toutes les vertus, & ces ſemences germent par le moyen des admonitions, ne plus ne moins qu'vne eſtincelle, aidee de quelque petit vēt, deuiēt vne grāde flāme. Touche & pouſſe la vertu: tu la verras ſe dreſſer. D'auantage, il y a des choſes endormies en noſtre entendement, qui commencent à ſe faire valoir, quand on les reſueille par admonitions. Il y en a d'autres giſantes & là, qu'vn entendement peſant & non exercé ne peut ramaſſer. Dōques conuient-il les rapporter & ioindre enſemble, afin qu'elles ayent plus d'efficace & ſoulagent tāt plus entēdemēt. Outreplus, ſi les preceptes ſont inutiles, il faut abolir toute inſtruction, & ſe contenter de Nature. Ceux qui tienent telle opinion ne conſiderent pas que l'vn aura l'eſprit remuant & eſleué, l'autre peſant & mouſſe: brief que tous ne ſeront pas eſgalement ingenieux. La vigueur de l'eſprit croiſt & eſt entretenue par preceptes, qui lui font adiouſter des perſuaſions nouuelles à ſes communes conceptions, & corrigēt ſes erreurs. Si quelqu'vn n'a point les decrets & arreſts generaux de la Philoſophie au cœur, que lui

S'il faut meſpriſer les enſeignemens, encores qu'ils ne ſoyent pas confermez par raiſons & inductions.

Pourquoy les enſeignemens & preceptes nuement propoſez ont efficace.

S'il ſe faut contenter de Nature ſans y adiouſter l'inſtruction.

seruiront les remonstrances particulieres, attendu qu'il est ent ortillé en beaucoup de vices? Ces remonstrances l'ẽ desueloperont. Car la bõte du naturel n'est pas esteinte en lui, ains seulemẽt obscurcie & oppressee. Suyuant quoy elle essaye de se releuer, & resiste au mal. Incontinent qu'elle est secourue, & aidee de preceptes, on la void se remettre au dessus, pourueu que ceste cõtagiõ de peché qui l'a si lõg tẽps infectee ne l'ait pas du tout amortie. Car alors la philosophie entiere auec toutes ses plus viues persuasions ne sçauroit le restaurer. Mais quelle difference y-a il entre les decrets & les preceptes de Philosophie, sinon que les vns sont generaux & les autres speciaux? tous deux commandent: les decrets en general, les preceptes particulierement. Qui a les decrets reiglez comme il est requis, n'a-il point plus besoin de preceptes, cõme pretẽd Ariston? Si a: car encores qu'il sache ce qu'il doit faire, il ne void pas exactemẽt toutes les parties de sõ deuoir. La raisõ est, qu'outre les affectiõs qui nous empeschẽt d'executer ce q̃ est bõ, nous ne sçauõs trouuer ce que requiert chascune chose. Par fois nous auons l'esprit biẽ rangé, mais pesant & mal prest à bien descouurir le train des deuoirs de nostre vie, lequel nous est monstré par les admonitions. Chasse (fait Ariston) les fausses opinions touchãt les biens & les maux: remets les vrayes au lieu des fausses, alors l'admonition sera inutile. Pour certain, l'esprit est reigle par vn tel moyen, mais ce moyen n'est pas seul: pource que combien que les decrets on enseignemens generaux ayent fait conoistre les maux & les biẽs, si est-ce que les preceptes speciaux ont leur vsage, entant qu'ils disposent & rãgent les deuoirs de prudence & iustice qui en sont compo- sees. D'auantage, le iugement que nous faisons des maux & des biens, c'est à dire des vices & des vertus, est conforme par l'execution des deuoirs, à laquelle nous sommes guidez par les preceptes. Car ils s'acordent ensemble, & les vns ne peuuent deuancer les autres, qu'ils n'ẽ soyent suiuis de pres chascun gardant son ordre, en telle sorte que les generaux marchẽt deuãt. On allegue qu'il n'y a point de fin aux preceptes: ce qui est faux: car ils ne sõt pas infinis en choses grãdes & necessaires, ains leurs differences, selon les temps lieux & personnes, sont petites. Encores leur donne on de preceptes generaux. Mais par preceptes on ne guerit pas la folie, ni la malice par consequent. Il y a differẽce: car gu- risſan-

Differences entre les axiomes & les preceptes de philosophie.

Les enseignemens generaux de la philosophie ne suffisent pas.

riſſant vn inſenſé, il reuient à ſon bon ſens & ſe porte bien. Ayant forclos les fauſſes opinions, nous ne voyons pourtant tout à l'heure ce qui eſt de faire: & quand ainſi ſeroit, neantmoins vne admonition confermera le droit ſentiment que nous auons des vices & des vertus. Il n'y a non plus de propos de dire que les preceptes ne ſeruent de rien aux inſenſez. S'il n'y auoit autres remedes, vrayement ils ſeroyent inutiles, mais ils ont leur vſage auec les autres medicamens. Vne menaſſe, vn chaſtiement a reprimé des inſenſez. Ie parle ici de ceux qui auoyent le cerueau eſgaré, non pas du tout perdu. Les loix, replique Ariſton, ne font pas que nous executions ce qu'il faut. Et que ſont elles autres choſes ſinon des preceptes meſlez auec des menaces? Premierement, elles ne perſuadent pas, d'autant qu'elles menacent. Or les preceptes ne contraignent point, mais induiſent. Secondement, les loix deſtournent de mal faire, les preceptes exhortent chaſcun à s'acquiter de ſon deuoir. Ioint que les loix ſeruét aux bonnes mœurs, pourueu que les enſeignemés ſoyét adiouſtez à leurs commandemens. Surquoy ie ne ſuis pas d'accord auec Poſidonius, ni n'aprouue les prefaces miſes au commençement des loix de Platon. Car vne loy doit eſtre couchee en peu de paroles, afin que les ignorās la cōprenēt plus aiſemēt, comme ſi c'eſtoit vn oracle. Qu'au lieu de diſputer elle commāde. Riē ne me ſemble plus impertinēt ni plus inepte, qu'vne loy garnie de preface. Commande: que veux-tu que ie face? Ie ne t'eſcoute point pour aprēdre, mais pour obeir. Les loix ſont profitables, auſſi voyons nous que les Republiques qui ont eu de mauuaiſes ordōnāces ont eſté fort deſbauchees. On dira que les loix ne profitent pas à tous. Ni la Philoſophie auſſi, qui pourtant ne laiſſe d'eſtre vtile & pleine d'efficace pour façōner les eſprits. Et qu'eſt la Philoſophie autre choſe ſinon la loy de noſtre vie? Mais preſupoſons que les loix ſoyent inutiles: il ne s'enſuit pas pourtant que les admonitiōs le ſoyēt: autremēt il faudroit dire que les cōſolatiōs, diſſuaſions, exhortations, reprehēſions & louanges ne ſeruiroyent de rien. Ce ſont ſortes d'admonitions, & par le moyē d'icelles l'eſprit paruiēt à ſa perfectiō. Il n'y a choſe qui reueſte plus de vertu nos entendemés, ne qui les retire d'auātage d'vn mauuais train pour les remettre au bō, que la cōuerſatiō auec les gēs de biē. Car cela deſcend & diſtille tout bellement iuſques au fond des cœurs: &

Aſçauoir ſi les preceptes ſpeciaux ſōt infinis, & s'ils ont quelque vſage, ou nō.

Des loix, & de leur conuenance auec les preceptes.

De leur autorité & grauité.

Excellence de la philoſophie morale.

Comme la frequentation auec les Sages nous profite, auſſi les preceptes de la Philoſophie nous frapẽt en l'ame.

eſtre ſouuent veu & eſcouté ſert de preceptes. Veritablement la ſeule rencontre des ſages fait grand bien: & tu peux aprẽdre quelque choſe d'vn homme vertueux, encores qu'il ne ſonne mot. Ie ne pourrois pas ſi bien te dire combien cela profite: comme ie ſen qu'il m'a profité. Phædon dit que quand les moucherons & tels autres inſectes picquent, on ne ſent preſques point l'aiguillon, tant il eſt delié & prõpt à donner le coup: mais l'enfleure le deſcouure, encores qu'é icelle n'aparoiſſe aucune bleſſure. Il t'en prendra de meſme en la frequentation auec les ſages: tu n'aperceuras point quand ou comment elle te profitera: mais tu en ſentiras le profit. A quoy tend cela? Les bons preceptes & enſeignemens ſouuent reiterez, te ſeruiront autant que les bons exemples. Pythagoras, dit on, que ceux qui entroyent en vn temple, ou qui voyoyent au voiſinage quelques images des dieux, ou qui attendoyent la voix de quelque oracle, changeoyent d'entendement & de penſee. Qui olera nier que les plus idiots du monde ne ſoyent puiſſamment ferus par certains preceptes? comme pour exemples par les ſuyuans qui ſont courts, mais ſententieux & de grand poids: aſçauoir, Rien trop; Le cœur auare n'eſt ſoulé de gain quelconque; De telle meſure que tu meſureras, tu ſeras meſuré; Ces traits là nous donnent viuement au fond de l'oreille, & n'y a homme qui en oſe douter ou diſputer. Pourquoy? d'autant que la verité n'a beſoin de raiſon pour ſe faire ſuyure. Si le reſpect que nous portons à quelqu'vn, bride nos eſprits, ou reprime les vices, pourquoy l'admonition ne pourra elle le meſme? Si le chaſtiment rend les perſonnes honteuſes, qui empeſchera le meſme effect en vn vif auertiſſement, encor qu'il ne s'aide que de preceptes tout ſimples? Or l'admonition eſt plus puiſſante, & penetre plus auant, qui fortifie ſes commandemens de bonnes raiſons, qui adiouſte pourquoy l'on doit faire ceci ou cela, & quel bien en peut reuenir à la perſonne obeiſſante. Si le commandement & l'authorité ſert, auſſi fait l'admonition: l'authorité eſt de grand vſage, l'admonition par conſequent. La vertu eſt diuiſee en deux parties, en contemplation de la verité, & en action. Si vne perſuaſion ſert à celui qui eſt en œuure, auſſi ſera vne admonition. Donques ſi la droite action eſt neceſſaire à la vertu, & l'admonition monſtre quelles ſont les droites actions, s'enſuit que l'admonition eſt neceſſaire. Il y a deux choſes

Pretextes notables, pour confermer ce qu'il vient de dire.

Admonition profitables quelle.

qui fortifient grãdement l'esprit: l'asseurance a comprinse le vrai, & la confiance. L'admonition produit toutes les deux. Car on lui adiouste foi, quoi fait, l'esprit cõçoit des hautes & peraces & s'eplit de cõfiãce. Partãt l'admonition n'est point superflue. M. Agrippa, homme de grand entendement, seul heureux entre tous ceux que les guerres ciuiles auoyent esleuez, souloit auouer qu'il se sentoit bien fort atenu au dire notable de Salluste, Que les choses petites croissent sous la paix, & que la discorde ruine les plus grandes. Cela (disoit il) l'auoit fait deuenir bon frere & entier ami. Si telles sentences familieremẽt receues en l'esprit le façonnent, pourquoy la partie de Philosophie, composee de telles sentences ne pourra elle en faire autant? Vne partie de la vertu consiste en aprentissage, l'autre en œuure. Il faut que tu aprenes, & que par œuures tu confermes ce que tu as apris. Si ainsi est, & les decrets de Sapience sont profitables, & les preceptes pareillement, qui comme en vertu d'vn edit arrestent & lient nos affections. Ariston maintient que la Philosophie est distinguee en science & en habitude de l'esprit. Car celui qui en a comprins quelque chose, & conu ce qu'il faut faire & euiter, n'est pas sage encor, si son esprit n'est transformé es choses qu'il a apriles. La troisiesme partie cõsistant en preceptes, est composee des deux precedentes, par consequent superflue, puis que ces deux suffisent. A ce conte la consolation, qui procede de ces deux, ne seruira de rien, ni l'exhortation non plus, ni la persuasion, ni la preuue qui prend origine de l'habitude d'vn esprit vigoureux & biẽ dressé. Or combien que telles parties procedent de ceste habitude, si est ce qu'icelle habitude vient & subsiste des vnes & des autres. D'auãtage tout cela qui est allegué regarde l'homme parfait, & qui est arriué au poinct de la felicité humaine, où l'on ne paruient que bien tard. Cependant, il faut monstrer à l'homme imparfait, mais qui auance, le chemin qu'il doit tenir en ses deportemens. Peut estre que la Sapience se pourra adresser soymesme sans admonition, attendu qu'elle a desia mené l'esprit si auant qu'il ne peut se remuer que vers le bon costé. Mais quant à ceux qui sont plus foibles, ils ont besoin d'vn conducteur qui leur dise, Fai cecy, fai cela. Car si quelqu'vn veut atendre le temps qu'il prendra de soy mesme ce qui est bon de faire, il se fourvoyera cependant, & par ainsi ne pouurra paruenir à ce

Autre confirmation de l'vtilité des preceptes de Philosophie.

Examen nouueau de l'opinion d'Ariston condamnãt les preceptes speciaux de la Philosophie.

qui pourroit le rendre content. On doit donques le gouuerner, lors qu'il commence à se gouuerner. Lon aprend aux enfans à former leur lettre, on tiẽt leurs doigts, & conduit-on leur main pour leur aprendre à contrefaire les lettres: puis on leur commãde d'ensuyure tel & tels exemples, & reformer sur iceux leur escriture. Ainsi nostre esprit est soulagé, si on l'instruit, en luy proposant quelque chose pour ensuyure. De ce que dessus apert que ceste partie de Philosophie, n'est point superflue. L'õ demãde puis apres, si elle seule suffit pour rẽdre l'homme sage. Nous respondrons quelque autre fois à ceste question. Pour l'heure presente laissant les preuues, void on pas que nous auons besoin de maistre qui donne des preceptes opposez à ceux du peuple? On ne sçauroit dire chose qui ne nous touche. Ceux qui nous souhaitẽt du biẽ no⁹ nuisẽt, & ceux aussi qui maudissent. Car l'imprecation de ceux-ci nous imprime des fausses peurs, & l'amour des autres nous gaste, en nous desirant prosperité, pource qu'il nous pousse vers les biens eslongnez, errans, & incertains, au lieu que nous pouuons tirer la felicité de nostre propre maison. Ie di qu'il ne nous est point permis de suyure le droit chemin. Nos parens & nos seruiteurs nous tirent à mal. Nul ne se fouruoye pour soy seul, ains espand sa fole sur ses prochains qui l'arrousẽt de la leur. Voilà pourquoy les vices des peuples sont en chasque homme, pource que le peuple parmi lequel il conuerse les lui a donnez: & en rendant les autres pires, il s'est empiré soymesme. Il a pris le mal, puis l'a enseigné: & quand ce que chacun ça-uoit de plus meschant a esté ramassé & mis ensemble, ce grand monceau d'iniquité s'est fait & descouuert. Qu'il y ait donc quelque garde, qui de fois à autre tire l'oreille, chasse les bruits de ville, & s'oppose aux flateries du vulgaire. Car tu t'abuses de penser que les vices naissent auecques nous: ils y sont suruenus, & y ont esté entassez. Pourtant repri-mons par frequentes remonstrances les opiniõs qui bruyent autour de nos oreilles. Nature ne nous attache ni oblige vice aucun. Elle nous a engendrez entiers & libres. De to-ce qui pouuoit irriter nostre auarice, elle n'en a rien esta-à descouuert: ains a mis dessous nos pieds l'or & l'arge-An contraire elle a dressé nos faces vers le ciel, voula-que nous contemplissions tout ce qu'elle a fait de magn-que & merueilleux, le leuer & coucher des corps lumine-le co-

Conclusion de la dispute precedente.

2. Des vsage & vtilité de ces preceptes & enseignemens speciaux de la philosophie.

Ils nous preseruẽt de la la contagiõ publique.

Ils resistent à l'auarice condamnee de nature mesme. Sur quoy Seneque fait vne graue

le cours & mouuement soudain du ciel, qui de iour nous fait voir les biens de la terre, & de nuict ceux d'enhaut, les tardifs auancemens des estoiles comparees à la machine celeste, & leurs routes tres-prompres, si l'on considere combien grand chemin elles font sans iamais s'arrester, puis les eclipses du soleil & de la lune opposez l'vn à l'autre. Il y a puis apres d'autres merueilles soyent ordinaires ou extraordinaires, comme les colomnes de feu la nuict, les esclairs du ciel qui s'entr'ouure sans tonnere & sans foudre, les piliers, poutres, cheurons, & autres emflamees impressions de l'air. Nature dispose ces choses au dessus de nous. Quant à l'or & à l'argent, & quant au fer qui à cause de ces deux nous priue de la paix, elle les a cachez, cõme nous reprochant que nous faisons trop mauuaise garde de ces metaux. Neantmoins no⁹ auons tiré de terre les causes de nos debats: & renuersant le fardeau du monde auons amené en auant les moyens & les instrumẽs de nos dãgers. Nous nous sommes hazardez pour trouuer du mal, & n'auons point de hõte que l'on dise que ce q̃ no⁹ prisons le plus estoit le pl⁹ profõd en terre. Veux-tu voir cõbiẽ est fausse la splendeur q̃ trõpe la veuë? Il n'y a riẽ plus sale ni plus terni que l'or & l'argẽt, tandis qu'ils demeurẽt enfondrez & enuelopez en leur crasse, & a bõ droit, veu qu'il faut fouir plusieurs toises dedãs les obscurs cachots de la terre pour les en tirer. Tãdis qu'õ les tire de leurs veines, & qu'õ les separe de leurs excremẽs, il n'y a riẽ plus brut & difforme. Brief, regarde vn peu ceux q̃ trauaillent aux mines, tu verras des gens enfumez, noircis, & en tel equipage qu'on a peur de les rencontrer. Toutesfois l'or & l'argent souillẽt encores plus les ames que les corps, & y a plus d'ordures au riche qui les possede sur terre, qu'en l'artisan qui les tire hors & mises en œuure. C'est chose neccessaire donques d'elire admõneste, & d'auoir quelqu'vn qui procure le bien & repos de nostre ame, brief d'ouir quelque voix de verité du milieu de ce bruit & tumulte des mẽsonges du mõde. Quelle sera ceste voix? celle q̃ pronõcera tout bas à tõ oreil le rompue de toutes ces criertes ambitieuses, quelques bõnes paroles, & dira, Il n'y a point d'occasiõ pourquoy tu doyues porter enuie à ceuxci que le peuple appelle grãds & bienheureux. Il ne faut pas qu'vn vain aplaudissemẽt t'arrache l'habitude d'vn entẽdemẽt rassis, & la sãté de tõ ame. Ce Mõsieur si biẽ suiui, dõt le superbe vestemẽt esblouit les yeux, ne

& notable digression.

Ils nous preseruent des fureurs de l'ãbitiõ, descriees gẽtimẽt, & depeintes au vif.

doit pas te gouſter du repos dõt tu iouis. N'eſtime pas plus heureux celui deuãt qui l'õ fait faire large, que l'autre qu'vn maſſier pouſſera rudemẽt arriere du chemin. Si tu veux exercer vne dominatiõ qui te ſoit vtile & ſãs nuire à perſõne, chaſſe les vices au loin. Il s'en trouue pluſieurs qui mettent le feu dedans les villes, qui raſent à fleur de terre les forteresſes demeurees imprenables par quelques centaines d'annees, qui dreſſent des plateformes auſſi haut que des chaſteaux, qui par engins de batterie renuerſent des murailles merueilleuſement hautes, qui font marcher deuant eux des armees, qui pourſuiuent de pres leurs ennemis fuyans, qui couuerts de ſang des nations vaincues gaignent pays iuſques aux bords de l'Ocean : mais tels ayans deſfait leur ennemi ont eſté deſfaits par leur propre cupidité. Perſonne n'a peu faire teſte à leurs armes, non plus qu'eux n'ont ſceu reſiſter à l'ambition ni à la cruauté. Lõs qu'ils ſembloyent pourſuyure les autres, eux-meſmes eſtoyent pourſuiuis. Le meſchant deſir de ſaccager les pays d'autrui agitoit ce miſerable Alexandre de Macedoine, & l'enuoyoit en des contrees inconues. Eſtimes-tu homme d'entendement raſſis celui qui ayant commẽcé à ruiner la Grece qui l'auoit eſleué & inſtruit, a pillé puis apres tout ce que chaſcun pouuoit poſſeder de bon & de beau? Il impoſe ioug à Sparte, & ſileuce à Athenes. Non content du ſaccagement de tant de villes, ſubiuguees ou achetees par Philippus, il en eſcarta les vnes de lieu en autre, porta la guerre par tout le mõde ſans donner relaſche à ſa cruauté haraſſee, ſuyuãt en cela les beſtes ſauuages, qui mordent plus que leur faim ne porte. Ou treplus il ioignit pluſieurs royaumes en vn: ſe rendit redoutable aux Grecs & aux Perſes, fit faire ioug aux nations aſchies de la dominatiõ de Darius. Apres cela il veut aller là l'Occã & le leuer de Soleil, deſpité que les colõnes d'Hercules & de Bacchus bornẽt ſes victoires. Il s'apreſte pour forcer nature, ne veut marcher ni ne peut arreſter en place, comme les fardeaux iettez du haut en bas ne ceſſẽt de rouler qu'ils ſoyẽt au fin fõd. Ni la vertu ni la raiſon ne cõſeilloyent Põpeius d'entreprendre des guerres eſtrangeres ou ciuiles, mais vn amour deſordonnẽ de fauſſe grandeur le chaſſoit pres en Eſpagne contre Sertorius, ores pour donner la chaſſe aux courſaires, & aſſeurer les mers. C'eſtoyent les pretẽ pour maintenir ſon authorité. Qui le traiſna en Afri

Alexandre miroir d'ambitiõ.

Autre miroir d'ambition en Pompeius.

en Septentrion, en Armenie, & par tous les coins de l'Asie contre Mithridates? Ce fut vne demesuree conuoitise de s'agrandir, estant seul qui se iugeoit petit tandis que tous les autres le surnommoyent grand. Qui pousſa Cæsar à sa ruine & à celle de sa Republique? la gloire, l'ambition, & ce furieux desir d'estre par dessus tous autres. Encores que la republique suportast deux maistres, lui ne peut endurer qu'vn seul le deuançast. Pensés-tu que Marius, vne fois Consul (car il brigua & rauit les six autres consulats) ait esté pousſé par la vertu à tailler en pieces les Cimbres & Teuthons, à suyure Iugurtha par les deserts d'Afrique, & à s'exposer à tant de perils? Marius conduisoit l'armee, & l'ambition conduisoit Marius. Quand ces guerriers esbranloyēt ainsi toutes choses, eux mesmes estoyent bouleuersez à la façō des tourbillons, qui auant qu'enuoler les choses enleuees roulent eux mesmes, & tournoyent de tant plus grande impetuosité qu'ils n'ōt riē qui les arreste. Au moyen dequoy telles gens apres auoir biē tourmenté les autres, sentent eux mesmes à leur confusion ceste pernicieuse fureur dont ils ont offensé tant de personnes. Ne pense pas qu'aucū puisse deuenir heureux du malheur d'autrui. Tous ces exēples proposez à nos yeux & à nos oreilles doyuēt estre ramentus, & faut espuiser nostre cœur replid de mauuaises opiniōs. Quand la place sera vuide il y faut loger la vertu qui arrache les mensonges agreables, qui nos separe du peuple (à qui nos adiouſtōs trop de foy) & nous remette en gouts de pures & droites opiniōs. Car la Sapience consiſte à estre restabli en Nature, & ramei là d'où l'erreur cōmun nos auoit dechaſſé. Vne grāde partie de saté est d'auoir quitté les cōseillers de folie, & s'estre bien loin arriere de ceste assēblee de gens qui s'entre-nuisent. Pour conoistre que cela est vrai, considere comme chascū vit d'autre façō en public qu'ē son particulier. La solitude de soy ne nos aprend pas la simplicité ni l'innocence: les champs ne nous rendēt plus sobres ni plus atrēpez: mais quād il n'y a personne qui regarde & en puisse tesmoigner, les vices se retirent: car leur bien gist a faire mōstre & à estre regardez. Qui voudra vestir vne robe de pourpre, pour ne la monstrer à personne? Et qui a serré de la viande en vn plat d'or, à ce que nul ne la voye? S'est-il trouué homme qui couche à l'ōbre de quelque arbre escarté, ait estalé tout l'equipage de sa dissolution deuant soy seul? Nul ne se brane en

Cæsar troisiesme miroir ou exemple d'ambition.

Marius le quatriesme

Le quatriesme profit des preceptes speciaux de la Philosophie est qu'apres nous auoir repurgez de vice, ils plantent la vertu en nos cœurs.

secret, non pas mesme en présence de deux ou trois de ses familiers, mais selon le nombre & la qualité de ceux qui le regardent il fait monstre de ses vanitez. Ainsi donc si quelqu'vn nous conoist & admire, voila l'esguillon qui nous fait descouurir tous ces fatras apres qui nous courons comme des insensez. Oste la monstre, tu aboliras la conuoitise. L'ambition, la dissolution, l'outrecuidãce, veulent qu'on les voye.

Remede cõtre l'ambition, vanité & dissolutiõ

Veux tu les guerir? Cache les. Si donques nous sommes logez au milieu des villes, ayons à nostre coste vn bon auertisseur qui s'opposant à ceux qui louent les grandes cheuances prise l'homme riche de peu, & qui mesure ses biens à l'vsage. Contre ceux qui ne font cas que de credit & grandeur humaine, qu'il face valoir l'honneste repos que donnent les bonnes lettres, & n'estime rien tant qu'vne conscience qui ait quitte toutes choses perissables pour s'arrester aux vrais biens. Qu'il monstre que tous ceux que le vulgaire appelle bienheureux, trẽblent & sont esperdus en ce haut degré tãt enuié, & ont toute autre opinion d'eux mesmes que n'a le peuple. Car ce que les autres estiment haut esleué & asseuré, eux le iugent vn precipice gliſſant: d'autãt qu'ils se fantasiẽt diuerses cheutes, & d'autãt plus dãgereuses qu'ils seront haut mõtez: alors ils redoutẽt les choses tãt desirees & leur felicité qui a esté tãt odieuse aux autres, l'est encores d'auãtage à eux mesmes. Alors ils louent vne vie paisible & tout à soy: le lustre leur desplait: ils cerchent de s'eslongner de leur prosperité. C'est lors que tu les verras philosophãs de peur, & prendre bon conseil de l'aduersité. Car comme si la prosperité & le bon sens estoyent apointez contraires nous sommes plus sages en nos maux: au contraire le bon temps nous oste le iugement.

Auertissemẽt à ceux qui demeurent es villes pour estre garẽtis de la contagiõ vulgaire.

XCV.

1. *Ample repetition & addition à la lettre precedente, o monstre que ni les maximes, ni les preceptes particuliers la Philosophie ne suffisent d'eux mesmes pour rendre l'ho sage, ains doyuent estre ioints ensemble.*
2. *Il monstre cependant l'vtilité de ces preceptes, & des des ptions ou characteres, dont il discourt au long.*

1. Proposition de Lucilius.

TV requiers que ie represente ce que i'auoy remis à vne autrefois, & que ie t'escriue si ceste partie de Philosophie, qui consiste en preceptes, suffit pour rendre l'homme parfaictement sage. Ie sçay que tu prendras en bonne part si ie le nie. A cause de ce ie t'en renouuelle la promesse, & ne veux souffrir que ma parole si expressément & solennellement engagee demeure là. Ci apres ne me demande pas vne chose que tu ne voudras point obtenir: car quelquesfois nous demandons instamment ce que nous refuserions si on le nous offroit. Ceste legereté ou ieunesse merite pour punition qu'on soit prompt à lui promettre. Nous desirons estre estimez vouloir beaucoup de choses que nous ne voulons pas. Certain Reciteur aura aporté vne longue histoire, escrite fort menu, bien pliee, & apres en auoir couru & leu la pluspart, s'il dit, Ie n'en lirai pas d'auantage, si bon vous semble, ceux qui voudroyent qu'il fust pieça muet ne lairront de crier tout haut, Li, Li. Ordinairement nous voulons vne chose, & souhaitons le contraire: nous ne disons pas verité aux dieux mesmes: mais eux aussi ne nous exaucét pas, ou se monstrent pitoyables en nostre endroit. Quant à moy, laissant en arriere toute faueur, ie me rachetterai, & te plaquerai au nez vne longue lettre, laquelle si tu lis à contrecœur, ie dirai que tu en es cause. Mets toy du nombre de ceux à qui vne femme rompra la teste pour auoir touſiours quelque nouuel afiquet, qui n'ont point de ioye des biens qu'ils ont acquis auec grand trauail, qui sont tourmentez es charges honnorables qu'ils n'ont briguees ni achetees: brief entre ceux qui iouyssét de leurs maux. Mais laissant ceste preface, ie viens au point. Ceux contre qui i'ay à disputer pour le present, disent que la vie heureuse est composee de droites actions, ausquelles nous sommes cõduits par preceptes: par consequent, que les preceptes suffisent pour rendre la vie heureuse. Les preceptes ne peuuent acheminer l'homme aux actions vertueuses, s'il n'a l'esprit docile & obeissant. Quelquesfois ils sont proposez en vain, asçauoir quand l'entendement est assiegé de fausses opinions. D'auantage, encores que les hommes ainsi maniez facent bien, ils ne le sçauent pas. Car nul ne peut s'atquiter de toutes les parties de son deuoir, pour entendre quand il faut faire vne chose,

Excuse de Senecque, enrichie d'vne belle description du naturel curieux de la pluspart des hõmes.

Rondeur naifue de Senecque.

Premiere raison de ceux contre qui Senecque dispute.

Sa response.

ni iusques où, ni auec qui, ni comment, si dés le commencement il n'a esté dressé & façonné exactement en toute sa raison. Au moyen dequoy il ne sçaura nerremer, ni constamment, ni volontiers tendre à la vertu, ains resistera & regardera çà & là. Si l'affection vertueuse (disent-ils) procede des preceptes, iceux suffisent pour rendre la vie heureuse. L'vn est vrai: l'autre aussi, par consequent. Nous respondons que les actions vertueuses procedent non seulement des preceptes & enseignemens particuliers, mais aussi des maximes & reigles generales. On replique, que si les autres arts se contẽtẽt de preceptes, aussi fait la Sapiẽce, qui est l'art de ceste vie. Les preceptes seruent au pilote; à qui l'on dira; Manie ainsi le gouuernail, baisse les voiles de ceste façon, aide toy d'vn bõ vẽt en ceste sorte, resiste ainsi aú vent cõtraire, & t'aide d'vn tel moyen pour te garantir d'vne trauerse. Quant aux autres artisans, ils sont confermez par preceptes. Pourquoy les Philosophes, qui aprenent aux autres à viure ne pourroyent-ils faire le mesme? le respon que les arts mechaniques sont embesongnees autour des aides & equipages de la vie, non pas apres la vie entiere: au moyẽ dequoy beaucoup de choses les arrestent en dehors: & l'esperance, la conuoitise, la peur, les trauersent souuent. Mais la Sapience, maistresse de la vie, ne peut estre empeschee par chose quelcõque de continuer son exercice. Veux-tu sçauoir en quoy elles differẽt de cõditiõ? Es arts mechaniques il y a pl⁹ d'excuse à faillir de fait d'auis que par récontre en la Sapience, c'est vne grande coulpe de pecher volontairement. Ce que ie dis est tel. Si vn Grammairien fait tout expres vn solecisme, il n'en rougit point: mais le faisant sans y prendre garde, ce lui est honte. Si le Medecin ne void pas que son malade s'en va tout bellement, il commet plus de faute en son art, que s'il apercenoit ce defaut & n'en faisoit semblant. Mais en l'art de bien viure, la faute volontaire est trop plus honteuse. I'oublioys à dire, qu'vne partie des arts & sciences, voire les plus nobles & liberales, ont leurs decrets & maximes aussi bié que leurs preceptes: tesmoin la Medecine. Au moyẽ dequoy autre est la secte d'Hipocrates, autre celle d'Asclepiades, autre celle de Themison. D'auantage, nulle science contemplatiue n'est sans decrets, dogmes maximes, theoremes, propositions & fondemens, comme il apert en la Geometrie & en l'Astronomie. Mais la Philosophie est cõtem-

platiue

Seconde raison. Responſe.

Replique.

Reſponſe.

En quoy la Philoſophie & les arts differẽt.

platiue & actiue: elle speculе & met la main à l'œuure. Car c'est abus de penser qu'elle ne promecte qu'occupations terrienes: elle pretend bien plus haut. Voici ses propos: Ie considere tout l'vniuers, ie ne demeure pas enclose en la cõpagnie des hommes mortels, pour simplement vous cõseiller ou desconseiller. Grandes choses, & qui sont esleuees par dessus vos testes m'appellent. Et comme dit Lucrece, *Propos de la Philosophie.*

De tout le cours & du secret des cieux,
Et des conseils des sages puissans Dieux,
A discourir pour ton bien ie commence.
Ie monstrerai les principes, semence,
Fleurs, fueilles, fruicts, & mort de biens diuers
Que nature a produits dans l'vniuers. *Au 1. liure de la nature des choses.*

S'ensuit donc, estant contemplatiue, qu'elle doit auoir ses maximes & decrets. De fait nul ne fera iamais ce qu'il doit, ainsi qu'il apartient, que premierement il n'ait comprins la raison dont il doit s'aider pour l'acquit de son deuoir en tous afaires. Qui n'aura receu que des preceptes & enseignemens particuliers, ne fera iamais bien sa charge. Les choses distribuees par parcelles sont foibles, & (par maniere de dire) sans racine. Au contraire les dogmes & decrets munissent le cœur, conseruans nostre asseurance & tranquillité, d'autant qu'ils comprenent & toute nostre vie & toute la nature des choses. Il y a telle difference entre les decrets ou arrests, & les preceptes de Philosophie, qu'entre les lettres & les clauses entieres. Les vns dependent des autres: aussi les decrets sont cause des preceptes & de toutes choses. On allegue que la Sagesse des anciens n'enseignoit sinon ce qu'il conuenoit faire & fuir: qu'alors les hommes estoyent gens de bien: que la race des bons est defaillie lors que celle des doctes est venuë en auant, pource que ceste vertu simple & ouuerte a esté changée en science enuelopee & subtile, tellement qu'on nous aprend à disputer, non pas à viure. Sans doute, ceste antique Sagesse, comme vous dites, estoit rude & simple au commencement, ainsi que les autres arts qui ont esté polis par succession de temps. Mais aussi lors les prompts remedes n'estoyent necessaires: la meschanceté n'estoit pas encores venuë au comble, ni ne s'estoit pas ainsi espanduë au long & au large. Les remedes simples pouuoyent faire teste aux simples vices. Auiourd'hui, pource que les maux qui nous assaillent sont impetueux, *Troisieme raison.* *Reſponse.*

De la medecine ancienne & moderne.

il faut que nos defenses & rempars soyent tant plus solides. Iadis la Medecine cõsistoit en la conoissãce d'vn petit nõbre de Simples, auec quoy l'on arrestoit les flus de sang & soudoit-on les playes peu à peu. Finalement elle est paruenuë à ceste diuersité de remedes infinis. Ie ne m'esbahi pas si elle auoit lors si peu d'afaire, les corps estans encores robustes & vigoureux, qui se contentoyent de viande acoustrée legerement, non pas corrompuë par artifice & friãdise. Apres qu'õ a commencé à cercher nourriture, non point pour apaiser, mais pour appeller, & irriter la faim, & que l'on a inuenté mille sauces pour esueiller l'appetit: les viandes qui soustenoyent les personnes afamées sont deuenues autant de fardeaux aux vẽtres pleins. De là est procedé la paleur, le trẽblement des nerfs trẽpez de vin, vne maigreur haue, plus causée par les cruditez que par la faim. Tels exces ont produit le chãcellemẽt des pieds, & vne desmarche pareille à celle de gẽs yures: en apres l'ydropisie & le ventre tẽdu comme vn tabourin, pour s'estre acoustumé à plus manger & boire qu'il n'en pouuoit porter. Outreplus vne iaunisse, vn visage bousi, le corps en chartre, la goute aux mains, la paralysie, ou vn perpetuel tremblement de membres. Mettrai-ie en auãt les tournemés & estourdissemés de teste? ou les maux d'yeux & d'oreilles? ou les fremissemens du cerueau agité? ou tous les conduits de nostre corps ylcerez au dedãs? ou infinies sortes de fieures, les vnes impetueuses & soudaines, les autres lentes, les autres d'vn acces horrible & qui esbranle tous les membres? ferai-ie vne liste des maladies innombrables, supplices de l'intemperance & dissolution? les anciens, non encores eneruez de delices, qui estoyent maistres & seruiteurs d'eux mesmes, auoyent exemption de tous ces maux. Ils endurcissoyẽt leurs corps à l'œuure & au vray trauail, ou lassez de courir, ou de chasser, ou de labourer la terre, ayans pour nourriture de la viande qui ne pouuoit plaire sinon à gens afamez. Pourtant n'estoit-il besoin de tout ceste mesignie de Medecins, ni de tant de ferremens & boites. La santé entretenuë de simple cause, estoit simple aussi. Beaucoup de viãdes & de mets ont engendré beaucoup de maladies. Regarde combien de choses la gourmandise, ruine de la terre & des mers, mesle ensemble, qui doyuent puis apres passer par vn gosier. Force est que choses tãt diuerses se deparẽt, & qu'apres auoir esté aualees elles donnent de la peine à digerer, à

Viue description des exces de maladies.

Heureuse cõdition des anciens, au regard de la santé & disposition des corps.

Causes des maladies.

cause,

cause que les vnes empeschent les autres. Ce n'est pas merueilles, si des viandes discordantes engẽdrẽt des maladies entortillées & sãs arrest, ne si les humeurs chassées d'édroits cõtraires en vn regorgẽt cõme elles font. Voila q̃ fait que no⁹ auons tãt de differentes sortes de maladie que de viandes. Le Prince des Medecins, & fondateur de leur art, a dit que les femmes ne deuenoyent point chauues ni podagres. Toutesfois elles sont auiourd'hui l'vn & l'autre. Elles n'ont pas changé de Nature, mais de maniere de viure: car s'estans dõnées autãt d'abandon que les hõmes, elles ont eu aussi esgale part à leurs maladies. Aussi tard veillẽt elles, & ne boyuẽt pas moins; elles desfient les hõmes à s'huiler & s'éyurer. Les vns & les autres, ayans comme par force rempli leurs panses, rendent gorge, & en vomissant remesurent tout le vin qu'ils ont aualé: les femmes aussi bien que les hommes rongent la neige pour soulager leur estomach eschaufé. Quant à la paillardise, elles surpassent les masles estans données pour estre foulées. Puissent perir mal-heureusement ces vilaines, qui ont renuersé l'ordre de la cohabitation du masle & de la femelle! Ne t'esbahi donc point si le plus excellent de tous les Medecins & Naturalistes s'est abusé, en ce qu'iusqu'auiourd'hui l'on void tant de femmes chauues & podagres. Par exces elles ont perdu le benefice de leur sexe: & ayãs despouillé la femme ont esté condãnées à soufrir mesmes maladies q̃ l'hõme. Les anciens Medecins ne sçauoyẽt que c'estoit de faire mãger souuent vn malade, ni le restaurer & faire reuenir auec du vin, ni vẽtouser & scarifier, ni faire bagner & suer ceux qui auoyent esté long temps malades, ni lier les cuisses & les bras pour ramener aux extremitez la vertu cachée & arrestée au milieu. Il n'estoit besoin de s'auiser de plusieurs remedes diuers, veu que les maladies ne venoyent rares. Maintenant en quel nombre se font elles voir? Les vsures que nous payons de tant de plaisirs que nous auons desirez à tort & sans mesure. T'esmerueilles tu de voir tant de voir tãt de maladies? Comte les rostisseurs & cuisiniers. Tout estude cesse, les professeurs des sciences liberales sont en leurs auditoires, les sieges vuides, & sans escoliers. Ce n'est que solitude des escoles de Rhetorique & de Philosophie. Au contraire, combien les cuisines sont elles renommees? combien de ieunes gens empliſſent les

D'ou procede le changement si diuers en la Nature & complexion des personnes.

Intemperãce des femmes du tẽps de Senecque.

Maladies infinies tesmoins d'infinis exces.

Confusion horribles nouuelles en ce dernier & miserable siecle.

foyers des prodigues & dissolus? Ie ne parle point des troupeaux de pauures ieunes enfans, qui à l'issue des festins s'attendent de souffrir d'autres vilenies es chambres: ni des bandes de bardaches distinguees par nations & liurees: tellement que d'vn coste tous ceux d'vne mesme taille sont rangez, & ceux à qui la barbe commence à poindre, & qui ont mesme cheuelure, afin que celui qui a le poil droit & long ne soit meslé parmi le crespelus. Ie ne m'arreste non plus aux troupes des boulangers & pasticiers, ni des valets qui courent à la viande, si tost que le signal est donné. Bons dieux, combien de gens sont mis en peine par vn seul vêtre! Penses-tu point que ces champignons, sorte de poison plaisante encores qu'ils ne nuisent pas tout à l'heure, n'operent secrettement & à la longue? Cuides-tu pas que ceste neige pour se refraischir en æsté engendre des durets au foye? Et ceste chair molasse d'huistres, engraillees de bourbe, engendrent elles point d'humeurs visqueuses par leur suc limoneux? Ne crois-tu point aussi que ceste saumeure composee de macreaux & autres sortes de poisson, qui couste si cher auec sa saleure dessechante, brusle les entrailles? Estimes tu que ces ius pourris qu'on auale tout chauds puissent estre esteints en l'estomach, quils n'offensent la personne? Ils produisent des tors puants & infects, ils reuiennent à la bouche des yurongnes & gourmans qui digerent à toutes peines ce qu'ils ont aualé de longue main. Saches que ce qu'ils prennent se pourrit au lieu de se digerer. I'ay souuenance que iadis le plat d'Æsope a esté renommé, dans lequel ce friand courant à sa ruine amassoit tout ce qui se trouue de delicieux es tables des grands: il y auoit diuerses sortes de poisson d'escaille, proprement rongnez & prests à aualer, à trauers desquels estoyent entrelassees des escreuisses, & dessus, barbeaux despecez & despouillez de tous leurs os & arestes. On se fasche de manger les viandes à part, l'on mesle les sausses en vne: & en vn soupé se fait ce qui ne se deuroit faire à la desserte ou collation. Maintenant il me faut arester qu'on serue des viandes comme maschees, à sçauoir des hachis & autres chairs menues. Quelle difference y a-il entre leuer les escailles & les os, ou d'auoir vn cuisinier qui face l'office des dents? Il y auroit trop de peine à desguiser tant de sortes de viandes: pour vn coup, il en faut faire vn hachepot. Pourquoy mettrois-ie ma main dés vn plat qui n'au-

Plin. li. 31. cha. 7. & 8.

Plin. l. 10. chap. 51.

Horace au 2. li. Sa. 3.

Valer. Ma. li. 9. chap. 1

qu'vn apreſt? Qu'on m'apporte vne fricaſſee compoſee de pluſieurs viandes. Au reſte ie veux que tous ceux qui diſoyēt que ces diſſolutions de tables ſont faites pour eſtre renommé & priſé, ſachent qu'on n'en fait pas monſtre, mais que ce ſont exces en cachettes. Que les mets qu'on range ordinairement auec tant de curioſité, ſoyent meſlez, & acouſtrez à vne meſme ſauce: ce ſoit tout vn, ſi les poiſſons ſans & auec eſcaille ſoyent entremeſlez. La viande que rendent ceux qui vomiſſent n'en ſeroit pas plus confuſe. Or comme les viandes & les ſauſſes ſont confondues les vnes parmi les autres, auſſi de tels exces embrouillez naiſſent des maladies compoſees, inexplicables, diuerſes, & de pluſieurs formes, à l'encontre deſquelles la Medecine a commencé de s'armer de beaucoup de remedes & d'obſeruations. Ie dy le meſme de la Philoſophie. Elle a eſté quelquesfois plus ſimple entre ceux dont les pechez n'eſtoyent pas tant enormes, & qui ne demandoyent que des remedes legers. Auiourd'hui que les mœurs ſont ſi corrompues & renuerſees, il faut faire tout ce qui eſt poſſible. Et à la mienne volonté qu'on y peut remedier par vn tel moyen. Ce n'eſt pas ſeulemēt chez nous, mais au veu & au ſceu de chaſcū, que nous faiſons les enragez. Reprimōs nous les meurtres particuliers? & les guerres & les ſaccagemens des nations? tāt s'en faut: au contraire ce ſont meſchancetez dont on ſe braue & glorifie. L'auarice, la cruauté, ſōt demeſurees: encores tādis que ceux-ci ou ceux-là les pratiquēt en cachettes, elles ne nuiſent pas tāt, & ſont moins monſtrueuſes. C'eſt par ordonnance du Senat & par edict du peuple, que les forfaicts condamnez es particuliers ſont permis à tous, & cōmis impunemēt en veuë de chaſcun. Nous louons vn crime public que nous punirions de mort ſ'il auoit eſté commis ſecretemēt. Les hōmes creez nuds & pour viure doucement enſēble n'ont pas honte de s'eſiouir de l'effuſion du ſang de leurs prochains, de faire la guerre & de laiſſer ceſt exercice à leurs enfans: ſans conſiderer que les beſtes ſauuages & les poiſſons de meſme eſpece viuent en paix enſemble. Il a falu que la Philoſophie ſe ſoit fortifiee contre vne ſi puiſſante rage, eſpādue ainſi de toutes parts, & qu'elle ſe ſoit munie d'autāt de moyēs diuers que les vices ſes ennemis en auoyent amaſſé. Iadis c'eſtoit choſe aiſee de cercer les yurongnes & friāds: celui qui s'eſtoit peu à peu eſlongné de tēperāce n'auoit beſoin d'y eſtre r'amené à viue force.

Autre diſſolution eſtrāge prendre plaiſir à faire des exces encachettes.

Maladies compoſees & entortilleés.

Reuenant à ſon propos, il maintiēt que la philoſophie medecine de l'ame requiert diuerſes explications, acauſe de l'eſtrange & diuerſe corruption des mœurs de ſon temps. Teſmoin la cruauté.

Gourmandiſe & yurongnerie.

Il y faut proceder ores par violence.
Auec ſçauoir exquis, & grande expèrience.

De tous endroits on recerche la volupté. Il n'y a vice qui ſe contiene dedans ſoy. La diſſolution eſt auaricieuſe: on a oublié que c'eſt d'honneſteté. Rien n'eſt vilain ni honteux, ſi on le priſe & qu'il plaiſe. Maintenant c'eſt ieu & paſſetẽps de tuer vn homme, vne choſe ſi ſacrée: & au lieu que c'eſtoit impieté d'aprendre à l'homme de donner & de receuoir des coups, maintenant on l'expoſe en public tout nud & deſarmé: eſtimant que ſa mort ſera vn ſpectacle pour contenter vne aſſemblée. Ainſi donc les mœurs d'apreſent eſtans ſi depraués, quelque medicament plus aſpre que de couſtume eſt requis, pour diſſiper ces maux inueterez. Il faut mettre en auant des maximes & reigles qui arrachent par le pied l'opinion de menſonge, ſi auant enracinée es entendemens; y adiouſtant les preceptes, les conſolations, les exhortatiõs, elles, qui de ſoy eſtoyent ſans efficace, pourront beaucoup ſeruir. Si nous voulõs afrãchir ceux qui ſont ainſi engagez, & les deſtraper des vices qui les tienent, procurons qu'ils ſachent que c'eſt de mal & de bien, que toutes choſes, fors la vertu, changent de nom, & deuienent tantoſt biens, tantoſt maux. Comme le premier deuoir du ſoldat eſt ſe ſouuenir du ſerment qu'il a preſté, aimer ſon enſeigne & rẽdez-vous, ſe reſoudre de ne les point abandonner, puis apres les autres choſes ſont aiſément commandées & obtenues de lui qui a ſolennellemẽt obligé ſa foy: il faut auſſi poſer les premiers fondemens en ceux que tu pretens conduire à la vie heureuſe, & planter la vertu en leurs cœurs: Qu'ils la reuerent deuotement: qu'ils l'aiment: qu'ils n'ayent enuie d'eſtre en vie qu'auec elle. On demandera, s'il eſt pas vrai qu'aucuns, non ſi exactement inſtruits, ſont deuenus gẽs de bien, & perſonnages excellens, en s'aſſuiettiſſant & conduiſant par les preceptes ſans plus? Ie le confeſſe: mais ils ont eu l'eſprit heureux, qui en vn moment a empoigné ce qui eſtoit propre pour ſon inſtruction. Car ne plus ne moins que les dieux immortels n'ont aprins vertu aucune ayans des leur eſtre entierement reueſtus de toute vertu, & qu'vne partie de leur nature eſt d'eſtre bõs: ainſi certaines perſonnes, de noble naturel, comprenent ſans long aprentiſſage les choſes qu'on leur enſeigne, & ſi toſt qu'on leur a monſtré la vertu ils l'ont embraſſée. Mais quant à ces lourdauts, idiots, ou pra

La violence & le meurtres.

Vſage des diuerſes explicatiõs de la Philoſophie.

Quatrieſme raiſon de ceux cõtre qui Senecque diſpute.

Reſponſe.

prauez par mauuaise acoustumance, il faut desrouiller leurs entendemens. Comme l'on aure bien tost à la perfection ceux qui sont enclins à bié, d'autre part le moyen de redresser les foibles, & les desgager de leurs mauuaises opinions, c'est de leur proposer les reigles & maximes de la Philosophie, lesquelles sont merueilleusement necessaires, comme tu le verras par ce qui s'ensuit. Nous auons certaines inclinations qui nous rendent pesans en quelques afaires, & legers, ou estourdis en d'autres. Ceste temerité ne peut estre reprimee, ni celle paresse resueillee, si le faux esbahissemẽt & la fausse peur, qui en sont les causes, ne sont leuees. Tant que ces maux nous possederõt tu as beau dire, Vous estes tenu de faire cela pour vostre pere, pour vos enfans, pour vos amis, pour vos hostes: l'auarice arrestera celui qui voudra se mettre en quelque bon train. Il saura que c'est raison de combatre pour maintenir la patrie: la peur l'ẽ destournera. Encores qu'il n'ignore qu'il conuient s'employer pour ses amis iusques à la mort: si se laissera-il retenir par ses plaisirs. Ce sera, par sa propre confession, vn vilain outrage à l'ẽdroit de sa femme d'entretenir vne putain: mais son impute affection le poussera là. Que seruira donc de bailler des preceptes, si premieremẽt tu n'ostes tout ce qui leur contreuiẽt? autant que d'aporter des armes & les aprocher d'vn homme qui auroit les mains liees. Pour donner moyen a l'esprit d'empoigner les preceptes qu'on lui donne, il faut le deslier. Presupposons que quelqu'vn fait son deuoir: ce ne sera pas incessamment, ni esgalement: car il en ignore la raison. A l'auanture, ou par acoustumance quelque chose ira droit: mais on n'aura pas la reigle en main pour cognoistre cela: tellement que qui aura bienfait n'en sera toutesfois asseuré. Qui est deuenu bõ par rẽcõtre, ne pourra promettre de se maintenir tousiours tel. En apres, peut estre que les preceptes t'enseigneront de faire ce qui conuient, mais non en sorte qu'il faut: quoy aueuant ils ne te conduisent pas iusques à la vertu. Estant auerti tu feras ce qu'il appartient: ie l'accorde: mais cela est peu, pource que ce n'est au fait que consiste la louange, mais au moyen de faire. Y-a-il meschãceté plus remarquable qu'vn banquet excessif où l'on despendra le reuenu d'vn cheualier? Qu'y a-il qui merite plus la reprimende des Censeurs, que de voir vn homme qui face ceste bonne chere à soy & à son genie, comme parlent

2. Deuxiesmo poinct de ce discours, monstrant le profit qui prouiẽt des diuerses explications de la philosophie morale.

Les preceptes seuls ne suffisent pas il faut aiouster encore les auertissemens, les reprehensions, &c.

les cercheurs de repeuës franches ? Et toutesfois il y a eu des personnages fort sobres & temperans, qui ont despendu en tels banquets extraordinaires la somme de septante cinq mille escus. Si pour gourmander on fait telle despense, c'est vne grand' vilenie : si c'est pour honnorer quelque grande & notable compagnie, il n'y a point de mal : car ce n'est point exces, ains despense solennelle. L'Empereur Tyberius ayant receu vn barbeau merueilleusement grand (en adiousteray-ie le poids pour esueiller les gourmands? on dit qu'il pesoit plus de cinquante liures) commanda qu'õ le portast au marché pour y estre vendu, adioustant à ceux qui lui tenoyent lors compagnie, Mes amis, ie suis le plus trompé du monde, si Apicius ou P. Octauius n'achete ce poisson. Il auint encores plus qu'il n'auoit coniecturé: car iceux mirent le barbeau à l'enchere, & fut vendu au plus offrant. Octauius l'emporta : & fut estimé entre ses adherans pour auoir acheté vn barbeau vendu par l'Empereur, & non acheté par Apicius, & en paya la somme de deux cẽs escus, ou enuiron. Ce fut vne honte à Octauius de desbourser si grand' somme, non pas à celui qui auoit acheté le poisson pour l'enuoyer à Tyberius: combien encores que ie n'aprouue pas l'exces de celui-la, qui a fait cas d'vne chose par lui estimee digne d'estre presentee à vn Empereur. Si quelqu'vn tient compagnie à son ami malade, il trouue cela bõ: mais s'il le fait pour l'amour d'vne succession, c'est vn vautour, qui attend la charongne. Mesmes choses sont honnestes & deshonnestes: mais il importe de sçauoir pourquoy, ou comment. Toutes choses se feront hõnestement, si nous nous adonnons à l'honnesteté ou vertu, & l'estimons auec ses dependances estre le seul bien de la vie humaine : quant aux autres biẽs, ils ne sont tels qu'au iour la iournee, & pour vn moment. Il faut donc imprimer au cœur vn enseigneme qui s'estende à toute la vie. C'est ce que ie nomme Decre Tel que sera ceſt enseignement, telles seront les œuures les pensees. Aussi telles que seront les meditations & actiõ telle sera la vie. C'est peu de chose à qui veut bien reigler total, de donner conseil qu'on le distribue en parties. Brutus, au liure qu'il a intitulé du deuoir, donne plusie preceptes aux peres & meres, aux enfans, & aux freres, d nul ne s'acquittera comme il apartient, s'il n'a quelqu

Exemples pour preuue de ce que dessus.

Les enseignemẽs par particuliers doiuent auoir vne reigle à quoy on puisse les rap-

gle à quoy il les puisse rapporter. Proposons nous vn but du souuerain bien, vers qui nous tendions, à qui toute nostre pensee & vie se rapporte, comme les mariniers doyuent dresser leur route sous l'aspect de certaine estoille. Vne vie sans but est extrauaguante. Si ce but doit estre proposé, les reigles qui le nous monstrent commencent d'estre necessaires. Tu me confesseras, ce croy-ie, qu'il n'y a rien plus hõteux que de voir vn homme douteux, irresolu, timide, qui tantost s'auance, & puis recule. Autant nous en prendra-il en tous afaires, si l'on arrache tout ce qui serre & detient nos entendemens, & qui les empesche de se remuer tout à leur aise. On a acoustumé d'enseigner la maniere de seruir aux dieux. Defendons à quelqu'vn d'allumer des lampes es iours de feste, pource que les dieux n'ont pas faute de lumiere, & les hommes mesmes ne prenent pas plaisir à de la fumee. Empeschons qu'on ne viene faire ces reuerences & salutations de matin, & qu'on ne s'asseye à l'entree des temples: car c'est à l'ambition humaine qu'il faut aprester telle amorce. Qui conoit Dieu, le sert & honore assez. Disons qu'il n'est besoin de presenter des linges & des frotoirs à Iupiter, ni tenir vn miroir deuant Iuno. Dieu n'a que faire de valets: pourquoy? D'autant que c'est lui qui fournit toutes choses aux hommes. Par tout il est pres & prešt pour assister à tous. Qu'on instruise vn homme comment il se doit comporter es sacrifices: & s'esloingner des curieuses & fascheuses superstitions: ce ne sera rien fait, s'il n'a cõceu en son entendement vn Dieu tel qu'il le doit aprehender, à sçauoir qui a toutes choses, qui les donne toutes, & qui ne reproche point les biens qu'il a faits. Mais qui incite les dieux à faire tant de biens aux hommes? leur Nature. C'est abus de penser qu'ils ayent enuie de nuire. Ils ne peuuent: & ne sçauoyent offenser personne, non plus qu'ils ne peuuent estre outragez ni interessez d'aucun. Car blesser & estre blessé sont choses conjointes, & qui se rapportent. La nature souueraine & belle par dessus toutes beautez a fait que les personnes par elles exemptees de danger ne sont point dangereuses. Demeurãt, le premier seruice deu aux dieux est de croire qu'il y en a: en apres, croire qu'ils sont enuirõnez de maiesté, & de bonté, sans laquelle leur maiesté seroit nulle: croire qu'ils presidẽt sur le mõde, gouuernẽt toutes choses par leur vertu, ont soin du genre humain, & par fois de toutes choses

porter: cette reigle est la vertu, & le but d'icelle le souuerain bien.

Contre la superstition Payenne.

Remede à la superstition.

Seruice deu aux dieux, quel.

en particulier. Iceux ne font point de mal, ni n'en souffrent: combien qu'ils chastient, repriment, affligent; & mesme quelquefois, sous aparence de mal punissent quelques gens.

Moyen d'auoir leur faueur.

Veux-tu auoir les dieux fauorables? Sois homme de bien. Aimez les honore qui les ensuit. S'ensuit l'autre question: cõment il faut se seruir des hommes. Que faisons nous? quels preceptes dõnons nous? que l'on n'espãde point le sang humain? Est ce si grand cas de ne point offenser celui que tu dois maintenir? Vrayement, il y a bien de l'honneur à se mõstrer debonnaire enuers son prochain. Mais voirement, nous commanderons à vn homme de tendre la main à celui qui se noye, qu'il radresse le fouruoyé, qu'il rompe son pain à

Du deuoir de l'homme enuers son prochain.

l'afamé. Qu'est-il besoin que ie specifie tout ce qu'il conuiet faire & fuir, veu que ie veux en trois mots proposer vn formulaire du deuoir humain? Tout l'vniuers, dans lequel les choses diuines & humaines sont encloses, n'est qu'vn: nous sommes les membres & parcelles de ce grand corps. Nature nous a creez freres, en nous formant de mesmes elemens, & en vn mesme enclos. Elle a semé l'amour mutuelle en nos cœurs, & nous a faits compagnables. C'est elle qui a mis en auant la iustice & l'equité: & par son ordonnance c'est chose plus miserable de faire mal que de l'endurer. Par son mandement sont prestes les mains de celui qui soulage l'autre. Ayons au cœur & en la bouche ce que dict vn Poete:

Terence en la 3. comedie.

Ie suis homme estimant,
Qu'il n'y a rien d'humain
Qui me soit mal seant.

Nous auons prins estre, & naissance: possedons ce bien commun. La societé humaine ressemble à vne voute, qui fondroit, si les pierres ne resistoyent l'vne à l'autre: tellement quelle se maintient par tel moyen. Apres les dieux & les

Comment il faut vser des choses.

hommes regardons comment on doit vser des choses. Les preceptes seront inutiles, si premierement nous ne sçauons qu'elle opinion nous deuõs auoir de chaque chose, comme de la pauureté, des richesses, de la gloire, de l'ignominie, du pays, du bannissement. Sans faire cas de l'opinion commune, considerons que valent les choses: regardons ce qu'elles

Des vertus.

sont, sans nous arrester au nom qu'on leur donne. Venons aux vertus; quelqu'vn requerra que nous prisions la prudence, que nous respections la vaillance, que nous aimions la tem-

la temperance, & que (si faire se peut) nous nous ioignions à la iustice encores plus estroitement qu'aux autres. Mais ce ne sera rien fait, si nous ignorons que c'est de vertu, s'il y en a vne ou plusieurs, si elles sont separees ou conioin-tes, si celui qui en possede vne les a toutes : & comment les les vnes different d'auec les autres. Ia n'est besoin qu'vn feure s'enquiere quel est le commencement & l'vsage de sõ art, non plus qu'vn basteleur qui a est é le premier danseur, & comment il y faut proceder. Tous ces mestiers là se sçauent: rien ne leur defaut, pource qu'ils n'apartiennent pas à toute la vie. Mais la vertu est la science des autres & de soy mesme: il faut aprendre d'elle, afin qu'on puisse comprendre ce qu'on doit vouloir. Si la volonté n'est droite, l'action qui en procede ne le sera pas. Derechef la volonté sera peruerse, si l'habitude de l'esprit n'est droite: pource que d'icel le naist la volonté. Et ceste habitude sera en tres-mauuais point, si elle n'a comprins toutes les reigles de la vie (considerãt le iugement qu'on doit faire de chasque chose) & reduit le tout au compas de la verité. Le contentement de l'esprit est vn bien qui ne se trouue finõ en ceux qui sont douez d'vn iugement certain & immuable. Les autres hommes glissent, tombent, se redressent en pieds de fois à autre, ne faisans que floter entre ce qu'ils reiettent & souhaitent.

De la volõté.

Du contentement de l'esprit.

La cause de tel branslement, est qu'estans apuyez sur le bruit commun, qui est vne façõ de viure incertaine à merueilles, ils ne sont asseurez de chose quelconque. Si tu veux auoir touſiours mesme volonté de choses conuenables, il faut que tu veuilles les choses vrayes ausquelles on ne peut atteindre sans reigles, qui comprenent toute la vie. Les biens & maux, les choses honnestes & deshonnestes, les iustes & iniustes, les religieuses & profanes, les vertus & les vsages d'icelles, la possession des commoditez, la reputation, la dignité, la santé, la force, la beauté, la vigueur des sens exterieurs, & autres choses qui requierent quelqu'vn qui sache les conoistre, & à quel prix il conuient les taxer. Car tu t'abuses, & penses que certaines choses soyent de plus grand valeur que elles ne sont: & d'autant plus te trompes-tu prisant beaucoup (comme font aussi tes semblables) les richesses, le credit, la puissance, qui ne doyuent pas estre estimees vn T. Tu ne scauras pas cela, si tu ne prens garde à la reigle, & le moyen de laquelle ces choses sont prisees par entre

Impossible est de sçauoir bien vser des choses sans les conoistre, & de les conoistre sans reigles, que la vraye Philosophie mõstre.

elles. Comme les fueilles ne peuuent bouter hors, ni verdoyer d'elles meſmes, ains demandent vne branche de qui elles pendent & tirent ſuc: ainſi les preceptes ſeuls fletriſſét: ils veulent eſtre fichez & fondez en des maximes. Aucuns alleguent, que les preceptes ſuffiſent à bien dreſſer la vie, & que les decrets, dogmes, & reigles principales de Sapience, ſont ſuperflues. Or ce qu'ils diſent eſt vn poinct: auſſi vray, comme ſi ie propoſoy' maintenant qu'il faut s'eſlõgner des preceptes, & s'arreſter ſeulement aux maximes: en niant l'vſage des preceptes ie ſe recommanderoy par ce precepte mien. Il y a des choſes qui ſe contentent d'vn ſimple auertiſſement de la Philoſophie, d'autres qui veulent des preuues: & s'en trouue de ſi enuelopees qu'à toute peine & auec beaucoup de recerche en peut-on tirer le vray ſens. Si les preuues ſont neceſſaires, auſſi le ſont les decrets ou maximes, qui par argumens monſtrent la certitude de verité. Certaines matieres ſont aiſees, les autres ſont malaiſees à comprendre: les aiſees ſont expoſees au ſens, les malaiſees non. Or la raiſon ne ſe contente pas de choſes manifeſtes: la plus grande & plus belle part d'icelle s'arreſte à ce qui eſt caché. Cela demande preuue, qui n'eſt pas ſans maximes, leſquelles par conſequent ſont neceſſaires. La perſuaſion & aprehenſion des choſes certaines, ſans quoy toutes nos penſees ſont autant de vagues ſans arreſt, eſt ce qui fait le ſens commun, & le rend acompli. Dont s'enſuit que les decrets ou arreſts de la Philoſophie, qui forment en l'ame vn iugement immuable, ſont neceſſaires. Brief, quand nous exhortons quelqu'vn d'eſtimer autant ſon ami que ſoymeſme, qu'il penſe qu'vn ennemi ſié peut deuenir ami, qu'il s'ébraſe de plus en plus en l'amité qu'il porte à l'vn, & modere la haine enuers l'autre; nous aiouſtons que cela eſt honneſte & equitable. Or ceſte honneſteté & equité eſt compriſe en la raiſon de nos decrets ou reigles: par conſequent ceſte raiſon, ſans quoy l'equité & l'honneſteté ne ſont rien. Mais ioignons les reigles generales & les preceptes enſemble: car auſſi les branches ne ſeruent de rien ſans racines leſquelles auſſi ſont aidees des branches qu'elles ont produites. Chaſcun ſçait cõbien de commoditez ont les mains elles nous ſont vne aide tout euidente. Ce cœur, qui viuifie les mains, & de qui elles reçoiuent leur tant agile mouuement, ne ſe void pas. Autant en puis-ie dire des preceptes: ils aparoiſſent: les maximes & arreſts de la Sapiẽce ſont cachez

Cinquieſme raiſon de ceux qui maintiennẽt que les preceptes particuliers ſuffiſent pour reigler la vie: auec la reſponſe de Senecque.

Il faut ioindre enſemble les reigles & les preceptes.

amme il n'y a que les profés qui sachent les mysteres des oses sacrees, semblablement en la Philosophie, les secrets celle ne sont descouuerts qu'aux personnes receuës & in-oduites en sa sacristie. Quant aux preceptes & tels autres seignemens, les profanes mesmes sçauẽt que c'est. Posido-ius tient que non seulement le precepte, mais aussi la per-uasion, la cõsolatiõ, l'exhortation est necessaire. Il y aiou-te la recerche & exposition des causes, qu'il dit deuoir ser-uir pour descrire chasque vertu. Aucuns appellẽt characte-risme ceste redition de cause, pource qu'elle sert de marque aux vertus & aux vices, pour discerner les vns d'auec les au-tres. Cela, & proposer des preceptes, est vne mesme chose. car qui commande, dit, Si tu veux estre temperant, tu feras telles choses: & qui descrit, vse de ce langage, Le temperant est celui qui fait telles choses & s'abstient de telles. Deman-des tu qu'elle en est la difference? l'vn donne les preceptes de la vertu, & l'autre le patron. Ie confesse que ces descri-ptions & marques procedent de l'vsage. Proposons choses louables, on trouuera qui les voudra ensuyure. Tu penses que c'est ton profit, si l'on te fournit d'enseignemens pour conoistre vn cheual genereux, de peur que tu ne sois trom-pé, & que tu ne perdes tes deniers apres quelque haridelle. Mais combien vaut il mieux conoistre les marques d'vn ex-cellent esprit, pour pouuoir les appliquer à soy?

Auis de Posidonius sur ceste dispute.

Difference entre vn precepte & vn enseignement.

Virgile au 3. des Georg.

Le beau poulin, sortant d'vn haras genereux,
Commence à croistre, & vient brusquement furieux.
Galloper en campagne, & d'vn masle courage
Par les fleuues bruyans se trace le passage.
Il ne craint trauerser vne inconue mer,
Et les bruits inconstans ne peuuent l'estonner.
Son col est haut & droit: propre & gente sa teste,
Ventre court, grasse fesse, & la poictrine au reste
Enflee, musculeuse, & charnue à merueilles.
Si la trompette il oit, ses poinctues oreilles
N'ont cesse ni repos: il ne peut s'arrester,
Il bat du pied la terre, on le void tempester.
De sa bouche vomir la blancheur escumeuse,
Et des nareaux ouuerts vne chaleur fumeuse.

Nostre Poëte sous la peinture d'vn cheual descrit vn hom-me de grand cœur. Pour mon regard ie ne donneroy point autre tableau à vn grand personnage. S'il me faloit repre-

Description d'vn hõme de grand cœur.

senter Catõ asseuré entre les fracas de guerres ciuiles, estãt le premier à ataquer l'escarmouche contre les compagnies desia proches des Alpes, & courant au deuant de la ruine publique, ie lui donneroy ce port & ceste desmarche. Certainement nul n'a iamais peu donner plus auant que celui ci, q tout à vn coup fit teste à Cæsar & Põpeius, & tãdis que les vns tenoyẽt le parti de Cęsar, les autres celui de Põpeius, desfia tous les deux, & mõstra que la Republiq̃ auoit aussi quelques partisans. C'est peu de chose de dire de Caton,

Que les bruits vains & faux ne peuuent l'estonner.

Pourquoy? d'autãt qu'il ne se soucioit pas des vrayes & euidentes conspirations. Void-on pas qu'ẽ despit de dix legiõs, du secours & rẽfort des Gaulois, & des autres troupes estrãgeres meslees parmi les Romaines, il parle librement, exhorte ses citoyens de conseruer leur liberté, & de tenter to⁹ moyens, voire iusques à la mort, plustost que se rendre esclaues, estant plus honneste de perdre la vie que la conseruer en seruitude? Combien remarque l'on de vigueur & d'esprit en lui? quelle asseurance, tandis que tous les autres tremblent? Il sçait qu'on ne debat point de sa cõdition, qu'õ le laisse sans lui toucher: qu'il n'est point questiõ de sçauoir si Caton est libre, mais s'il est entre les libres. De là vient qu'il despite les dangers & les espees desgainees. Admirant la constance inuincible de ce personnage demeurant sur ses pieds au milieu des ruines de sa Republique, ie veux dire, en imitant Virgile, que Caton a

Louange de Caton d'Vtique, prins ordinairement par Senecque pour vn patron de vaillãce & de vertu.

Le cœur grand, esleué, genereux à merueilles.

Aux preceptes & enseignemens faut conioindre aussi les exemples des hommes vertueux. Cela rẽd la doctrine morale acõplie.

Non seulement il sera bon de monstrer quels ont acoustumé d'estre les gens de biẽ, & en representer quelques traits, mais aussi de raconter & deduire par le menu ceste derniere & valeureuse playe de Caton, qui fit sortir par ce destroit sõ ame libre: item la sagesse de Lælius, & le bon accord entre lui & son ami Scipion: les braues deportemens publics & particuliers de Marcus Cato surnommé le Censeur: les chalits de simple bois, apartenãs à Tubero, mis en veuë de tous auec peaux de cheureaux pour couuertures, & les vaisseaux de terre dont l'on seruoit à table ceux qui banquetoyẽt deuant la chapelle de Iupiter; qu'estoit cela autre chose, sinon consacrer la pauureté dedans le Capitole? Quand ie n'aurroy que ce fait pour mettre Tubero au rang des Catons, estimons nous que ce soit peu de chose? ce ne fut pas bãquet

Louãge particuliere de Tubero, à cause de sa frugalité.

ce fut vne cenſure. O cõbien les ambitieux ſçauent peu que c'eſt de cenſure, & comment il la faut deſirer! En ce iour le peuple Romain contempla les precieux meubles de pluſieurs, & n'eut en admiration que les vtenſilles d'vn ſeul homme. L'or & l'argent des ambitieux a eſté rompu, fondu & refondu vne infinité de fois. Mais la vaiſſelle de terre de Tubero durera à iamais.

XCVI.

Du deuoir de l'homme vertueux es incommoditez de ceſte vie.

D'Ov procedent ces deſpits & ces plaintes? Sçais-tu pas qu'en tous les maux de ceſte vie n'y a qu'vn mal, c'eſt quand tu t'en faſches & complains? Si tu m'en demandes auis, ie pẽſe qu'il n'y a miſere aucune à l'homme, ſinõ qu'il penſe qu'il y ait quelque choſe de miſerable en la nature des choſes. Quand il m'auiendra de ne pouuoir ſupporter quelque choſe, ie ne pourray plus me ſupporter moy meſme. Me porte-ie mal? c'eſt vne partie de ma deſtinee. Ma famille eſt elle malade? vne vſure me preſſe elle? ma maiſon eſt-elle tombee? Suis-ie aſſailli des dangers, bleſſures, trauaux & frayeurs? Cela auient ordinairement: c'eſt peu de choſe: cela ſe deuoit faire: ce ne ſont point auantures: ce ſont choſes decretees. Si tu m'eſtimes homme veritable, quãd ie te deſcouure ſi franchement mon cœur: ſache qu'en tous accidens, qui ſemblent contraires & rudes, ie ſuis ainſi fait. Ie n'obei point par force à Dieu, ains de franche volonté: ie marche de bõ cœur apres lui, nõ point pource que c'eſt vn faire le faut. Rien ne m'auiẽdra iamais, à quoy ie me rãge à regret & de viſage refrõgné: ie ne payerai tribut quelcõque maugré moy. Tout ce qui nous fait ainſi gemir & trembler eſt vn tribut de la vie humaine: n'en eſpere ni demande, ami Lucilius, aucune exemption. Vne douleur de veſſie t'a tourmenté. C'eſt vn entremets de peu de gouſt: ce ſont paſſions continuelles. Ie dirai d'auantage, tu as eu peur d'y laiſſer la vie. Mais ſauois tu pas qu'en deſirãt deuenir vieil, tu deſirois telles incommoditez, leſquelles ſe trouuent en vne longue vie, cõme en vne lõgue voye l'on trouue de la poudre, de la boue, & de la pluye? Mais ie voudroy' viure, & ne ſẽtir aucune

1. Il ne doit iamais ſe plaindre.

2. Il doit doucement ſupporter ce qu'il ne ſçauroit empeſcher.

3. Il doit ſe ſouuenir de la condition de ceſte vie.

incommodité quelconque. Vn si effeminé langage sied mal à vn homme. Regarde de quelle affection tu recueilleras la mienne, laquelle part d'vn cœur entier, & genereux auec. Iamais les dieux ni les deesses ne permettent que la prosperité te mignarde. Demande à toymesme, si (par la permission de quelque dieu) tu auois à choisir, lequel des deux tu accepterois ou de viure en vne boucherie, ou en vne armee. Or

Il doit penser que la vie laborieuse est la vraye: & que la delicate est pitoyable fin.

nostre vie, ami Lucilius, c'est vne guerre. Par ainsi ceux qui sont agitez, qui montent & deualent par rochers & precipices, qui executent des commissions perilleuses, doyuēt estre tenus pour hommes vaillans & les premiers de l'armee. Quant à certains qui durant que leurs compagnons trauaillent reposent mollement & à leur aise en toutes delices, ce sont effeminez & gens de neant, qui viuent à plaisir pour faire du mal aux autres, & pour en receuoir vn iour.

XCVII.

1. *La pluspart des vices estoyent tels iadis, qu'auiourd'huy.*
2. *Les hommes ensuyuent plus aisement lee vices que les vertus.*
3. *Les meschans ne sont iamais asseurez.*

1. Ce n'est point aux temps, mais aux vicieux qu'il faut imputer les vices qui regnēt.

TV t'abuses, ami Lucilius, de penser que la dissolution, la nonchalance de bien faire, & autres vices dont chascun fait reproche aux temps sous lesquels il vit, soyent vne imperfection de nostre aage. Ce n'est point aux temps, mais aux hommes, qu'il s'en faut prendre. Nul siecle n'a esté net de vice, & i'aurois hōte d'ē parler, si tu entrois en la recerche de dissolutiō de chasque temps qui est passé. Iamais le monde ne fut plus desbordé à mal faire que deuant les yeux de Caton. Que qu'vn pouroit-il croire que l'argent se soit glissé parmi

Exemple du siecle de Caton.

proces, où Clodius estoit accusé à cause de l'adultere qu'il auoit secrettement commis auec la femme de Cæsar, au mespris des ceremonies du sacrifice que l'on dit estre fait pour le peuple, & de l'acces duquel tous hommes sont totalement forclos (n'estant permis qu'aux femmes de s'y trouuer) que mesmes on couuroit de linge les peintures & representations d'animaux masles? Si est-ce qu'on condamna lors de belles sommes de deniers aux iuges, & (qui est encores bien plus vilain que tout cela) l'on requit pour salaire la licence

la licence de villener des dames & des ieunes gentilshommes. Le forfait de Clodius fut moins enorme que celui des iuges qui le renuoyerent absouls. Le coulpable d'adultere fit partage de femmes impudiques, & pour asseurer sa vie en uelopa ses iuges en mesme crime auec soy. Tout cela fut pratiqué au proces où Caton (pour le moins) fut ouy en tesmoignage. Ie reciteray ce qu'en dit Ciceron, pource que la chose excede toute croyance. Clodius (fait-il) fit venir à soy les personnes qu'on lui demandoit, les requit de condescendre à ses iuges, auſq̃ls il en auoit fait promesse, puis les leur liura. Bons dieux quelle meschanceté! quelques vns des iuges pour surcroist de leurs peines, coucherent & passerent les nuicts auec certaines femmes & ieunes gentils-hommes qu'on leur mena. Il ne me chaut de m'enquerir combien d'argent ils receurent. Les accessoires estoyent bien autre chose: car on leur disoit, Veux-tu la femme de ce seuere Caton? tu l'auras. Et d'vn tel qui est si riche, asçauoir de Crassus? ie te feray coucher auec elle. Quand tu auras commis adultere, condamne le crime. Ceste belle que tu desires te viendra trouuer la nuict prochaine: ie la te promets sans faute. Ie tiendray parole en dedans vingt quatre heures. C'est beaucoup d'assigner les femmes en ceste sorte, que de commettre adultere: car au fait il n'y a que la honte, mais ce partage est comme vn descri de toutes les meres de famille. Ces beaux iuges de Clodius auoyent demandé au Senat quelques soldats pour leur garde, dont ils n'auoyent besoin sinon en condamnant le coulpable: neantmoins cela leur fut accordé. Au moyen dequoy, apres qu'ils eurent absous Clodius, ils furent plaisamment brocardez par Catulus, A quel propos (dit-il) nous demandiez-vous des gardes? Estoit-ce de peur qu'on ne vous ostast vostre argent? Mais en riant, & auant la sentence donnee: l'adultere demeura impuni, durant le proces ce macquereau se maintint, commettãt pour se garantir du suplice vne plus grande meschanceté que la premiere, pour laquelle il deuoit estre condamné. Penses-tu qu'on puisse trouuer vn autre siecle plus corrompu que celui-la, sous lequel la paillardise n'a peu estre reprimee, ni par pieté, ni par iustice? sous lequel en l'enqueste extraordinairement faite par arrest du Senat, on commit plus grande meschanceté, que celle dont estoit question? Le fait estoit, sçauoir si apres auoir commis adulte-

Au 1. liu. des epist. à Atticus.

Meschancetez horribles, commises par Clodius & ses adherans.

A peine sauroit-on trouuer vn siecle plus corrompu que celui de Caton d'Vtique, hom

me d'honneur entre infinis autres.

re, quelqu'vn pouuoit viure seurement à Rome: & il aparut qu'il ne pouuoit y subsister sans adultere. Cela fut executé entre Pompeius, Cæsar, Ciceró, & Catonie dite Caton, qui estant assis pour voir les ieux, le peuple n'osa demander qu'on donnast les passetemps surnommez Floraux, où l'on faisoit monstre publique de putains toutes nues. Penses-tu que les hommes ayét esté plus seueres à regarder qu'à donner sentence? Tels exces ont esté commis & se cõmettront: ce ne sera point de soy mesme, mais par bonnes loix & aspres chastimẽs que la dissolution des villes s'aneantira. Ainsi donc n'estime pas que ce soit d'auiourd'huy seulement que les loix ont peu de credit, & les desbordemẽs beaucoup. La ieunesse du iourd'huy n'est pas si desbordee que celle d'alors, quand le coulpable nioit l'adultere deuant ses iuges, & eux lui confessoyent les leurs: quand pour vuider vn proces les commissaires se faisoyent amener des femmes pour se souiller auec elles: quand Clodius bien voulu pour les vilenies qui le rendoyent coulpable, pour toutes allegatiõs fournissoit des putains pour se iustifier. Pourroit-on croire cela? qui estoit sur le poinct d'estre condamné, pour auoir commis vn adultere, fut absouls pour en auoir procuré plusieurs. Tout siecle portera des Clodius, non pas des Catons.

Moyen de exterminer la dissolution.

Quand il est question du mal, nous y sommes tout portez, n'ayans iamais faute de guide ni de compagnon: & quand ils desaudroyent, l'afaire ne s'auance que trop de soy-mesme, la pente au vice est roide, ou plustost c'est vn precipice comme ineuitable. Mais le plus grand mal que i'y voye, & q. rend les personnes incurables, est que les artisans & gens doctes rougissent s'il leur auient de faillir en l'exercice de leurs arts & professions: au contraire vn meschãt prend plaisir à ses pechez. Vn pilote ne rit pas si son vaisseau est coulé en fond, vn medecin baisse les yeux quand son patiẽt meurt, & l'aduocat fronce le sourcil, si pour n'auoir bien plaidé sa partie perd son proces. Au contraire tous hommes s'esgayét en leurs forfaits. L'vn s'esiouit d'auoir desbauché la femme d'autrui, sur tout qu'ad il a eu beaucoup de peine à la corrõpre: l'autre s'esgaye en ses fraudes & larcins: ce n'est le peché qui lui desplait, mais bien la peine qu'il a euë pour le commettre. Voila le fruit d'vne mauuaise coustume. Autrement pour conoistre qu'es consciences, voire es plus corrompues, reste quelque sentiment de bien, & que la honte

2. La coustume ordinaire des hommes est d'ensuiure plustost le mal que le biẽ.

Mal extreme.

ne

ne consiste pas au cacher, mais au nonchaloir de tous ceux qui font mal, il n'y en a pas vn qui ne le dissimule & couure, & s'il lui auient d'obtenir ce qu'il pretend, si ne voudra-il estre nommé paillard, ni larron, encores qu'il paillarde & desrobe. Mais vne bonne conscièce veut sortir en place, & estre veuë. Quant à la meschanceté, elle redoute mesme les tenebrés. Pourtant i'estime qu'Epicurus a dit bien proprement que l'homme coulpable peut se cacher, mais il ne peut croire qu'il soit caché. Ie dirai cela en autres termes, si tu penses qu'on le puisse ainsi prẽdre. Rien ne sert la cachette aux pecheurs, car encores qu'ils ayent moyen de se cacher, si ne sont-ils pas asseurez de l'estre. Cela est vray; les iniquitez peuuent estre serrees, non pas asseurees. Expliquant ces choses ainsi, ie ne voy pas qu'elles repugnent à la doctrine des Stoiques. Pourquoy? pource que le premier est le plus grãd supplice des meschans, c'est d'auoir commis meschanceté, & n'y a forfait aucun, quoi que la prosperité mondaine le pare, le dorlote & contregarde, qui demeure impuni: pource que le suplice d'vne meschanceté est en la meschanceté mesme. Cependant elle & son suplice sont secondez & talõnez d'vn autre chastiment; à sçauoir frayeur & crainte continuelle, acompagnee de desfiance de son audace. A quel propos exempterois-ie la meschanceté de ce deuxiesme supplice? pourquoy ne la lairray-ie tousiours en suspend? D'vn costé soyons d'auis contraire à Epicurus, quand il dit que rien n'est iuste de Nature, & qu'il conuient s'abstenir de mal faire, pource qu'on ne peut se garãtir de la frayeur que le mesfait produit. Accordons auec lui en ce qu'il tient que la mauuaise cõscièce fouëte les meschans, & qu'icelle est en vne terrible torture, estãt pressee & batue d'vn perpetuel chagrin, pource que elle ne peut aiouster foy à ceux qui lui veulent faire croire qu'elle est à son aise. Voila l'argument d'Epicure, que de Nature nous auons le peché en horreur, pource que le plus asseuré pecheur est tres-mal asseuré. La prospérité exempte plusieurs de supplice; mais nul de la peur. La conscience, pource que nous portons fichee au cœur vne haine contre la chose que Nature condamne. C'est pourquoy les malheureux qui se cachent ne sont iamais asseurez en leurs cachettes, d'autant que la conscience les redargue & les monstre à eux mesmes. Or le propre des coulpables est de trembler. Il n'est pas mal pour nous de ce que plusieurs meschancetez pas-

Description de la bonne conscience.

Premier & plus grand supplice des meschans.

Leur deuziesme supplice.

Leur troisiesme supplice.

sent à trauers les toiles des loix & reprimendes proposées par les magistrats, si ces naturels & rudes supplices ne payoyent sur le champ les meschans, & si la frayeur n'a prins place & succedé à la voir repentance.

XCVIII.

1. *Instruction contre diuerses afflictions.*
2. *Exemples notables pour confirmation.*

Il n'y a repos ni contentement qu'es biens de l'esprit, asçauoir en la vertu.

NE STIME iamais heureux l'homme de qui la felicité est en suspend, qui s'esiouit de choses accidentelles: il est appuyé sur de la glace bien deliee: la ioye suruenue d'esuanoüira: mais celle qui est issue de soy mesme, se fait sentir fidele, asseuree, vigoureuse, qui s'auance, & qui poursuit iusques au bout. Quant aux autres biẽs, que le vulgaire admire, ils sont iournaliers. Quoy donc? peuuent ils pas seruir & donner du plaisir? Oui dea, pourueu qu'ils dependent de nous, & non point nous d'eux. Tous les biens, exposez aux changemens de la vie humaine, sont fructueux & plaisans, moyennant que le possesseur d'iceux se possede soy mesme sãs estre esclaue de ses esclaues. Et ceux la s'abusent, ami Lucilius, qui estiment que l'inconstance des afaires du monde verse sur nous quelque heur ou malheur. Elle nous fournit la matiere des biens & des maux, & les commencemens des choses qui aurõt chez nous heureuse ou malheureuse issue. Car l'entendement main est plus fort que nul accident: il conduit ses afaires droite & à gauche. il est à soy mesme la cause d'vne vie contente & miserable. La mauuaise conscience conuertit toutes choses en mal, voire mesmes celles qui estoyent sur nues auec aparence d'vn grand bien. La bonne & droite dresse ce qu'il y a de tortu es choses qui suruienent, amol par patience celles qui sont dures & reuesches, acue ioyeusement & modestement la prosperité, constamm & vaillamment l'aduersité. Encores que la prudence & iugement exacte l'acompagnent en ses actions, & qu'e n'entreprene rien par dessus ses forces, il lui sera impossi de paruenir à cest heur logé arriere & au dessus de tou les menaces de fortune, si elle n'est resoluë à l'encontre

Quel fruit & plaisir nous pouuons tirer des biens perissables.

Effects de la conscience mauuaise & bõne.

toutes les trauerſes & inconſtances de ceſte vie. Soit que tu vueilles prẽdre garde aux autres (car nous diſons plus librement ce qui nous ſemble des afaires d'autrui) ſoit que mettant à part toute faueur tu regardes toy meſme, tu ſentiras & confeſſeras qu'entre tant de biens deſirez & priſez, il n'y en a qu'vn qui ſoit profitable, aſçauoir d'eſtre muni contre les ſoudains changemens du monde, & contre tout ce qui s'en peut enſuyure, de pouuoir ſouuentesfois & ſans ſe deſpiter dire au milieu de chaſcune de tes pertes; *Il a pleu aux Dieux que les choſes allaſſent autrement que ie ne pretendois.* Ou pluſtoſt, afin de donner à ceſte ſentence vn poids plus iuſte & plus aſſeuré, qui ſerue de plus ſeur apui à ta penſée, quand ceci ou cela te ſuruiendra, autrement que tu ne l'auois aprehendé, dis; *les dieux y vueillent pouruoir.* Rien n'auiendra qui esbranſle l'homme ainſi diſpoſé. Or il le ſera, s'il penſe que peut l'inconſtance des choſes humaines, auant que d'en ſẽtir les effects: s'il a ſa fẽme, ſes enfans, ſes biens, cõme ayãt à ne les auoir pas touſiours, & cõme ne pouuãt eſtre pl⁹ miſerable pourtãt, s'il lui eſchet de ne les plus auoir. Chetif eſt celui qui eſt en peine de l'auenir, & miſerable auant les miſeres quicõque ſe trauaille pour faire que les choſes à quoy il prend plaiſir lui demeurẽt iuſques au dernier ſouſpir. Car il n'aura iamais repos, & l'aprehenſion de l'auenir lui fera perdre la iouiſſance des biens preſens. Or ſe douloir d'auoir perdu quelque bien, & craindre de le perdre, ſont choſes egales. Ie ne te commande pas pourtant d'eſtre pareſſeux. Mais euite ce qui eſt à craindre, & prouuoy à tout ce que la prudence peut preuoir. Conſidere & deſtourne ce qui peut t'offenſer long temps deuant qu'il auienne. Pour ceſt effect la confiance te ſeruira grandement, & vne reſolution certaine de ſupporter tous accidens. Qui peut ſupporter vne trauerſe il s'en peut garantir, & iamais il ne tempeſte en ſa trãquillité. C'eſt vne miſere & ſottiſe extreme d'eſtre touſiours en crainte. Quelle folie eſt cela, de preuenir ſon mal? Brief, pour dire en vn mot ce q̃ ie pẽſe, ie te deſclaire q̃ces remueurs de meſnage, qui ſe dõnẽt tãt de peine, ſõt auſſi eſtourdis quãd le mal eſt auenu qu'ils l'eſtoyẽt auparauãt. Qui ſe faſche auãt qu'il ſoit beſoin, ſe faſche plus qu'il n'eſt beſoin: car c'eſt vne meſme foibleſſe d'eſprit qui lui oſte la vraye conſideration de la faſcherie, & qui le fait impatiẽt. Ce meſme eſtourdiſſement le pouſſe à ſe forger vne perpetuelle felicité, il diſcourt ſur

Quel eſt le ſeul bien profitable à noſtre vie.

Aſſeurance au milieu de toutes les tempeſtes du mõde.

Miſere de l'homme en quoy conſiſte.

Remedes en noſtre main quels, apres le ſouuerain bien ſuſmẽtionné.

Notables

La reuolutiõ des afaires humaines.

imagine que tous ſes monceaux doyuent non ſeulement durer, mais croiſtre; & oubliant que toutes choſes humaines roulent & changent, il promet à ſoy ſeul vn eſtat aſſeuré à ſes afaires. Ie trouue donc que Metrodorus parloit bien proprement, lors qu'en la lettre enuoyee à ſa ſœur, pour la conſoler de la mort de ſon fils, qui eſtoit vn enfant de grande eſperãce, il dit que tout le bien des hommes mortels eſt mortel, c'eſt des biens, auſquels chaſcũ court, qu'il fait mentiõ. Car le vray bien ne perit point: la ſageſſe, la vertu, eſt certaine & eternelle: c'eſt le bien immortel eſcheu aux mortels: mais les hommes ſont ſi malheureux, & ont tellement oublié où ils vont, & où chaſque iour de leur vie les pouſſe, qu'ayãs à pedre tous leurs biẽs; en vn inſtant neantmoins ils ſont les eſtonnez, s'il leur auient de perdre quelque choſe. De quelque biẽ que ce ſoit qu'on t'appelle ſeigneur, ſaches qu'il n'eſt pas tiẽ encores que tu le tiennes. Tu es infirme & mortel: il n'y a donc riẽ de ferme & d'eternel au mõde pour toy. Autant eſt il neceſſaire que nos biens periſſent, comme ils peuuent ſe perdre: & ſi nous y prenons garde, c'eſt vn grãd ſoulagement de perdre auec vn eſprit raſſis & reſolu les biẽs qui doyuent perir. Quel remede trouuerons nous donc contre ces pertes? Celui-ci, qu'ayons ſouuenance de ce qu'aurõs perdu, & que ne permettions que noſtre cœur oublie le contentemẽt que nous auõs recueilli de tels biẽs, lors que nous les poſſedions. Les ayant, penſons qu'ils nous peuuent eſtre oſtez: ne les ayãt plus, n'y mettõs noſtre cœur non plus que ſi iamais no⁹ ne les auiõs eus. Treſingrat eſt celui qui apres auoir perdu des biens, penſe n'eſtre tenu d'en faire reconoiſſance à celui de qui il les tenoit. Quelque accident nous rauira noſtre bien: mais il nous en lairra le vrai vſage & fruict en la penſee, lequel nous perdons par nos deſirs & ſouſpi[illegible] deſreiglez. Recorde à toy meſme ceſte leçon, de toutes choſes eſtimees tãt terribles, il n'y en a pas vne de qui l'o[illegible] puiſſe venir à bout. Lõg tẽps y a que pluſieurs les ont tou[illegible] ſurmontees: comme Mucius, Regulus, Socrates, Rutilius, ton, ont vaincu le feu, la croix, la poiſon, le banniſſement, mort ſanglãte. Nous auſſi gaignons quelque victoire. Ou[illegible] plus beaucoup d'hommes ont ſouuẽt desdaigné ces biẽs [illegible] le vulgaire pourchaſſe, comme s'il n'y auoit beauté ni fel[illegible] té au monde que celle là. Fabricius eſtãt chef d'armee ro[illegible]

Des biens faux & vrays.

Note z ce beau diſcours.

Remede cõtre la perte des biens periſſables.

2. Exemples de pluſieurs payẽs qui ont vertueuſement ſupporté la perte des biẽs periſſables.

sa les grãdes sommes d'argent qu'on lui presentoit; estant Censeur il condãna le desir & les pratiques des auaricieux. Tubero estima que la pauureté estoit bien seante à lui & au Capitole, lors qu'ayant fait seruir en vaisselle de terre le peuple Romain qu'il banquera en public, il fit voir que les hommes auoyent toute ocasion de se contenter d'estre seruis comme les dieux. Sextius le pere, personnage propre à manier afaires d'estat, refusa les charges honnorables, & ne voulut accepter l'office de Senateur que Iulius Cæsar lui presentoit: sachant bien qu'on lui pouuoit oster ce qu'õ lui pouuoit donner. Quant à nous, executons vaillãment quelqu'vn de ces beaux exploits. Prenons place entre tant de braues hommes. Pourquoy nous laissons nous ainsi aller? d'où vient que nous perdons courage? Tout ce qui s'est peu faire ci deuant, se pourra faire ci apres. Seulement purgeons nos entendemens, & suyuons Nature: car qui s'en destourne, force est qu'il desire, qu'il craigne, & soit esclaue des iniques periſſables. On peut rentrer au chemin & estre remis en son entier. Soyons les; afin que nous puissions supporter toutes les douleurs qui enuahiront le corps, & dire à sa fortune, Tu te prens à vn homme: cerche quelque effeminé pour en venir à bout. Par tels & semblables propos s'apaise la douleur de ceste blessure, de laquelle ie desire al*gement*, ou gueriſon, ou force pour la supporter & vieillir auec elle. Mais ie ne m'en donne pas peine. Il y a de l'interest pour nous, qui perdõs vn notable vieillard, qui est plein de iours, lesquels ils ne desire alonger, que pour l'amour de ceux qui profitent autour de lui. Ce lui est honneur & contentement de viure. Vn autre se fust ia depestré de toutes ces fascheries: mais lui estime que c'est aussi mal fait de courir vers la mort que de courir arriere d'icelle. A ce conte, encores qu'on le conseille, il ne voudra point desloger. Il n'ẽ fera nul refus, quand il ne pourra plus seruir à personne, & sa vie ne sera occupee qu'à sentir des douleurs. Cela appelle Philosopher par effect, ami Lucilius, & pratiquer verité: ascauoir considerer quelle est la resolution d'vn homme, quand la douleur le presse & la mort aproche. Auons enons de l'ouurier par quel bout il faut entamer ceste besongne. Iusques ici i'ay discouru, s'il y a quelque remede cõtre la triſteſſe, & ſi la mort peut abaiſſer les eſprits aſſeurez qui lui acoſte. Qu'eſt-il beſoin de tant parler? La choſe ſe

Dequoy tels exemples nous doyuent seruir.

Penſees de Senecque en ſa vieilleſſe.

Philoſopher par effect.

Sommaire du discours precedent. descouure, acheminons nous y: la mort ne rend pas l'homme plus vaillant contre la douleur, ni la douleur ne le roidit pas d'auantage contre la mort. Il s'arme de soymesme à l'encontre de ces deux: l'esperance de mourir ne fait pas qu'il supporte plus doucement son mal, & l'ennui de la douleur n'est pas cause qu'il meure volontiers. Il supporte l'vne, & attend l'autre.

XCIX.

Consolation à vn ami: touchant la mort de son fils.

1. Il ne faut pas lascher la bride au dueil: pour ce que c'est vn signe de sottise.

TE t'ay enuoyé la lettre escrite à Marullus, lequel, à ce qu'on disoit, s'affligeoit trop de la mort d'vn sien petit garson. En icelle ie me suis destourné du stile ordinaire, & ay pensé qu'il ne faloit pas manier doucement ce personnage qui au lieu de cõsolation meritoit estre tancé. Il faut laisser vn peu douloir celui qui ne peut bonnement supporter vne grand' playe: qu'il se saoule de larmes, que pour vn premier effort il les verse en abondance. Mais il faut promptemẽt censurer ceux qui se licencient de continuer le dueil, & leur aprendre qu'il y a de l'ineptie en certaine façon de pleurs. Attens-tu des consolations? voici des desolations & reproches. Supportes-tu si laschement la mort de ton fils? que ferois-tu donc si tu auois perdu vn ami? Vn enfant d'incertaine esperance, encores petit, est decedé: c'est vne poignee de iours esuanouie. Nous cerchons des occasions pour lamenter, nous voulons (mais à tort) nous plaindre de la fortune, comme si elle ne deuoit nous presenter les iustes causes de nous douloir. Mais vrayement tu me semblois auoir desia prou de courage contre les vrais maux, & par consequent contre les ombres & aparences de maux, pres desquelles les hommes gemissent par acoustumance. Quand tu eusses perdu vn ami, qui est la plus grande perte que l'on sçauroit faire, il faloit dõner ordre, en lieu de pleurer ceste mort, de t'esiouyr de ce que tu as eu vn tel ami. Mais plusieurs ne mettent point en ligne de conte les grands biens & les contentemẽs receus de leurs amis decedez. Entre autres maux la tristesse

2. C'est indiscretion de faire estat d'vne chose incertaine.

3. C'est mal fait de pleurer par coustume.

4. La tristesse se est ingrate pourtant

a celui-la, qu'elle eſt ſuperflue & ingrate auec. Ayant donc iouï d'vn tel ami, as-tu perdu le temps? Tant d'annees, vne ſi grande vnion, ceſte familiere ſocieté d'eſtudes, ſont elles eſuanouies ſans effect? Enterres-tu l'amitié auecques l'ami? pourquoy le regrettes-tu ſi ſa preſence t'a eſté inutile? Croy moy, que nous auons riere nous la meilleure part de nos amis, encores que la mort les ait emportez. Le temps ia paſſé eſt noſtre, & n'y a rien plus aſſeuré ni mieux logé, que cela qui a eſté. Nous ne reconoiſſons pas les biens receus, ſous eſperãce de l'auenir: comme ſi cela (encores que nous l'obtinſſions) ne deuoit incontinent paſſer ainſi que le precedẽt. Qui ne s'eſiouit que des choſes preſentes, il limite trop eſtroittement les fruicts des afaires humaines. Et l'auenir & le paſſé delecte: l'vn pource qu'on l'attend: l'autre à cauſe qu'on s'en ſouuient. Mais l'auenir eſt en ſuſpẽd & peut ne point auenir: quant au paſſé, impoſſible eſt qu'il n'ait eſté. Quelle fureur eſt-ce donc, de quitter le plus certain? Soyons contens de ce que nous auons puiſé, pourueu que nous l'ayons puiſé auec vn entendement non pertuiſé, & ne laiſſant aller ce qu'il a compris. Il y a infinis exemples de ceux qui ſans larmoyer ont enterré leurs ieunes enfans, qui au retour des funerailles ſont entrez au Senat, ou en l'exercice de quelque charge publique, & ſe ſont promptement ocupez à autre choſe qu'à pleurer: & à bon droit. Car ſupporté la mort de ceux qu'ils aimoyent, en premier lieu c'eſt perdre temps de te douloir, ſi ce dueil ne ſert de rien. Secondement, c'eſt choſe inique de ſe plaindre de ce qui eſt auenu à vn, qui auiendra à tous ceux qui reſtent. Outreplus, c'eſt folie de ſouhaiter & regretter: quand il y a ſi peu de difference entre le mort & celui qui le regrette. Pourtant deuons nous auoir d'autant plus de repos en nos cœurs, que nous ſuyurons ceux que nous auons perdus. Regarde de quelle roideur le temps poſtillonne: penſe à ceſte courte carriere où nous courons ſi viſte. Pren garde à ceſte grande compagnie du genre humain, qui rend à meſme but, s'entretenant enſemble, encores qu'elle ſemble diſtincte par petites bandes. Celui que tu eſtimes mort eſt aldeuancé, puis que tu dois acheuer le meſme chemin? Vn deuant. Mais quelle beſtiſe eſt-ce de pleurer celui qui t'a commoomme pleurera d'vne choſe qu'il ſçauoit deuoir auenir: bien il ſe ſera lourdement equiuoqué, s'il a penſé que quelqu'vn de ſes ſẽblables ne deuſt pas mourir, Vn autre ſe

la conuiẽt-il, deſpouiller. *

5. La ſouuenance de la vertu de nos amis de cedez ne nous doit pas moins ſeruir que leur preſence.

6. Les exẽples de ceux qui ont vertueuſement ſupporté la mort de ceux qu'ils aimoyent, dayuent eſtre enſuiuis.

7. Nous ſuiurons les treſpaſſez.

8 La mort eſt inevitable. Ne regrettõs donc pas trop ceux qui nous ont deuanncez.

tourmentera voyant auenu ce qu'il auoüoit deuoir auenir. Quiconque se plaint de la mort d'vn autre, il se plaint de ce qu'vn tel a esté homme. Tous sont attachez à vne mesme condition. A qui est escheu de naistre, il reste de mourir. Les vns desiogent deuant, les autres apres: mais tous sont esgaux au tombeau. Ce qui entreuiét en nostre premier & dernier iour est diuers est incertain. Tel entre-deux est bien long, mesmes pour vn enfant, si on le mesure par les fascheries: il est estroit & court pour vn vieillard, si tu consideres combien viste ment on vient de l'vn à l'autre iour. Tout y est gliſſant, fallacieux, & plus leger que le vent. Il n'y a rien qui ne brâsle & tourneboule, & qui ne passe d'vn costé en l'autre contraire, par le commandement de la fortune: & en tout ce brouillis estrange des afaires humaines nul ne peut s'asseurer de chose quelconque fors de la mort. Ce nonobstant tous se plaignent d'vne chose, qui auient infailliblement à chacun. On allegue qu'il est mort trop ieune. Ie pourroy demander, si la condition de l'homme viuant est meilleure que celle du mort? Mais considerons celui qui est deuenu vieil: combien est court le temps qu'il a d'auantage sur vn enfant? Propose toy ceste grande estendue d'annees, & embrasse tous les siecles passez: puis fai comparaison de ce que nous appellons vie humaine, auec ceste infinité d'annees: lors tu verras combien est peu de chose tout cela que nous desirons & alongeons. Considere combien les larmes, les sollicitudes, la mort tant de fois souhaitee, les maladies, la peur, la sotte enfance, la folastre ieuneſſe, & l'inutile vieilleſſe, occupent & mangent de portions de nostre vie. Nous en perdons la moitié à dormir. Aiouſtons y les trauaux, & dangers, tu verras qu'en la plus longue vie qu'on sçauroit remarquer, ce qui s'appelle viure est la plus courte portion d'icelle. Mais ie soustien que celui qui a ce bien de destourner toſt en poudre, & qui paracheue sa course auant qu'estre las d'aller, est le plus heureux. Il n'a rien perdu, sinon le Dé qui lui pouuoit faire perdre tout. On dira qu'il fust deuenu prudent & modeste, que ton instruction l'eust rendu vertueux: mais (ce qui est plus raisonnable de craindre) il pouuoit deuenir semblable à la pluspart des hommes. Regarde moy ces ieunes gentilshommes de grande maison qui par leurs desbauches sont reduits à ceste misere d'estre escrimeurs à outrance. Considere ces autres qui souillent

9. Telle est la condition humaine.

10. Nostre vie est tres-incertaine & deceuante.

11. Nulle asseurance au monde que de la mort.

12. La vie humaine est courte, encore qu'elle embrassast plusieurs siecles.

13. Encores est elle accourcie par vne infinité de diuerses miseres non moins faſcheuſes que la mort meſme.

14. Les morts ſont deliures

vilaine

vilainement leurs corps & ceux des autres, qui ne passent iour, sans estre yures, ou diffamez de quelque autre remarquable meschanceté. Lors tu verras, que pour le regard d'vn enfant mort, il y aura eu plus d'ocasion de craindre que d'esperer, s'il eust vescu. Par ainsi tu ne dois attirer à toy des ocasions de dueil, ni en te despitant entasser des incommoditez, & de legeres qu'elles sont les rendre insupportables. Ie ne te conseille pas de faire teste à la tristesse, & de l'estouffer: ni n'ay pas mauuaise opinion de toy que ie pense que tu doyues appeller toute la vertu à ton secours, contre les difficultez qui se presentent. Cela n'est pas vraye douleur, c'est vne pinçade, que tu fais plus grande qu'il ne faut. Sans doute la Philosophie t'aura beaucoup serui, si tu regrettes d'vn cœur resolu l'enfant mieux conu de la nourrisse que de son pere. Et bien, veux-ie donc que tu ayes vn cœur de fer, & que tu leues la teste acompagnant le corps mort, ou que ton esprit s'esgaye? Nullement. Ce seroit estre inhumain, nõ pas vertueux, de regarder les morts de mesme œil que les viuans, & n'estre esmeu quand les vns sont ainsi separez des autres. Voici ce que ie veux empescher. Il y a des choses qui sont comme hors de nostre puissance. Exemple; Les larmes tomberont des yeux à des personnes qui tascheront les retenir, & ces larmes ainsi espandues esclargissent & soulagent le cœur. Qu'est-il de faire en tel cas? Permettons aux larmes de tomber, mais ne leur commandons pas. Qu'elles coulent pendant que l'affection esmeuë en iettera dehors, non pas pendant que la coustume & l'exemple des autres en requerra. Mais n'aioustons rien au dueil, ni ne l'accroissons sous ombre que nous voyons les autres se douloir. Ceste ostentation de dueil contraint plus les personnes que le dueil mesme. On trouuera bien peu de gens qui portent vrayement le dueil en eux mesmes. S'ils sentent qu'on les escoute, c'est à crier à haut, estans à part eux, ils demeurent cois, puis si tost que quelqu'vn se presente alors le dueil recommence. C'est de mettre les mains sur leurs testes, ce qu'ils pouuoyent faire de dueil sans librement, quand il n'y auoit personne qui les en garde: c'est à souhaiter la mort, & à se tourmenter sur vne couchette où ils se seront iettez. N'y a-il plus personne qui les regarde? le dueil cesse. En cest affaire comme es autres, nous sommes acostez d'vn vice, asçauoir de suyure l'exemple de nos prochains, nous arrestans à la coustume, & non à ce qui

de malice & d'erreur.

En cest endroit Senec que mõstre qu'il n'estoit pas du nombre des rigoureux Stoiques.

15. Qui s'acoustume à se douloir par trop, se prriue de consolation.

Vanité de plusieurs, qui contre

est conuenable. Nous quittons Nature pour nous adonner aux façons de faire du peuple ignorant, corrompu, & qui en cela (comme en toutes autres choses) est inconstãt & volage au possible. S'il aperçoit quelqu'vn de visage rassis en aduersité, il l'appelle meschant & brutal. Void-il l'autre qui se laisse aller, & ne pense qu'à son corps: c'est vn mol & effemine. Parquoy toutes choses doyuent estre rapportees au compas de la raison. Or il n'y a folie plus grande, que d'aquerir renom pour son chagrin, & faire valoir ses larmes, lesquelles ie considere en deux sortes au regard du Sage, les vnes issues d'elles mesmes, les autres espraintes sans y penser. Reste de monstrer ceste difference. Lors que la nouuelle du deces de nostre ami frape nos oreilles, quand nous tenons encores embrassé le corps qui doit estre emporté de nos bras sur le bucher, la necessité naturelle espraind des larmes, & l'esprit heurté du coup de la douleur esbranle tout le corps, par consequẽt les yeux, par lesquels il pressure & pousse l'humeur qui en est proche. Ceste rencontre fait tomber les larmes maugré nous. Il y en a d'autres à qui nous donnons issuë, lors qu'on vient à faire mẽtion de ceux que nous auons perdus. En ceste tristesse se trouue ie ne say quelle douceur, quand il nous souuient de leurs plaisans propos, de leur agreable conuersation, de leur charitable pieté, lors les yeux se relaschent & ouurent comme en pleine ioye. Il y a donc des larmes ausquelles nous nous licencions, & d'autres que nous espandons par cõtrainte. Ne retien donc ni ne lasche les larmes à cause de ceux qui t'assistent & sont autour de toy. Soit qu'elles tarissẽt ou qu'elles coulẽt, il n'y a point de honte, moyennant qu'elles ne soyẽt pas feintes. Qu'elles roulent à leur plaisir, cela se peut rencontrer en des personnes paisibles & rassises. Souuentesfois vn sage pleurera sans faire tort à sa grauité, & se comportera si bien en son deuil que mesmes l'on y remarquera de l'honneur & de l'humanité. On peut gratifier à Nature, & maintenir sa dignité. I'ay veu des hommes qui se monstroyent venerables es funerailles de leurs enfans: on lisoit en leur visage l'amitie qu'ils portoyẽt aux defunts, sans contrefaire les espleurez. Il n'y auoit riẽ qui ne tesmoignast vne simple & naifue affectiõ. Le deuil a quelque bienseance, laquelle doit estre retenue par le Sage: & faut tenir mesure en cela, comme en toutes autres choses. Comme les fols se desbordent en ioye, aussi font ils en tristesse

18. Au lieu d'ensuyure la coustume du vulgaire ignorant, il faut se monstrer vertueux en aduersité.

Des larmes. & en quel temps elles doyuent sortir des yeux

Pleurer est par fois bien seant au sage.

triſteſſe. Acommode toy paiſiblement à la neceſſité, Qu'eſt il auenu d'incroyable ou de nouueau? Combien y-a il de gens de qui l'on fait les funerailles, à qui l'on arrache les entrailles, & qui pleurent apres toy? Autant de fois qu'il te ſouuiendra que le defunct a eſté enfant, penſe auſſi qu'il eſtoit homme mortel, à qui l'on n'a rien promis de certain, que la fortune n'eſt tenue de conduire iuſques à la vielleſſe, ains le quite là où bon lui ſemble. Mais parle ſouuent de lui, & en fai le plus honnorable recit que tu pourras; tu t'en ſouuiendras maintesfois: pourueu que ce ne ſoit pas à contrecœur, car nul ne prend plaiſir à frequéter auec vn homme triſte, moins encor veut il demeurer en continuelle triſteſſe. Si tu as pris plaiſir à ſes begayemens & ieux d'enfant, repete les ſouuentesfois: & maintien hardiment qu'il euſt peu ſatisfaire aux eſperances que tu auois conceuës de lui. C'eſt l'acte d'vn cœur inhumain d'oublier les ſiens, enterrer la ſouuenãce d'eux auec leurs corps, pleurer demeſurément, & puis n'ẽ parler plus. Les oiſeaux & les beſtes aimẽt ainſi leurs petits d'vn amour violẽt & forcené: mais qui s'eſteint auſſi toſt que elles les ont perdus. Cela ne ſied pas bien a vn homme ſage qui doit continuer en la ſouuenace des decedez, & en ceſſer le dueil. Ie n'aprouue nullemẽt le dire de Metrodorus, qu'il y a quelque ioye alliee auec le dueil, durant lequel il faut s'ẽ reconforter. I'ay mis en auant les propres termes de Metrodorus, me tenant biẽ aſſeuré du iugemẽt que tu en feras. Car qu'y a il plus mal ſeant que de cercher du plaiſir parmi le dueil, voire eſſayer de rendre plaiſantes la triſteſſe & les larmes? Voila les gens qui reprochent aux Stoiques vne trop grãde rigueur: & les accuſent d'eſtre auſteres & inhumains en leurs enſeignemens, pource qu'ils diſent qu'il ne faut point laiſſer entrer la triſteſſe en l'ame, ou qu'il l'en faut viſtement chaſſer. Lequel des deux eſt plus incroyable & inhumain, de ne point ſentir de douleur pour la perte d'vn ami, ou cercher du plaiſir en triſteſſe? Or nous propoſons ce qui eſt hõneſte & bien ſeant: aſçauoir apres que l'affection aura eſpandu, & par maniere de dire ieſcumé quelques larmes, qu'il ne faut s'abandonner du tout au dueil. Metrodorus au contraire commande qu'on meſle la volupté & la douleur enſemble. Ainſi apaiſons nous les enfans auec vn gaſteau, & les empeſchons de pleurer en leur donnant de la bouillie. Quãt à toy, lors que tõ fils bruſle, ou que tõ ami expire, tu ne peux

Le ſol ne tient iamais bonne contenance.

17. Le ſouuenir du bien que nous auons peu remarquer en nos amis decedez, eſt vn grand ſoulas à noſtre triſteſſe.

18. Pleurer trop les decedez au commencemẽt, puis les oublier eſt vne beſtialité.

Il diſpute pour les Stoiques, reglãt les affectiõs contre la ſecte d'Epicurus, laquelle les deſreiglоit & confondoit.

souffrir que les passetemps cessent, ains veux chatouiller ton dueil. Lequel des deux sied mieux, ou guerir l'ame de toute douleur, ou mesler la douleur & la ioye ensemble? Ie ne di pas seulemẽt mesler, mais prẽdre de son dueil occasion de rire? Tant y a, que la tristesse est acompagnee de quelque plaisir, au dire de Metrodorus. Ce seroit aux Stoiques, non pas aux Epicuriẽs, à mettre cela en auant. Les Epicuriens ne reconoissent autre souuerain bien que la volupté, ni autre mal que la douleur & tristesse. Quel cousinage peut on trouuer entre le bien & le mal? Mais presupose qu'il y en ait. C'est à ceste heure qu'il le faut trouuer, & voir si la douleur est enuirõnee de quelque ioye & volupté. Certains remedes, salutaires à quelques parties du corps, ne pourront estre appliquez en d'autres endroits, pource que seroit chose sale & honteuse: ce qui seruiroit en quelque part sans vergongne, est deshonneste en autre part où il y aura playe. N'as-tu point honte de vouloir guerir par ioye la douleur? Ceste blessure demande vn plus rude emplastre. Monstre plustost que le defunct ne peut sentir mal quelconque: car si ainsi estoit, il ne seroit pas mort. Celui qui est aneanti ne peut estre offensé de chose quelcõque. Si on le blesse il vit. Penses-tu qu'il soit mal pour n'estre plus, ou pour estre encor quelque chose? Or entant qu'il n'est plus, il n'y a tourment aucun qui le puisse offenser: car que peut sentir cela qui n'est point? Entant qu'il est il ne peut estre endommagé: car il est deliuré de plus grand danger, qui est la mort, n'estant plus. Outre ce que dessus di ie sons à celui qui regrette & lamente son enfant trespassé: tu fais comparaison de la courte vie de tous les hommes, auec la longueur du temps qui s'est passé depuis le commencement du monde, ieunes & vieux se trouueront eigaux. Car les vns & les autres tenons aussi peu que rien de ceste longue estendue de temps. Vn peu est encore quelque chose: mais nostre vie & rien sont presque tout vn, neantmoins encores alongeons nous cela autant que nous pouuons, tant nous sommes bestes. Ie t'ay escrit ces choses, non pas comme si tu deuois attendre de moy vn remede qui vient trop tard: car ie tien que tu as dit à toymesme tout le contenu de mes lettres: Mais i'ay bien voulu te reprimer, à cause que tu t'es ainsi eslongné de toy pour vn peu de temps & au lieu de t'exhorter à te roidir ci apres contre l'aduersité, &

Les decedez sont en repos, pourtãt le dueil pour eux doit cesser. Ce que Senecque dit qu'ils ne sõt plus, se doit entẽdre au regard du corps seulement, encores n'est ce que pour vn temps selon que la saincte Philosophie nous asseure.

voit venir de loin tous les traits, non point comme s'ils pouuoyent, mais comme s'ils deuoyent t'assener.

C.

Quel doit estre le langage d'vn Philosophe,

Lucilius ne trouuoit pas gousť aux escrits de Fabianus, à cause qu'ils lui sẽbloyẽt mal tissus.

IE T'ENTEN par tes lettres, que tu as tres-affectueusement leu les epistres de Fabianus Papirius, intitulees, Des choses ciuiles: mais que tu n'y as pas trouué ce que tu pensois. Puis apres, ayant oublié qu'il est question d'vn Philosophe, tu condamnes la structure de l'œuure. Mais pose le cas qu'ainsi soit: & qu'au lieu de bien tourner ses mots il die tout ce qui lui vient au deuant: en premier lieu, ce discours à sa grace, & vn propos doux-coulant, comme celui-là n'est point destitué de sa bien seance. Car ie pense qu'il y a beaucoup à dire entre vn parler qui sort naifuement de la bouche, & vn babil qui n'a point de suite. Or en ce que i'ay à dire il y a grande difference. Il me semble que Fabianus ne parle pas à la volee, mais à traict & à propos. Son langage est estendu voirement, mais non enflé, encores qu'il marche viste. Il confesse ouuertement & fait voir que ce n'est point vn parler affecté & recerché, mais tel qu'on reconoit que c'est de Fabianus. Il n'a pas pretendu faire le bec, ains dresser les mœurs des personnes: ce n'a esté pour chatouiller les oreilles, ains pour reformer les ames qu'il a escrit ces liures-là. D'auãtage, lors qu'il discouroit, tu n'eusses pas eu le loisir de considerer les parties de son discours, tant le sommaire du total t'eust rauy & detenu. Et ordinairement ce qui nous plait ayant esté prononcé de viue voix, promptement & sur le champ, ne nous agree pas tant couché par escrit. Mais encores est ce beaucoup d'arrester & d'occuper la veuë du premier coup sur vn liure, encores qu'vne diligente contemplation y doyue trouuer à reprendre. Si tu m'en demandes mon auis, plus grand est celui qui rauit nostre iugement, qu'vn autre qui l'embesongne. Vn tel est plus asseuré, & me semble qu'il se peut plus hardimẽt promettre que ses escrits dureront. Vn discours qui a trop de parade messied à vn Philosophe. Que

Seneeque mõstre que Fabianus a escrit en Philosophe, qui se soucie de former les mœurs, & nõ la lãgue.

Deuxiesme resposeque la solidité

est plus à priser que la mignardise.

deuiendra finalement le cœur genereux & resolu, quand sera-il preuue de soy, s'il s'estonne de paroles? Fabianus n'auoit point vn langage mol ni descousu, mais hardi & ferme. Tu n'y trouueras rien qui soit bas & impertinent. Ce sont mots choisis, non recerchez, non renuersez, ni hors de leur ordre & naturel, à la maniere acoustumee entre les harangueurs & escriuans de ce temps-la: ce sont mots qui pesent, qui ont vn beau & magnifique sens, encores que les termes soyent populaires, ils ne sont contrains ni enuelopez, mais graues & profonds. Nous n'y verrons rien de retranché hors de propos, nulle structure inepte, rien qui ne soit poli, comme l'eloquence du iourd'hui le requiert. Contemple ses discours de tous costez, comme quelque beau bastiment, tu n'y remarqueras ni fentes ni creuasses. Encores qu'il n'y ait pas des marbres de diuerses couleurs, ni des lambris richement entaillez, ni des chambrettes d'espargne & d'abstinẽce, ni tout cela que la dissolution & bobance (non contente d'vn simple & conuenable parement) a inuenté & meslé ensemble: c'est vne maison bien bastie. Parlons maintenant de la structure: car tous n'en sont pas d'accord. Les vns la veulent brusque, les autres la trouuent bonne si elle est aspre & raboteuse, tellement que si d'auanture vne clause vient à finir doucement, ils la dissipent & entrerompent tout expres, pour faire qu'on entende quelque chose tout au rebours de ce que l'on attendoit. Li Ciceron: la structure de ses mots se ressemble tousiours: il marche d'vn mesme pas: c'est vn langage poli, coulant, non effeminé, encores qu'il soit doux. Au contraire celui d'Asinius Pollio est scabreux & sautelant, qui finit là où l'on ne pensoit pas. En Ciceron toutes les Periodes finissent proprement: en Pollio, elles tombent tout à plat, excepté quelques vnes en petit nombre, restraintes à certains mots & à vne seule rencontre & cadance ordinaire. Quant à ce que tu estimes que tous ses discours sont bas & peu esleuez: ie tien que Fabianus est entierement eslongné de telle imperfection. Ses propos ne sont point abiects, mais paisibles: car ils sont formez d'vne teneur egale & bien agencée, non entassez, mais vnis. Il n'a pas ceste parlerie criarde, ni ces pointes que tu demandes, ni ces traits de sentences lancées à l'improueuë. Mais considere le corps entier de ses discours. S'il n'est pas attifé ni fardé: il est honneste, & en bon equipage. Tu repliques, que

Description du langage conuenable à ceux qui traittent la Philosophie morale & saincte.

De la structure d'vn beau langage.

Louange de Ciceron & comparaison de lui auec A. Pollio.

Troisiesme response, pour maintenir Fabianus.

Quatriesme response. & quel rang Fabianus a peu tenir entre

que sõ propos n'a point de grace: mais ameine en ieu quelque autre que tu lui puisses preferer. Si tu produis Ciceron, qui a presques autant escrit deliurés en Philosophie que Fabianus: ie confesse qu'il a l'auantage; mais Fabianus n'est pas petit, encores qu'il soit moindre que ce grand Orateur. Si tu aioustes Asinius Pollio ie lui quitterai la place, en disant toutes fois, qu'estre apres ces deux, c'est estre bien haut, estant question de l'eloquence. Mets y encores Titus Liuius: car il a aussi escrit des Dialogues, qu'on peut aussi bien appeller Philosophiques que Historiques: item des liures où il traite expressement la Philosophie. Ie le prefererai à Fabianus: mais considere combien d'autres en surpasse celui ci, qui est deuãcé seulement par trois les plus eloquens de tous. Mais il ne fournit pas à tout; son langage esleué n'est pas assez fort, il abonde en paroles combien qu'elles ne roulent, ni ne se desbondent impetueusement: c'est vn parler pur, encores que par fois il soit malaisé à comprendre. Tu desires vne aspre declamation contre les vices, vn magnanime discours cõtre les dãgers, vne hardie harãgue cõtre l'aduersité, vne inuectiue cõtre l'ãbitiõ. Ie veux qu'õ rabroue la dissolution, qu'õ descrie la paillardise, qu'on foule aux pieds la cholere. Que les termes d'vn Orateur soyent poignans, ceux d'vn Poëte tragique enflez, ceux d'vn comique simples & populaires. Veux-tu qu'vn Philosophe croupisse autour de choses si abiectes, cõme sõt les paroles? Il s'est adõné à la grandeur des choses, sans s'arrester à l'eloquence, il la tire & fait venir apres soy comme l'ombre suit le corps. Certainement tous ses mots ne seront pas agencez & trousſez exactemẽt: ni en chasque clause il n'y aura pas vn trait pour picquer & resueiller les personnes. I'auouë que plusieurs periodes eschaperont sans donner atteinte, & que par fois son discours coulera sans esmouuoir, mais en tous endroits le propos sera agreable, & n'y aura interualle aucũ qui soit ennuyeux. Brief, il te fera conoistre qu'il croyoit ce qu'il estoit, & vouloit. Tu verras son intẽtiõ auoir esté de te faire conoistre ce qu'il aprouuoit, nõ pas pour te flater. Il ne demande que ton biẽ, & ne cerche que te voir doüé de bõne cõsciẽce. Ce n'est pas l'aplaudissement qu'il desire. Ie ne doute nullemẽt que les escrits de Fabianus ne soyent tels, quoy que ie ne me souuienne de leur contenu qu'en general: i'en ay deuãt mes yeux quelques traits, non point pour les auoir fueil-

les excellẽs Orateurs.

Obiectiõ de Lucilius.

Cinquiesme resſponse.

Le langage d'vn vray philosophe doit partir du cœur.

letez depuis peu de iours, ains sommairement autrefois & de vieille date. Ayant esté son disciple: ses propos me sembloyent non enflez, mais estofez & bien remplis, qui pouuoyent attirer à la vertu vn ieune homme de bon naturel, & lui donnoyent esperance de paruenir au vrai but. Ceste maniere d'enseigner me semble de plus grande efficace que nulle autre: car celui-la fait perdre le cœur à ses auditeurs, & leur oste esperance, qui ne leur imprime autre desir, sinon d'estre ses imitateurs. Au reste, Fabianus abondoit en paroles, sans faire trop sonner les clauses, mais tout son discours en general estoit exquis & magnifique.

Iugemẽt de Senecque applicquable à liures pour discernerles vtiles d'auec les inutiles.

C I.

1. *Discours de la mort inopinee.*
2. *Reprehension de ceux qui aiment mieux vne vie honteuse & douloureuse que la mort.*

1. Sentence notable touchant nostre fragilité.

IL n'y a iour ni heure qui ne nous monstre nostre vanite, & qui par quelque nouuelle preuue ne nous ramentoyue nostre fragilité, que nous mettons sous le pied, contraignant chascun de nous, qui bastissons des discours eternels, de regarder vers la mort. Demandes-tu que veut dire ceste preface? Tu as conu Cornelius Senecio, cheualier Romain, homme riche, liberal & courtois. Il s'estoit auancé de bien petit commencement, & desia le voyoit-on sans aucune peine amasser tant de biens que bon lui sembloit. Car la grãdeur humaine monte plus aisement qu'elle ne desmarche: & qui est pauure a beaucoup de peine pour sortir de neceßité, auant que pouuoir deuenir riche. Ce Senecio aspiroit aux richesses, à quoi lui faisoyẽt beau chemin deux moyẽs trespropres entre to⁹ autres, asçauoir la sciẽce de cercher & celle de garder, dõt l'vne suffisoit pour l'enrichir. Vn tel hõme espargnãt merueilles, non moins soigneux de ses biẽs que de sa santé, m'ayãt selõ sa coustume visité le matin, & demeuré assis tout au long du iour iusqu'au soir pres de son ami fort malade & cõme hors d'esperãce d'en releuer, apres auoir ioyeusemẽt soupé fut saisi d'vn mal soudain, asçauoir de la squinance, qui l'estouf-

Confirmation d'icelle par exemple notable de Senecio.

l'eſtopſa & mit ſõ ame en liberté. En peu d'heures dõc ce fut fait de celui q ce meſme iour auoit fait tous deuoirs d'hõme ſain & diſpoſt. Celui qui trafiquoit par mer & par terre, qui tenoit meſme les peages, & auoit eſſayé toutes ſortes de gain lors que ſes afaires eſtoyent en bon train, & que l'argent plouuoit de tous endroits en ſes cofres, a eſté trouſſé & emporté hors du monde. Or va maintenant, & comme dit le Poëte,

Ente moy des poiriers, & plante des hautains. *Virgile en la 1. eclogue.*

C'eſt vne grand' folie de ſe promettre longues annees: veu que nous ne ſommes pas maiſtres du lendemain. O combié inſenſez ſont ceux qui ourdiſſent des eſperances & entrepriſes longues! I'acheterai, ie baſtirai, ie preſterai, ie recouurerai mes detes, ie ſerai en tel & tel eſtat, puis eſtant bien raſſaſié ie paſſerai ma vieilleſſe en repos. Mais, croy moy que toutes choſes ſont incertaines, meſmes à ceux qui s'eſtimẽt les plus aſſeurez. Nul ne doit ſe promettre choſe quelconque de l'auenir. Cela meſme qu'on tient bien ſerré ſort par entre les doits, & vn accident coupera net la chorde que no⁹ eſtreindrons. Il y a vne ordonnance prefixe aux reuolutions du monde, quoy qu'elles ſoyent merueilleuſemẽt enuelopees. Que me doit-il chaloir ſi ce que nature conoit & a determiné m'eſt inconu? Nous deſſe ignons de grands voyages ſur mer, où nous deuons voir tous les ports eſtranges, & ne rerourner que bien tard en noſtre pays, nous deuons aller à la guerre, eſtre richemẽt recompenſez, apres auoir paſſé par tous les degrez des armes, auoir des commiſſiõs & charges hõnorables de plus en plus les vnes apres les autres: cependant la mort eſt à nos coſtez: & pource que nous ne iettons iamais l'œil ſur la noſtre, ains ſeulement ſur celle d'autrui, de fois à autres nous aparoiſſent les exemples de noſtre fragilité, auſquels nous ne penſons ſinon autant de remps qu'ils arreſtent deuant nos yeux, Mais ſçauroit on trouuer plus grande ſottiſe, que celle-ci, qui s'eſtonne de voir auenu en vn iour ce qui peut auenir à toutes heures? C'eſt choſe certaine que le but de noſtre vie eſt limité par l'inexorable neceſſité du deſtin: mais nul ne ſçait combien il en eſt pres. Diſpoſons donc noſtre eſprit comme ſi c'eſtoit maintenant noſtre heure derniere. N'attendons pas à demain à faire ce que net du paſſé, & clorre la vie. Voila vn grãd defaut en nous qu'il ne paſſe iour que nous ne ſoyons preſts à rendre con-

Quel profis nous deuõs recuillir de la conſideration de la vanité du monde.

Contre ceux qui s'eſtonnẽt de la mort ſoudaine de leurs ſemblables.

Defaut treſgrãd en l'hõme, & le moyen d'y remedier.

que noſtre vie eſt touſiours imparfaite, q̃ no⁹ aubs touſiours quelque piece d'icelle à acheuer. Qui met tous les iours la derniere main à ſa vie, il n'a point beſoin de temps. De ceſte indigence naiſt la crainte, & vne conuoitiſe de l'auenir, laquelle ronge le cœur. C'eſt vne miſere extreme d'eſtre en doute que deuiendront les afaires non encore auenues. L'ame qui diſpute combien il lui reſte, & que ce pourra eſtre, eſt agitee d'vne frayeur indicible. Comment nous deſueloperons-nous de ceſte confuſion? En n'alongeant point noſtre vie par vain diſcours, mais la tenant recueillie & amaſſee en ſoymeſme: car celui à qui le iour preſent eſt inutile, ne peut auoir repos en regardant l'auenir. Mais quand ie puis dire que rien ne m'eſt deu, & que mon entendement ſçait qu'autant ſont vingtquatre heures que cent ans, il regarde comme d'vne haute tour tout ce qui doit deſormais auenir de iours & d'afaires: & ne penſe au temps qui viendra ci apres qu'il ne rie à gorge deſployee. Pourquoy l'incõſtance & le changement des afaires du monde te donneroit il à penſer, ſi tu es reſolu contre toutes irreſolutions & reuolutions? Pourtant, ami Lucilius, haſte toy de viure, & conte vn chaſcun de tes iours pour vne vie entiere. Qui s'agencera ainſi, & qui tous les iours ſe reſouldra d'auoir veſcu autant que de beſoin, vn tel eſt bien aſſeuré. Ceux qui viuent en eſperance n'ont iamais temps de reſte, ils ſont touſiours en alteres, & l'apprehenſion de la mort, choſe treſmiſerable, & qui comble de douleur tous afaires humains, ne les quitte iamais. De là procede ce deshonneſte ſouhait de Mecænas, content d'eſtre debile, difforme, & tourmenté de maladie aigue, moyennant que l'ame lui batte au corps parmi ces maux-là:

Du contemnẽt de l'hõme vertueux.

Viure en eſperance de viure au monde eſt vne miſere extreme.

Teſmoin le ſouhait de Mecænas.

Fai que la main ie ne puiſſe
Remuer, ni pied, ni cuiſſe.
Ie ſois boſſu & tortu.
I'aye les dents esbranſlees,
Mes peines ſoyent redoublees:
Il ne me chaut d'vn feſtu
Qu'en tels tourmens ie demeure,
Moyennant que ie ne meure.

C'eſt ſouhaiter vne miſere extreme, ſi cela fuſt auenu: & la longueur d'vn ſupplice eſt deſiree, comme ſi c'eſtoit quelque vie. I'eſtimerois vn homme eſtrangement laſche, qu

voudroit viure iusques à ce qu'on l'attachast au gibet. Et cestui-ci dit, A foibli moi, pourueu que l'ame croupisse en vn corps brisé & inutile : desfigure moy, moyennant que ce corps contrefait & monstrueux alõge sa vie quelques iours: torture, crucifie moy, pourueu que ie viue. C'est grand cas, de cacher ainsi sa playe, & estre content de demeurer pendu & estendu à la geine, à condition que la mort, fin de supplice & souuerain remede contre tous maux, soit differee. Voila merueilles! ie veux auoir vne ame, pour mourir sans mourir. Que souhaiterois tu à Mecænas, sinõ que les dieux ayent pitié de lui? à quoy tend la vilenie de ces vers procedans d'vn cœur effeminé? que veut dire ce pact inuenté par vne frayeur insensee? & à quel propos ceste honteuse caymanderie d'alongement de iours? Pensés-tu que Mecænas ait iamais bien oui Virgile lui lisant ce trait,

Exageratiõ & inuectiue contre ceste miserable esperance & affection.

Mais, mourir, est-ce vne si grand' misere?

Au 12. liu. de l'Enei.

Il Il desire tous les plus grãd maux qu'õ sauroit dire, voire d'estre griefuement torturé & reduit à extreme langueur, quelle recompense en veut il? vne plus longue vie. Comment s'appelle la vie d'vn tel homme? vne langoureuse mort. S'est-il peu trouuer quelqu'vn qui ait mieux aimé secher entre les tourmens, perdre vn membre apres l'autre, & tãt de fois mourir parmi les defluxiõs, que mourir vn bon coup? Y a-il eu aucun qui ait souhaité de demeurer couché tout à plat sur vn miserable lict, tout languissant, contrefait, bossu deuant & derriere, qui outre les maladies aiguës en attroit d'autres mortelles, q demãde de retenir vne ame tenail & deschirée par tant de supplices? Di maintenant que la mort est vn grãd don de nature. Mais il y en a plusieurs appareillez à faire des accords, sans comparaison pires que celui de Mecænas, asçauoir de trahir leur ami pour alonger leur vie, de liurer de leur propre main leurs enfans pour estre vilenez, afin de pouuoir iouir de la lumiere qui descouure leurs meschancetez. Il faut secouër cest amour excessif de la vie, & aprendre qu'il n'importe quand tu souffriras vne chose, laquelle il faut souffrir tost ou tard: que le tout est, de bien viure, sans se soucier combien de temps: & que mesmes souuentesfois ce bien viure cõsiste en vne vie qui ne soit pas longue.

Misere extreme de plusieurs, qui perdent vne meilleure vie pour alonger le terme de la vie presente qui est si courte.

CII.

1. *Dispute touchant la louange attribuee aux hommes.*
2. *De l'excellence de l'entendement humain.*

Preface de Senecque monstrant l'irresolutiõ de la Philosophie humaine en vne matiere sans la droite conoissance de laquelle l'homme est extremement miserable.

COMME celui est importun qui esueille vn autre lequel fait quelque plaisant songe encores que ce soit mensonge, qui toutesfois a effect comme si c'estoit verité: ainsi ta lettre m'a fait tort, pource qu'elle m'a destourné d'vne pẽsee en laquelle i'estois entré assez à propos, & m'y fusse fourré plus auant sans ce destourbier. Ie prenoy plaisir en la recerche de l'immortalité des ames, & certainement ie n'en estoy plus en doute: car i'adioustois aisément foy aux opinions des hommes doctes, nous asseurans d'vne chose agreable comme est celle-la, plustost que de nous en fournir les preuues. Ie m'adonnois à l'attente de ce grand bien, & me desplaisoy ia en moy mesme, mespriſant les restes de ma vigueur, pour entrer en ce siecle infini, & en la possessiõ d'vne vie perdurable, quand tout soudain i'ay este resueillé par ta lettre, q̃ m'a fait quitter vn si beau sõge, apres lequel ie me remettrai, t'ayãt satisfait, & l'examineray par le menu. Tu dis qu'en ma premiere lettre ie n'ay pas vuide nettement la dispute, en laquelle i'essayois prouuer ce que tiennẽt les Stoiques, que la louange qu'on obtient apres la mort est vn grand bien. Que ie n'ai point respondu à ceste obiection qu'on fait. Des choses distantes & esloignees il ne reuient aucun bien: or l'immortalité des ames est vne chose esloignee. Ce que tu proposes, mon Lucilius, est biẽ vn point de la question, mais qui doit estre traicté en autre endroit: à raison dequoy ie n'auoy voulu toucher à cela ni à d'autres choses qui en dependent. Car il y a (comme tu sçais) des questions de Dialectique meslees auec la Philosophie morale. Pourtant n'ay ie traicté sinõ celle partie qui cõcerne entieremẽt les mœurs. C'est à sçauoir si c'est chose inepte & superfluë d'effacer ses pensees delà le dernier iour de ceste vie; si nos biens decheent quand & nous, & si celui qui n'est plus, a encore quelque chose de cela qui sera (quoy que ce puisse estre) nous sentirons quelque fruict auant que le pouuoir cueillir. Toutes ces questions

Question de Lucilius.

Excuse de Seneeque.

questions regardent les mœurs: pourtant ont elles esté posees en leur endroit propre. Mais quant à ce que les Dialecticiens proposent au contraire, il a falu le mettre à part, comme aussi i'ai fait. Puis que tu me demãdes ceste fois raison de tout, i'examinerai ce qu'ils disent, puis respondrai à leurs obiections. Si ie ne propose premierement quelques choses, on ne pourra entendre les refutations. Que veux-ie proposer pour l'entree? voici dequoy. Il y a certains corps continuez & d'vne piece, comme l'homme: d'autres qui sõt composez, cõme vn basteau, vne maison, & toutes autres choses dõt les parties diuerses sõt par le moyẽ d'vne iointure assẽblees les vnes aux autres. Il y en a aussi, cõsistãs de parties distantes, & dont derechef les membres sont separez, comme sont vne armee, vn peuple, vn Senat. Car ceux de qui tels corps sont composez, sont vnis de droit ou de deuoir, mais de nature ils sont distinguez, & chascun est à part. I'ai iouste à cela, que nous n'estimons que ce qui est composé de choses distantes soit biẽ: car vn bien doit estre maintenu & gouuerné par vn esprit: & vn bien ne peut auoir qu'vne chose principale. Cela se prouue de soy mesme, si tu en veux la preuue: & cependant il a falu le presupposer, afin d'apuyer nostre discours. Tu diras, Vous autres Stoiques tenez que nul bien n'est cõposé de choses distantes. Or la louange dõt il s'agit est vne opinion de gens de bien. Car comme la bonne reputation est vn propos de plusieurs, aussi l'infamie est vn mauuais langage en la bouche de beaucoup de gens: par consequent la louange est cõplaire à plus d'vn hõme de biẽ. Il faut que plusieurs excellens personnages s'accordẽt pour donner pied à quelque louange, laquelle se fait de iugemẽt diuers, qui sont eslongnez: dõt s'ensuit que telle louange ne merite le nom de bien. Les bons entendent cela d'vn hõme de bien: louange est vn discours. & le discours est vn mot qui signifie quelque chose. Or combien qu'vn mot sorte de la bouche de gens de bien, ce n'est pas chose qu'on doyue appeler bien: pource que tout ce que fait vn homme vertueux n'est pas bien pourtant. Il claque des mains & fiffle: mais on ne dira pas que ce claquetis & siffflement soit bien, non plus pour son esternuement ou sa toux. Partant la louange n'est pas bien. En somme dites nous si ce bien concerne le loueur ou le loué? Si le loueur, c'est cõme si vous disiez que la bonne santé d'vn autre est mienne: mais louer ceux qui

Resp̃se de Senecque, commẽçãt par la consideration de quelques mots.

De la louãge: & en quel sens ce mot se peut prendre selon les Stoiques.

en ſont dignes eſt action honneſte: par ainſi ce bien regarde le loueur, de qui vient ceſte action, nõ de nous qui ſommes louëz. Or c'eſt de cela dont eſtoit queſtion. Ie vay reſpondre briefuement à ces obiections. Premierement, on diſpute encores auiourd'hui, ſi des choſes diſtantes ſe peut compoſer quelque biẽ: & les deux parties ont leurs raiſons. Se condement, la loüãge ne requiert pas beaucoup de voix: elle peut ſe contenter de l'auis d'vn homme de bien, lequel ſeul eſt iuge competant pour dire que tous ceux qui lui reſſemblent ſont bons. Quoy donc? le bon renom ſera il fondé ſur la depoſition d'vn ſeul? & le diffame ſera-il attaché à la bouche d'vn homme? On replique qu'il eſt queſtion d'vne reputation eſpandue au long & au large, qui requiert le conſentement de pluſieurs. La condition de ceux-la & de celui-ci eſt diuerſe. Pourquoy? d'autant que ſi vn homme de bien a bonne opinion de moy, ie ſuis en meſme eſtat que ie ſerois quand tous les bons auroyent pareil ſentimẽt: car ſi tous me conoiſſoyent, ils ſe rangeroyent à l'auis de ce ſeul la. Ils n'ont qu'vn ſeul & pareil iugement: & ceux qui ne peuuent diſcorder s'accordent neceſſairement en leur opinion. Par ainſi ce qu'en eſtime vn, emporte autant comme ſi tous en auoyent parlé: par ce qu'ils ne peuuent eſtre d'autre auis. Si on allegue que l'opinion d'vn ne ſuffit pas pour donner gloire & renom à vn autre; ie reſpon qu'en cela autãt vaut l'auis d'vn ſeul que de tous: car ſi tous en ſont enquis, ils ne parleront que par vne bouche. On obiecte, que les opinions & affections ſont diuerſes, comme auſſi ſont les afaires humaines. Que toutes choſes ſont legeres & ſuſpectes en ce monde: & qu'il ne faut pas penſer que tous ſoyent d'vn meſme conſentement: que meſme vn ſeul homme ne s'accorde pas auec ſoy. Ie di que la verité plait aux bons, & que ceſte verité ne change iamais de vigueur ni de couleur. Entre les vicieux ſe trouuent les fauſſetez auſquelles ils s'accordent: or il n'y a qu'inconſtance, repugnance & diſcord en menſonge. Mais ils diſent que louange n'eſt autre choſe qu'vn mot ſemé en l'air: & qu'vn mot ne merite le nom de bien. En confeſſant qu'elle regarde les bons, & leur eſt rendue par les gens de bien, ils ne rapportent pluſ cela à vn mot, ains à vne opinion & eſtime. Car encores qu'vn homme de bien, ſans ſonner mot, iuge quelque autre eſtre digne de loüange, vn tel eſt loué. D'auantage il

Auis de Seneque ſur ce point contenant en ſomme, que la louange d'vn homme de bien nous doit ſuffire autant que la loüãge de tous.

Tous les gẽs de bien ſont de meſme auis.

Pourquoy ils n'ont qu'vn auis.

a differen

a difference entre les mots *Laus* & *Laudatio*: ce qui requiert explication. Parlant d'vne harangue funebre, on n'vſe point du mot *Laus*, mais de *Laudatio*, ce qui conſiſte en parole. Mais diſant quelqu'vn eſtre digne de louange, nous entendons par ce mot les equitables iugemens des hommes pluſtoſt que leurs propos. Ainſi donc louange ſera la droite opinion de celui qui ſans parler priſera en ſoymeſme quelque homme de bien. D'auantage, comme i'ay dit, la louãge ſe rapporte à la penſee, non pas aux paroles qui pouſſent hors la louange conceuë au dedans, & la font paruenir à la conoiſſance de pluſieurs. Celui loüe lequel iuge qu'il faut louer. Quand noſtre poëte Tragique dit que c'eſt choſe magnifique d'eſtre loué par vn homme louable, il entend que ceſt homme louable eſt digne de louange. Et quand vn autre Poëte de meſme temps dit que la louange nourrit les arts, il ne parle pas d'vne flaterie qui corrompt les arts. Car il n'y a rien qui ait tant ſoüillé l'eloquence & toute autre eſtude adonnee aux oreilles que l'aplaudiſſement du vulgaire. La renommee veut eſtre publiee & trompetee: la louange, non; ains elle ſe peut paſſer de parole, & ſe contente du iugement: elle eſt acomplie non ſeulement entre ceux qui ſe taiſent, mais meſmes parmi ceux qui s'oppoſent à elle. Monſtrons maintenant quelle difference il y a entre louange & gloire. Quant à la gloire, elle depend des auis de pluſieurs: la louange ne depend que du iugement des gens de bien. On demande, a qui reuient le bien de la louange, ou au loué, ou au loüeur? A l'vn & à l'autre. Ce m'eſt vn grand bien d'eſtre loué, car Nature m'a creé amateur de tous hommes: ie m'eſiouï d'auoir bien fait, & l'vn de mes contentemẽs eſt d'auoir rencontré gens qui prenoient plaiſir à des actes vertueux que ie puis auoir faits. Ce que pluſieurs ſont ainſi diſpoſez eſt vn biẽ dont ils iouiſſent: mais i'y ay part auſſi: eſtant ainſi fait que i'eſtime miẽ le bien des autres: ſpecialement de ceux à qui ie ſuis cauſe de ce bien, qui procede de vertu. Or toute action de vertu eſt vn bien, duquel eux n'euſſent peu iouyr, ſi ie n'eſtoy' vertueux. Ainſi donc, vne vraye louange eſt vn bien commun au loüeur & au loué, auſſi certainemẽt qu'vne iuſte ſẽtẽce eſt le biẽ & l'honneur tãt du iuge q̃ de la partie q̃ obtiẽt gain de cauſe. Doutes-tu que la iuſtice ne ſoit vn biẽ au debi-

Que c'eſt que louãge.

Difference entre louãge & gloire

& à qui reuiẽt le bien de la louãge.

teur & au creancier? C'eſt iuſtice & equité de louer vn homme qui merite louange: par conſequent c'eſt vn bien commun à qui loüe & à qui eſt loué. Nous auons ſuffiſamment reſpondu à ces Sophiſtes. Mais nous n'auons pas deu tendre à ce but de ſemer des ſubtilitez friuoles, & tirer la Philoſophie hors de ſon throne, pour l'enſerrer en ces deſtroits. Il eſt mieux ſeant de ſuyure le grand chemin, que de tracer des deſtours, puis ſe fourrer dedans: & eſtre contraints s'en retirer non ſans grande difficulté. Car toutes telles diſputes ne ſont autres choſes que paſſetemps d'hommes qui veulent s'entreſurprendre. Au lieu de tout cela: monſtre combien c'eſt choſe conuenante à Nature de donner vne infinie carriere à l'entendement humain, lequel eſt grand & genereux à merueilles, ne pouuant ſouffrir d'eſtre enclos en autres limites qûe ceux qui lui ſont communs auec Dieu. Premierement, il ne s'auouë point eſtre natif de region & piece de terre quelconque, comme d'Epheſe, ou d'Alexandrie, ou de quelque autre pays de plus grande eſtendue ou mieux peuplé. Tout ce qui eſt enuironné de la machine des cieux eſt ſon pays: c'eſt à ſçauoir ce rond, compoſé des mers & de la terre meſlees enſemble, dedans quoi l'eſtendue de l'air ſepare & conioint les choſes celeſtes & terreſtres, dedãs quoi tant de choſes excellentes, rangees comme il apartiẽt, ſont ententiues à executer leurs commiſſions. Secondement, il ne permet pas qu'on lui reduiſe ſa vie au petit pied, ains dit que tous les ans paſſez & auenir ſont à lui. Nul ſiecle n'eſt ferme aux grands eſprits: il n'y a temps quelconque à trauers duquel la penſee humaine ne penetre. Quãd ce iour, qui doit faire ſeparation du corps & de l'ame, meſlez comme on les void, ſera venu, ie lairrai le corps où ie l'ai trouué: ie me rendrai aux dieux, auec qui ie ſuis maintenãt, mais en telle ſorte que ie me ſens detenu en ceſte triſte & terreſte priſon. Mais les ſeiours en la courſe terrienne ſont les auant-jeux de la vie meilleure & perdurable. Comme le ventre maternel nous retient l'eſpace de neuf mois, & nous prepare, non pas pour demeurer touſiours là, mais pour vn autre lieu, vers lequel il ſemble que nous tendons de pieds & de mains, eſtãs ja idoines de reſpirer & de viure l'air; ainſi par le moyen de ceſt interualle de temps qu'il y a entre l'enfance & la vieilleſſe, nous aſpirons à vn autre enfantement de Nature. Vne autre origine, & vn autre eſtat

2. Laiſſant les vaines diſputes ſur ce ſuiet de la louange, il entre au diſcours de l'excellence de l'entendement humain.

De l'immortalité de l'ame humaine.

Comparaiſõ propre.

eſtat des choſes nous attẽd. Nous ne pouuons encores ſouffrir le ciel, ſinon à l'aide de ceſte grande eſtendue qui eſt entre lui & nous. Parquoy regarde d'vn œil aſſeuré ceſte heure determinée, qui n'eſt pas la derniere à l'ame, ains au corps ſeulement. Tout tant qu'il y a de biens au monde autour de toy, regarde les comme ſi c'eſtoyent le bagage & les meubles d'vne hoſtellerie. Il faut paſſer outre. Nature nous deſpouille auſſi nuds à la ſortie du monde qu'à l'entree, tu n'y as rien apporté, tu n'en emporteras rien auſſi. Voire meſme il faudra laiſſer au monde vne grande partie de ce que tu y as apporté. On te deſpouillera de ceſte peau qui t'enuelope, & eſt la derniere chemiſe qui te couure: tu y lairtas la chair & le ſang verſé par le trauers d'icelle: item les os & les nerfs: colonnes de tant de choſes fluides & molles. Ce iour que tu crains tant, & que tu appelles dernier, eſt le iour natal d'vne eternité. Mets bas ton fardeau. Pourquoy differes-tu? Y-a il pas long temps que tu as quité ce corps, à ſcauoir le ventre de ta mere, où tu eſtois caché, pour entrer au monde? Que ſert de muſer & de reſiſter? lors que naſquis, ta mere fit vn grand effort pour te pouſſer dehors. Tu gemis, tu pleures: & c'eſt ce que fait vn enfant ſi toſt qu'il eſt né. Tu meritois d'eſtre excuſé pour lors, eſtant encores tout neuf & ſans conoiſſance de choſe quelconque. Eſtant ſorti de ceſte chaude & mollette couche des entrailles de ta mere, tu as eſté halené d'vn air plus libre: puis te trouuant touché d'vne main vn peu rude, toy qui eſtois douillet, n'as peu ſupporter cela ſans crier, & ce n'eſt pas merueil ſi tu demeurois ſtupide & eſtonné entre tant de choſes non veuës auparauant, veu que tu n'en auois conoiſsãce ni apprehẽſion quelconque. Qu'il ne te ſoit nouueau maintenant d'eſtre ſeparé de ce dont parauant tu as eſté quelque portion, quitte de bon cœur ces membres qui ne ſeruent plus de rien, & mets bas ce corps habité de ſi long temps. Il a eſté detaillé, acrauanté, aneanti. Dequoy te faſches-tu? Ainſi va le monde. Les tayes qui enuelopoyent les enfans es vẽtres de leurs meres ſe rompent & pourriſſent. Pourquoi aimes-tu les biens terriens, cõme s'ils eſtoyent tiens? Ce ſont les tayes qui t'enuelopent. Vn iour viendra qui t'en deſuelopera, & te tirera hors de la compagnie de ce vilain & puãt ordure. Enuelope toy maintenãt hors du mõde d'vn braue eſtre, t'eſlõgnãt de toutes choſes ſi elles ne ſõt neceſſaires &

Comment il faut viure.

Il deſcrit le miſerable eſtat de l'hõme auant & apres ſa naiſſance: dont il tire vne exhortation à mourir alaigrement.

La mort ne doit eſtre

d'autant plus agreable qu'apres icelle il sourra de biens exellens.

importãtes. Cela fait, medite quelq̃ chose de pl⁹ haut & sublime. Vn iour les secrets de Nature te serõt descouuerts, ceste obscurité sera escartee, & vne lumiere luisãte de toutes parts t'esclairera. Pese en toy mesme, combiẽ grãde est ceste splendeur de tãt de corps celestes q̃ meslent leur clartez ensẽble. Vn si beau serain ne sera obscurci d'aucun ombrage: le ciel sera aussi resplendissant en vn endroit qu'en l'autre. Le iour & la nuict sont reuolutions des regions de l'air. Tu confesseras auoir vescu en tenebres quand tu verras librement toute la lumiere: laquelle tu contemples ores obscuremẽt par ces ronds estroits de tes yeux, de bien loin, non toutesfois sans esbahissement. Que diras tu de la lumiere diuine, quãd tu la verras en son lieu? Vne telle pensee ne laisse cueillir rouille ni crasse à nostre ame: elle nous empesche d'auoir le cœur trop bas ou trop esleué: elle tient que les dieux sont tesmoins de toutes choses: veut que nous soyons aprouuez d'eux, que nous dependions de leur volonté, que nous ayons le iour d'eternité deuant les yeux. Quiconque en a quelque aprehension en l'ame, il n'a point peur des armees, la trompette ne l'espouuante nullement, il n'y a menace aucune qui le puisse faire paslir. Celui qui attend la mort, peut il estre sans frayeur, veu mesmes que l'autre (qui estime que l'ame demeure & subsiste durant son seiour en la prison du corps, au sortir duquel elle est dissipee) ne laisse de se cõporter de telle façon qu'apres sa mort il pretend seruir en quelque sorte aux suruiuans? Encores qu'on ne le voye plus, si est-ce que

Pensee digne de l'ame immortelle: & quel est le bien dont la vertuense iouit

Vir. au 4. de l'Ene.

Mainte valeur de cest homme & la gloire
De ses ayeuls, reuient en la memoire.

Pense combien les bons exemples nous seruent: & tu verras que le souuenir des grands personnages ne nous est pas moins vtile que leur presence.

CIII.

1. *L'homme n'a point de plus grand ennemi que l'homme.*
2. *Remede à vn tel desordre.*

Rares sont les maux dont nous menacent

OVRQVOY regardes tu de tous costez les choses qui peuuẽt t'aucnir, mais qui à l'auanture n'aduiendront pas? l'entẽ vn embrasemẽt, vne ruine & autres

& autres incõueniẽs qui suruiẽnẽt, sans toutesfois nous aguet-
ter. Considere & euite plustost les dangers qui nous aguet-
tent & surprennent. Les accidens, comme faire naufrage,
estre versé de sõ coche par terre, sont griefs, mais rares. Au cõ-
traire l'homme est tous les iours en danger par les menees
de son semblable. Equipe toy contre ce mal, & le contem-
ple à yeux ouuerts. Car il n'y a mal si frequent ni plus mal
aisé à arracher, ni plus blandissant. Vne tempeste bruit auãt
qu'esclatter. Les bastimens craquent premier que tresbu-
cher, la fumee aparoit deuant le feu. Mais le mal que fait vn
homme est soudain, & plus ce mal est proche, plus soigneu-
sement est-il caché. Tu t'abuses si tu te fies en ces belles mi-
nes que te font ceux que tu rencontres: ils ont face d'hom-
mes & cœurs de bestes sauuages: il y a cela à dire, que la pre-
miere rencontre des bestes est plus impetueuse, mais cela
fait, elles s'arrestent, d'autant que rien ne les esmeut à nuire
lors la necessité. C'est la faim ou la peur qui les contraint
combatre. Mais l'homme prend plaisir à exterminer l'hõ-
omme. Quand à toy, pense tellemẽt au danger precedent d'vn
homme, qu'il te souuienne du deuoir de l'homme. Conside-
re l'vn afin de n'estre offensé: & l'autre afin de n'offenser.
Iouy toy du bien de tous, & t'esmeus de leurs incommodi-
tez: souuiẽ toy de ce que tu dois faire & fuir. Que gagneras
tu viuãt ainsi? Tu ne pourras pas tousiours euiter que les hõ
mes te facent outrage, mais tu n'auras garde d'estre trompé
par eux. Principalement fai tes efforts de te retirer chez la
saincte philosophie, qui te gardera en sõ sein: tu seras asseuré ou du
moins à repos estant au sanctuaire d'icelle. Deux hommes ne
se rencontrent pas, s'ils ne cheminent ensemble en mesme
sentier. Au regard de la Philosophie, ne t'en glorifie point:
les illusieurs, pour s'estre trop audacieusemẽt & fieremẽt van-
tez, sont periz, suffit qu'elle te despouille de tes vices, qu'elle
reproche à autrui les siẽs, qu'elle s'accõmode aux mœurs
publiques, qu'elle se comporte modestemẽt, sans faire pẽser
par toy, qu'elle cõdamne tout ce qu'elle ne fait pas. On peut
estre sage, sans en faire monstre, & sans porter enuie a per-
sonne.

les autres creatures. mais frequens ceux que l'homme fait à l'homme.

a. Remede à ce desordre.

& sage & fruit de la vraye Philosophie.

1. *Du profit & du dommage que peut aporter vne vie solitaire & retiree.*

2. *De l'excellence & magnanimité de l'entendement humain, confermee par exemples.*

1. Auant qu'entrer en matiere il discourt sur son affectiõ enuers sa fõme, & monstre iusques où se doit estẽdre nostre bien-ueillance enuers nos amis.

NE m'en suis fui en ma mestairie à Nomẽtum: mais que penses-tu que ie fuyois? la ville? non, mais, la fieure, qui commẽçoit à aparoir. Elle me tenoit desia, que ie cõmanday qu'on m'apreſtaſt mon coche, encores que ma femme s'y oppoſaſt. Le Medecin disoit, ayant taſté le pouls, qui estoit incertain & autre que naturel, qu'il y en auoit des commencemens. Neantmoins ie di resolument que ie vouloy sortir. Il me souuenoit du dire de Gallio mon seigneur, qui en Achaie se sentant surpris d'vne fieure s'embarqua tout soudain, criãt que ceste maladie procedoit de l'air du pays, nõ point du corps. Cela alleguai-ie à ma Pauline, qui me recommãdoit ma santé: car sachant que son ame tourne & vit en la mienne, pour son respect ie commence à prendre garde à moy, mais combien que la vieilleſſe m'ait fortifié contre pluſieurs difficultez, à preſent ie commẽce à perdre ce biẽfaſt d'vn tel lãgage. I'ai penſé qu'en ce vieillard il y auoit du ieune homme que l'on eſpargne trop. Ainſi donc, pource que ie ne puis requerir de ma femme qu'elle m'aime d'auantage, elle a obtenu de moy, que ie me choye plus tẽdrement qu'autresfois. Car il faut ſe licencier, quand il eſt queſtiõ de desirs hõneſtes, & quelquesfois meſmes en afaires & cauſes vrgentes, pour l'honneur de ſes amis, c'eſt choſe cõuenable de ſe tourmenter pour recouurer ſanté, ſe maintenir, & monſtrer viſage ioyeux, d'autant que l'homme vertueux eſt tenu de viure autant qu'il apartient, ſans deſirer la mort quand bon lui ſemble. Celui qui ſans reſpect de femme & d'ami ne cerche que la fin de ſa vie, & demande la mort, eſt vn delicat. Que l'ame ait ce commandement ſur ſoimeſme, quand le profit de ceux à qui elle eſt obligée le requiert, de ſe deſpeſtrer de la mort non ſeulement pour ſoy, mais meſmes eſtãt ſur le point de deſloger du corps, d'y r'etrer, afin de pouuoir ſe preſter à ſes amis. C'eſt vne vraye magnanimité de retourner en vie pour le bien d'autrui: cõme pluſieurs grands perſonnages l'ont maintesfois prati-

que

qué. Mais i'eſtime auſſi que c'eſt vne grande humanité, de contregarder ſoigneuſement ta vieilleſſe (le plus beau fruict de laquelle conſiſte à maintenir ſa ſanté & à viure plus réiglément que de couſtume) ſi tu conois que ce ſoit choſe plaiſante, profitable & honnorable à quelqu'vn des tiens. D'auantage, il y a beaucoup de ioye & de gain en cela. Car quel plus grand contentemẽt ſçauroit-on trouuer que d'eſtre tãt aimé de ta fẽme que pour cela tu deſires de viure? Par ainſi ma Pauline me peut imputer & ſa crainte & la mienne. Demandes-tu au reſte ce qui s'eſt enſuyui de ma deliberation de ſortir aux champs? Si toſt que i'ay eſté arriere de l'air eſpais de Rome, & de la ſenteur des cuiſines fumãtes, leſquelles venans à eſtre eſuentees; eſpandent auec la pouſſiere toute ceſte vapeur peſtilente qu'elles tenoyent encloſe, i'ay ſenti changement en mon indiſpoſition. Cõbien penſes-tu que i'aye puis apres recouuré de vigueur, ayant gaigné le vinoble? Eſtant en la prairie, i'ay commencé à me ruer ſur la viande auec fort grãd appetit. Ainſi donc maintenant ie me ſuis reprins: ceſte maigreur d'vn corps qui n'a point de ſanté aſſeuree, & qui ne tend qu'a ſon declin, s'eſt eſuanouïe, ie commẽce à eſtudier à bon eſciẽt. Le lieu n'aide pas beaucoup à cela, ſi l'eſprit ne s'accõmode à ſoy meſme: car s'il lui plait, au milieu de toutes occupations il aura touſiours vn cabinet. Mais celui qui choiſit des quartiers de pays, qui cerche à ne faire riẽ, trouuera par trop eſtroitte place. Car on recite que Socrates oyant quelqu'vn qui ſe plaignoit d'auoir perdu ſõ temps en voyageant çà & là, lui reſpondit, Non ſans cauſe: car tu portois toymeſme. O que la cõdition de pluſieurs ſeroit heureuſe, s'ils s'eſlõgnoyẽt d'eux meſmes! Mais ils ſõt les premiers à ſe deſbaucher, à ſe corrõpre & forger des peurs. Que ſert de paſſer les mers, & courir de ville en autre? Si tu veux fuir les maux qui te preſſẽt, ia n'eſt beſoin que tu ſois ailleurs, mais ſois autre. Poſe le cas que tu ſois venu en la ville d'Athenes ou à Rhodes. Choiſi quelque ville à tõ plaiſir. Qu'importe comment on y vit, ſi tu y apportes tes façõs de faire? Si tu penſes que les richeſſes rendent l'hõme heureux, la pauureté (voire l'aparẽce & preſomption d'icelle, qui eſt vne opinion deplorable) te torturera ſans ceſſe. Car encores que tu poſſedes beaucoup, toutesfois d'autant qu'vn autre a d'auãtage, tu t'eſtimeras diſetteux eſtãt deſtitué de ce pardeſſus q̃ l'autre a. Eſtimes-tu que tõ biẽ cõſiſte à eſtre grãd

Venãt puis apres au premier point de ſa lettre il mõſtre le profit receu pour ſa ſanté en s'eſtant retiré de Rome aux champs en telle ſorte qu'il adiouſte auſſi que la ſolitude ne ſert de riẽ à vn eſprit malade, ſur quoy il diſcourt amplement.

Contre Auarice.

entre les hommes ? Tu ſecheras ſur le pied voyant vn tel eſleu Conſul, & l'autre remis en ceſte charge pour la ſeconde fois: tu perdras toute contenance, quand tu viẽdras à rencontrer dedans les regiſtres publics le nom d'vn qui aura eſté pluſieurs fois en eſtat: la fureur de l'ambition ſera ſi grande, que ſi vn ſeul te deuance, tu ne penſeras point qu'aucun marche apres toy. Tu cuideras que la mort ſoit vn mal extreme: combien que tout le mal qui ſoit en icelle ſoit de la redouter: mal qui la precede de loin. Nõ ſeulement les dangers, mais les ſoupçons d'iceux t'eſpouanteront. Des ſonges & des ombres t'agiteront inceſſamment. Que gaigneras-tu d'eſtre ſorti ſauf de tant de villes de la Grece, & d'eſtre eſchapé de viſteſſe à trauers tous tes ennemis? La paix meſmes t'effrayera. Tu ne te fieras nullemẽt es choſes les plus feables, incontinent que l'ame ſera esbranſlee: car ſi toſt qu'elle a fait couſtume de ſe donner peur, tu n'es plus diſpoſé à maintenir en toy repos ni contentement quelconque. Elle fuit au lieu de gauchir aux coups: or ſi nous tournons le dos aux afflictions, elles ont plus grande prinſe ſur nous. Venant à perdre l'vn de tes amis, tu eſtimeras ceſte perte l'vn des plus grands maux du monde, cependant auſſi grande folie eſt-ce de les regretter, comme de pleurer, pource que les fueilles des beaux arbres qui embelliſſent ta maiſon ſont tombees par terre. Autant verdoye vne choſe que l'autre, à quoy tu prens plaiſir. La mort en eſcourra l'vne auiourd'hui, l'autre demain. Mais comme nous portons patiemment la cheute & perte des fueilles d'vn arbre, pource qu'elles renaiſſent: ainſi dois tu ſuporter la perte de tes amis que tu eſtimois eſtre les paſſetemps de ta vie: pource qu'ils ſont reſtaurez, encores qu'ils ne renaiſſent pas. Mais ils ne ſeront pas tels qu'ils eſtoyent eſtans au monde. Et toy, ſeras tu touſiours vn meſme? Tu changes de iour en iour & d'heure en autre. la mort qui rauit ceux là ſe deſcouure plus aiſément, la tiene ne ſe void pas ſi bien: pource qu'elle marche à couuert. Les morts ſõt emportez & nous qui ſuruiuons ſommes furtiuement emblez à nous meſmes. Au lieu de penſer à ces choſes, & appliquer des remedes aux bleſſures, veux-tu ſemer en ton cœur des cauſes de faſcherie, eſperant ceci & deſeſperant de cela ? Si tu es ſage, meſle l'eſpoir auec le deſeſpoir, n'eſperant iamais ſans deſeſperer, & ne deſeſperant ſans eſperer. Quel profit a peu apor-

Contre la peur.

Contre la perte des amis.

aporter à quelqu'vn de tracasser ainsi par pays? Cela n'a pas atrépé les voluptez, ni refrené les cupiditez, ni reprimé les choleres, ni rõpu les impetuositez indõtees del'amour; brief ce tracas n'a tiré de l'ame pas vne seule escharde de vice, n'a point aiguisé le iugemẽt, ni dechassé l'erreur: tout ce qu'il a fait, ç'a esté d'amuser pour vn peu de tẽps l'esprit à ie ne sçai quelles nouuelletez, cõme on void les enfãs s'estõner, quãd on leur monstre des choses qu'ils n'ont iamais veuës. Au reste, ces allees & venues ne font sinon rendre plus legere & remuante la pensee volage, qui au plus fort de son mal s'irrite & s'altere tellement, que ceux qui estoyent courus ardamment en quelque pays, en desiogent encores plus viste, & à la mode des oiseaux passagers s'en volent de là plustost qu'ils n'y estoyent venus. Les voyages de contree en autre te feront conoistre les peuples, te mõstrerõt quelques nouuelles formes des montagnes, des campagnes spacieuses & non acoustumees, des vallons arrousez de riuieres courantes, quelque fleuue qui aura certaine proprieté remarquable, cõme le Nil qui croit en esté, ou le Tigris, qui se perd, puis ayãt fait vn lõg circuit dessous terre, r'être en son canal, & repréd sa course viste & spacieuse cõme deuãt, ou cõme le Meãdre, tãt celebré & chãté des Poëtes, qui fait vne infinité de tours, & retours, qui souuẽtesfois sort de son lict pour entrer en celui de son voisin, puis reuiẽt: mais tels voyages ne te feront ni plus sain ni plus sage. Il faut tenir coup à l'inquietude, & hanter les maistres de sageſſe, afin d'aprẽdre ce que nous cerchõs, & cercher ce que nous ne sçauons pas encore. C'est le moyẽ de desgager l'esprit hors d'vne miserable seruitude, & le mettre en liberté. Tandis que tu ignoreras ce qu'il faut fuir & suiure, ce qui est necessaire & superflu, ce qui est iuste & hõneste, cela ne s'appelle point voyager, mais va bõdegabõder & se fouruoyer. Ce tracas ne te soulagera nullemẽt: car tu chemines acõpagné de tes affectiõs, & tes maux te suyuent. A la miene volonté qu'ils te suyuisẽt seulemẽt, ils seroyent quelque peu esloignez de toy: mais tu les portes sur tes espaules, tellement qu'ils te pressent de tous costez, & te font viuement sentir en tous endroits leurs aiguillons. Il faut cercher remede quand on est malade, sans se soucier de chãgemẽt de lieu. Si quelqu'vn s'est rompu la cuisse, ou desboité quelque iointure, il ne monte pas en coche, ni ne va s'embarquer, ains appelle le chirurgien, afin de

Contre le tracas par diuers pays.

Qui voyage pour acoster les troubles de son esprit, ordinairement il se trouble d'auãtage.

remettre proprement ce qui eſt briſé, & remboiter ſa iointure. A quel propos dõc cuides-tu que changeãt de pays, tu pourras guerir tõ ame briſee & diſloquee en tãt d'ẽdroits? Le mal eſt trop grãd, pour eſtre gueri en ſe faiſant ainſi voiturer de lieu en autre. Pour voyager l'on ne deuient medecin, ni orateur. Il n'y a art ni ſcience qui s'aprene en remuãt ainſi meſnage. Mais la ſageſſe, qui eſt le plus beau treſor du monde, ſe peut elle pas aprendre en voyageant? Croi moy qu'il n'y a chemin au mõde qui te iette à l'eſcart de tes cõuoitiſes, de tes choleres, de tes peurs. S'il y en auoit q̃lqu'vn to⁹ les hõmes s'amaſſeroyẽt, & de cõpagnie s'ẽ iroyẽt rendre là. Ces maux te preſſeront, te matterõt, te pouſſerõt par mer & par terre, tãdis que tu en porteras les cauſes dedans toy. T'esbahis tu qu'vne ſi longue fuite te ſert de ſi peu ?ce que tu fuis, t'acompagne. Amande toy, deſcharge ce paquet, qui t'acable, & pour le moins tiẽ quelque meſure en tes deſirs. Racle de tõ ame la meſchãceté. Si tu veux faire des voyages plaiſans, gueri ta guide. L'auarice demeure attachee à tõ cœur, tãdis que tu cõuerſeras auec vn auare & taquin. Au tãt de tẽps, que tu hãteras vn orgueilleux, l'orgueil t'ẽplira de vẽt. Frequẽtãt la compagnie d'vn aſſaſſin, tu ne cercheras qu'à eſpandre le ſang. Les compagnies des desbaucheurs de femme t'ẽflãmeront à paillardiſe. Si tu veux eſtre deſpouillé des vices, il faut ſe retirer bien loin arriere de tous mauuais exẽples. L'auarice, la diſſolution, la cruauté, la fraude, ennemis qui proches de toy t'ẽdommageroyẽt grandemẽt, ſont dedans toy. Acoſte toy de gens de biẽ: paſſe les iours & les nuicts auec les deux Catons, auec Lælius, auec Tubero, & ſi tu trouues propre la conſolation des Grecs, range toy aupres de Socrates & de Zenon. L'vn t'enſeignera de mourir au beſoin, & l'autre auãt qu'il ſoit beſoin. Vi auec Chryſippus & Poſidonius qui te donneront la conoiſſance des choſes diuines & humaines. Ils te commanderont de mettre en pratique ce que tu auras apris, & à ne te contenter d'vn langage bien poli qui chatouille les oreilles des eſcoutans, mais à fortifier ton cœur, & lui faire meſpriſer toutes menaces. Car l'vnique port de ceſte vie agitee & turbulente, eſt meſpriſer l'auenir, demeurer reſolu, oppoſer la poitrine ouuerte à tous les traits de l'aduerſité, ſans cõniller ni chercher des cachettes. Nature nous a creez magnanimes: & comme elle a dõné à certains animaux vn naturel farouche, aux autres

Remede cõtre ce tracas, c'eſt de quitter la compagnie des meſchãs & hãter les gens de biẽ.

2. Il entre au deuxieſme point, & mõſtre l'excellence & grãdeur de l'ẽtendemẽt humain.

tres ruſé, aux autres craintif, auſſi nous a elle eſlargi vn tel entendement ſublime & plein de gloire, qui cerche lieu pour y viure vertueuſement, ſans ſe ſoucier s'il eſt treſſeur ou non, qui reſſemble du tout au monde, lequel il enſuit & contrefait autant que poſſible eſt à ſa foibleſſe. Il ne cerche que louange, & demande d'eſtre veu. C'eſt le ſeigneur de toutes choſes, au deſſus deſquelles il eſt eſleué: voila pourquoi il ne s'abaiſſe ſous pas vne d'icelle: rien ne lui ſemble peſant, il eſt ſi robuſte que faix aucun ne le peut courber.

Le trauail & la mort ſont, à les voir, terribles,

Ce dit le Poëte, ce que ie nie, pourueu qu'vn homme les puiſſe regarder entre deux yeux, & trauerſer ces brouëes d'ẽtre deux. Beaucoup de brouilleries no⁹ ont effrayé de nuict, dõt nous nous ſommes mocquez le iour. Mais Virgile a proprement dit que

Le trauail & la mort ſont, à les voir, terribles.

Rien n'eſt impoſſible à l'entendement qui veut prendre tant ſoit peu de courage.

Il ne les fait pas terribles en effect, mais à la rencontre: cela s'appelle ſembler, & non pas eſtre: y a-il choſe plus à redouter en cela q̃ ce que le commũ bruit en a publié? A quel propos, ami Lucilius, vn hõme craindra-il la peine & la mort? Mais ie rencontre encor ces gens qui penſent impoſſible tout ce qu'ils ne peuuẽt faire, & crient que les Stoiques propoſent des preceptes que la nature humaine ne ſçauroit effectuer. Or conſidere combien meilleure opinion i'ai conceuë d'eux, ſouſtenant qu'ils peuuent faire ce que les Stoiques requierent, s'ils en auoyent la volonté. Brief, y a-il homme qui ait perdu ſes peines, quãd il s'eſt eſuertué d'executer tels enſeignemẽs lui ſont-ils pas aparus aiſez à meſure qu'il les a pratiquez? Ce n'eſt pas à cauſe qu'ils ſont difficiles que nous reculons: mais pource que nous faiſons les reſtifs ils ſont difficiles. Qui en voudra vn exemple, conſiderez Socrates ce vieillard qui auoit tant ſouffert, eſprouué en tous dãgers, qui auoit dompté la faim, & la diſette agrauee par les charges de ſon image, & les fatigues de la guerre, & les enuis domeſtiques qui l'auoyent pincé de tous coſtez, ſoit qu'õ conſidere ceſte mauuaiſe reſte de femme qui crioit inceſſamment apres lui, ſoit ſes enfans rebelles & retirans plus de la mere que du pere. Tant y a qu'il veſcut ainſi la pluſpart du tẽps, ou à la guerre, ou ſous la domination des tyrãs, & que la tyrannie. Il porta les armes l'eſpace de vingt ſept ans, les ayant poſees ſa ville ſe vid ſous le ioug des trente ty-

Exemples de ce que deſſus en Socrates.

rans, entre lesquels plusieurs lui estoyent ennemis. Finalement, proces lui est fait sur des crimes atroces, lui ayant esté mis sus qu'il estoit atheiste & desbaucheur de la ieunesse, dont s'ensuyuoit mespris des dieux, rebellion contre peres & meres, & renuersemẽt de l'estat. De telles accusations s'ẽsuiuirẽt la prison & la poison. Tant s'en faut que telles algarades ayent esbranslé le cœur de Socrates, qu'elles ne lui ont pas fait changer de visage. Iusques au dernier souspir, il cõserua l'admirable & singuliere reputatiõ qu'il auoit acquise: iamais hõme ne le vid plus ioyeux ou plus triste vne fois que l'autre: les choses estans si peu arrestees il demeura touiours semblable à soy. Voulez-vous vn autre exẽple? tenez celui de Caton d'Vtique, à qui la fortune s'attacha plus rudemẽt & plus obstinémẽt. Lui ayãt fait teste en to⁹ endroits, finalemẽt en la mort il ne laissa pas de mõstrer qu'vn homme vertueux peut viure & mourir en despit de la fortune. Il passa toute sa vie parmi les guerres ciuiles, ou du moins il y entra biẽ ieune. On peut dire qu'il ne fut pas moins que Socrates sous la tyrannie, si d'auanture on n'estime que Pompeius Cẽsar, & Crassus, estoyẽt liguez pour maintenir la liberté. Quoy que la Republique eust tãt de fois changé, nul ne vid Caton changé: il se maintint touiours le mesme en toute occurrence, en la præture, estãt rebuté du peuple, soit qu'on le tirast en iustice, ou qu'il y poursuiuist les autres, en son gouuernement, en ses harangues, en l'armee, en la mort: brief en ceste esbrãslemẽt l'estat public, lors que Cæsar estoit apuyé sur dix vaillantes legions, & sur le secours de tãt d'estrangers, & Pompeius de l'autre auec ses forces, Caton seul suffisoit contre tous. Lors que les vns enclinoyẽt au parti de Cæsar, les autres à celui de Põpeius, Caton seul en dressa vn pour la Republique. Si tu remues en ton esprit l'estat de ce temps-là, tu verras d'vn costé le peuple ayãt l'oreille leuee & ne demãdãt que nouueauté, de l'autre les Senateurs, les cheualiers, & tout ce qu'il y auoit de bon & de beau dedans Rome: puis au milieu de tout cela la Republique & Caton. Tu t'esmerueilleras de le voir au milieu de deux partis si contraires, lesquels il condamne & desarme: & la sentence qu'il donne de leurs deportemens est, qu'il a resolu se faire mourir, si Cæsar demeure maistre, & de se releguer si Pompeius estoit le plus fort. Que deuoit craindre celui qui auoit decerné contre soy, contre les victorieux, & contre le vaincu? ses

Autre exẽple en Caton d'Vtique, sur la constance duquel il discourt en Stoique, notamment au fait de la mort.

plus

plus grands ennemis ne pouuoyent pas en ordonner d'auãtage. C'eſt donc par ſon propre arreſt qu'il eſt mort. Veux-tu voir que les hommes peuuent ſupporter des trauaux? Caton conduiſit a pied vne armée par les deſerts d'Afrique. Et qu'ils peuuent endurer la ſoif? lui eſtant en des coſtaux ſteriles, trainant les reſtes d'vn camp deſfait & pillé, ayant le corſelet ſur le dos, ſupporta la ſoif, & quand on trouuoit quelquesfois de l'eau, il ne beuuoit que le dernier. Pour te faire conoiſtre que l'honneur & l'autorité ne peuuent eſtre meſpriſées, le meſme iour que Caton fut eſconduit d'vn office qu'il pourchaſſoit, il joua à la paume en pleine place. Et pour te faire entendre que la puiſſance des grands n'eſt pas ſi redoutable que l'on penſe, il s'attacha d'vn coup à Pompeius & à Cæſar, à l'vn deſquels on ne s'oſoit prẽdre, ſi ce n'eſtoit pour ſe mettre en la bõne grace de l'autre. Au milieu des armes, il ſe bannit, & tua, afin de monſtrer que la mort, & l'exil peuuent eſtre mis à non chaloir. Nous pouuons donc prendre meſme reſolution contre tous ces accidens: pourueu qu'il no⁹ plaiſe ſecouër le ioug de noſtre col. Il faut pour vn premier item cracher contre les voluptez qui eneruent & amoliſſent l'eſprit, & ne ſe contentent de peu. Or qui deſpend de l'inconſtance des afaires du monde, il a beſoin de beaucoup demander. En apres les richeſſes doyuent eſtre meſpriſees, ce ſont recõpẽſes de ſeruitude. Meſpriſons l'or, l'argẽt, & tout ce qui empeſche les maiſõs qu'õ appelle aiſees & heureuſes. La liberté ne s'acquiert pas pour neãt. Si tu l'eſtimes beaucoup, il faut peu priſer toutes autres choſes.

Rien n'eſt impoſſible à vn cœur reſolu.

Dequoy nous doyuent ſeruir les exẽples des hommes vertueux & commẽt il les faut appliquer.

CV.

.II. *Des cauſes de la ruine de l'hõme, & des moyens de les euiter.*

.12. *En quoy conſiſte la pluſpart du repos de l'eſprit.*

IE te monſtrerai à quoi tu dois prendre garde pour viure en repos: & ſuis d'auis que tu preſtes l'oreille à mes enſeignemẽs, tout ainſi que ſi ie t'aprenoy le moyẽ de te maintenir ſain en vn mauuais air. Conſidere quelles ſont ſont les cauſes qui pouſſent vn homme à ruiner l'autre, tu trouueras que c'eſt l'eſperance, l'enuie, la haine, la peur, le meſpris. La plus legere de toutes c'eſt le meſpris, dont pluſieurs ſe ſont aidez cõme de garde de leurs vies: & quicõque n'ẽ fait eſtat, certaine-

1. L'eſperãce, l'enuie, la haine, la peur & le meſpris, ruinent les hõmes.

Contre le meſpris.

ment il foule aux pieds tout cequ'on peut dire & penſer de lui, ſans s'y amuſer en ſorte que ce ſoit. Perſonne ne s'acharne ſur vn homme meſpriſé, ni ne prend plaiſir à lui nuire. Si vn ſoldat eſt tombé par terre en vn conflict, on paſſe outre ſans le fraper : mais s'il eſt debout on lui court ſus. Tu fruſtreras les meſchans de leur eſperance, ſi tu n'as rien qui puiſſe irriter la conuoitiſe mauuaiſe d'autrui, & ſi tu ne poſſedes choſe aucune qui ſoit de prix. Car c'eſt ce qu'on recerche encores qu'on ne ſache pas bien où il eſt. Quant à l'enuie tu t'en garentiras en ne faiſant point de monſtre, ne vãtant tes moyens, & ſi tu as aprins de t'eſiouir à par toy & rire (comme on dit) ſous tõ chapeau. Tu euiteras la haine qui procede d'offenſe, ne prouoquant perſonne de gayeté de cœur, & le ſens commun te deliurera de ce danger qui a ruiné beaucoup d'hommes. Aucuns ont eu la haine au cœur, ſans auoir perſonne à qui ils peuſſent ſe prendre. Le moyen de n'eſtre redouté, ſera de viure en vne condition mediocre, & eſtre debonnaire, brief tel que chaſcun ſache qu'il n'y aura danger de la vie à t'offeſer : de fait tu dois eſtre prompt à te reconcilier, ſans rien garder de mauuais en ton cœur, ains eſtre puis apres vray ami. Eſtre redouté en ſa maiſon par les ſeruiteurs ou par les enfans eſt auſſi faſcheux, qu'eſtre redouté dehors. Il n'y a homme ſi foible qui ne puiſſe beaucoup nuire. D'auantage qui eſt redouté, il redoute auſſi : & nul n'a peu viure en ſeureté qui a fait du terrible enuers les autres. Reſte le meſpris, le moyẽ duquel eſt en la puiſſance du meſpriſé q porte paiſiblement le meſpris, pource qu'il le veut porter, encores qu'il ait merité tout autre traitement. Les bonnes lettres eſteignent l'incommodité du meſpris, item les amitiez de ceux qui ont quelque credit aupres des grands Seigneurs, pres deſquels il ne ſera que bõ de s'aprocher, ſans toutesfois s'acrocher à eux, de peur que le remede ne nuiſe d'auantage que le mal meſme. Mais rien ne ſeruira tant que de demeurer quoy, communiquer peu auec autrui, & beaucoup auec ſoymeſme. Il y a ie ne ſçay quoy de charme en vray parler attrayãt le flateur, qui tire du cœur ce qui y eſt caché comme font l'yureſſe & l'amour. Nul ne cele ce qu'on lui dit en l'oreille : nul ne raconte ſimplement ce qu'il a ouy dire. Qui decelera vne choſe, ne celera pas le nõ de l'autheur de celle. Chaſcun a quelque autre auquel il adiouſte autãt de foy, cõme on fait à lui. Pour ſe cõtenter des oreilles d'vn

Contre l'eſperance.

Contre l'enuie.

Cõtre la haine.

Contre le meſpris.

2. Du regle contre les paſſions: & du contentement de l'eſprit.

baille Iliad

bailler ſon bābil en garde, il s'adreſſera à tout vn peuple: tellement qu'vn ſecret deuiendra vn bruit commun. Vne bōne partie du repos de l'eſprit cōſiſte à ne commettre point de meſchāceté. Les cholères & vindicatifs viuent en trouble & confuſion: s'ils font beaucoup de mal, ils ont beaucoup de peur, & ne ſont iamais à requoy: car ils tremblēt & demeurēt irreſolus apres le coup. La conſcience ne leur dōne point de relaſche: de fois à autre elle les contraint de ſe regarder. Quicōque attēd le coup eſt aſſez chaſtié: or quicōque craint il attēd. Il y peut auoir en vne mauuaiſe conſciēce quelque choſe qui cachera l'homme: mais nulle qui l'aſſeure. Car encores qu'on ne le deſcouure pas, il pēſe que cela ſe pourra faire: il treſſaute en dormant, & toutes les fois que la meſchanceté d'vne autre parle, il penſe à la ſiene, qui ne lui ſemble iamais aſſez effacee ni cachee. Somme, vn meſchant aura quelquesfois l'adreſſe de ſe cacher, mais il n'eſt iamais aſſeuré de l'eſtre.

Contre la cholere & vengeance.

CVI.

Diſpute, ſi ce qu'on appelle Bien eſt Corps ou non.

IE reſpon vn peu biē tard à tes lettres, nō point pour eſtre beaucoup occupé: garde de receuoir telle excuſe. Ie ſuis empeſché, comme le ſont tous ceux qui le veulēt eſtre. Les afaires ne coupent apres perſonne, ce ſommes nous qui les embraſſōs, cuidās que beaucoup tracaſſer ſoit vn ſigne de felicité. Qui m'a dōc retenu que ie n'aye promptement reſpondu à ta queſtion? Elle ſe recōtroit en la matiere que i'ay maintenāt en main, car tu ſçais que i'ay deliberé de traiter la Philoſophie morale, & d'expliquer toutes les queſtions qui en dependent. Par ainſi ie ne ſçauoy pas bōnemēt ſi ie deuoy te remettre vne autrefois, & attēdre que ie fuſſe venu à l'endroit où la queſtion doit eſtre traitee, pour t'en rendre raiſon alors. Mais i'ai eſtimé plus ſeant de ne retenir pas ſi longuement celui qui venoit de ſi loin: au moyē dequoy ie veux extraire de ceſte ſuite de choſes qui s'entretienēt, ce que ie t'enuoye, & s'il y a quelques autres ſolutiōs à ce propos, ie t'en ferai part quand meſme tu ne m'en requerras point. Demandes-tu que c'eſt? Choſes dont la ſciēce eſt plus plaiſāte que profitable: cōme eſt celle que tu mets en auant, à ſçauoir, ſi ce que

Ayant condamné l'excuſe ordinaire & commune de ceux qui ſont pareſſeux à eſcrire, il reſpōd à la curieuſe demande de Lucilius.

Si ce qu'on appelle bien eſt vn corps.

l'on appelle Bien eſt vn corps. Ie reſpon que c'eſt vn corps: car il agit. Ce qui agit, eſt corps. Le bien agite l'ame, & la forme contient en quelque ſorte. Ainſi donc les biens du corps, ſont corps, & les biens de l'ame ſont corps: car l'ame eſt corps. Il faut que le bien de l'homme ſoit corps, attendu que l'homme eſt corporel. Ie ſuis bien abuſé ſi les choſes qui nourriſſent le corps, & qui gardent ou reſtaurent ſa ſanté ne ſont corps. Dont s'enſuit que le bien de l'homme eſt corps. Tu ne doutes pas, ce croy-ie, que les affections ſont corps, comme la cholere, l'amour, la triſteſſe: afin que ie ne ſois contraint de meſler ici des choſes dont tu ne m'interrogues pas. Si tu en doutes, regarde ſi elles nous changent la contenance, ſi elles rident le front, ſi elles rendent le viſage ouuert, ſi elles y font monter le ſang, ou ſi elles l'en chaſſent. Quoy donc? penſes-tu que ces marques tant euidentes ſoyent imprimees au corps par choſe qui ſoit autre que corps? Si les affections ſont corps & maladies de l'ame, comme l'auarice & la cruauté, qui ſõt maux enueillis, & incurables: la malice, & toutes ces eſpeces, comme malignité, enuie, orgueil, le ſeront auſſi. Par conſequence oppoſite les biens ſeront corps: pource qu'ils ſont contraires aux vices, & qu'ils produiront en toy les meſmes indices. Ne vois-tu pas combien la vaillance communique de vigueur aux yeux? combien la prudence fournit de viuacité à la voix? combien de modeſtie & de repos l'attrépãce? cõbiẽ belle couleur & cõtenance la ioye? combien de rigueur la ſeuerité? combien de relaſche la gayeté? Ces biens doncques ſont corps qui changent la couleur & l'habitude des corps, leſquels ils maiſtriſent. Or toutes les vertus que ie vien de reciter, auec tout ce qui en procede, ſont biens. Il eſt certain que tout ce par le moyẽ dequoi vne choſe peut eſtre touchee eſt corps: car, comme dit le Poëte Lucretius, nulle choſe ne peut toucher ni eſtre touchee, ſi elle n'eſt corps. Toutes les choſes ſuſmentionnees ne chãgeroyẽt pas le corps, ſi elles ne le touchoyent: elles ſont doncques corps. Ie dy d'auantage que ceſte partie de nous, ſi puiſſante qu'elle pouſſe, contraint, arreſte & commande, eſt corps. La crainte nous arreſte-elle pas? Et l'audace nous pouſſe elle point? Sent-on pas la magnanimité eſbranſler viuement la perſonne? L'attrempance refrene & arreſte court: la ioye eſleue: la triſteſſe abat. Brief, c'eſt du commandement de vice ou de vertu, que pro-

La reſponſe de Seneque ſent le Paradoxe Stoque, amplement refute par les autres philoſophes qui monſtrent que le Bien giſt es facultez de l'ame raiſonnable laquelle agit & remue le corps ſelõ la diuerſité des paſſiõs.

cedent toutes nos œuures. Ce qui commande au corps, est corps: & ce qui violente le corps, est corps aussi: le biẽ du corps est corporel: le bien de l'homme est le bien du corps: il est donc corporel. I'ay satisfait à ton desir, puis qu'il t'a pleu. mais maintenant ie dirai à moymesme ce que ie prenoy que tu diras: Ceci s'appelle iouër aux eschets: c'est distiller son cerueau apres des choses de neant, qui rẽdent les hommes subtils, mais ne les font pas gẽs de bien. Il y a plus de rondeur & de simplicité en la vraye science. Pour auoir la conscience droite, il ne faut pas estre si sçauant. Or comme nous ne pouuons estancher nostre babil en toutes autres choses, ainsi barbouillons-nous la Philosophie de discours inutiles. En maniant les bonnes lettres nous tenons aussi peu de mesure qu'en tout le reste. Nous n'aprenons riẽ pour deuenir meilleurs, mais pour paroistre grãds & clercs.

Censure notable de la dispute precedente.

CVII.

.1 1. *Des dangers qu'il faut que l'homme trauerse durant sa course, & du moyen de les adoucir.*

.2 2. *De la constance requise en l'homme pour supporter l'inconstance des choses, & la necessité du destin.*

VEST deuenuë ta prudence? où est la viuacité de ton iugement? & ta magnanimité? t'estõnes-tu de si peu de chose? tes valets ont pensé que tu faisois de l'empeschẽ pour couurir ta fuite. Si tes amis t'abusoyent (donnons leur ce nom, puis qu'Epicurus les a ainsi qualifiez) quel dommage en receurois-tu? Tu vois plus ceux qui t'empeschoyent de bien faire, & qui te rendoyent importun aux autres. Il n'y a rien de nouueau ni d'extraordinaire en cela. C'est chose aussi ridicule de s'offẽser de telles trauerses, comme de se plaindre qu'on ait fait reiallir de l'eau ou de la bouë contre toy, quand tu marches par les rues. Nous sommes en ceste vie comme en vne estuue, ou parmi vne troupe de gens, ou en vn grand chemin: il y aura des entremises, & dés auantures. Nostre vie n'est pas vne plaisanterie & delicatesse. Tu es entré en vn long voyage: ou force est que tu glisses, que tu chopes, que tu tombes, que tu sois lassé, & que tu cries, O mort! c'est à dire que tu te lamentes. Quant à ta compagne, tu la laitras en quelque lieu apres toy, ou l'enterreras, ou tu craindras pour elle. Il faut acheuer le chemin raboteux de ceste vie à trauers tels achopemens:

1. C'est perdre le sens & se precipiter en misere, de trouuer estrãge le changemẽt de prosperité en aduersité.

chemens: fortifions noſtre cœur contre tous ennemis. Apprenons lui qu'il eſt arriué en vn lieu de qui l'on doit dire que

Virgile au 6. liu. de l'Eneid.

Le dueil & les ſoucis vengeurs y ſont couchez
Les maux minans nos corps y ſont auſſi cachez
Auecques la chagrine & caduque vieilleſſe.

2. Premier remede contre toutes les trauerſes de noſtre vie.

Auec ceſte chambree il faut paſſer noſtre vie. Tu la peux meſpriſer, mais tu ne ſçaurois t'en deſgager. Le moyẽ de ne s'en ſoucier eſt de penſer ſouuent à l'auenir, & le tenir pour venu. Quicõque s'eſt apreſté de lõgue main à quelque choſe en eſt aproché plus courageuſement, & s'il a premedité quelques aduerſitez, il leur fait teſte puis apres. Au contraire, qui ne s'eſt point preparé il treſſaute de peur au moindre dãger qui ſe preſente. Dõnõs ordre que rien nous auiene dequoy nous diſions, Ie n'y auoy pas pẽſé. Et pource que les nouueautez ſont plus faſcheuſes, telle penſee aſſiduelle fera que tu ne ſeras aprẽtif en aduerſité quelconque. Tes ſeruiteurs t'õt ils abãdonné? Ils en ont pillé vn, accuſé l'autre, tué celui-la, foulé aux pieds ou empoiſonné l'vn, porté faux teſmoignage contre l'autre. Tous les maux que tu ſçaurois rameteuoir ſont auenus à pluſieurs, & auiendront ci apres. Les traits deſcochez contre nous ſont diuers & en grand nombre. Aucuns demeurent fichez en nous, les autres ſont eſlancez contre, & aprochent, il y en a d'autres dardez contre nos prochains, dont nous ne ſommes pas moins en peine, que s'ils eſtoyẽt iettez contre nous meſmes. Ne nous eſmerueillons d'accident quelconque: nous ſommes nez à cela: nul n'a ocaſion de s'en plaindre, d'autant que tous y ont leur part, voire leur eſgale portion: car ſi quelqu'vn eſt eſchappé d'vn inconuenient, il a peu le ſentir. Or vne ordonnance eſt eſgale à tous ceux auſquels elle eſt propoſee, encores que tous ne s'en aident. Commandons à noſtre ame de demeurer en ſon rang, & ſans murmurer payons les tributs que nous deuons à Nature. L'hiuer ameine les froidures, tremblons de froid: l'eſté rameine les chaleurs, ſuons de chauld: l'intemperature de l'air eſprouue les corps; ſoyons malades. Nous rencontrerons quelque part vne beſte ſauuage, ou vn brigãd, pire que toutes les beſtes enſemble. L'vn ſera noyé, l'autre reduit en cendres. Nous ne ſçaurions changer ceſte condition des choſes. Ce que nous pouuõs, eſt d'auoir le cœur reſolu & digne d'vn homme de bien, par le moyen

Le deuxieſme.

Le troiſieſme.

moyẽ duquel no⁹ ſupportiõs cõſtãmẽt tous accidens,& acquieſciõs à l'ordre de Nature,laquelle fait ence gouuernemẽt d'aujourd'hui les reuolutiõs quẽ tu y remarques. Apres la pluye vient le beau temps:les tourmentes & tẽpeſtes ſuccedent aux bonaſſes & tranquillitez. Les vẽts ſouffient tour à tour. Le iour ſuit la nuict. Nous voyons vne partie du ciel, l'autre nous eſt cachee. Le mõde eſt cõpoſé d'elemens contraires. Acommodons noſtre ame à ceſte loy: qu'elle la ſuyue & luy obeiſſe; qu'elle penſe que tout ce qui auient,deuoit auenir: qu'elle ſe garde de tãcer Nature. Il eſt bon de ſupporter ce que tu ne peux corriger,& ſuiure ſans murmure ni cõplainte ce grand Dieu, par la prouidence duquel toutes choſes auienent. Mauuais ſoldat eſt celui qui ſuit à regret ſon capitaine. Et pourtant obeiſſons promptement & alaigrement, ſans quitter la courſe d'vne ſi belle vie qu'eſt la vie humaine, en laquelle eſt entrelaſſé tout le mal que nous ſouffrõs: & au reſte, parlons à Dieu, par la conduite duquel ceſte machine ronde eſt gouuernee, en meſmes termes que fait le Stoique Cleanthes, en des vers elegans, que ie prendrai licẽce de tourner en noſtre langue, à l'exẽple de Ciceron treſeloquent orateur. S'ils te plaiſent, tu m'en ſcauras gré: ſi tu n'y prens gouſt, ſaches qu'en cela ie me ſuis conformé à Ciceron. Voici donc ce que diſoit Cleanthes:

Le cinquieſme.

Le ſixieſme

O pere ſouuerain, ô grand Dominateur
Du haut ciel, guide moy, qui ſuis ton ſeruiteur,
Par tout où tu voudras: ie ſuis preſt de te ſuyure.
Me voici de pareſſe & de refus deliure.
Si tu me fais reſtif, pleurant ie te ſuyurai,
Et reueſche, & mauuais alors ie ſouffriray
Ce que i'ay pu porter ayant vn ame bonne.
Ta iuſte volonté, qui toute choſe ordonne,
Guide au pas le mortel qui n'y peut reſiſter,
Et traine le pervers qui t'oſe deſpiter.

Beau vers d'vn Stoique cõdamnant la plus part de ceux qui doyuent auoir aprins en meilleure eſchole à ſupporter patiemment les aduerſitez ſans ſe deſtourner de leur deuoir.

Viuons ainſi: tenons ce langage: que le deſtin nous trouue preſts & de bonne volonté. Ce courage, qui s'eſt ainſi conſigné entre les mains de Dieu, eſt grand en toutes ſortes. Au contraire, laſche & baſtard eſt celui qui regimbe, qui ſe plaind du gouuernement du monde,& qui aime mieux cenſurer les dieux que ſoy-meſme.

CVIII.

1. *De la mesure qu'il faut tenir en aprenant.*
2. *Du profit que peuuent faire ceux qui oyent souuent vn homme docte.*
3. *Que les ieunes sont ordinairement plus eschaufez apres l'estude de Philosophie que les vieux.*
4. *Contre ceux qui pẽsẽt que l'honneur de la Philosophie ne consiste point en la vie, ains en disputes.*

1. Pour biẽ aprendre il faut estudier auec ordre & sãs se precipiter

LA question que tu me fais est de celles qui se rapportẽt à ce point, que tu ayes la teste pleine de science, tant seulemẽt pour dire que tu es sçauant. Ce nonobstant, tu me presses biẽ fort sans vouloir attendre les liures, que ie despescheray bien tost, lesquels contiendront par bon ordre toute la philosophie morale. Or i'expliquerai au prealable ceste demãde, asçauoir comment ce desir d'aprendre, dont ie te voy ainsi transporté, doit estre reiglé, de peur qu'il ne retarde soymesme. Il ne faut pas voltiger par les sciences, ni se ruer auidement sur toutes choses: on paruient par les parties au total. La charge doit estre acõmodee aux espaules, ni ne faut pas plus embrasser que nous ne pouuõs estreindre. Ne puise pas autãt que tu veux, mais autãt que ta main ou ton vaisseau peut contenir: seulement ayes bon courage, lors tu cõprendras autãt qu'il te plaira. Plus l'entendemẽt embrasse plus il s'estent & agrandit. Si i'ay bonne memoire, c'estoit ce que nous enseignoit Attalus, lors que ie ne bougeois de sõ auditoire, y entrant le premier & sortant le dernier, mesme l'attirãt a quelques disputes ainsi qu'il se promenoit: car c'estoit vn hõme non seulemẽt prest à resouldre ceux qui desiroyẽt aprẽdre de lui, mais qui se presẽtoit de soy mesme. Il disoit que le maistre & le disciple doyuent auoir vn mesme but, l'vn de vouloir enseigner fidelement, l'autre de vouloir profiter sous cest enseignemẽt. Qui entre es auditoires des Philosophes, il en doit emporter tous les iours quelque chose auec soy: qu'il retourne plus sage en sa maison, ou disposé à deuenir sage. Cela auiẽdra infailliblemẽt: pource q̃ la Philosophie a ceste vertu, qu'elle aide nõ seulemẽt ceux q̃ l'estudiẽt, mais aussi ceux qui la frequẽtẽt. Si vn hõme viẽt de l'õbre au soleil, il y prẽdra couleur, encores qu'il n'y soit pas venu

Similitude à ce propos.

En apres il faut estre desireux d'aprẽdre.

2. Du profit que nous receuillons: en conuersant auec les sçauans & sages.

venu à telle fin. Ceux qui vont s'asseoir en labouti que d'vne parfumier, & y demeurét quelque peu de temps, emportent quát & eux l'odeur d'vn tel lieu. Aussi faut-il necessairemét que ceux qui hátét vn Philosophe en tirét quelque profit, veu mesme que ceux à qui il n'en chaut guerres en reçoyuét quelque instruction. Note, que ie parle de ceux qui ne s'é soucient pas beaucoup, & non pas de ceux qui y resistent. Car i'en ay conu plusieurs qui ont frequenté plusieurs annees durant les escholes de Philosophie, sans en receuoir teinture quelconque, encores qu'ils n'en bougeassent, & que i'appellois hostes & non pas diciples des Philosophes. Aucuns y vienent pour ouir non pas pour aprendre: cõme nous allons au theatre pour passer le temps, y oyant quelque chose qui nous flate l'oreille, soit vn discours, soit vn ieu bien representé, ou quelque farces qui nous font rire. Tu trouueras qu'vne bonne partie de ces auditeurs se sert de l'auditoire d'vn Philosophe, come d'vn ombrage pour y demeurer sans rien faire. Leur intention n'est pas de despouiller là quelques vices, ne d'y receuoir reigle à leur vie, pour reformer leurs mœurs, mais d'ouïr des discours qui contentent les oreilles. D'autres y vienent auec leurs tablettes, seulement pour marquer quelques mots, qu'ils recitent puis apres auec aussi peu de profit, tant pour ceux qui en entendent le son, que pour eux qui en ont fait le recueil. Certains s'esueillent oyans quelque belle harangue, & s'affectionnent non moins que les harangueurs mesmes, ayans l'esprit & le visage alaigre: brief ils sont esmeus comme le sont ces effeminez, qui au son d'vn instrument de quelque menestrier sauteront & feront des entragez par compas. Ceux ci pareillement sont rauis & transportez de la beauté des choses, & non seulement du son des paroles. Si l'on a fait vne viue declamation contre la mort, ou contre l'aduersité, les voila prests à faire ce qu'ils ont oui. Ils sont esmeus, & deuienent tels qu'on veut: mais telle impression n'arreste point en leur ame, & tout ce beau feu est incontinent esteint par le peuple conseiller de vice. Le nombre est bien petit de ceux qui ont peu remporter chez eux ceste penſee qu'ils auoyent conceuë en l'eschole de Philosophie. Il est aisé d'esmouuoir vn qui escoute à desirer d'estre homme de bien: car Nature à plante en tous hommes les fondemens & semences des vertus: tous somm es

Des diuers esprits qui estudient: & combien est petit le nombre des bons estudians.

Pourquoy tous desirẽt d'estre gens de bien, & prenẽt plaisir à ouir

descrier les vices dont ils sont entachez.

nez à cela. Si quelqu'vn vient remuer nostre ame, les biens qui y estoyent cachez estincellent incontinent. Voi-tu point comme les theatres resonnent toutes & quantesfois qu'on y recite des sentences que tous auouent, & d'vn commun consentement atestent estre veritables? Comme sont celles-ci,

Plusieurs choses defaillent à la pauureté: toutes à l'auarice.

L'auaricieux n'est bon á l'endroit d'aucun: il est tresmeschant enuers soymesme.

Le plus taquin de la ville claquera des mains, en signe de ioye, oyant prononcer ces quolibets, & est bien aise qu'on eschafaude son vice. Combien plus grand poids doyuent auoir ces choses dites par vn Philosophe? quand les vers sont entrelassez parmi les bons enseignemens: estimes-tu point qu'ils penetreront beaucoup plus viuement en l'ame des ignorans? Car (comme disoit Cleanthes) ainsi que nostre souffle rend vn son plus clair, quād vne trompette l'ayant pouſſé par vn tuyau estroit & long, lui donne au bout large issue: ainsi la contrainte & mesure d'vn vers aiguise d'auantage nos sens. Les choses dites en vn discours non lié ni mesuré ne sont si atentiuement escoutees, ni n'ont pas tāt d'efficace. Si les vers y sont adiouſtez, & qu'vn beau sens soit enclos en certaines cadances de mots, alors la sentence est cōme vn trait eslancé à tout de bras. On a fait de grandes declamations sur le mespris de l'argent, & monstré par longues harangues que les hommes doyuent penser que les richesses sont encloses en l'āme nō pas es granges ni es coffres: que riche est celui lequel s'acommode à sa pauureté, & fait assez de peu. Toutesfois nos cœurs sont plus esmeus quand ils entendent prononcer en vers,

Cil qui conuoite peu n'a faute de beaucoup:

Qui peut vouloir assez il a tout ce qu'il veut.

Les propos sententieux, & prononcez en vers ont grande efficace.

Oyant telles & autres sentences, nous sommes contrains d'en reconoistre & auouer la verité. Car ceux qui n'ont iamais assez admirent tels mots, batent des mains & hayssent l'argent. Quand tu les verras ainsi disposez, presse, poursui, charge dessus, laissant toutes ambiguitez, sophisteries, cauillations, & autres vaines subtilitez. Harangue contre l'auarice, fai vne inuectiue contre la dissolution. Sentant que tu auras profité, & esmeu les cœurs des escoutans, poursui de plus grande vehemence. Il est impossible qu'vn tel discours

discours tendant à remede, & entierement dressé pour le bié de l'assemblee, ne serue grandement. Car les esprits non encores endurcis sont aisément induits à aimer la droiture & la vertu. Si la verité trouue vn aduocat qui soit adroit, elle arreste tout court les esprits dociles, & qui ne sont encores gueres corrompus. De ma part, lors que i'oyois Attalus discourant contre les vices, erreurs & malheurs de ceste vie, i'ai souuentesfois deploré la misere du genre humain, & ai creu que ce Philosophe estoit esleué par dessus tous autres hommes. Aussi s'appelloit il Roy: mais ie l'estimoy bien dauantage, veu qu'il lui estoit loisible de censuter les Rois. Mais quand il se prenoit à louer la pauureté, & mõstrer que tout ce qui excede l'vsage est vn fardeau superflu & qui accable le riche, souuent il m'est pris enuie de sortir pauure hors de son auditoire. S'il se mettoit à descrier nos voluptez, à louer la chasteté, la sobrieté, l'ame pure & despouillee de dissolutions, & de plaisirs superflus, ie ne demandoy' qu'à reduire au petit pied tous exces de la bouche & du vẽtre. Quelques biens me sont restez de telles iustructions, ami Lucilius: car i'y estoy' venu auec ardante affection de les comprendre toutes: puis estant ramené à viure dedans Rome, i'ay conserué quelque peu de ces beaux & bons commencemens. Depuis i'ay renoncé entieremẽt les huistres, champignons, & telles autres viandes, qui ne nourrissent pas, ains ne font que chatouiller l'apetit, & contraindre ceux qui sont saouls à manger encore: ce qui est fort agreable aux goulus qui ne demandent qu'à farcir leur panse de choses qui y entrẽt & en sortẽt hardimẽt. Ie me suis abstenu aussi touſiours depuis d'ongués & de parfums: car la meilleure odeur de nos corps est qu'ils n'ayent aucune odeur. Aussi me suis ie passé de boire vin, & ne me suis iamais plus estuué, estimãt chose inutile & mignarde de cuire & aneantir ainsi le corps par sueurs. Les autres façons de viure que i'auoy laissees sont r'entrees en credit, tellement toutesfois que ie tien mesure en celles dont ie m'estois abstenu, & n'en vse que fort peu, & auec difficulté: pource qu'il y a des choses plus aisees à retrancher du tout qu'à bien reigler. Or ayant commencé à te dire que i'ay sans comparaison plus chaudement pourſuyui l'estude de Philosophie en ma ieuneſſe, q̃ ie n'ay fait en mõ vieil aage, ie n'auray honte de confesser combiẽ Sotion m'a imprimé auant au cœur l'affection enuers Pythagoras, dif-

La philosophie en la bouche d'vn sage est vn instrumẽt de merueilleuse efficace.

Temperance de Seneque

Pourquoy les Pithagoriques s'ab

Renoyent de manger chair.

courant pourquoy ce Philosophe, & Sextius apres lui, s'estoit abstenu de manger chair. Ces deux estoyent poussez de diuerse raison, remarquable toutesfois en l'vn & en l'autre. Sextius estimoit que l'hõme auoit assez de viures d'ailleurs sans toucher au sang, & que quand on auoit commencé de despecer les animaux pour assouuir les desirs, cela s'estoit cõuerti en vne coüstume pleine de cruauté. Il disoit en outre qu'il faloit par telle abstinence trancher les aisles à la dissolution: aioustant que se nourrir de tant de viandes differẽtes estoit chose contraire à la santé, & qui ne conuenoit aucunemẽt à nos corps. Mais Pythagoras tenoit que toutes choses ont communion & consanguinité les vnes auec les autres, & que les vnes sont changees es autres: tellement que (si on l'encroid) nulle ame ne perit: ni ne cesse ou chomme, fors vn bien pen de temps, à sçauoir tandis qu'elle passe & trauerse d'vn corps en autre. Nous verrons par quelles reuolutions de saisons, & apres combien de demeures en plusieurs corps, elle r'entrera en celui d'vn homme. Cependant telle opinion a rendu les hommes craintifs, car ils ont eu peur de deuenir meurtriers & parricides, pource qu'en mãgeant d'vne beste ils pourroyent s'attacher à l'ame de leur pere, & auec le cousteau ou les dents offenser vne chose en laquelle seroit logee l'ame de quelqu'vn de leur parenté. Sótion ayant propolé & conferme cela par ses argumens, adiousteit: Ne croi-tu pas que les ames vont & s'enfermẽt de corps en corps? & que ce que nous appelons mort n'est autre chose que passage d'vn corps en autre? Croi-tu point qu'en ces bestes priuees ou sauuages, tuees ou noyees, a seiourne autrefois l'ame d'vn homme? Veux-tu nier que rien ne perit au monde, mais ne fait sinon changer d'air & de pays, & qu'enon seulement les cieux tournent, mais aussi les animaux & les ames ont leurs reuolutiõs? plusieurs grãds personnages ont creu ces choses. Et pourtant retien ton auis en suspend. Au reste, garde toy toutes choses en leur entier. Si ces opiniõs sont vrayes, ce sera innocence de ne point toucher aux animaux; si elles sont fausses, encores sera-ce frugalité. Quel dommage reçoit en cest endroit ta cruauté? Ie t'arrache la nourriture des lions & des vautours. Estant induit par telles allegations: ie commençai à m'abstenir de mãger chair, & au bout de l'ãnee ce me fust vne acoustumãce aisee & agreable. Ie pensois auoir mon esprit plus à de-

Effect de l'opinion des Pythagoriques.

Nourritur & frugalité de Seneque.

liure

liure,& ne te pourrois pas bien dire maintenant si ainsi estoit. Si tu demandes comment i'ay discontinué ceste maniere de viure? c'estoit au temps de ma ieunesse lors que Tiberius estoit Empereur: lors on examinoit & remuoit les religions des nations estranges, & pour prouuer la superstition d'icelles on alleguoit qu'elles s'abstenoyent de toucher à certains animaux. Ainsi donc, à la requeste de mon pere, qui ne craignoit pas qu'on me calomniast, mais hayssoit la Philosophie, ie retournai à mon premier train: & il ne trauailla pas pour me persuader de me remettre à faire vn peu meilleure chere que de coustume. Attalus souloit louer la coutre du lict dans laquelle le corps n'enfonçoit nullement. C'est ainsi que i'en vse tout vieil que ie suis, ne voulãt qu'on puisse remarquer la place où i'ay couché. I'ay fait ce discours pour te monstrer combien les ieunes enfans ont les premieres aprehensions vehementes & enclines à toutes choses bonnes, si quelqu'vn se trouuoit pour leur donner conseil & les pousser en auant. Mais les precepteurs faillent en quelque sorte, sur tout quand ils nous aprenent à disputer, & non à bien reigler nos mœurs. Il y a aussi de la faute des disciples, qui aportent à leurs maistres vn desir de deuenir scauans, sans se soucier d'estre sages: tellement que la Philosophie a esté changee en philologie. Or c'est vn des principaux points de regarder auec quelle affection tu te rãges à vne chose. Vn qui pretend deuenir docte, en lisant & relisant Virgile ne considerera pas auec vn œil de vray philosophe ce beau traict du Poëte,

3. Pourquoi les ieunes sont plus ardans apres l'estude de Philosophie que les vieux.

Le temps irreparable fuit.

Virg. au 3. liure des Georg.

Il faut veiller, si nous ne nous hastons, nous demeurons en arriere. Le iour qui s'escoule viste mẽt nous pousse & se passe: nous sommes emportez sans y penser. Nous disposons de toutes choses, comme ayans à viure encore bien long temps: & entre tãt de precipices nous marchons au petit pas. Mais ie desire qu'vn tel remarque que Virgile vse du mot fuir, toutes les fois qu'il parle de la vistesse des annees.

A mesme liure.

Le meilleur iour de ceste vie humaine
Fuit le premier. Vne maladie traine
Vn autre mal, puis la triste vieillesse,
En fin la mort qui nous happe & oppresse.

Celui qui s'adonne vrayement à la Philosophie, applique telles sentences à leur poinct, & note ue Virgile ne doit ia-

Examẽ Philosophique.

du texte de Virgile.

mais que les iours vont, mais fuyent, vsant d'vn mot qui exprime vne prõpte visteſſe, & que les meilleurs nous eſchappent les premiers. A quel propos donc ceſſons nous de donner des coups d'eſperon à noſtre pareſſe, afin que puiſſiõs atteindre le temps qui court ſi viſte? Les meilleurs iours s'en volent: les pires ſuccedent. Comme d'vn tonneau coule premierement ce qui y eſt de pur, & la lie demeure au fond, ainſi ce qui eſt le premier en noſtre vie, c'eſt le meilleur. Nous ſouffrons que les autres le puiſent, afin de garder la lie pour nous. Que ceſte ſentence

Sentence notable.

Le meilleur iour de ceſte vie humaine
Fuit le premier,

demeure collee en noſtre entendement, & nous plaiſe autãt que ſi c'eſtoit vn oracle ennoyé du ciel. Pourquoy l'appelle-il le meilleur? d'autant que ce qui reſte eſt incertain, & qu'eſtãs ieunes nous pouuons aprendre & contourner vers la vertu noſtre eſprit encores neuf & aiſé à ployer: pource auſſi que ceſt aage eſt propre aux trauaux, à pourmener les eſprits par toutes les ſciẽces, & à exercer les corps à diuerſes occupations qui les renforcent & endurciſſent. Ce qui reſte eſt peſant, languiſſant, & proche de ſa fin. Pourtant appliquons nous entieremẽt à cela, & laiſsãs toutes ces ſpeculatiõs, apres quoy nous nous ſommes eſgarez, employons no⁹ à vne ſeule choſe, de peur qu'en fin nous n'aprenions trop tard à noſtre confuſion qu'il eſt impoſſible d'arreſter, ni de recouurer le temps qui s'enfuit ſi viſte, ſans eſperance de retour. Que chaſque iour nous plaiſe, cõme ſi c'eſtoit le meilleur de noſtre vie, contons le propremẽt noſtre. Il faut preuenir ce qui s'enfuit. Qui lit ce vers de Virgile auec vn œil pedanteſque, ne penſe point à ce que ie mets en auant, que le meilleur iour c'eſt le premier, pource que les maladies ſuruienent, la vieilleſſe preſſe & pend ſur la teſte de ceux qui penſent eſtre encores ieunes. Seulement il dira que Virgile conioint touſiours enſemble les maladies & la vieilleſſe. C'eſt bien dit: car la vieilleſſe eſt vne maladie incurable. D'auantage, le Poëte (dit ce grammairien) a ſurnommé la vieilleſſe triſte. Ne t'esbahi pas ſi de meſme matiere chaſcũ amaſſe ce qui conuient à ſes conceptions. En vne meſme prairie le bœuf cerche de l'herbe, le chien vn lieure, la cicongne vn laizard. Quand les liures que Ciceron a eſcrits de la republique tombent es mains d'vn qui veut tout ſçauoir, & d'vn

4. Il refute ceux qui penſent que l'hõneur de la Philoſophie cõſiſte en diſpute, & non en mœurs.

d'vn Grammairien,& d'vn Philoſophe,chacun de ces trois a ſa pẽſee propre & particuliere. Le Philoſophe s'eſmerueille que tant de choſes ayent peu eſtre dites contre la iuſtice & l'equité. Quand l'autre qui recerche tout met le nez dedans ceſt œuure, il remarque qu'il y a deux Rois à Rome, dont l'vn n'a point eu de pere,& la mere de l'autre eſt incognue : car on ne ſçait qui a eſté la mere de Seruius : le pere d'Ancus, qu'on tient eſtre petit fils de Numa, ne ſe trouue point. D'auantage il obſerue que celui que nous appellons Dictateur,& qui eſt ainſi nõmé dedãs les hiſtoires,eſtoit entre les anciẽs appellé le maiſtre du peuple,cõme cela ſe trouue encor auiourd'hui es liures des Augures, & monſtre que celui qu'on nomme le maiſtre des Cheualiers a prins ſon nom de là. Il note auſſi que Romulus mourut durant vne eclipſe de Soleil,qu'il y auoit appel des Rois au peuple:cõme auſſi Feneſtella tient que cela eſt contenu es regiſtres des Pontifes.Quand vn Grammairiẽ fueillette & explique ces liures,il marquera premierement que Ciceron a dit *reapſe* pour *reipſa:*qu'il a vſé de mots auiourd'hui hors d'vſage, comme *Calx,opera,operæpretium*,au lieu *de metа,auxilium,auxilij pretium.* Pour ceſt effect il alleguera les vers que Ciceron a empruntez d'Ennius. Il monſtrera auſſi comment Ennius a emprunté d'Homere, & Virgile d'Ennius.Mais de peur que moymeſme,en penſant à autre choſe, ne deuiene Humaniſte ou Pædant,ie re di qu'il faut rapporter ce qu'õ oit dire aux Philoſophes,&qu'õ lit en leurs liures,à ce point que l'on en deuiene vertueux:& ne nous y amuſons point à deſrouiller des mots antiques,ni en forger à plaiſir,ni à mettre en auant des manieres de parler extrauaguantes & non acouſtumees: mais cerchons des enſeignemens qui nous puiſſent ſeruir,& des belles & heroïques ſentences qui ſoyẽt promptement effectuees. Aprenons ſi bien ces choſes que les paroles ſoyent trãsformees en œuures. Or i'eſtime qu'il y a gens plus pernicieux à la ſocieté humaine, que ceux qui ont eſtudié en Philoſophie, pour en faire puis apres cõme d'vn meſtier & de quelque train de marchandiſe qui viuent autrement qu'ils n'enſeignent aux autres.Car eux meſmes ſeruent d'exemples & monſtrent que toute leur ſcience n'eſt autre choſe qu'vn vain babil,eſtans au reſte eſclaues de toute ſorte de vice qui les poſſede.Vn tel maiſtre me peut auſſi peu aider qu'vn piloté qui vomiroit en temps de tour-

De diuers lecteurs.& diuers ingemens.

Comment il faut lire les liures des Philoſophes

Sophiſtes, gens pernicieux à la ſocieté humaine.

A qui ils ressemblent.

mente. Quand la vague eſt eſmeuë, il faut tenir le gouuernail, lutter contre la mer, arracher les voiles aux vẽts. Quel aide me peut donner vn pilote eſtonné & qui tire du cœur? Péſes-tu que noſtre vie ſoit moins agitee qu'vn baſteau qui branſle ſur les ondes? Il ne faut pas parler, mais empoigner le gouuernail. Tout ce que ces cauſes diſent, & dont ils ſe vantent deuant la populace, ne les concerne en rien. Platõ, Zenon, Chryſippus, Poſidonius, & vne armee de tels philoſophes, l'a dit & redit. Ie vai monſtrer comment ils pourront prouuer que les ſentences de ceux là procedent d'eux. Qu'ils facent ce qu'ils diſent. Puis que i'ay acheué le diſcours lequel ie voulois qu'on te portaſt, reſte maintenant de ſatisfaire à ton deſir, ce que ie ferai amplement en vne autre lettre, depeur qu'ayant la teſte laſſe tu ne trauailles exceſſiuement apres vne matiere eſpineuſe, & qui pour eſtre cõprinſe veut qu'ou ouure les oreilles, & qu'on prene biẽ garde à ce qui eſt dit.

CIX.

Il monſtre par diuerſes raiſons que l'homme ſage peut encores beaucoup aprendre d'vn autre qui ſera ſage: & reſpond à diuerſes obiections & conſiderations contraires.

Combien que le ſage ſoit fort auancé, ſi peut-il eſtre aidé d'vn autre ſage: & cõment ce a ſe fait, ſelon les Stoiques

IE deſire ſçauoir ſi vn homme ſage peut aider à vn autre qui ſera ſage. Les Stoiques tiennẽt que le ſage eſt rempli de tout bien, & eſt paruenu au comble de perfection On demande donc quel profit & auantage peut receuoir d'autrui l'hõme qui a deſia atteint le ſouuerain bien? Ie reſpon que les bons s'ẽtr'aident: car ils exercent les vertus, & contienent la ſapience en ſon eſtat. Chacun d'eux deſire quelqu'vn auec qui il puiſſe conferer & diſputer. Les braues lutteurs ſe façonnẽt de plus en plus par vſage & exercice de la lutte. Vn muſicien aprẽd quelque choſe d'vn qui ſera maiſtre comme lui. Il eſt beſoin que les vertus ſoyent remuées en l'homme ſage. Et comme lui ſe remuë, auſſi eſt-il remué par vn autre qui lui reſſemble. Dequoi donc ſeruira vn ſage à l'autre? Il le pouſſera de plus en plus à ſon deuoir, & lui monſtrera les occaſions de bien faire. Outre-plus il deſcouurira quelques vnes de ſes penſees, & lui fera part de ſes inuentions: car le ſage aura touſiours

touſiours de quoy recercher, & carriere pour ſon eſprit. Le meſchant nuiſt à ſon ſemblable, le rend pire en attiſant ſa cholere, rechaufant ſa peur, flatant ſon chagrin, & louant ſes plaiſirs. Quand les meſchãs ont fait vn meſlinge de plusieurs vices, & que leur mauuaiſtié eſt comme en maſſe, c'eſt lors qu'ils ſont en plus grand peine. Au contraire le bon aidera celui qui le reſſemble. Comment cela? pource qu'il ſe reſiouira, le fortifiera, & l'vn venant à contempler le contentement de l'autre, la ioye de tous deux acroiſtra. D'auantage, l'vn ſera participant l'autre de pluſieurs ſecrets de nature: car vn ſage ne ſçait pas tout. Et quand ainſi ſeroit, vn autre peut s'auiſer de quelques expediens, & monſtrer certaine methode plus aiſee pour comprendre les choſes. Vn ſage ſert à l'autre & par ſes moyens & par ceux de ſon compagnon, lequel laiſſé à ſoy-meſme peut monſtrer qu'il ſçait faire ſon deuoir. Le ſage courra de ſoy-meſme, & ne lairra d'aider pourtant ſon prochain en l'exhortant à courir. Au reſte le ſage profite & à ſon ſemblable & à ſoy-meſme auſſi. Si l'on obiecte qu'en oſtant au ſage ſon adreſſe il ne fait plus rié: c'eſt comme qui diroit qu'il n'y a point de douceur au miel. Car le vray miel doit eſtre tellement acommodé au gouſt de la langue & du palais, qu'au lieu d'en eſtre offẽſez ils prenent plaiſir à en taſter: pource qu'il y a des malades à qui le miel ſemble du fiel. Auſſi faut-il que les ſages ſoyent tels que l'vn puiſſe enſeigner, & l'autre ſoit diſpoſé à receuoir l'enſeignement. On replique que comme quand la chaleur eſt montee à ſa perfection, c'eſt peine perdue de la vouloir eſchaufer d'auantage: auſſi le biẽ eſtant paruenu à ſon point, ce qu'on adiouſte pour l'acroiſtre, eſt ſuperflu. Vn laboureur qui entend ce qu'il faut faire, & a tous les inſtrumens de labourage, cerche-il quelqu'vn qui lui monſtre ou le fourniſſe? Si vn gendarme eſt armé de pied en teſte, demande il quelque autre equipage? Le ſage auſſi eſt ſuffiſamment meublé & equipé pour paſſer ceſte vie. Qui eſt au plus fort de la chaleur, n'a beſoin de chaleur qui l'eſchaufe d'auãtage, & la chaleur ainſi parfaite ſe contiẽt en ſoy-meſme. Ie reſpons à cela, premierement, qu'il y a grande difference entre les choſes dont tu fais comparaiſon, car la chaleur eſt vne: mais l'inſtruction du ſage a diuerſes conſiderations. Secondement, la chaleur, pour deuenir plus

Obiection à ceque deſſus.

Replique.

Reſponſe.

chaude,n'eſt aidee d'vne autre chaleur ſuruenante. Le ſage ne peut ſubſiſter en l'habitude de ſa penſee, s'il ne reçoit en amitié quelques vns qui lui reſſemblét, auſquels il face part de ſes vertus, Tiercement, toutes les vertus s'entretienent & s'entraiment. Celui donc profite, qui aime les vertus de quelqu'vn pareilles aux ſiennes,& donne ordre auſſi que les ſienes ſoyent aimees. Les choſes pareilles delectent,ſur tout ſi elles ſont honneſtes, & que par le moyen d'icelles on conoiſſe la valeur d'vn homme, & que l'on ſoit auſſi conu de lui. Cela eſt vrai. Nul,s'il n'eſt ſage,ne peut eſmouuoir la pẽſee du ſage: comme nul s'il n'eſt homme,ne peut contenter de raiſon vn autre qui ſera homme. Tout ainſi donc que pour eſbranſler la raiſon nous auons beſoin de raiſon: ainſi il faut vne raiſon parfaite pour eſmouuoir vne raiſon parfaite. Outre ce que deſſus,on dit que ceux profitent & aident,qui nous eſlargiſſent de leurs moyens,comme de l'argent,de la faueur,des medicamens pour recouurer & entretenir la ſanté,& autres choſes precieuſes ou neceſſaires aux vſages de ceſte vie. En ce regard,le fol pourra aider au ſage. Or profiter & aider à vn autre, c'eſt eſmouuoir par ſa vertu & ſelon nature ſa penſee,ou par la vertu de celui à qui on aide. Cela ne ſe peut faire ſans le bien de celui qui aide: car force eſt qu'en eſmouuant la vertu d'autrui il exerce auſſi la ſiene. Mais ſans toucher aux biens qui ſont ſouuerains,ou qui les font,ie di neantmoins que les ſages peuuent profiter & ſeruir les vns aux autres. Car c'eſt choſe qui de ſoy merite d'eſtre deſiree du ſage de rencontrer vn autre ſage,pource que naturellemẽt vne choſe bõne eſt aimee de ſa ſẽblable, & l'homme vertueux s'acointe auſſi volontiers d'vn autre vertueux que de ſoymeſme. Ce propos me contraint d'entrer en vn autre qui s'y rapporte. On demande, ſi le ſage ayant à deliberer de quelque choſe deura demander coleil à vn autre. Quand il eſt queſtion des afaires de ce monde ſoy ent politiques ou domeſtiques, le ſage doit ſe conſeiller par autrui,& l'auis d'vn tiers lui eſt autant neceſſaire en ce cas,comme il a beſoin de medecin,de Pilote,d'auocat & de Procureur en temps de maladie,de nauigation,& de proces. Auſſi le ſage peut ſeruir à vn ſage: d'autant que par viues raiſons il lui perſuadera ce qui conuient. Outreplus en choſes grandes & diuines le ſage deduiſant ſon auis, & meſlant ſes penſees auec celles d'vn autre ſage, profitera beaucoup

Concluſion de ſon propos, qu'il confirme encore de nouueau auec reſponſe à la queſtiõ, ſi vn ſage ſe doit conduire par le cõſeil d'vn autre ſage.

D'auantage, Nature requiert que l'on respecte les amis, & qu'on s'esiouisse de leur bon portement, comme du sien propre. Car si nous ne faisons ainsi, c'est fait de la vertu mesme, laquelle en s'exerçant prend lustre par vsage. Or la vertu conseille qu'on range les choses presentes ainsi qu'il appartient, qu'on pense à l'auenir, qu'on en delibere, & qu'on y ait l'œil ouuert. Qui prendra vn compagnon, verra plus clair, & se desuelopera plus aisément. Ainsi donc le sage cerche vn homme parfait, ou qui tend à la perfection, & aproche du parfait. Le parfait seruira auançant par sa prudence la deliberation proposee. On dit que les hommes voyent plus clair es afaires d'autrui qu'es leurs propres. Il en prend ainsi à ceux qui sont aueuglez de l'amour d'eux mesmes, & à qui la frayeur, és dangers fait voler hors des poins toute consideration de profit. L'homme asseuré & deliure de crainte reprendra ses esprits & deuiendra sage. Neantmoins il y a des choses où les sages sont plus auisez, s'il est question du fait d'autrui que du leur propre. D'auantage, le sage procurera pour son compagnon le plus agreable & honneste bien du monde, c'est que tous deux auront mesme vouloir & non vouloir. Ils porteront ensemble vne belle charge. Ie me suis acquité de ce dont tu me pressois, combien qu'il fust couché en l'ordre des choses que nous auons compriſes es liures de la Philosophie morale. Souuien toy de ce que ie te di souuent, que nous ne faisons qu'aiguiser nos esprits en telles questions. I'en reuien tousiours là: quel profit me reuient de ceste dispute? Me rendra-elle plus courageux, plus iuste, plus attrempé? Ie n'ay pas encores loisir de me pro mener: i'ai besoin de Medecin. Pourquoy m'aprens-tu vne sciẽce inutile? Tu m'as promis mõts & merueilles: tu m'apportes vn rien entre deux plats. A ton conte ie devois demeurer en mesme estat, encor que les espees nuës me luisissent autour de moy, & quoi que leur pointe me picquast à la gorge. Ie deuois estre asseuré au milieu des embrasemens, & quand vn tourbillon impetueux plongeroit ma barque en la mer. Fay tant pour moy que ie mespriſe la volupté & l'ambition: puis apres tu m'aprendras à desnoüer les questions enuelopées, à distinguer les ambigues, & à voir le fond des plus cachees. Pour le present monstre moy ce qui est necessaire.

Excellent vsage & profit de la communication qui est entre les sages.

CX.

1. *Du plus grand mal qui puisse auenir à l'homme.*
2. *Que la philosophie fournit à l'homme l'esprit de vraye discretion.*
3. *Que la vie heureuse ne consiste point en choses indifferentes.*

1. Le plus grand mal que l'hõme puisse rencontrer est d'estre abãdonné à soy mesme.

IE te saluë de ma maison chãpestre à Nomentum, & te souhaite bonne conscience, c'est à dire, que tous les Dieux te soyẽt propices, lesquels sont fauorables à quiconque s'est reconcilié à soymesme. Laisse à part pour ceste heure les opinions d'aucuns, que chascun de nous a pour pædagogue vn Dieu, non pas de ces grands & ordinaires, mais de basse taille, & du nombre de ceux qu'Ouide nomme Populaires. Or ie veux que tu laisses tellement cela que cependant il te souuiene que nos ancestres, qui l'ont creu, estoyent Stoiques: car ils attribuoyent à chascun son genie & la deesse Iuno. Nous verrons en vn autre endroit, si les dieux ont loisir de pourueoir aux afaires des particuliers. Tãdis saches, soit que nous soyons destinez à ceci & cela, soit que nous soyons laissez à l'abandon, & commis à la fortune, que la plus grieue malediction que tu sçaurois lascher contre vn homme, est de souhaiter qu'il ait soimesme pour ennemi. Et n'est besoin que tu desires que les dieux vueillent mal à vn meschant; que tu iugeras auoir merité le gibet. Les dieux lui sont contraires, encores que sa vie semble prosperer & fleurir sous leur faueur. Considere & regarde bien que c'est des afaires humaines, non pas comme on les appelle: & tu verras que nous sõmes suiets à beaucoup plus de maux qu'il ne nous en auiẽt. Ie te prie, combien de fois ce qu'on nommoit affliction a-il esté cause & commencement de bonheur? Combien de fois vne chose acueillie auec grãd aplaudissemẽt s'est-elle dressé la pente pour rouler à bas, voire a soufleué bien haut celui qui paroissoit desia par dessus les autres, & sembloit plãté là pour n'ẽ bouger, puis l'a reuersé par terre lors qu'il y pẽsoit le moins? Or la cheute n'a rien de mal en soy, si tu consideres l'issuë, outre laquelle Nature ne pousse personne. Le

Belle consideration de l'estat de la vie humaine.

Moyen de bien mesnager nostre vie.

but prefix à toutes choſes eſt proche de chaſcune d'icelles: autãt le plus haut d'où les grãds ſont precipitez, que le plus bas dont les petis ſont eſleuez. Nous eſtendons l'vn & l'autre, & les alongeons auec nos peurs & nos eſperances. Mais ſi tu es ſage, meſure toutes choſes à l'aune humaine: tire d'vn meſme trait l'occaſion de ta ioye & de ta crainte. C'eſt beaucoup fait de ne rire gueres pour choſe que ce ſoit, afin que tu n'en redoutes quelque autre lõguemẽt. Et pourquoy reſtrain-ie ainſi ce mal? Ne penſe pas qu'il y ait choſe que tu doyues craindre. Ce qui nous eſbrãſle & eſtourdit n'eſt que vanité. Nul d'entre nous n'a eſpluché ſi ce qui nous donnoit l'alarme eſtoit vrai ou faux: ains l'vn iouãt cõme au pot caſſé a ietté la frayeur es mains de l'autre. Perſonne n'oſe aprocher du maſque qui lui fait peur, ni ne veut conoiſtre le naturel & le biẽ de ſa crainte. Voila pourquoy vne choſe fauſſe & vuide eſt encore redoutee, pource que nul ne la deſcouure & ſoupeſe. Faiſons vn peu de ſcrupule de leuer les yeux, & nous verrons combien tout ce que nous redoutons eſt caduque, periſſable, & mal aſſeuré. La confuſiõ de nos entẽdemens ſe rapporte à celle que depeint le Poëte Lucretius,

Plaiſante cõparaiſon.

Comme l'on void les enfans trembloter,
Et toute choſe en obſcur redouter:
Tout ainſi nous en plein iour auons crainte.

Viue deſcription de noſtre miſere.

Ne ſommes nous pas donc plus enfans que les enfans, de craindre en plain iour? Mais tu t'abuſes, Lucretius: ce n'eſt pas de iour que nous auons peur: nous nous ſommes faits toutes choſes tenebres & nuict: nous ne voyõs ni ce qui nuit ni ce qui duit. Toute noſtre vie n'eſt qu'vne courſe eſgaree, & pour celà nous ne daignerions faire pauſe, ni regarde vne ſeule fois où nous mettons le pied. Or tu ſçais cõbien c'eſt choſe horrible q̃ courir de nuict à bride abatuë ſans ſçauoir où. Tãt y a que nous ſuiuõs ce train, & pẽſons qu'il ſera tẽps de nous r'appeller quãd le chemin ſera preſque fait: & quoy que nous ne ſachions où nous emporte noſtre mõture, c'eſt toutesfois à qui piquera plꝰ roidemẽt pour gaingner le lieu où l'on pretend. Or ſi nous voulõs, le iour pourra venir: aſça ſi quelqu'vn reçoit la conoiſſance des choſes humaines & diuines, ſi au lieu de s'en arrouſer ſimplemẽt, il en prẽd teinture, s'il remaſche ſouuent les meſmes bonnes choſes: qu'il ſçait, s'il eſt ſoigneux d'étendre quels ſõt les vrais biẽs & les vrais maux: quelles ſõt les choſes hõneſtes & deſhõneſtes:

2. Remede à noſtre miſere, où il monſtre l'heur de l'homme ſage.

que c'eſt de la prouidence. La viuacité de l'entendement humain ne demeure pas dedans telles bornes: elle veut regarder au delà de la machine ronde, pour ſçauoir quel eſt ſon tour, d'où elle ſe leue, & où elle tend auec ſi grande viſteſſe en vne tant lourde maſſe. Nous auons deſtourné noſtre ame de ceſte haute contemplation, & l'auons atrainee en des choſes abiectes & baſſes, pour la rendre eſclaue d'auarice, pour lui faire quitter le ciel, l'eſtendue d'icelui & les dieux qui gouuernent toutes choſes, afin que non contentes des biens qui nous ſont liberalemẽt offerts, elle fouillaſt es entrailles de la terre pour y cercher & trouuer malencontre: Dieu noſtre pere a mis pres de nous tout ce qui nous deuoit eſtre bon & propre. Il n'a pas attendu que nous en fiſſions recerche: il l'a donne franchement, & quant aux choſes nuiſibles, il les a cachees biẽ profond en terre. Nous ne pouuõs nous plaindre que de nous meſmes. En deſpit de nature, qui cachoit les inſtrumens de noſtre ruine, nous les auons cerchez & mis en auant. Nous auons plongé noſtre ame en voluptez, & c'eſt le commencement de tous maux de ſe laiſſer aller à cela. Nous nous ſommes adonnez à ambition & à vaine gloire, auſſi ſottes & ridicules maiſtreſſes que les autres. Que te conſeille-ie donc de faire maintenant? Rien de nouueau: car aux maux encores frais l'on ne cerche point de remedes. Mais ie requier auant toutes choſes, que tu conſideres à par toy, ce qui eſt neceſſaire & ſuperflu. Les choſes neceſſaires te viendront de toutes parts à la rencontre: quãt aux ſuperflues, il faut touſiours courir apres, & a-on beaucoup de peine à les trouuer. Au reſte ne t'eſtime pas habile homme, pour auoir meſpriſé des licts dorez & vn meſnage couuert de perles & pierres precieuſes. Car quelle vertu eſt ce de meſpriſer choſes ſuperflues? Admire toy lors que tu ne te ſoucieras pas meſme de celles qui ſont neceſſaires. C'eſt peu de fait, que tu puiſſes te paſſer de viure à la royale, que tu ne deſires point des langliers de mille liures peſant, ni des langues de phenicopteres, ni tels autres monſtres de diſſolution, laquelle pour le iourd'huy ne trouue point de gouſt es animaux entiers, ains veut de l'vn la cuiſſe, de l'autre l'aiſſe: de l'autre tel ou tel membre. Ie t'auray en admiration quand tu n'auras honte de manger du pain bis: quãd tu perſuaderas à toy meſme que les herbes ſortent de terre pour ſeruir en vn beſoin auſſi biẽ à l'homme qu'aux beſtes quand

Malheur des auaricieux, ambicieux & voluptueux

En quoy cõſiſte la vie heureuſe.

quand tu ſçauras que les brots & menus bouts des arbres peuuent emplir & contenter le ventre, dedans qui nous ietrons des choſes precieuſes à grands monceaux comme s'il en deuoit faire magazin: en l'empliſſant il lui faut aprendre à ne faire point du delicat. Que peut-il chaloir qu'il reçoiue, puis que tout ce qu'il a receu ſe perd? Tu prens plaiſir à voir vn rang de plats chargez de volaille, & de poiſſon. Il y a des viandes qui t'agreent, pource qu'elles ſont ieunes & tendres, d'autres au contraire te ſont plus ſauoureuſes, ſi elles ſont ſi eſpaiſſes & graſſes qu'elles fondẽt tout en graiſſe. Le flair artificiel d'icelles te delecte. Mais toute ceſte curieuſe recerche de mangeaille & de diuerſes ſauces, eſtant deualee au ventre, ſe conuertira en ordure de meſme couleur & puanteur. Veux-tu peu priſer les friands morceaux? Conſidere les en ta ſelle percee. Il me ſouuient auoir oui dire au philoſophe Attalus, auec grand'admiration de ceux qui l'eſcoutoyent. Les richeſſes m'ont longuement trompé. Quand ie voyois quelque piece, luiſante çà & la, ie demeuroy là tout planté comme vn idole. Ie penſoy que celles qu'on ne monſtroit pas reſſemblaſſent celles qui eſtoyent en veuë. Mais ayant conſideré en certain apareil toutes les richeſſes de la ville, miſes en œuure d'or & d'argent, ſi richement eſmaillees que l'or n'eſtoit rien au pris: item des habits, couuertures & draps, apportez de pays lointain: puis des bandes de beaux garçons bien habillez & de femmes: en apres pluſieurs autres choſes que la grandeur de la monarchie Romaine, faiſant reueuë de ſon meſnesge. auoit miſes en auant: ie m'eſcriai, Qu'eſt tout cela autre choſe qu'vn vif chatouillement de cupiditez humaines, ia trop eſmeuës & pouſſees de leur propre ardeur? A quel propos ceſte monſtre d'argent? Sommes nous ici venus pour aprẽdre à eſtre auaricieux? Or vous aſſeure ie, que i'emporterai d'ici moins de deſir d'auoir, que ie n'y en ai aporté. I'ay dit, Fy des richeſſes, non à cauſe de leur ſuperfluité, mais pource que c'eſt peu de choſe. Auez vous point prins garde, en combien peu d'heure s'eſt eſcoulee toute ceſte magnificence encores qu'elle ne marchaſt iuſqu'au petit pas & bien rangee? Ce qui n'a peu emplir l'eſpace d'vn iour, occupera-il toute noſtre vie? D'auantage les richeſſes m'ont ſemblé autant inutiles à ceux quiles gardent qu'aux autres q les auoyẽt regardees. Voici dõc q̃ ie recorde moy meſme, toutes les fois q̃ ie ne ſçay quoy de tel me dõ-

Contre la friãde gourmandiſe.

Contre la vanité des richeſſes.

De quel œil il les faut contẽpler.

ne contre les yeux, quand ie me trouue en vne maiſon richement meublee, que i'y rencontre vne bande de valets mignonnement equipez, vne litiere portee par de beaux laquais: qu'eſt ce que tu admires? pourquoy demeures-tu là fiché. C'eſt vne mõſtre. Tu vois des bagatelles eſtallées pour eſtre regardees, qui n'õt point de vrai maiſtre, qui eſgayẽt les yeux, & puis c'eſt tout. Regarde pluſtoſt les vrayes richeſſes: apren d'eſtre content de peu, & d'vn cœur grand & reſolu prononce ces mots, Ayãt de l'eau & de la farine cuite, nous debatrons de la felicité auec Iupiter meſme. Et ie te prie, quand meſme l'eau & la farine defaudront, ne laiſſons ceſte conteſtation-la: Vrayement, c'eſt vne honte d'enfermer la vie heureuſe es richeſſes, & en la pauureté auſſi. Que feray-ie donc, ſi ces choſes me defaillent? demandes-tu remede contre la diſette? La faim met fin à la faim, autrement qu'importe ſi les choſes qui te rendent eſclaue ſont grãdes ou petites? Que chaut-il combien de longueur a ce que la fortune te peut refuſer? l'eau ni la farine ne ſont pas en ta puiſſance. Or celui eſt libre ſur qui la fortune n'a droit aucun, & non celui ſur qui elle a quelque priſe. En ſomme, ſi tu veux desfier Iupiter, qui n'eſt deſireux de choſe quelconque, il faut auſſi que tu ne deſires rien. Voila ce qu'Attalus nous diſoit, & ce que Nature crie aux oreilles de tous. Si tu y veux penſer ſouuent, au lieu de ſembler heureux, tu le ſeras de fait: & paroiſtras tel à toymeſme, non pas aux autres.

Belle reſolution de l'hõme qui eſt content de peu.

Qui eſt libre ou ſerf.

CXI.

Difference du Sophiſte & du Philoſophe.



V me demandes comment l'on pourroit exprimer en Latin le mot Grec *Sophiſmata*. Pluſieurs ont taſché l'exprimer, mais en vain: pource que l'effect du mot eſtoit reietté, & n'eſtoit en vſage, on n'a point voulu donner d'étree au mot meſme. Toutesfois le terme inuenté par Ciceron me ſemble propre, qui l'a traduit *Cauillationes*, c'eſt à dire Sophiſteries ou Cauillations, auſquelles quiconque s'adonne, il compoſe des queſtions ſans nombre, pleines de fraude & de ſurpriſe: au reſte, ſa vie eſt inutile, & ne deuient pour cela ni plus courageux, ni plus attrempé, ni plus excellent. Mais qui s'eſt aidé de la Philoſophie pour remede, il eſt magnanime, aſſeu-

Sophiſmes & cauillations, mots diuers, mais de meſme ſens.

Des faux & & vrais Philoſophes.

asseuré, inuincible, & plus grãd tãt plus on en aproche. Il lui en prend comme aux hautes montagnes, la hauteur desquelles semble basse à ceux qui les regardent de loin. Aprochez, & lors vous voyez combien leur sommet est esleué. Tel est, ami Lucilius, le vrai & non artificiel Philosophe. Il demeure debout par dessus toutes choses humaines, rauissant tous ceux qui le contemplent, haut & vrayement grãd. Il ne se leue point sur les talons, ni ne marche sur le bout des pieds, à la façon de ceux qui se font grands, & veulent estre estimez de plus haute stature qu'ils ne sont. Il se contẽte de sa grandeur. Et pourquoy ne s'en contenteroit-il, veu qu'il est au dessus d'vne mesure où la main de fortune ne peut atteindre? Il est doncques au dessus des choses humaines. Soit que la nauigation de sa vie s'auance sous vn fauorable vent, soit qu'elle flotte à trauers les vagues & les escueils, en toute rencontre il ressemble tousiours à soimesme. Ces cauillations, dont ie vien de parler, ne peuuẽt fournir vne telle resolution. L'esprit s'en sert comme d'vn iouẽt, sans en tirer profit; au contraire c'est le cable dont il tire la Philosophie du faiste de sa gloire pour la faire tomber au rãg des choses basses. Ie suis content que quelquesfois tu t'amuses à cela, mais seulement quand tu auras du temps a perdre. Elles ont ce mal, qu'õ en est amorcé, tellemẽt que l'esprit demeure pris en ces aparẽces de subtilité. Cepẽdãt, infinis afaires importans demeurent en arriere, & à peine toute nostre vie peut-elle suffire à aprendre vne chose, qui est de mespriser la vie. Et la bien conduire, n'est ce rien? C'est vne besongne qui seconde l'autre: car nul n'a bien reiglé ni guidé sa vie, si premierement il n'a apris à n'en tenir conte.

Image du vray Philosophe.

Sophisteries n'ont aucun bon ni droit vsage.

Reigles de nostre vie.

CXII.

Qu'il est malaisé de redresser vn esprit tortu & desbauché.



VRAYEMENT ie desire, selõ tõ souhait que l'ami tié soit bié dressé & discipliné: mais on le prẽ trop dur, ou plustost (qui est chose fascheuse) on le prẽd trop mol, & rompu par acoustumãce longue & mauaise. Ie t'ẽ veux proposer vn exẽple prins de mõ occupatiõ. Tout

Vn naturel nourri nigardement est mal aisé à dresser.

ſep de vigne ne permet pas qu'on ente ſus lui. S'il eſt vieil & rõgé, s'il eſt foible & greſle il ne receura pas le ieune plãt, ou il ne le nourrira point; & au lieu de le ioindre à ſoy, & lui communiquer ſa nature, & vertu, ſe tirera arriere. Au moyẽ dequoy no⁹ auons acouſtumé le couper à rez de terre, afin q̃ s'il faut, on puiſſe eſſayer vn autre expediẽt, & le coucher encores vne fois en dedãs terre. Ceſt ami, de q̃ tu m'eſcris, en le recõmãdãt, n'a point de vigueur. Il s'eſt tellemẽt adõné aux vices, qu'il eſt ſeiché & endurci tout enſemble. Il ne peut receuoir ni digerer aucune inſtruction. Tu diras qu'il le deſire. Ne t'y fie point. Ie ne di pas qu'il te trompe: il pẽſe auoir quelque deſir. La diſſolution l'a rendu chagrin & cholere: toutesfois cela ne lui dure gueres. Au reſte, quant à ce qu'il allegue que ſa vie le faſche, ie n'y veux contredire. Et qui n'en ſeroit faché? Les hommes ſont amis & ennemis de leur vie. Nous dirons noſtre auis touchant celui-ci, quãd il nous aura mõſtré que ſes deſbauches lui deſplaiſent. Pour le preſent, ie ne puis t'en reſouldre.

Combien tel naturel eſt deceuable.

CXIII.

1. *Refutation de l'ineptie des Stoiques, eſtimant que les vertus, & autres choſes, iuſques meſmes à des accidens ſans ſuiet & ſans forme, fuſſent des animaux & des corps.* [niaiſeries.
2. *Que le temps ne doit eſtre employé en la recerche de telles*

1. Si les vertus ſont choſes animees.

TV deſires que ie te mãde mõ auis de ceſte queſtiõ agitee entre les Stoiques, à ſçauoir ſi iuſtice, fortitude, prudẽce, & les autres vertus, ſont animaux. No⁹ auõs par telle ſubtilité, ami Lucilius, dõné occaſiõ de pẽſer que nous aiguiſõs nos eſprits ſur des choſes inutiles, & que nous perdõs le tẽps apres des diſputes qui ne ſeruirõt de riẽ. Ie ſatisferai neãtmoins à tõ deſir, & te deſchifreray l'auis de nos maiſtres, proteſtãt que ie ſuis d'opiniõ cõtraire à la leur. Or voici leurs raiſõs. Il apert que l'ame eſt vn animal, attẽdu qu'elle fait que nous ſommes animez, & que d'elle les choſes animees & viuãtes tirẽt leur nõ. La vertu n'eſt autre qu'vne ame poſſedãt ſoimeſme en quelque ſorte: c'eſt dõc vn animal. D'auãtage, la vertu fait quelq̃ choſe: or riẽ ne peut eſtre fait ſans mouuemẽt & imperuoſité. Si la vertu a du mouuemẽt, qui ne ſe trouue ſinon es animaux, c'eſt vn animal. Et ſi c'eſt vn animal la vertu cõtiẽt en ſoy la vertu meſme. Pourquoi nõ? Elle poſſede voiremẽt ſoi-

Auis des Stoiques.

meſme. Cõme le ſage fait toutes choſes à l'aide de la vertu: ainſi la vertu agit par ſoimeſme. De ce q̃ deſſus s'ẽſuit que toutes ſciẽces, toutes pẽſees, toutes aprehẽſions ſont animaux. Mais il s'ẽſuyuroit auſſi que dedãs noſtre poictrine habitent pluſieurs milliers d'animaux, & que chacũ de nous cõtiẽt vne fourmiliere d'animaux. Demãdes-tu reſpõſe à cela? Chacune de ces choſes ſera vn animal, & nõ pluſieurs. Raiſon: ie la te dirai, ſi tu veux m'eſcouter patiẽmẽt & attentiuemẽt. Les animaux doyuẽt auoir chaſcũ leur propre ſubſtãce. To⁹ animaux ont vne ame: ils peuuẽt donc ſubſiſter chacũ, & ne peuuẽt eſtre pluſieurs. Ie ſuis animal & homme: tu ne diras pourtãt que ie ſois deux. Pourquoy? pour eſtre deux, l'vn deuroit eſtre ſeparé de l'autre. Tout vn de pluſieurs ſortes n'a qu'vne nature, & pourtãt n'eſt qu'vn. Mõ ame eſt vn animal & moy auſſi: pour cela nous ne ſõmes deux. Pourquoy? à cauſe que mõ ame eſt vne partie de moy. Vne choſe cõmẽcera à eſtre contee par ſoimeſme, lors qu'elle n'ẽprũtera ſon apui d'ailleurs q̃ de ſoy. Mais quãd elle ſera portiõ & mẽbre d'vn autre, elle ne pourra paroiſtre riẽ d'auantage. Et pourquoy? D'autãt que ce qui eſt autre doit eſtre à ſoy propre, entieremẽt & du tout paracheué dedãs ſoy. I'ay declaré qu'autre eſtoit mõ auis. Car ſi on reçoit l'autre contraire, outre ce que les vertus ſerõt animaux, les affectiõs oppoſees, cõme la cholere, la crainte, le dueil, le ſoupçõ, le ſeront auſſi. La choſe ira encores plus auãt. Toutes opiniõs & pẽſees ſerõt animaux: ce qui eſt du tout abſurde. Car tout ce que fait l'hõme n'eſt pas hõme. Qu'eſt-ce qué iuſtice? Vne ame qui ſe poſſede en quelque ſorte. Parquoy ſi l'ame eſt vn animal, auſſi le ſera la vertu nõmee Iuſtice. Nullemẽt: pource que ceſte vertu eſt vne habitude & puiſsãce de l'ame. Vne meſme ame ſe tourne en diuerſes figures, & n'eſt pourtãt animal autãt de fois qu'elle ſe change ainſi: ni ce que fait l'ame n'eſt animal. Si la iuſtice, la magnanimité & les autres vertus ſont animaux, ie demande, ſi par fois elles ceſſẽt de l'eſtre, ou ſi elles recommencẽt, ou ſi elles le ſont touſiours? Les vertus ne peuuẽt ceſſer d'eſtre vertus: parainſi en l'ame logẽt pluſieurs, voire infinis animaux. On dira qu'il n'y en a pas pluſieurs, ains que ce n'eſt qu'vn animal aſsẽblé de diuers, qui ſõt ſes mẽbres & parties. A ce conte nous nous repreſentons vne forme d'ame telle que l'hydre qui à pluſieurs teſtes, chacune deſquelles combat & fait du mal de par ſoy. Or nulle

Auis de Seneque contraire au precedent.

Sa reſponſe à l'obiection des Stoiques.

de ces teſtes n'eſt l'hydre meſme, ains teſte de l'hydre, laquelle de ſoy n'eſt qu'vn animal. Nul n'a dit que le liõ ou le dragon, qui ſont parties de la chimere, ſoyent la Chimere meſme. Les parties ne ſont pas le tout. Qu'y a-il dequoy tu puiſſes recueillir que la iuſtice ſoit animal? Elle fait quelque choſe & profite: or ce qui agit & ſert, a vn mouuement, & ce qui a mouuement eſt animal. Cela eſt vrai, ſi la choſe dont eſt queſtion a le mouuement de ſoy: mais iuſtice n'a point mouuement de ſoy, ains de l'ame. Tout animal eſt ce qu'il a commencé d'eſtre iuſques à ce qu'il meure: l'homme eſt hõme iuſques au iour de ſon treſpas: le cheual, le chien auſſi: car ils ne peuuent paſſer en autre forme ni ſubſtance. La iuſtice, c'eſt à dire l'ame qui ſe poſſede en quelque ſorte, eſt vn animal, diſent-ils. Poſons le cas qu'ainſi ſoit. D'auantage la magnanimité, c'eſt à dire, l'ame aucunement maiſtreſſe de ſoy meſme, eſt vn animal. Quelle ame eſt-ce là? Celle qui à ceſte heure eſtoit iuſtice, eſt encloſe au premier animal, & ne peut paſſer en vn autre animal, ains faut qu'elle demeure en celui où elle a commencé d'eſtre. D'auantage vne ame ne peut eſtre à deux animaux enſemble, & moins encores à pluſieurs. Si iuſtice, magnanimité, attrempance & les autres vertus ſont animaux: comment auront elles vne ſeule ame? force eſt que chacune d'elles ait la ſiene, ou elles ne ſõt point animaux. Vn cors ne peut eſtre corps de pluſieurs animaux par la confeſſion meſme des Stoiques. Quel eſt le corps de iuſtice? l'ame: & de la magnanimité auſſi. Or vn corps ne peut eſtre corps de deux animaux. Mais l'on dira qu'vne meſme ame a prins l'habitude de iuſtice, de magnanimité, de tẽperãce. Cela ſe pourroit faire, ſi lors que iuſtice eſt en vigueur, magnanimité eſtoit amortie: & que quand la vaillance eſt, l'attrempance ne fuſt pas. Mais toutes les vertus ſont enſemble. Comment ces choſes ſeront elles diuers animaux, veu qu'il n'y a qu'vne ame, laquelle ne peut faire plus d'vn animal? En apres nul animal n'eſt portion d'vn autre animal. Iuſtice eſt vne partie de l'ame: ce n'eſt dõc point vn animal. C'eſt à mon auis perdre temps de conteſter ſur vne choſe auouëe. Il faudroit pluſtoſt ſe deſpiter que diſputer de cela. Nul animal n'eſt portion de l'autre. Conſidere les corps de tous, il n'y en a pas vn qui n'ait ſa particuliere & propre couleur, forme & proportion. Entre autres merueilles qui rendent admirable la ſageſſe de Dieu le createur, i'eſtime celle-ci pour l'vne, que de tant de choſes creées

Ceſte queſtiõ des Stoiques merite d'eſtre deſpitee nõ pas diſputee: rebutee & batue, non pas debatue.

l'vne ne reſſemble point à l'autre: & quant à celles qui ſe reſſemblét, encores s'y trouuera-il quelque diſſemblance, ſi tu y prens garde. Il a fait infinies ſortes de fueilles, diſtinguees les vnes des autres par quelque marque ſpeciale, infinis animaux differens, meſmes ceux qui ſont de meſme eſpece ne ſe reſſéblét pas entierement. Le createur a requis & obtenu cela de ſoy, que les animaux de diuerſe eſpece, cõme vn bœuf & vn chien ne ſe reſſemblaſſent ni en forme ni en portion. Vous dites que toutes les vertus ſe reſſemblent, elles ne ſont donc pas animaux. Il n'y a animal qui ne face quelque choſe de par ſoy, mais la vertu ne fait rien de par ſoy, ains auec l'homme. Tous animaux ſont ou douez de raiſon, comme les hommes & les dieux; ou priuez de raiſon cõme les beſtes. Les vertus ſont douées de raiſon: & ne ſont pourtant ni dieux ni hommes. Par conſequent ne ſont point animaux. Nul animal raiſonnable ne fait rien, ſi premierement il n'eſt eſmeu, & pouſſé par le regard & conſideration de quelque choſe: cela l'eſbranſle, puis le conſentemét cõferme ce mouuemét. Quant au conſentement voici que c'eſt. Il faut que ie me promeine: ie me mets en train apres m'eſtre commandé cela, & l'ayãt trouué bõ. Ce conſentement n'eſt point en la vertu. Preſuppoſe que prudence ſoit vn animal, comment conſentira elle: Il eſt beſoin que ie marche. Nature s'oppoſe à ce point: car prudẽce prouuoid non pas à ſoy, mais à l'homme qui eſt doué de prudẽce, laquelle ne peut marcher ni s'aſſeoir, & par ainſi n'a point de conſentement. Ce qui eſt priué du iugement & conſentement, n'eſt point animal doué de raiſon. Si la vertu eſt vn animal, c'eſt vn animal raiſonnel. Or n'eſt elle l'vn ni l'autre par conſequent. Si la vertu eſt vn animal, & la vertu eſt choſe bonne, tout choſe bonne eſt animal. Les Stoiques auouent cela. C'eſt choſe bonne deſauuer la vie à ſon pere, de dire biẽ àpropos ſon auis en aſſemblee publique, de donner vne ſentence ſelon les loix. Acc conte, ſauuer ſon pere ſera vn animal, & bien opiner, vn autre. Brief, ce paradoxe paroiſtra ſi grand en fin qu'õ ne pourra ſe contenir de rire. Sçauoir taire en tẽps & lieu, biẽ ſouper, c'eſt choſe bonne: par ainſi ſe taire & ſouper ſont des animaux. Ie ne ceſſerai de me chatouiller & me donner du plaiſir de ces ineptiesla.

Sageſſe du Createur.

Ce paradoxe Stoique eſt inepte & ridicule en toutes ſortes: cõme il apert par les abſurditez ſuiuantes que Seneque en extrait.

Certainemẽt, ſi iuſtice & magnanimité ſont animaux ils ſont terreſtres. Tout animal terreſtre a froid, faim & ſoif. Ainſi

iuſtice à froid, magnanimité à faim, clemence à ſoif. Outreplus ie demanderoy volontiers à ces docteurs, ſi tels animaux ont figure d'homme, ou de cheual, ou de beſte ſauuage? S'ils leur attribuent forme rõde, comme ils font à Dieu; Ie demanderai ſi l'auarice, la diſſolution, la ſottiſe ſont rondes? car ce ſont auſſi des animaux. S'ils les arondiſſent, ie les prierai encore de me dire, ſi ſe promener ſagement eſt vn animal, ou non? Force eſt qu'ils confeſſent que c'eſt vn animal, de forme ronde. Or afin que tu ſaches que ie parle par eſcrit, & que ce n'eſt mon opinion particuliere que ie mets en auant, Cleanthes & ſon diſciple Chryſippus ne ſont pas d'accord touchant le marcher. Cleanthes dit que c'eſt vne agitation eſpandue du chef iuſques aũ pieds. Chryſippus eſt d'autre auis. Pourquoy dõc à l'exemple de Chryſippus chaſcun ne pourra-il ſe tenir à ce qu'il iugera meilleur, & ſe moquer de ce nombre d'animaux ſi grand que le monde ſeroit trop petit pour les contenir? Les Stoiques diſent que les vertus ne ſont pas pluſieurs animaux, & neantmoins que ce ſont animaux: comme vn ſeul homme eſt orateur & poëte, ainſi les vertus ſont animaux & non pluſieurs animaux, mais vn ſeul. L'ame iuſte, prudente, courageuſe, eſt vne meſme, eſtant en quelque ſorte en poſſeſſion de ſoy en chaſcune des vertus. La diſpute ceſſe: nous ſommes d'accord: car ie confeſſe que l'ame eſt vn animal: remettant en autre endroit à dire mon auis touchant cela. Ie nie que les actiõs de l'ame ſoyent animaux: autrement tous les mots & tous les vers des poetes ſeront animaux. Car ſi vne parole bien dite eſt choſe bonne, & toute bonne choſe eſt vn animal: la parole ſera vn animal. Vn vers bien fait eſt bon, ce qui eſt bon s'appele animal, donques vn vers ſera animal: & conſequemment *Arma virúmque cano*, eſt vn animal, qu'ils ne pourront maintenir eſtre rond, attendu que c'eſt vn vers de ſix pieds. Tout cela n'eſt q̃ pure ſophiſterie, qui eſtat biẽ remuee me fait paſmer de rire, quand il me ſouuient qu'vn ſolœciſme, vn barbariſme: vn ſylogiſme eſt vn animal, & que ie deſpein à chaſcun d'iceux tel muſeau que bon me ſemble. Voila nos diſputes agitees auec vn froncement de ſourcils, & vn renfrongnement de viſage. Ie ne me puis ici contenir de m'eſcrier auec le poëte Cecilius, O les miſerables ineptíes; elles ſont ridicules! Mais que ne manions nous pluſtoſt quelque matiere qui nous puiſſe rendre meilleurs? que ne cerchons

Reſtriction des Stoiques en l'opinion precedente.

Diſtinction de Senec que qui mõſtre ſa reſolution.

Que le tẽps ſi cher & precieux, doit eſtre employé à toute au-

cerchons nous les moyens de paruenir aux vertus, & le chemin qui nous y adresse? ne me romps point la teste pour m'aprendre si la magnanimité est vn animal, mais apren moy qu'en ce monde ne se trouue aucun animal qui soit heureux s'il n'est magnanime, s'il n'est resolu contre tous accidens, si en sa pensee il n'a donté toutes aduersitez auãt que les sentir. La magnanimité est vne forteresse inexpugnable de la foiblesse humaine. Quiconque y est enclos, il demeure asseuré deuant le siege de ceste vie: car il s'aide de ses forces & de ces traits. En ceste endroit ie veux te proposer le dire notable du Stoique Posidonius. Ne t'estime iamais asseuré auec les armes de la Fortune. Comba contre icelle auec les tiennes. Les biens du mõde sont trop foibles pour nous pouuoir armer. Les hommes equipez de toutes pieces pour combatre leurs ennemis, sont desarmez si l'aduersité les assaut. Alexandre saccageoit & mettoit en route les Perses, les Hyrcaniens, les Indiens, & tous ces peuples logez en l'estendue des pays Otientaux, iusques a la mer: cependant lui mesme ayant tué son ami, perdu l'autre, gisoit par terre en vne chambre obscure, detestant sa meschanceté, deplorãt sa perte, & ce vainqueur de tãt de Rois & de natiõs fut vaincu par la cholere & par la tristesse. Car tous ses efforts auoyent visé ce point de maistriser toutes choses excepté soy mesme. Que les hõmes sõt aueuglez qui desirẽt faire passer leurs sceptres de là les mers, & s'estimẽt heureux s'ils cõquestẽt par leurs soldats plusieurs prouinces, & en ioignẽt des nouuelles aux vieilles, ne sachãt pas que le grãd royaume, & qui est tout cõquis, c'est cõmãder à soymesme. Que l'on m'ẽseigne cõbiẽ la iustice est vne chose sacree, que c'est vne vertu soucieuse du bien d'autrui, ne cerchant point ses commoditez ni ses auãtages. Qu'elle n'ait aucune alliãce auec ambitiõ & vaine gloire: ains plaise à soymesme. Auãt toutes choses que chascũ se persuade ceci, Il me faut estre hõme de bien, sans espoir ni desir de recõpẽse. C'est peu de chose, aiousts encor: Il m'est commãdé de m'ẽployer entieremẽt & frãchemẽt en l'exercice de preud'hommie, en telle sorte q̃ toute ma pẽsee soit le plus que possible sera, destournee de la consideration de mon profit particulier. Ne t'amuse point à regarder si le loyer de preud'hommie est plus grand que la preud hõmie mesme. Plaque encore à ton cœur ce que i'ay touché ci de uãt, n'importe si ta vertu est conue de peu ou de plusieurs.

tre chose qu'à la recerche de ces inepties des Stoiques.

Rien ne nous peut asseurer que la vertu, & n'y a victoire qu'à vaincre soy mesme.

Qui est Roy qu'on oit.

Pensee contenante à tous.

Qui veut que la siene soit publiee, ne s'employe point pour

amour qu'il porte à la vertu: ains est vn sot ambitieux. A l'auanture ne veux-tu pas estre homme de bien, si tu n'en as la reputation. Mais vrayement il faudra bien souuent que tu sois tel, encore que l'on t'estime meschãt. Lors, si tu es sage, vn mauuais bruit bien acquis te donnera contentement.

CXIIII.

1. *De la corruption du langage.*
2. *Impertinence de ceux qui s'acommodent à vn langage corrompu ou trop affecté.*
3. *Brief discours contre la dissolution.*

1. Pourquoi le langage s'abastardit de temps en temps.

TV demandes pourquoy & d'où vient que le langage s'est abastardi en certain tẽps, & comment les esprits se sont laissez aller à des imperfectiõs, tellemẽt que par fois regnoit vn parler enflé, par fois vn resonnãt & qui sentoit sa chãtrerie? Pourquoy en vn tẽps on a prins plaisir à des periodes bien longues, & qui duroyẽt autãt que l'haleine pouuoit porter: en vn autre, on n'a demandé qu'vn langage court, ambigu, & où il faut plus entẽdre qu'escouter? Itẽ, pourquoy il y a en vn tẽps ou l'õ vsoit sans hõte de manieres de parler qui estoyẽt toutes figurees?

Respõse de Senecque, que le langage suit les mœurs.

Ma response est le dire commun, dont les Grecs ont fait vn prouerbe, Telle la vie, tel le langage. Or cõme chacun a vne action qui se rapporte à sa parole, ainsi par fois le langage se conforme aux manieres de viure du public. Si vne Republique se desbauche, le langage effeminé descouure la dissolutiõ des grãds & des petis. Ie parle d'vn lãgage vsité entre tous, & nõ de ce que peuuẽt dire deux ou trois. L'ame & l'entendemẽt ne peuuẽt estre de deux couleurs. Si l'ame est saine, rassise, graue, atrẽpee, l'entẽdemẽt aussi est sobre & moderé. Elle est corrompue, lui en est interessé. Vois tu pas que si l'ame languit, tous les membres defaillẽt, & qu'à peine peut-on leuer les pieds? que si l'ame est effeminee, sa mignardise paroit en la desmarche du corps? que si elle est esueillee, elle ardẽte le corps double son pas? si elle est furieuse, ou en cholere (vice aprochãt de la fureur) que tout le corps branse, qu'au lieu de marcher il est emporté? Combien plus dois-tu penser qu'ainsi en prend à l'entendement qui est tout meslé parmi l'ame, laquelle le forme, le met en besonge, & lui dõne la loy? Il n'est besoin de faire vn recit de la vie de Mecænas pource que chacũ la sçait & ses desmarches & ses delicatesses

Raison pertinente de ceste respõse.

Exẽple en Mecænas cheualier Romain.

son desir de paroistre,& la peur qu'il auoit que ses vices fussent descouuerts. Et bien! Son langage estoit-il moins dissolu que sa vie? Auoit il pas autant d'afeterie & de vanité en son parler qu'en son equipage, qu'en sa suite, qu'en sa maison,& qu'en sa femme? C'estoit vn hõme de grand entendemẽt, s'il ne se fust pas ainsi detraqué, s'il n'eust affecté l'obscurité, s'il n'eust esté dissolu en ses discours, où tu peux remarquer vn langage d'homme enyuré, vne parole enuelopee, extrauagante, & licencieuse: tesmoins les traits qui s'ensuiuent, extraits de ses elegances. *Quid purius amne, sylusque ripa comantibus? Vide vt aluenm lintribus arent, versoque vado remittãt hortos. Quid si quis fœmina cirro crispat & labris columbatur? Incipitque suspirans, vt nemo cernice laxa feriatur. tyranni, irremediabilis factio rimantur, epulis, lagenàque tentant domos, & sæpe mortem exigunt. Genium festo vix suo testem, tenuis cerei fila, & crepacem mola focum mater aut vxor inuestiunt.* Lisant ceci, te souuiendras-tu point à l'instant que c'est le langage d'vn qui marchoit tousiours par les rues de Rome, la robe pendante & aualee? Car mesme lors qu'il commandoit en l'absence de l'Empereur, on le trouuoit en ceste equipage quãd on receuoit de lui le mot du guet. Pense que c'est celui qui au Palais, en la tribune aux harangues, en toute assemblee du peuple s'est tousiours mõstré ayant la teste affublee de son manteau, sans rien descouurir que les oreilles, cõme ont accoustumé de faire ceux qui fuyent & ne veulent estre reconus, selon qu'on les represente es comedies. C'est celui qui au plus fort des guerres ciuiles, lors que Rome estoit en armes & en effroy, marchoit par les places acõpagné de deux eunuques toutesfois plus hõmes que lui. C'est lui qui n'a eu qu'vne fẽme,& neantmoins l'a espousee vne infinité de fois. Les paroles sus representees, si mal basties, si nonchalãment disposees, repugnãtes à la maniere d'escrire de tous, mõstrẽt que ses mœurs n'estoyent pas moins nouuelles, particulieres & deprauees. Il a esté fort prisé pour la douceur de son naturel, n'ayant point porté les armes, ni prins plaisir à espandre le sang, ni fait sinon ce que la licence du tẽps ou son credit lui pouuoit permettre. Mais toute ceste bonne reputation a esté souillee par les mignardises de ce sien langage monstrueux: tellemẽt qu'on void que ç'à esté vn effeminé, non pas vn homme debonnaire. Ces enuelopemens en sa cõposition, ces mots agencez de trauers, ces conceptiõs par

Le langage effemine cõfermé par contenãces & mœurs de mesme.

fois esleuees, mais eneruees, descouurent à quicõque y prendra garde, que le trop d'aise lui auoit brouillé le cerueau, vice qui se trouue par fois en l'hõme, par fois au tẽps. Quãd le repos & le bonheur produit & seme de toutes parts la dissolution, premierement on commence à parer plus soigneusemẽt les corps. En apres on s'estudie à auoir de beaux meubles. Consequemment, on ne peuse qu'à des superbes bastimẽs, pour les faire biẽ amples, les parois enrichies de piliers de mabre, apportez d'outre mer, les toicts dorez çà & là, les planchez aussi nets que les lambris. Puis il faut que la table responde à toute ceste magnificence, & là on cerche gloire en nouueauté, & changement des façons acoustumees entre nos predesseurs: tellement que l'on sert à l'entree de table ce qui leur estoit presenté à la desserte: & les choses presentees à ceux qui entroyent au festin sont donnees à ceux qui sortẽt. Apres que l'esprit humain s'est acoustumé de desdaigner ce qui estoit en vlage, & que les choses d'ordinaire lui puent, il va cercher aussi vn nouueau langage, rappellant & poussant derechef en veuë les mots rouillez de vieillesse & tout surannez, puis il en forge de nouueaux, en regrate des inconus: ce qui ne fait q̃ de naistre est estime elegãt: on introduit des manieres de parler figurees & tellemẽt bigarrees, qu'on n'y peut remarquer que de l'audace & de l'exces en toutes sortes. Aucuns pensent se faire valoir en parlant à demi, & coupant tellement le propos que celui qui escoute ne sçache que penser. D'autres ne se plaisent qu'à alonger & estendre leur propos. Quelque vns se retienent & se taisent, se contentans d'aimer ce desordre: maniere de faire requise & necessaire en celui qui machine ie ne sçai quoy de grand: mais telles gẽs aiment le vice. Ainsi donc, par tout où tu verras les hommes se plaire à vn langage bastard, tien pour certain que les mœurs y sont deprauees. Comme les banquets excessifs, les habillemẽs superflus sont tesmoignage que l'estat public est proche de sa ruine: ainsi ceste licence de forger nouueaux termes en paroles (au cas qu'on y continuë) monstre que les esprits de ceux qui parlent ainsi sont acablez & perdus. Ne t'esbahi nullement, si ceste corruption plait autant aux plus braues qu'à la populace: car les grands & les petis ne different que de robe. aussi peu sages sont les vns que les autres. Esmerueille-toy plustost qu'on ait loué & les effects des vices & les vices mesmes. C'est le train ordinaire

Sources de la corruptiõ du langage.

2. Viues descriptions de l'impertinẽce de ceux qui prenent plaisir à vn langage bastard ou trop affecté.

Pourquoy tous se plaigent en ceste corruption de langage.

ordinaire du mõde. Il n'y a eu homme, tant agreable ait-il eſté, qui n'ait eu ſes defauts. Ameine en auant le plus habile de tous, ſi bon te ſemble: ie te ferai voir ce que ceux de ſon temps ont excuſé & ſupporté en lui. I'en monſtrerai pluſieurs, qui n'ont point eſté endõmagez par les vices, & aucũs à qui les vices ont ſerui. Tu en verras de grãd renom & tenus pour les plus excellens, leſquels ſi l'on veut cẽſurer, c'eſt les aneantir du tout: d'autant que leurs vices & vertus s'entretienent, tellement que les vns tirent neceſſairement les autres apres eux. Outre ce que deſſus, le langage n'a point de reigle certaine. La couſtume publique, qui change inceſſãment, le remue d'annee en annee. Pluſieurs empruntẽt des mots ſurannez & qui ſont des ſiecles precedens. Ils vſent du lãgage des loix eſcrites es douze tables. Gracchus, Craſſus & Curio leur ſont trop nouueaux & elegans. Ils remontẽt iuſques à Appius & Coruncanus. Quelques autres au contraire ne voulans rien qui ne ſoit vulgaire ni triuial, ne font que barbouiller. Il y a de la faute, quoi que diuerſe, es vns & autres, autant certes que s'ils vouloyent parler de choſes ordinaires & acouſtumees en termes magnifiques, graues, poëtiquement. & au contraire. Les vns ſe mignardent exceſſiuement, les autres s'abaiſſent trop: ceux-ci marchent à cloche-pied, ceux-la prenent vn vol trop haut. Venons à la compoſition des mots. Combien de defauts te pourroy-ie deſcouurir en cela? Aucuns aprouuent celle qui eſt aſpre & rude, troublans tout expres vn propos qui coule doucement. Vne periode ne leur eſt pas bonne, ſi elle n'eſt ſcabreuſe: ils l'eſtiment maſle & hardie, ſi elle frappe fort l'oreille. Les autres, au lieu de parler ſemblent chanter, tant la ſtructure de leurs mots eſt flatteuſe. Ie ne parle point de ceux qui font des pauſes, & à peine peuuent acheuer vne clauſe. Ni de ceux qui finiſſent doucement, tout à plat, mollement, & ſans reſpondre à la vigueur de leurs commencemens, comme Ciceron. Les periodes & clauſes ſont vicieuſes, non ſeulement ſi elles ſont trop courtes, ou pueriles, ou mal agencees, & qui ſentent l'imprudence: mais auſſi quand elles ſont ſuperflues, ou reſonnantes, hors de propos, ſans efficace, & n'ayans que le tintement des mots. Or il auiendra, qu'vn ſeul qui aura la reputation d'eſtre vn beau parleur, mettra tous ces vices là en credit: puis les autres l'enſuyuent, & en font leçõ à ceux qui vienent apres. Ainſi tandis que l'hiſtorien Saluſte fut en credit, les ſentences

D'où vient le changement au lãgage d'vn peuple.

Fautes en la compoſition des mots.

Fautes au langage de Ciceron.

Fautes en Salluſte & Arruntius.

coupees, les mots finiſſans à l'improuueuë, & vne brieueté obſcure eſtoyent autant d'elegances en noſtre langue. Arruntius, perſonnage fort retenu, qui eſcriuit les hiſtoires de la guerre d'Afrique, enſuiuit Saluſte, & s'efforça de contrefaire toutes ſes façõs. Mais ce qui eſt rare en Saluſte, eſt frequent & preſque cõtinuel en ceſtui ci, nõ ſans cauſe: car Saluſte eſcriuoit ainſi par rẽcõtre, & Arruntius affectoit & recerchoit telles manieres de parler. Mais ayant prins ce patrõ defectueux & corrõpu, il fiſt encores pis, choiſiſſant des mots & termes impropres, rudes, hors d'vſage, deſquels il a puis apres farci ſon hiſtoire. Or tels & ſemblales defauts, procedãs de ce que l'on a enſuyui quelque autre, ne ſont pas indices de diſſolution ni d'entendement corrompu: car ces defauts doyuent eſtre propres, nez de l'entendement qui les fait valoir, & qui deſcouure ſes affections. La parole d'vn cholere eſt ardente & impetueuſe: celle d'vn homme eſmeu prõpte & roulante: d'vn paiſible, douce & coulante, à quoy s'accõmodent ceux qui ſe tirent & agencent la barbe, qui ſe deſcouurent les mouſtaches, & faiſans raſer le deſſus des leures entretiennent le reſte long au poſſible, qui portent manteaux de couleur bizarre, & longues robes de grand'mõſtre, qui ne veulent rien faire qui ne ſoit veu en public, encores qu'ils offenſent & deſpitent tout le monde? Mais il ne leur chaut d'eſtre reprins, pourueu qu'õ les regarde. Tel eſt le lãgage de Mecænas, & de tous autres, qui n'extrauaguent pas à l'auanture, ains de fait d'auis & tout expreſſément. Ce vice part d'vne mauuaiſe conſciẽce. Cõme en l'yureſſe la langue ne fourche pas que premier la raiſon ne ſoit acablee & aſſopie: auſſi ceſte façon de parler (qui eſt vne pure yureſſe d'eſprit) n'eſt faſcheuſe à perſonne ſinõ que l'ẽtẽdemẽt de celui qui parle ſoit esbranſlé. Pourtant faut-il le guerir, car c'eſt de lui que partẽt les diſcours les mots, la contenãce, le regard, les deſmarches. S'il eſt ſain & vigoureux, le langage auſſi eſt robuſte, fort & viril Au contraire, s'il eſt abatu, tout le reſte s'en va par terre. Vn Poëte dit que

C'eſt la diſſolution & l'exces es affections qui cauſe ce changemẽt de lãgage.

Le langage corrompu & affecté deſcouure vne conſciẽce gaſtee.

Tout les ſuiets n'ont qu'vn meſme vouloir
Tant que leur prince en vigueur ſe peut voir,
L'ayant perdu, leur feauté s'en vole.

Credit de l'entendement ſur les actions.

L'entendement eſt noſtre Roy: tandis qu'il demeure ſauf, les mẽbres demeurẽt en deuoir, & obeiſſent. S'il branſle tãt ſoit peu, eux chãcellẽt quãd & quãd. Lors qu'il ſe laiſſe mai-

ſtriſer par la volupté, ſes adreſſes & actions ſe flaiſtriſſent, tous ſes efforts ſont foibles & caduques. Puis que i'ai auancé ceſte ſimilitude, ie continueray. Quelquesfois noſtre entendement fait comme vn bon prince, par fois il reſſemble à vn tyran. C'eſt vn bon prince, quand il embraſſe la vertu, a ſoin de la ſanté du corps qui luy eſt commis, & ne commande rien qui ſoit deshonneſte & ſordide. Mais quand il deuient cholere, auare, diſſolu, il prend vn nom deteſtable & horrible, & deuient tyran. Lors il eſt acueilli de paſſiõs violentes, & du commencement celles qui plus le preſſent ſemblent aporter plaiſir, cõme le peuple eſt couſtumier de rire quãd vn tyran lui fait quelque largeſſe pour l'attraper: mais ceſte abõdãce eſt vaine à l'entẽdemẽt qui manie ce qu'il ne peut aualer. Quand la maladie a conſumé la vigueur, & les delices ſont gliſſees dedans les nerfs & mouëlles, l'entendemẽt ioyeux de voir les choſes, (l'vſage deſquelles luy eſt inutile pour les auoir trop ardemment deſirees) pour raſſaſiement de ſes voluptez iouit de la veuë de ceci ou de cela, eſt teſmoin & maquignon des diſſolutions d'autrui, s'eſtant priué de tout paſſetẽps d'icelles pour s'y eſtre plongé trop auant: brief l'abondance des plaiſirs mondains au lieu de l'eſgayer, l'enaigrit, quand il ſe voit priué du moyen de faire couler par ſa gorge dedans ſon ventre tous les friãs morceaux qu'il aperçoit, & de ſe veautrer vilainemẽt parmi des haras de bardaches & de putains: contriſté au poſſible de ce que la pluſpart de ſa felicité chomme, ayant trop peu d'eſtenduë en ce corps ſi petit. Eſt-ce pas vne vraye fureur, ami Lucilius, que nul de nous ne penſe eſtre mortel? que nous ne ſentions nullement noſtre infirmité? voire que chaſcun s'eſtime eſtre plus d'vn? Regarde nos cuiſines, & nos cuiſiniers courãs parmi tant de feux. I'ẽles-tu voir vn ſeul vẽtre, pour la refection duquel il faille faire tãt de bruit? Cõſidere nos reſeruoirs & celliers pleins de vins de pluſieurs annees. Cuides-tu que ce ſoit pour vn vẽtre ſeul qu'on ait ſerré de la boiſſon de tant de pays & d'ãnees? Voy en combien de lieux on remue la terre, cõbiẽ de milliers de payſans labourẽt & fouiſſent. Eſt-ce pour vn ventre qu'on ſeme en Sicile & en Afrique? Si chaſcun ſe contẽte, nous ſerons ſains, & ne cõuoiterons rien de grand: meſurant auſſi le corps, l'on aprẽdra qu'il ne cõtiẽt preſque rien, ni ne peut lõg tẽps tenir ce qu'õ a ietté dedans. Quoy qu'il en ſoit, rien ne t'aprẽdra mieux à tenir meſure en tou-

Miſere du corps qui a vn entendement depraué.

Miſere de l'entendement adonné à voluptez.

Inuectiue treſ-iuſte contre la diſſolution par trop renouuellee de noſtre temps.

Reigle de noſtre vie.

tes choſes qu'vne ordinaire meditation de la brieueté & incertaineté de ceſte vie. Or quelque choſe que tu faces, tourne la veuë vers la mort.

CXV.

1. *Contre ceux qui ſont plus ſoigneux de l'ornement du langage que de la vie.*
2. *De la beaute de l'ame vertueuſe.*
3. *De la laideur & vanité de l'ame vitieuſe.*
4. *Contre la vanité des richeſſes acompagnees de conuoitiſe & de diſſolution.*

C'eſt aux actiõs qu'il faut prendre garde pour les biẽ ranger, ſans s'arreſter trop curieuſement au langage qui deſguiſe deſcouure vne conſciẽce hypocritique & meſchante.

IE ne veux point, ami Lucilius, que tu te donnes peine à inuenter & agencer des mots. Il y a choſes plus importantes, auſquelles il te faut prendre garde. Auiſe à ce que tu dois eſcrire ſans te chaloir en quels termes. &, au lieu de t'amuſer aux paroles, fai que tu en ſentes la ſubſtance en ton cœur: afin de te l'apliquer de plus en plus, & comme la cacheter en toy. Quiconque tu verras vſer d'vn langage recerché & trop exquis, tien qu'il a l'eſprit occupé à choſes vaines. Le vertueux parle moins bruſquement, mais plus reſoluement. Ce qu'il dit eſt plus ſolide qu'elabouré. Tu conois beaucoup de ieunes hommes bien pignez, bien friſez, qui ſemblent en tierement ſortis d'vne boite: n'enten rien de ferme, ni de genereux de telles gens. La parole eſt l'image de l'ame: ſi on la mignarde, deſguiſe & polit ſi curieuſement, c'eſt ſigne que le parleur eſt vn hypocrite & vaneant. Le parler affecté ſied mal à vn homme. S'il nous eſtoit permis de voir l'ame d'vn homme de bien, O la belle, O la ſaincte, O la magnifique, gratieuſe & luiſante face que nous contemplerions! la iuſtice, la valeur, l'attrempance & la prudence lui donnans luſtre de toutes parts. D'auantage l'abſtinence, la continence, la patience, la liberté, la debonnaireté, & ce bien rare & comme incroyable en l'homme, aſçauoir l'humanité, eſpandroyent ſur elles leur clairté. En apres combien de grace, de grauité & d'authorité, la diſcretion, la bienſeance & la magnanimité (qui eſt la plus haute de toutes ces vertus) adiouſteroyent elles au reſte? Nul n'auoueroit le vertueux eſtre aimable, qui quand & quand ne diſt qu'il eſt venerable.

Beauté de l'ame vertueuſe.

Si quelqu'vn auoit veu ceſte face, plus eſleuee & plus reſplédiſſante qu'on n'a acouſtumé d'en voir au monde, ne s'arreſteroit-il pas tout court, frappé d'eſtonnement, comme s'il auoit rencontré vn Dieu? feroit-il pas priere en ſon cœur à ce qu'il lui fuſt permis de la contempler? puis aprochant plus pres, conuié par la douceur de ſes yeux, s'enclineroit-il pas humblement deuant elle? Et l'ayant conſideree à loiſir ſe monſtrant bien haut & outre meſure eſleuee par deſſus nous, auec vn regard gracieux, neantmoins brillant & plein de viue lumiere, tout rauy de zele & d'eſtonnement s'eſcrieroit-il pas auecques Virgile,

O de quel uom faut-il que ie t'apelle,
Vierge de prix? car ta face tant belle *Au 1. liu. de l'Enei.*
N'eſt de la terre, & ton parler puiſſant
Ne ſent en rien l'homme toſt periſſant.
Qui que tu ſois, vi heureuſe, & de grace
Allege vn peu le fais qui nous terraſſe.

Elle nous aſſiſtera & ſoulagera, ſi nous la voulons reuerer. Mais elle n'eſt point honnoree ni ſeruie par offrãdes de taureaux gras, tuez & ſacrifiez, ni par or, & par argent pẽdus en ſon temple, ni par preſens eſpandus en ſes threſors, ains par vne droite & ſainte affection. Il n'y a homme, comme i'ay dit, qui ne fuſt enflammé de ſon amour, ſi ce bien nous auenoit de la voir. Car maintenant pluſieurs choſes nous eſblouiſſent, ou rebouchans par trop grande clairté la pointe de noſtre veuë, ou la detenans en obſcurité. Mais comme certains medicamens nettoyent & aiguiſent la veuë, ſi nous voulons auſſi leuer de deſſus les yeux de l'ame les bãdeaux qui y ſont, nous pourrons contempler la vertu, quoy que couuerte d'vn corps, quoy que la pauureté, la vile condition, l'infamie, ſoyent autant de couuertures pour nous la cacher. Quoy que ceſte beauté ſoit voilee de choſe peu nette, ſi la verrons nous. A l'oppoſite, nous deſcouurirons de loin la mauuaiſtié & ſtupidité d'vne ame miſerable, encores que les richeſſes en abondance luiſent de toutes parts au tour d'elle, & que la regardant nous ayons les yeux batus d'vne fauſſe lumiere de biẽs & d'honneurs. Lors nous pourrons aprendre que ce que nous admirons eſt meſpriſable en toutes ſortes, & que nous reſſemblons aux petis enfans, qui eſtiment que chacun de leurs iouets vaut beaucoup: car ils prefererõt à leurs peres, meres, & freres, de petites baga-

Quel honneur requiert la vertu.

3. De la laideur & vanité de l'ame vicieuſe & adonnee au monde.

telles de la valeur d'vn denier. Qu'y a-il donc entre nous & eux, cõme disoit Ariston? Nous badinons apres des tableaux & des statues, tellement que nostre folie couste plus cher. Il ne faut que de petis cailloux bigarrez cueillis sur la greue de la mer, pour amuser les enfans: & à nous des colonnes de iaspe & de porphire, aportees des arenes d'Egypte, ou des deserts de l'Afrique, pour soustenir quelque poesche ou vne salle à faire festins. Nous regardons par grand' merueille les parois enduites & couuertes de plaques de marbre: cependant nous sçauons que le dessous n'est que blocaille: ainsi nous piquons nos propres yeux. Et quand nous dorons les toicts des maisons, est-ce pas s'esgayer en mẽsonge? car nous n'ignorons pas que cest or cache du bois sale & ver moulu. Ce n'est pas seulement aux parois & planchers qu'on attache des paremẽs: mais souuiẽ toy aussi que la felicité de tous ces messieurs, que tu vois marcher si superbement, est vne felicité doree au dessus & à simple fueille. Prens-y garde, & tu verras que sous ceste deliee peau de grandeur humaine il y a de la misere & de l'ordure à foison. L'argent qui esleue auiourd'hui les hommes aux charges publiques, a gaigné aussi les cœurs & les sens de telles personnes: & depuis que l'argent a commencé d'estre prisé, ç'a esté fait du vrai honneur des choses. Estans deuenus acheteurs & vendeurs (voire de nous mesmes) tout ensemble, nous ne demãdons plus qu'est ce? mais, combien? En ce trafic nous sommes tantost bons, tantost meschans. Tandis qu'il y a esperance de profit autour de la vertu, nous la suyuons: si le vice promet d'auantage, nous courons apres, & sommes à qui plus nous donne. Nos peres & meres nous ont fait auoir l'or & l'argent en admiration: ceste conuoitise semee en nos ames tendres y a prins profondes racines, & est creuë quand & nous. En apres tous les hommes, qui en toutes autres choses sont de differentes opinions, s'accordent en ce poinct d'auarice, chascun l'embrasse: desire que les siens y ayent part, & voulant se monstrer reconoissant enuers les Dieux, leur fait presens d'argent & d'or comme de la plus excellente chose du monde. Finalement, la vie humaine est reduite à ce poinct, que la pauureté est tenuë pour chose maudite & pleine d'opprobre, mesprisee des richesses, fuye des pauures. Puis, les Poëtes y ont adiousté leurs inuentions, qui sont autant d'allumettes pour enflammer nos cœurs, en louant les riches

Comparaison des petis enfans auec les grands.

Misere de toute la felicité humaine.

4. Contre la vanité des richesses accompagnees de conuoitise & de dissolution.

comm

comme le seul honneur & ornement de ceste vie, & que les dieux immortels semblent n'auuoi rien de meilleur, ni ne pouuoir rien donner de plus exquis. L'vn parlant du Palais du Soleil, dit,

Le grand Palais où Phœbus habitoit
Hault esleué sur colomnes estoit,
Tout luisant d'or.

Ouid. au commen. du 12. liure des metamorphosis.

Regarde consequément comme il descrit le chariot d'icelui,

D'or fut l'aisseul, d'or luisoyent tout autour
Les deux limons, d'or estoit le haut tour.
De chasque roue, & l'ordre bel & gent
Des iantes fut tout estofé d'argent.

Brief ils appellent aage & siecle d'or celui qu'ils veulent qu'on tiene pour le meilleur. Entre les Poëtes tragiques il s'en trouue qui preferent le gain à la preud'hommie, à la bonne renommee, & à la vie mesme. En voici des traicts,

Qu'on m'appelle meschant pourueu que ie sois riche.
Chacun demande, est-il riche? nul; est-il homme de bien?
On ne s'enquiert point d'où ni comment: mais, qu'a-il?
En tous lieux vn homme est estimé selon qu'il a dequoy.
Demandes-tu, s'il y a chose dont la possession nous face honte?
Il n'y en a aucune.
Ie ne desire point viure si ie ne suis riche, & veux mourir si ie suis pauure.
Bien meurt, qui en mourant amasse du bien.

Et ceux ci du Poëte Euripides;

L'argent est le grand bien de tout le genre humain,
Auprès duquel n'est rien d'auoir ou douce mere,
Ou lignee plaisante, ou vn honneste pere.
Si les yeux de Venus ont le trait si benin
Que l'argent, á bon droit d'elle sont amoureux
Pour sa grande beauté, les hommes & les dieux.

Sageſſe du poete Euripide, monſtrant en Bellerophon le ſupplice des auaricieux.

Ces vers ayans esté prononcez en vne tragedie, tout le peuple fort esmeu se leua criant contre le iouëur & l'auteur iceux, tant qu'Euripides lui mesme fut contraint sortir en place, priãt qu'ils attendissẽt pour voir sa fin de ce galãd qui faisoit ainsi tant de cas des richesses. En ceste tragedie Bellerophõ receuoit le chastimẽt que chacũ reçoit en la siene. Car toute auarice traine son supplice quand & soy, estãt au reste de soymesme le tourment des tourmens. O combien

de larmes & de trauaux elle tire de ſon eſclaue! qu'elle fait de maux à ceux qui la cerchent, & à ceux qni l'ont trouuee! outre les continuelles ſolicitudes qui geinent chacun, ſelon que les richeſſes ſont eſtimees grandes ou petites. L'argent fait plus de mal à garder qu'à cercher. Quels ſouſpirs tranchans partent du cœur des auares, s'ils font quelques pertes, qui par fois ſont grandes, & ſemblent l'eſtre encores d'auantage! Finalement encores que la fortune ne leur oſte rien, tout ce qui leur eſchape eſt autant de perdu pour eux. Mais les hommes diſent qu'vn tel eſt heureux & riche, deſirans auoir autant de biens que lui. Ie le confeſſe. Et ie te demande: pẽſes-tu qu'il y ait gens de pire condition que ceux qui ſont miſerables & enuiez? A la miene volonté que ces ſouhaiteurs de richeſſes euſſent vn peu conſulté auec les riches, les pourchaſſeurs d'hõneur auec les ambitieux & grãds ſeigneurs! Pour certain ils changeroyent d'auis, comme ils font auſſi faiſant ſouhaits nouueaux, & par conſequent condamnans leurs premiers ſouhaits. Car il n'y a homme qui ſe contente de ſa felicité, encores qu'elle ſoit acourue vers lui comme en poſte Ils ſe plaignent de leurs deſſeins & ſuccez, & aiment touſiours mieux ce qu'ils ont laiſſe en arriere. Or la Philoſophie te donnera contentement, qui eſt le plus grand bien que ie ſache. Iamais tu ne ſeras en charge à toy meſme. Ce ne ſeront point les beaux mots, ni les diſcours doux coulans qui te conduiront à ceſte ſolide felicité que nulle tempeſte ne ſauroit eſbranler. Que les paroles roulent comme elles pourront, moyennant que l'ame ſe main tienne en ſon entier, qu'elle ſoit grande, deliure d'erreurs, ſe plaiſant en ſoy meſme à cauſe des choſes qui deſplaiſent aux autres, qui iuge de ſon auancement par ſes actions & tienne que ſa ſcience acroiſt à meſure que ſa conuoitiſe & ſa peur decroiſſent.

Contre la felicité terrienne.

Où giſt le contẽtemẽt de l'ame.

CXVI.

Diſpute contre les Peripateticiens touchant les affections.

Opinions des Stoiques touchant les affections.



NOn ſouuẽtesfois demãdé s'il vaut mieux auoir les affectiõs moderes, ou n'en auoir point du tout. Les Stoiques bãniſſent les affectiõs, qui ſont attrempees & reiglees par les Peripateticiens. Quant à moy, ie ne voy point comment vne maladie, pour

eſtre mediocre, puiſſe eſtre ſalubre ou profitable. Aſſeure toy que ie ne t'arracherai riẽ de ce q̃ tu veux que l'on t'accorde, ains me rendrai facile & indulgent aux choſes auſquelles tu pretens, & que tu eſtimes eſtre faites pour la neceſſité, ou pour le profit, ou pour le plaiſir de ceſte vie. Seulement i'en oſterai le vice. Car te defendant de conuoiter, ie permettrai que tu vueilles: afin que reſoluement & de fait d'auis tu faces à ton plaiſir, & que tu en gouſtes la douceur d'auantage: la raiſon, eſt que tu ſentiras mieux combien il y a de plaiſirs du monde, ſi tu leur commandes, que s'ils te cõmandoyent. On obiecte que Nature requiert qu'vn homme ſe lamente de la mort de ſon ami: qu'il faut donner du temps à vn dueil ſi raiſonnable: que c'eſt choſe naturelle de ſe laiſſer aller aux opinions humaines, & d'eſtre triſte es aduerſitez: qu'il n'eſt pas raiſonnable d'eſteindre l'honneſte aprehenſion d'vn danger. Ie reſpon qu'il n'y a vice qui ne trouue ſon auocat, & dont le commencement me ſemble bien ſeant & excuſable. Mais c'eſt ce qui lui donne moyen de s'eſtendre de toutes parts. Si tu lui permets de commencer, tu n'obtiendras pas de lui qu'il ceſſe. Du commencemẽt toute affection eſt foible, puis elle s'eſbranle & pouſſe ſoymeſme, faiſant prouiſion de vigueur à meſure qu'elle s'auance. Il eſt plus aiſé de lui fermer la porte; que de la chaſſer apres qu'elle eſt entree. Qui nie que toutes les affectiõs decoulẽt d'vne certaine ſource qui eſt comme naturelle? Nature nous a enioint d'auoir ſoin de nous. Ceſte affection ſe tourne en vice ſi tu as ſoin de toy plus qu'il ne conuiẽt. Nature a meſlé parmi les choſes neceſſaires la volupté, non pas afin que nous la ſouhaitions, mais à ce que l'aproche & preſence d'icelle nous rendit plus agreables les choſes ſans leſquelles nous ne pouuons viure. Si la volupté s'auance trop, c'eſt diſſolution. Ainſi donc faiſons teſte aux affections de l'ẽtree: pource que (cõme t'ay dit) il y a moins de difficulté à les repouſſer auant qu'elles ayent gaigné la porte, que de les ietter dehors quand elles ſont dedans. Tu veux qu'on te permette de pleurer & craindre iuſques à telle & telle meſure: mais ceſte meſure deuient demeſurée, & ne finit là où tu veux. Le plus ſeur pour le ſage eſt de n'eſtre pas tant en peine de ſe conſeruer: il arreſtera ſes larmes & ſes plaiſirs où & quand il lui plairra. Ne nous eſtant pas aiſé de retourner en arriere, le meilleur eſt que nous ne nous auan-

Obiection des Peripateticiens.

Reſponſe de Senecque.

Qu'il eſt comme impoſſible de tenir meſure es affections.

çions nullement. Il ſemble que Panætius reſpondit fort à propos au ieune homme qui lui demãdoit, ſi le ſage deuoit faire l'amour? Quant au ſage (fit-il) nous y penſerons : mais quant à toy & à moy, encores fort eſlongnez de la perfectiõ du ſage, gardons nous ſoigneuſemẽt de deuenir eſclaues d'vne choſe turbulente, impetueuſe, ſous puiſſance d'autrui, contẽptible à ſoimeſme. Car ſi elle nous œillade, ſa gratieuſeté nous pique: ſi elle nous meſpriſe, nous bruſlons de deſpit. Autant nuiſt l'amour gracieux que rigoureux. Son bon vſage nous atrape: ſon regard faſcheux nous trauerſe. Puis donc que nous conoiſſons noſtre foibleſſe, demeurons à requoy. Ne permettons q̃ l'eſprit infirme ſoit ſous la garde de l'yurongnerie, de l'amour, de la flaterie, ni d'aucunes autres choſes attrayãtes. Ce que Panætius a reſpondu de l'amour, ie le di de toutes les autres affections. Tirons-nous arriere des lieux gliſſans, autant qu'il nous ſera poſſible : nous ne pouuons pas meſmes fermement ſubſiſter en vn chemin ſec. En ceſt endroit tu me propoſeras ceſte reproche de tout le mõde entre les Stoiques: Vous promettez trop grandes choſes, vous commandez ce qui eſt comme impoſſible. Nous ſommes pauures hommes infirmes, qui ne pouuons nous retrancher ainſi toutes choſes. Nous pleurerons vn peu. Nos conuoitiſes ſeront temperees. Si nous entrons en cholere, elle s'apaiſera. Veux-tu ſçauoir pourquoy nous ne pouuons commander à nos affections? C'eſt pource que nous cuidons que cela nous ſoit impoſſible. Mais il y a encore pis. D'autant que nous aimons nos vices, nous les voulons maintenir aimans mieux les excuſer que de nous en deſfaire. Nature a donné prou de vigueur à l'homme, ſi nous en voulons vſer, ſi nous recueillons nos forces, & les employons toutes pour nous, & non point contre nous. La vraye cauſe eſt, que nous ne voulons pas: mais le pretexte, eſt que nous ne pouuons.

Confirmation par le dire de Panatius.

Applicatiõ generale.

Obiection.

Reſponſe monſtrant pourquoy nous ne pouuons commander à nos affections.

CXVII.

1. *Examen de quelques paradoxes ou inepties des Stoiques.*
2. *Apres auoir condamné les diſputes precedentes, il propoſe des enſeignemens notables puiſez de la philoſophie.*

TV me donneras beaucoup de peine & à toy auec; brief ſans y penſer tu me pouſſes en vn grãd proces, propoſant des queſtions, en la deciſion deſquelles ie ne puis m'eſlongner des Stoiques ſans les offenſer, ni conſentir en bonne conſcience à leurs opinions. Tu demandes ſi ce que les Stoiques, tienent eſt veritable, que Sageſſe eſt vn bien: & eſtre ſage, nõ? Premierement ie reciteray l'auis des Stoiques: puis ie m'auanceray iuſques là d'en dire le mien. Les Stoiques veulent que ce qu'on appelle bon ſoit corps, pource que ce qui eſt bon, agit. Or tout ce qui a quelque action, eſt corps. Ce qui eſt bon, profite & ſert: pour ſeruir, force eſt qu'il face quelque choſe: quoy auenãt, c'eſt vn corps. Ils diſẽt q̃ Sageſſe eſt le biẽ: dõt s'enſuit qu'il faut cõfeſſer qu'elle eſt corporelle. Mais ils ne pẽſẽt pas que l'eſtre ſage ſoit de meſme cõditiõ. C'eſt vne choſe incorporelle, & accidẽt elle à la Sageſſe: pourtãt elle ne produit aucune action, ni ne profite rien. Mais ne diſõs nous pas, Il eſt bon d'eſtre ſage? oui, en le rapportant à ce dont il depend, à ſçauoir à la ſageſſe meſme. Auant que ie me retire, & me rãge au parti contraire, eſcoute ce que quelques Stoiques reſpondent aux autres. Selon cela, diſent-ils, viure heureuſement ne ſera pas choſe bonne. Meſmes ils demandent aux Stoiques, voulez vous eſtre ſage? c'eſt donc choſe deſirable d'eſtre ſage. Si c'eſt choſe deſirable, elle eſt bonne. Les Stoiques ſont contrains de tordre les mots, & adiouſter vne ſyllabe au mot Deſirer, que l'on ne peut pas bonnement repreſenter en autre langage. Ils diſent que ce qui eſt bon eſt deſirable, & que ce qui ſuruient au bien eſt comme vn acroiſt du deſirable, que l'on ne deſire pas comme choſe bonne, veu qu'elle eſt ia obtenue, mais comme additions au bien deſiré. Ie ne ſuis pas de ceſt auis, & penſe que les Stoiques en vienent là, pource que le premier point les bride, & qu'il ne leur eſt loiſible changer de maniere de parler. La couſtume eſt d'attribuer beaucoup à l'opinion commune & vniuerſelle. Entre nous, c'eſt vn teſmoignage de verité, ſi l'on allegue, que tous croyent ce dont eſt queſtion: Comme pour preuue qu'il y a des dieux, nous alleguons que la creance qu'il y a des dieux eſt entee au cœur de to⁹hõmes: & n'y a natiõ, tãt brutale ſoit elle, qui ne croye

1. Les queſtions ſont malaiſees à ſoulẽdre, quand il faut contredire à ſes maiſtres, ou à ſoymeſme.

Opinion des Stoiques touchant la Sageſſe & le ſage.

Subtilitez ou futilitez Stoiques.

La conoiſſance de quelque deité eſt entee au cœur de tous hõmes. & l'immortalité des ames auſſi.

qu'il y a quelques dieux. Quand nous disputons de l'eternité des ames, ce nous est vn argument de grand poids alleguer le consentement de tous ceux qui redoutent les enfers, ou qui s'humiliēt, pour en eschapper. Ie m'aide pour le present de ceste persuasiō generale. Tu ne trouueras personne, qui ne tiene que Sageſſe & eſtre ſage ne ſoit choſe bonne. Mais ie ne veux pas reſſembler aux eſcrimeurs vaincus, qui ſe voyans en danger de perdre la vie, appellent au peuple. Ie veux combatre & m'aider de nos armes. Ie demande ſi ce qui auient à quelqu'vn eſt dehors ou dedans lui? Si dedans lui, autant eſt-ce vn corps que le corps à qui il eſt auenu: car rien ne peut auenir ſans atouchement. Ce qui touche, eſt corps. Si dehors, apres eſtre auenu, il s'eſt retiré: ce ce qui ſe tire a *mouuement*; ce qui a *mouuement* eſt corps. Tu pēſes que ie dirai que la courſe & le courrier, la chaleur & auoir chaud, la lumiere & le luire, ne ſont pas choſes diuerſes. I'accorde qu'il y a de la diuerſité, mais ie di que les vnes ne ſont pas d'autre condition que les autres. Si la ſanté eſt choſe indifferēte, l'eſtre en ſanté eſt choſe indifferēte auſſi. Autant en faut-il dire de la beauté & d'eſtre beau. Itē que ſi la iuſtice eſt choſe bonne, l'eſtre iuſte c'eſt choſe bōne: au cōtraire ſi la vilenie eſt choſe mauuaiſe, l'eſtre vilain eſt choſe mauuaiſe: tout autant comme ſi la chaſſie eſt mal, l'eſtre chaſſieux eſt mal auſſi. Saches que l'vn ne peut eſtre ſans l'autre. L'eſtre ſage eſt Sageſſe, & Sageſſe c'eſt eſtre ſage. Tāt s'en faut qu'on puiſſe douter que l'vn reſſēble l'autre, que meſmes aucuns eſtiment qur c'eſt vne meſme choſe. Mais ie demāderoy' volontiers, Puis que toutes ſont ou bonnes ou mauuaiſes, ou indifferentes, en quel rang l'eſtre ſage ſera mis? Ils nient que ce ſoit choſe bonne, ce n'eſt pas choſe mauuaiſe: ce ſera donc choſe indifferente, qui peut eſchoir auſſi toſt à vn meſchant qu'à vn homme de bien: comme l'argēt, la beauté, la nobleſſe de race. Or l'eſtre ſage ne peut eſchoir qu'à l'homme de bien, ce n'eſt donc pas choſe indifferente. Ce n'eſt non plus choſe mauuaiſe, attendu que le meſchant n'y peut participer: c'eſt donc vne choſe bonne. Cela que nul ne peut obtenir, s'il n'eſt homme de biē, eſt bon: il n'y a que l'homme de bien qui puiſſe eſtre ſage: par ainſi l'eſtre ſage eſt choſe bonne. Tu dis que l'eſtre ſage eſt vn accident de Sageſſe. Et ie demande, ſi ceſt eſtre ſage fait la Sageſſe, ou eſt fait par icelle? en quelque ſorte

Senecque refute le Paradoxe des Stoiques, dont il a ci deuant fait mentiō.

Qu'eſtre ſage, n'eſt pas choſe indifferente, mais bonne.

sorte que tu le prenes ce sera vn corps: car ce qui fait & qui est fait, est corps: si c'est vn corps, c'est vne chose bonne. Vne chose lui defailloit auparauant qui l'empeschoit d'estre bõ, àsçauoir qu'il n'auoit point de corps. Les Paripateticiés tienent qu'il n'y a point de difference entre Sageſſe, & estre sage, l'vn estant comprins en l'autre, & n'estant possible qu'õ estime vn homme estre sage qui ne soit doué de Sageſſe: & au reciproque que celui que la Sageſſe acompagne est sage consequemment. Les anciens Dialecticiens distinguent ces choses, & leur distinction est paruenue aux Stoiques qui la considerent comme s'ensuit. Autre chose est le champ, autre la possession d'icelui, d'autant qu'auoir & posseder le champ apartient au possesseur, non pas au champ mesme. Ainsi autre chose est la Sageſſe, autre l'estre sage. Tu accorderas, ie pense, que celui qui a, & ce qu'il a, sont deux choses, La Sageſſe est possedee par quelqu'vn, celui-là qui est sage la possede. Quant à la Sageſſe, c'est vne intelligence parfaite, ou qui atteint le comble de perfectiõ: car c'est la maistresse de la vie humaine. Ie ne puis dire que l'estre sage soit vne intelligence parfaite, ains seulement cela qui escher à celui qui a l'intelligence parfaite. Ainsi la sageſſe est vne bonne intelligence: l'estre sage c'est presque cela, non pas du tout. Il y a diuers naturels de corps: comme, voici vn homme, voila vn cheual. Ces natures sont suyuies de mouuemẽs de leurs ames qui font monstre des corps. Ces mouuemens ont quelque chose de propre & consideré à part des corps: comme, Ie voy Caton qui marche; le sens monstre cela, l'esprit le croid. C'est vn corps que ie voy sur qui i'ai l'œil & l'entendement fichez. Ie di puis apres, Caton marche, ie ne parle pas alors de son corps ains de quelque chose denoncee de ce corps, asçauoir de son mouuement. Ainsi parlant de la sageſſe, nous entendons parler d'vne chose incorporelle. Di- sans, tel homme est sage, nous parlons d'vn corps. Or il y a grand' difference entre ces deux choses. Pour le present, posons le cas que Sageſſe & estre sage soyent deux choses: car ie ne puis pas dire encore ce qui m'en semble: qui empesche l'vne & l'autre ne soit bõne? Mais parauãt tu disois qu'autre chose est le champ, autre la possession d'icelui. Il est vrai car autre est la nature du possesseur, autre celle du chãp. L'vn est homme, l'autre est terre. Mais en ce dont est questiõ, Sageſſe & estre sage sont choses de mesme nature. D'auantage

Quelle difference il y peut auoir entre Sageſſe & estre sage.

Que Sageſſe & estre sage sõt choses de mesme nature.

autre eſt le châp poſſedé, autre l'hõme poſſeſſeur: mais Sageſſe & eſtre ſage ſe trouuent en vn meſme homme. La poſſeſſion du champ vient de droit, celle de Sageſſe vient de nature. On peut aliener le champ & le bailler à vn autre: la Sageſſe ne depart point de celui qui la poſſede. Il ne faut donc comparer choſes diſſemblables. I'auoy' commencé à dire, que ce peuuent eſtre deux choſes & toutes deux bonnes. Quãt à moy ie veux acquerir Sageſſe, pour eſtre ſage. Veux tu nier que l'eſtre ſage ſoit choſe bonne, attẽdu meſme que ſans cela la Sageſſe meſme ne ſeroit pas bonne? Vous autres auouez qu'il ne faudroit accepter la Sageſſe ſi elle eſtoit preſentee à condition qu'on ne s'én ſeruit point. Quel eſt l'vſage de Sageſſe? D'eſtre ſage. Voila ce qu'elle a de plus precieux, quoy oſté, Sageſſe eſt vne pure illuſiõ. Si les tourmẽs ſõt mauuais, c'eſt choſe mauuaiſe d'eſtre tourmẽté, voire en telle ſorte que ſi l'on n'eſtoit iamais tourmẽté, il n'y auroit par conſequẽt point de tourment. Sageſſe eſt l'habitude d'vne parfaite intelligence: l'eſtre ſage, en eſt l'vſage. Commẽt l'vſage n'en ſeroit il bõ? veu que ſans l'vſage Sageſſe n'eſt riẽ qui vaille? Ie te demande, ſi la Sageſſe eſt deſirable. Tu l'accordes: en apres ſi l'vſage de Sageſſe eſt deſirable, tu le confeſſes, proteſtant meſmes de ne la receuoir, ſi l'on veut t'en empeſcher l'vſage. Vne choſe deſirable eſt bõne, l'eſtre ſage eſt l'vſage de Sageſſe: or l'vſage de Sageſſe eſt deſirable, par conſequent l'eſtre ſage eſt choſe deſirable. Si deſirable, elle eſt bonne auſſi. Ie me cõdamne moimeſme dés long temps en ſuyuant ceux que i'accuſe, & employant des Paroles en choſe manifeſte. Car qui doute ſi le chaud & le froid eſt choſe faſcheuſe, qu'auoir chaud & froid ne ſoit choſe faſcheuſe, ſi la vie eſt bonne, que viure ne ſoit choſe bonne? Toutes ces diſputes ne ſont que tournoyer autour de la Sageſſe, & ne ſont point au dedans d'icelle. Mais c'eſt là qu'il nous faut arreſter, & ſi nous voulons diſcourir, elle a des promenades aſſez amples & ſpacieuſes. Enquerõs no' de la nature des dieux, de l'aliment des aſtres, des mouuemens diuers des planetes, ſi leurs reuolutions agitent nos corps, quelles ſont les vertus de leurs influences ſur les corps inferieurs: ſi les choſes qu'õ appelle fortuites ſont liees à certain ordre? & ſi riẽ ne ſe fait en ce monde ſans quelque ſpeciale prouidence. Telles recerches ſont eſlongnees pour le preſent de la reigle des mœurs, mais el-

Ayant condamné toutes les ſubtilitez precedentes il mõſtre les moyens de faire bien ſon profit de la Philoſophie.

mais elles ne laiſſẽt pas d'eſleuer l'ame,& l'occuper en la cõ ſideratiõ des choſes exellẽtes qu'elles traitent. Mais les diſputes que nous auons remuees ci deſſus amoindriſſent & abatent l'eſprit: au lieu de l'eſguiſer elles l'amenuiſẽt. Ie vous prie, pourquoy vſons nous le temps, ſi neceſſaire, qui doit eſtre employé à conſiderations plus grandes & meilleures, en l'enqueſte d'vne choſe, qui (ſi elle n'eſt fauſſe) eſt du tout inutile? Que me ſeruira de ſçauoir, ſi Sageſſe & eſtre ſage ſont deux choſes, & ſi l'vne eſt bonne, l'autre non? A tout hazard voici que ie deſire que tu ayes la ſageſſe & que ie ſois ſage, nous ſerons eſgaux, ie m'en aſſeure. Mais pluſtoſt monſtre moy le chemin pour paruenir à l'vn & à l'autre. Di moy ce que ie doy euiter & conuoiter, de quelles raiſons ie dois eſtayer mon infirmité: comment ie pourrai repouſſer arriere de moy les vices qui m'emportent au haut & au loin: comment ie pourrai ſurmonter tant de difficultez: par quels moyens ie m'eſcarterai des tempeſtes qui m'ont enuironné de toutes parts: en quelle ſorte ie me deſferai des maux à trauers deſquels ie me ſuis ietté. Enſeigne moy à porter vne affliction ſans gemir, vne proſperité ſans l'enuie & le regret d'autrui, à attendre de pied coy la derniere & neceſſaire heure de la vie, voire meſme, quand bon me ſemblera, à courir à refuge vers ce but. Rien ne me ſemble plus deshonneſte que de ſouhaiter la mort. Car ſi tu veux viure, pourquoy deſires tu mourir? ſi la vie te faſche, à quel propos importunes tu les dieux d'vne choſe qu'ils t'ont donnee des que tu naſquis? Il faudra que tu meures vn iour, bon gré maugré que tu en ayes, mais de mourir quand tu voudras, cela eſt en ta puiſſance. L'vn eſt de neceſſité, l'autre de volonté. Ces iours paſſez i'ai leu vne honteuſe preface de certain perſonnage, autrement docte & bien diſant: où ces mots eſtoyent, Ainſi puiſſe ie mourir tout incontinent. Pauure homme, tu deſires ce qui eſt tien. Peut eſtre qu'en diſant ces mots tu es deuenu vieil: autremẽt, qui te retient? perſonne ne t'arreſte, eſchape par où tu voudras. Choiſi telle partie des choſes de Nature que bon te ſemblera, & lui commande qu'elle te donne iſſue. Icelles ſont les elemens qui maintiẽnent le mõde, l'eau, la terre, l'air, qui ſont & cauſes de la vie & chemins à la mort. Mais quand veux tu mourir? quel iour aſſignes tu à ton incõtinẽt? Il ſe peut faire pluſtoſt q̃ tu ne ſouhaites.

Plaiſant traict contre les Stoiques.

Du droict vſage de la Philoſophie.

Plaidoyé pour les Stoiques, le paradoxe deſquels eſt condamné par la ſaincte philoſophie qui defend à l'hõme d'eſtre meurtrier de ſoymeſme.

Voila des propos d'vne ame foible, & qui par telle protestation veut obtenir misericorde & alõgement de iours. Qui souhaite la mort ne veut pas mourir, le fruit de la mort est souhaiter de faire fin. Parlons de ces choses, ami Lucilius, & par icelles formons nostre entendement, Sageſſe & l'eſtre ſage giſt en cela, non pas à remuer des queſtions impertinentes en des diſputes inutiles. La fortune t'a propoſé infinies difficultez auſquelles tu n'as point encores pertinémẽt reſpondu. Au lieu d'y ſatisfaire, tu fais du ſophiſte. C'eſt folie à vn eſcrimeur à outrance, de faire des tours de ſon eſpee en l'air quand le ſignal du combat eſt donné. Quitte ces leuees de bouclier, & ces armes de paſſetemps: il faut cõbattre auec l'eſpee trenchante. Fay que nulle triſteſſe ni frayeur ne trouble mon ame, & m'apren les moyens de me deſcharger de ce fardeau de conuoitiſes cachees. Il faut s'occuper à quelque choſe. Sageſſe eſt choſe bonne: eſtre ſage n'eſt pas choſe bonne. Soit: nions qu'eſtre ſage ſoit choſe bõne, afin d'expoſer en riſee toute ceſte recerche employee en choſes ſuperflues. Et que ſeroit-ce ſi tu ſçauois qu'on demandaſt, ſi la Sageſſe auenir eſt choſe bonne? Car, quelle doute y-a-il, ie te prie, ſi les greniers ne ſentent rien encore de la prochaine moiſſon, ni l'ẽfance deſnuée de force & de vigueur la ieuneſſe auenir? La ſãté à venir ne ſert de riẽ au malade, nõ plus que le repos qui doit ſuyure la courſe, & la lutte ne ſoulage l'homme tandis qu'il court & qu'il eſt occupé à lutte. On ſçait que le bien auenir n'eſt pas bien, pource qu'il auiendra. Car ce qui eſt bien, profite & ſert ſans de lay. Nulles choſes ne peuuent eſtre profitables que les preſentes. Si vne choſe ne profite, certainement elle n'eſt pas bonne: celle qui profite, eſt bonne alors. Ie dois eſtre ſage: cela ſera bon quand ie ſerai ſage: mais il n'eſt pas bon encor. Il faut premierement qu'vne choſe ſoit; en apres qu'elle ſoit telle ou telle. Or di-moy, ie t'en prie comment peut eſtre bon ce qui n'eſt encores rien? car ce qui vient n'aparoit pas eſtre venu. Le printemps doit venir: ie ſçai qu'à preſent nous ſommes en hyuer, l'æſté viendra, ie ſen qu'il ne fait pas chaud. Ce qui me fait dire que l'æſté n'eſt pas venu, eſt l'aſſeurance que i'ay qu'il viendra. I'eſpere eſtre ſage: ie ne le ſuis donc pas encor. Si i'auois deſia ce bien, ie ſerois deſpouillé de ce mal, à ſçauoir qu'il auiendra que ie ſerai ſage; dont tu peux recueillir que ie ne le ſuis pas encores.

Difference auſſi grãde entre la ſophiſterie & la Philoſophie, qu'entre vne eſcrime à plaiſir & à outrance.

res. Ie ne puis estre en ce bien & en ce mal tout' ensemble. Ces deux choses ne se conioignent point: le bien & le mal ne se rencontrent en vn mesme suiect. Passons vistemẽt par dessus ces ingenieuses badineries, & doublons le pas pour atteindre les choses qui nous doyuent donner quelque secours. Celui qui va querir en diligence la sage femme pour venir vers sa fille qui est en trauail d'enfant, ne s'amuse pas à lire l'ordonnance ni la disposition des ieux publics. Qui court pour esteindre le feu qui a espris sa maison, ne regarde pas sur vn eschiquier, pour sçauoir comment vne piece en uelopee se peut garantir. Or tu sçais bien que de tous costez te vienẽt nouuelles, & de l'ébrasemẽt de ta maison, & de la mort de tes enfans, du siege de ta ville, du pillage de tes biẽs. Adiouste à cela les naufrages, tremblemens de terre, & tous accidẽs redoutables. Estant au milieu de tant d'afaires, n'as-tu autre occupation qu'à te donner du passetemps? Tu demandes qu'elle difference il y a entre Sageſſe & estre sage. Ayant vne montagne de maux pendante sur ta teste, t'amuses-tu à faire des nœuds & à les desfaire? Nature ne no⁹ a pas fait ainsi largesse du temps, pour nous adonner à le perdre: considere aussi combien plus les habiles en perdent. La maladie de nous & des nostres en emporte vne piece à chascun de nous, les afaires necessaires & publiques vne autre. Le dormir desrobe vne moitié de nostre vie. Quant au reste, si estroit, si tost passé, qui nous emporte, quel propos y a-il d'en consumer la plus part à choses de neãt? Outre tout cela, l'entendement humain s'acoustume à se donner du plaisir plustost qu'à se guerir, & la Philosophie, qui deuoit estre le remede de ses maux, ne lui sert que de risee. Ie ne sçai quelle difference il y a entre Sageſſe & estre sage. Bien sçai-ie qu'il ne m'importe en rien si ie le sçay ou si ie ne le sçai pas. Di moy, serai ie sage, quand i'aurai aprins la difference qu'il y a entre Sageſſe & estre sage? Pourquoy m'arrestes-tu plustost entre les mots qu'entre les œuures de Sageſſe? Ren moy plus fort, plus asseuré, suffisant pour faire teste à la fortune, voire victorieux d'icelle. Or en puis-ie venir à bout, si ie fai tout ce que i'aprens.

Par belles cõparaisons il monstre que l'esprit doit estre destourné d'occupations imper tinentes & pueriles, pour estre apliqué à choses serieuses.

CXVIII.

I. De la solitude des mondains, & de l'asseurance du sage.

2. *Du vray bien, & la difference qu'il y a entre ce qui eſt honneſte & bon.*

TV requiers que ie t'eſcriue plus ſouuent. Si nous entrons en conte, tu n'auras aſſez pour payer. Il conuenoit que tes lettres fuſſent les premieres, & que i'y reſpondiſſe. Mais ie ne me feray pas tirer l'oreille, ie ſçai qu'il n'y a rien à perdre à te preſter: pourtant ie te feray vne auance, ſans enſuyure toutesfois l'eloquent Ciceron qui veut qu'Atticus eſcriue (à faute de ſuiet) tout ce qui lui viendra au deuant. Car ie n'ay iamais faute de matiere, ſans toucher à tous ces diſcours dõt Ciceron emplit ſes lettres; comme qui eſt celui qui brigue vn eſtat, qui combat auec forces eſtrangeres ou auec les ſienes propres, qui demãde le Conſulat ſous la faueur de Cæſar, ou de Pompee, ou tout ouuertement, combien Cæcilius eſt vn rude vſurier, de qui ſes plus proches ne peuuent arracher vne maille à moins de cent pour cent. Il vaut mieux parler de ſes miſeres, que de celles d'autrui: s'examiner & conſiderer combien de choſes l'on pourchaſſe ſans en obtenir pas vne. C'eſt vn bien excellent, aſſeuré, & franc de tout peril, ami Lucilius, ne pourchaſſer choſe quelconque, & laiſſer la fortune tenir ſes eſtats ſans s'y trouuer. Quel plaiſir eſt-ce, à ton auis, tandis que les bandes du peuple ſont aſſemblees, que les pretendans aux offices font la cour à leurs bienvueillans, auſquels l'vn conte de l'argent, l'autre à ſes entremetteurs, l'autre à force de baiſer vſe les mains de ceux auſquels il ne vondroit nullement laiſſer toucher la ſiene, incontinent qu'il ſe verra deſigné à quelque charge tandis que chaſcun tout eſtonne attend la proclamation du herault, quel plaiſir (di-ie) eſt-ce de demeurer debout ſans ſe ſoucier de rien, & regarder ces foires là ſans y acheter ni vendre choſe quelconque? Celui qui regarde d'vn œil aſſeuré ces aſſemblees, où l'on eſlit les preteurs & conſuls, eſt bien à ſon aiſe: mais plus cõtẽt & ioyeux encores eſt-il quand il ne lui chaut de ces amas de monde, où les vns briguẽt des honneurs annuels, les autres des charges perpetuelles, les autres des victoires & triomphes, les autres des richeſſes, les autres des riches mariages & des enfãs, les autres longue & heureuſe vie pour eux & pour les autres. Combien heureuſe eſt la penſee, qui ne demande rien

qui ne

qui ne careſſe perſonne, & qui dit à la fortune, Ie n'ai rien à deſmeſler auecques toy, ie ne ſuis pas à ton cõmandement. Ie ſçai que tu rebutes les vertueux & auances les diſſolus. Ie ne te demande rien. Cela s'appelle reduire la fortune au petit pied. Voila donc dequoy nous deuõs nous entretenir, & touſiours traiter de telle matiere par lettres, quand nous voyons de toutes parts tant de milliers d'hommes en trouble, qui, pour ſe precipiter en quelque ruine mortelle, trauerſent les maux pour trouuer malencontre, cerchent des choſes qu'ils fuyent incontinent qu'ils les ont trouuees, ou dont ils doyuent eſtre auſſi toſt deſgouſtez. Car y-a-il homme qui ſe ſoit contenté de la choſe, qu'il eſtimoit tant auãt que l'auoir? La felicité n'eſt pas auide ni inſatiable comme les hommes cuident, ains eſt petite, & ſe contente de peu. Auſſi ne remplit-elle pas les perſonnes iuſques à regorger. Tu eſtimes haut eſleuees les richeſſes & grandeurs du monde, pour ce que tu en es eſlongné, mais elles ſont petites & baſſes à celui qui en eſt pres. Que ie ſois appellé menteur, ſi vn tel ne cerche à monter plus haut. Ce que tu nommes le faiſte n'eſt qu'vn degré. Or c'eſt l'ignorance de verité qui fait que tous ſe fouruoyent ainſi, & courent à ce qui n'a que l'aparence de bien, eſtans deceus par l'opinion du vulgaire. Puis apres, ayant par beaucoup de trauaux obtenu ce qu'ils pretendoyent, ils voyent que les choſes ſont mauuaiſes, vaines, & plus petites qu'ils n'auoyent eſperé: & la pluſpart d'entr'eux admire de fois à autre le faux luſtre de telles vanitez: brief le vulgaire eſtime que les choſes grandes ſoyent bonnes. Mais afin de ne tomber en tel erreur, enquerons nous qu'eſt-ce qu'on appelle Bien ou choſe bonne. On en a donné diuerſe interpretation, l'vn d'vne ſorte, l'autre d'vne autre. Aucuns diſent que c'eſt ce qui conuie les eſprits, & qui les appelle à ſoy. Mais incontinent on obiecte, Et que ſera-ce ſi vn tel biẽ conuie l'homme à ſa ruine? Tu ſçais combien il y a de maux attrayans. Ainſi differẽt entr'eux le vray & le vraiſemblable. Ce qui eſt bon & vray ſont choſes conioinctes: car ce qui eſt bon ne peut eſtre qu'il ne ſoit vray quãt & quãt. Mais ce qui cõuie à ſoy & attrait de ſon aparẽce, eſt vrayſẽblable: il s'inſinue, il ſolicite, il attire. Aucũs ont dit que le Biẽ eſt ce qui eſmeut vn deſir de ſoy, ou q eſbrãſle le mouuemẽt de l'ame qui y tẽd. Mais on oppoſe ce que deſſus à vne telle definitiõ. Car beaucoup de choſes eſbranſlẽt

Del'hõneur & de l'aſſeurance du ſage.

Meſure de la felicité.

D'où vient que tous ſe fouruoyent tant.

Qu'eſt-ce qu'on apelle Bien.

le mouuement de l'ame, qui ſont deſirees pour la ruine de ceux qui les pourchaſſent. Les autres ont mieux comprins cela, qui ont dit que le Bien eſt ce qui attire à ſoy ſelon nature ce mouuement de l'ame: tellement qu'il le faut deſirer lors qu'il a commencé d'eſtre deſirable. Adiouſtons que ce Bien eſt honneſte & vertueux: car il ne faut pas pourchaſſer vn bien imparfait. Ce trait me commande de marquer la difference qu'il y a entre ce qui eſt bon & ce qui eſt honneſte. Ils ont quelque choſe d'entremeſſé & inſeparable: ce qui eſt bon ne peut eſtre ſans auoir quelque choſe d'honneſte, comme au reciproque ce qui eſt honneſte eſt bon. En quoy doncques different-ils? Ce qui eſt honneſté eſt vn biẽ parfait, qui rend la vie heureuſe acomplie, par l'atouchement duquel les autres choſes deuiennent bonnes. Voici cõme ie l'ẽtẽ. Il y a des choſes qui d'elles meſmes ne ſont ni bonnes ni mauuaiſes: comme faire la guerre, aller en ambaſſade, exercer iuriſdiction. Eſtans honneſtement maniees elles commencent d'eſtre bonnes, & deuienent telles, en lieu qu'auparauant elles eſtoyent indifferentes. Ce qui eſt bon ne deuient tel qu'eſtant acompagné de ce qui eſt honneſte: mais ce qui eſt honneſte eſt bon de par ſoymeſme, & de lui decoule le bien, qui a peu eſtre mal: mais l'hõneſte n'a peu eſtre ſinon biẽ. Aucuns ont dit que le Biẽ ou Bõ s'appelle ce qui eſt ſelon Nature. Conſidere ce qui s'enſuit. Ce qui eſt bon eſt ſelõ Nature: mais il ne s'ẽſuit pas que ce qui eſt ſelõ Nature ſoit bõ. Pluſieurs choſes cõuienẽt auec Nature: mais elles ſont ſi petites, que le nom de bonnes ne leur conuient pas, d'autant qu'elles ſont legeres & meſpriſables. Or il n'y a nul biẽ à meſpriſer, pour petit qu'il ſoit, car il n'eſt pas bien, tandis qu'il eſt petit, & ſi toſt qu'il commence à eſtre bien, il n'eſt plus petit. D'où ſçauons nous qu'vne choſe eſt bonne? Si elle eſt parfaitement ſelon Nature. Telle eſt ſa proprieté. Tu me diras que ie confeſſe qu'il y a des choſes ſelon Nature, leſquelles toutesfois ne ſont pas bonnes. Cõmẽt donc celle-ci ſera-elle bõne, ſi celles-là ne le ſont point? D'où vient ceſte diuerſité veu qu'elles ont ceſte proprieté cõmune d'eſtre ſelõ Nature; à ſçauoir entãt qu'elles ſõt grãdes? Ce n'eſt pas nouueauté que quelques choſes changent en croiſſant. Vn enfant deuenu ieune homme a eu lors quelque autre proprieté: car le ieune homme eſt doüé

De la difference qu'il y a entre ce qui eſt honneſte & bõ.

Choſes indifferentes comment deuiennent bonnes.

de raiſon, l'enfant en eſt priué. Certaines choſes deuienent non ſeulement plus grandes en croiſſant, mais autres auſſi. Tu reſpons que ce qui ſe fait plus grand ne deuient point autre. Soit que tu empliſſes de vin vne bouteille ou vn tonneau, n'importe: la proprieté du vin demeure en tous les deux vaiſſeaux. Vn quintal & vne liure de miel ont pareille ſaueur l'vn que l'autre. Ie di que ces exemples ne conuienent pas: car en ceſte grande & petite quantité de vin & de miel, il n'y a qu'vne qualité: combien qu'on les acroiſſe, c'eſt touſiours miel & vin. Il y a des choſes qui amplifiees en leur genre ſe maintienent en leur proprieté; d'autres qui apres beaucoup d'acroiſſemens ſont changees par le dernier; lequel leur imprime vne qualité nouuelle & autre qu'elles n'auoyét euës auparauãt. Vne ſeule pierre fera vn fourneau, à ſçauoir celle du milieu qui aſſeure les ençoigneures de celles des coſtez, & qui les lie enſemble. Pourquoy ceſte derniere pierre, quoy que petite, a elle vn ſi grand vſage? d'autant qu'elle rend l'œuure acompli, encores qu'elle n'y donne pas grand acroiſſement. Il y a des choſes qui en s'auançant deſpouillent leur premiere forme, & en veſtent vne nouuelle. Apres que l'entendement a longuement roulé quelque choſe, & s'eſt laſſé de ſuyure la grandeur d'icelle, on commence à l'eſtimer infinie, pource qu'elle eſt deuenuë toute autre qu'auparauant qu'elle ſembloit grande, mais non pas infiniment. Au cas ſemblable, nous auons imaginé qu'vne choſe ne ſe pourroit couper que difficilement, en apres la difficulté venant à croiſtre, on a trouué que la choſe ne ſe ponuoit plus couper. De meſmes, d'vne choſe qui ſe rémuoit à peine nous ſommes paruenus à vne choſe immobile. Selon la meſme raiſon, quelque choſe a eſté ſelon Nature: puis la grandeur d'icelle l'a tranſportée en vne autre proprieté, & l'a fait bonne.

Du changement des choſes.

CXIX.

§. 1. *Du moyen de deuenir bien toſt riche.*
§. 2. *De la vanité des richeſſes du monde.*
§. 3. *Heureuſe commodité de l'homme content de peu.*

1. Le moyen de deuenir bien eost riche est, emprunter de soymesme.



OVTRES les fois que ie trouue quelque chose, ie n'atten pas que tu cries, Part à nous deux: ie di ce-la à moy-mesme. Demandes tu que i'ay trouué? Ouure & lasche ta robe: car c'est argent content. Ie veux t'enseigner le moyen de deuenir bien-tost riche, ce que tu desires bien sçauoir & à bon droit: ie te menerai par vn court chemin vers vn grand thresor. Cependant, tu as besoin de trouuer vn crediteur, & pour negotier faut que tu empruntes: mais ie ne veux que tu employes aucun, ni que les couratiers se iouent de ton nom. Ie te donnerai vn presteur tout prest, à sçauoir l'apophthegme de Caton, *Emprunte de toymesme.* Quoy que nous ayons peu, il suffira, si nous demandons à nous mesmes ce qui nous defaut. Car ce sont choses pareilles, ami Lucilius, ne point desirer & auoir. Il y a autant en vne qu'en l'autre, asçauoir de n'estre en peine. Ie ne veux pas que tu nies quel que chose à Nature: elle est haute à la main, on n'en peut pas cheuir, elle demande le sien: mais sçaches que tout ce qui excede Nature est vnbien emprunté, & qui n'est point necessaire. I'ai faim: il faut manger. N'importe rien à Nature si le pain est bis ou blanc: elle ne requert pas qu'on dõne du plaisir au ventre, mais qu'on l'emplisse. I'ai soif: mais cela ne concerne en rien Nature, si ceste eau est puisée d'vn lac prochain, ou d'vn reseruoir où ie l'aurai mise parmi des pieces de glace, afin qu'elle soit refraischie par froideur estrange. Nature ne demande sinon que i'estanche ma soif: autant vaut auec les creux de la main qu'auec vn gobelet d'or, ou de cristal, ou de pourcelaine, ou auec quelque autre vase de gentille estoffe & façon. Iette les yeux sur la fin de toutes choses & tu quitteras les superflues. Si la faim me presse, que i'estende la main sur ce qui sera plus à mon commandement, l'appetit me fera trouuer sauoureux tout ce que ie pourray attraper. Vn estomach affamé trouue tout bon. Demandes-tu donc à quoy i'ai prins plaisir? Ceste sentence me semble, que le sage recerche fort soigneusemẽt les richesses naturelles. Tu diras q̃ ie poise en vne bãlãce vuide. I'auois desia fait de grands apprests, diras-tu: & regardoy sur quelle mer ie m'ẽbarquoy pour le trafic, quel estat ie pourroy

Cõmẽt cela se doit entẽdre.

2. De la vanité des richesses du monde.

roy exercer, quelles marchandiſes ie feroy venir. C'eſt vn abus de m'eſeigner la pauureté, veu que tu m'as promis que ie deuiendroy riche. A ce cõte donc tu eſtimes pauure celui qui n'a faute de rié. Tu reſpons que c'eſt par ſon moyẽ meſme & par le biẽfait de ſa patience, nõ de fortune. Penſes-tu donc qu'il ne ſoit pas riche, pource que ſes richeſſes ne le peuuent abandonner? Lequel aimerois-tu mieux, ou auoir beaucoup, ou auoir aſſez? Qui a beaucoup, deſire d'auãtage: ce qui monſtre qu'il n'a point encore aſſez: mais qui a aſſez a atteint le but de ſes deſirs, bien qui n'eſt iamais eſcheu au riche. Penſes-tu que les biẽs qui ſuffiſent, quoy que petis ne ſoyent pas biẽs, ſous ombre que pour l'amour d'iceux nul n'a eſté banni, nul n'a empoiſonné ſon pere ni ſon mari? pource qu'ils ne craignẽt point la guerre, ni n'empeſchent durant la paix, ni ne mettent en peine leurs maiſtres, & eſt aiſé d'ẽ diſpoſer? Celui a il peu, qui n'a ni froid, ni faim, ni ſoif? Iupiter n'a pas d'auantage. Ce qui ſuffit n'eſt iamais peu de choſe: au contraire qui ne ſe contente pas, il a touſiours peu. Alexandre Macedonien apres auoir conquis l'Aſie & les Indes eſt pauure: il cerche à gaigner, il ſonde les mers inconues, il enuoye des nouuelles flotes ſur l'Ocean, & (s'il faut ainſi dire) paſſe outre les barrieres & limites du monde. Vn homme ne ſe contente pas de ce qui ſuffit à Nature: & s'eſt trouué qui ayãt tout, a encores conuoité quelque choſe. Tãt eſt profond l'aueuglement des eſprits, & tãt chaſque hõme oublie toſt d'où il eſt parti, quãd il ſe void auãcé. Ce Prince peu auãt ſeigneur d'vn petit coin de la Grece, & non ſans debat, ſe fache d'auoir tant conquis de prouinces, oyant diré qu'il deuoit retourner en la ſiene. L'argent n'a enrichi perſonne; au contraire, il n'y a homme qui l'ayant amaſſé n'en ſoit deuenu plus deſireux. En veux-tu ſcauoir la raiſon? Qui a le plus, commence à pouuoir plus auoir. Somme, tu peux mettre en auãt qui tu voudras de ceux qu'on eſtime auſſi riches que Craſſus & Licinus: commãde lui d'aporter ſon reuenu, & qu'il mette en vn bloc tout ſon vaillant, & tout ce qu'il pretẽd auoir ci apres. Si tu m'en crois, vn tel eſt pauure; & le peut eſtre, ſi tu t'en crois. Mais qui s'eſt rangé à ce que Nature requiert, tant s'en faut qu'il ſente la pauureté, que meſme il n'en a point d'apprehẽſiõ. Mais afin que tu ſaches combiẽ il eſt mal-aiſé de reſtrecir ſes afaires à la meſure de Nature, celui-la que nous diſiõs eſtre fait au moule d'icelle,

Biens qui ſuffiſẽt ſont treſgrands quoyque le monceau sẽble petit.

Exemple de ceſte vanité mõdaine en Alexãdre.

3. Heureuſe commodité de l'homme qui ſe contẽte de peu.

& que tu appelles pauure, a quelque chose de superflu. Or les richesses attirẽt & esblouissent le simple peuple, quãd on vient à porter hors de quelque maison beaucoup d'arget cõtãt, si le toict est enrichi d'or, si les seruiteus sont beaux ou biẽ habillez. La felicité de tous ces gens là veut estre regardee: mais celui que nous auons tiré des mains du vulgaire & de la fortune, est heureux au dedans. Car au regard de ceux chez lesquels la pauureté a prins place & s'est saisi d'eux sous vn nom supposé de richesses, ils ont des biens en la mesme sorte que nous disons de quelqu'vn, qu'il a la fieure: au lieu qu'il faut dire, que la fieure le tient Aussi cõuiẽt-il dire du riche, les richesses le possedent, non pas lui elles. Il n'y a donc chose que ie veuille te ramẽteuoir plus q̃ celle-ci, c'est que personne n'est iamais admonnesté, afin que tu mesures tes choses selon les desirs naturels, qui se contentent de riẽ ou de peu. Seulemẽt garde de mesler les vices auec les desirs. Demandes-tu sur quelle table, en quelle vaisselle d'argent, par quels seruices & seruiteurs Nature te presente à mãger? saches qu'elle ne requiert rien sinon de la viande,

Pauureté des riches du monde.

Nature se contente de peu, & ne se soucie de põpe, ni de vanité.

Horace en la 2. Satyre, liu. 1.

Lors que la soif brusle ta gorge,
Cerches-tu des gobelets d'or?
Si la faim dans ton ventre loge,
Es tu si desgousté encor,
Que toute chair te soit faschеuse,
Si elle n'est delicieuse?

La faim ne sçait que c'est d'ambition: elle se contente de cesser, sans se soucier beaucoup par quel moyen. C'est à faire à la dissolutiõ miserable de se tourmẽter pour cela: car elle cerche les moyẽs d'auoir faim apres s'estre saoulée, & de farcir son ventre au lieu de le remplir: item, cõme elle pourra faire reuenir la soif estanchee par le premier traict. Pourtant Horace dit bien à propos que la soif ne regarde point en quel vaisseau on lui baille à boire, ne si la main qui le lui presente est belle & bien nette ou non. Car tu pẽses qu'il t'importe si le page qui t'offre la coupe est bien testonné, & si celle coupe est bien claire & nette, tu n'as point soif. Entre autres choses, Nature nous a fauorisez specialemẽt en cela, qu'elle a osté tout desdain à la necessité. Ce sont les choses superflues qui prenent plaisir au chois, & qui disent, Voila qui ne conuient pas bien, cela est mal acoustre, ceci m'offẽse les yeux. Le Createur de toutes choses, qui nous a prescrit la ma-

Cõfirmatiõ par le tesmoignage d'Horace.

la maniere de viure, a donné ordre de nous maintenir en santé. & nõ pas de nous entretenir en delices. Toutes choses pour nostre conseruation sont prestes & à la main: s'il est questiõ de delices, tout ce qui y sert ne se recouure qu'auec beaucoup de misere & de difficulté. Vsons donc de ce bienfait de Nature, lequel merite d'estre mis au nombre des plus grands; & pensons que la plus grande obligation dont nous lui sommes tenus, est qu'elle a fait que nous vsons alaigrement & auec bon appetit de tout cela que la necessité nous fait desirer.

CXX.

1. *Dispute touchant ce qui est honneste & bon.*
2. *Comment se peut voir la vertu.*
3. *Contre ceux qui ne sont iamais contens de leur condition, & qui s'attachent à la vie presente.*

TAlettre ayant voltigé dessus plusieurs petites questions, s'est arrestee à vne seule, dont elle demande resolution, à sauoir cõmẽt la premiere conoissance de ce qui est bon & hõneste est paruenu à nous. Quelques vns tiennẽt que ce sõt choses diuerses: les Stoiques les distinguẽt seulemẽt. I'exposerai que veut dire cela. Aucũs pẽsent que ce qu'õ appelle Bõ soit ce q est vtile: au moyen de quoy ils imposent ce nõ aux richesses, à vn cheual, à du vin, à vn soulier: tãt ils estimẽt vil ce q est bon, qu'ils l'ont appliqué à choses sordides & de petit pris. Ils disent que ce qui est hõneste consiste en la conoissance de l'acquit d'vn deuoir bien reiglé, cõme d'auoir charitable soin de son pere en sa vieillesse, de soulager la pauureté de son ami, se porter vaillamment en vne expedition de guerre, dire sagement & modestement son auis. Nous disons que ce qui est bõ & hõneste sont deux choses, mais qui n'õt qu'vne source. Riẽ n'est bon sinon ce qui est honneste: & ce qui est honneste est bõ aussi. Ce seroit à mon auis vne redite superflue, de monstrer la difference de ces deux choses: attendũ que ie l'ai souuent descouuert en d'autres endroits. Ie dis ce mot que les Stoiques n'estiment bon ce dont quelqu'vn peut mal vser. Or, tu vois combié de gẽs vsent mal des richesses, de la noblesse, de

1. Comment la premiere conoissance de ce qui est bon & honneste est paruenue à nous: si ce sont deux choses, & cõme il les faut cõsiderer.

la force. Mais ie reuien à ce dont tu veux que ie parle, comment la premiere conoiſſance de ce qui eſt bon & honneſte eſt paruenue à nous. Nature n'a peu nous enſeigner cela : elle nous a donné les ſemences de ſcience, non pas la ſcience meſme. Certains diſent que nous auons rencontré ceſte conoiſſance, mais cela eſt incroyable, que l'image de vertu ſoit par cas fortuit aparue à quelqu'vn. Il ſemble aux Stoiques que par diligente remarque, & par frequente conference des choſes, & par vn prudent rapport d'icelles en noſtre entendement, iuge de ce qui eſt bon & honneſte, nous auons comprins ceſte conoiſſance. Reſte de dire que c'eſt de ce rapport dont ie vien de parler. Nous ſcauons qu'il y a vne ſanté & force du corps : d'icelle nous auons recueilli qu'il y a quelque ſanté & vigueur de l'ame. Quelques faits debonnaires, humains, valeureux, nous auoyent eſtonné : nous auons commencé à les admirer comme parfaits. Ils eſtoyent trauerſez de pluſieurs defauts, que l'aparence & ſplendeur de quelque fait notable couuroit : au moyen dequoy nous auons fait ſemblant de ne les voir. Nature veut que les choſes louables ſoyent amplifiees : là deſſus chaſcũ a eſleué la gloire au deſſ⁹ de verité. De ces choſes donc nous auons extrait l'aparence d'vn bien excellent. Fabricius reietta l'or du Roy Pyrrhus : eſtimãt que pouuoir meſpriſer les richeſſes d'vn Roy eſtoit choſe plus grande que de poſſeder tout vn royaume. Le meſme auertit Pyrrhus de ſe donner garde de ſon medecin qui s'offroit d'empoiſonner le Roy. Ce fut meſme vertu en Fabricius de n'eſtre vaincu par or, & n'eſtre vaincueur par poiſon. Nous auons admiré ce grand perſonnage, qui ne s'eſt laiſſé gaigner par les preſens de Pyrrhus, ni par les promeſſes contre la vie de Pyrrhus, conſtant en ſa vertueuſe reſolution, innocent en guerre, qui eſt vne rare preud'hõmie, eſtimant mal faire s'il entreprenoit autrement qu'en homme de vertu contre ſes ennemis, qui en l'extreme pauureté, laquelle il s'eſtoit rendue honorable, abhorroit les richeſſes autant que la poiſon. O Pyrrhus, dit-il, ie veux que tu tienes la vie de ma beneficence, & que tu t'eſiouiſſes de ce que tu eſtois encores deſpité de n'auoir peu corrompre Fabricius. Horatius Cocles ſeul ferma le paſſage du pont, commandant qu'on lui coupaſt chemin par derriere, pourueu que l'ennemi ne peuſt

2. Comment la vertu ſe peut voir.

Preuue par exemples. 1. De Fabricius. Voyez Plutarque en ſa vie.

2. D'Horatius Cocles, mentionné par Tite

peuſt s'auancer: puis il fiſt teſte aux aſſaillans iuſques à ce que les ais arrachez euſſent fait bruit en tombant. Lors iet tant l'œil derriere ſoy, & voyant qu'au peril de ſa perſonne la patrie eſtoit hors de peril, Viene qui voudra (dit-il) faire vn ſaut apres moi, & tout ſoudain ſe precipita tout armé du haut en bas en l'eau impetueuſe, où il ſe mõſtra non moins ſoigneux de ſes armes que de ſa vie: & ayant conſerué l'honneur de ſa victoire, retourna dans la ville auſſi gaillard emẽt que s'il y fuſt entré par deſſus le pont. Tels & ſemblables faits nous ont deſcouuert l'image de la vertu. I'adiouſterai vne choſe dont, peut eſtre, l'on s'eſbahira. Par fois les choſes mauuaiſes ont fait voir quelque aparence des bõnes: & ce qui eſtoit tresbon eſt aparu en ſon contraire. Car, cõme tu ſcais, les vices s'auoiſinent des vertus, & és hommes desbauchez & corrompus ſe void quelque reſſemblance de droiture. Ainſi le prodigue contrefait le liberal: combien qu'il y ait grande difference, entre ſcauoir donner & ne ſcauoir garder. Ie dis, ami Lucilius, qu'il s'en trouuera pluſieurs qui iettent au lieu de donner: & ie n'appelle point liberal celui qui ſe deſpite contre ſon argent. La nonchalance enſuit la facilité: le temeraire fait du vaillant. Ceſte conuenãce nous a contraint de prendre garde aux choſes, & diſtinguer celles qui ſont prochaines en aparence, mais fort eſlõgnees & contraires en effect. Prenant garde à ceux qui s'eſtoyent anoblis par valeureux exploits, nous auons commencé de marquer qui pouuoit eſtre celui qui pour vne fois ſeulement auoit reſoluement & genereuſement executé quelque entrepriſe. Nous auons veu vn tel vaillant en guerre, craintif au palais, ſupportant de grand cœur la pauureté, ſucombant ſous la meſdiſance & ſous le diffame. Nous auons loué ce qu'il y auoit de bon en ſa vie, & au reſte tenu peu de conte d'vn tel perſonnage. Il s'en eſt preſenté vn autre, lequel nous auons aperceu ſe monſtrer benin enuers ſes amis, gracieux à l'endroit de ſes ennemis, maniant afaires publics & particuliers en bonne & droite conſcience, muni de patience en aduerſité, & bien auiſé en ce qu'il faiſoit: liberal quand il faloit donner; eſueillé, attaché & du tout fiché à la beſongne, lors que la neceſſité le requeroit, ſoulageant par la vigueur de ſon eſprit la foibleſſe du corps, d'auantage touſiours en tout couure ſemblable à ſoymeſme, non ſeulement bon en paroles, mais acheminé iuſques là en ſes de-

Liue en la 1. Decade liu. 2.

Comme les peintres ombragent leurs tableaux pour leur donner plus de luſtre. les vices aupres de la vertu la font mieux paroiſtre.

Diuers tableaux de la vie humaine, qui ont fait coneoiſtre la vertu.

portemens, qu'outre ce qu'il ne pouuoit mal faire, il ne pouuoit auſſi faire que bien. Lors conoiſſans que la vertu eſtoit parfaite en vn tel, nous l'auons diſtinguee en quelques parties. Il faut que les cupiditez ſoyent refrenees, les peurs reſtraintes, les choſes à faire preueuës, les liberalitez diſtribuees. Sur ce nous auons dit, Cela s'appelle temperance, vaillance, prudence, iuſtice; & auons attribué à chacune ſa charge. Qui nous a donques fait conoiſtre la vertu? ç'a eſté l'ordre de ceſt homme, ſa bienſeance, ſa conſtance, la conuenance de toutes ſes actions, & ſa reſolution s'eſleuant par deſſus toutes choſes. De cela nous auons aprins que c'eſt de la vie heureuſe, qui à vn cours proſpere, & qui depend toute de ſoy-meſme. Comment ce bien nous eſt-il aparu? ie le dirai. Iamais ceſt homme parfait & poſſeſſeur de vertu n'a maudit la fortune: onques ne lui auint de ſe contriſter quand l'aduerſité lui a couru ſus, ains ſe tenant pour citoyen & gendarme du monde, il a embraſſé les trauaux comme vne beſongne qui luy eſt commandee. Il n'a pas rebuté les accidens humains, comme choſes mauuaiſes & ſuruenues à l'auanture, ains les a acceptez, comme ſi c'euſſent eſté quelques commiſſions à luy adreſſees. Quoi que ce ſoit, dit-il, c'eſt à moy, il y a de la difficulté & de l'aſpreté: trauaillons viuement apres. Neceſſairement donques eſt aparu grand celui qui n'a iamais ſouſpiré ſous le faix des afflictions, qui ne s'eſt iamais plaind de ſa deſtinee, qui s'eſt fait conoiſtre à pluſieurs, & n'a deſcouuert ſa ſplendeur qu'en tenebres, atirant à ſoy les penſees de tous, homme paiſible & debonnaire, prenant en bonne part les afaires diuines & humaines. Vn tel auoit l'ame parfaite, amenee à ſon entier acompliſſement, n'ayant rien au deſſus de ſoy que l'eſſence diuine, de qui vne parcelle eſt decoulee en ce corps mortel: l'homme n'eſtant iamais plus diuin que quand il penſe à ſa fragilité, & ſcait qu'il eſt né pour mourir, item que le corps n'eſt pas ſa maiſon, ains vne hoſtellerie, & pour bien peu de temps, de laquelle il faut deſloger quād tu aperçois que tu faſches ton hoſte. Certainement, ami Lucilius, ſi l'ame iuge baſſes & eſtroites les choſes terreſtres qui la detienent, ſi elle ne craint nullement d'en ſortir, c'eſt vn grand teſmoignage qu'elle eſt iſſue d'vn ſiege plus haut, que le monde. Car celuy qui ſe ſouuient d'où il eſt venu, ſcait

Comment la vertu ſe monſtre & eſt conue.

L'homme vertueux.

Contre ceux qui ne

sçait où il doit se tourner. Nous prenons peu garde aux diuerses incommoditez qui nous saboulét, & combié ce corps mortel est vne piece qui nous vient mal. Tantost nous nous plaignons du ventre, ores de la teste, puis de la poictrine & de la gorge. Par fois nous sommes tourmentez des nerfs, où auons les pieds douloureux. Auiourd'huy vn vomissement, demain vn reume: aucunesfois trop de sang, vne autresfois trop peu. Nous sommes tastez de tous costez, & chassez de coin en autre. Ainsi en prend il à ceux qui sont en maison de louage. Or quoy que nous trainions ainsi ceste charongne, si nous faisons nous à croire qu'il n'y a point de bout à nostre vie humaine, & tant qu'elle peut s'estendre nous en embrassons par esperance, n'estans iamais saouls d'argent ni de grãdeur mondaine. Voila vne impudence & sottise extreme. Rien ne peut contenter des gens qui doyuent mourir, voire qui meurent à tous momens: car tous les iours nous aprochons de nostre dernier, & n'y a heure qui ne nous pousse vers la fosse où nous deuons choir. Considere l'aueuglemẽt de nostre cœur. Vne grande partie de ce que i'ai dit deuoir auenir est ia auenue, & auient de minute en minute, car le temps que nous auons vescu est en mesme lieu où il estoit auant que nous eussions vie. Or c'est folie à nous de craindre les derniers iours d'icelle: veu qu'autant contribuent les premiers que les derniers à la mort. Le degré sur lequel nous expirons n'est pas celui qui nous laisse, ains seulement il demonstre nostre lassitude. Le dernier iour nous fait toucher la mort: tous les autres en aprochent. Elle ne nous iette pas auidement les mains dessus, mais nous cueille doucement. Parquoy, vne ame vertueuse, se sentant appellee à la participation d'vn plus grand heur, tasche de se cõporter honnestement & sagement en ceste sentinelle terriene, n'estimant siene chose aucune de celles qui l'enuironnent, dõt elle se sert comme de meubles empruntez, se souuenant qu'elle ne fait que passer chemin, & bien hastiuement. Si nous aperceuions vn homme ainsi resolu, pourquoy l'image d'vn naturel si extraordinairement beau n'attireroit elle nos yeux? & sur tout si l'effect estoit manifestement cõioint auec l'aparence? Or les vrayes qualitez se maintienent en leur entier: les fausses n'ont point de duree. Aucuns sont par fois extremement dissolus: puis tout au contraire ils se mõstrent graues & seueres. L'vne des fois Curius ne leur sem-

sont iamais contens de leur condition, & qui s'attachent trop à la vie presẽte.

Contre la trop grande apprehension de la mort.

Deuoir de l'ame vertueuse.

Le vice n'a point de tenue.

Exemple. blera pas assez austere, Fabricius sera trop peu pauure, & Tubero ne paroistra suffisamment frugal & content de peu: l'autre, tout au rebours, ils deffient les richesses de Licinus, les banquets d'Apicius, les delices de Mecænas. Ce branſle & continuel mouuemẽt entre vn semblant d'estre vertueux & vne profession de vices, descouure vne tresmauuaise ame. *Aut. liu. des serm. satyr. 1.* Horace parlant d'vn certain Tigellius, dit que

Il auoit quelquesfois bien deux cens ſeruiteurs,
Par fois dix ſeulement: ores de grands ſeigneurs,
De Monarques, d'eſtats, il enfloit ſa parole:
Et peu apres, changeant ce magnifique roole,
Ie ne veux qu'vne table à trois pieds, ce diſoit,
Vne ſaliere ſimple, vne robe qui ſoit
De bureau, ſi l'on veut, pourueu qu'elle me garde
D'eſtre picqué du froid. Mais commettant en garde
A ce grand meſnager iuſques à mille eſcus,
Il n'euſt eu dans cinq iours vn denier de ſurplus.

Preſques tous hommes reſſemblent au Tigellius d'Horace. Ceux dont ie vien de parler reſſemblent naifuement à ce Tigellius d'Horace, qui n'estoit iamais le meſme ni ſemblable à ſoi: tant il prenoit plaiſir à extrauaguer ſans ceſſe. I'ai dit qu'il y en a pluſieurs tels: mais peu s'é faut que tous ne le ſoyent. Il n'y a perſonne qui ne change tous les iours d'auis & de ſouhait: tantoſt il veut vne femme, puis vne garſe: ores eſtre maiſtre, ores le plus eſclaue de tous: aucunesfois il s'eſleue iuſques à ſe faire enuier, puis il s'abaiſſe au deſſous de chaſcun: maintenant c'eſt vn prodigue, toſt apres il deuient vn rauiſſeur. C'eſt ainſi que l'ame ſe monſtre imprudente, & iamais ſemblable à ſoy, au contraire (ce que ie pren pour l'vne des plus grandes vilenies qu'on ſcauroit péſer) touſiours ineſgal à ſoimeſme. Eſtime vne grande vertu à vn homme d'eſtre vn. Or nul n'eſt tel ſinon le ſage. Nous autres ſommes à pluſieurs viſages, auiourd'hui nous ſemblerons modeſtes & graues, demain prodigues & vains. A chaſque fois nous changeons de maſque, & en prenons vn tout contraire à celui que nous auons poſé. Gaigne donc ce point ſur toi, que iuſques au dernier ſouſpir tu te maintienes tel que tu as deliberé de te monſtrer. Fai que tu puiſſes eſtre loué, ou aprouué pour le moins. On peut, & à bon droit, dire de celui qu'on vid hier, Qui eſt celuy là? tant l'homme change en peu d'heure.

Vilenie extreme, quelle.

CXXI.

Dispute touchant l'aprehension & sentiment que les animaux ont de leur naturel.

TV contesteras, si ie ne me trompe, apres que ie t'aurai resolu vne petite question sur laquelle ie me suis assez long temps exercé ce iourd'hui, & t'escrieras, Dequoy sert cela pour reformer nos mœurs? Mais si tu t'eschaufes trop, ie te mettrai premierement en teste Posidonius & Archidemus, contre qui tu pourras plaider. Ayant fait auec ceux-là, ie prendrai la parole. Tout ce qui est de la Philosophie morale ne reforme pas les mœurs. Vne partie se rapporte à la nourriture de l'homme, l'autre à ses exercices: il y a des preceptes qui concernent son entregent, ou son institution es sciences, ou pour lui donner plaisir, neantmoins ces choses apartiénent à l'homme, encores que toutes ne le facent pas meilleur. Certains enseignemens touchent les mœurs d'vne façon, certains d'vne autre. Aucuns les corrigent & reiglent, d'autres en recerchent la nature & l'origine. Quand on demande, Pourquoy nature à produit l'homme, pourquoi elle l'a preferé aux autres animaux; penses-tu que i'aye laissé en arriere la Philosophie morale? tãt s'ẽ faut. Car cõment sçauras-tu quel train il cõuiẽt suyure, si tu n'as cõprins que c'est qui est meilleur à l'homme, & si tu n'as descouuert son naturel? Ayãt aprins ce que tu dois au tiẽ, lors & nõplustost tu sçauras ce qu'il te cõuiẽt faire & euiter. Pour aprendre à moins cõuoiter, & à moins craindre; arrache moy la superstitiõ, mõstreque cela qu'õ appelle felicité est vne chose legere & vaine, à quoi l'on peut aisemẽt adiouster vne syllabe, & la nommer infelicité. Ie satisferai à ton desir, t'exhortant à estre vertueux, & quoi qu'en ceste endroit l'on m'accuse d'estre trop rigoureux, ie fouëtterai les vices, ie ne cesserai d'harasser la meschanceté, de reprimer les concupiscences desbordees, d'arrester les plaisirs qui doyuent terminer par dueil, & de m'opposer aux souhaits. Pourquoy ne le feroi-ie? veu que nous desirõs les maux extrémes, & que de la ioye que nõ en auons nostre plainte est procedee? Tandis permets moy d'esplucher les choses qui semblent vn peu plus esloignees.

Diuerses parties de la Philosophie morale.

Sauoir si sous animaux ont conoissance de leur naturel.

La queſtion eſtoit: ſi tous animaux ont conoiſſance de leur naturel. Qu'ils l'ont, il appert de ce qu'ils remuent promptement & conuenablement leurs membres, comme ſi on les auoit façonnez à cela. Chaſcun d'eux a toutes ſes parties diſpoſees. Vn artiſan manie ſans peine ſes inſtrumens: le pilote fait tourner en tous ſens ſon gouuernail. Et comme vn peintre ſcait promptement diſcerner les diuerſes couleurs qui ſont deuant lui pour les appliquer à ſon ouurage: & ſes yeux & ſa main voltigent ſans peine entre la cire & le pourtrait qu'il en forme: ainſi les animaux ſe remuent en tout ſens qui leur eſt conuenable. Nous nous eſbahiſſons des baſteleurs, qui ont la main ſi bien faite à repreſenter toutes choſes par geſtes, que leurs doigts ſe remuent auſſi viſte que leurs langues. Ce qu'ils ont d'induſtrie, les animaux l'ont de Nature. Perſonne n'a peine à plier & contourner ſes mẽbres: nul n'eſt retenu qu'il ne puiſſe ſe manier. Les animaux nez pour ſe mouuoir, ſe meuuent incontinent: on les void ſe mõſtrer auec ceſte ſciẽce, & naiſtre ainſi aprins. On obiecte, que les animaux ont vn mouuemẽt cõuenable par neceſſité, pour ce q̃ s'ils ſe remuoyẽt autrement, il ſentiroyẽt dou leur. Selõ cela, c'eſt par contrainte & crainte, non point volontairemẽt, que les animaux marchẽt droit: ce qui eſt faux. Car les choſes pouſſees par force & cõtrainte s'auãcent peu à peu: au contraire l'agilité eſt vn mouuement volontaire. Or tant s'ẽ faut que crainte de douleur pouſſe les animaux à ſe mouuoir, qu'au contraire s'ils ſentent quelque mal, cela retarde leur mouuement naturel. Comme vn enfant qui commence à ſe ſouſtenir & s'acouſtume à marcher, en eſſayant ſes forces tombe, & en pleurant ſe releue tãt de fois qu'au moyen de la douleur il paruient à l'effect que Nature requiert. Il y a des animaux portans eſcaille eſpaiſſe ſur le dos, qui renuerſez deſſus ne ceſſent de ſe tourner, batre des pieds & les recoquiller, tant qu'ils ſoyent en leur marche acouſtumee. Vne tortue rẽuerſee ne ſent douleur quel cõq: neãtmoins elle ne ceſſe de ſe remuer iuſques à ce qu'elle ſe ſẽte en ſon naturel eſtat, & cõtinue ſes efforts: tãt qu'elle ſoit ſur pieds. Ainſi dõc, tous animaux ont ſẽtimẽt de leur cõſtitutiõ, d'où procede ce remuement ſi prompt de leurs membres: & le plus grand indice que nous ayons qu'ils naiſſent auec ceſte conoiſſance, eſt que nul d'iceux n'eſt aprenti quand

Par diuerſes comparaiſons & raiſons, Seneque mõſtre que les animaux conoiſſent leur naturel.

Obiection.

Reſponſe.

quand il eſt queſtion du mouuement qui lui eſt propre. Ceſte conſtitution (dira quelqu'vn) ſelon l'auis des Stoiques eſt le plus beau de l'ame, ſe deſployant en quelque ſorte enuers le corps. Mais comment ſe pourra-il faire qu'vn petit enfant comprene cela qui eſt ſi ſubtil, ſi perplex, bref tel que les Stoiques meſmes ne ſauroyent bonnement dire que c'eſt? Il faudroit que tous animaux naſquiſſent Dialecticiens, afin d'entendre ceſte definition, ſur laquelle les plus ſçauans hommes ne ſauroyent mordre. Ie reſpon qu'il y auroit apparence en ceſte obiection, ſi ie diſois que les animaux entendent la definition de leur conſtitution. Car naturellemẽt ceſte conſtitution eſt plus aiſément comprinſe qu'elle n'eſt exprimee. Ainſi donc, le petit enfant, qui ne ſait que c'eſt de naturel, conoit le ſien: & ſentant qu'il eſt animal en ignore toutesfois la definition. D'auantage il comprend ſon naturel groſſierement, ſommairement & obſcurement. Nous auſſi, ſauons bien que nous auons vne ame: & ne ſauons que c'eſt, ni où elle eſt, ni ſa qualité, ni ſon origine. Tel qu'eſt paruenu à nous le ſentiment de noſtre ame, encores que nous n'en conoiſſions la nature ni la demeure, tel eſt es animaux le ſentiment de leur conſtitution. Car la force eſt qu'ils ſentent ce par le moyen dequoy ils ont ſentiment des autres choſes: & faut qu'ils conoiſſent cela qui les gouuerne & à qui ils obeiſſent. Il n'y a pas vn de nous qui ne ſache qu'il y a quelque choſe remuant ces affections: mais perſonne ne ſait que c'eſt. Chaſcun ſent quelque effort & volonté: ſans toutesfois ſauoir que c'eſt, ni d'où cela procede. Comme les enfans, ainſi les animaux ont vn ſentiment de leur ame, mais ce ſentiment eſt obſcur & enuelopé. Vous dites (fera quelqu'vn) que tout animal eſt auant toutes choſes accommodé à ſon naturel, que le naturel de l'homme porte qu'il ſoit vn animal raiſonnable, au moyen dequoy l'homme eſt accommode à ſoy, non comme à vn animal ſimplement, mais comme à vn animal raiſonnable: car il eſt cher & precieux à ſoi entant qu'il eſt homme. Comment donc vn enfant peut il eſtre accommodé à vn naturel raiſonnable, veu que lui meſmes n'eſt pas encores doué de raiſon? Ie reſpon que chaſque aage a ſon naturel: & qu'autre eſt celui du petit enfant, autre celui de l'adoleſcent & du vieillard: car to⁹ ſont accõmodez au naturel auquel ils ſe retrouuẽt. Le pe-

Autre obiection.

Reſponſe.

Autre obiection.

tit enfant n'a point de dents: c'eſt vn naturel qui lui conuiẽt. Puis les dents lui vienent, & cela s'accorde à ſon aage. Comme l'herbe qui doit monter en eſpi a vn autre naturel en ſortant de terre, autre eſtant en tuyau qui commence à porter ſon faix, autre lors qu'elle vient à blondoyer & aprocher de la moiſſon, ayant l'eſpi ferme; en quelque conſtitution ou naturel qu'on la rẽcontre, elle s'y porte & s'y accommode. Autre eſt l'aage du petit enfant, du garçon, du ieune hõme & du vieil: toutesfois ie ſuis celui qui a eſté enfançon, garçon, & adoleſcent. Par ainſi combien que l'homme chãge de nature, l'accord de cela eſt touſiours vn meſme: car Nature ne nous arreſte point ni à l'enfance, ni à la ieuneſſe, ni à la vieilleſſe, mais à nous meſmes. Et pourtant le petit enfant eſt accommodé au naturel qu'il a de petit enfant, non à celui qu'il aura eſtant ieune homme: & ne s'enſuit pas s'il reſte ie ne ſcai quoy de plus grand où il doit paſſer puis apres que l'eſtat auquel on l'apperçoit en ſa naiſſance ne ſoit ſelon Nature. Premierement donc l'animal eſt acõmodé à ſoy: car il doit y auoir quelque choſe à quoy toutes autres ſe rapportent. Ie cours apres quelque volupté; pour qui? pour moy: pourtant c'eſt de moy que i'ay ſoin. Ie fui la douleur: pour qui? pour moy: pourtant ie penſe à moy. Si ie fay toutes choſes pour la ſolitude de ma perſonne, il faut confeſſer que telle ſolicitude precede toutes choſes. Icelle eſt en tous animaux, non point par artifice, mais des le cõmencement de leur vie. Nature ne iette pas là ſes fruicts: elle les produit & met en auant. Et pource que la plus ſeure garde eſt la plus proche, chaſcun eſt commis en garde à ſoy-meſme. Parquoy, ſelon que i'ay dit ci deuant, les plus foibles animaux incontinent apres eſtre eſclos & ſortis de deſſous leurs meres, conoiſſent ce qui leur eſt contraire & fuyẽt toutes choſes nuiſibles: & les pouſſins & oiſelets expoſez en proye aux oiſeaux qui viuent de rapine, redoutent l'ombre de tout ce qui vole & paſſe par deſſus eux. Nul animal ne ſort en vie qui n'ait peur de la mort. Mais comment vn animal nouueau-né peut-il conoiſtre qu'vne choſe lui ſoit propre ou nuiſible? Ie reſpon, qu'il eſt queſtion de ſçauoir s'il entend, & non pas comment. Que les animaux entendent, il apert de ce qu'ils ne feront rien d'auãtage, s'ils l'entẽdẽt. D'où vient qu'vne poule ne fuyra point pour vn paon, ni pour vn oye, & elle ſe cachera voyant vn eſpreuier qui eſt plus

Tout conuient bien aux animaux.

Prouience admirables Dieu en ceſt endroit.

La conoiſſance des animaux ne vient point

plus petit & plus eſlongné d'elle ? Pourquoy les pouſſins craignent-ils vn chat, non pas vn chien ? On void qu'ils ont conoiſſance de ce qui leur peut nuire, & que ceſte conoiſſance n'eſt point recueillie d'experience: car auant qu'auoir eſſayé le danger ils le fuyent. En apres, afin que tu ne penſes que cela vienne à l'auanture, ils ne craignent pas vn animal pour l'autre, ni n'oublient iamais que tels & tels leur ſont ennemis. Autant ſont ils ſoigneux à ſe garder de ce qui leur eſt nuiſible, que diligẽs à fuir arriere. D'auãtage, la longueur de leur vie ne les rend pas plus craintifs vne fois que l'autre, dont il apert qu'ils n'ôt pas acquis ceſte conoiſſance par l'vſage, ains par vn amour & ſoin naturel de leur ſalut. Ce que l'vſage enſeigne eſt diuers, & s'auance peu à peu. Mais tout ce que Nature propoſe eſt communiqué eſgalement & prõptement à tous. Toutesfois ſi tu veux, ie monſtreray comment tout animal s'efforce de conoiſtre ce qui lui eſt nuiſible. Il ſe ſent garni de chair, & conoit par conſequent ce par le moyẽ dequoy ſa chair peut eſtre dechiquetee, bruſlee, eſcachee: Des animaux armez pour nuire, il s'en repreſente le pourtrait ennemi & dõmageable. Ces choſes ſont coniointes par enſemble, car chaſque animal a incontinent ſoin de ſe cõſeruer, il cherche ce qui le ſoulage, & redoute ce qui peut l'offenſer. S'il rebute les choſes qui lui ſont contraires, Nature lui aprend cela: & ce qu'elle enſeigne ſe fait ſans diſcours & ſans reſolution de volonté. N'as-tu point prins garde à l'excellente adreſſe des abeilles pour baſtir leurs ruches, leur merueilleux accord à diſtribuer & faire leur beſongne? Vois tu, pas qu'il n'y a homme qui puiſſe enſuyure la filace de l'araigne? De quel artifice range elle ſes filets? les vns ſont tendus en droit, ſeruans d'ourdiſſure, ſur leſquels elle vient à entiſtre d'autres lacez en rõd & plus deliez, pour pouuoir ſurprẽdre & attraper, comme en des rets, les mouſcherons auſquels elle tend ſes pieges pour en faire ſa proye. Voila vn art qui naiſt auec l'araigne: elle ne l'a aprins d'autre que de Nature. Ie conclu donc qu'vn animal n'eſt point plus ſçauant que l'autre. Tu verras que les toiles des araignes ſe reſemblent: que les ruches des abeilles ont leurs pertuis eſgaux. Ce que l'artifice monſtre eſt incertain & ineſgal: mais ce que Nature enſeigne va touſiours de meſme train. Icelle n'a rien aprins d'auantage aux animaux, ſinon à ſe contregarder, à conoiſtre & ſuyure leur naturel: au moyen dequoy auſſi leur ſcience & leur vie commencent tout enſemble.

Comment ils conoiſſẽt ce qui leur eſt nuiſible.

Adreſſe des abeilles & des araignes.

Vn animal n'eſt point plus ſçauãt que l'autre.

Pourquoi ils naissent fournis de tout ce qui leur faut.

Et ne faut s'esbahir, si les animaux naissent auec leur science naturelle, attendu que sans icelle en vain prendroyent-ils vie. Nature leur a fourni ce premier instrument pour les arrester en la communiõ & amour d'eux mesmes, qui ne pouuoyent se maintenir s'ils n'en eussent eu la volonté. Et combien que cela simplement & de soi n'eust pas beaucoup seruy: si est-ce que sans cela tout le reste estoit inutile. Au reste tu ne trouueras animal aucun qui se desdaigne, ne qui s'anõchalisse en son estre: les plus stupides & lourds ont encores quelque adresse pour entretenir leur vie: & si tu y prẽs garde ceux qui semblent ne seruir de rien aux autres, prouuoyent neantmoins à eux mesmes.

CXXII.

1. *Contre les dissolus qui fondent les exercices du iour & de la nuict.*
2. *Que toutes choses sont aisees à ceux qui suyuent Nature.*

Les hõmes vigilans & soigneux condamnẽt la paresse & oisiueté des dissolus.

LE iour commẽce à estre mal mesnagé: il s'est quelque peu maintenu, en telle sorte toutes fois que c'est beaucoup fait si quelqu'vn se leue auec le iour, mais celui se monstre plus soigneux & mieux affectionné à son deuoir qui quitte la couche de bon matin, que l'autre qui attend que le soleil luise. Deshonneste & mal apris celui qui sommeille encor, le soleil estant desia haut, & qui commence à s'esueiller enuiron midi. Mais plusieurs prenent ceste heure là pour le tẽps de fin matin. Il y en a d'autres qui renuersent les offices du iour & de la nuict, ne pouuans ouurir les yeux, collez de la bonne chere qu'ils ont faite le iour precedent, sinon quand la nuict commẽce à venir.

Ces dissolus ressemblent aux Antipodes.

Quelle est la condition de ceux qu'on nomme Antipodes, telle est non la region, mais la vie de ceux-ci, contraire & oppose à celle de tous les autres. En vne mesme ville aucũs sont Antipodes aux autres, n'ayans (ce dit M. Caton) iamais veu leuer ni coucher le Soleil. Penses-tu que telles gens qui ne sauent quand il faut voir, sachent comment il faut voir? Encores craignent-ils la mort, dans laquelle ils se sont enseuelis des leur viuant, sens'ai-ie malheureux presage que [illegible] sont les

sont les oiseaux qui ne volent que de nuict. Quoy qu'ils passent les serees à s'eyurer de vin & de delices, cõbien qu'ils employent tout le temps d'vne veille desreiglee en festins, où il y a de toutes sortes de friandises: ils ne banquettent pas pourtant, ains font leurs funerailles. Tu sçais que quelquesfois on fait en plein iour les obseques des trespassez. Mais certainement il n'y a iour qui semble long à celui qui trauaille. Si nous desployõs la vie humaine, & en faisons reueüe, nous trouuerons que l'occupation est le deuoir & argumẽt d'icelle. Que la nuict ait ses limites, & qu'on donne quelque portiõ d'icelle au iour. Pour engraisser aisémẽt, & sans bouger d'vne place, les oiseaux achetez pour quelques festins, on les serre en lieu obscur: au moyẽ dequoi demeurãs accroupis, & sans aucun exercice, leur corps paresseux s'enfle, & vne graisse mollasse croist sur leurs membres. Tout de mesme les corps de ces gens, qui se sont dediez à viure en tenebres, paroissent diformes & vilains, n'ayans pas plus belle couleur que des pauures malades: ils languissent, sont passes & passez, brief en viuant ils ont tout telle chere qu'vn mort. Mais c'est le moindre des maux que ie remarque en eux: il y a d'autant plus de tenebres en leur ame. L'vn est stupide, l'autre est presque aueugle, & semble porter enuie à ceux qui ne voyent goute. Qui a iamais eu des yeux pour ne les ouurir qu'en tenebres? Demandes-tu d'où vient ce renuersement d'esprit de fuir le iour, & de passer de nuict toute sa vie? Tous vices combatent contre Nature, & sortent hors du rang ordonné à chascun. Le but de la dissolution est de s'esgayer en mal, & non seulement se departir du bien, mais aussi s'en eslongner entierement: d'autre part, penses tu point que ceux là despitent Nature, qui boyuent au sortir du lict, qui reçoyuent le vin es veines vuides, & ne se mettẽt à table q̃ premieremẽt ils ne soyẽt yures? Tãt y a q̃ c'est le vice ordinaire des jeunes gens, qui s'adonnent aux exercices du corps, presques sur le sueil des estuues, entre ceux qui sont tout nuds ils se mettent à boire & à engouler le vin, afin de pouuoir referrer de fois à autre la sueur esmeuë par boire souuent & à longs traits. Ce n'est plus que l'ordinaire de boire apres disné & soupé. Les bonnes gens de village qui ne sçauent que c'est de delices viuent ainsi. Mais ces autres-là s'esgayent à boire, sans que le vin nage sur la viande, & veulent qu'il penetre sans empeschement iusques aux

Sont gens de malheureuse rencontre.

S'enterrent tout vifs.

Deuienent vilains & desfaits, comme bestes qu'on tient à l'engrais.

Sont stupides & ont l'entendement renuersé.

Sont desesperez, & ennemis de Nature.

Ennemis iurez de leur santé.

nerfs. L'yureſſe en ponſe vuide leur plait. Ceux qui s'habillẽt en femme te ſemblent-ils pas deſpiter Nature? & ceux qui ſe contrefont pour paroiſtre ieunes hors de ſaiſon? Sçauroit on voir choſe plus miſerable ou plus horrible? Qu'vn homme ne ſoit iamais homme, afin qu'vn homme abuſe plus lõg temps de lui, & que l'aage meſme ne l'afranchiſſe de ce dõt l'outrage qu'il fait à ſon ſexe le deuoit retirer! Eſt-ce point vilipender Nature de conuoiter des roſes en hyuer, & par arouſement d'eaux chaudes & acommodement de chaleur faire ſortir des lys & des fleurs au printemps au plus fort du froid? A ton auis ceux-là ſe mocquent-ils pas de Nature qui plantent des verges au ſommet des hautes tours, qui ont des foreſts d'arbres branſlans ſur les toicts & faiſtes de leurs maiſons, enracinez en des endroits où il ſuffiſoit que le bout de leurs branches touchaſt? Et ces autres ci font ils mieux qui baſtiſſent des eſtuues ſur la mer, & cuident ne ſe baigner aſſez delicatement, ſi leurs bains ne ſont enuironnez des vagues eſmeuës? Ayans reſolu de vouloir toutes choſes contre l'ordre de Nature, finalement ils lui tournent du tout le dos. Eſt-il iour, il eſt temps d'aller coucher. La nuict eſt-elle venue? eſbatons-nous, diſent-ils, il eſt heure de nous faire brandiller, & de banqueter. Le matin aproche il? il eſt temps de ſouper. Il ne faut pas viure comme le commun: c'eſt vne beliſtrerie de faire comme les autres. Laiſſons-là le iour ordinaire: ayons vne matinee qui nous ſoit particuliere & propre. Quant à moy, ie mets telle maniere de gens au rang des treſpaſſez. Car viuãs aux torches & à la clairté des cierges, combien peu s'en faut il qu'ils ne ſoyent preſts à eſtre portez en terre? Il me ſouuient qu'en vn meſme temps pluſieurs menoyent ceſte vie là. Entre autres Attilius Buta lequel auoit eſté preteur, & qui apres auoir mangé tout ſon bien, qui eſtoit fort grand, comme il ſe plaignoit de ſa pauureté à Tiberius, l'Empereur lui dit, Tu t'es reſueillé bien tard. Montanus Iulius, poëte paſſable, bien conu pour auoir eſté fauorité, puis rebuté de Tiberius, prenoit plaiſir à entrelaſſer en ſes vers, ces mots, *Ortus & Occaſus*, qui ſignifient le leuer & coucher du ſoleil. Vn iour quelqu'vn faſché de ce que Montanus n'auoit ceſſé tout vn iour de reciter quelques ſiennes compoſitions, diſoit que l'on ne deuoit plus venir eſcouter ceſt importun: mais Natta Pinarius prenant la parole, reſpondit, Pourrois-ie vſer enuers lui de plus grande cour-

Il n'y a ſi ni meſure à leurs vanitez & diſſolutions.

Ils renuerſent tout ordre.

Sont morts en viuant.

Exemple de ce que deſſus.

courtoisie? ie suis prest de l'ouir depuis le Soleil leuant iusques au couchant. Vne autrefois comme il eust recité des vers, où il repetoit le mot, Commence, plusieurs fois, Varus Cheualier Romain compagnon de L. Vinicius, homme qui cerchoit les bonnes tables, où il estoit le bien venu à cause qu'il picquoit viuement & plaisamment ceux que bõ lui sembloit, s'escria tout haut; Buta commence à sommeiller. Puis continuant ce recit, il vint à en prononcer d'autres, où il disoit que la nuict estoit proche: alors Varus prenant la parole demanda, Que dit il? puis qu'il est nuict, ie m'en vai saluer Buta. Il n'y auoit chose plus conue que la vie de ce Buta ainsi renuersee, & à quoy plusieurs s'acommodoyẽt en ce temps là, comme i'ai dit. La cause d'vn tel desbordement n'est pas qu'ils estimẽt que la nuict ait ie ne sçai quoy de plus plaisant: mais pource que rien ne les empesche, & que le iour fasche vne mauuaise conscience: brief d'autant que la clairté qui ne couste rien ennuye à celui qui conuoite ou desdaigne toutes choses, selon qu'elles ont peu ou prou couste. D'auantage, les dissolus veulẽt que durant leur vie chascũ parle de ces desbauches qu'ils font: car si l'õ n'en disoit mot, ils péseroyẽt n'auoir riẽ fait. Ils ne sont donc iamais bien à leur aise, s'ils ne font quelque chose qui apreste à parler à tout le monde. Plusieurs d'entr'eux fricassent leur bien: les autres entretiennent des garses. Pour estre de ceste bande, il faut outre la desbauche commettre quelque notable folie. En vne ville où l'on fait tant de bruit, des mauuaistiez communes & vulgaires s'esuanoüissent incontinẽt, sans que personne en deuise gueres. Nous ouïsmes vne fois Pedo Albinouanus, homme de fort plaisant discours, contant qu'il auoit autresfois demeuré au dessus de la maison de Sp. Anius, lequel estoit de ceste troupe de hiboux ennemis de clairté. Sur les neuf heures du soir (disoit-il) i'été claquer des escourgees: ie demande, que fait Anius? On me respond qu'il se faisoit rẽdre cõpte. Enuirõ la minuict i'oy crier bien haut: ie m'équier que signifie cela: il exerce sa voix, me dit-on. Deux heures apres i'entẽ bruire des rouës, & aprẽs qu'il vouloit qu'õ le promenast. Vn peu deuant iour on cõmence à faire du bruit par la maison, on appelle les laquais les sõmeliers & cuisiniers se remuẽt à bon escient. Ayãt demãdé que c'estoit, on respond qu'Anius estoit sorti du bain, & demãdoit vn porage & à boire. Ne pése pas cependant qu'il

Pourquoy les dissolus cerchent & aiment lẽs tenebres.

Leur folie extreme.

Autre exemple notable de dissolution.

employaſt vn iour à table: car il viuoit fort ſobrement: mais il perdoit ainſi la nuict. Et comme quelques vns l'eſtimaſſét auare & taquin, Pedo fit reſponſe, Vous l'appellerez donc Lychnobie, c'eſt à dire, qui vit à la lampe. Ne t'eſmerueille pas tant de diuerſes proprietez des vices: ils ſont de pluſieurs ſortes, & ont vne infinité de viſages. On n'en ſçauroit comprendre les eſpeces, tant il y en a. Le maniement de ce qui eſt bon ſe fait conoiſtre ſimple & aiſé: le mal au contraire eſt tortu, & ſe courbe en toutes les ſortes qu'on veut. Ceux qui ſuyuent Nature ont vne vie de meſme teneur: rien ne les diſtrait ni retient. s'ils chãgent, cela ne ſe monſtre preſque point. Les autres ne font qu'extrauaguer, n'eſtãs iamais d'acord auec perſõne, nõ pas auec eux meſmes. Or il me ſẽble que la cauſe principale d'vne telle maladie eſt le deſdain d'vne vie cõmune. Ne pl⁹ ne moins qu'en leurs habillemens, meubles, banquets magnifiques, coches bien agencez, ils veulent faire leur cas à part, ainſi en diſpoſition de temps ils n'entendent auoir rien de commun auec les autres: brief, ayans l'infamie, & le deſcri des gens de bien, pour loyer de leurs ordures, ils ne demandent qu'à ſe plonger en des meſchãcetez dont nul ne ſe ſoit auiſé deuant eux. C'eſt le train de tous ces diſſolus, qui (s'il faut ainſi dire) viuent à rebours. Pourtant, ami Lucilius, no⁹ auons à ſuyure le chemin que Nature a preſcrit, ſans nous en deſtourner. Ainſi faiſant, nous ne trouuerons deſtourbier ni empeſchement quelconque. Ceux qui pretendent tirer par autre voye, s'embaraſſent, & leur en prend comme à gens qui montent contre le fil impetueux de l'eau.

Le vice a pluſieurs viſages.

2. Tout eſt aiſé à ceux qui ſuyuent Nature.

Cauſe de la diſſolution.

* *
*

CXXIII.

1. *De l'abstinence & attrempance requise en l'homme vertueux.*
2. *Qu'il faut hayr flaterie.*
3. *De deux sortes de choses qui nous attirent ou dechassent.*

ESTANT tout rõpu du chemin, plus incommode que lõgue ie suis arriué, qu'il estoit tout nuit en ma meistairie d'Albe. Ie n'y trouue riẽ de prest que moi: pourtant ie me mets bien las au lict sãs me fascher des longueurs de mon cuisinier & boulanger. Car m'entretenant de cela, ie disois, Il n'y a rien de pesant si tu le souleues doucement: ni rien qui te donne occasion de despit, si tu ne la prens de toy mesme. Mon boulanger n'a point de pain: mais le censier, le portier, celui qui fait mes terres, en a. C'est du pain bis & rude. Atten, il deuiendra bon & sauoureux, la faim le te rendra tendre & delicat. Ne mange point qu'elle ne te face signe. I'attendrai donc, & ne mettrai morceau en ma bouche, si premierement ie n'ai de bon pain, ou que ie commence à trouuer goust à celui que i'estime mauuais. Il est necessaire de s'accoustumer à frugalité. Plusieurs difficultez de temps & de lieux empeschent quelquesfois les plus riches & les grands seigneurs de pouuoir prendre leur refection à l'heure acoustumee. Nul ne peut auoir tout ce qu'il veut, mais il peut ne vouloir ce dont il est priué, & vser alaigrement de ce qu'on lui presente. Vn estomach bien reiglé & acoustumé à endurer est vne bonne partie de liberté humaine. On ne sçauroit estimer le plaisir que ie reçoy de ce que ma laisitude prend plaisir en soymesme. Ie ne cerche ni les onctions, ni les estuues: le temps est mon seul remede & soulas: car le repos efface le mal que le trauail a tiré: vn soupet tel quel me sera pl⁹ plaisãt qu'vn bãquet bien apresté. Quelquesfois i'ai sur le champ essayé mon esprit: ie trouue que cela est plus simple & asseuré: car si l'esprit s'est preparé, & qu'il se soit commande d'estre patient, on ne void si clairement combien il y a de vraye fermeté. Les preuues faites tout en vn instant sont les plus certaines, quand l'esprit a regardé d'vn œil non seulement equitable, mais paisible auec; tout ce qui le fasche, quand il ne s'est eschauffé, n'a contrelé, sans desirer n'a fourni à soy meime ce

Le vertueux se trouue bien & se porte paisiblement par tout.

Combien la frugalité est vn bien neccssaire.

Preuues plus certaines de vertu, quelle.

qu'on lui deuoit donner, & a conclu que rien ne lui defailloit, encores qu'on l'ait priué de ceci ou de cela qu'il auoit acouſtumé d'auoir. Nous n'auons comprins que beaucoup de choſes eſtoyent ſuperflues, ſinon lors qu'elles ont commencé à defaillir: car nous en vſions dautant que nous les auions, non pas pource que nous euſſions beſoin d'en vſer. Combien amaſſons nous de iouets, ſous ombre que les autres nous en ont monſtré l'exemple, & d'autãt qu'ils ſe trouuent chez pluſieurs? L'vne des cauſes de nos maux eſt que nous viuons par exemples: ce n'eſt pas la raiſon qui nous reigle, mais la couſtume nous emporte. Si peu de gens faiſoyent comme nous faiſons, nous ne voudrions pas les enſuyure: quand la pluſpart s'eſt miſe en train, nous courons apres, comme ſi vne choſe plus frequente eſtoit plus honneſte: ſomme, quand l'erreur eſt aprouué de tous il tient lieu de loy en noſtre endroit. Auiourd'hui tous ceux qui vont par pays ne daignent marcher ſi vne troupe de coureurs & de cheuaux legers ne voltigent deuant eux. Ce ſeroit vne indignité: s'ils n'auoyent gens qui renuerſaſſent ce qui ſe rencontre par les chemins, & qui monſtraſſent en eſmouuant beaucoup de pouſſiere qu'vn honneſte homme vient apres eux. Maintenant tous ont des mulets qui portent des vaſes de criſtal, de porcelaine, & d'autre riche matiere grauée par ouuriers excellens. Il y auroit de la honte, ſi l'on te voyoit auec vn bagage qui ne ſe peut caſſer. Les litieres où ils font porter leurs mignons ſont couuertes, de peur que le ſoleil ou le froid n'offence leur peau delicate. C'eſt vne honte qu'en ta compagnie n'y ait garſon dont le viſage ne demande d'eſtre fardé. Il faut fuir l'accointãce de toutesces manieres de gens, qui aprenent à mal faire, & remuent le vice d'vn lieu en autre. On eſtimoit meſchans entre tous autres les flateurs & babillards. Mais il y a des porteurs de vices, de qui la parole fait beaucoup de mal: car encores qu'elle ne nuiſe pas ſur le champ, elle laiſſe des ſemences en l'ame: & apres que nous les aurons quittez le mal couuert ſe leuera pour courir apres nous. Comme ceux qui ont oui chanter en muſique emportent en leurs oreilles l'harmonie & la douceur du chant, laquelle empeſche les penſees, & ne permet que l'eſprit s'applique à choſes ſerieuſes: ainſi le langage des flateurs & loueurs de vices demeure long temps fiché au dedans, encores que le ſoin n'en dure gueres, eſtant malaiſé

Contre la vanité.

Pourquoy nous nous y adonnons.

Exẽple de ceſte vanité.

2. Contre la flaterie de paroles & d'effect.

malaisé d'amortir en l'ame vn bruit si agreable, lequel continue, se maintiẽt, & retentit bien haut de fois à autre. Pourtant conuient-il dés le commencement clorre les oreilles aux flateries & mensonges : car ayans commencé & gaigné l'entree elles passent outre fort audacieusement: comme apert par les propos qui s'ensuyuent. La vertu, la philosophie, la iustice, est vn bruit de mots mutiles & vains. Toute la felicité de l'homme consiste à faire grand chere, viure à son plaisir, auoir force biens. Cela s'appelle viure, c'est se souuenir que l'on est mortel. Les iours coulent & la vie irreparable s'enfuit. Pourquoy faisons nous difficulté de nous conduire à nostre fantaisie, & de fournir à nostre chair ses plaisirs, tandis qu'elle les demande, qu'elle veut & peut les prẽdre ? Dequoi sert se soucier d'espargne pour le temps d'apres nostre mort, & se retrancher des à present à soi-mesme ce qu'icelle emportera ? Que n'as-tu vne garse, ou quelque mignon qui lui donne martel en teste ? Tu n'oserois faire bonne chere vne fois en ta vie: tu soupes comme si tu estois comptable à ton pere de la despense que tu fais tous les iours. Cela n'est pas viure: c'est assister & tenir compagnie aux viuans. Quelle folie est-ce d'amasser pour vn autre, & se trancher si court ses morceaux, que le grand bien que tu possedes face que tõ ami te deuiẽne ennemi? car plus il heritera, plus sera-il ioyeux de ta mort. N'estime pas vn festu ces seueres & hardis censeurs de la vie d'autrui; ennemis de la leur propre, gens qui veulent regenter tout le monde. Ne fai difficulté de preferer vne ioyeuse vie à vne bonne renõmee. Voilà des propos qu'il faut fuir tout ainsi que le chant des Sirenes, pres desquelles Vlysses ne voulut passer, que premier on ne l'eust attaché au mast de son nauire. Tels propos ont mesme efficace, ils ostent à ceux qui y prestent l'oreille, l'amour de la patrie, des parens, des amis, des vertus, & trainent ces miserables par les ordures d'vne vie honteuse & infame. Combien meilleur est-il de suyure le droit chemin, & tendre à ce but, que rien ne te plaise sinon la vertu? Nous pourrons atteindre à vn tel bien si nous distinguõs les choses en deux, dõt les vnes no⁹ attirẽt, les autres no⁹ chassent. Les premieres sont les richesses, les voluptez, la beauté, l'ambition, brief tout ce qui flate & agree. Celles qui repoussent ou sont mal recueillies, sont le trauail, la mort, la douleur, l'ignominie, la disette. Mais nous deuons nous exercer

Lãgage des flateurs & moqueurs de ses perez.

Saincte exhortation, neccssaire en ce dernier temps. 3. De deux sortes de choses qui nous attirent ou dechassent : & comment il faut se cõporter au maniement d'icelles.

à ne point craindre celles-ci, afin de ne point conuoiter celles-la. Faisons teste à ce qui nous est contraire, fuyons ce qui nous semond, escarmouchons nous contre ce qui nous importune. Vois-tu point la diuerse contenãce de ceux qui montent & descendent? Ceux qui deualent par vne pente roide, flechissent leurs corps en arriere, ceux qui montent, se panchent sur le deuant. Car si en descendant tu baisses la face, & la iettes derriere en montant, c'est se monstrer mal aprins, ami Lucilius. On descend, quand il est question des voluptez: il faut monter lors qu'il s'agit des aduersitez & incommoditez de ceste vie. Poussons nous en celles-ci, & nous retenons es autres. Tu vois que ie di ceux-là porter vn merueilleux preiudice à nos oreilles qui louënt la volupté, qui accroissent l'aprehẽsion des douleurs, choses qui ne sont ia que trop redoutees. Mais i'estime que ceux ne nuisent pas moins, qui sous aparence d'estre Stoïques nous incitent à estre vicieux. Car ils disent que le seul sage est docte & amoureux, qu'il n'y a que lui qui sache ce mestier, non plus que celui de boire d'autant, & de faire bonne chere. Demãdons, iusques à quel aage il faut que les ieunes garçons soyẽt aimez. Ce sont coustumes Grecques qu'il faut laisser à ceste natiõ là. Nous au cõtraire dressõs l'oreille aux sentẽces suyuantes. Nul ne deuient homme de bien à l'auanture. Il conuient aprendre la vertu. La volupté est vne chose vile & basse, de nul pris, commune à l'homme auec les bestes brutes, & dont les moindres & les plus contemptibles sont le plus desireuses. Quãt à la gloire, c'est vne ombre & vn songe qui pa e plus viste que le vent. La pauureté n'est mal, sinon à celui qui la porte impatiemment. La mort n'est point chose mauuaise. Pourquoi t'en plains-tu? C'est elle seule qui fait iustice & se porte equitablement enuers le gẽre humain. Au regard de la superstition, c'est vn erreur brutal: elle craint ceux qu'elle deuroit aimer, & viole ses maistres. Car autant emporte, nier tout à plat qu'il y ait des dieux, comme de les seruir en bestes. Il faut aprendre & recorder ces choses. La Philosophie ne doit pas suggerer des excuses au vice. Il n'y a plus d'esperance de guerison pour vn malade, si son medecin lui conseille de ne garder reigle ni regime quelconque.

Belle similitude à ce propos.

Sentences notables, & dignes d'estre grauees en tous lieux, sur tout és cœurs humains.

1. *Par quel moyen le vrai bien eſt comprins.*
2. *En qui ce vray bien ſe trouue.*
3. *Profit à recueillir de ceſte diſpute.*

IE puis te ramenteuoir pluſieurs preceptes des anciens, pourueu que tu le vueilles,& prenes plaiſir à conſiderer ces menues recerches. Or ſai ie que tu ne les fuis pas,& qu'il n'y a difficulté quelconque qui te deſgouſte. Ton gẽtil eſprit ne deſdaigne pas les choſes petites,encores qu'il pourchaſſe les grandes. Mais i'aprouue auſſi cela que tu te rapportes à quelque vſage tout cela que tu vois, & n'y a rien qui t'offese tãt, q̃ quãd vne matiere n'eſt pas deſcouuerte iuſq̃s au fõd. Toutesfois ie ne ſatisferai point à tõ deſir en ce regard pour le preſent. La queſtion eſt, ſi c'eſt le ſens ou l'intelligence qui comprend ce que nous appellons le Bien? A quoi l'on adiouſte que ce Bien n'eſt point es beſtes brutes ni es enfans. Ceux qui tienent que la volupté eſt ſouuerain Bien, le font ſenſible. Nous au contraire le conſiderans en l'ame ſouſtenons qu'il eſt intelligible. S'ils parloyent du bien du ſentiment, il n'y a volupté que nous n'aprouuiſſions, d'autãt que toutes attirent & plaiſent. Au contraire il n'y auroit douleur que nous acceptiſſions volontairement: pource que toute douleur offenſe le ſentiment. D'auantage, ceux à qui la volupté plait trop, & qui craignent extremement la douleur ne meriteroyent reprehenſion. Or nous condamnons les gourmands & les paillard: & meſpriſons ces effeminez, qui craignans ſe bleſſer n'oſent rien entreprendre de genereux. Mais quelle faute commettent ils obeiſſans aux ſens qui ſont iuges du bien & du mal? car c'eſt à tels maiſtres que vous donnez la puiſſance de deſirer & de fuir. Voici la raiſon qu'ils y ont adiouſtee, c'eſt qu'il faut faire reſolution du bien & du mal, comme de la vie, de la vertu; & de l'honneſteté. Telles gens prononcent ſentence de la meilleure partie pour la moindre, & veulent que le ſentiment, qui eſt mouſſe, ſtupide, & plus peſant en l'homme qu'es animaux, iuge que c'eſt que le vrai bien. Que ſeroit-ce, ſi quelqu'vn vouloit diſcerner les plus menues choſes auec les doigts & nõ par les yeux? pour diſcerner le mal d'auec le biẽ l'on ne pourroit dõner plus aigu ni mieux tẽdu inſtrument

1. *Comment ce qu'on appelle Bien peut eſtre comprins, & par qui.*

Contre les Epicuriens.

que la pointe des yeux. Tu vois combien est loin de verité, & auec quelle ignorance celui la foule aux pieds les choses diuines, qui veut que l'atouchement soit iuge du vrai mal & du vrai bien. Vn tel dit que comme tout art & toute science doit auoir quelque chose de manifeste & comprenable par le sens, qui lui donne origine & acroissement: ainsi la vie heureuse a pour fondement & principe quelque chose d'aparent & sensible. Vous autres donc soustenez que la vie heureuse commence par choses euidentes. Et nous disons que les choses selon Nature sont heureuses. Or l'on void clairement & de prime face que c'est d'estre selon Nature, comme que c'est qui est entier. Le commencement de Biẽ, non pas le Bien mesme, qui eschet à l'enfant au sortir du vẽtre de sa mere, est ce qu'on appelle selon Nature. Tu attribues la volupté à l'enfance, comme son souuerain bien, & & veux que l'enfant des sa naissance ait ce qu'il obtient seulement apres estre deuenu homme. C'est mettre le faiste de l'arbre au lieu de la racine. Si quelqu'vn disoit que l'enfant couché au vẽtre de sa mere, à peine commencé, tendre, imparfait, non formé, est ia en possession de quelque bien, vn tel sembleroit se mescõter. Et combien peu de difference y-a-il entre vn enfant qui ne fait que commencer d'estre, & l'autre qui est encores caché es entrailles de sa mere? L'vn n'est pas plus auancé que l'autre quant à l'intelligence du bien & du mal: car vn enfant n'est en ce bas aage plus capable du bien qu'vn arbre ou qu'vne beste brute. Pourquoy le Bien n'est-il point en vn arbre ni en vne beste? à cause qu'il n'y a point de raison. Le Bien aussi n'est non plus en vn enfant: pource que la raison lui defaut, à laquelle estãt paruenu il aprochera du Bien. Il y a quelque animal non raisonnable, & quelque autre qui n'est pas encores doüé de raison. S'il l'a, c'est imparfaitement. Le Bien n'est en l'vn ni en l'autre. C'est la raison qui apporte ce Bien quand & soy. Quelle difference doncques y a-il entre ces choses susmentionnees? Iamais le Bien ne sera en vn animal priué de raison: ni ne peut estre en icelui qui n'est pas encores doüe de raison tandis qu'il demeure en ceste estat: il y peut estre, mais il n'y est pas encore. Ainsi dõc ie dis, ami Lucilius, que le biẽ ne se trouue pas en tout corps, ni en tout aage: & est autant eslõgné de l'ẽfance, que ce qui est dernier est eslongné de ce q̃ est premier, & le cõmẽcemẽt d'vne chose de l'acõplissemẽt & per-

2. Que le Bien a ses auancemẽs & progres en l'hõme où derechef Senecque refute l'opinion des Epicuriens.

Auis de Senecque sur ce point.

& perfection d'icelle: par conſequẽt ce Biẽ n'eſt point en vn corps qui ne fait que de prendre forme au ventre de la mere. Il n'y eſt non plus qu'en la ſemence dont ce corps a prins forme. Comme ſi tu fais mention du bien de quelque arbre ou plante, il n'eſt pas en la premiere fueille qui boute hors. Le bled a quelque bien qui n'eſt pas en l'herbe tendre, ni au tuyau, mais au grain preſt à moiſſonner. Ne plus ne moins que toute Nature ne produit ſon Bien qu'elle ne ſoit en ſa perfection: ainſi le bien n'eſt point en l'homme ſinon quand la raiſon eſt parfaite en lui. Or ce bien eſt tel: àſçauoir vn entendement libre, droit, aſſuiettiſant toutes choſes à ſoy, & n'eſtant ſuiet à rien. Tant s'en faut que l'enfance poſſede ce biẽ, que l'aage puerile ne s'y atted pas, & l'adoleſcẽce à grãd peine s'é donne quelque eſperãce. Il va bien pour la vieilleſſe ſi par longue & attentiue meditation elle paruient là où giſt ce Bien aprehendé par l'intelligence. On repliquera, Puis que i'ay dit qu'il y auoit quelque bien en vn arbre & en vne plante: qu'vn enfant en peut auoir auſſi. Mais il n'y a point de Bien propre es arbres ni es beſtes brutes: ce qui y eſt, s'appelle Bien d'emprunt. Quel eſt ce Bien? ce qui eſt ſelon la Nature de chaſque choſe. Il n'y a beſte brute qui puiſſe en ſorte que ce ſoit participer au Bien, lequel conuient à vne meilleure & plus heureuſe Nature. Il n'y a nul Bien, ſinon là où Raiſon a lieu. Voici quatre Natures, vn arbre, vne beſte, l'hõme, Dieu. Les deux premieres non raiſonnables ont meſme nature: les autres deux ſont diuerſes, l'vne eſtant immortelle, l'autre mortelle. La Nature de Dieu rend acompli ſon propre Bien: la diligẽce de l'hõme dreſſe le ſien. Les autres choſes ſont parfaites en leur nature: en telle ſorte que les deſtituees de raiſon ne ſont pas vrayement parfaites. Car cela eſt finalement en ſa perfection qui eſt parfait ſelon Nature toute entiere, laquelle eſt raiſonnable: les autres choſes peuuent eſtre parfaites en leur genre. Ce en quoy la vie heureuſe ne peut eſtre, ne peut auoir la choſe qui fait la vie heureuſe, à ſçauoir les vrais Biens. La beſte brute ne peut auoir ces Biens là: il ne les y faut donc point cercher. Par le ſentiment la beſte aprehẽde les choſes preſẽtes, elle ſe raméroit les paſſees, lors que ce qui reſueille le ſentiment ſe reſueille: cõme vn cheual ſe reſouuiẽt du chemin, quand on le met au cõmẽcemẽt d'icelui. Eſtant en l'eſtable il n'a ſouuenance quelcõque du chemin, ores qu'il l'ait fait vne infinité de fois. Quant au troiſieſme tẽps, qui eſt l'auenir, les beſtes brutes n'y ont point

Quel eſt ce Bien dont il diſpute.

Quel eſt le bien es animaux.

Quatre Natures.

Dieu, l'hõme, les plantes.

Les beſtes brutes ne iouiſſẽt point des vrais biens.

de perte. Comment donc peut-on estimer parfaite la nature des animaux, qui n'ont l'vsage d'vn temps parfait? Car le temps est composé du passé, du present & de l'auenir. Le seul present fort court & qui passe legerement a esté dõné aux bestes: quãt au passé, elles n'en ont memoire que bié rare, & n'y pẽsẽt sinõ à la rẽcõtre des choses presẽtes. Par ainsi le bié d'vne parfaite nature ne peut estre en vne nature imparfaite. Si elle l'a, c'est comme les herbes l'õt. Le cõfesse que les bestes brutes ont des mouuemens fort brusques & violés vers les choses qui semblẽt estre selon nature: mais tels mouuemẽs sont cõfus & desreiglez. Or il n'y peut auoir de desordre ni de cõfusiõ au Bien. L'on pourra demander là dessus, si les bestes brutes se remuent confusement & desreiglemẽt? Ie respondrois qu'oui, si leur naturel estoit capable d'ordre. Mais elles ont vn mouuemẽt selõ leur nature. Car nous appelõs cõfus ce q̃ quelquesfois peut ne l'estre pas: & soucieux ce qui peut estre asseuré. Il n'y a chose en qui le vice se monstre, en qui la vertu ne puisse estre aussi. Les bestes brutes ont de leur nature ce mouuemẽt qu'elles ont. Mais pour ne t'arrester d'auantage, il y aura quelque bien, quelque vertu, quelque perfectiõ en vne beste brute: mais que sera-ce? ce bien, ceste vertu, ceste perfectiõ ne sera telle absoluement. Car ce priuileges apartiennent aux seuls animaux douez de raison, ausquels est donné de sauoir pourquoy, iusques où, & cõmẽt. Par ainsi le bien n'est en chose aucune, qu'elle ne soit douée de raison. Veux-tu sauoir maintenãt à quoy se rapporte ceste dispute, & quel profit tõ ame en recueillira? Escoute. c'est pour l'exercer, pour l'aiguiser, & la retenir en quelque hõneste meditatiõ, puis qu'elle doit s'employer & occuper. Or ce qui arreste l'ame courant vers le vice, sert de beaucoup. Mais i'aiouste, que le plus grand profit que ie sauroy'te procurer est de te mõstrer tõ biẽ, te separer des bestes brutes & te loger auec Dieu. Pourquoy exerces & entretiens-tu les forces de ton corps? Nature en a donne de plus grandes aux bestes priuees & sauuages. A q̃l propos es-tu si soigneux de paroir beau? Quãd tu auras beaucoup trauaillé aprés, plusieurs animaux te surpasseront en gẽtillesse. D'ou viẽt q̃ tu perds tãt de tẽps à agencer ta perruque? Esparpille la cõme les Parthes, tresse la cõme les Alemãs, laisse la voltiger cõme font les Scythes: le crin espais d'vn cheual sera pl⁹ estimé, & paroistra pl⁹ beau au col d'vn liõ. Si tu te dispose à estre leger du pied, vn lieure

Asçauoir si le mouuement des bestes brutes est desreiglé & confus.

3. A quoy se rapporte toute ceste dispute.

lieure te deuãcera de fort loin. Veux-tu point laiſſer ces auã-tages eſtranges, en la pourſuite deſquels tu demeures touſiours derriere, & retourner à tõ Biẽ? Et quel? vn eſprit reformé, pur imitateur de Dieu, eſleué par deſſus les choſes humaines, n'eſtabliſſant riẽ de ſoi hors de ſoi. Quel biẽ dõques y a-il en toi? Vne parfaite raiſon. Achemine la vers ſa fin finale, entant qu'elle peut receuoir grand acroiſſement. Eſtime toi heureux, lors que toute ioye te naiſtra de toy meſme. Veu qu'en ces rapines, conuoitiſes & cachettes des hommes, tu ne trouueras rien ni que tu choiſiſſes, ni que tu veuilles; ie te donnerai vn brief enſeignement, qui te ſeruira de meſure & de compas pour cognoiſtre ſi tu es parfaict. Tu poſſederas ton vray bien, quand tu conoiſtras que les heur eux ſont extremement malheureux.

Quel auantage l'homme a pardeſſus les beſtes

* *
*

Fin du deuxieſme Volume.